Octobre-Décembre. — Tome XXXII

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)

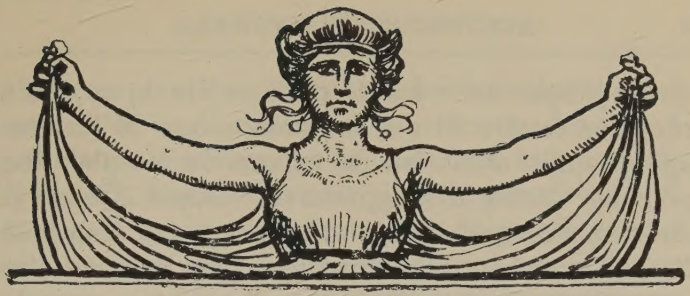
PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCIX

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland



LE SONGE D'UNE FEMME

—

ANNA DES LOGES A CLAUDE DE LA TOUR

Les Tilleuls, 3 juillet 189.

... Pourquoi ne veux-tu pas me croire? Est-ce donc si rare? Oui, j'ai été heureuse. Ce que tu appelles un songe, je l'ai vécu, ou je l'ai dormi, et je ne suis pas réveillée. Voici le matin; il y a un peu d'inquiétude dans la douceur de mon sommeil, mais je dors encore. Si j'ouvre les yeux, ils garderont le charme des yeux qui viennent de sourire et tu y lirais, j'en suis sûre, une si longue litanie de joies que ton cœur en serait tout enchanté et béni. Maintenant tu les regarderais en vain; ils sont fermés; ils sont pâles, presque mornes. Hier, on me disait que j'ai l'air triste ; c'est possible. Je suis si absurdement heureuse que ma figure a pris un peu de la stupidité des bêtes domestiques. C'est parce qu'ils sont heureux que les bœufs paraissent ruminer avec tant de mélancolie. Ainsi je rumine mon bonheur, mais ceux qui me parlent avec componction sont vite punis : j'éclate de rire, j'ouvre les bras, je renverse la tête et j'ai l'air d'une pivoine que le vent relève pour qu'elle reçoive la fraîche

ondée jusque dans les derniers replis de sa chair rouge et tendre. Il y a longtemps que M*** s'est aperçu qu'il n'est rien de tel que de me plaindre pour me donner des appétits de volupté. Quand il me demande quel est mon chagrin, je me sens tout à coup exaltée et frissonnante... Que de gens j'ai scandalisés par la naïveté de mes gestes, par ma docilité à répondre à tous les appels de la vie! Que m'importe, puisque je suis heureuse!...

Anna Des Loges

CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

Les Pins, 8 juillet.

...Mais, ma chère Anna, je te parlais de bonheur et tu me réponds en me faisant allusion à des plaisirs si fugitifs que, moi, je les compte pour rien dans mon existence? Peut-être que leur absence rendrait le bonheur impossible, mais seuls ils sont bien peu et parfois... Quelle humiliation de crier comme une bête folle entre deux jaillissements de larmes! Ce n'est pas là ton secret. Il est dans ta nature, il est dans les hasards qui ont arrangé ta vie... Plus tu seras heureuse, plus je t'aimerai, mais pourquoi es-tu heureuse?

Claude de la Tour

ANNA DES LOGES A CLAUDE DE LA TOUR

Les Tilleuls, 15 juillet.

... Et pourquoi ne les comptes-tu pas? Apprends

à les compter. Il ne faut pas briser la chaîne des sensations, ici ou là, selon des caprices ou des principes. Le petit caillou qui brillait dans la poussière, si tu avais voulu te baisser pour le prendre, peut-être qu'à le retourner entre tes doigts, il t'aurait consolée d'un chagrin. Un enfant n'en demande pas plus pour oublier la meurtrissure qui saigne encore à son genou : et pendant qu'il s'amuse avec la pierre qui le blessa, sa chair innocente oublie de souffrir. Mais les cailloux que tu dédaignes sont d'une eau assez belle : des yeux de femme peuvent s'y charmer sans honte. On en fait des colliers qui tiennent chaud au cœur et qui font éclater, comme au milieu de lys, la fraîcheur rouge des joues. Tu voudrais être heureuse, c'est-à-dire que tu voudrais vivre, et tu méconnais la vie! Tu secoues le rosier pour avoir des roses et tu es surprise de les voir s'effeuiller toutes sous tes doigts et s'en aller au gré du vent! Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, chère Claude. Va et promène-toi le long de tes rosiers sans penser à rien qu'aux parfums qui peu à peu aviveront ton désir, et ta main toute seule ira, sans craindre les épines et sans les sentir, vers la seule rose; car il n'y en a qu'une qui ait ri pour toi ce matin. Prends-la; romps la tige doucement; ôte d'un coup d'ongle chaque épine; mets la fleur à ta ceinture. Il n'y a qu'une rose, mais il y a le reste, les autres petites choses bleues et vertes, rouges, blanches et d'or; il y a des caresses pour chacun de tes doigts, il y en a pour tes yeux, pour tes lèvres, pour toutes les charmantes parcelles de toi-même. Tu es belle, ne le sais-tu pas? Quand nous nous sommes quittées, j'étais envieuse, presque, de la richesse de ta floraison; je devine ta splendeur d'aujourd'hui, et tu souffres! N'es-tu plus assez

déesse pour imposer à celui qui t'aime la nuance de ton ciel et celle de tes robes? Je me souviens : tu adorais ta beauté et tu la parais pour toi-même, idole ironique; et maintenant tu regrettes de t'être donnée? Alors tu diffères trop de moi pour que je te comprenne. Si je voulais réfléchir sur mon bonheur (mais je ne le veux pas), je trouverais sans doute que je ne suis heureuse que pour cela, pour m'être donnée si entière et si nue, si naïve et si cordiale, qu'il me semble que j'ai fondu comme une pêche dans la bouche qui m'a mordue. As-tu entendu parler du nirvâna? Je suis délicieusement anéantie...

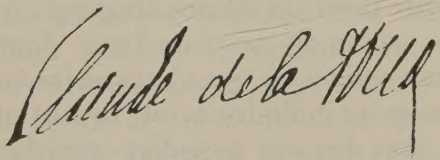
Anna Des Loges

CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

Les Pins, 20 juillet.

... Tu ne me dis toujours rien de clair, rien qui me fasse voir ta vie. Voilà plus d'un an que nous nous écrivons et je vois que ce fut, en effet, pour nous comprendre de moins en moins. Cependant, tu te souviens bien de ce que j'étais au Sacré-Cœur, et je crois que je n'ai guère changé. Je mettrais les mêmes corsages qu'il y a dix ans, en me serrant un peu, malgré ma « splendeur ». C'est vrai, je suis fort belle; cela fait ma fierté, mais non mon bonheur. Tu as vu comme je souris bien sur mon portrait? ce n'est pas un mensonge; c'est une habitude. Et je suis encore différente de toi en ceci, que celui qui oserait me plaindre, un jour que j'aurais oublié mon masque, il me semble que je le haïrais. Mais nul ne l'a osé, ou l'occasion ne s'est pas présentée : je parais ce que je devrais être, et cela me console, quand je ne suis pas seule. Ah! sois-en

sûre, je ne me promène pas le long des rosiers ! Je n'ai rien à dire aux fleurs et elles ne me disent rien. Tout est muet et sans parfum autour de moi : je m'ennuie. Me donner, chère amie? Mais je suis fatiguée de n'en avoir jamais eu le courage. Pourtant que d'occasions ! Je t'ai dit presque toute mon histoire, mais je ne t'ai pas dit les noms de ceux qui l'ont faite : en vérité, je les ai oubliés, même le nom de celui que je congédiai le mois passé, parce qu'il me pressait trop. Je n'ose me représenter ce que tu entends par cette pêche où l'on mord et qui fond dans la bouche; je crains que cela ne soit du libertinage. Moi, quand je me suis sentie presque touchée par de vilains désirs, j'ai sauté le fossé pour fuir le mufle de la bête. Est-ce qu'une femme très belle ne devrait pas être aimée très purement, comme on aime un marbre ou une figure de légende? Mais sans exiger des hommes tant de respect et tant d'amour, n'a-t-on pas le droit de leur demander un peu de courtoisie et une grande dignité? Quoi, parce qu'on laisse baiser sa main, il faudrait livrer tout le bras et peut-être tout ce que le bras traînerait après lui ! Les hommes sont des bouviers. Je ne puis être que bergère, en mes meilleurs jours. Jamais je n'ai trompé mon mari; il est vrai, je me suis étudiée à ne pas l'aimer, et lui seul m'a respectée; maintenant je le souffre, quoique parfois j'aie envie de pleurer en lui cédant. Je pleure sans trop savoir pourquoi. Rassure-toi, cela ne dure guère : j'ai tant de moyens de me distraire et de m'étourdir !...



P.-S.— N'oublie pas de m'envoyer ton portrait.

PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Paris, 31 juillet.

... Je reviens donc des Pins où j'ai passé plus d'un mois... Son mari lui a permis de poser en plein air, dans le petit îlot de joncs et de saules, au milieu du grand étang. Nous y allions tous les matins de soleil ; M. de *** lisait son journal en fumant, l'air désintéressé d'un mari qui n'est là que pour les convenances, mais très satisfait au fond d'avoir une si belle femme, d'en jouir et de la pouvoir montrer avec décence. La pose est des plus simples. J'avais d'abord songé à l'attitude classique des Lédas célèbres ; je ne voulais que transposer en plein air celle de Michel-Ange, que la jouissance accable, ou celle de Chassériau, dont la volupté plus discrète a aussi quelque chose de plus lascif et dont la main gauche caresse si joliment un illusoire amant. Mais il faudrait un modèle docile et dressé ; j'ai donc laissé ma Léda à son inspiration, ne lui imposant aucun geste, ni surtout l'immobilité, et j'ai brossé avec fièvre et avec joie une douzaine d'ébauches, une par séance, auxquelles je ne retoucherai peut-être pas et que j'exposerai ensemble, comme Monet a fait pour ses meules, ses peupliers ou ses cathédrales. Voilà ce qui se passait. Arrivés en barque, nous nous promenions, cherchant un coin à la fois abrité du soleil et des yeux ; l'endroit trouvé, j'installais mon chevalet et M. de *** m'emmenait à l'écart pour me recommander tous les jours la même discrétion, me faire jurer un silence tragique. A notre retour, Léda, assise au bord de l'eau, donnait à manger dans sa main à un grand cygne farouche qui battait des ailes au moindre bruit, fuyant sur l'eau, revenant avec des airs de galère vers la jeune femme

qui lui tendait les bras. Près d'elle, la longue couleuvre s'allongeait, glissait le long de ses jambes vers la main reculée, et parfois, pendant une seconde, l'oiseau couvrait de ses larges ailes d'ange le corps frissonnant d'une amante; les yeux d'or du cygne un jour semblèrent énamourés et Léda ferma les siens, dupe de son rôle, prête aux illusoires noces des rêves mythologiques. Mais la bête ayant mangé tout le pain émietté par la main tremblante de Léda, se retourna, disparut en nuage; et, satisfait, il frétillait comme un canard. Ce fut notre plus belle séance. Madame de *** m'assura depuis qu'elle avait en effet senti, sous la caresse du plumage tiède quoique tout mouillé, un assez vague désir de stupre; pendant que l'oiseau ouvrit les ailes au-dessus de ses jambes, elle était décidée à ne pas bouger, à laisser faire... Je ne sais comment son mari a pris cette expérience assez folle, mais les jours suivants il trouva bon, sans en avoir l'air, d'effrayer le cygne qui ne quitta pas l'étang et vint à peine, tout fugitif, picorer au bord de l'eau. J'ai transposé, au commencement de ma série, ces trois dernières séances où l'oiseau, timide amoureux, semble faire sa cour. Léda est admirable; je n'avais encore jamais vu un nu d'une telle splendeur de forme et d'une nuance aussi vivante et aussi troublée : je voudrais dire ainsi d'un mot les mélanges de tons qui couraient sur la chair, l'ivoire rosé de la peau avivé par le reflet bleu du saule, les petites ombres violettes qui roulaient le long des muscles, le soleil tombant en larges médailles d'or sur les épaules d'où elles semblaient rejaillir comme de l'eau vermeille sur les bras, sur les genoux, remonter en étincelles vers le ventre où un croissant sombre semblait les boire; les seins, sous ce réseau de

lumière, paraissaient plus vivants et plus libres; changeant de forme à chaque mouvement du corps, ils étaient toujours de forme pure, larges fleurs au cœur d'ambre et de pourpre, éperons de galère tachés du sang des meurtres!... A vrai dire, et pour expier mon lyrisme, je dois reconnaître que ces éperons, s'ils se sont écrasés contre beaucoup de poitrines, n'en ont transpercé aucune. Ils sont plutôt libertins que cruels; mais cette femme est si belle que si elle m'appartenait je lui permettrais tout. Je crois qu'à un certain degré la beauté est une idole qui a le droit de donner, à qui lui plaît, ses épaules à baiser. Ma Léda n'est pas une de ces jolies petites femmes dont la petite beauté de hasard est créée presque ligne à ligne par celui qui la désire ou qui la caresse; de celles-là on est naturellement jaloux, puisqu'elles sont vraiment l œuvre de nos mains, de nos lèvres et de nos yeux; d'une Léda, ce n'est pas possible : elle est parfaite; celui qui l'aime n'y peut rien ajouter. On ne donne rien à une pareille femme, et à peine le plaisir, qu'elle reçoit avec dédain, à peu près comme un compliment; on n'est pas son amant, on est encore son adorateur alors qu'elle oublie sa divinité dans nos bras respectueux. Enfin, je l'ai aimée en peintre autant qu'en homme, et je compte ces six semaines pour les plus belles de ma vie; ce sont des semaines olympiennes. Mais je n'ai pas la moelle d'un dieu et j'ai tant adoré que je suis au lit avec la fièvre...— et voilà que l'accès me reprend... Je me suis sauvé, parce que la peinture avant tout, n'est-ce pas?...

P Bazan

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 8 août.

Je n'étais déjà plus à Orglandes quand tu m'as écrit. Des gens me déplaisaient, trop bruyants, des gens du midi, de véritables crécelles, et comme j'ai besoin de me reposer d'abord, j'ai prié ma mère de me laisser aller aux Frênes. M'y voici donc depuis une semaine et très satisfait de ma fugue. Le premier jour n'avait pas été gai. Que vois-je en arrivant, à huit heures du matin ? Mes deux petites cousines de Versailles qui s'en reviennent modestement de la messe, un gros livre sous le bras, suivies de leur détestable institutrice, la femme-sphinx, la fausse Joconde qui sourit toujours avec l'air presque aussi bête ! Tu sais à quel point me déplaisaient les deux poupées que j'étais admis à contempler tous les mois, guindées sur leurs chaises, à la table familiale et frugale du vénérable conseiller ? J'ai un peu changé d'avis, mais si elle me déplaisent encore, c'est pour un motif tellement différent que j'en suis presque épouvanté. Quant à la fausse Joconde, je l'observe, et même je la guette : cela pouvait très bien être une femme excessivement femme. Je croyais donc mes cousines de sottes et pieuses péronnelles et si hors du siècle qu'à peine j'osais leur parler. Je suis gauche avec les femmes auxquelles on ne peut tout dire ; je méprise les prudes ou je les estime tant que je respecte leurs oreilles jusqu'à leur faire hommage de mon silence. Il y a des jeunes filles qui, sans vilaine immodestie, laissent voir dans leurs yeux clairs la curiosité de l'amour ; on peut leur dire des choses qui les troublent sans les irriter, et c'est charmant. L'ignorance de l'homme n'est pas l'ignorance du plaisir. Avec celles-là, on

est tout de suite à l'aise, ou mal à l'aise; cela dépend des moments. Mais elles savent si bien feindre! Les plus pures souvent jouent à ravir les perverties, et telles qui ont copié de leur main virginale les sonnets des « Amies » ont des candeurs d'agneau. La virginité n'est pas une vertu; c'est un état; c'est une sous-division des couleurs : il y a la rousse vierge et la rousse mariée et plusieurs nuances qui ne sont pas moins agréables. J'ai découvert que la fausse Joconde est rousse. A Versailles, elle avait une telle manière de se coiffer à l'allemande, en bandeaux plats et serrés, qu'elle semblait avoir les cheveux de ce brun sale et rougi des filles de ferme qui se lissent le crin avec l'eau de la cruche. Ici, peut-être pour plaire au jeune des Fresnes qui la couve de ses yeux de bœuf, elle apparaît ébouriffée et d'un roux superbe de palissandre à reflets d'or: car le fond est presque noir et quand il fait sombre l'or s'amuit et s'évanouit. La pâleur de sa peau est bien d'une rousse; hier, comme elle se baissait pour ramasser un petit caillou je regardais sa nuque: elle doit être des pieds à la tête blanche comme un bol de lait. Tu vois que je m'amuse! j'aime à étudier les femmes, et parfois je les résouds si le problème me reste assez longtemps sous les yeux. Comme je suis sans passion, comme mon désir purement sexuel se contente de l'une ou de l'autre, au hasard, sans répulsion que pour la laideur, je puis observer ces êtres, qui sont contents d'être observés, avec un désintéressement de jardinier: notre vieux Pancrace guettant la poussée des asperges qu'il ne mangera pas. Si je ne mange pas celle-ci, j'en mangerai une autre: le monde est un beau harem pour ceux que l'amour ne tient pas en prison dure. Et je suis libre. Dieu merci! plus libre à

mesure que je m'éloigne de la naïveté de mes vingt ans. Joconde me tenterait, mais elle a l'air de ne pas encore avoir eu d'amant, malgré ses vingt-sept ou vingt-huit ans (c'est l'âge que lui donnent ses élèves), et comme il y a sans doute dans cette réserve une saine et honnête idée de mariage, j'expérimente avec des gants. Tu vois le conseiller la main sur sa Bible présidant l'audience de famille où je serais condamné à épouser Joconde? Il a presque assez d'influence sur ma mère pour obtenir d'elle les plus ridicules concessions ; et pour lui, le vieux huguenot, rien n'existe qui puisse balancer un commandement de Dieu : il sacrifierait à Jéhovah, à la justice et à la morale, sa famille, sa patrie, sa race, l'humanité entière. Je plains Anne et Annette si jamais il apprend la moitié de leurs frasques. Joconde se dit protestante ; je ne le crois pas. Les petites sont papistes, comme leur mère, et cela explique que le conseiller les ait laissées venir sans lui aux Frênes : il s'est repris très fort à sa religion, en vieillissant, et doit considérer ses filles avec cette sorte de pitié amère que les roides calvinistes éprouvent pour les malheureux que l'état où Dieu les a laissés prédestine à l'enfer, avec une certitude biblique. Ce qu'elles sont à Versailles et ce qu'elles sont ici, dès que Joconde, ce qui lui arrive volontiers, les perd de vue, m'a fait comprendre l'hypocrisie féminine. Je crois que, à bout de forces et tentées par l'herbe et par la liberté du pré, les deux jolies pouliches ont décidé d'avoir confiance en nous et de se mettre sous notre sauvegarde. Elles ont eu des mots qui nous ont fait comprendre à des Fresnes et à moi (nous sommes seuls ici avec le vieux M. des Fresnes qui « agricole » toute la journée et la bonne Madame des Fresnes, qui ne

sort pas de ses confitures) que nous avions pendant un mois charge de leur vie, de leurs plaisirs et de leur humeur. Leur vie n'est guère en danger, quoique Annette ait manqué se rompre le cou à bicyclette; mais nous veillons; leurs plaisirs, ils sont champêtres, mais elles rient si gaillardement de tout que cela nous donne de l'esprit et de l'imagination; leur honneur: des Fresnes est trop gourd et moi trop fin pour qu'il soit un péril; cependant il nous faut une certaine force d'âme et des diversions (il n'y en a pas de possibles !) nous seront peut-être nécessaires Tu es à Paris, tu viens de passer un mois sur l'Olympe; je peux donc te raconter tout sans te faire venir la chair de poule. Permets-moi de te dire que ton histoire du cygne et de la dame m'a un peu énervé. Et pendant que je la lisais, il y avait entre moi et Joconde, qui se déshabillait, l'espace d'une porte fermée par une commode!..

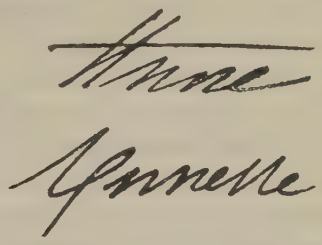
Paul Jean Toulet

ANNE ET ANNETTE BOURDON A M. AGATHIAS BOURDON

Les Frênes, 8 août.

... Les Frênes nous plaisent beaucoup, cette année. Oncle et tante sont toujours très aimables pour nous. Le temps est doux et beau. Mademoiselle nous fait faire de grandes promenades dans la forêt. Nous y rencontrons quelquefois Georges. Paul est venu passer quinze jours ici. Mademoiselle a reçu de bonnes nouvelles des Tilleuls. Sa mère va beaucoup mieux, surtout du plaisir de l'avoir eue avec elle pendant presque tout le trimestre.

Nous répétons bien nos leçons en retard. Mademoiselle croit que nous pourrons passer notre brevet à la rentrée, moi du moins, et Annette au printemps. Mon oncle a eu beaucoup de foin. Il est très content. Ma tante vous embrasse bien et nous aussi. Vos filles respectueuses.



P.-S. — Ma tante a eu aussi beau coup de confitures; elle est très contente.

ANNA DES LOGES A CLAUDE DE LA TOUR

Les Frênes, 8 août.

... Et que cherches-tu donc en dehors du mariage, chère Claude, si ce n'est la joie charnelle? Comme tu es sentimentale! Moi, je ne sépare pas en deux moitiés, comme une pêche, le plaisir de vivre; je ne comprends ni le cœur sans les sens, ni les sens sans le cœur, et je mange tout le fruit, le côté du mur avec le côté du soleil. Dès que la chair est prise, il faut bien que le cœur se prenne aussi. Je t'avouerai (comme à une sœur) que je parle ici d'après mon expérience, et qu'elle n'est pas très étendue. N'ayant pas ta vertu, je n'ai pas fui les aventures, et en toutes j'ai subi l'ascendant du désir précis, impérieusement sensuel : j'ai aimé après, jamais avant. Maintenant, couchée dans ma joie, je ne sais plus rien. Je songe que je vis et mon songe est vrai, et je suis heureuse. C'est le mot qui me vient

aux lèvres quand je me parle à moi-même et celui que j'écris quand je me laisse aller à écrire selon la naïveté et selon la douceur de ma pensée. Un jour, bientôt si tu l'exiges, je te raconterai toute ma vie, pour que tu saches quel fut le poème de mes jours. Et ainsi à mon bonheur de chaque matin et de chaque soir j'ajouterai le parfum et l'ensoleillement du souvenir. Oh! que je voudrais te savoir souriante et épanouie, toi si belle et si reine! Mais ne crois pas que je te plaigne! J'aurais trop peur de te déplaire, de te dépiter contre moi. Quand on est toi, on est ce que l'on veut être; si tu n'es pas heureuse, c'est que, tout au fond de ton petit cœur orgueilleux, le bonheur te paraît vulgaire...

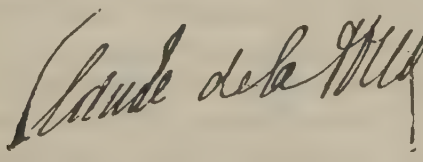
Anna Des Loges

CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

Les Pins, 11 août.

Tu ne me donnes pas ton adresse de voyageuse; je t'écris quand même, avant de partir pour l'Auvergne. Je change de montagnes; j'espère trouver des déserts, une nature pauvre qui n'étale pas devant moi la joie de ses amours et de sa fécondité. Je voudrais me fatiguer sans m'ennuyer, dormir dès la nuit, comme mes moissonneuses et oublier le matin que j'ai vécu la veille et qu'il faut vivre encore toute une journée. Comme je suis loin de toi, chère Anna! Me diras-tu ton secret?... Le mois passé, il nous vint une distraction : un peintre manda par mon mari pour restaurer quelques tableaux de famille. C'est un jeune homme au-dessus de sa condition et assez spirituel; de beaux yeux, des mains fines, une tournure presque élégante, un

air de santé et de force. Je suis partiale, parce que je crois qu'il était amoureux de moi et qu'il est parti à regret. Peut-être ce départ a-t-il augmenté ma mélancolie... Je te dis des choses! Enfin, puisque nous nous écrivons pour cela, pour nous faire des confidences!... Un soir il me demanda de faire mon portrait, mais d'une manière si douce que j'en fus touchée. Il me priait, car je me taisais, avec une insistance grave, parlant de l'art, de la beauté, de la joie que donne la contemplation des formes pures... Là, je voulus l'interrompre pour lui dire que si mon visage lui plaisait, je lui accorderais volontiers deux ou trois séances, mais il s'exaltait, me dessinant toute avec des paroles si précises que j'eus peur, un instant, d'être nue!... Je lui concédai les épaules... Le soir était tiède et odorant; on sentait, au loin, l'herbe fauchée et les sarrasins en fleur; des peupliers bruissaient doucement, et quand ils se taisaient, l'air tremblait un peu en passant à travers la rude chevelure des pins : je me levai d'un sursaut, en regrettant mes principes et ma froideur. Il me reste de cette anecdote un fort joli portrait en rose, noir et jaune de ton infortunée



PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Paris, 14 août.

... J'ai montré mes Lédas à Durand, qui m'avait avancé l'argent pour aller aux Pins. Il m'en a offert des prix extravagants et j'allais ouvrir la bouche pour accepter avec délice, quand on sonne : Léda

elle-même. Et à la revoir à l'improviste, et ici, dans mon triste atelier où il y a pour fauteuils des amas d'étoffes bigarrées et, pour meubles, des toiles clouées au mur, me voilà pris d'un accès de tendresse qui va jusqu'aux larmes; me voyant ému et pâle, elle se jette à mon cou, me dévore, m'écrase. J'entends Durand qui chantonne sur un ton goguenard; je l'expédie et, lui promettant de ne rien vendre sans le prévenir, je lui emprunte encore dix louis, et me voilà redevenu pour un jour le cygne de la marquise de L... T. Elle a laissé aux Pins son air d'impératrice qui se prête à l'amour. Nous avons joué comme des enfants et bu dans mon célèbre verre de Venise (celui dont le portrait a eu une troisième mention). C'était hier, et ce que j'aime en elle maintenant, ce n'est plus la beauté nue d'un corps parfait, c'est la femme tout entière : son sourire autant que ses reins, le son de sa voix, hélas! plus peut-être encore que son ventre en bouclier, que ses seins en éperons de galères. Quelle stupidité! Il m'a été agréable de la revoir vêtue d'un triste costume de voyage, pareille aux femmes qu'on rencontre dans les gares et qui ont des enfants! Elle n'est plus l'impersonnel désir; elle n'est plus le beau morceau de nu qu'on veut toucher pour donner part aux mains de la fête esthétique des yeux; elle est une dame, qui a un nom, qui va aux eaux, qui se meut dans la vie réelle d'aujourd'hui; elle est une femme, et je l'aime! Mais pourquoi? J'ai vu et j'ai eu les plus beaux modèles, sans aucune émotion; pendant trois semaines Léda a été ma maîtresse de hasard et de passage; je l'ai possédée froidement, c'est-à-dire avec un plaisir d'artiste et de jouisseur, mais non d'amant. Je la quitte, je me sauve, je l'oublie; je suis en train de trafiquer avec

intelligence des études à quoi elle s'est prêtée parce qu'elle n'avait plus de pudeurs à feindre devant moi. Je l'oublie enfin et quinze jours y suffisent, et quand je la revois, je l'aime !... Donne-moi un moyen de me guérir ! En connais-tu? Non. Tais-toi. Laisse-moi. Si tu me disais d'elle ce que j'en dis, je te détesterais, et de cela, par exemple, rien ne pourrait me consoler...

P Bazan

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 14 août.

... Comme je regrette que tu n'aies pas été avec moi hier, au lieu de des Fresnes. Le spectacle t'aurait enchanté et tu aurais appris qu'il y a encore des naïades et tu te serais senti, comme je le fus, rajeuni de vingt à trente siècles. Nous allâmes donc nous promener dans la forêt de l'Aulne, qui commence à deux pas des Frênes et finit très loin, toujours la même, toujours fraîche et moite, le long de la petite rivière perdue sous les aunes, les flambes et les reines-des-prés. Il faisait très chaud. Joconde épouvantée nous avait suppliés d'attendre un meilleur jour; elle nous suivit maussade jusqu'aux premiers arbres, tira de sa poche un petit cahier rouge et déclara qu'elle nous attendrait là, en lisant. Nous entrâmes dans le taillis, des Fresnes en avant, cherchant dans le sentier envahi par la mousse et les frondaisons du dernier printemps, tous à la file et moi le dernier. Les noisetiers, les bourdaines et les grandes fougères ondulaient à notre passage, transparentes vagues de cet océan de verdure; nous étions comme dans une eau lé-

gère et douce; aucun bruit que le remuement des feuilles et le claquement des branches repoussées par nos bras. Nous laissions un sillage d'herbes convulsées et de fougeres rompues. Les deux jeunes filles semblaient presque inquiètes dans cette ombre verte; les ronces, d'ailleurs, leur donnaient quelques soucis : quand des Fresnes avait abattu de sa canne un de ces grands serpents épineux hérissés sur notre passage, il fallait garder de ses morsures sa robe, son chapeau et ses cheveux. Annette, distraite par le bruit furtif d'un écureuil, s'est laissé prendre dans un véritable filet de ronces; plus elle se révoltait, plus le rêt rétrécissait ses mailles aiguës : alors, pendant que les autres disparaissaient dans la mer, j'ai délivré la petite Andromède. Je coupais les serpents avec un certain plaisir. Elle ne bougeait pas, me laissant faire. Comme elle vit du sang à ma main, elle me dit joliment : Prenez garde de vous piquer. Elle devait songer en son cœur : Le plaisir demanier ma robe, mes cheveux et mon épaule, cela vaut bien deux ou trois piqûres. J'en attrapai davantage; elle m'enleva avec une cruauté charmante une épine qui m'était entrée dans le pouce assez profondément : nous fûmes quittes. Annette est beaucoup plus jolie que sa sœur : blonde, fine, assez grande, des yeux bleus noyés, et comme évanouis derrière un voile de cils d'or, elle a des gestes très gracieux, un art troublant de regarder de côté dans un glissement de lumière et de sourire. Jusqu'à ces jours derniers, je l'avais à peine regardée et je la croyais anguleuse et revêche, à cause du pli ironique qui met un peu d'ombre aux deux coins de sa bouche; mais les angles, s'ils furent tels, sont devenus de jolies courbes qui ont encore la gracilité de l'ado-

lescence et déjà la certitude de la jeunesse. Si elle n'avait pas une pluie de taches de son sur la figure, elle me plairait beaucoup; cela lui donne un air de paysanne que je n'aime guère, ou un air de petite fille précoce qui m'effraie. J'ai voulu lui baiser la main, en lui disant : Pour ma peine et pour mon sang. Elle a daigné ne pas rire, et moi-même, le temps du baiser, j'étais presque sérieux. Gamineries ! Soit, mais je n'en rougis pas. Il faut prendre la minute, telle qu'elle s'offre à nous dans sa robe de hasard; celle d'aujourd'hui ne reviendra jamais; il faut se collectionner des souvenirs et non des regrets. Si on avait oublié de jouer à l'amour avec ses cousines, crois-tu qu'on retrouverait cela, un soir à cinq heures sur le boulevard ou dans le salon de Madame de T*** ? Je m'y prends même un peu tard, mais comme Annette a dix-sept ans, je ne me fais pas de graves reproches. La cérémonie des ronces ainsi conclue, j'ai pris le pas et nous avons rejoint, à la lisière du taillis, des Fresnes et Anne, qui venaient seulement de s'apercevoir de notre absence. Anne n'a rien dit, ce qui a fait que j'ai regardé des Fresnes avec une certaine curiosité; mais ce garçon placide avait les yeux fort calmes. Nous nous reposâmes un instant sur un talus de mousse. Un chemin fruste passe là, presque sans traces d'ornières, car il ne mène nulle part et ne sert qu'aux paysans qui récoltent le long de la rivière quelque mauvais foin. La rivière, elle est là, derrière ce rideau qui la suit, la protège et la cache. C'est le royaume des aunes à la peau tigrée, et aux cheveux blancs quand le vent les secoue. Des Fresnes nous guide toujours et nous recommençons à descendre parmi des roches couvertes de lierre, sous le dôme crevé de maigres

hêtres; puis nous voilà dans l'herbe et près de l'eau. La rivière fait un coude aigu où elle s'élargit en un bassin à fond de sable. On voit le fond où des herbes se bercent; des vairons en cercle rêvent en mangeant de l'eau; une petite truite file comme une ombre. « Si nous étions seuls, me dit des Fresnes, j'aurais couru après la truite. Quelle jolie eau blonde ! Je m'y suis baigné bien des fois, mais jamais je ne l'ai vue aussi tentante qu'aujourd'hui. La plus grande profondeur est là-bas, sous les iris, quatre pieds, et partout une allée de jardin... » Cependant Anne et Annette avaient disparu derrière les aunes et nous les attendions en fumant une cigarette et en agaçant du bout de notre canne les vairons curieux et familiers. Il y avait un parfum de miel et de ciguë dans cette étroite vallée humide et chaude; les rayons du soleil pénétraient comme des pensées jusqu'au cœur de l'eau transparente; nous entendions, de l'autre bord, à travers les aunes, un bruit d'herbe broutée; nous ne parlions plus, ravis dans le silence, la chaleur et l'odeur. Mais voici que l'eau paisible se couvre d'ondes et qu'un remous vient mouiller le bout des herbes penchées : nous pensons (sans doute) qu'un bœuf est venu boire ou fuir les mouches, quand deux choses apparaissent sur l'eau au tournant de la rivière, deux choses qui ressemblent à des figures : et nous avons peur. Des Fresnes me saisit la main, avec cette brusquerie qui commande le silence et l'immobilité; il tremble un peu, et moi aussi, car nous avons compris. Les faces que surmonte une couronne de cheveux tordus s'avancent vers nous, lentement, puis elles virent et nous voyons passer au ras de l'eau deux grandes fleurs qui semblent des boucliers d'argent. Elles passent, elles virent

encore, elles voguent vers l'autre rive. Là, adossées à la rive, où elles appuient leurs coudes, les deux naïades se dressent à mi-corps. Elles se reposent et regardent par-dessus nos têtes; l'eau ruisselle et brille sur leurs épaules blanches et leurs seins fleuris à peine; elles ont l'air de sourire; un frisson les secoue, leur peau devient rose, elles se prennent la main et s'en vont vers les aunes sans repasser devant nous et sans rentrer dans l'eau. Quand elles ont disparu, nous regardons encore; enfin des Fresnes me lâche le bras et se tourne vers moi. « Elles nous ont vu et elles savaient que nous les verrions, cela est sûr; mais elles comptent que nous aurons l'air d'avoir dormi. Faisons ainsi; donnons-leur cette preuve délicieuse de notre discrétion. Si nous parlons, elles vont nous haïr, ou mentir si sottement que nous serons décontenancés. » — « Bien », me répondit des Fresnes. Il ne semblait pas avoir tout à fait compris; j'insistai; alors il dit cette sottise, en essayant de rire : « C'est très artiste. » Un moment, je crains qu'Anne n'ait perdu un mari, mais des Fresnes est plus sensuel et moins prud'homme qu'il ne paraît. Anne est une fort agréable créature, un peu large d'épaules, un peu académie de Jean Cousin, mais d'une richesse de formes qui doit tenter un gentilhomme rustique. Pour le rassurer, je dis : « C'est ennuyeux qu'elles ne recommencent pas; je n'ai regardé qu'Annette... » Il se lève et se met à rompre à coups de canne les flambes et les ciguës, puis, revenant vers moi : « Je vais la tancer, qu'en pensez-vous? Comme cela, nous aurons une explication... » Je l'approuve. Pourvu que nous parlions séparément de l'aventure, chacun à une seule des deux sœurs, elles n'auront pas à se plaindre; nous

pourrions être grossiers: ce n'est pas à cette heure une attitude très rare et nous y sommes presque provoqués. Mais l'idée d'allusions vilaines à ce plaisir si chaste vraiment et si charmant que nous ont donné ces audacieuses vierges, l'idée de les faire rougir par des paroles qui seraient des reproches ou des invitations, nous répugne également sans que nous songions à nous en expliquer. Je laisse des Fresnes libre de son attitude; pour moi, décidément, j'ai l'intention de me taire — et de me souvenir.

Les voilà. Il n'y a rien de changé en elles. Elles sont un peu rouges, mais c'est la chaleur et la réaction ; elles sourient et nous offrent des fleurs, d'assez vilains bouquets vite cueillis et où il y a beaucoup d'herbes. La comédie commence, telle que je l'avais prévue:

« Nous sommes allées très loin en suivant la rivière, dit Anne, pourquoi ne nous avez-vous pas suivies? C'est quand nous nous sommes vues toutes seules que nous sommes revenues .. » Des Fresnes ne répond rien ; moi : « Nous avons regardé l'eau ; c'est joli, l'eau ; c'est plein de choses... » Je suis en train de manquer à ma résolution; j'ai honte de cette petite moquerie et je continue : « ... Tenez, rien que ces drôles de poissons qui semblent attendre qu'on les cueille... » Et je me penche sur le bord avec Annette qui naïvement retrousse sa manche et enfonce son bras dans l'eau. Il me semble qu'elle a six ans, et moi aussi ; je ne pense plus du tout que c'est une femme et que je l'ai vue Eve ou Nymphe; nous jouons à happer les vairons, couchés à plat ventre, mordillant des feuilles. Je la surprends qui met dans sa bouche une brindille de ciguë ; c'est une petite bataille pour la faire démordre, car j'ou-

blie de lui dire que la ciguë est un poison. Mais j'explique; alors elle crache et se rince la bouche avec de l'eau que je lui offre au creux de ma main. Elle me fait boire à son tour, et c'est très bon, cette eau où on boit aussi un peu de la coupe. Comme elle veut absolument avoir un vairon, nous faisons la traditionnelle pêche à l'épingle. Quand nous en tenons un, je le décroche, elle le prend, regarde sa petite tête de mailloche, rit, et le remet à l'eau: la bestiole tourne un peu, frétille, puis recommence à se faire prendre, avec une sottise qui nous décourage. « Nous sommes tout pareils à ces étourdis, Annette. Vous compterez, quand vous aurez mon âge (mais les femmes ont-elles jamais l'âge des hommes ?), combien de fois vous aurez été prise à la même épingle, combien de fois vous aurez oublié la piqûre et ouvert la bouche à la même illusion... » Elle me regarde; elle cherche dans mes yeux la trace de ce que je ne dis pas; puis: « Eh bien, maintenant, êtes-vous à l'abri des piqûres et des illusions? — Oh ! non, Dieu merci ! — Ça fait beaucoup de mal, ces épingles-là? — Quelquefois. — Si on a une peau de rhinocéros... — Moi, je ne suis pas très sensible. — Ça viendra. — Ah ! — Ça vient toujours ! — Voulez-vous boire ? Moi, j'ai soif ! » Je bois, mais ses mains sentent le poisson. Elle boit sans sourciller. Les femmes n'ont pas beaucoup de goût. Cependant elle fait comme moi, qui écrase de la menthe dans mes paumes, et nous nous relevons.

Voici Anne, puis des Fresnes, à une distance. Se sont-ils expliqués? Les deux sœurs ont un colloque à voix basse, après lequel Anne vient vers moi en souriant. Elle cherche quoi me dire. Tout d'un coup elle enlève de son corsage une petite épingle

à tête de perle et la pique près du revers de mon veston, à l'intérieur. Sans l'épingle, c'était un joli geste de tire-laine. Je ne comprends pas. Elle prend le bras de sa sœur ; nous remontons vers les arbres. Pendant la traversée du taillis, Annette m'a dit mystérieusement : « Vous savez, Anne vous aime bien mieux que Georges. » Alors, je comprends. Elle a eu sa semonce et je lui plais de n'avoir rien dit à Annette. Cette petite aventure me donne pour les deux sœurs l'attitude de l'ami, de celui à qui on peut tout dire, en qui on a une confiance absolue. Quoique des Fresnes connaisse le pays beaucoup mieux que moi, à un moment où il hésite sur la direction du sentier, Anne me consulte et on suit mon avis. Je ne me suis pas trompé, car j'ai une sorte de faculté d'orientation qui me rapproche du pigeon voyageur ou de l'abeille maçonne.

Telle est cette journée que je t'ai contée en si grand détail. J'avais tant de plaisir à la revivre et à la fixer ainsi plus solidement dans mon souvenir !...

Claude de la Tour

P.-S. — Nous avons retrouvé Joconde à la même place, écrivant avec fièvre sur son petit cahier. Elle l'a caché dès qu'elle nous a vus, car elle n'avait pas entendu notre approche. Est-ce que Joconde aurait des secrets ?

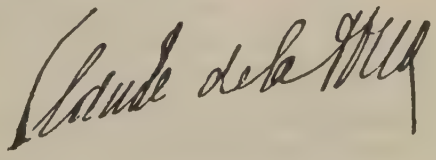
C. C.

CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

En Auvergne, 15 août.

... Me voilà si fatiguée, chère amie, que je n'ai

pas la force de m'ennuyer. Nous sommes arrivés ce matin sans nous être arrêtés à Paris que pour dîner. Je n'aime pas Paris ; on y sent trop de respirations, trop de chair et trop de sueurs : cela me donne le vertige et cela me trouble le cœur. Si je dois succomber aux désirs de quelque frénétique, ce sera là, au milieu de ces malsaines odeurs d'amour qui tentent, comme la bouteille où d'autres vulgarités trouvent des rires. Mais je n'y connais personne et comme il est peu probable que je me donne au passant, je garderai ma triste vertu... Le passant ! Quel amant pourtant est supérieur au passant ? Il est l'excuse parce qu'il est l'inconnu ; il est le devoir, parce qu'il est le désir. Voilà comment je raisonnerais si j'avais des sens passionnés, mais mon cœur, qui est inquiet, est froid. Je suis dure et morne comme les roches de granit qui sont là et d'où surgissent ces pins sévères où le vent pleure. Ecris-moi, parle-moi, chère Anna. Tâche de guérir ton amie ; donne-lui un peu de ta force, un peu de ton rayonnement !...



ANNA DESLOGES A M. AGATHIAS BOURDON

Les Frênes, 15 août.

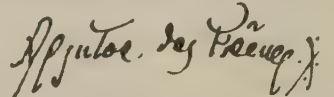
... Ces demoiselles sont très sages et se portent bien. Elles étudient, font un peu de couture, un peu de musique, se promènent. Nous avons fait hier une petite excursion dans la forêt de l'Aulne, qui est tout près des Frênes. Pendant notre halte, je leur ai lu quelques pages de la « Lumière sur le sentier » ;

cela continue à les intéresser beaucoup. Nous en sommes à la page 77... Monsieur le conseil er, mes sentiments respectueux.

ADJUTOR DES FRESNES A AGATHIAS BOURDON

Les Frênes, 15 août.

... J'observe nos enfants, mon cher Bourdon, et je crois qu'ils se plaisent. Il y avait même hier soir un peu de froideur entre Annette et Georges; cela est de bon augure, puisque cela suppose qu'ils s'intéressent assez l'un à l'autre pour ressentir vivement une petite contrariété ou un petit défaut de caractère. J'ai interrogé mademoiselle Desloges sur l'incident que je supposais, mais elle a d'abord ouvert de grands yeux, en feignant la surprise, puis elle a souri sans rien dire. Elle doit être au courant de tout...



L'ABBÉ JOSEPH LEGŒUR A M. AGATHIAS BOURDON

Les Frênes, 16 août.

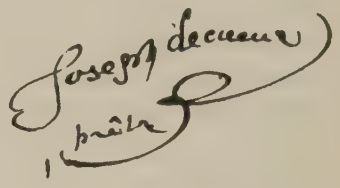
... Tels sont, monsieur le conseiller, les faits qui m'ont été rapportés hier par un homme dont je puis suspecter l'intelligence, mais non la bonne foi. Il n'est pas indiscret. Personne ne connaîtra l'aventure et aucune réputation n'en souffrira. Je n'ai rien dit à M. des Fresnes, car vous connaissez la violence de cet homme bon et confiant, ni rien à Madame des Fresnes; elle en eût pleuré. C'est à vous

qu'il appartient de faire les remontrances nécessaires à des jeunes filles un moment égarées, et dont l'étourderie aurait pu avoir les plus graves conséquences. Pour moi, ce n'est que cela, une étourderie, une bravade. Je dois dire qu'il ne semble pas que les jeunes gens aient suivi l'exemple de ces demoiselles. Cela ne me surprend pas. Combien de fois, au cours de mon long ministère, n'ai-je pas eu à constater avec tristesse que les femmes dépassent les hommes en impudence et en hardiesse ! Quand j'aurai l honneur de vous voir aux Frênes, je vous conterai à ce propos plus d'une piquante histoire empruntée à notre chronique locale ; mais ce qui est sans importance chez une grossière paysanne devient très sérieux alors qu'il s'agit de l'honneur de ces jeunes personnes de bonne famille, dont la modestie ne devrait jamais être mise en doute, ni la vertu jamais suspectée. Soyez donc sévère, monsieur le conseiller, et surtout pour l'avenir. Si de pareilles extravagances étaient tolérées chez les jeunes filles, elles se targueraient de la faiblesse paternelle pour aller jusqu'au bout, jusqu'au précipice, dans la voie des mauvaises mœurs et de la perdition de leur âme ! *Dî avertant omen !* Où allons-nous, monsieur le conseiller, si ce sont les filles d'un magistrat éminent et respecté qui donnent de tels exemples ?...

Il n'y eut en tout ceci aucune faute imputable à mademoiselle Desloges. D'après le même journalier qui l'a rencontrée et lui a parlé à l'entrée de la forêt, on l'a brusquement abandonnée pour se jeter en courant dans le taillis. Elle n'a pas osé s'y aventurer seule, et avec raison, car il très facile de s'y égarer et d'y faire une chute dangereuse. Cela m'est arrivé aux premiers temps de mon séjour ici..

Mademoiselle Desloges est d'ailleurs une personne trop sérieuse et trop pieuse pour avoir toléré même une allusion à pareille folie. Je crois que des jeunes filles ne peuvent être en des mains plus sûres, plus expertes. Avec la grâce et la pureté d'une vierge prudente, elle a la sagesse d'une matrone et la dignité d'une chanoinesse...

Pardonnez à un vieillard encore tout ému l'expression peut-être un peu forte de sa tristesse et croyez-moi...



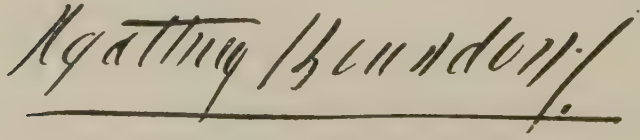
M. AGATHIAS BOURDON A M. L'ABBÉ LECŒUR

Versailles, 18 août.

... Vous avez bien fait, Monsieur le curé, de ne confier qu'à moi seul le récit de la scène singulière des bords de l'Aulne. Si votre paysan ne s'est pas trompé, c'est là une extravagance scandaleuse et humiliante qui mérite un châtiment. Je me renseignerai donc près des coupables, quand le moment sera venu de le faire sans danger, c'est-à-dire quand elles seront près de moi et que je pourrai les interroger sans leur apprendre, si elles en sont innocentes, la possibilité d'une aussi vilaine étourderie. C'est votre mot. Il serait indulgent, si vous étiez convaincu de la faute ; mais vous ne l'êtes pas, grâce à Dieu, et c'est à votre inquiétude sacerdotale que j'attribue la sévérité des conseils que vous voulez bien me donner. A parler net, je vous confesse-

rai que je ne crois pas à cette anecdote. Mes filles sont incapables de s'être livrées à une débauche aussi sotte et aussi contraire à l'instinct même d'une femme civilisée. *Fugit ad salices*, — et, oui, peut-être n'est-elle point fâchée d'avoir été vue ; mais elle a été surprise, elle ne s'est pas montrée volontairement. La pudeur, non plus qu'aucune vertu, ne peut s'exercer en secret. Peut on en vouloir à une fille de profiter de l'occasion qui lui permet d'édifier son prochain, en lui prouvant la force de ses principes chrétiens ? *Et se cupit ante videri.* Si elle n'avait pas eu ce désir, son mérite eût été nul et sa vertu indifférente. Fuir son désir, voilà la vertu des femmes ; et c'est aussi leur plaisir, puisqu'en somme toutes celles qui valent la peine d'être prises sont prises de force. Voulez-vous que je suppose sur les bords de l'Aulne quelque églogue virgilienne un peu gauche, de celles qui peuvent charmer un paysan qui vient changer sa vache ? Non ; il n'y eut pas même cela ; mes filles ne se sont jamais mises dans le cas de « fuir vers les saules », ou vers les aunes. L'histoire est absurde et mensongère. Anne a été élevée avec une grande sévérité par sa mère ; Annette, pour qui on a été plus indulgent, a trouvé dans sa tante et dans M^lle^ Desloges deux éducatrices maternelles et sûres : où auraient-elles pris de pareilles idées ? Laissons cela. Votre sollicitude s'est alarmée trop vite. Il ne faut pas toujours en croire ses propres yeux : il faut rarement se fier aux yeux d'autrui. Laissons secrètes les actions secrètes et prenons garde, en voulant moraliser les actes, de répandre autour de nous la mauvaise odeur du scandale. Au moment où nous levons la main, au moment où nous ouvrons la bouche, Dieu nous a déjà jugés. Il nous a jugés dès avant

notre naissance ; il nous a jugés de toute éternité. Celui que nous condamnons selon notre justice est peut-être l'élu de sa prescience, le favori primitif de sa grâce suprême. Chacun suit la voie que Dieu a déterminée dans sa sagesse ; nous sommes libres de nos gestes, mais non de notre destinée. Que mes filles jouissent donc avec décence de la joie d'être jeunes et de n'avoir pas le matin dans la bouche l'amertume de la vie ! Je ne veux pas les contrister sans avoir la certitude qu'elles ont manqué à leur dignité et à leur caractère. Ces quelques heures matinales seront peut-être les plus belles et les seules de leur journée : qu'elles les vivent en paix et en liberté. Dieu a marqué leur place dans le plan du monde et nul que lui ne sait si c'est du côté de la lumière ou du côté de l'ombre éternelle. Mais en ce monde nous n'avons rien à faire qu'à nous maintenir dignes de l'amour de Celui qui nous a sauvés, si tel était son plaisir, et je ne m'occupe de mes filles que pour les aimer, — car vous savez que nous ne suivons pas le même culte, ce qui est un grand chagrin pour moi... J'irai les chercher aux Frênes à la fin du mois et je pourrai alors m'expliquer plus amplement avec vous et aussi vous remercier de votre bonté et de votre zèle...

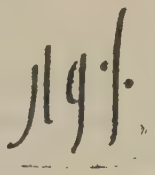


AGATHIAS BOURDON A ANNA DESLOGES

Versailles, 18 août.

... Surveille bien mes filles, chère Minette, et tâche de les marier. Tu vois que je ne manque pas

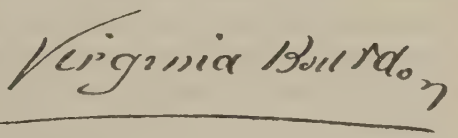
une occasion de te rappeler ma promesse d'un petit mot compromettant. Je te fais écrire sérieusement par ma sœur des choses sans intérêt. Si je passe huit jours aux Frênes, retrouverons-nous sans danger nos causeries du soir?...



VIRGINIA BOURDON A ANNA DESLOGES

Versailles, 18 août.

... Voilà donc, chère Mademoiselle, les instructions de mon frère pour les derniers jours de votre séjour aux Frênes...



PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Paris, 18 août.

... Tu ne m'as pas répondu et tu as bien fait. Ton silence et l'absence ont un peu éteint ma couleur. Je m'engrisaille et je travaille. Durand me fait toujours des avances sur mes Lédas et je trafique avec sérénité des charmes de ma bien-aimée. Je ne sais ce qu'elle devient, ni si elle pense encore à moi... Raconte-moi encore de jolies histoires : car tu dois les inventer. Va toujours : j'illustrerai le volume. J'ai vu assez de hanches pour trouver dans ma collection de souvenirs — et dans mes car-

tons — celles qui doivent voguer à fleur d'eau dans les marges de ton roman...

P Bazan

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 20 août.

... Ceci n'est pas un conte. Je n'invente pas; je n'arrange pas; j'écris à peine. Cependant, garde mes lettres. Rien ne vaut les impressions naïves et cordiales pour donner du ton à un roman et prendre les femmes. Si j'écris des histoires, je ne veux être lu que par les femmes. Je voudrais être un de ces romanciers dont les livres sont les compagnons de lit des incomprises et des délaissées.

Joconde nous surveille de moins en moins. Au premier prétexte, le long de nos promenades, elle nous abandonne et nous la retrouvons presque toujours penchée sur le cahier violet où elle crayonne. L'autre jour je l'ai surprise couchée et cachée dans un fourré de jeunes hêtres. Elle dormait. Sa jupe s'était relevée sur ses jambes et dans son sommeil, sans doute, elle avait fait sauter quelques boutons de son corsage; un peu de chair rosée, à chaque prise d'haleine, montait comme une fleur que le vent remue au-dessus de la dentelle de la chemise, et tout le buste se gonflait. C'était fort joli; c'était bien plus encore : c'était émouvant. Je regardai assez longtemps, et avec un trouble presque douloureux, la beauté de cette vie épanouie sous l'ombre des feuilles. J'avais peur d'être surpris, car j'aurais eu l'air d'adorer, et je contemplais. Cependant des souvenirs me revenaient de mauvaises lectures : je m'enfuis à travers les branches, me demandant quel peut être l'état d'esprit

d'une femme qui s'endort seule au pied d'un arbre et se réveille écrasée par un homme... Quelques instants après, je l'ai retrouvée assise sur un banc, l'air vague et les yeux lointains. Une flèche de soleil faisait une blessure rouge dans ses cheveux sombres; je m'amusai à ce jeu de lumière, avant de lui parler, puis nous discourûmes sur la couleur des cheveux. Elle avait l'air de moins vivre en parlant que couchée sous les jeunes hêtres. A quoi songe-t-elle? Et moi, quelle est ma pensée pendant que je lui affirme que ses cheveux sont « bai cerise »? Je lui dis encore qu'elle mérite qu'on use en l'honneur de sa chevelure des termes réservés au chevaux; que la plus belle femme est moins belle que le plus beau cheval. Elle est surprise, elle ne dit rien, elle attend. Je lui demande si ses cheveux sont très longs. Aucune indignation. Elle répond: très longs. Elle me domine par son indifférence. Je me sens ridicule, je me tais. Alors elle tourne la tête vers moi, me regarde un instant et dit : les vôtres sont très courts. Est-ce de l'ironie ou de la stupidité? Il me semble qu'elle s'est renversée avec impatience sur le dossier incliné du banc. J'ai envie de la violer ou de la battre...

Cette fille de mon âge m'intéresse plus que les trop jeunes candeurs, même un peu perverses. Il y a en elle une plénitude de vie et de chair qui attire la morsure; elle excite la sensualité ou peut-être la gourmandise; je deviens ogre à sentir sous cette robe tendue et insolente la certitude d'un corps qui m'est dû, comme le corps de toutes les femelles de ma race. Il est évident que, d'après les lois de la nature et de mon désir, j'ai le droit de la prendre et de la courber sous mon joug : elle le sait, mais elle sait aussi, et moi-même, qu'il y a entre nous

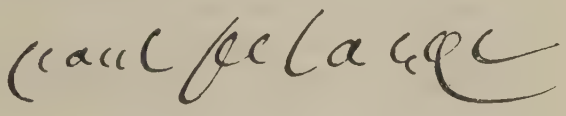
une invisible barrière à mailles d'acier et que, seule avec moi, elle est plus en sûreté que derrière une muraille de granit. Le danger n'est ni dans ma main ni sur ma bouche ; il est en elle-même : tout dépend d'un geste, d'un mot, d'un regard, d'un soupir , de moins que cela, d'une pensée qui, partie de son front, viendrait heurter mon front et y éclater comme une amorce.

Nous ne disons rien. Maintenant je songe à moi. Je dois avoir l'air très froid ou très gauche. C'est que je ne vois en Joconde ni une femme ni une maîtresse ; elle est pour moi depuis deux ou trois jours, et surtout depuis une heure, plus ou moins qu'un désir social : elle est la substance d'un acte naturel et simple, la branche que je vais rompre, la fleur que je vais cueillir, le fruit où je vais mordre, l'eau que je vais boire. Aucune idée d'amour, rien de délicat, de pudique, de rêveur. Je la déshabillerais sans plus d'émotion que moi-même ; je songe à un accouplement licencieux...

Quel silence ! Ce silence est plus lourd que l'orage et plus brûlant que le soleil. Il est quatre heures. Que vais-je faire jusqu'au dîner ? Où sont les petites ? Elles me calmeraient comme des sources. Avec elles je parle. Je n'ai jamais pu rien dire à Joconde. Si je l'appelais Joconde, peut-être que cela la ferait rire. Je ne l'ai jamais vue rire... Voilà qu'elle se lève. Elle s'en va sans me regarder. C'est presque un geste. J'ai été sot. Elle était une si jolie bête couchée sous le berceau des jeunes hêtres...

Voilà, cher ami, quelques-unes de mes réflexions, assis sur un banc dans le parc des Frênes, tête à tête avec l'institutrice des petites Bourdon, mes cousines. Evidemment j'ai quinze ans ou soixante ans. Un homme maître de sa force et de son émo-

tion sensuelle eût en cette heure chaude conquis Joconde, si elle est à conquérir. En une heure, un homme spirituel fait six mois de cour à une femme. Est-ce que je ne pourrais pas l'aimer, depuis trois ans que je la connais? Il est vrai que je ne l'avais encore jamais tant regardée, mais elle m'aurait cru puisque je lui aurais dit ce qu'elle croit déjà. Une femme n'est jamais moins surprise que lorsqu'on lui fait une déclaration; elle tient ceux qui s'abstiennent pour des sots, des timides, des lâches ou des impuissants. Voilà ce que les hommes comprennent mal, eux qui se résignent à déplaire ; et s'ils le comprennent, cela ne leur sert de rien, parce qu'ils mentent avec déplaisir et avec mauvaise grâce. Je sens très bien que mon désir est trop limité pour que je puisse le faire partager à Joconde ; si je désirais l'infini, elle s'en serait aperçue et elle m'aurait peut-être donné ce qui est pour elle l'infini : soi...



PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 21 août.

... Georges est encore absent. Cependant, Madame des Fresnes nous a permis d'aller jusqu'au viaduc du Moulin, une insignifiante curiosité du pays, mais dans une vallée profonde et toute verte. Dès qu'on aperçoit cette longue maçonnerie, Joconde s'arrête, sous le prétexte de la dessiner, et je descends seul avec les jeunes filles le sentier de chèvres qui dévale au milieu des ajoncs, Responsable du salut de ces vierges, je deviens paternel et autori-

taire ; j'arrête les bras qui s'allongent vers la tentation d'un nœud de chèvrefeuille. Annette, qui a retroussé sa robe, se sent les jambes mordues par les ajoncs; chaque piquant est une petite fourmi qui passe après avoir dit sa colère. Mais Annette rit de souffrir ainsi. Elle a l'ivresse du vert, cette ivresse comme balsamique qui masque la fatigue et engourdit la peau. Les ajoncs parfois deviennent si hauts que le passage est dangereux pour les figures; mais le terrain change, la terre devient rocheuse, et nous écrasons les airelles noires qui nous font des taches d'encre violette. Il y a de l'herbe sous les hautes voûtes du viaduc. Annette se jette follement au cou de sa sœur étonnée et les deux jeunes filles tombent enlacées ; j'entends des baisers. Ah ! que c'est bête et triste d'être un homme abruti par la civilisation biblique ! Leur hystérie me désire, et moi aussi j'obéis un peu au fil qui me tire vers ces jambes frémissantes. Pourquoi n'avons-nous pas le droit d'être des dieux qui joueraient à se donner des sensations au fond d'un val, à l'abri des grandes maçonneries préhistoriques? Mais je suis là presque un dieu, en vérité, car je me sens comme invisible. Annette languit et détache ses bras des épaules qu'ils serraient étroitement. Anne se relève. Pour me calmer, je leur jure qu'elles sont des gamines ridicules et je vais tendre à Annette une main qu'elle étreint de ses deux mains pour se retrouver debout, rouge et pas du tout confuse. Où ai-je lu que des femelles simulent un combat d'amour pour exciter le mâle indifférent? Je m'assieds sur un bloc de granit oublié là par les maçons. Elles me regardent en secouant leurs robes fripées. Je deviens dieu de plus en plus et je prends une pose noble pour fumer une cigarette. Cela doit être

très beau un homme aux yeux rêveurs et au torse plein vu par des jeunes filles dont le cœur bat! Quand elles m'ont bien regardé, elles se prennent le bras et s'en vont. Je les suis de l'œil, berger soucieux, en mâchant une tige amère de centaurée. Que nous sommes bien domptés! Les esclaves ne traînent plus leur chaîne : ils l'ont avalée, et elle leur pèse sur le ventre. Oh! avoir l'immoralité de la nature, sa cruauté et sa beauté! N'être pas une chose d'intelligence; sentir des instincts et violenter le monde plutôt que de ne pas les satisfaire! Les hommes et les femmes ne savent plus qu'être un tourment les uns pour les autres; si j'obéissais à la loi éternelle du désir, je serais forcé de me mépriser, ou de me tuer... Ainsi je déclamais, l'âme médiocre, peut-être,contre ma propre lâcheté, lorsque je vis Anne et Annette qui s'en revenaient vers moi encore sérieuses, toutes pâlies et toutes jolies dans leurs claires robes tachées du vert des ajoncs et du violet des airelles. Elles avaient l'air de petites bacchantes sages et rusées : je fus content de les désirer toujours et je compris la sagesse des morales qui prolonge le plaisir en défendant d'ouvrir la boîte. Pendant une minute, je souhaitai de toujours vivre ainsi parmi des filles auxquelles il ne me serait pas permis de toucher; j'aurais peut-être des nuits trop peuplées et des minutes de veille un peu troubles, mais la tentation surmontée je serais pareil aux saints qui vivent leur misère dans un ciel futur... Les voilà assises en face de moi sur une autre pierre un peu plus basse; nos genoux se touchent presque, nos jambes se mêlent : elles vident sur leurs robes tendues leurs mains pleines d'humbles fleurs, et elles me questionnent et les doigts frôlent les doigts qui se passent les fleurettes

décolorées. Nous faisons de la botanique, de la plus naïve, mais elles en savent moins que moi et je regarde leurs mains pour me donner des idées. Annette a la main plus potelée; celle d'Anne, sans être maigre, est plus longue : on voudrait s'amuser à mettre des bagues bien lourdes à chacun de ces doigts ronds et souples. Je les regarde trop pendant qu'ils font tourner une marguerite comme une petite marionnette; je ne sais pas ce que je vais faire, peut-être quelque chose d'absurde : je me penche et j'ai touché, d'un baiser rapide, la longue main blanche... Il me semble qu'Annette a dit oh! sur un ton de jalousie : je baise aussi la main potelée d'Annette, moins vite, avec une sensualité moins timide. Après une seconde de stupeur, elles se mettent à rire et je puis librement reprendre les deux mains qu'on m'abandonne et les unir sous ma bouche dans un baiser durable et passionné. Elles sont émues, mais pleines de courage; le jeu ira aussi loin que je voudrai, jusque là où le jeu cesse de rire; mais je ne veux plus rien dès qu'on m'a donné tout ce que je peux prendre. Je n'irai pas jusqu'aux lèvres qui pourtant s'entr'ouvrent fiévreuses sur les dents; je n'irai pas jusqu'à la gorge que pourtant je vois se gonfler sous l'étoffe légère qui se plisse tour à tour et se tend comme une voile sous l'effort de la vie... Nous entendons un cri d'appel. Joconde se dresse là-bas, au-dessus des ajoncs. Anne se lève et lui fait un signe. Annette, cachée par sa sœur, en profite pour me les tendre, ces lèvres que je me refusais, et j'obéis, je bois la fraîcheur de cette petite bouche rouge et rieuse qui me faisait peur, je bois longtemps la petite âme jeune qui se livre avec une candeur où il y a de la vanité et de la jalousie : cependant je sens sous ma main incon-

sciente et stupide la caresse soudaine d'une fleur dure qui se lève comme une mauvaise pensée... Anne se retourne, mais Annette est déjà debout, juchée sur la pierre, et elle gesticule vers Joconde pendant que je regarde sa robe que le vent retrousse et des talons jaunes sous lesquels je voudrais mettre la main pour être écrasé un peu par cette fillette qui a le droit de me punir...

Paul de la Tour

ANNA DES LOGES A CLAUDE DE LA TOUR

Les Frênes, 21 août.

Chère Mélancolie, je t'écris encore du château des Frênes où la chaleur a un peu troublé ma joie de vivre; mais j'espère y achever l'été dans un repos voluptueux. Ici tout est d'un vert bien plus tendre qu'à Versailles et aux Tilleuls (où il n'y a pas de tilleuls, mais des ormes presque noirs) et je vis doucement au milieu de vieilles gens que j'aime et de jeunes filles dont le rire me plaît et me rafraîchit. J'achève de mettre au net les confessions que je t'ai promises, le « songe d'une femme », comme tu dis, incrédule à mon bonheur et à ma destinée. Tu le recevras dès ton retour aux Pins...

Anna des Loges

PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Paris, 22 août.

... J'ai relu ce matin tes dernières lettres qui m'avaient d'abord irrité, car depuis huit jours

j'étais sans nouvelles de Léda et je la pleurais comme un sot. Mais aujourd'hui je me roule dans l'herbe avec toi, je participe à tes plaisirs innocents et champêtres. Léda est revenue. Ils sont installés à Vichy et il faut vraiment qu'elle m'aime bien pour s'être imposé la corvée de cette rapide course. Blanche Patraque me posait une « scène » que m'a commandée Durand, et je comparais l'insolente splendeur de ma Léda à la joliveté dépravée du petit modèle. Patraque est bien faite, surtout des reins; couchée sur le ventre elle donne une sphinginette très agréable, mais c'est un bibelot, tandis que Léda, en ses formes qui n'ont ni commencement ni fin (tu me comprends?), semble douée de puissance autant que de grâce; elle est souple et forte comme une belle épée. Enfin je fabriquais ma petite turpitude avec tout de même un certain plaisir quand la clef tourne, et voilà Léda. Je m'avance en cérémonie; elle me prie de continuer mon travail et elle s'assied sur un tabouret sans quitter des yeux Patraque, qui se malaxe les seins en remuant les jambes comme un pantin. Léda éprouve-t-elle du dégoût ou de la pitié, je n'en sais rien; il y a sur son visage l'expression d'un sentiment que je ne puis définir et, inquiet, je lève la séance. Patraque se redresse lentement, se tourne et se retourne, puis s'en va, l'air indifférent, se rhabiller derrière le rideau : alors seulement je songe aux mauvaises mœurs de Patraque et j'ai honte. Mais quand elle est partie, Léda, indulgente, loue la blancheur de cette petite femme fine et fragile; je suis rassuré : c'était de la curiosité et non du dégoût.

... Je suis très heureux, mon cher ami, mais pourtant j'ai lu dans les yeux de Léda je ne sais quoi qui m'a troublé. Elle ne souriait que si je la

regardais et ce sourire était comme une draperie jetée sur un mannequin : je sentais en dessous quelque chose de morne et de froid. Je suis très heureux : c'est-à-dire mes mains et mes yeux ont été très heureux; j'ai adoré la déesse et la femme par tous les moyens qui sont au pouvoir d'un homme, par toutes les prières, par toutes les caresses, par tous les actes de l'esclavage le plus ingénieux et de la luxure la plus farouche, et je n'ai pu ôter des yeux mourants de l'amante une ombre ironique et tenace, désir inconnu, nuage au fond de l'eau silencieuse et bleue... Qu'en penses-tu? C'est la première fois que j'aime une femme aussi compliquée... Je suis très heureux, mais je voudrais bien que cela ne m'empêche pas de peindre. Or, ce matin, j'ai envie de songer, d'écrire, de dormir, de sortir, mais pas de peindre; et je sens que je suis content de ne rien faire et de rêver aux yeux de Léda... Est-ce qu'on ne peut donc pas être heureux tranquillement, comme une bête qui rumine?...

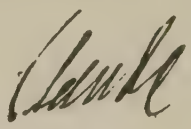
P Bajan

CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

Auvergne, 25 août.

... On m'a renvoyé des Pins ta dernière lettre. Je saurai donc le secret de ta vie heureuse! Hélas! ce pays de vignes, de roches, de sapins et de châtaigniers est encore trop souriant pour mon ennui... Je ne sais ce que je voudrais, ou cela est si vague et si étrange que je n'y veux pas songer. Dis-moi bien ton « histoire de dix ans » et je te dirai la mienne, plus brièvement peut-être, car je ne sais pas conter, mais avec toute la sincérité de mon pauvre cœur... Ne nous verrons-nous jamais? Par-

fois je te rêve comme la seule créature que je pourrais encore aimer... Te souviens-tu de ma fièvre à te serrer dans mes bras quand nous nous retrouvions après une absence? Je t'aime toujours, — et toi?...



PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 25 août.

... Si je devais m'en rapporter à tes lettres pour juger de ton état d'esprit, mon cher Bazan, je serais très embarrassé, car elles se contredisent assez régulièrement. Mais je crois que tu n'aimes en ta Léda que sa beauté et sa vanité; sa beauté te plaira tant que tu y découvriras des paysages nouveaux, des coins inexplorés, mais ta vanité se lassera bientôt d'un rôle qui nie ton orgueil et tu te préféreras le maître de Patraque que le serviteur de la marquise de La Tour au château des Pins. J'ai lu cette adresse, de la main de Joconde, sur une lettre qui attendait la venue du facteur. J'ai interrogé Joconde. C'est une de ses amies; encore que je ne devine pas quelle amitié peut lier cette marquise à la petite institutrice de mes cousines. Tu vois comme tout se rejoint. C'est admirable! Tâche d'apprendre de la marquise ce qu'elle pense de Joconde : cela m'amusera, car cette fille aux cheveux de bronze m'intéresse toujours, malgré les intermèdes champêtres qui te font pitié. Ah! que tu as tort! Cette petite Annette est une si jolie fleurette, si fraîche! Tu ne comprends donc pas le plaisir qu'il y a pour un homme de sang-froid, mais intelligent

et sensuel, à faire chanter un peu, rien que deux outrois notes de prélude, ce violon de chair et de sensibilité! Elle en est à l'âge ou une fille désire tout sans rien craindre encore. Je pourrais lentement, ou en une heure, à mon gré, la mettre au diapason du désir que je me donnerais; mais je ne me le donnerai pas; je n'ai pas le goût de recommencer la scène vile des « liaisons ». Il y a trop de femmes sur la terre pour que je trompe une jeune fille. A quoi bon? Au point où nous en sommes et comme il est écrit benoîtement sur la couverture d'un livre destiné aux vierges, « l'imagination fait le reste ». Ainsi tout est toujours à recommencer et le plaisir est toujours devant nous; au lieu de l'entendre pleurer sur nos talons, nous le voyons qui nous précède, souriant, rouge et fier. Je prends là une belle leçon de psychologie et de sensualisme délicat. E le serait parfaite si Joconde parfois ne m'irritait... Je sentirai mieux encore le charme et la valeur de ces jours d'activité sanguine quand ils se seront un peu éloignés de moi; mais je les range dès maintenant parmi les plus décisifs de ma vie. Je t'en ai raconté quelques épisodes, mais comment en dire toutes les heures et toutes les minutes? Ni Annette, ni Joconde elle-même, d'un parfum plus fort, ne m'ont masqué le reste de la nature, mais j'ai joui plus profondément, mêlée à ces odeurs de femmes, de l odeur ingénue des feuilles et des bêtes, des ruches et des ciguës. Il n'y a de vie que de nous, peut-être; un bras nu qui se glisse dans les rosiers augmente la beauté des roses et l'herbe est plus verte le long du sillage qu'y laisse une robe de femme; un désir se lève en notre cœur vers tout ce qui vit, — et je baisai, je m'en souviens, sur les lèvres d'Anne te, les bois, les

joncs, les bruyères et les pierres. De tels souvenirs, si on y mêle quelques grains de poivre ironique, sont sans doute durables. Je verrai bien. Mais je suis sûr de ne jamais oublier le petit écureuil que je vis un matin descendre d'un hêtre pour aller dans les noisetiers faire sa provision d'hiver. Il fit quinze voyages de sa cachette à l'extrémité même des branches où pendent les noisettes; il venait par bonds légers et peureux, la queue en trompette comme sur les images; on entendait le bruit sec de la cueillette, et c'était une fuite brusque vers l'arbre qui est sa forteresse. Arrache-t-il les noix avec ses dents ou avec ses pattes; je n'en sais rien : peut-être avec ses pattes, car les rongeurs sont des petits hommes qui mangent à peu près comme nous, en portant à leur bouche leurs mains griffues... Le soir, sous les mêmes hêtres, à la lisière du bois, pendant que les limaces grises redescendaient de la cime des hêtres où elles passent le jour, j'ai vu les noces des fourmis. Celles qui doivent s'accoupler ont des ailes et c'est dans l'air que les couples se joignent; mais sitôt que le mâle a étreint la femelle, leurs ailes se mêlent, leurs nerfs se troublent et les deux bestioles enlacées tournoient et tombent. Les noces que je vis s'étaient exaltées très haut, au-dessus des arbres, la pluie d'or rebondissait de feuilles en feuilles, avec un vrai bruit d'ondée, et à mesure qu'un couple touchait le sol, les deux amants aussitôt désunis rejaillissaient comme les gouttes d'une cascade et s'en allaient, d'un vol rapide et solitaire, vers le soleil et vers la mort. Singulière vision et presque effrayante! Je suis très fier d'en avoir eu le spectacle et j'ai pitié de moi, qui aime avec tant de précautions, de détours et de ruses, quand je songe aux fourmis qui donnent toute leur vie pour

la vie et ne se disjoignent, les femelles que pour aller porter à la fourmilière le trésor fécond, et les mâles que pour mourir. Je crois même qu'ils meurent immédiatement sur place et que les femelles seules prennent leur vol; mais j'étais comme ivre d'avoir participé à ce mystère et dès que j'eus compris, je me mis à songer pour comprendre encore mieux...

26 août.

... Hier soir, après dîner, par une nuit sans lune, mais claire de tous les sourires des étoiles, nous nous promenions dans le parc, le long de ce même bois qui est le refuge nocturne de tous les oiseaux des environs; l'heure était douce et le silence des choses nous imposait silence. Mais Georges frappa dans ses mains et voici qu'un bruit long et léger, singulier, profond, s'élève d'entre les branches; c'est un océan d'ailes surprises, un effarement de peuple en robes de soie, un froissis délicieux de plumes gonflées : tous les oiseaux réveillés, pour une seconde dressés sur leur perchoir, inquiets si c'est l'aurore ou si c'est l'épervier. Je fus étonné, mais Annette eut peur et aussi Joconde et (sans doute parce que je me trouvais là) elles se jetèrent vers moi dans un tremblement que je calmai en leur ouvrant mes bras. Joconde se dégagea bientôt avec une certaine impertinence, mais, Georges ayant recommencé (cette fois en allumant un tison), elle se pressa plus étroitement le long de mon corps, ma main rencontra la sienne par-dessus ses hanches et, rendu audacieux ou peut-être fou par la nuit que la lueur avait faite pour nos yeux, j'étreignis contre la hanche forte la main qui s'était laissé prendre et je frôlai de ma joue la figure qui ne s'éloignait pas de la mienne. Ce fut une seconde de

possession, de certitude charnelle... La voix de Georges brisa notre enlacement de hasard. Annette lui demanda ses tisons et fit des flammes dont les ailes remuées dans les arbres semblaient le crépitement douloureux : « Annette, dit Joconde, laissez dormir ces pauvres oiseaux. » Alors nous fûmes encore aveugles et j'atteignis une bouche brûlante qui trembla sous mon baiser; les reins de la femme se cabraient au jeu inconscient de mes doigts dévoyés; j'entendis un « oui» qui ne répondait pas à une question... Elle s'éloignait avec Georges et Anne, et Annette avait repris mon bras que j'étais encore troublé. « Venez donc, disait Annette, laissons dormir les pauvres oiseaux. »

Voilà donc ma situation, mon cher ami. J'aime Annette, petite âme sentimentale, et j'aime Joconde, chair sensuelle et cheveux violents... Je te dirai la suite, s'il y a une suite, car je pars dans quatre ou cinq jours...

Paul Pelasge

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 27 août.

... Il y a eu une suite le soir même. J'avais d'abord résolu de ne pas te la dire, car je suis moins habitué que toi au nu; je me résignerais difficilement à faire, comme un peintre, participer le public aux joies égoïstes de mes yeux; au delà de certains gestes et d'un certain état charnel, j'écarte même un ami, même toi. Mais je ne t'appelle pas, je ne te parle pas, je ne t'écris pas; je te commu-

nique un cahier de notes que tu me rendras, après avoir cru lire un roman.

Notre petite aventure était de celles qui exigent le silence, une explication ou une conclusion. J'aurais préféré tout à une explication et le silence à la conclusion, car je veux rester libre, et rien ne pouvait me faire croire que Joconde fût une de ces femmes perfectionnées qui savent cueillir la fleur sans arracher en même temps la touffe verte avec ses racines et sa glèbe. Je n'aurais nul goût à transplanter ma liberté, alors en pot comme une giroflée, dans un giron trop tendre, à l'abri de bras trop amoureux. Je désirais Joconde, comme on désire un joli enfant rencontré dans la rue, pour le caresser et le faire sourire, mais non pour l'installer chez soi en prince et en tyran. Alors, comme je ne voulais pas de conclusion, il n'y en eut pas; mais nous continuâmes les préludes interrompus...

Je déplaçai doucement la commode et je n'eus qu'à tourner un bouton et à pousser une porte, un peu revêche, pour apercevoir, assise dans son lit, inquiète et pâle, Joconde, qui avait perçu le bruit de tous mes mouvements et qui attendait. Je fus à genoux, baisant ses doigts respectueusement (comme dans les mauvais romans) avant qu'un geste eût tenté de me faire peur. Je ne lui parlai pas de mon amour, mais de sa beauté, et j'étais très timide parce que sa peau n'était pas aussi blanche que je l'avais cru. Nous conclûmes un pacte de sagesse et je repris mes fadeurs; je fus descriptif et esthétique; je comparai entre elles des statues célèbres. Un mot d'esprit l'amusa; en voulant comprimer son rire et rajuster sa chemise qui se décolletait trop, elle eut une maladresse qui me livra sa gorge. Je n'en profitai pas et lui dis qu'elle ressem-

blait dans cette pose aux femmes de terre rouge qui gisent à demi-ressuscitées sur les lourds tombeaux étrusques. — « Pas pour la couleur, j'espère ? » Et elle se donnait à mes yeux maintenant fixes. Je ne pus me retenir de toucher ce que mes yeux avaient caressé, et comment imposer à mes mains un itinéraire et empêcher mes lèvres de connaître aussi ce que mes mains avaient connu? Nous restâmes ainsi longtemps tassés l'un contre l'autre, avec la sauvegarde de mes vêtements. Je sus qu'elle me pardonnait quand sa bouche se détacha de la mienne et je m'en allai, ayant baisé ses yeux fermés... Que doit-elle penser de moi si elle n'est pas vierge? Voilà ce que je me demandais en essayant de m'endormir à mon tour.

Je ne l'ai pas revue, ou presque pas. Une lettre, ce matin, l'a rappelée à Versailles ; elle vient de partir. Le conseiller est très malade ; mais on ne veut pas inquiéter inutilement les deux jeunes filles... Si j'avais dix ans de plus, je voudrais marcher sur mes principes et épouser Annette pour la consoler, car elle va peut-être se trouver pas très riche et elle pleurera beaucoup son père, pauvre petit cœur ! Quant au départ de Joconde, il me sauve du ridicule ou d'une folie. Je ne connaîtrai pas la pensée du sphinx, mais qu'importe? Et puis, le sphinx pense-t-il autre chose que la pensée que je lui prête?

Paul Jean Toulet

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 0 septembre.

Joconde est revenue, je suis resté. Annette m'a donné tout son cœur et Joconde toute sa beauté. Je vis dans l'émotion d'un double triomphe. Il me semble que je règne. Royaume de tragédie dont j'attends le cinquième acte, peut-être douloureux. Mais j'irai jusqu'au bout. Quand le conseiller viendra chercher ses filles, je lui demanderai la main d'Annette, et Joconde comprendra... C'est elle, en somme, qui est venue vers moi. Dès le soir de son retour, elle a frappé à la cloison. J'ai déplacé le meuble, je suis entré. Elle m'attendait comme dans les images. Hier fut la troisième nuit, muette et babylonienne. Sa bouche a des baisers et non des paroles. Elle me ferait peur si j'avais quelque naïveté et si je l'aimais. Je crois qu'il est préférable de ne pas aimer une femme pour être charnellement heureux avec elle. Je ne vois décidément en Joconde qu'une des femelles de ma race et je m'enivre, en respirant ses cheveux, de toute la profondeur des odeurs animales. Je ne tiens pas sous mes membres une femme ayant un nom, des robes, des gants et un rang dans le monde; c'est une bête que je courbe à mon désir, et nous avons autant de pudeur que les animaux qui hurlent d'amour au fond des bois... En dehors de ces heures de folie sensuelle, tout le long du jour, nous nous tenons dans l'attitude la plus indifférente. Je fais la cour à Annette devant elle, sans qu'elle dise un mot, sans qu'un de ses doigts proteste, ou sa pâleur. Seulement elle me regarde avec un sourire éteint où il y a une sorte de complicité ironique; elle suit tous nos mouvements, elle observe et se tait. Si je lui

adresse quelques mots, elle me répond à peine. On dirait qu'elle cuve sa volupté. Hier cependant nous avons eu une brève conversation qui t'intéressera et j'ai lu des lettres qui te surprendront sans doute. Sa correspondante est bien la marquise du Cygne. D'après ces lettres, ta Léda serait une femme mélancolique, froide et vertueuse, tourmentée en vain de désirs sentimentaux. Cela concorde peu avec tes confidences. Ces deux amies de pension renouant connaissance sans se revoir, après dix ans d'éloignement et de silence, ont dû échanger d'abord des mensonges. Les femmes mentent toutes les fois qu'elles n'ont pas à craindre d'être contrôlées et démenties. Joconde me l'a presque avoué. Elle s'est vantée à son amie d'être admirablement heureuse, de vivre dans un perpétuel songe de joie, d'avoir une vie de sécurité et de plénitude : il s'agissait d'un songe en effet, car le présent lui était dur, j'imagine. Quoique je ne sois pas, comme je l'avais craint, son premier amant, elle ne semble pas avoir jusqu'ici joui de bien longues et bien douces amours. Songe d'avenir, réalisé pour quelques semaines, qui lui en assurera la possession certaine et durable? Pas moi, assurément. J'espère qu'elle n'a pas d'illusions là-dessus, car je serais désolé de faire souffrir une femme à qui je dois des plaisirs certains...

Paul Pelasge

PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Paris, 8 septembre.

... Léda vient de rentrer aux Pins, en con-

voyant son mari assez malade. Je l'ai à peine vue, quoiqu'elle ait bien voulu encore m'accorder quelques moments. Mais j'ai senti que c'est la fin et qu'elle a trouvé un instrument plus agréable à ses mains délicates et fraîches. La vérité, cher ami, c'est qu'elle a emmené Patraque en qualité de lectrice! Il est vrai que Patraque lit fort bien, qu'elle a passé quelques mois au Conservatoire, qu'elle a été institutrice. Peut-être même la petite rusée a-t-elle des diplômes, des certificats! Elle a surtout sa beauté de perversité, son regard crispant, le mouvement singulier de ses lèvres dont le langage muet est compris de celles qui veulent comprendre. N'étant pas assez débauché pour me réjouir d'un incident qui me donnerait peut-être deux maîtresses sans préjugés, si je le voulais bien, je me tais, un peu humilié, et je peins avec une férocité désespérée. Maintenant que j'ai renoncé à Léda, ma suite de femmes au cygne me semble médiocre; je ne les exposerai pas et quand j'aurai extorqué assez d'argent à Durand, j'irai regarder les yeux purs des Bretonnes en prière...

P Bazan

P.-S. — Léda a oublié chez moi un petit sac où j'ai trouvé ce paquet de lettres. Je n'ai aucun scrupule à te les envoyer. Celle que j'ai entr'ouverte est datée des Frênes. Il s'agit donc bien de Joconde. Sois heureux. Je t'écrirai de Bretagne.

P B

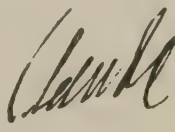
CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

Les Pins, 6 septembre.

Me voilà, cher Bonheur, rentrée aux Pins, — peut-être pour l'éternité! Mon mari est fort mal; je suis triste, j'ai le cœur vide et la tête lourde : que vais-je devenir? J'ai engagé, en passant à Paris, une jeune institutrice qui me fera des lectures et me distraira peut-être un peu par son gazouillis. Décidément incapable d'aimer, de me donner comme on se jette à l'eau, les yeux fermés, je me réfugie dans le rêve et dans l'idéal. On me lira les histoires d'amour que je n'ai pas vécues et je frôlerai la robe des héroïnes dont j'aurais pu être la sœur. Ma lectrice est jolie; du moins, je la trouve agréable à regarder et cela me récrée, tout en me donnant la peur d'un enlèvement. Moi aussi, je suis jolie, et mieux encore, et nul n'a su me prendre; mais une lectrice, cela se cueille comme une branche de lilas... J'ai à t'avouer une étourderie dont tu me gronderas : j'ai égaré en voyage le paquet de tes lettres et la plus importante et la plus chère, celle où tu me contais ta vie. Il est vrai que je l'ai tant lue et relue que je la sais par cœur; je me la récrirai tout entière une de ces semaines, afin de jouir encore plus intimement du parfum de ton bonheur... Chère Anna, ne viendras-tu pas me voir? Chère Anna, je t'aime! Oh! que je voudrais toucher à tes mains heureuses, baiser tes yeux pleins de joie! Je voudrais entendre de ta bouche le récit torturant de tes voluptés et de tes langueurs! Viens me corrompre, viens me réchauffer et m'enflammer! Toi, seule, tu pourrais me décider à rompre avec l'ennui, à me violer moi-même, à m'offrir au hasard des bras qui se tendent autour de moi... Mais tu ne viendras

pas, puisque tu es heureuse et je ne déchiffrerai pas dans ton regard le secret de tes heures de paradis... Mais, dis-moi, est-ce que le bonheur que tu donnes vaut celui qu'on te donne? L'amour ne serait-il pas un appauvrissement? Je me sens riche et je garde ma richesse pour ne pas amoindrir ma force et ma beauté. Je ne veux pas ouvrir la main, je suis sans désir; je n'aurais pas de plaisir à voir sourire les yeux fermés qui se rouvriraient d'amour sous mes baisers distraits. Il faudrait ton exemple et ta présence pour fondre la cire qui m'enveloppe comme une larve d'abeille; avant tes confidences, je ne savais pas... Me comprends-tu? Je savais tout et je ne savais rien. Viens et je te parlerai avec une entière confiance. Quand j'écris, je suis réservée; je le suis au point qu'on ne m'entend plus et que j'aurais l'air de mentir parfois... Mais je ne voudrais rien cacher à une amie telle que toi et je regarderais sans trembler dans tes prunelles au milieu des aveux les plus fous. Viens, amie, je te parlerai comme à un confesseur que je voudrais faire trembler d'amour; je te dirai ce que j'ai fait et ce que j'ai rêvé, mais ce ne sera pas comme toi « avec la joie de revivre des actes qui émurent toute l'architecture de mon corps ». En te parlant, je ne songerai pas à mon passé, qui n'en vaut pas la peine, mais à mes jours futurs, à demain, si tu me promets demain. Tu aimes ta beauté dans les yeux des hommes? Comment as-tu appris à lire en ces miroirs troubles? Je veux savoir cela. J'aimerai, en adorant ton regard, le reflet de ce que furent ceux qui crièrent sur ta gorge; c'est par toi que je peux arriver à l'amour des hommes, si telle est ma destinée : elle t'appartient, tu décideras de mon sort et de mon cœur. Si je te donne tout, ne me garderas-tu pas tout, dis?...

Que d'extravagances! Vas-tu me reconnaître? J'avais commencé à t'écrire, froide et grave comme je veux être, et comme je suis quand ma nature agit d'elle-même sans influences extérieures; mais le souvenir de ta confession, et la chaleur orageuse de cette après-midi, et le joli visage de ma lectrice qui regarde, surprise, l'excitation de mon regard, chaque fois que je lève la tête pour penser à toi, tout cela m'a troublée... Dis-moi quand tu viens? Ecris-moi, mais un mot seulement. Garde pour nos causeries le récit de ces longues voluptés... Il me semble que je te vois, et je meurs...



PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Paris, 10 septembre.

... Me voilà bien guéri, cher Pelasge, car c'était ce que je croyais, quoique la fugue ait été fort atténuée par l'attitude dont se vante, avec une certaine drôlerie, la petite Patraque. Elle m'est arrivée, ce matin, comme j'allais partir, et je l'ai assez mal reçue, pour la punir de la journée qu'elle me fait perdre. Patraque prétend avoir résisté à la séductrice. Elle a eu un mot superbe : « Cela, c'est de la passion, çà ne se paie pas! » Cette noblesse de tenue dans la débauche me réjouit beaucoup; cependant je ne crois pas à l'histoire. Patraque est très jalouse et j'imagine quelque scène prodigieuse avec une femme de chambre, une amie, je ne sais... Enfin, je pars. Je ne peindrai même pas de Bretonnes; je

peindrai la mer. Mais la mer est une femme et j'ai peur de ne pouvoir la contempler sans dégoût.

Bazan

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 10 septembre.

... Voilà deux jours que Joconde est partie, pour un bref voyage, après en avoir demandé, par télégramme, avec beaucoup de déférence (c'est moi qui portai la dépêche), la permission au conseiller. Je suis tranquille et je consulte les pâquerettes avec Annette. Ce matin, M. des Fresnes étant venu dans ma chambre, je lui ai montré en riant le mécanisme ingénu de la commode et il a été très surpris. Depuis un quart d'heure la porte est fermée par le triple tour d'une bonne vieille serrure bien dérouillée et bien huilée; M. des Fresnes n'en a pas jeté la clef dans l'étang, mais il la détient parmi un considérable trousseau pendu dans sa propre chambre. Mon cher ami, la beauté d'une femme dont on n'aime que cela, c'est bien peu de chose. La plus belle n'a plus de mystères la septième nuit et la plus perverse n'a plus de secrets. Il n'y a pas de milieu entre le harem et la vertu, entre toutes les femmes et une seule; mais l'infini n'est pas dans la variété, l'infini est dans l'unité, il est dans les yeux de la petite Annette. Elle attend de moi sans doute beaucoup moins que je ne lui donnerai et moi je sais que je trouverai en elle, sculptée par ses doigts purs, la statue même de mon désir. Nous ne serons pas trompés. Je ne t'ai pas raconté comment nous sommes venus à nous aimer, après mille petites fo-

lies qui ne nous engageaient à presque rien? Non, je ne t'ai rien dit de cela, parce que c'est ineffable. Ineffable et si divinement absurbe! Vu du rivage, c'est absurde; pour les passagers qui se saisissent par la main au milieu de l'orage, c'est divin. Il semble qu'on allait périr et que la barque, tout d'un coup, vogue en eau calme. Il se fait un arrêt dans la marche des choses; les yeux qu'on regarde ont une profondeur de vertige; les paroles qu'on allait dire meurent dans une magnifique obscure signification; seul le silence parle dans ce moment grave et il dit tant de choses que les cœurs, pour mieux le comprendre, éclatent en sanglots. — L'ironie, ce soir-là, prit la fuite, elle avait honte. Reviendra-t-elle? C'est possible. Je ne la chasserai pas, car je n'en ai pas peur...

Paul Pelasge

P.-S. — Je te renvoie sans les avoir lues les lettres de Joconde. Cela ne m'intéresse plus.

P. P.

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 12 septembre.

... Joconde est allée aux Pins! Je comprends ta dernière lettre. C'est très curieux. Ne trouves-tu pas singulier cet amour mutuel de nos deux maîtresses et que nos caprices aient été sombrer ensemble dans le même trou d'enfer. Joli dénouement pour un roman mondain! Dès que j'ai su d'où elle revenait, je me suis mis à l'observer avec une cu-

riosité diabolique. Elle avait toujours son même air calme et reposé, mais je n'ai pas souffert une attitude qui m'apparaissait une moquerie et j'ai voulu la torturer. Elle a souri et c'est moi qui ai souffert. Voici à peu près notre conversation :

Moi : Comment va la marquise de la Tour? Pense-t-elle toujours à mon ami Pierre Bazan?

Elle : Elle ne m'en a pas parlé.

Moi : On dit que sa lectrice est fort jolie.

Elle : Quelle lectrice?

Moi : Une petite Parisienne, toute blonde et blanche. Je l'ai vue dans l'atelier de Bazan et quand je la dis fort jolie, je parle de ce que j'ai vu. C'est aussi chez Bazan, et sans plus de voiles, que votre amie l'a vue — et aimée?

Elle : Pas longtemps.

Moi : Vous voyez que je suis renseigné.

Elle : Moins bien que moi.

Moi : Sans doute, puisque la lectrice est partie des Pins deux heures après votre arrivée.

Elle : C'est moi qui l'ai chassée.

Moi : Vous avez donc des droits sur la marquise?

Elle : Ceux d'une amitié très ancienne...

Moi : ... Et très tendre.

Elle : Comme vous le dites.

Moi : Vous me faites horreur!

Elle : Menteur!

Moi : Quoi! Vous croyez que je puis souffrir ce partage équivoque?

Elle : Tout partage est équivoque. Celui-là serait innocent au prix de ceux que vous avez tolérés, sans doute...

Moi : C'est dégradant.

Elle : ... Mais il n'a pas eu lieu. J'ai été aux

Pins consoler une amie malheureuse, voilà tout.

Moi : Consoler! Ne mêlez pas ce mot à une turpitude!

Elle : Vous ne pouvez pas m'insulter : je vous aime.

Moi : C'est fini.

Elle : Non. Je vous aime. Je vous aimerai toujours, toujours, cher ami. Je vous aime assez pour vous permettre toutes les folies, même celle de vous marier avec une enfant; mais je vous aime trop pour vous abandonner jamais, — ni pour permettre que vous m'abandonniez jamais. Il y a longtemps que je vous aime, allez! Je vous guettais depuis des années. Or, je vous tiens, et mes bras sont de fer. J'ai vécu avec votre ombre un songe long et doux qui commence à se réaliser, mais il me semble que je rêve encore, et je ne veux pas me réveiller. Vous êtes ma vie, et je veux vivre. Je suis sûre de moi, — et de vous!

Moi : Mais je ne vous aime pas. J'ai voulu vous avoir; je vous ai eue; mon désir est passé.

Elle : Brutal!

Moi : Je vous répète que c'est fini.

Elle : Cela commence à peine.

Moi : Sottise! Vous n'avez pas la prétention de me suivre partout où j'emmènerai ma femme, je suppose?

Elle : Vous resterez près de moi, tous les deux.

Moi : Vous croyez peut-être que M. Bourdon vous gardera comme nourrice de ses petits-enfants!

Elle : O le malheureux qui ne sait pas que je suis la maîtresse du conseiller, et que demain je serai sa femme!

Moi : Mensonge!

Elle : Oh! que non!

Moi : Bien. Il saura qu'il est trompé.

Elle : Soit. Et vous pensez qu'il donnera sa fille à l'amant de sa maîtresse? C'est un homme d'ordre et très religieux. Il m'épousera parce qu'il me l'a promis; mais s'il mettait sa maîtresse à la porte, il fermerait en même temps sa porte à l'amant de sa maîtresse. Vous attendrez d'être marié pour faire vos révélations? Je ne vous le conseille pas. Annette ne serait peut-être pas très heureuse d'apprendre que vous la quittiez le soir, au temps de vos fiançailles, pour monter dans mon lit. D'ailleurs ce n'est pas cette petite fille qui vous donnera les plaisirs que vous aimez. Il vous faudra une maîtresse, nécessairement. Je serai là. Adieu, souvenez-vous que je vous aime. »

Le mobile de presque tous les actes des femmes, c'est la jalousie. Joconde est donc jalouse. Son amour m'ennuie et me gêne, mais je ne le crains guère. C'est une sensuelle : elle oubliera vite et dédaignera celui qui lui aura refusé les joies accoutumées. Ah! quelle bonne préceptrice le vieux conseiller huguenot a choisie pour ses filles! Sa maîtresse, et une femme qui, nécessairement, l'a capté par des complaisances! Voilà l'envers des choses vénérables. Cela me plaît. D'ailleurs, malgré mon sentimentalisme d'aujourd'hui, je sens très bien que je n'ai renoncé pour l'avenir à aucun de mes vices. Peut-être au fond ne suis-je retenu que par un vieux respect conventionnel, la peur d'un vieux fantôme qui se lève en moi parfois, quand je regarde les yeux innocents d'Annette. Joconde me fait horreur et je ne la déteste pas; je pense à Annette, en la fuyant, et non à moi. Si j'avais pensé à moi, pendant que sa gorge se soulevait troublée par les invectives, j'aurais étendu les mains pour

comprimer à mon profit le désarroi de ces beaux seins aux veines bleues. Dieu! que je suis compliqué! Dis-moi quelque chose de sensé, si tu as des pensées. Moi, j'ai peur d'avoir du regret devant la vieille serrure de notre porte!...

CLAUDE DE LA TOUR A ANNA DES LOGES

Les Pins, 12 septembre.

... Pourquoi as-tu fui, chère consolatrice, au moment même où j'allais toucher ta beauté et me régénérer dans ton cœur? Pourquoi n'as-tu pas voulu comprendre? Tu étais venue, pourtant ?... Ah! malheureuse que je suis, c'est ma faute! je n'ai pas osé. Je me suis dressée devant toi comme une apparition au bord d'un chemin désert et j'ai attendu... Tu as eu peur? Mais de quoi s'agissait-il, de quoi? Je n'en sais rien. En vérité, je ne sais plus ce que je désirais... Anna! je voudrais être heureuse! Etre heureuse ou mourir! Oh! voilà un cri bien naïf. Je le laisse, puisqu'il représente ma sincérité, mais avec un peu de honte. Te souviens-tu de la lettre où je te disais : Viens me corrompre! Quand je t'ai écrit cela, c'était fait ; j'étais corrompue, c'est-à-dire que tu avais déjà insinué en moi le poison des espérances sensuelles. Tes confidences m'ont tourné la tête, à moi qui avais juré de nier, à tout autre que moi, le secret de mes faiblesses et de mes expériences. Comme plus d'une femme mariée à un mari malade et chagrin, j'ai eu des tentations auxquelles j'ai cédé. Quelques-unes furent agréables, mais aucune à aucune minute ne me ré-

véla le secret d'Isis : et j'en prenais mon parti, vivant orgueilleuse et froide jusqu'en mes débauches quand tu es venue en ma vie, quand tu m'as fait croire, par tes mensonges, qu'une femme a dans ses hanches, dans sa poitrine et dans ses lèvres un infini charnel de joie et d'extase. Je sais que non. Alors, que pourrais-tu tirer, toi, de l'instrument rebelle au chant suprême ? Rien de plus sans doute que mes amants ! Quel mystère détient nos bouches que ne possède la bouche licencieuse des hommes ? Cependant je t'aimais et je tressaillais d'avance avec complaisance sous le charme doux de tes yeux. Tu m'as trompée ! Tu m'as traitée comme une vierge qu'on leurre avec un baiser sur le front et tu as éloigné de moi un visage que j'aimais à regarder, un visage qui allait peut-être sourire et pâlir et s'approcher anxieux de mes joues fraîches !... Cependant, Anna, tu peux revenir. Je te hais assez pour t'aimer encore, — pour aimer, sinon toi-même, du moins, toutes les sueurs d'amour dont tu gardes l'odeur, le parfum roux de ceux qui t'ont fait crier ! J'aime les hommes à travers toi. Viens me donner ton amant.

Claude

ANNETTE BOURDON A ADÉLAÏDE FAIRLIE

Les Frênes, 12 septembre.

Chère Adélaïde, je crois que je vais me marier, si mon père le permet. Mon fiancé est très beau. Il s'appelle Paul, nom que j'ai toujours beaucoup aimé. Je crois que je l'aime aussi, lui, mais je n'en suis pas sûre parce que je n'ai pas encore pleuré. Il

me semble que si je l'aimais, je pleurerais quand il me baise les mains. Mais moi, je ris et je le regarde bien dans les yeux pour voir s'il est sérieux. Je ne sais pas bien encore lire dans les yeux, mais j'apprendrai, car c'est très utile pour deviner les vraies pensées de son mari. Voici ce qu'on fait quand on est fiancée, chère Adélaïde : on pense l'un à l'autre dès le matin et on se rencontre comme par hasard le long de l'étang où il y a de grandes fleurs jaunes qui sentent très bon et beaucoup de mouches ; là on se donne la main et on se dit des choses comme s'en disent les autres personnes le matin. Seulement il me parle des fleurs et des mouches dont il sait les noms ; cela me paraît drôle et je ris. Alors il est content et il me regarde. Dans la matinée on se rencontre encore avant déjeuner sous une charmille où il fait frais ; on a l'air étonné, puis on entre dans le jardin et il me choisit une rose ou un œillet pour mon corsage. Quand la cloche sonne il rentre par l'allée des tilleuls et moi par la charmille. Au déjeuner, je suis en face de lui ; il me contemple, mais sans oublier de manger, heureusement, car j'ai entendu dire à Mademoiselle qu'il faut une bonne santé pour se marier. Mademoiselle le regarde aussi et aussi moi ; elle est très contente de notre mariage. Pourtant j'avais bien cru m'apercevoir que Paul lui plaisait ; mais tu comprends que Mademoiselle ne peut pas épouser Paul Pelasge. Alors elle n'y pense plus, car elle est très raisonnable. Elle a vingt-huit ans ; à cet âge-là, on ne se soucie plus des folies de l'amour. Tout le monde se promène à l'ombre après déjeuner, puis je m'en vais dans les avenues avec Paul et Georges et Anne ; Mademoiselle vient aussi. Elle lit un livre sans faire attention à nous, car je crois que toutes ces amou-

rettes l'agacent un peu, et si nous nous éloignons, nous la trouvons toujours à la même place. Ensuite je rentre à la maison avec ma sœur; quelquefois nous allons nous promener très loin. C'est plus amusant parce que le jardin et les avenues m'intimident : une fois, dans un bois, Paul m'a embrassée; j'étais toute rouge, mais pas très contrariée. Il faut bien que je le laisse faire; quand je le repousse, il est triste et j'ai du regret de la peine que je lui ai causée. Une autre fois, il a été encore plus hardi avec moi; je ne m'en suis aperçue qu'après, tant cela me semblait naturel, mais je ne t'en dirai pas davantage, car cela, c'est des secrets. Tu m'approuveras quand tu seras fiancée. Les hommes ont des curiosités que je ne comprends pas bien. J'y suis toujours prise, mais si j'ai un peu honte, je ne suis pas trop fâchée, au fond, car ses yeux dans ce moment-là sont contents. C'est tout ce que je puis lire dans les yeux de Paul; mais je crois que ce n'est pas le plus difficile. Dès que nous sommes seuls, pendant ces promenades, il se tait et se rapproche de moi; alors je bavarde pour le déconcerter. J'ai remarqué qu'il n'aime pas que je parle en certaines circonstances; alors s'il tient ma main, il la laisse; s'il tendait le bras vers moi, il oublie ce qu'il voulait faire, sans doute m'attirer à lui et m'embrasser. J'ai peur aussi d'être chiffonnée et qu'on lise sur ma robe des choses qui ne regardent que nous. N'est-ce pas ?

Enfin, je crois que nous n'abusons pas de notre liberté, car je n'ai pas de grandes émotions et je ne sens aucun regret de ce que j'ai permis ou souffert. C'est le soir qui est le moment tragique, chère Adélaïde. Nous nous échappons pour aller nous asseoir un instant seuls sur un banc qui est bien

caché, mais Madame des Fresnes nous y découvre régulièrement et je crois que cela vaut mieux, parce que j'aurais peur si nous restions trop longtemps seuls. J'éprouve parfois à cette heure-là un sentiment de langueur que je ne comprends pas bien. Je crois que l'odeur des grands lys qui sont à côté du banc me fait mal à la tête. Pourquoi n'allons-nous pas sur un autre banc? Je n'en sais rien.

Le banc des lys est notre banc; nous y revenons comme à un gîte sans penser à rien qu'à nous asseoir là et à rester l'un près de l'autre immobiles et souvent silencieux. Il me prend la main, il me touche les cheveux, il me dit des choses que je n'ai jamais entendues et que je ne comprends pas toujours. Mon cœur bat; je laisse sa jambe s'appuyer à la mienne et quand il m'a baisé la main, j'ai envie de baiser la sienne. Mais je ne le fais pas parce que je réfléchis trop longtemps et qu'alors nous entendons la voix de Madame des Fresnes qui parle très haut avec Mademoiselle.

Paul m'a fait des vers à propos des grands lys qui nous regardent en effet comme des figures. Il me semble que je n'aimerais pas beaucoup ces vers-là, s'ils ne m'étaient pas adressés; ils ne ressemblent pas du tout à ceux de notre Choix de Lectures. Je te les envoie pour que tu me dises ton avis :

LES GRANDS LYS PALES

A Annette.

Songez au sourire pâle des grands lys dans la nuit.
Ils ont des faces tristes et de beaux airs penchés;
Leur regard s'allonge en lueur douce et poursuit
Ceux qui marchent dans le jardin le front penché

Songez que les grands lys écoutent les paroles,

Qui sortent des abîmes où sommeillent les cœurs.
Ils tendent comme des oreilles leurs corolles
Et ils n'oublient jamais le murmure des cœurs.

Ils écoutent si bien qu'ils entendent le silence;
Ils entendent le bruit du sang dans les artères,
Ils entendent les épaules frissonner en silence,
Ils entendent ce qu'on tait et ce qu'on voudrait taire.

Les lys aux faces tristes entendent les dentelles
Que le vent et la vie gonflent sur les corsages,
Ils entendent les cheveux doux comme des dentelles
Qu'un souffle agite et tourmente en signe d'orage.

Les lys aux faces tristes regardent dans la nuit;
Ils voient lorsque les mains se rapprochent tremblantes
D'avoir osé s'unir un instant dans la nuit
Et leur sourire a des ironies complaisantes,

Car ils savent ce qu'ignorent les hommes et les femmes
Et ils pourraient prédire aux âmes leurs destins
Et enseigner aux hommes à lire le cœur des femmes :
Songez aux grands lys pâles indulgents et divins.

PAUL PELASGE.

Voilà, chère Adélaïde, la vie d'une petite fiancée au château des Frênes, pendant le mois de septembre 189.....

REMY DE GOURMONT.

(A suivre.)

SEPT MOTIFS

—

SUR UN TABLEAU DE DAUMIER

A M. le Docteur Viau.

Au noir tréteau banal le drame populaire
Déroule le guignol d'un meurtre romantique,
Où quelque femme en blanc qui se veut pathétique
Parle du cher amour terrible et nécessaire.

Les mufles attentifs à travers l'atmosphère
Sale et lourde se crispent à bien regarder,
Afin d'en avoir pour l'argent qu'ils ont versé
L'héroïsme facile où leur néant s'espère.

Mais rien! Tout est lugubre et le deuil de la salle
Plombe sinistrement les faces d'où s'exhale
Le blasphème éternel de la stupidité.

L'ébène du cadre apparaît bois mortuaire.
Et le site vainqueur de la scène éphémère
Chante dans ses couleurs un grand rêve étouffé.

SUR HAMLET

A Mme Sarah Bernhardt
et à Marcel Schwob.

Au long du long chemin qui mène vers le songe,
Au long du long chemin qui mène vers la vie,
Déchirant l'oripeau drapé sur le mensonge
Hamlet au fond de nous atteste sa survie.

Il est là. Le métal des jours que le Temps ronge
A respecté le marbre éveillé d'embellie ;
Le glaive luit au bras qu'un éclair triste allonge,
Les mots ont desserré les lèvres de folie.

Sur les baisers des nuits qui scellaient ton front pâle
Tu sonnes l'Angelus de l'aube sépulcrale
Où dresser à jamais, roi des rois d'Elseneur,

Monté du puits sans fond comme un grand désespoir,
Au geste de ta main qui guide vers ton cœur,
L'enfant mystérieux vêtu de velours noir.

SUR DES CHANTS, APRÈS DES LARMES

P. M. M.

Vers les murs plus harmonieux,
Vers les fleurs de douceur plus pâle,
Vers un infini d'où s'exhale
Un monde unique et langoureux,

Vers l'azur du plus pur des cieux
Ici descendu — loi des charmes! —
Ta voix monte à travers les larmes
De ton cœur toujours douloureux.

Nul ne peut savoir ces pleurs d'or;
Mais moi j'en ai surpris l'Endor,
O toi, plus que magicienne,

Et c'est une ivresse inouïe
D'entendre en l'ombre évanouie
Cette aurore musicienne.

SUR UNE HARPE CRÉPUSCULAIRE

Le jeu des doigts aux cordes dures,
De sa caresse, éveille un rêve
Dont l'idéal tissu s'achève
Par delà des cieux de murmure.

Le geste harmonieux et blanc
Glisse sur le double décor
De la harpe et du soir tout d'or
Où le soleil au loin descend.

Le paysage s'assoupit.
C'est comme l'âme de la nuit
Qui prélude vers sa douceur.

L'ombre est opaque. Tout s'unit,
La main retombe et s'obscurcit
Dans la vibration de l'heure.

SUR UNE PAIRE DE PISTOLETS LOUIS XV

A la mémoire de Pentermann,
arquebusier hollandais.

Ces pistolets ont su jadis des mains gantées.
Le crispin blanc joignait le revers bleu des manches ;
Les crosses s'allongeaient dans les paumes crispées
Par un désir de meurtre ou des vœux de revanche.

Un mascaron grimace à leur pommeau de cuivre;
Le long canon s'encastre au long du bois sculpté
Et consacre au pouvoir de mort qu'il veille et livre,
Sur la ligne de mire, un dauphin contourné.

Le chien qui mord la pierre avec ses deux dents plates
Commande en menaçant la platine où s'abattre
Au feu double jailli du choc et de la poudre...

Sur le velours d'Utrecht d'une vitrine ombreuse,
Tentant l'ennui sans but de nos mains curieuses,
Ils bâillent du silence à leur passé de foudre.

A UNE VIEILLE ÉPÉE

A la mémoire des frères Nigroli,
armuriers milanais.

Ta lame où la marque papale
Sans couronne te fait vassale
Des fameux frères Nigroli
M'apprend qu'au seizième — ô l'Antan ! —
Ton acier pur de paille a lui
Sur les murailles de Milan.

Les temps nouveaux te font plus belle.
Sûrement tu restas fidèle
Jadis, au poing qui se levait !
Tu sus l'ivresse des batailles ;
C'était une aube qui coulait
Aux victoires de tes entailles.

La ceinture où tu fus servante
Cerclait une taille élégante
Sous le pourpoint filigrané ;
Ta gaîne était de velours rare ;
Ton pommeau noir est décoré
D'un or de feuillage bizarre.

Étais-tu guelfe ou gibeline !
As-tu troué la peau trop fine
Des maîtresses qu'avait Sforza ?
Connus-tu Ludovic le More ?
A Pavie, auprès de François,
As-tu bien défendu le roi
Contre le Charles-Quint du Nord ?

Mais — je le veux — tu sus Pérouse
Où tous, d'humeur jeune et jalouse,
Combattaient pour la liberté.
Tu fus toujours la sôuveraine,
O vieille arme des temps passés !
Et j'aime l'époque hautaine
Dont ta rouille vient me parler.

Ah ! oui, dis-moi la force morte !
Dis-moi l'orgueil féroce, apporte
A mon cœur un cœur rénové !
Aujourd'hui tout est lâche et rampe.
On tremble d'avoir à lutter
Et le drapeau meurt sur la hampe
Sans vent pour le ressusciter.

Chaque soir dans ma chambre close
Trop pleine d'une odeur de rose
Parle-moi de l'âcre énergie
Dont tu prolongeais le bras fort
Affirmant les vœux de sa vie
Par la distribution de mort
Aux rebelles de l'embellie.

Chante la Lutte et la Beauté !
Chante la fièvre de forger
Son rêve aux landes de l'ennui !
Coupe de ton fil l'eau du Temps,
Et dans la pâleur de nos nuits,
Fais jaillir un réveil sanglant !

A ta fusée ma main sûre
Saura coller sa paume dure
Jusqu'à s'y confondre ou périr.
J'en ai assez de cette honte !
Aux barricades que j'affronte
Il faut des brèches d'avenir.

Au ricasso mes doigts crispés,
Dédaigneux de s'y déchirer,
Me riveront à mon effort.
Le vie est un mensonge ainsi.
J'étouffe, et veux mener au port
L'incertitude d'aujourd'hui.

AU SQUELETTE DU TOMBEAU DE RENÉ DE CHALONS, EN L'ÉGLISE SAINT-PIERRE, A BAR-LE-DUC

A la mémoire de Ligier Richier.

O cœur, te voici d'or dans la main funéraire
De celle dont l'emblème allonge vers le rêve
Ici, je ne sais quoi d'infini vers la grève
Invisible où peut-être aborder sa galère.

Ah ! tombeau, rien sans doute aux canaux de tes puits
Ne soulève la voile à jamais pure et blanche !...
Cependant la statue où mon doute se penche
M'apprend un héroïsme éperdu d'être lui.

Ce n'est pas vers un dieu que je hausse mon cœur,
Mais vers un inconnu de hautaine grandeur
Où, par son sang au soleil, cailler un rubis.

Et je veux que mes jours polis et ciselés
Lui cerclent une bague éternelle à jeter
Vers quelque doigt levé dans le deuil de la nuit.

ANDRÉ LEBEY.

CONTRE

L'INFAILLIBILITÉ DU SABRE [1]

—

Je ne suis pas un orateur, moi.

. . . . . .

J'ai déposé pendant quarante-six heures devant la Cour de cassation.

(LE GÉNÉRAL ROGET, *passim*.)

Du 7 août au 9 septembre, pendant des jours et des jours plus longs et plus pesants que des années, la ville triste, Rennes, s'éveilla dès l'aube, autant qu'elle peut s'éveiller, au pas sonore des patrouilles sur les dalles de granit, dans la torpeur de l'air humide et chaud. Par les rues encore vides, entre les maisons grises, des soldats, des gendarmes, des policiers et, nombreux en leurs robes noires, salués de l'épée au passage, des prêtres issus de leur chambre séculière ou de l'un des vingt-sept couvents qui dominent tout de leurs bâtisses hostiles et de leurs hautes murailles. Les prêtres s'en allaient allègrement vers la messe; ils s'empressaient de prier Sabaoth, dieu des Armées, ou son fils, le Juif galiléen pendu voilà tantôt deux mille ans, avec la bienveillante condescendance de Pontius Pilatus, procurateur de Judée, en son temps fonctionnaire subtil et honoré. Ils requéraient du Père terrible ou du Fils très doux le nouveau martyre d'un autre Juif, à peine déclou\u00e9 de son gibet et qu'il y fallait attacher derechef (2), pour le salut de ce que le com-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 98 (février 1898).

(2) Il s'agit ici de la presque unanimité des catholiques français;

mandant Carrière, étudiant en droit de deuxième année, appelle la « Société », c'est-à-dire, en l'espèce, de M. le Comte Walsin-Esterhazy, militaire accompli, trafiquant de documents avec les étrangers, escroc et proxénète, et d'une bande de généraux ou autres officiers supérieurs, tous convaincus par leurs propres aveux de forfaiture, de mensonge congénital, de faux, de concussion, d'assassinat préparé ou accompli.

Les prêtres, selon leur antique coutume, négligèrent, dans leurs oraisons, la tierce personne de la Trinité, le Paraclet, le Consolateur qui est aussi l'Esprit, dieu des jours futurs; et quand les juges militaires ont prononcé leur arrêt, le vieillard farouche et le jeune homme dont la pure charité s'est pervertie d'âge en âge en mensongère douceur inspirèrent bien aux soudards les paroles d'infamie féroce et hypocrite, mais ils furent impuissants à les garder d'une prodigieuse sottise.

L'Intelligence absente et reniée se vengeait. Dans les plus obscures cervelles, après le verdict contradictoire, l'idée se fera jour tôt ou tard qu'Alfred Dreyfus est certainement innocent puisque, malgré les mensonges et les faux accumulés par la haute armée, deux officiers sur sept ont eu le courage de l'affirmer tel, et que deux au moins des autres l'ont estimé non coupable sans oser le dire et ont reculé devant le crime absolu. Ainsi les habiles casuistes qui conseillèrent de condamner sans condamner se sont pris au piège de leur casuistique : ils ont rendu perceptible pour tous, par leur décision même, ce qui était évident pour quiconque avait consenti à

il sied d'en excepter quelques consciences très hautes, comme l'abbé Viollet, l'abbé Pichot, M. Hervé de Kérohant et d'autres, fort rares d'ailleurs.

réfléchir, et en posant l'alternative sous une forme intelligible à un enfant de dix ans ils ont assuré la ruine, peut-être très proche, de l'œuvre mauvaise patiemment édifiée par eux.

Mais la réparation juridique envers Dreyfus, vivant ou mort, ne peut plus désormais pacifier les âmes irritées ; il s'agit vraiment d'un autre enjeu que de la souffrance imméritée d'un juif puni d'un crime qu'il n'a pas commis, pour le seul crime d'être un juif.

Toute pensée, toute raison sont en péril dans le pays qui assume sans dégoût une pareille honte en face de l'humanité. Je sais qu'ailleurs, par le caprice des souverains, par l'ineptie des peuples, par l'ignorance où l'on était des attentats contre un individu ou une race, par la complicité muette de la foule, des hommes ont été massacrés et torturés.

Je n'ignore ni Montjuich, ni l'Arménie, ni les bagnes italiens, ni les famines irlandaises, ni les pendaisons moscovites, ni les brutalités allemandes, ni les gauloiseries nationales à l'égard des nègres, des jaunes et des blancs ; mais ici la clameur de quelques hommes fut si forte, la puissance de vérité si impérieuse que personne ne put douter. Je ne m'afflige pas parce que certains militaires professionnels ont essayé de cacher leur ignominie ; je m'afflige parce que cette ignominie divulguée a été tolérée ou glorifiée.

Quelques-uns conservaient l'illusion d'une patrie ; on leur avait dit et ils croyaient que ce fût une terre de justice et de générosité, un héritage d'idées communes semblables élaborées lentement dans l'âme collective d'aïeux venus d'horizons divers et mélangés sur le même sol et sous le même ciel en de mystérieuses et lointaines unions. L'illusion

a disparu, je pense. La minuscule Hollande fut autrefois une patrie pour les hommes libres exilés des terres monarchiques; la France se vanta pendant quelques années d'une égale gloire.

Gloire empruntée : nous n'avons plus de patrie, ni celle-ci, ni une autre.

Si le hasard mauvais du temps et de l'espace nous a faits contemporains et compatriotes du général Mercier, de M. Godefroy Cavaignac, de M. Maurice Barrès et de M. Arthur Meyer, nous nous refusons à nous reconnaître leurs semblables et leurs frères. Nous ne doutons plus, grâce à leurs actes, que nous soyons différents d'eux et que les mots de la langue n'aient pas pour nous le même sens que pour eux.

Il se peut qu'aux personnes prudentes et qui professent une facile ironie ces propos semblent dépourvus d'élégance et de vénusté. On imagine pour leur excuse qu'elles n'ont pas connu l'affligeante bassesse d'âmes de quelques écrivains français, trop voraces de parvenir : des esprits, originellement délicats, inventèrent du style dans le patois de M. Ernest Judet; et mentant à eux-mêmes, — car ils ne sont pas inconscients, — ils se complurent à insulter M. Mathieu Dreyfus, obligé au silence, et qui assistait, impassible et désolé, au quotidien martyre du mort vivant déchiré par la meute obscène des généraux et de ses anciens camarades en quête d'un galon de plus.

Une singulière entente s'est faite, à cause d'appétits égaux, entre les sophistes affectant les passions brutales de la soldatesque et la soldatesque ingénieuse de naissance au grossier mensonge des sophistes: le général Gonse ayant attribué à un témoin des paroles exactement contraires de celles qui avaient été prononcées, le commandant Cuignet

n'hésita pas, en présence du témoin qui répétait avec véhémence la phrase réelle, à proclamer que *les deux versions opposées étaient les mêmes* et que M. Painlevé venait de confirmer la note criminellement mensongère du général Gonse : identité des contradictoires non prévue par Hegel.

J'ai entendu le général Deloye dire que la déposition du commandant Hartmann était fausse, bien que chacun des termes en fût exact, et j'ai appris aussi que des mensonges répétés équivalent à la vérité pour les consciences militaires. C'est bien.

L'armée qui représente le mode inférieur de l'autorité a fait en sorte que nul ne puisse douter qu'il est personnellement menacé par l'autorité, incarnée en des malfaiteurs vêtus de rouge ou vêtus de noir, frères jumeaux d'un même monstre.

Le conflit dure pour une victoire ou une défaite sans merci :

... ἢ μ'ἀναεῖρ' ἢ εγὼ σε,

« tue-moi ou je te tuerai », disait le poète antique.

Nous serons tués ou nous vous tuerons, vous, nos seuls ennemis, non point certes les faibles et misérables anthropoïdes que vous êtes, mais ce que vous traînez après vous d'ombre sanglante et de férocité héréditaire. Par le spectacle en pleine lumière de votre incurable bestialité, vous nous avez enseigné la haine que nous n'aurions pas connue et qui nous donnera assez de force pour vous traquer jusqu'à la mort.

14 septembre 1899.

PIERRE QUILLARD.

LA PESTE DE FLORENCE

« . . . . . puis ce fut le tour des fleurs.

Dans l'amoureux incendie d'un ciel de juin, par les marches encore blanches des escaliers croulants vers l'Arno devenu presque noir, les plus sauvages, guerrières déjà très habituées aux obstacles, montèrent à l'assaut de la ville et l'envahirent éperdument, tandis que celles, moins libres, des jardins intérieurs, tout à coup folles de leur corps, escaladant les grilles de fer, débordant des urnes de bronze, retombant des balcons dorés, rompaient leurs dernières attaches patriciennes pour s'unir aux vagabondes en de monstrueuses noces. Toutes brûlantes des parfums défendus, que pimentait le fumier humain, on les vit jeter les royales chevelures de leur feuillage sur les pointes agressives des ronciers grimpant des sombres quais du fleuve, et le vent de la révolte enlaça des branches à des branches, tressa des guirlandes, suspendit des couronnes, éleva des arcs de triomphe, chanta l'épithalame au milieu du grand silence de la mort.

Les roses, bouches de braise, flammes de chair, léchant l'incorruptibilité des marbres, éclaboussèrent jusqu'aux faîtes les longues colonnes pures de taches rouges comme du vin, pourpres comme du sang et, qui, la nuit, formaient des signes ronds, s'extravasant en brun, marquant d'ombres

violettes la peau des monuments pâles, pareilles à des traces de doigts profondément enfoncés. Les roses, sur tous les tons, du safran aux couleurs de la lie, de l'écarlate furieuse aux nuances des tendres membres des nouveau-nés, hurlèrent leur délivrance. C'étaient des gueules ouvertes inlassablement, poussant des clameurs qu'on devinait sans les voir. Elles secouaient, au-dessus du charnier, leurs gros boutons tout fiévreux d'éclore, bubons crevant de sèves, prêts à éclater en giclements de pus, et l'horrible menace s'achevait dans des torrents de senteurs enivrantes, violentes, exaspérées comme des cris.

Florence désertée, où n'erraient plus que quelques rares fantômes, des larves d'hommes s'enveloppant de chiffons pourris, créatures frappées de vertige qui tournaient un peu avant de tomber, se repeupla de roses. Elles naquirent tumultueusement, se précipitèrent, têtes contre têtes, en troupes d'enfants qui aiment les ruines pour le désordre qu'elles leur permettent. Ce n'étaient plus des bouquets mais des bandes; une horde capricieuse visitant les palais, entrant par les caves ou les combles, investissant les forteresses, allant courir les auberges, rampant dans les églises et s'installant à toutes les places qui ne leur semblaient point destinées. Elles dirigèrent vraiment le combat. Leur hardiesse devint de la tactique militaire. Une espèce raccrocheuse s'étant introduite dans un clocher, ayant lancé, par une ogive, la forêt de ses épines féroces, s'agrippa le long d'une corde, la fit onduler sous le poids de ses jeunes têtes, et lorsque la centième s'épanouit, pleine de rosée, calice lourd de larmes, la corde se tendit, vibra... l'on perçut un son de cloche : les roses sonnaient le

tocsin ! A l'incendie du ciel amoureux s'ajoutait la fournaise de leurs odeurs passionnées.

Gloire ! La vie reprenait avec la guerre. Voyant bien qu'il ne restait plus debout que des murs, elles cherchaient à faire crouler les murs pour affirmer leur indépendance de toute humanité.

Et les innombrables régiments des fleurs — l'armée entière répondant aux appels de *sa reine* — s'empressèrent, se passèrent les uns sur les autres, se déchaînèrent en multiples avalanches, montèrent du sol nu aux frontons sculptés des musées et des temples, pavoisèrent les tours, tapissèrent les remparts, se bousculèrent aux fenêtres, aux créneaux, étreignant les colonnettes, les croisillons, disjoignant les balustres, effritant les stucs, les peintures, rebondissant en cascades de tous les angles clairs des corniches et jaillissant de tous les coins obscurs des carrefours pour y balancer des encensoirs victorieux.

Des chèvrefeuilles, aux pistils digités, avançaient comme sur des mains griffues, se teintant, d'abord, d'une rougeur virginale qui se fonçait rapidement jusqu'au jaune sulfureux de l'envie dans leur sourde rage de parvenir. Les chiendents, les lycopodes, les résédas, plèbe verte et grise s'oxydant, l'air perpétuellement souillée de la poussière des routes, se multipliaient en d'immenses tapis par-dessus lesquels couraient l'avant-garde des liserons fous, porteurs de coupes d'où ruisselait une ivresse bleue qu'ils puisaient à même le ciel. Leurs vrilles creusaient les fentes, élargissaient les fissures, indiquaient le chemin aux escadrons, plus serrés, des lierres ciseleurs, des lichens térébrants et des mousses humides qui décomposent. Les vignes insexuées, sans fleur ni fruit, pro-

duisant on ne savait quelles grappes de poison, les houblons et les clématites aux houppes en toiles d'araignées filaient des linceuls devant les portes. Des rideaux verts claquaient aux lucarnes, unis de loin comme une soie, et, de près, tissés d'une liane si fine, si luisante qu'on eût dit un lacis de serpents.

Dans les rues, sur les places au milieu desquelles s'amoncelaient encore des cadavres charbonneux, l'herbe, le simple gazon, opérait son lent travail de fossoyeur et descellait d'énormes dalles, modestement.

Un essaim de mouches émeraudes s'élevaient, bruissaient de tous côtés. Graines vivantes se détachant des plantes, allant, de l'une à l'autre, semer les nouvelles de la bataille qui continuait, malgré la victoire.

On ne laisserait pas pierre sur pierre!

A la fanfare triomphale des roses, aux violences exquises de leur invasion, succédait une activité moins belliqueuse, mais plus franchement carnassière. Des vols de papillons blancs, emblèmes de candeur, délaissant la fadeur des corolles, s'acharnaient sur les yeux liquides des cadavres, buvant l'eau des âmes du bout de leur petite trompe voluptueuse et lui trouvant un goût sucré. Des abeilles, des frelons, des guêpes, des libellules, diformes et enflées ainsi que des chevaux menant le diable, des moustiques géants aux dards venimeux, des cerfs-volants aux cornes d'acier, des escarbots, et, plus bas, bien plus bas, des escargots, traînaient derrière eux les derniers râles des agonisants.

Le jour, tout le jour, l'immonde mouche *ichneumon* chantait.

Le soir, parmi ces ruines pompeusement parées en l'honneur de l'éternelle cérémonie de la mort, pleurait la lune, veuve éternelle du soleil.

Il ne fallut guère plus d'un printemps italien pour couvrir de fleurs l'abandon de Florence et changer l'abominable pestilence en la suave contagion des parfums.

Les fleurs, des fleurs, encore des fleurs, toujours les fleurs! Une éclosion formidable menaçant d'étouffer les quelques moribonds stupéfaits de pouvoir respirer une pareille atmosphère. Et de mieux en mieux envahissantes, les roses-reines jonchaient toutes les avenues, semblant guetter le passage d'un héros ou d'un dieu.

Depuis un an les églises étaient fermées.

Les prêtres sauvés se terraient dans les couvents lointains.

Aucune femme ne traversait la ville, et à remuer les tas de corps en putréfaction sur les places publiques on n'aurait pas exhumé le moindre lambeau de jupe. Les femmes avaient disparu, ne laissant aucun souvenir de leur grâce. Peut-être avaient-elles fui dès le début du fléau? Peut-être étaient elles mortes les premières — de peur — avant la maladie?

Ah! bien muettes les violes d'amour grinçant jadis sous les ongles nerveux des pages! Bien éteints les regards perçant de leur lumière ardente l'ombre veloutée du masque qui se colle à la verrière! Il n'y avait réellement plus personne, puisque les dames étaient parties...

Il ne restait que les fleurs, souveraines maîtresses de la vieille cité de la guerre et du plaisir.

Il ne pleuvait que des fleurs de toutes les ver-

rières vides d'où il avait plu des baisers, et, souvent, des ruisseaux d'huile bouillante.

Ce fut vers le déclin de ce printemps-là que le comte Sebastiani Ceccaldo-Rossi, dernier survivant de la puissante maison Ceccaldo-Rossi, à la fois guelfe et gibeline pour ses nombreuses et précieuses alliances dans toute l'étendue de la république toscane, sortit de son palais, chassé par la faim.

Giovani-Sebastiani Ceccaldo, son père, était mort.

Lucrecia-Bella-Ginevra, sa mère, était morte.

Il avait perdu Violante Arnoldo, sa fiancée, duchesse de Fiesole.

Ses trois maîtresses : Ilda, Léone, et la Grippi, étaient mortes.

Son favori, le page Angelo, qui ne le quittait non plus qu'un chien, était mort.

Son chien, lui-même, Lazare, un lévrier gris de perle, coiffé d'oreilles douces, avait séché d'inanition.

Il ne conservait que deux bas serviteurs nègres, lesquels, naturellement, ne se pouvaient compter au rang d'homme.

Sébastiani Ceccaldo sortit de chez lui en un bizarre accoutrement et son apparition dut horrifier la nature. Il poussa la porte s'ouvrant sur la terrasse, un colossal vantail de bronze où s'accrochaient déjà les griffes destructives d'un traître lierre, s'escrima de l'épée afin de délivrer sa demeure de ces chaînes imprévues et se fit jour, armé de pied en cap contre la sombre *Ennemie*.

Il avait eu la peste. Miracle ! Tout seul, dans Florence, il avait eu la peste et n'en était pas mort, mais la famine commençait à le rendre fou.

Il sortait de chez lui comme on sort de la tombe et eût donné à rire aux passants tant son costume représentait de bouffonneries.

(Hélas! dans Florence, il ne passait plus personne!)

Le comte Sébastiani Ceccaldo était vêtu d'une robe en maroquin du Levant, très ample, très longue, touchant terre, dont les plis roides le gênaient pour marcher. Sur sa tête s'adaptait exactement une cagoule se terminant en un énorme bec d'oiseau qui lui emprisonnait le nez tel que le brodequin peut enserrer la jambe de son patient durant qu'on lui applique la question. Deux sinistres yeux de verre, durs au pauvre monde et grossissant les choses, lui permettaient de choisir son chemin, tandis que sa dextre, solidement gantée de buffle, brandissait l'épée propre à éloigner ceux qui auraient eu le cœur de plaisanter.

Le noble comte Sébastiani avait imaginé ce déguisement burlesque parce qu'il était jeune, fantasque..., aussi très savant. Son habit ne le faisait pas moine, mais l'isolait du reste de l'humanité en le préservant de toute perfide contagion. Un peu nécromant, un peu balladin, jugeant la vie selon des manuscrits secrets qui lui venaient d'un héritage oriental, de plus, l'humeur sceptique, il se moquait des médecins en imitant leurs principaux ridicules et prétendait effrayer la mort par l'unique vision de sa mascarade.

De vrai, il avait muré, en ce profane accoutrement, son père, sa mère derrière la chapelle du palais et mis, sous le gazon, au fond des jardins, devant une Diane dont les fesses d'ambre éclairaient les nuits d'orage, son favori, le bel Angelo, sans que le mal maudit l'eût complètement terrassé.

Tous ses gens, à l'exception des deux nègres, trop noirs pour noircir davantage, avaient chu et, couché en rond sur une marche de l'escalier descendant vers l'Arno, le squelette de son lévrier Lazare attendait vainement la résurrection de ses caresses.

Quant aux fiancées, aux maîtresses, elles charbonnaient quelque part dans la ville, enfouies précipitamment sous les dalles de leur oratoire ou pêle-mêle jetées dans les brasiers publics.

Maintenant, cela n'intéressait plus Sébastiani Ceccaldo, car il crevait de faim. Les deux nègres renonçaient à le pourvoir de pain d'os broyés, de viandes corrompues, et, depuis un certain soir, l'eau des oubliettes exhalait une odeur nauséabonde absolument intolérable.

On avait mangé des fruits confits découverts dans les combles du palais, cachés là par des servantes gourmandes et réduits à l'état d'éclats de bois; des figues rongées de vermine, des oranges dont il ne restait que l'écorce amère et des pastèques aplaties aux pépins coriaces comme grains de chapelet. On n'osait point rôtir les rats, qui étaient en petit nombre, fort malades, tous les autres animaux périssant plutôt que de vouloir goûter à ce gibier suspect. Pour les oiseaux, ils avaient des occupations en ville. Corbeaux funèbres, pies solennelles ne s'arrêtaient guère sur les toitures, et, prenant, de loin, des aspects de docteurs, défilaient par confrérie, en pourpoints noirs et crevés blancs!

Armé de son épée, taillant les lierres, coupant les lianes, Sebastiani Ceccaldo se rendit près de la nymphe aux fesses d'ambre qui, disait-on, étincelait les nuits d'orage, plia pieusement le genou sur la

tombe de son favori, le page Angelo, et se relevant constata que la si merveilleuse statue avait les deux bras cassés par les deux branches d'un acacia. De voir ce chef-d'œuvre mutilé il ressentit tellement de peine qu'il oublia de visiter ensuite la tombe de ses parents.

Il erra donc à l'aventure, cherchant pitance.

Du haut des terrasses on dominait la ville, la belle ville abandonnée sous ses épais voiles de fleurs. C'était l'image d'une large bannière brodée de bijoux éclatants, d'une dalmatique de riche magicienne lamée de tous les métaux, gemmée de toutes les pierreries. A contempler ce paradis, une mystérieuse ivresse vous échauffait le cerveau et, par les rues désertes, cela devait sentir si doux, si bon, si fort, que l'idée seule de respirer librement faisait chanceler d'émoi le grotesque pèlerin.

Le comte Sebastiani, le nez dans son bec de cormoran, ne flairait plus que des odeurs de drogues et en avait assez! Musc, benjoin, sental, girofle, aloès, civette lui tournaient sur l'estomac.

Il dépassa la grille de ses jardins, toujours se battant contre les plantes sauvages. Il marchait à travers des herbes grasses lui enlaçant les chevilles comme des queues de singes; il luttait corps à corps avec des arbustes inconnus poussés là spontanément. Il rencontra un pied de céleri haut d'une hauteur d'homme et butta contre un chou qui eût garanti de la pluie une douzaine d'enfants.

Il lui sembla que les miasmes, tueurs de chrétiens, faisaient abondamment prospérer les légumes, distillaient une rosée bénigne capable d'améliorer la race des concombres jusqu'à en obtenir de la grosseur d'un moine entier.

Les rideaux de gentiane et d'aristoloches se suc-

cédaient de plus en plus lourds, les branches d'arbustes épineux lui cinglaient le masque, cependant que par-dessus toute cette verdure diabolique, luisante de la graisse humaine que ses racines avaient fouillée, s'épanouissaient des corolles monstrueuses, fleurs inouïes, de neige ou de sang, diadémées de mille insectes d'or.

C'était très beau.

Mais le long des rues désertes c'était encore plus beau.

Sur les anciens brasiers, où l'on jetait les pestiférés en tas — parce que le feu purifie tout — des buissons de roses s'épandaient, joyeux de vivre en plein vent. D'un balustre où le caprice du seigneur l'avait jadis crucifié avec soin, le surgeon d'églantier s'émancipant s'était précipité vers le sol et, trouvant pâture au milieu des cendres, il croissait, à présent, droit, vigoureux, offrant au soleil les multiples trésors de ses cassolettes. Les guirlandes s'enchevêtrant d'un balcon à l'autre, les pétales tombaient, mollement comme averse d'ambroisie, et, de loin en loin, un citronnier ou un oranger, tout blanc — hélas, dépouillé de ses fruits! — mettait, dans l'ombre d'un portique, les reflets d'un satin nuptial.

Le comte Sebastiani, n'apercevant âme qui vive, posa sa robe de maroquin du Levant, car il mourait de chaleur. Il gagna la prochaine église, espérant y trouver un prêtre. Or, un prêtre ne saurait lui refuser une cruche d'eau, dût-il la puiser au bénitier même, et, à défaut de pain, quelques hosties rances!

Chemin faisant, la chaleur augmentant peut-être aussi son désir de respirer l'air libre — le comte Sebastiani, perdant toute notion philosophique,

arracha sa cagoule de peau, son masque aux yeux de verre, son bec de corne, ôta ses gants de buffle, ses chausses, et, demeuré nu comme le divin bambino qui vient d'issir du flanc de la vierge Marie, il garda son épée pour se couvrir la face.

Alors toutes les roses, nouvelles têtes de femme ornant les balcons de Florence, semblèrent frémir de pudeur et se pencher curieusement.

Qui était celui-là qui ballait dans leur ville costumé en archange exterminateur?

Le vent d'amour les secoua et en fit choir beaucoup sur le chef de l'archange.

Du bout de son épée, Ceccaldo en cueillit d'autres, puis, le prêtre n'apparaissant pas au seuil de son église, le bénitier se trouvant décidément tari, Ceccaldo but et mangea des fleurs, faute de meilleurs mets.

Son mince corps de couleuvre, tout jeune, malgré les souffrances endurées, glissait, blanc d'ivoire, sous les bosquets blancs de neige, ne conservant de l'épouvantable maladie que la couronne de roses brunes que la peste met au front de ses rares vainqueurs, et, là, joyeux de la joie des plantes sauvages, souple de la souplesse des branches émancipées, le premier florentin de Florence brouta, se saoula, comme une chèvre folle!

Plus de danger, plus de cagoule, plus de drogues!

Des fleurs, des fleurs, encore des fleurs!... Si les citrons et les oranges manquaient, il y avait les roses jaunes! Si les grenades, les melons, les pastèques n'arrivaient à mûrir, il y avait les roses pourpres, les roses rouges, les roses roses! Et si le vin d'Asti ne coulait point à flots, cette année de mal-

heur, on humait sa mousse pétillante et suave dans l'arome délicat des très petites roses blanches, dont les boutons craquaient, sous la dent, comme de simples noisettes!

Las!... Il en respira de toutes les couleurs, en mangea de tous les goûts. Il en respira bien trop et en dévora plus que sa faim.

Titubant, la poitrine oppressée, le front cerclé de douleurs étranges, le pauvre jeune homme fut contraint de rentrer chez lui.

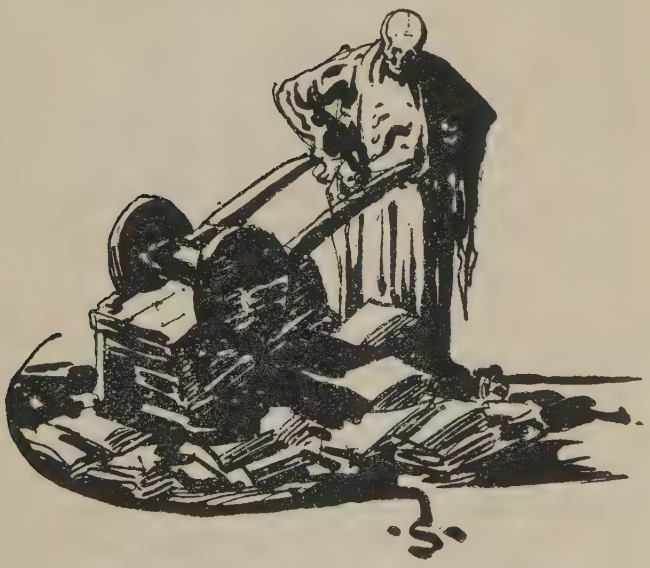
Il n'avait pas la peste. Non, il ne pouvait plus avoir la peste. On ne l'a qu'une fois! Mais il était très saoul...

Comme il gravissait péniblement l'escalier de son palais, où dormait, attendant toujours la résurrection de ses caresses, le squelette de son chien Lazare, un vertige le saisit. Il fit : oh!, serra son épée, s'efforçant de relever la tête. Des herbes traîtresses le prirent aux chevilles, telles des queues de singes, et il glissa, les bras en croix, la bouche ouverte. Ses fiers yeux, un peu cruels, devinrent fixes et ses cheveux noirs se collèrent à ses tempes dans la sueur de l'agonie, durant que de la couronne de deuil que met la peste aux fronts de ses rares vainqueurs perlait du sang... tout le sang des roses!

... Ainsi périt singulièrement, pour avoir respiré des fleurs, Sebastiani Ceccaldo-Rossi, le dernier de sa race, prince et comte en la république toscane, héritier de plusieurs siècles de gloires et de crimes, tenant aux guelfes par l'assassinat des chevaliers Boldi d'a Ponte, allié aux gibelins par la digue érigée contre la crue de l'Arno lors de la grande inondation, gentilhomme accompli, l'hon-

neur de Florence, aimant également les dames brunes, les pages blonds, les belles statues et les chiens héraldiques, *le Mortis* enfin, que la peste avait épargné, mais que les roses empoisonnèrent sans miséricorde. »

RACHILDE



LES MURS DE PÉRONNE

—

A Eugène Marion.

Tandis que dans le foudroiement et le vertige les idées fécondantes naissent et meurent, épandant indifféremment autour d'elles la vie et la mort, libératrices de cerveaux, semeuses d'hébétudes, faisant évoluer sans cesse, avec une furie qui s'accélère chaque jour, l'individu et la société, très lentement une autre transformation s'accomplit parallèle, plus grave, plus durable, plus redoutable : celle du vieux sol. Ici, on pouvait croire avec raison que ce qu'il y avait à faire était enfin fait, et qu'étaient accomplis les bouleversements amenés par les découvertes des richesses naturelles, l'étude plus approfondie des conditions climatériques, des besoins des industries créées. On pouvait croire que, jusqu'à ce qu'il se produise une intronisation comparable à celle de la pomme de terre ou de la betterave, faits qui s'espacent si largement que deux suffisent à un siècle, on allait jalousement conserver à notre terre de France son aspect pittoresque et ancestral; il n'en est rien. Partout, en vertu de la vitesse acquise et contagieuse, d'une soif de nouveau le plus souvent aussi ardente qu'imbécile, de la rage aiguë de la destruction, caractéristiques curieuses de cette fin de siècle, partout où ont survécu le vestige perpétuant le souvenir de la race, l'ancienne coutume de vivre, la primordiale physionomie, c'est immédiatement l'assaut de la des-

truction, en dépit des indignations chevrotantes et timides des Académies et des Sociétés savantes. Passe encore quand le veut la brutale loi du progrès, — elle pourrait composer sans dommage, si elle n'était interprétée par des gens aussi rudes que vastes d'intelligence. — Mais quand, sans raisons plausibles, uniquement *parce que cela fait partie d'une mesure générale*, on touche à un monument du passé, il faut nous récrier, et très haut et très fort, et ne laisser s'accomplir le vandalisme qu'après avoir clamé à toute voix l'inique bêtise, la sottise de l'acte.

Or, on va raser les murs de Péronne : il ne faut pas que cela soit.

Certes, je ne me dissimule pas que des étonnements vont surgir de voir marier cette déclaration à ce préambule. Péronne? Qu'est-ce que Péronne? Rien. Une ville. Oh! si peu; quelques maisons murées de briques, au milieu d'un marais... Justement.

Voulez-vous voir, pas bien loin, de l'autre côté de la frontière, en étranger, ce que font les Belges de Gand au pays de Terremonde, et de quels soins attentifs ils entourent Bruges, qui resplendit de feux sombres dans la monture miroitante de son plus large canal? Eux, si à l'étroit pourtant, comprennent qu'il ne faut toucher à ces villes-monuments, et les deux antiques cités restent intangibles, reposantes, évocatrices, avec toute l'éloquence de leur silence et de leurs rides. Pour nous, le péril est proche, — et grand, ainsi que vous l'allez mesurer. Nous avons déjà perdu, en dix ans, Saint-Omer, Valenciennes, Douai, Cambrai, Landrecies, Arras et ses maisons pressées, penchées comme des bourgeoises curieuses au-dessus des glacis,

Arras et sa *Gar'Dieu* et sa Porte d'Eau, et Aire, ... Aire-sur-la-Lys, unique, inoubliable, où je vis dans les grands fossés abandonnés, entre des blés mûrs à la toison rutilante d'épis et des moutons en maigres bandes gardées par un berger que n'eût pas désavoué Callot, sous la herse de la porte, un certain cabriolet jaune parlementer avec la douane, — tandis que sous l'arc se profilait le chevet d'une église dont les contreforts verdissants heurtaient au talus du bastion... Nous avons perdu cela, au grand bien, paraît-il, d'industries respectables qui étouffaient. Soit. Mais voici maintenant que Lille (à part sa citadelle), Condé-sur-l'Escaut, la ville des Croy, de Josquin des Prez et de la Clairon, Le Quesnoy, Péronne, vont disparaître à leur tour; Lille pour se réunir à Roubaix et à Tourcoing et devenir l'effroyable et titanesque ruche, les autres pour des raisons plus ou moins analogues. Les démolisseurs vont vite faire table rase entre la Sambre et la Lys, la Deule, la Scarpe et l'Escaut, et l'œuvre de Vauban aura vécu. Cette *ceinture de fer* que son génie avait forgée, qui sauva la France et la République en 92, dont Napoléon devait tirer un si merveilleux parti, cette ceinture est devenue une défense illusoire dont les points les plus formidables ne tiendraient pas sous les coups des moindres obus à la mélinite.

§

Je n'en persiste pas moins à demander grâce pour Péronne.

Il faut qu'on nous conserve, intacte et savoureuse, la petite capitale du Santerre.

Pour légitimer la démolition de son enceinte, il n'y a pas à invoquer l'obligation de donner plus libre

champ aux usines et aux manufactures : la pauvre, elle n'a qu'une vague distillerie d'œillette, je crois, et d'inévitables et besoigneuses brasseries, — nulles raisons ne naissent donc de sa pléthore; ses rues sont bordées de maisons quasi-vides, ah! les Péronnais sont à l'aise, je vous assure. Du dehors, personne ne demande à entrer, les faubourgs sont peu peuplés, nullement industriels, et la campagne commence de suite aux pieds des remparts. Par contre, je suis en possession des causes majeures et positives qui motivent sa conservation. Celles que je prise le plus, les sentimentales et les esthétiques, celles qui démontreraient victorieusement qu'il serait bon, au moins par ce temps de *leçons de choses*, de conserver ce type si complet de la vieille ville française du XVII^me^ siècle ; celles qui évoqueraient la reconnaissance et la commémoration dues à Vauban, à Louis XIV et à Louvois; celles, supérieures maintenant et presque saintes, qui montreraient qu'il faut perpétuer, vivante à travers les siècles, la trace du lent tissage de la Patrie,... toutes celles-là j'en fais bon marché, et les abandonne volontiers. J'ai par devers moi, et fort heureusement, d'autres bonnes, grosses et solides raisons, nullement sentimentales, aucunement esthétiques, raisons sans répliques, — il en est, dans le nombre, de tout à fait républicaines, — et qui vont se dégager, convaincantes, je l'espère, de mon humble requête.

§

Péronne donna quelque mal à M. de Chazerat, qui était en Flandre et en Artois comme le courrier du Roi et le porteur des ordres secs de Louvois. Ayant l'œil à tout, foulant le pays sans relâche, surveillant l'exécution des travaux dont il recevait les

plans de la main même de Vauban, M. de Chazerat eut d'assez curieux démêlés avec les Péronnais qui semblaient affectionner particulièrement l'enceinte dont les avait dotés Antoine Deville, ce chevalier Deville qui s'était fort échauffé autour des villes de la contrée sous le règne précédent, et qui avait sciemment repris aux Espagnols le bourg abbatial de Corbie, en compagnie de Richelieu et de l'énigmatique Louis XIII. Un soir d'été, sans crier gare, en coup de vent, avec une poignée de cavaliers pour toute escorte, un petit homme trapu, médiocre de taille, qui avait fort l'air de guerre, se présentait à la porte Bretagne. Tandis que le cornette bavardait avec le sergent qui avait baissé la herse et que le gouverneur prévenu accourait, en hâte, pour présenter ses compliments, le petit homme, descendu de cheval, coupait d'une phrase brève la harangue commencée et montait, incontinent, sur le glacis pour sonder les défenses de son œil clair. Ce brutal, presque ce grossier, qui avait la joue trouée d'une cicatrice, qui portait sous sa veste rouge galonnée d'or une cuirasse sabrée du ruban bleu, ce lourdaud qu'écrasait son chapeau à plumes blanches et qui disparaissait à demi dans ses bottes fortes, n'était autre que M. le maréchal de Vauban, gouverneur de la citadelle de Lille, qui venait, entre deux sièges, remettre cette bonne ville en état. Après sa visite, on ne murmura plus aux oreilles de Chazerat, les travaux commencés s'achevèrent, se mariant si admirablement, de par le particulier génie de l'ingénieur, aux défenses naturelles apportées par les marais, la Somme et le petit Doingt, l' « *INNONDATION* » des anciens plans, vers Flamicourt... Ce petit homme-là va donner une incomparable gloire au roi et à ses armées, de Gravelines à Brest,

de Brest à Toulon, de Toulon aux confins de l'Alsace, il construira d'imprenables forteresses, il creusera des canaux et des ports, il élèvera des jetées et des aqueducs, — et mourra d'une courte fièvre, pour avoir été chercher clandestinement, hors Paris, les épreuves poursuivies de sa *Dixme Royale*...

Péronne tient particulièrement au cœur de Louis XIV. Quand il forme le projet d'y venir, il dit : « Nous serons là chez nous. » Son premier soin, en y arrivant, est de courir aux remparts, laissant là, assez brusquement, les vingt-quatre bouteilles de vin qu'on lui offre avec apparat... Sur le Rhin, ce roi est étonnant, il décide seul la façon dont le transport des terres va être effectué. « Ils ne seront pas considérables et l'on peut se servir de bourriquets. La terre provenant des fossez sera portée sur la contrescarpe, sauf à prendre dans la place celle nécessaire pour le rechargement des bastions, lorsque l'on voudra le faire (1)... » Les gens qui le suivent sur la crête des ouvrages ne sont pas sans inquiétude et n'en mènent pas large. M. le Lieutenant général pour le bailliage, le mayeur, maître de la milice et de la garde bourgeoise, les échevins en robe noire avec leurs épées à poignée d'argent ; ils ne se sentent pas très à l'aise entre les habits bleus passementés de rouge des grenadiers qui leur font escorte. Ils ont garanti la bonne exécution des travaux, et ils savent que le roi vient de commander lui-même les réparations nécessaires à Dunkerque. Si du bout de sa longue canne il frappe les briques du revêtement, ils tressaillent : il va

(1) Lettre du 28 novembre 1678.

peut-être en faire démolir un parement, ainsi qu'il vient de l'ordonner au fort de la Scarpe, à Douai, pour « bien se rendre compte et voir, s'il n'y a pas lieu d'emprisonner l'entrepreneur ». N'a-t-il pas dicté la veille et fait porter ce mot à M. de Chazerat : « On s'est servi à la corne d'Elverdinghe de chaux de mauvaise qualité, du moins mal fusée ; je veux qu'à l'avenir on emploie la chaux de Warneton, et que toute celle qui ne fondra pas bien à l'eau et qui restera en rigauts dans les bassins soit jettée sans être employée dans les mortiers. » Voilà qui nous change un peu du Louis XIV ballant les *Amours déguisez* et la *Naissance de Vénus* entre La Vallière, Mlle de Mortemart et « la plus jolie fille de France », la *belle Lionne*, cette Françoise-Marguerite de Sévigné...

Mais le roi fut content, ce qui ne lui arrivait souvent, et l'allégresse fut entière qui l'accompagna au cours de sa promenade par la ville, au son des cloches des six paroisses, Saint-Fursy, Saint-Jean-Baptiste, Notre-Dame, Saint-Quentin-Cappelle, Saint-Sauveur, Saint-Quentin-en-l'Eau, carillons que relevaient les sonnailles plus claires et plus pressées des cordelières, des minimes, des clarisses, des ursulines, des bénédictines et des dames hospitalières de Sainte-Agnès...

§

Or, j'ai voulu revoir Péronne menacée, Péronne que n'ont pas changée, depuis le Roi Soleil, ni les sièges, ni les bombardements, ni les incendies, Péronne que le vent frais qui chante entre les roseaux de ses marais semble avoir préservée du suaire noir des fabriques.

Après le dernier moulin de la plaine, rien ne l'annonce entre la digue du canal que sautent si gentiment des ponts flamands, et les collines basses de Mont-Saint-Quentin ; de Flamicourt c'est, au-dessus de la nappe verte du marais qui se truite d'argent par échappées, la ligne roussâtre des murs, le chevauchement des toits bruns que rompent les seules silhouettes de la tour de Saint-Jean et du clocheton de la Maison de Ville. La poterne franchie, quand s'est vite évanoui le faux émoi de l'arrivée, voici que la ville se livre tout entière dans sa candeur, son ingénuité, sa torpeur de cité morte.

Elle n'est pas longue à déchiffrer la vie qu'on mène ici : il y a, sur l'aire pavée des rues, des îlots d'herbe respectés des voitures, tandis que, devant les habitations fréquentées, les bornes et les grès se rouagent profondément ; des chemins de piétons méthodiques et point distraits se lisent d'une porte à l'autre, comme sous bois les coulées parmi les mousses, et les gonds rouillés de maints volets clos, témoignent. Je gagne la place. C'est la toujours même depuis Beauvais jusqu'au bout du pays wallon, avec sa rectitude, sa succession de façades étroites, blanches, aux fenêtres enguirlandées, où trillent, aux balcons, les lettres d'or des enseignes : modistes, imprimeurs, photographes, confiseries qui exposent des brioches rutilantes de vrai beurre et de vieux beffrois en sucre tout à fait réjouissants. A un de ses bouts, où justement s'élevait le beffroi initial dont il ne reste que ce gâteau, entre un piquet d'ormes maigres, se détache, sur un merveilleux et fin comble ardoisé, l'image de bronze, très mélodramatique, de Catherine de Poix ; tout à côté, l'échoppe d'un savetier

goguenarde à la Téniers sous son auvent, à la devanture d'un horloger pend cet écriteau qui me laisse rêveur :

SON et RÉBULET

et la place reprend, bordée de vieillottes qui béquillent sur des poutrelles gaufrées de lys fleuris et de singes grimaçants, pour se terminer, là-bas, par les arcades basses de l'Hôtel de Ville, timbrées des salamandres.

Une ruelle me tente, entre deux hoiries, une ruelle qui monte vers des arbres par de larges degrés de terre au giron très bas. Je la prends. Deux pies s'envolent à mon approche ; mélancolique, un long canon de bronze s'allonge dans l'herbe, comme une couleuvre morte : je suis sur le bastion. Dans la brume grise, à travers les branches, dans l'air tremblant qui s'élève des herbes et de l'eau du fossé, sur le flanc d'un coteau, se découpe, archaïque, le profil d'un village, au centre le clocher de son église, grand cierge brun au haut duquel brûle, en petite flamme, son coq de cuivre doré : est-ce Bussu ?... Je ne peux croire avoir traversé la ville en quelques enjambées... Pourtant c'est Bussu, et le point où je me trouve est bien la « contre-garde de Vendosme ».

Je me retourne : la petite cité tient maintenant sous mon œil, étroite, minuscule, résignée ; nuls bruits ne s'élèvent d'elle... Un court moment, une poulie grince au fer d'un puits, un chien pleure, puis se tait, les sabots d'un cheval résonnent sur la route de Bapaume, un rire de femme s'envole, et de nouveau le silence plane... c'est la petite cité résignée. — Et je ne sais quel attendrissement monte en moi, tandis que je suis le sentier

du talus, le sentier rouge d'égrisée de briques, tout grivelé des fleurs des hêtres et de la poussière verte des marronniers.

Sur la crête du bastion, c'est un verdoiement intense et chaud de futaies pressées, où des trouées bleues se font tout à coup, déchirures qui découvrent des intimités de champs ou des tristesses, de longs finages, — et, près de moi, à gauche, je frôle les murs bas, chaperonnés de lierre, ponctués de parpaings de grès, parfois de l'encorbellement d'une citerne banale. Par devers eux, les maisons commencent tout de suite : dans la cohue des combles, j'entrevois un carrefour étroit qu'endeuillent des pignons blancs de chaux, de rares boutiques closes ; une cloche tinte, un vicaire surgit, son antiphonaire sous le bras, l'envol noir de sa soutane glisse sur le pavé gris, et rien ne vient plus troubler ce coin autour duquel s'harmonisent les grands toits Louis XIV aux jolis tons de tuile, aux hautes cheminées maigres baguées de pierre, aux faîtages dentelés de girouettes et d'épis de plomb, aux gouttières coupées de lucarnes à la Mansard. Dans des façades, mouvementées de damiers étonnants, s'ouvrent de petits jours grillagés ou de grandes verrières aux compartiments finement menuisés, cerclant des vitres exiguës derrière lesquelles tombent des soies aux couleurs gaies, des guipures ouvrées de broderies délicates, — et cela a un vague parfum de Hollande, d'une Hollande qui ne serait ni froide, ni guindée.

§

Je cherche ce qui pouvait ne pas être de ce que je vois, il y a deux cents ans, au temps du *Télémaque* et de M. de Villars. Je ne trouve rien. Pas une

note moderne ne discorde dans ce microcosme : ce sont les mêmes appentis, les mêmes courettes, aux mêmes huis les mêmes marteaux et les mêmes poignées... comme ce grand soleil peint est resté au-dessus de l'horloge communale, comme la croix ajourée sur le campanile de Saint-Jean. L'illusion serait complète si des fondrières sablonneuses agrémentaient la route, là-bas entre les avoines soyeuses, et si la caisse lourde d'un carrosse y tanguait sous l'effort de deux boulonnais.

Des tours trapues acoquinées à la courtine, entre elles une longue voûte sombre, voilà le château, voilà Louis XI et sa malaventure, voilà le seigneur d'Argenton et sa Chronique. Sans répit, comme les enfants racontent, avec une ingénuité de provinciale, inconsciente que cela pourrait être trop pourtant, la vieille aïeule me cause toujours, égrénant ses souvenirs pleins de vie, de tumulte, de passion... Et malgré mon scepticisme et ma lassitude, des mots, des phrases, des lambeaux de textes autrefois lus me reviennent,... l'entrée du roi, la main sur l'épaule du duc,... les portes fermées, ledit duc « ayant feit semer une assez mauvaise raison : c'estoit que on le faisoit pour une boëste qui estoit perdue, où il avoit de bonnes bagues et de l'argent... ». Puis, le roi qui n'est « point sans doubte » de se voir « logié rasibus d'une grosse tour, où un conte de Vermandois feit mourir ung seing prédécesseur roy de France... ». Ah ! Commines... Las ! du cachot royal on a fait une boulangerie, — et je grimpe jusqu'au haut de l'ouvrage, jusqu'au jardinet du caporal où les laitues poussent benoîtement, dans la hâte de découvrir « le front de plaine ».

Je regarde : j'affleure presque à la cime des arbres

apoplectiques de sève, aux branches noueuses, aux feuilles épaisses, et qui s'élancent droits du fond du fossé. Au-dessus il y a l'horizon aux teintes mourantes, embué de soleil, où s'imprécisent des boqueteaux, des villages. Au-dessous, la Somme coule, battant la muraille qui se déploie parmi les herbes et les frondaisons, dans son ordonnance imprévue et curieuse, rythmée des angles et des retours des redans, des cavaliers et des frises, découpant la rivière en miroirs étoilés, en éclats sombres d'acier que dentellent sur les bords les roseaux, les lentisques, les fourdraines à la ramure pâle, et que rayent, aux bons endroits, les perches des verveux et les traînées de liège des filets tendus. Quel repos que ce long fossé muré ; comme elle défend bien la ville des émotions extérieures, cette intimité bourdonnante d'insectes, palpitante du vol des libellules et des martinets, dormante de nymphées parmi les chardons fleuris, les boutons d'or et la neige des marguerites : quel luxe, quelle beauté peuvent lutter et vaincre cette luxuriance inouïe de verdure, d'eau et de gazouillis enserrée dans les grands plans rouillés, d'où montent des senteurs fraîches d'absinthe et de menthe sauvage ? Parfois des frissons courbent les branches et les herbes, alors le mur rouge grandit soudainement, prend son aspect primitif de masse brutale ; l'eau se déride, les tiges se redressent, le vent est tombé, — et il n'est plus que le fond rubescent, nécessaire à ces splendeurs mouillées, mouvantes et harmonieuses... Voilà le « front de plaine ». C'est merveilleux.

J'ai franchi la triple enceinte, je suis monté au Quinconce : c'est le Bois de la ville, un bois rustique où il y a des pépinières, des grands gaulis

très frustes pleins d'essaims d'abeilles, des jeux de terre battue pour les rouleurs de boules, les jouteurs de paume, et une grande allée très large, bordée d'arbres séculaires qui laissent entr'apercevoir, assez au loin, une bâtisse blanche, cossue, enveloppée de quiétude : encore une fois mon esprit se reporte à ces petits Bois des villes néerlandaises qu'auraient retrouvés, tout entiers en ce Quinconce, les bons peintres de Haarlem, les peintres des « maisons de campagne ».

Je suis, pour redescendre, des sureaux en fleurs entre les jardins. Je croise des escouades de recrues en blouses blanches et en bonnets de police, qui courent comme des écoliers, une baguette à la main, sous le commandement d'un sergent en vareuse bleue ; le facteur de Mont Saint-Quentin me salue d'un petit mouvement de son bâton, je fais s'évanouir toute une marmaille qui grapillait des mûres dans les ronces de la haie, et je rentre à Péronne. Mais je ne veux plus rien voir de toutes ces choses si prenantes et qui vont stupidement disparaître : ni la porte Bretagne avec ses charpenteries de chêne, ses armoiries sculptées et ses dessins, ni cet « estaminet » du *Noir Chien*, dernier vertige de l'hôtellerie du *Noir Lion*, où d'Hocquencourt practiquait pour Condé caché dans les bois de Bocogne... Les gens qui passent leurs têtes aux petites fenêtres, au ras des rampes, s'étonnent de mon pas rapide. Je passe, indifférent, devant la rue des Naviages, la rue au Sac, devant toutes ces venelles où des chats ronronnent au coin des vitres entre des géraniums empotés, où des pampres distors, à demi gelés, mettent aux portes des couronnes maigres, où des bourgeois ventrus dorment sur des bancs de pierre, des chiens rhumatisants

entre les jambes. J'ai hâte de regagner Flamicourt.

Cependant, une autre Péronne se révèle, à peine distinguée à l'arrivée, dans l'éclat aveuglant de midi. J'ai devant moi le « front d'eau », le mur plongeant dans le marais. Il saigne maintenant toutes ses pourpres, toutes ses rougeurs et tous ses roses dans le clapotis qui secoue les ajoncs, comme une grande plaie vive, avide d'éteindre sa fièvre à la fraîcheur d'une source; il s'y enfonce paresseusement, et les tavelures vermeilles, et les grandes taches feu qui le mouchettent entre les balafres de ses « reprises » semblent marquer son frisson. Sous la dentelle des maisons, un duvet de gazon, amenuisé, par places, de dauphinelles aux fleurs violettes, — au bas, des iris nains, très verts. Puis, ce sont des coulées claires entre les feuilles rondes des nénuphars où sautillent des passereaux, que strie, par intervalles, le sillage d'une poule d'eau. Et, gagnant toujours sous l'œil qui fouille, se reculant aux confins, cela se répète par plans larges, très étendus, coupés de filées de saules, de trembles qui tremblent sur d'étroits îlots d'où émergent des chaumes moussus de cahutes, de saulaies mouvantes qu'un soupçon de marne suffit à faire vivre; ruisseaux, rûs, rivières qui se mêlent, se confondent et se séparent à travers cette faune qui pousse en un été et meurt en un hiver... Ainsi le marais s'étale, se perd devant moi avec ses miroitements d'émeraude, ses bancs cendrés, ses lointains lilas, et il plane sur cette ampleur faite d'inconsistances, de mouvances, de radicelles et d'oseraies, la grandeur désolée de cette défense qui fut formidable.

C'est sous cet aspect que Péronne plut tant à Jan Peeters le Vieux. Elle est encore telle que la gravure du flamand nous la montre, moins, tou-

tefois, l'inévitable cavalier et le malandrin de l'avancée. Voilà qui réjouirait fort le franc-maître de Saint-Luc, qui vendait si difficilement ses belles images dans sa boutique du Marché aux Vieux-Souliers, à Anvers...

Je vais le long de la digue. Des voix montent, je me penche : près du rempart, deux hommes causent ; un vieux, maigre, très grand, les mains sur un croc à relever les nasses, et un jeune, endimanché en sa cotte de velours, sa courte blouse, sa haute casquette et le carcan bleu de sa cravate neuve. Il explique au vieux, en un patois aux assonances mineures et tout en le fixant de ses yeux volontaires, qu'ils seront bien heureux, lui et la fille, qu'on gagne sa vie sur le carreau de la fosse, qu'elle aura toute la paye,—il n'aime pas à boire,—qu'ils auront à Douvrain, à Violaines ou à Loos, une belle maison dans les corons, peut-être le prix de l'ingénieur la ducasse venue, qu'il y viendra, le père, passer le temps qu'il lui semblera bon, là bas, en Gohelle...

Mais l'autre l'a arrêté d'un geste. Non. Il ne quittera pas sa bonne ville et ses bois d'entour qui lui sont familiers, et surtout son marais où il pêche les roches d'or et les brochets, où il affûte le canard et l'oie blanche, les neiges venues, et qui lui donne le beau jonc souple dont il tresse sa vannerie. Il y est né, il y mourra. Pourquoi aller au pays dont lui parle le fieu? Il l'a vu, il y a longtemps, ce pays-là. Alors, c'était presque la forêt profonde, sans limites ; il faisait à peine jour aux abords des villages, tant les arbres étaient drus ; entre les chemins « du roi » et « du vicomte » bordés des flégards du seigneur, dans de grands coins de blé, d'avoine ou de houblon, chantait la caille, rappelait la perdrix, se gîtaient les lièvres

roux; ce n'étaient que garennes, plantis, terres de ferme, voilà la bonne Flandre d'autrefois... Ils en ont fait une plaine nue, puante et grasse de suie, avec de grands chemins tristes dont les pierres s'écrasent sous l'autre pierre, la pierre noire... Non, il n'ira pas. Quant à sa fille...

Il se tut, — l'autre aussi, ne trouvant pas de réplique.

Un émoi se fit dans les roseaux, une grande barque y glissait, une femme debout à l'avant. D'un beau geste, elle tira de l'eau la rame qu'elle coucha sur les planches brunes, accosta et rejoignit les deux hommes. Ils se parlèrent bas, et je ne compris plus... La batelière s'était adossée au Vieux Mur, très droite, les bras écartés ; le jour frisant cernait d'un trait dur les lignes fermes de son corps jeune, le vent du soir plaquait aux briques ses cheveux dénoués, un rayon du couchant, ambré et chaud, la noyait de la même lumière, la fondait dans le même halo que la terre rouge qu'elle effritait de ses doigts impatients : ainsi, c'était l'hiératique figure taillée à même la chair de la Ville...

Le petit hercheur fit un pas vers elle, accentuant sa dernière prière.

Elle lui répondit par un lent signe de tête qui voulait dire : Non.

Quand je quittai Péronne, le soleil, très bas, mettait aux arbres des amandes mystiques, un brouillard léger s'élevait, envoilant les vannes et les bâtardeaux, sur le canal un lourd chaland glissait, et les ailes du moulin auprès de l'écluse, lasses ce matin, tournaient nerveusement dans le ciel, en longs appels désespérés...

VIRGILE JOSZ.

L'ŒUF DE CRISTAL

L'année dernière encore, il y avait, non loin des *Sept Cadrans*, une petite boutique, d'aspect rébarbatif, sur laquelle était peinte, en lettres jaunes à demi effacées, l'enseigne : *C. Cave, naturaliste et marchand d'antiquités*. Le contenu des vitrines était curieusement varié. Elles renfermaient des défenses d'éléphant, un jeu d'échecs incomplet, des verroteries, des armes, une boîte d'yeux, deux crânes de tigre, un crâne humain, plusieurs singes — l'un d'eux tenant une lampe — empaillés et mangés des vers, de vieux meubles démodés, un œuf d'autruche piqué des mouches, des engins de pêche, un aquarium de verre extraordinairement sale et vide. Il y avait aussi, au moment où cette histoire commence, une masse de cristal façonnée en forme d'œuf et merveilleusement polie. Cet œuf, deux personnes arrêtées devant la vitrine l'examinaient : l'une, un clergyman grand et maigre; l'autre, un jeune homme à la barbe très noire, au teint basané et de mise discrète. Le jeune homme basané parlait en gesticulant avec vivacité et semblait fort désireux de voir son compagnon acheter l'article.

Pendant ce temps, M. Cave sortit de son arrière-boutique, mâchonnant encore un reste du pain beurré de son thé. Quand il aperçut les deux hommes et l'objet de leur attention, il perdit contenance. Lançant un regard furtif par-dessus son

épaule, il alla doucement fermer la porte. M. Cave était un petit vieillard à la figure pâle avec de singuliers yeux d'un bleu aqueux ; ses cheveux étaient d'un gris sale et il portait une redingote bleue râpée, un vieux chapeau de soie, et des pantoufles en tapisserie, fort éculées. Il se mit à épier les deux hommes. Le clergyman fouilla tout au fond de la poche de son pantalon, examina une poignée de monnaie et un agréable sourire découvrit ses dents. M. Cave parut encore plus décontenancé quand il les vit entrer dans la boutique.

Le clergyman, sans autre cérémonie, demanda le prix de l'œuf de cristal. M. Cave jeta un coup d'œil inquiet du côté de l'arrière boutique et répondit : cinq guinées. Le clergyman, s'adressant à son compagnon aussi bien qu'à M. Cave, protesta que le prix était trop élevé, et il essaya de marchander. — C'était en vérité beaucoup plus que M. Cave ne se proposait d'en demander quand d'abord il l'avait mis en montre. — M. Cave s'avança jusqu'à la porte de la boutique et l'ouvrit :

— Cinq guinées, c'est mon dernier prix, dit-il, comme pour s'épargner l'ennui d'une discussion inutile.

A ce moment, le haut d'une figure de femme parut au-dessus du rideau qui cachait la partie inférieure du panneau vitré de la porte de l'arrière-boutique, et de petits yeux regardèrent curieusement les deux clients.

— Cinq guinées, c'est mon dernier prix, répéta M. Cave avec un tremblement dans la voix.

Le jeune homme au teint sombre était jusqu'ici resté simple spectateur, son regard perçant examinant M. Cave. Tout à coup, il parla.

— Donnez-lui cinq guinées.

Le clergyman se tourna de son côté pour voir s'il parlait sérieusement, et quand ses regards revinrent à M. Cave, il remarqua que le visage de ce dernier était tout pâle.

— C'est une bien grosse somme, dit le clergyman, et, fouillant dans sa poche, il commença à compter ses ressources. Il n'avait guère plus de trente shillings, et il dut demander le reste à son compagnon avec lequel il paraissait être sur le pied d'une grande intimité. Ceci donna à M. Cave le temps de rassembler ses idées, et il commença à expliquer d'une façon fort troublée que, en réalité, l'œuf de cristal n'était pas exactement en vente. Ses deux clients en montrèrent naturellement quelque surprise, et lui demandèrent pour quelle raison il ne l'avait pas dit tout de suite. M. Cave devint fort confus, et s'empêtra dans une histoire invraisemblable, prétendant qu'il ne pouvait pas vendre le cristal cette après-midi-là, qu'un acheteur probable l'avait déjà retenu. Les deux clients, croyant de sa part à une tentative pour élever encore le prix, firent semblant de s'en aller. Mais à ce moment la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit et la propriétaire des deux petits yeux entra.

C'était une femme corpulente, aux traits vulgaires, plus jeune et beaucoup plus grosse que M. Cave : elle marchait pesamment et sa figure était rubiconde.

— Le cristal est à vendre, affirma-t-elle, et cinq guinées, c'est un prix bien suffisant. Je me demande ce qui vous prend, Monsieur Cave, de ne pas accepter les offres de ces messieurs.

M. Cave, grandement troublé par cette irruption, jeta à sa femme, par-dessus ses lunettes, un regard de colère, et, sans excessive assurance,

affirma son droit de conduire ses affaires comme il l'entendait. Une altercation s'en suivit. Les deux clients observèrent la scène avec intérêt et amusement, secourant à l'occasion Madame Cave par des questions et des suggestions. M. Cave, fort malmené, persista dans son impossible et confuse histoire d'un client venu dans la matinée, et son agitation devint pénible. Mais il s'entêta malgré tout avec une extraordinaire obstination. Ce fut le jeune Oriental qui mit fin à cette curieuse controverse. Il proposa de revenir dans deux jours — afin de donner au prétendu client la chance de quelque délai pour se décider.

— Et alors, dit le clergyman, nous insisterons... Cinq guinées !

Madame Cave prit sur elle d'excuser son mari, expliquant qu'il était parfois un peu bizarre, et les deux clients laissèrent le couple continuer la dispute.

Aussitôt qu'ils furent seuls, Madame Cave interpella son mari avec une singulière autorité. Le pauvre petit homme, tremblant d'émotion, barbota dans ses histoires, affirmant d'un côté qu'il avait un autre acheteur en vue, et de l'autre assurant que l'œuf de cristal valait certainement quinze guinées.

— Alors, pourquoi n'en avez-vous demandé que cinq ?

— Ah ! ça, voulez-vous me laisser faire mes affaires comme je l'entends, à la fin ! conclut M. Cave.

M. Cave avait un beau-fils et une belle-fille qui vivaient avec lui, et le soir, au dîner, la transaction manquée fut remise en discussion. Aucun d'eux n'avait une haute opinion des méthodes commer-

ciales de M. Cave et ce fait leur parut le comble de la folie.

— Je suis sûr qu'il en a souvent refusé la vente, dit le beau-fils, lourdaud de dix-huit ans à l'allure veule.

— Mais cinq guinées! enchérit la belle-fille, jeune personne raisonnable de vingt-six ans.

Les réponses de M. Cave furent pitoyables : il ne fit que marmotter de timides assertions, balbutiant qu'il savait ce qu'il avait à faire. Son dîner à peine achevé, ils l'entraînèrent, les oreilles brûlantes et des larmes de vexation derrière ses lunettes, fermer la boutique pour la nuit.

— Pourquoi diable, se disait-il, ai-je laissé l'œuf de cristal si longtemps dans la vitrine? Quelle folie!...

C'est cela qui l'ennuyait le plus. Longtemps il chercha, sans pouvoir le trouver, un moyen d'éviter la vente.

Après souper, sa belle-fille et son beau-fils *se firent beaux* et sortirent seuls; sa femme se retira à l'étage au-dessus pour réfléchir aux qualités commerciales du cristal, en même temps qu'elle appréciait, réunies dans un verre d'eau tiède, les qualités diverses du sucre, d'un peu de citron et... d'autre chose. M. Cave resta fort tard dans la boutique, sous l'ostensible prétexte de faire de petites roches ornementales dans de vieux aquariums, mais réellement dans un but inavoué qui s'expliqua de lui-même plus tard. Le lendemain, en effet, Madame Cave s'aperçut que l'œuf de cristal avait été retiré de la vitrine et se trouvait maintenant derrière une pile de vieux bouquins traitant de la pêche à la ligne. Elle le replaça bien en évidence. Mais elle ne disputa pas autrement à ce propos, parce qu'une vio-

lente névralgie l'en détourna. La journée se passa désagréablement. M. Cave était, pour ne parler que de cela, plus distrait que de coutume et, de plus, extrêmement irritable. Dans l'après-midi, pendant que sa femme faisait sa sieste quotidienne, il retira encore l'œuf de cristal de la vitrine.

Le lendemain, M. Cave eut à livrer pour les dissections d'une clinique d'hôpital une commande de chiens de mer. Pendant son absence, l'esprit de Madame Cave en revint au cristal et aux meilleurs moyens de dépenser l'argent d'une telle aubaine. Elle en avait déjà imaginé de très agréables, parmi lesquels une robe de soie verte pour elle et, pour tous, une excursion à Richmond, quand le bruit discordant du timbre de la porte d'entrée l'appela dans la boutique. Le client était un maître répétiteur qui venait se plaindre qu'on n'avait pas encore livré des grenouilles commandées la veille. Madame Cave désapprouvait vivement cette branche particulière du commerce de M. Cave, aussi le pauvre homme, qui avait fait sa réclamation sur un ton quelque peu agressif, se retira, après un bref échange de paroles, d'une façon extrêmement civile, pour ce qui l'intéressait personnellement. Alors les regards de Madame Cave allèrent naturellement vers la vitrine : car la vue de l'œuf de cristal était pour elle l'assurance des cinq guinées et la réalité de ses rêves. Quelle fut sa surprise quand elle ne le vit plus à sa place ! Elle alla regarder derrière les casiers où elle l'avait trouvé la veille. Il n'y était pas ; elle se mit immédiatement à le chercher par toute la boutique, fiévreusement.

Quand M. Cave revint de livrer ses chiens de mer, vers deux heures moins le quart, dans l'après-midi, il trouva la boutique quelque peu en désor-

dre, et sa femme, accroupie derrière le comptoir, bouleversant ses matériaux taxidermiques, dans un état d'esprit absolument exaspéré. Sa face apparut toute rouge et coléreuse quand le bruit du timbre eut annoncé le retour de son mari, et elle l'accusa sur-le-champ de *l'avoir caché.*

— Caché quoi? demanda M. Cave.

— L'œuf de cristal!

Sur ce, M. Cave, en apparence grandement surpris, se précipita vers la vitrine.

— Il n'est plus là? Grands Dieux! qu'est-ce qu'il est devenu?

Au même moment, le beau-fils de M. Cave, qui était rentré un instant auparavant, sortit de l'arrière-boutique — blasphémant généreusement : apprenti chez un ébéniste au bas de la même rue et prenant ses repas à la maison, il était naturellement furieux de ne pas trouver le dîner prêt.

Mais quand il apprit la perte de l'œuf de cristal, il oublia son repas, et sa colère se tourna de sa mère sur son beau-père. Leur première idée fut, nécessairement, qu'il l'avait caché, mais M. Cave nia énergiquement avoir aucune connaissance de son sort — offrant gratuitement sa pataugeante affirmation — et fit si bien qu'il arriva à accuser d'abord sa femme, puis son beau-fils de l'avoir pris pour le vendre à leur propre profit. Ainsi commença une discussion extrêmement acrimonieuse et émotionnante, qui se termina pour Madame Cave en un spécial accès nerveux, quelque chose entre l'épilepsie et la folie furieuse, ce qui mit le beau-fils en retard d'une demi-heure à son atelier. M. Cave se réfugia dans sa boutique, loin des émotions conjugales.

Le soir, le sujet fut remis en question, avec moins

de passion et à un point de vue pratique, sous la présidence de la belle-fille. Le dîner fut malheureux et finalement la discussion se changea en une pénible scène. M. Cave se laissa aller à une exaspération apparemment extrême, et il sortit en faisant violemment claquer la porte. Le reste de la famille, l'ayant dénigré et malmené avec une liberté que son absence garantissait, se mit à chercher de la cave au grenier, dans l'espoir de découvrir la cachette du cristal.

Le jour suivant, les deux clients revinrent. Ils furent reçus par Madame Cave presque en larmes. Elle insinua que personne ne pouvait imaginer tout ce qu'elle avait eu à supporter de la part de M. Cave aux divers moments de son pèlerinage matrimonial...Elle fit aussi un récit fantaisiste de la disparition de l'œuf de cristal. Le clergyman et l'Oriental se regardèrent et déclarèrent que c'était vraiment extraordinaire; mais comme Madame Cave semblait disposée à leur narrer l'histoire détaillée de sa vie, ils firent mine de s'en aller. Là-dessus, se cramponnant encore à quelque espoir, Madame Cave demanda l'adresse du clergyman, afin que, si elle pouvait tirer quelque chose de M. Cave, elle pût le leur communiquer. L'adresse fut effectivement donnée, mais probablement aussitôt égarée : Madame Cave n'ayant pu, par la suite, se souvenir de rien à ce sujet.

Le soir de ce même jour, la famille parut être enfin au bout de ses émotions, et M. Cave, après avoir été absent l'après-midi, soupa en un morne isolement qui lui fut un agréable contraste avec les violentes controverses des jours précédents. Pendant quelque temps, les relations furent assez tendues entre les membres de la famille Cave. Mais

ni l'œuf de cristal, ni le prétendu client ne revinrent.

Maintenant, sans plus de circonlocutions, il nous faut admettre que M. Cave était un menteur. Il savait parfaitement bien où se trouvait l'œuf de cristal, l'ayant confié à la garde de M. Jacoby Wace, aide-préparateur à St Catherine's Hospital, Westbourne Street. Il était placé sur une étagère, en partie recouvert par un morceau de velours noir, à côté d'un flacon de whisky américain. C'est, à vrai dire, de M. Wace que viennent les détails sur lesquels est basé ce récit. M. Cave avait emporté l'œuf à l'hôpital, caché dans le sac qui contenait les chiens de mer, et il avait insisté auprès du jeune savant pour qu'il le gardât. M. Wace éprouva d'abord quelque perplexité. Ses relations avec M. Cave étaient particulières. Une certaine inclination pour les gens bizarres lui avait fait plus d'une fois inviter le vieillard à venir fumer et boire chez lui, et à développer ses idées plutôt amusantes sur la vie en général et sur la femme en particulier. M. Wace avait, lui aussi, rencontré Madame Cave lorsqu'il passait faire quelque commande et que M. Cave se trouvait absent. Il savait quels perpétuels tourments le pauvre homme devait endurer; et, ayant pesé les conséquences, il se décida à donner asile à l'œuf. M. Cave promit d'expliquer plus complètement une autre fois les raisons de sa remarquable affection pour l'œuf de cristal, et il parla clairement de visions qu'il y apercevait. Il revint chez M. Wace le même soir.

Il raconta une histoire compliquée. L'œuf de cristal, dit-il, était venu en sa possession avec d'autres objets achetés à la vente après décès d'un confrère, et ignorant quelle pouvait être son exacte

valeur, il l'avait étiqueté dix shillings. Il le garda ainsi plusieurs mois et il pensait à en abaisser le prix, lorsqu'il fit une singulière découverte.

A cette époque, sa santé était très mauvaise — il faut bien avoir présent à l'esprit que, pendant toute cette affaire, son état physique fut fort précaire — et il éprouvait une extrême désolation des négligences et même positivement des mauvais traitements de sa femme, et des enfants de celle-ci à son égard. Sa femme était vaniteuse, extravagante, dure; elle avait un goût croissant pour des absorptions particulières de boisson. Sa belle-fille était mesquine et prétentieuse et son beau-fils avait conçu pour lui une violente aversion qu'il ne perdait pas une occasion de témoigner. Les exigences de son commerce retombaient toutes sur lui, et M. Wace ne croit pas qu'il ait été absolument exempt d'occasionnelle intempérance. Il avait débuté avec une situation aisée, après avoir reçu une certaine éducation, et il souffrait pendant des semaines de suite d'hypocondrie et d'insomnies. Craignant de déranger sa famille, lorsque ses pensées devenaient intolérables, il se glissait hors du lit sans réveiller sa femme, et il errait par la maison; un matin, aux environs de trois heures, vers la fin d'août, le hasard l'amena dans la boutique.

Encombrée, poussiéreuse et sale, la pièce était impénétrablement sombre, sauf en un endroit où il aperçut une clarté insolite. En approchant, il découvrit que c'était l'œuf de cristal, dans le coin du comptoir, près de la vitrine. Un mince rayon pénétrait par une fente des volets, frappait l'objet, et semblait pour ainsi dire en emplir entièrement l'intérieur.

M. Cave pensa que cela n'était pas d'accord avec

les lois de l'optique telles qu'il se les rappelait. Il pouvait comprendre des rayons réfractés par le cristal jusqu'à un foyer intérieur, mais cette diffusion dérangeait ses conceptions des phénomènes physiques. Il approcha très près de l'œuf de cristal, l'examinant en tous sens avec un soudain réveil de cette curiosité scientifique qui, dans sa jeunesse, avait déterminé le choix de sa profession. Il fut surpris de trouver que la lumière n'était pas constante, mais se mêlait à la substance intérieure de l'œuf, comme si l'objet eût été une sphère creuse emplie de quelque vapeur lumineuse. En tournant autour pour la voir sous tous ses aspects, il s'aperçut tout à coup qu'il se trouvait entre le rayon et l'œuf et que le cristal néanmoins demeurait lumineux. Grandement étonné, il le prit et l'emporta dans le coin le plus sombre de la boutique. Il resta brillant pendant quatre ou cinq minutes, puis il ternit lentement et s'éteignit. Il le replaça sous le mince trait de lumière où il reprit presque immédiatement toute sa clarté.

Jusqu'ici, tout au moins, M. Wace put par la suite vérifier la remarquable histoire de M. Cave. Il a lui-même, à diverses reprises, tenu le cristal sous un rayon de lumière (qui devait être d'un diamètre moindre qu'un millimètre). Et dans l'obscurité parfaite, telle qu'elle pouvait être produite par une enveloppe de velours, le cristal paraissait sans aucun doute très faiblement phosphorescent. Il pouvait sembler, cependant, que cette clarté fût de quelque exceptionnelle sorte et pas également visible pour tous les yeux, car M. Harbinger — dont le nom est familier à tout lecteur scientifique — fut absolument incapable d'y voir la moindre lumière. Et la propre capacité de vision de M. Wace était hors de com-

paraison inférieure à celle de M. Cave. Même pour M. Cave, ce pouvoir variait considérablement : sa vision étant la plus vive dans ses moments d'extrême faiblesse et de grande fatigue.

Or, dès le début, cette lumière dans l'œuf de cristal exerça sur M. Cave une curieuse fascination. Ce fait qu'il ne fit part à aucun être humain de ses curieuses observations en dit plus sur l'isolement de son âme que tout un volume de phrases pathétiques ne pourrait le faire. Il semble qu'il ait vécu dans une telle atmosphère de méchanceté mesquine qu'admettre l'existence d'un plaisir eût été le risque de sa perte. Il fit aussi cette remarque qu'à mesure que l'aube avançait et que la somme de lumière diffuse augmentait, l'œuf de cristal devenait, de toute apparence, non lumineux. Pendant quelque temps il fut incapable de rien voir dans l'intérieur, excepté le soir, dans les coins obscurs de la boutique.

Mais l'emploi d'un vieux morceau de velours noir, sur lequel il étalait une collection de minéraux, lui vint à l'idée, et en le doublant et le mettant par-dessus sa tête et ses mains, il pouvait apercevoir le mouvement lumineux à l'intérieur de l'œuf de cristal, même dans la journée. Il agissait avec beaucoup de prudence de peur d'être découvert par sa femme, et il ne se livrait à cette occupation que pendant l'après-midi et avec circonspection, sous le comptoir, pendant que sa femme faisait sas ieste. Un jour, en tournant le cristal dans ses mains, il vit quelque chose. Cela passa comme un éclair, mais il eut l'impression que l'objet lui avait, pour un moment, révélé l'existence d'une vaste, immense et étrange contrée; et le retournant encore, au moment où la clarté s'éteignait, il eut de nouveau la même vision.

Il serait maintenant ennuyeux et inutile d'exposer toutes les phases de la découverte de M. Cave depuis ce moment. Qu'il suffise de noter que l'effet était celui-ci : quand on le regardait sous un angle d'environ 137 degrés de la direction du rayon lumineux, l'œuf de cristal donnait la claire et consistante peinture d'une vaste et singulière contrée. Ce n'était nullement une vision chimérique ; cela donnait l'impression définie de la réalité, et plus la lumière était grande, plus réelle et solide la contrée paraissait. C'était un tableau mouvant : c'est-à-dire que certains objets s'y mouvaient, mais lentement et d'une façon ordonnée, comme des choses réelles, et, suivant la direction dans laquelle on l'éclairait ou on l'observait, le tableau changeait aussi. A vrai dire, ce devait produire le même effet que de regarder quelque spectacle à travers un verre ovale en le tournant dans tous les sens pour obtenir des aspects différents.

M. Wace m'a assuré que les descriptions de M. Cave étaient pleines de détails extrêmement précis, et absolument exemptes de cette espèce d'émotion particulière aux hallucinations. Mais il faut se rappeler que tous les efforts de M. Wace pour voir les mêmes choses avec une clarté similaire dans la faible opalescence du cristal furent entièrement vains, de quelque façon qu'il s'y prît. Mais les différences d'intensité des impressions reçues par les deux hommes étaient très grandes, et il est tout à fait concevable que ce qui était pour M. Cave une vision claire ne fût qu'une simple nébulosité pour M. Wace.

La description que faisait M. Cave était invariablement celle d'une plaine étendue, qu'il lui semblait toujours regarder d'une hauteur considérable,

comme d'une tour ou d'un mât. A l'est et à l'ouest, à une distance fort lointaine, la plaine était bornée par de vastes rochers rougeâtres, qui lui rappelaient des rochers qu'il avait vus dans quelque tableau ; mais quel était ce tableau, M. Wace ne put le déterminer. Ces rochers passaient vers le nord et vers le sud, — M. Cave reconnaissait les points cardinaux aux étoiles visibles dans la nuit, — fuyant en une perspective presque illimitée et s'effaçant dans les brumes du lointain avant de se rencontrer. Lors de sa première vision, il était plus près de la chaîne orientale de rochers, sur laquelle se levait le soleil ; et sombres contre le jour, et pâles contre l'ombres, apparurent, prenant leur vol, une multitude de formes, que M. Cave considéra comme étant des oiseaux. Une vaste rangée d'édifices s'étendait sous ces êtres ; il lui paraissait toujours les regarder d'une fort grande hauteur, et à mesure qu'ils approchaient des bords réfractés et confus du tableau, ils devenaient indistincts. Il y avait aussi des arbres curieux de forme et de couleur ; un épais vert mousseux et un gris exquis au bord d'un large et scintillant canal. Un grand objet brillamment coloré traversa soudain le paysage. Mais la première fois que M. Cave vit ces choses, ce fut seulement par éclairs soudains ; ses mains tremblaient, sa tête branlait, la vision était intermittente, puis devenait embrouillée et indistincte, et il eut d'abord une très grande difficulté à retrouver la vision, une fois la direction perdue.

Sa seconde vision claire, qui se produisit environ une semaine après la première, l'intervalle n'ayant accordé que des aperçus tentateurs et quelques utiles expériences, lui permit de voir la vallée

dans toute sa longueur. La vue était différente, mais il avait la curieuse persuasion — que ses subséquentes observations confirmèrent abondamment — qu'il voyait ce monde étrange étant, lui, demeuré au même endroit, quoiqu'il regardât dans une direction différente. La longue façade du grand édifice, dont il avait vu d'abord le toit, reculait maintenant dans la perspective. Il reconnaissait le toit. Sur le devant de la façade était une terrasse de proportions massives et d'une extraordinaire longueur, et vers le milieu de la terrasse, par intervalles, se trouvaient des mâts immenses, mais très gracieux, qui supportaient de petits objets brillants dans lesquels se reflétait le soleil couchant. L'importance de ces petits objets ne vint à l'idée de M. Cave que quelque temps après, alors qu'il décrivait ce qu'il voyait à M. Wace. La terrasse surplombait un fourré de la plus agréable et luxuriante végétation, au delà duquel se trouvait une large pelouse verdoyante sur laquelle reposaient certaines grandes créatures, en forme de scarabées, mais énormément plus grosses. Au delà de cette pelouse était une chaussée de pierre rosâtre richement décorée, et au delà encore, bordée d'épais roseaux *rouges* et remontant la vallée exactement parallèle avec les lointains rochers, s'étalait une vaste et miroitante étendue d'eau. L'air semblait plein de bataillons de grands oiseaux manœuvrant en courbes majestueuses et, sur l'autre bord de la rivière, s'élevait une multitude d'édifices, richement colorés et, étincelants de réseaux et de facettes métalliques, au milieu d'une forêt d'arbres moussus et couverts de lichens. Tout à coup, quelque chose sembla fouetter à coup répétés au travers de la vision, comme le battement d'une aile ou d'un

éventail couvert de joyaux, et une figure, ou plutôt la partie supérieure d'une figure avec de larges yeux s'approcha pour ainsi dire contre la sienne, comme si elle se fût trouvée de l'autre côté de l'œuf de cristal. M. Cave fut si effrayé et si frappé de l'absolue réalité de ces yeux, qu'il fit un brusque mouvement de la tête pour regarder derrière le cristal. Il s'était tellement absorbé dans sa contemplation qu'il fut très surpris de se retrouver dans la fraîche obscurité de sa petite boutique avec son odeur familière de méthol, de moisi et de renfermé. Et pendant qu'il clignotait des yeux, la clarté du cristal s'affaiblit et s'éteignit.

Telles furent les premières impressions générales de M. Cave. L'histoire en est curieusement positive et circonstanciée. Dès le début, lorsque la vallée apparut d'abord momentanément à ses sens, son imagination fut étrangement frappée, et, quand il commença à apprécier les détails de la scène qu'il voyait, son émerveillement devint une curiosité passionnée. Il vaquait à ses affaires insouciant et distrait, ne pensant qu'au moment où il pourrait retourner à sa contemplation. C'est alors que, quelques semaines après sa première vision, vinrent les deux clients, le tourment et l'émotion que causa leur offre, la façon dont l'œuf de cristal l'avait échappé belle, et tous les événements déjà racontés.

Tant que la chose fut le secret de M. Cave, l'œuf de cristal resta simplement un prodige, qu'on va voir et admirer clandestinement à la façon dont un enfant explore un jardin défendu. Mais M. Wace possède, en sa qualité de jeune savant investigateur, des habitudes d'esprit particulièrement lucides et logiques. Aussitôt que l'œuf de cristal et son histoire lui parvinrent, et qu'il fut certain, après

avoir vu de ses propres yeux la phosphorescence du cristal, qu'il existait réellement des preuves à l'appui des dires de M. Cave, il se mit en devoir de développer systématiquement le problème. M. Cave n'était que trop impatient de réjouir ses yeux à la vue de cette contrée féerique, et il venait tous les soirs, de huit heures et demie jusqu'à dix heures et demie, et quelquefois, en l'absence de M. Wace, dans la journée même. Les dimanches après midi il venait aussi. Au début, M. Wace prit de nombreuses notes, et c'est à sa méthode scientifique qu'est due la relation entre la direction d'après laquelle le rayon initiateur entrait dans l'œuf de cristal et l'orientation de la vision. En enfermant l'œuf dans une boîte où il avait seulement perforé une petite ouverture pour le rayon lumineux, et en substituant une épaisse toile noire aux rideaux chamois de sa fenêtre, il améliora grandement les conditions de l'observation ; si bien qu'en peu de temps, ils purent examiner la vallée dans telle direction qu'ils désiraient.

Ayant ainsi dégagé les voies, nous pouvons donner une brève description de ce monde visionnaire que renfermait l'œuf de cristal. Dans tous les cas, ce fut M. Cave qui fit les expériences que nous allons relater et sa méthode fut invariablement d'observer le cristal et de raconter ce qu'il voyait, tandis que M. Wace (qui, comme tout homme de science, savait écrire dans l'obscurité) notait brièvement ses paroles. Quand le cristal redevenait terne, on le replaçait dans sa boîte suivant la position convenable et on réallumait les lampes électriques. M. Wace posait des questions et suggérait des observations pour éclaircir certains points difficiles. Rien, à vrai dire, ne pouvait être

moins visionnaire et plus exactement positif.

L'attention de M. Cave avait été rapidement attirée par les créatures ailées qu'il avait aperçues en si grand nombre dans chacune de ses précédentes visions. Sa première impression fut bientôt modifiée, et il estima pendant quelque temps qu'elles pouvaient représenter une espèce diurne de chauves-souris. Puis il pensa, assez grotesquement, que ce pouvaient être des chérubins. Leurs têtes étaient rondes et curieusement humaines, et c'étaient les yeux de l'un d'eux qui l'avaient sans doute si fort effrayé lors de sa seconde observation. Ils avaient de grandes ailes argentées, sans plumes mais scintillantes comme des écailles de poisson et ayant les mêmes subtils reflets ; ces ailes n étaient pas construites sur le plan habituel des ailes d'oiseau ni de chauves-souris, mais supportees par une membrane courbe qui rayonnait du corps — une sorte d'aile de papillon à côtes courbées semble exprimer plus exactement leur apparence. Le corps était petit, mais pourvu immédiatement au-dessous de deux faisceaux d'organes préhensiles semblables à de longs tentacules. Si incroyable que cela parût, tout d'abord, à M. Wace, la persuasion à la fin devint irrésistible que les grands édifices quasi-humains et les magnifiques jardins, qui rendaient si splendide la grande vallée appartenaient à ces créatures. M. Cave s'aperçut, entre autres particularités, que ces édifices n'avaient pas de portes, mais que les grandes fenêtres circulaires, qui s'ouvraient librement servaient d'issue et d'entrée à ces créatures ailées. Elles se posaient sur leurs tentacules, enroulaient leurs ailes jusqu'à la dimension d'un roseau, et sautaient dans l'intérieur. Parmi elles, se trouvait une multitude d'autres créatures aux ailes plus petites, semblables à de

grandes libellules ou à des phalènes ou des scarabées ailés, et au milieu des gazons, de gigantesques scarabées sans ailes, aux nuances brillantes, se traînaient paresseusement. De plus, sur les chaussées et les terrasses, des créatures à grosse tête, semblables à celles aux grandes ailes, mais dépourvues de ces appendices, sautillaient d'un air affairé sur leur faisceau de tentacules.

Il a déjà été fait allusion aux objets brillants suspendus aux mâts plantés sur les terrasses de l'édifice le plus rapproché. Il vint à l'idée de M. Cave, après avoir, un jour particulièrement clair, examiné fixement l'un de ces mâts, que l'objet brillant qu'il supportait était un œuf de cristal exactement semblable à celui dans lequel il regardait; un examen plus attentif le convainquit que chacun des mâts — et il en avait une vingtaine en perspective — portait un objet similaire.

Quelquefois, une des grandes créatures volantes s'élevait jusqu'à l'un d'eux, puis, pliant ses ailes et enroulant plusieurs de ses tentacules autour du mât, regardait fixement dans le cristal pendant un espace de temps qui durait parfois quinze minutes. Une série d'observations, suggérées par M. Wace, convainquirent les deux observateurs qu'en ce qui concernait ce monde visionnaire, le cristal dans lequel ils regardaient se trouvait réellement au sommet du dernier mât de la terrasse, et qu'en une occasion au moins l'un des habitants de cet autre monde avait examiné la figure de M. Cave pendant que celui-ci faisait ses observations.

Il nous faut maintenant admettre l'une des trois hypothèses suivantes : l'œuf de cristal de M. Cave se trouvait à la fois dans deux mondes, et, tandis qu'on le transportait de place en place dans l'un,

il demeurait stationnaire dans l'autre, ce qui semble tout à fait absurde; ou bien, il avait quelque particulière relation de sympathie avec un autre œuf de cristal exactement semblable dans cet autre monde, de sorte que ce qu'on voyait dans l'intérieur de l'un, en ce monde, était visible, dans certaines conditions, pour un observateur, dans le cristal correspondant de l'autre monde, et *vice versa*. Actuellement, à vrai dire, nous ne savons rien de la façon dont deux ovoïdes de cristal peuvent ainsi se trouver en rapport, mais on en sait assez de nos jours pour comprendre que ce n'est pas absolument impossible. Cette hypothèse de deux ovoïdes de cristal en rapport fut la supposition que fit M. Wace, et elle semble, à moi du moins, extrêmement plausible.

Où se trouvait cet autre monde? Sur cette question aussi, l'intelligence alerte de M. Wace parvint à jeter quelque lumière. Après le coucher du soleil, le ciel s'obscurcissait rapidement — il y avait de fait un très court intervalle de crépuscule — et les étoiles apparaissaient. Elles étaient les mêmes que celles que nous voyons, disposées suivant les mêmes constellations. M. Cave reconnut l'Ourse, les Pléïades, Aldebaran et Sirius : de sorte que l'autre monde devait se trouver quelque part dans le système solaire, et au plus à quelques centaines de millions de milles du nôtre. Suivant cette indication, M. Wace apprit que le ciel nocturne était d'un bleu plus sombre même que notre ciel d'hiver, que le soleil paraissait un peu plus petit, *et qu'il y avait deux lunes*, semblables à la nôtre, mais plus petites et différemment marquées; une d'elles se mouvait si rapidement que son mouvement était clairement visible quand on l'observait.

Ces lunes n'étaient jamais hautes dans le ciel, mais disparaissaient aussitôt que levées, c'est à-dire qu'à chacune de leurs révolutions elles se trouvaient éclipsées à cause de la proximité de leur planète. Et tout ceci répond absolument — bien que M. Cave n'en ait rien su — à ce que doivent être les conditions d'existence dans Mars.

A dire vrai, ce semble une conclusion extrêmement plausible que, regardant dans cet œuf de cristal, M. Cave ait vu réellement la planète Mars et ses habitants. Et si c'est le cas, alors, l'étoile du soir qui brillait avec tant d'éclat dans le ciel de cette vision lointaine n'était ni plus ni moins que notre familière Terre.

Pendant un certain temps, les Marsiens — si c'étaient des Marsiens — ne semblèrent pas avoir remarqué les inspections de M. Cave. A diverses reprises l'un d'eux s'approcha, mais s'en alla presque aussitôt comme s'il n'avait pas trouvé la vision satisfaisante. M. Cave put donc observer les manières d'agir de ces êtres ailés sans être troublé par leur attention, et encore que ses descriptions fussent nécessairement vagues et fragmentaires, elles demeurent néanmoins fort suggestives. Imaginez l'impression que recevrait de l'humanité un observateur marsien qui, après une série de préparations difficiles et avec une fatigue considérable pour les yeux, arriverait à examiner Londres du haut du clocher de l'église Saint-Martin, pendant des périodes de quatre minutes au plus à la fois. M. Cave ne sut affirmer si les Marsiens ailés étaient les mêmes que les Marsiens qui sautillaient sur les chaussées et les terrasses, et si ces derniers pouvaient à volonté revêtir des ailes. Plusieurs fois, il vit un certain nombre de bipèdes gauches et maladroits,

rappelant vaguement les singes, le corps blanc en partie transparent, paissant parmi les lichens. Une fois quelques-uns s'enfuirent devant un des Marsiens sautillants et à tête ronde; celui-ci attrapa l'un de ces êtres dans ses tentacules, mais à ce moment le spectacle s'évanouit soudain, laissant M. Cave dans l'obscurité et tourmenté du désir d'en savoir plus long. Une autre fois, une chose énorme, que M. Cave prit d'abord pour quelque gigantesque insecte, apparut s'avançant avec une extraordinaire rapidité au long de la chaussée du canal. Quand elle s'approcha, M. Cave reconnut que c'était un mécanisme de métal étincelant, d'une extraordinaire complexité. Puis, quand il voulut l'examiner de nouveau, il était hors de vue.

Bientôt M. Wace ambitionna d'attirer l'attention des Marsiens, et la première fois que les étranges yeux de l'un d'eux apparurent contre l'œuf de cristal, M. Cave se mit à pousser des cris, fit un bond en arrière, et, ayant immédiatement éclairé la chambre, ils commencèrent à gesticuler de façon à suggérer l'idée de signaux. Mais quand M. Cave retourna examiner le cristal, le Marsien n'était plus là.

Ces observations s'étaient poursuivies pendant la première moitié de novembre, et M. Cave, à cette époque, supposant que les soupçons de sa famille quant à l'œuf de cristal étaient calmés, s'aventura à l'emporter et le rapporter avec lui afin de pouvoir, quand l'occasion s'en présenterait, dans la journée ou le soir, se réconforter avec ce qui était devenu rapidement la chose la plus réelle de son existence. En décembre, les travaux de M. Wace, par suite d'un examen prochain, devinrent plus absorbants; les séances furent à contre-cœur suspendues pour une

semaine, et pendant dix ou onze jours — il ne peut mieux préciser — M. Wace ne vit pas M. Cave. Il fut alors pris d'inquiétude, et l'importance de ses travaux ayant diminué, il se mit en route pour les *Sept Cadrans*. Au coin de la rue, il remarqua des volets à la devanture d'un oiselier, puis à l'échoppe d'un savetier. La boutique de M. Cave était fermée.

Il frappa et la porte fut ouverte par le beau-fils en noir; celui-ci immédiatement appela Madame Cave, qui était — M. Wace ne pouvait faire autrement que de le voir — enveloppée d'amples voiles de veuve du modèle le plus imposant et le meilleur marché. Sans grande surprise, M. Wace apprit que M. Cave était mort et déjà enterré. La veuve était en pleurs et sa voix un peu épaisse. Elle revenait à l'instant même de Highgate. Son esprit était absorbé par ses projets d'avenir et les détails honorables des obsèques, mais M. Wace put cependant apprendre les circonstances de la mort de M. Cave. On l'avait trouvé dans sa boutique de très bonne heure, le matin du jour qui suivit sa dernière visite à M. Wace, mort avec l'œuf de cristal serré fortement dans ses mains froides et crispées. Sa figure était souriante, ajouta Madame Cave, et un morceau de velours noir était à ses pieds sur le parquet. Il était mort depuis au moins cinq ou six heures quand on le trouva.

Cette nouvelle fut grandement pénible pour M. Wace, et il s'adressa d'amers reproches pour avoir négligé les symptômes évidents de la maladie du vieillard. Mais sa principale inquiétude fut pour l'œuf de cristal. Il y fit quelques délicates allusions, car il connaissait les manies de Madame Cave, et il resta stupéfait d'apprendre qu'il était vendu.

Le premier mouvement de Madame Cave, aussitôt qu'on eut remonté dans sa chambre le corps de son mari, avait été d'écrire à ce toqué de clergyman qui avait offert une si forte somme pour le cristal, afin de l'informer qu'elle l'avait retrouvé. Mais après d'impétueuses recherches, auxquelles prit part sa fille, elle dut se convaincre de la perte de son adresse. Comme elle n'avait pas les moyens nécessaires pour pleurer et enterrer Cave avec tout l'appareil que requiert la dignité d'un vieil habitant des *Sept Cadrans*, elle avait fait appel à un autre naturaliste de leur connaissance. Il avait bien voulu se charger, après estimation, d'une partie des marchandises. L'estimation fut faite par lui, et l'œuf de cristal fut compris dans l'un des lots. M. Wace, après quelques convenables condoléances, un peu promptement expédiées peut-être, se rendit en toute hâte chez le naturaliste. Mais là, il apprit que l'œuf de cristal avait déjà été vendu à un grand monsieur brun vêtu de gris.

Ici se terminent brusquement les faits matériels de cette curieuse et, du moins pour moi, très suggestive histoire. Le naturaliste ne savait pas qui était ce grand monsieur brun et il ne l'avait pas observé avec assez d'attention pour le décrire minutieusement. Il ne sut même pas dire de quel côté s'était dirigé son client en quittant la boutique. Pendant un certain temps, M. Wace resta là, exerçant la patience du marchand avec des questions désespérées, et donnant libre cours à sa propre exaspération. Enfin, se décidant tout d'un coup à convenir que la chose entière lui avait glissé des mains, s'était évanouie comme une vision dans l'ombre, il rentra chez lui, quelque peu étonné de trouver les notes qu'il avait prises encore tangibles et visibles sur sa table encombrée.

Sa contrariété et son désappointement étaient naturellement fort grands. Il fit une seconde visite, également sans effet, chez le marchand, puis il eut recours à des annonces dans les périodiques qui devaient vraisemblablement tomber entre les mains des collectionneurs de bric à brac. Il écrivit aussi des lettres à la *Daily Chronicle* et à *Nature*, mais ces deux feuilles, suspectant quelque mystification, lui demandèrent, avant de les insérer, de bien réfléchir à ce qu'il faisait, et on lui fit même entendre qu'une histoire aussi étrange pourrait porter préjudice à sa réputation scientifique. D'ailleurs, les exigences de ses propres travaux devinrent plus urgentes ; si bien qu'au bout de quelques semaines, à part d'occasionnels mementos à certains marchands, il dut, malgré lui, abandonner sa recherche de l'œuf de cristal, et depuis ce jour l'ovoïde reste introuvable. Quelquefois, cependant, il me raconte, et je le crois sans difficulté, qu'il a des accès de véritable frénésie qui lui font abandonner ses occupations les plus urgentes et reprendre ses recherches.

Qu'il reste ou non perdu pour toujours, matière et origine sont choses également spéculatives au moment présent. S'il avait été acquis par un collectionneur, on aurait pu s'attendre à ce que les investigations de M. Wace vinssent à la connaissance de l'acquéreur par l'intermédiaire des marchands. M. Wace a pu néanmoins découvrir le clergyman et l'Oriental de M. Cave — qui ne sont autres que le Révérend James Parker et le Prince Bosso Kuni, de Java. Je leur suis redevable de certains détails de cette histoire. Le Prince n'avait eu d'autre objet qu'une simple curiosité — et son extravagance. Il n'avait été si désireux d'acheter le cristal que parce

que M. Cave se montrait si récalcitrant à le vendre. Il est tout aussi probable que le second acheteur n'ait tout bonnement été qu'un amateur occasionnel et nullement un collectionneur, et l'œuf de cristal, autant qu'il est permis de le supposer, se trouve peut-être à présent à quelques centaines de mètres de l'endroit où je me trouve, décorant quelque salon, ou servant de presse-papier, et il se peut que ses remarquables propriétés soient inconnues de son possesseur actuel. A vrai dire, c'est en partie avec l'idée d'une telle possibilité que j'ai narré cette histoire sous une forme qui la fera lire comme une chose toute naturelle par l'ordinaire lecteur.

Mes idées personnelles sur ce sujet sont pratiquement celles de M. Wace. Je crois que l'ovoïde de cristal sur le mât dans Mars, et celui de M. Cave sont en un rapport physique quelconque, mais à présent absolument inexplicable ; de plus, nous croyons tous deux que le cristal terrestre doit avoir été — peut-être à quelque date fort éloignée — envoyé de cette planète ici-bas, afin de permettre aux Marsiens d'avoir un nouvel aperçu de nos affaires. Il se peut aussi que les correspondants des ovoïdes de cristal des autres mâts soient sur notre globe. En tous les cas, aucune hypothèse d'hallucination ne peut expliquer ces faits.

H. G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

DE KANT A NIETZSCHE [1]

—

LA RÉGRESSION PHILOSOPHIQUE

—

Aux universités, les jeunes gens apprennent à croire.

BACON DE VERULAM.

I. Le Kantisme de la raison pratique. — II. Le criticisme de M. Renouvier. — III. Le néo-Kantisme allemand.

Une interprétation de la *Critique de la raison pure* selon sa logique extrême nous a montré l'Instinct de Connaissance supprimant les ressorts de la Vie dans l'humanité. On a fait voir ceci : l'idée d'un Dieu hors du monde, inutile en soi et inefficace à rendre compte de l'Univers, utilisée, lorsque entre en scène le rationalisme, à attirer sur une fausse piste l'esprit d'examen, et par là à protéger les fictions rationnelles qui seules sont indispensables au maintien de la Vie. En effet, tandis que les philosophes attaquent l'idée divine, ils demeurent attachés à ces fictions, et même ils croient rétablir leur hégémonie en les dégageant de la dépendance où elles se trouvaient à l'égard de la théologie. En réalité, ils les découvrent et les exposent au regard de l'esprit. La science de la Connaissance, en ses derniers constats, n'eut donc plus à se préoccuper de l'ancien Dieu; mais elle attira sous le jour de l'analyse les nouvelles petites idoles que la dévotion philosophi-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114, 115, 116.

que était en posture de diviniser et montra leur inanité.

Qu'un Dieu soit ou ne soit pas, voilà qui est d'un intérêt médiocre pour l'humanité. Mais que les idées de vérité et de finalité, créatrices de l'idée du Bien, directrices de l'effort, soient vaines, que la liberté, par laquelle l'homme se croyait capable de viser et d'atteindre son destin, ne soit que trompe-l'œil et erreur de perspective, voici qui est un grand désastre. L'homme a besoin de sentir la Vie déterminée dans son principe et dans sa fin : c'est là son vœu secret, c'est là l'espoir qui, même inavoué, demeure caché au cœur des philosophes et, sous la sécheresse des formules, dirige, influence et fausse leurs inductions. Or la science de la Connaissance nous montre l'Univers connaissable indéterminé par essence : il est, nous dit-elle, insaisissable à tout jamais en vertu des lois mêmes de la connaissance. Il y a une impossibilité absolue, pour un tout donné, de se représenter à soi-même dans sa réalité totale, parce que le sujet spectateur, se retranchant toujours et nécessairement du spectacle à contempler, le mutile, et, si souvent, si vite qu'il se déplace, entraîne avec lui toujours un élément du tout. Les formes indéfinies du temps, de l'espace et de la cause ne font pas autre chose que traduire cette impossibilité. Projetant une interrogation et une condition par delà tout spectacle vu, elles nous avertissent que ce spectacle n'est pas d'un Tout achevé et qu'il y manque un élément essentiel.

A côté de l'impossibilité de déterminer l'Univers, de découvrir une vérité absolue et de la proposer pour but à l'effort, la science de la Connaissance proclame l'impossibilité pour l'homme de diriger son activité, elle dévoile l'illusion de la liberté. Ou

l'homme, dit-elle, agit en vertu d'un déterminisme universel et il n'est pas libre, ou une spontanéité se développe en lui, imposant des manières d'être et des actes dont la cause est insaisissable, et en ce cas encore il n'est pas libre, puisque cette spontanéité est en lui ou n'y est pas, en dehors de toute intervention de sa part. Et la science de la Connaissance logiquement conclut au vide absolu du concept de la liberté en dehors de son sens positif où, cas particulier du déterminisme, il exprime la suprématie d'une force sur une autre.

Un tel corps de doctrine comporte-t-il la possibilité d'une morale ? Oui, si l'on entend par une morale l'ensemble des manières d'être déterminées par une conception particulière de l'existence et qui accompagnent logiquement cette conception. En ce sens, quelle sera cette morale? Un intellectualisme pur et simple. Pour des esprits conscients de l'impossibilité où ils sont de concevoir le monde en vérité, ou d'exercer quelque influence sur son développement, quel saurait être le sens de l'Univers ? Celui d'un spectacle dont ils seront les spectateurs et qu'ils considéreront au point de vue unique de sa visibilité. Ils s'abstiendront de porter des jugements de bien et de mal sur des choses et des actes qui ne peuvent être autrement qu'ils ne sont. Ils ne se demanderont jamais ce qu'ils doivent faire et ce que la société doit faire; tout au plus pourront-ils se distraire de la contemplation pure et simple de *ce qui est* en recherchant avec curiosité *ce qui sera*, ce qu'une société humaine, étant donnés ses antécédents, sera contrainte de faire.

Si l'on admet que les choses se laissent voir au point de vue de leur beauté lorsque l'on cesse de les considérer au point de vue de leur utilité ou de leur valeur

morale, — c'est tout un, — on pourra dire que le seul sentiment auquel de tels esprits seront accessibles et qui déterminera encore en eux le sujet nécessaire à tout spectacle, sera un sentiment esthétique. Là où les autres hommes se proposeront de modifier la Vie dans un sens d'utilité ou de moralité, eux auront pour loi de ne pas intervenir et de contempler la suite de l'événement, l'issue du jeu des forces engagées. Ils pourront considérer que la Vie réalise ainsi en eux son vœu dernier, qu'en instituant une suite de phénomènes à laquelle il est impossible d'assigner un terme, la Vie n'a d'autre désir que de se donner une représentation, en sorte qu'en y assistant ils accomplissent pieusement sa volonté. Telle pourrait être l'hypothèse plausible tirée en guise de conclusion métaphysique d'une science de la Connaissance pure; telle pourrait être une explication de l'Univers donnée du point de vue du Génie de la Connaissance.

Mais à se placer à ce point de vue même, on est forcé de convenir que cette morale esthétique ne saurait prévaloir, qu'elle ne saurait être l'apanage que d'un très petit nombre : car à supposer qu'elle se généralisât, les acteurs viendraient à faire défaut et le spectacle cesserait; cela serait contraire au vœu que l'on prête à la Vie. Aussi faut-il penser que cet appétit de connaissance pure ne se manifeste chez quelques êtres que vers les derniers stades de leur évolution phénoménale chez des races, en des familles, chez des individus proches de leur extinction. Au contraire les individus destinés, en vivant et en se perpétuant, à prolonger le Spectacle, sont incapables d'admettre les conclusions de la science de la Connaissance telles qu'elles viennent d'être exposées. Quelles que soient la vivacité, la pénétration, l'éten-

due de leur intelligence, ils échapperont à l'évidence parce que la physiologie l'exige et s'oppose à ce qu'ils *connaissent* absolument, parce que l'Instinct vital qui les anime met en eux la force de créer les mensonges nécessaires. Comme un sergent chargé d'enrôler des recrues, la Vie leur distribue le vin qui fait croire aux promesses.

Croire et faire croire, voici donc quel sera le but du plus grand nombre des philosophes, après comme avant la *Critique de la raison pure*. Bacon constatait que de son temps on enseignait à croire dans les Universités. Cela est vrai encore du nôtre. Mais ce n'est pas seulement dans les universités que cet engnement est prodigué, c'est dans tout livre capable de trouver un public de lecteurs. Ce que les hommes demandent à la philosophie, c'est de leur donner à croire, de leur donner un premier principe sur lequel fixer leur conduite, un but vers lequel avoir l'illusion de s'orienter; car, pour les raisons qui viennent d'être dites, le nombre des esprits à qui la joie de comprendre suffit en elle-même ne peut être jamais qu'insignifiant et négligeable. En se plaçant toutefois au point de vue de ces esprits qui tiennent dans la Vie le rôle du génie de la Connaissance, il sera curieux de faire un rapide examen des systèmes qui, sous le plein jour de la *Critique*, ont, depuis Kant jusqu'à Nietzsche, tenté de réhabiliter les illusions anciennes, ou de les déguiser sous des aspects nouveaux.

Parmi ces systèmes, les uns, comme le Kantisme et le Criticisme français, sans compter les survivants de l'ancien spiritualisme, marquent un retour pur et simple aux pétitions de principe de la métaphysique et de la théologie; d'autres, comme le positivisme en France ou en Angleterre, s'efforcent de

tirer un principe d'obligation des seules données de l'expérience. Le terme obligation comporte d'ailleurs chez ces derniers un sens moins rigoureux qu'il n'avait dans les systèmes métaphysiques : peut-être cette élasticité suffira-t-elle pour faire de quelques-uns des principes directeurs susceptibles d'être agréés par l'humanité.

Le rôle de la science de la Connaissance est de critiquer également les uns et les autres ; car en tant qu'ils s'efforcent de se donner pour vrais, ils sont tous faux également; mais la force et la vraisemblance avec lesquelles chacun impose son mensonge décident de leurs chances de succès. Aucun système de morale n'est viable s'il ne fait place au développement de ce pouvoir d'illusion qui décèle chez les hommes la présence réelle de l'Instinct vital et son énergie. C'est ce qu'il faut retenir; mais, si l'appel à la fiction est inhérent à la morale, encore doit-il être adressé avec assez d'ingéniosité, avec assez d'à-propos et de dissimulation, d'une façon pourrait-on dire assez contemporaine pour qu'il illusionne et engendre sous quelque forme la croyance. C'est par où il serait possible de distinguer, entre les systèmes les plus récents, en guise de pronostic, ceux dont les chances d'applications semblent les plus probables.

I

Parmi les systèmes de philosophie régressive qui, après le travail d'assainissement mental accompli par la *Critique de la raison pure*, tentèrent de restaurer les idées théologiques, il convient de citer en première ligne celui qu'a formulé Kant dans la *Critique de la raison pratique*, dans les *Fondements*

de la métaphysique des mœurs, dans les *Principes métaphysiques de la morale*. A Kant, c'est Kant lui-même qu'il faut opposer tout d'abord et qu'il faut immoler. On est tenu de le faire sans ménagement et d'omettre tous égards en raison de l'influence considérable exercée sur une classe nombreuse d'esprits par le faux rationalisme qu'il a restauré.

C'est à l'honneur de M. Maurice Barrès qu'il soit impossible aujourd'hui d'aborder un tel sujet, sans citer son nom et sans rappeler qu'en romancier et en sociologue, en une œuvre d'analyse et d'imagination d'une haute valeur psychologique (1), il a signalé la morale Kantienne comme un péril national. Le Kantisme, en sa partie morale, est un péril pour l'Esprit, pour cet état général d'intellectualisme que la *Critique de la raison pure* est faite pour fonder théoriquement et qui a atteint spontanément dans notre pays, en vertu d'un don de clarté propre à la race, son expression pratique la plus parfaite. Cet intellectualisme est avant tout un état de désintéressement de la croyance, excluant toute doctrine absolue, marquant une répugnance délicate à l'encontre de ce qui se réclame d'un principe et d'une présomption de vérité universelle. Un tel état suppose une race parvenue à la maturité de l'esprit ; c'est le cas de la race française, qui, ayant accompli, sous la forme catholique, sa crise de puberté religieuse vers les premiers siècles de notre ère, s'est montrée par la suite réfractaire, en sa majeure part, à se passionner de nouveau pour de semblables intérêts et n'éprouve plus le sentiment religieux que comme une attitude d'utilité transmise

(1) *Les Déracinés*.

par les ancêtres. Bien différente en cela des races voisines qui, hier, en plein seizième siècle, se trouvèrent assez proches de la crédulité barbare pour échanger leur religion contre une autre.

Cette différence est d'une importance considérable: le catholicisme en France, sous son aspect autoritaire, n'exerce plus sur les consciences qu'une action restreinte aux pratiques usuelles, à l'utilité sociale, à l'attitude sentimentale et traditionnelle propre à la race. Il n'inspire plus de fanatismes. Les croyants, eux-mêmes, plus persuadés qu'ils croient qu'en réalité ils ne croient, s'en tiennent à des démonstrations extérieures, et à des gestes coutumiers où ils trouvent leur contentement. Quant à la plus nombreuse partie de la nation, entièrement libérée de la croyance, elle ne conserve du milieu religieux où elle évolue qu'une étiquette et des principes de conduite immédiats par où chacun est incliné aux modalités les plus compatibles avec les intérêts communs. C'est un grand bonheur pour un peuple de posséder une religion qui a passé le temps de sa fermentation. Par la bienfaisance de ce privilège, la race française est actuellement la mieux préparée à voir éclore les modalités les plus intellectuelles de la Vie, c'est-à-dire les états sociaux où l'Instinct vital montre à l'égard de la Connaissance la tolérance la plus large et semble presque se concilier avec elle en exigeant pour se conserver moins de mensonge.

Rien de plus destructeur d'un semblable état d'esprit que le Kantisme. Le Kantisme, en morale, est une religion, et c'est une religion en pleine crise de fermentation. Il attire à lui tout ceux que continue d'angoisser, par delà les limites ordinaires, l'inquiétude religieuse. C'est ainsi que, seul parmi tous les

grands hommes que compte l'esprit moderne, Kant a trouvé grâce au tribunal spirituel de Tolstoï. A la manière d'une religion, le Kantisme engendre une pratique. A la manière d'une religion il persuade à ses adhérents qu'ils sont détenteurs de la vérité unique. « Nous croyons avec une pleine conviction, dit M. J. Tissot (1), que toute morale qui s'écarterait des principes si bien posés par Kant serait frappée d'erreur par le fait même. » Et c'est le même auteur qui ayant à désigner « la morale de Kant » ajoute cette rectification fervente : « Je veux dire la *morale* absolument. » Cette morale *absolue* est le principe même du fanatisme.

A vrai dire le Kantisme se confond avec le Christianisme. Une différence pourtant essentielle entre ces deux formes d'une même religion : l'une, le Christianisme, s'appuie sur la révélation ; l'autre se fonde sur la raison, ou du moins y prétend. L'une est une attitude d'utilité se réclamant d'un acte de foi purement volontaire, l'autre une attitude d'utilité se réclamant d'un principe hybride, d'un acte de foi rationnel.

La première a chez nous cet avantage de s'être offerte à la race au temps de son enfance, alors que l'Instinct vital tout-puissant lui créait l'aveuglement nécessaire à vivre et lui dictait la formule de ses besoins. La seconde réclame une intervention de l'Instinct vital plus violente encore, un aveuglement encore plus complet, — car il s'agit de fausser la raison au nom même de la raison et d'enfanter en plein midi les fantômes de la nuit. Or la race est loin de son enfance ; l'Instinct vital n'a plus sur elle le pouvoir de la contraindre à ce point à l'absurde. Elle

(1) *Principes métaphysiques de la Morale*. Traduction J. Tissot, avertissement, p. V.

est formée en espèce définitive et qui ne varie plus. Elle ne peut tenir sa vie morale que des attitudes traditionnelles enracinées par la coutume et par l'hérédité, devenues chez elle des manières d'être indépendantes de la foi qu'elles supposaient au début. C'est cet ensemble d'idées qu'embrasse et circonscrit la conception de M. Barrès. Appliqué à une race qui en est au point précis de son évolution où se trouve la nôtre, le Kantisme de la *raison pure* peut avoir l'empire de dessécher les anciennes racines, mais le Kantisme de la raison pratique est impuissant à créer une plante nouvelle, à imposer utilement sa greffe, parce que la connivence de l'Instinct vital lui fait défaut.

Périlleux donc pour la race en ce sens qu'il irait à la stériliser, le triomphe du Kantisme en morale marquerait la main mise d'un groupe étranger sur l'esprit national. En effet, le Kantisme est protestantisme. Dominées avec force par l'Instinct vital, proches de leur puberté, les races protestantes subissent actuellement encore cet aveuglement qui accompagne les époques de fermentation religieuse; elles sont et se montrent capables d'une adhésion — monstrueuse du point de vue intellectuel, — au dogme rationaliste. Elles y sont déjà préparées, car l'impératif catégorique se confond parfaitement avec la croyance à une révélation naturelle qui est le dogme du protestantisme le plus affranchi. C'est d'ailleurs ce qu'ont parfaitement senti les partisans en notre pays de la morale Kantienne et c'est ainsi que M. Renouvier a conclu naguère, pour assurer le triomphe de ses idées, à la nécessité de « protestantiser la France ». Ce triomphe signifierait chez nous la déchéance de la race autochtone et la suprématie d'une minorité qui, en se mettant en

opposition de tout temps, et par tous les moyens que les circonstances suscitaient, avec les attitudes de la généralité de la nation, montrait qu'elle appartenait, au point de vue ethnique, à d'autres groupements et n'était liée que par hasard de fortune à celui-ci.

Un tel triomphe, s'il pouvait advenir, aurait aussi des conséquences funestes d'ordre plus général. Au point de vue de l'intelligence libre, il consacrerait dans l'humanité un recul de plusieurs siècles. Une religion telle que le protestantisme, si libérale soit-elle en apparence, et quelque progrès qu'elle ait pu réaliser à son heure et dans certains milieux sur d'autres formes religieuses, une telle religion, par le fait seul qu'elle est dans la période de sa virulence, c'est-à-dire qu'elle inspire une foi active, entraîne nécessairement avec elle un obscurcissement de l'intelligence et réalise en un peuple un état de Connaissance beaucoup moins pur que celui que l'on voit compatible avec une religion ancienne, entièrement dépouillée, et dont les liens n'enchaînent plus. Par ses qualités mentales, par la vétusté de son système religieux, la race française est actuellement la seule chez laquelle on puisse espérer voir durer, pendant une période de quelques siècles peut-être, cet état d'intellectualisme pratique que l'Instinct vital ne tolère qu'à de rares détours de l'histoire. Le triomphe du protestantisme Kantien, en faisant perdre à la race française les bénéfices intellectuels de sa maturité, serait donc à ce titre, non seulement un péril national, mais aussi, d'une façon générale, un péril pour l'Esprit, parce qu'il retarderait le règne de l'une de ses manifestations les plus pures et ruinerait quelque chose de rare dont la réussite exige, avec des conditions particulières, de longs

siècles de préparation. C'est donc comme principe de fanatisme possible, en tout cas comme un état religieux et régressif en comparaison de l'état plus intellectuel réalisé par l'évolution en ce pays, que l'on envisagera ici sans indulgence le dogme Kantien de la *raison pratique*.

§

Kant, dans sa première Critique, a établi que la raison pure spéculative est impuissante à atteindre les idées de liberté, d'âme, de bien suprême, de divinité, et par conséquent à démontrer leur existence. L'expérience, seule, a-t-il établi, en fournissant un contenu aux concepts, les montre pourvus d'une réalité objective et permet d'affirmer qu'une existence les anime. Or les concepts Dieu, âme, liberté, bien, échappent, par leur caractère supra-sensible, à toute possibilité de voir leur existence révélée par l'expérience. Kant ne reviendra pas sur ce verdict d'impuissance prononcé contre la raison pure spéculative. Il le maintiendra en toute occasion avec une entière assurance, et dans son traité relatif à *l'Insuccès de tous les essais philosophiques de théodicée,* il insiste pour montrer le néant de toutes les preuves anciennes touchant les idées métaphysiques, pour bien établir l'impuissance de la raison spéculative à justifier la sainteté, la justice et la bonté divines, si bien que dans cette œuvre qui appartient à la période de reconstruction, le nihilisme de la Critique apparaît sous son meilleur jour et avec toute sa force.

Sur quelle preuve irréfutable, et si solide qu'elle dispense de toutes les autres, Kant va-t-il donc fonder la réalité de ces idées théologiques qu'il ressuscite l'une après l'autre? Sur l'existence de la loi

morale découverte dans une faculté nouvelle de la mentalité humaine, qui apparaît ici sous le nom de *raison pratique*. C'est la raison pratique qui, *a priori*, signifie à la volonté un impératif, à l'activité humaine un « Tu dois ». De ce simple fait, Kant va déduire l'existence de toutes les idées métaphysiques reléguées par la raison pure dans le domaine de l'Inconnaissable. Un commandement suppose, chez celui qui le reçoit, la liberté d'obéir et voici la liberté que la raison pure ne pouvait atteindre, qui du reste demeure pour nous incompréhensible, — Kant à bon droit le veut ainsi, — postulée par la loi morale qui ne saurait s'exercer sans elle, en sorte que nous devons tenir son existence pour assurée. La liberté, dit Kant, dans les *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, doit être supposée comme propriété de la volonté de tout être raisonnable. Mais la volonté de l'homme, avertie par *l'impératif* de l'existence de la loi morale, est sollicitée d'autre part par des motifs sensibles dont l'empire ne lui permet pas d'accomplir entièrement et immédiatement les ordres transmis par la *loi*, d'atteindre le souverain bien. La sainteté, c'est-à-dire, la parfaite conformité à la loi morale, ne peut être réalisée par l'homme, être raisonnable plongé dans le monde sensible, que dans un progrès à l'infini. Or ce progrès à l'infini suppose une existence et une personnalité de ce même être raisonnable prolongées également à l'infini, c'est-à-dire, l'immortalité de l'âme.

L'existence de Dieu est à son tour postulée, selon Kant, par ce fait qu'une cause douée d'intelligence et de volonté peut seule associer dans l'idée du souverain bien la félicité et la moralité. Pour enlever à sa doctrine tout caractère d'eudémonisme, Kant veut en effet que l'homme accomplisse la loi morale pour elle-

même indépendamment de tout appétit de bonheur. Mais le *souverain bien* ne serait pas le *souverain bien* s'il ne renfermait avec un idéal de vertu un idéal de félicité. Le fait d'un être méritant le bonheur et ne l'obtenant pas offrirait le spectacle d'un défaut d'harmonie incompatible avec l'idée même du *souverain bien*. La synthèse de ces deux éléments : moralité, sainteté, qui ne peuvent être entre eux dans un rapport de cause à effet ou de principe à conséquence, exige donc l'intervention d'un être parfait : cet être est Dieu ; Kant, parvenu à ce point du développement de sa pensée, rattache au Christianisme le faisceau des idées métaphysiques qu'il vient de rassembler et restitue ainsi, après le détour de la Critique de la raison pure, un système théologique et moral entièrement pareil à celui qui existait avant son entreprise critique. Mais il pense avoir ainsi rendu un grand service au besoin métaphysique et religieux de l'humanité en fondant son aspiration sur la raison, en donnant pour support à la révélation un dogme rationnel.

En réalité la *Critique de la raison pratique* est le défi le plus méprisant qui ait jamais été porté par l'Instinct vital à l'Instinct de Connaissance ; contraindre un grand esprit philosophique tel que celui de Kant à un si complet aveuglement, c'est, du fait de l'Instinct vital, la marque de toute puissance la plus évidente et la plus dédaigneuse pour l'esprit. On voit là comme une sorte de châtiment déshonorant infligé par le très haut dispensateur de l'Illusion et de la Vie au Héros clairvoyant de la Connaissance, qui jusque là, par-dessus tous les autres, avait divulgué les moyens de l'Illusion et de la Vie. Kant se voit ici produit en exemple comme quelque Nabuchodonosor, non de la puissance mais de l'esprit, métamor-

phosé en l'antithèse la plus complète de l'esprit et expiant, par l'humilité de son nouveau langage, une lucidité dangereuse.

La *Critique de la raison pratique* repose toute entière sur la pétition de principe la plus naïve qui se puisse concevoir, sur une substitution pure et simple de dénominations verbales, enfin sur la négation la plus radicale du principe de *la Critique* et des lois de toute critique. Tout le système théologique recrépi par Kant porte sur ce fait unique, l'existence d'une loi morale universelle, d'un impératif catégorique. Or Kant considère l'existence de cette loi morale comme un fait donné à priori par la raison pratique, un fait auquel il faut croire sans examen. Tandis que les idées de la raison pure sont des formes qui ne se montrent objectives qu'autant qu'une matière empirique vient les remplir, la loi morale est une forme dont aucune expérience ne révèle la réalité et à l'objectivité de laquelle Kant exige que l'on croie. L'artifice consiste donc à comprendre la croyance sous une des catégories de la raison, à prononcer le mot foi comme s'il devait s'épeler *raison pratique.*

Kant lui-même a reconnu, et M. Fouillée le constate dans son excellent livre de *Critique de tous les systèmes de morale contemporains*, — Kant a reconnu « qu'il n'y a d'autres fondements de la métaphysique des mœurs qu'une critique de la raison pure pratique ». Or ni dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* ni dans la *Critique de la raison pratique*, Kant n'a fait cette Critique de la raison pure pratique. « Il en résulte, dit M. Fouillée, que la morale de Kant manque de base. » Cela n'empêche, qu'après cette constatation, M. Fouillée ne consacre cent pages de son volume à mettre Kant

en désaccord avec lui-même sur tous les points secondaires de sa doctrine, sur toutes les déductions tirées de ce premier principe qui s'appuie sur le vide. Certes cette critique dénote les qualités les plus élevées, les plus brillantes et les plus sûres de l'esprit d'analyse : elle demeure claire en des régions obscures et pénètre patiemment dans les détails les plus minutieux de la matière à laquelle elle s'applique. Etant donné l'état actuel des mœurs philosophiques, il était nécessaire que cette critique fût faite. Mais que penser d'une coutume philosophique qui fait consister la philosophie à discourir si patiemment sur une théorie dont il a été reconnu tout d'abord qu'elle manque de base absolument? S'il en est ainsi en vérité, si réellement cette théorie manque de base, et si ce n'est pas là une vaine formule n'emportant aucun sens, que reste-t-il à faire, sinon passer condamnation sur une telle théorie oiseuse avec rudesse et sans ménagement? L'opinion qu'un lecteur désintéressé et dégagé de la révérence scolastique se forme, après avoir lu M. Fouillée, de la théorie morale de Kant ne se peut résumer qu'ainsi : une pétition de principe sans excuse, impuissante à unifier et rendre cohérente une suite de subtilités et d'arguties dont la mauvaise foi ou le fanatisme religieux sous sa forme morale, avec l'aveuglement qui en résulte, peuvent seuls fournir l'explication. Ne paraîtra-t-il pas singulier à un tel lecteur de voir M. Fouillée lui-même, créateur de cette opinion, conclure par des éloges?

Ce sont là, dira-t-on, jeux de philosophes; mais ils sont de nature à inquiéter tous ceux qui apportent aux questions philosophiques une conscience sérieuse et voient dans les recherches métaphysiques autre chose qu'un vain sport dialectique où il suffit

pour faire figure de lancer ses arguments selon certains gestes logiques, de recevoir les répliques de l'adversaire sur des raquettes scolastiques, et de les renvoyer avec dextérité selon des règles apprises. Si la science de connaître offre, ne fût-ce que pour un petit nombre, quelque intérêt, on pense ici qu'il faut stigmatiser qui la bafoue et que plus de rigueur est nécessaire lorsque l'auteur de l'injure, portant un plus grand nom, met en plus grand péril, par ce prestige, la connaissance. On ne témoignera donc aucun respect à l'égard de la préoccupation morale qui a fait dévier l'intelligence de Kant. La moralité d'un philosophe, c'est de suivre l'esprit dans toutes les voies où il mène, fussent-elles les plus périlleuses, de ne tenir rien pour sacré auprès de la droiture de l'intelligence. Cela exige un ascétisme que nous retrouverons chez Nietzsche, mais qui a fait défaut totalement au vieux Kant.

On va donc signaler ici les quelques tares mentales qui disqualifient dans son principe la morale Kantienne. Ces constatations imposeront le devoir de ne pas s'égarer plus longuement à la poursuite de déductions qui ne font d'ailleurs autre chose que ressusciter toutes les contradictions inconciliables de l'ancienne théologie.

§

On a montré précédemment comment les conclusions insuffisantes de la *Critique de la raison pure* et les hypothèses illégitimes hasardées dans cet ouvrage avaient seules rendu possibles les prétentions de l'Impératif. La raison pure spéculative, a dit Kant, ne peut atteindre les idées métaphysiques Dieu, âme, liberté ; mais elle ne démontre pas que ces idées soient irréelles. Il est vrai que

dans le monde phénoménal, qui nous est seul donné, nous ne connaissons pas de substance simple, ni de cause première, et que la loi des choses est la nécessité. Mais de ce que nous ne connaissons les choses que telles qu'elles nous apparaissent, nous sommes autorisés à supposer qu'en dehors du monde des apparences il existe un autre monde, celui des choses en soi ou des noumènes, en sorte que, si par une autre voie que celle de la raison spéculative, l'existence des idées métaphysiques était révélée, nous pourrions admettre cette existence dans le monde nouménal que Kant nomme aussi le monde intelligible, sans que leur incompatibilité avec les lois du monde sensible ou phénoménal impliquât contradiction. Or, pour demeurer sur le terrain de la pure critique, il eût fallu dire ceci : la raison pure spéculative épuise la faculté de connaître tout entière; il n'est pas de mode de connaissance en dehors de la faculté de connaître et tout ce que la faculté de connaître n'atteint pas demeure inconnaissable. D'ailleurs, non seulement la raison pure spéculative n'atteint pas les idées métaphysiques, mais elle déclare leur existence impossible ou se refuse à rien concevoir sous les noms dont on les désigne, en sorte qu'à imiter Kant en rougissant dans ses procédés dialectiques il faudrait dire ceci : si par une voie extérieure à notre faculté de connaître, il nous était donné de connaître l'existence de ces idées, nous ne pourrions accepter cette révélation sans renoncer à l'usage de notre raison.

Pour ne traiter ici que d'une seule des idées métaphysiques placées par Kant dans le monde intelligible, on rappelle qu'en un chapitre précédent on a montré la vacuité absolue du terme *liberté* en dehors de son emploi dans le monde de la relation

phénoménale. La liberté, a-t-on établi, loin d'être le contraire de la nécessité, est dans le monde phénoménal un cas de nécessaire et exprime l'état que détermine avec fatalité la suprématie d'une force sur une ou plusieurs autres. Si par libre, on entend désigner ce qui n'est pas déterminé par une cause, c'est là un concept négatif qui n'exprime que notre ignorance et dans l'intérieur duquel il n'est permis de situer rien de positif, rien sur quoi il soit possible de spéculer. Lorsque des forces se manifestent à nous de telle nature qu'elles nous paraissent sans causes, nous en sommes réduits à penser ou qu'elles ont une cause que nous ignorons, ou qu'elles sont ce qu'elles sont en raison de la fatalité de leur nature. Il faut insister là-dessus parce qu'aucune de ces deux hypothèses ne nous permet de saisir une notion nouvelle, cette notion du libre arbitre, indispensable à Kant pour que sa loi morale ait un sens.

Le contraire de ce qui a une cause est ce qui est sans cause. Voilà le concept négatif qu'il est permis de former à l'occasion du concept de ce qui a une cause; or ce concept négatif est entièrement inintelligible. Donner un nom à ce qui est inintelligible, poser que ce qui est sans cause est *libre*, c'est ne rien dire, c'est former un mot dans lequel n'entre aucun sens. Ce qui n'a pas de signification dans le monde phénoménal qui est pour nous, de l'aveu de Kant, le seul monde connaissable, saurait-il en prendre une dans l'inconnaissable?

La question du libre arbitre ne paraît si complexe que parce qu'elle n'existe pas : ce qui n'existe pas est nécessairement inexplicable. Toute personne humaine est un faisceau d'instincts disposés entre eux selon un rapport plus ou moins élastique et va-

riable, — mais d'une élasticité donnée et fixe, — en vertu de laquelle la hiérarchie instituée entre ces instincts est susceptible de se modifier plus ou moins selon la virtualité inconnue qui appartient à chacun d'eux. Ces modifications possibles se produisent sous l'influence de l'extérieur : circonstances, éducation — mais dans les limites absolument déterminées qui leur sont assignées. Nous ne connaissons pas et nous ne pouvons pas connaître le rapport hiérarchique exact qui existe entre les instincts, ni la mesure selon laquelle cette hiérarchie est susceptible d'être intervertie, c'est-à-dire que nous ignorons les combinaisons diverses auxquelles se prête une même personne; mais cette disposition et cette subordination particulières des instincts en chaque personne, l'intensité de chacun de ces instincts, les chances de suprématie de chacun d'eux, les révolutions qui feront passer la puissance de l'un à l'autre, tout cet ensemble constitue ce que nous nommons le caractère de la personne humaine. Tous les actes commis par celle-ci sont le résultat nécessaire de la rencontre de son caractère avec les forces extérieures. Et nous disons qu'il en est ainsi parce que nous ne possédons aucun autre principe d'explication. Nous ne pouvons concevoir l'acte commis que sous la catégorie de nécessité, bien que nous ne connaissions jamais, bien que nous ne puissions jamais connaître toutes les causes qui déterminent cette nécessité.

Ce n'est donc pas la question d'un déterminisme universel qui est ici en jeu. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de déterminisme universel et absolu, parce que l'idée d'un premier principe est contraire à l'essence même de la causalité, fondement du déterminisme, loi formelle de l'esprit et principe de la

sorcellerie de l'Univers. Mais tout acte nous apparaît comme nécessairement déterminé par un conflit entre des causes connues et des causes inconnues. A l'origine de toute série causale, il y a toujours une force dont nous ne saisissons pas la cause, qui par là s'élève pour nous de l'inconnaissable et dont nous ignorons le quantum et la virtualité. Mais si nous ignorons l'intensité de cette force, le degré et les modes possibles de sa virtualité, il nous est de toute impossibilité de concevoir que ces éléments n'existent pas, car aucune existence ne peut être appréhendée par l'esprit en dehors des catégories de la quantité et de la qualité. Or, du moment que ces éléments existent, nous ne pouvons concevoir qu'ils ne concourent à déterminer l'acte selon le rapport rigoureux qui existe entre eux et les éléments de causalité qui nous sont connus. L'intervention de l'inconnu et de l'inconnaissable dans tout acte émanant de la personne humaine n'a donc d'autre effet que d'introduire dans les conditions de l'acte un principe d'ignorance pour l'esprit, par où cet acte échappe à la possibilité d'être prévu mathématiquement, mais par où il ne saurait nullement échapper au caractère de nécessité qui détermine son accomplissement.

Tout acte humain, dira-t-on encore, a une double origine ; il suppose, d'une part, une suite de pensées et de réflexions propres à éclairer la personne sur ce qu'il convient le mieux qu'elle fasse, à quelque principe d'ailleurs, intérêt, devoir, sentiment, qu'elle ait la résolution ou la coutume de subordonner sa conduite ; il suppose d'autre part, une puissance propre de vouloir, c'est-à-dire d'exécuter ce qui a été jugé le meilleur, fût-ce à l'encontre d'instincts qui poussent à agir autrement. Or, ainsi que l'a

dit Nietzsche, « une pensée vient quand elle veut, non pas quand moi je veux ». Telle pensée qui surgit dans le cerveau de César n'apparaît pas dans le cerveau de Caliban. Il en est de même du vouloir. La faculté de vouloir existe en moi ou n'existe pas, et cela est indépendant de mon intervention. Et pas davantage il ne dépend de moi de prendre la résolution de vouloir ou de ne pas la prendre. Où celui-ci fait preuve d'un vouloir efficace, celui-là se montre incapable de tout vouloir. Avec la même fatalité, et en vertu de son caractère absolument déterminé, celui-ci fait acte de volonté et celui-là, malgré le désir qu'il en a, n'y parvient. Si l'homme était libre de vouloir à sa guise et d'exécuter toujours ce que dans son conseil il a jugé le meilleur, on cherche vainement quel mobile pourrait l'empêcher de mettre à profit ce pouvoir. De même si l'homme était libre d'avoir les meilleures pensées afin de se fixer les meilleurs buts, pourquoi n'userait-il pas toujours de ce privilège? Mais « une pensée vient quand elle veut ». Un vouloir se manifeste au service d'un instinct quand cet instinct est le plus fort, et l'homme n'est libre ni de vouloir ni de penser en dehors des limites précises et des modes individuels de sa faculté de vouloir et de penser.

On est donc contraint de reconnaître qu'il n'y a place dans les actes de la personne humaine que pour la *nécessité*, pour une nécessité déterminée par un double courant de causalité; l'un d'ordre intellectuel et l'autre d'ordre volontaire. Or, la liberté est le premier postulat de la loi morale, de l'impératif catégorique imaginé par Kant. Sans liberté l'impératif s'effondre, entraînant dans sa chute, selon la volonté expresse de Kant, les idées

du devoir, de l'âme et de Dieu, échafaudées en pyramide périlleuse sur cette base bancale.

§

L'homme ne s'évade de l'ignorance nécessaire que dans l'absurde. Kant, pour faire place au concept inconcevable de la liberté, a imaginé un monde nouménal. On a constaté déjà que l'hypothèse des noumènes est inadmissible et constitue une des tares les plus grossières de la *Critique de la raison pure*. On a dit qu'en dehors de l'espace, du temps et de la cause, dont l'intervention suscite aussitôt le monde phénoménal, avec l'appareil rigoureux de ses lois, il n'y a place que pour l'hypothèse de la *chose en soi*, dont nous ne pouvons rien préjuger, sinon qu'elle est située extérieurement à tout état de connaissance. Un monde nouménal impliquant des lois, donc distinction en objet et en sujet, donc diversité, se confondrait absolument avec le monde phénoménal, en sorte qu'une telle hypothèse ne parvient pas même à se construire. Elle n'aboutit du reste qu'à ressusciter les extravagances théologiques, à susciter des antinomies dont l'esprit humain dans ses pires aberrations est seul responsable et qui n'existent pas dans la nature des choses. C'est ainsi qu'il n'est pas plus possible de concilier la nécessité phénoménale avec la liberté nouménale, qu'il ne l'était en théologie de concilier la liberté humaine avec la prescience et la toute-puissance divines.

Il faut donc proclamer bien haut que si Kant, avec la meilleure part de la *Critique de la raison pure*, où il érige en dogme la relativité de la connaissance, a doté l'esprit philosophique de la plus grande œuvre des temps modernes, il a aussi, avec

la *Critique de la raison pratique*, et en s'efforçant à déduire l'absolu du relatif, mis au monde la monstruosité mentale la plus attristante qu'ait jamais enfantée l'imagination en proie aux suggestions de l'Instinct vital. On pense ici qu'un mensonge est une forme nécessaire de toute manifestation de la Vie, et qu'aucun temps ne se soustrait à cette nécessité; encore faut-il que ce mensonge soit en rapport avec le développement intellectuel de l'époque à laquelle il se propose. L'ancien mensonge théologique offert à des races naïves avait la pudeur de justifier les contradictions qu'il impliquait au moyen d'un « credo quia absurdum » qui demeurait respectueux des lois de l'esprit et ne compromettait du moins que la volonté. Le mensonge Kantien, qui s'offre pourtant à des temps réputés plus éclairés, a substitué à cette formule ce défi imprévu : un « intelligo quia absurdum » devenu la devise à vrai dire de tout le rationalisme contemporain.

§

Avant d'abandonner pour n'y plus revenir cette fabrique de monstres intellectuels qu'est l'œuvre du second Kant, il faut encore signaler pourtant que le titre même de sa dernière critique, si l'on tient compte du sens qu'il lui donne, implique une confusion entre existence et connaissance qui fut le moyen théologique de toute la métaphysique spiritualiste tant en Grèce qu'au Moyen-Age, et une pétition de principe sur laquelle se fonde toute morale de devoir, celle-ci : le pouvoir attribué à l'homme de choisir ses actes et de diriger son activité. Il semble, a-t-on dit déjà, que dans la *Critique de la Raison pure*, Kant ait examiné la valeur de toute notre faculté de connaître. Or, ce

nouveau titre, *Critique de la Raison pratique*, suppose que nous possédons une nouvelle faculté de connaître et que cette faculté nouvelle est la volonté, la faculté de produire des actes; car c'est de cette faculté que Kant va nous entretenir. Or, considérer la volonté qui, par les actes où elle se manifeste, est *objet* de connaissance, comme un nouveau et particulier *moyen* de connaître, c'est trancher la question qu'il s'agit précisément d'examiner, c'est créer une confusion qui engendre par la suite ces antinomies inconciliables dont on voudrait rendre la raison responsable, alors qu'elle proviennent seulement du mauvais usage que l'on en fait.

A côté de la *Critique de la Raison pure*, il y avait place pour un autre ouvrage, pour une *Critique de la volonté pure*. Celui qui l'eût entrepris, avec un esprit indemne de prévention morale, eût été amené à concevoir la Volonté à la façon de Schopenhauer, — hors de l'homme aussi bien que dans l'homme, — comme la matière et le contenu de la Vie. Il eût constaté que l'homme possède la faculté de prendre conscience de ce contenu au titre phénoménal, selon les formes déjà décrites de la Connaissance. Critiquant alors la volonté telle qu'elle se manifeste dans l'homme, il se fût appliqué à discerner dans chaque acte quelle est la part de la Volonté, quelle est celle de la Connaissance. Il eût été contraint de réduire le rôle de la Connaissance à l'acte unique par lequel le sujet prend conscience de toutes les modifications de l objet. Il eût vu que dans tout débat intérieur qui précède l'accomplissement d'un acte visible, la Volonté accomplit une série d'actes invisibles, rigoureusement déterminés par l'état de complexité et de perfec-

tionnement de l'organisme cérébral et que tous ces actes, *une fois accomplis*, se reflètent dans la conscience où ils deviennent objets de connaissance sous le nom mythologique de *motifs*. Il eût vu aussi que la Connaissance n'intervient jamais dans la détermination des actes, mais que ceux-ci se succèdent dans l'homme, ainsi que hors de l'homme, selon les lois de la causalité naturelle, déroulant sous le regard de la Connaissance le tissu indéfini de l'Univers des perceptions et des sensations. Il eût vu qu'il ne peut en être autrement, parce que le fait de prendre conscience de quelque chose suppose nécessairement que quelque chose existe, parce que ce fait même de prendre conscience est subordonné à un mouvement moléculaire dans l'organisme, mouvement qui appartient à la série de la nécessité causale.

Une telle conception, fondée sur le respect des distinctions naturelles, ne commande plus des essais de conciliation impossible entre un libre arbitre nouménal et une fatalité phénoménale, entre la liberté humaine et la toute-puissance divine parce que de telles questions ne se posent pas. Plus de loi qu'il soit possible de transgresser comme ce singulier impératif catégorique qu'il était plus aisé d'enfreindre que d'observer. Mais d'une part un monde objet de connaissance, offert au regard et se déroulant devant la curiosité de l'esprit comme un panorama en mouvement, un monde mis en œuvre par des moyens dont nous ignorons le principe ; d'autre part, le sujet de la connaissance assistant à ce spectacle, dans le *moi* et hors du *moi*, à travers l'appareil d'optique que composent les lois de la représentation phénoménale

Parvenu à ce point de vue, l'auteur se fût attaché à rechercher l'explication de ce double aspect que présente le monde objectif, en tant que les manifestations de son activité apparaissent dans le moi ou hors du moi. Le point où la sensation se mue en perception eût fait voir l'union étroite de ces deux modes en même temps que le principe de leur distinction. La méthode eût alors exigé que l'on mît à part, pour les mieux étudier, les manifestations de la volonté intérieure au moi, et que l'on recherchât les formes particulières à travers lesquelles cette volonté apparaît. Car il va de soi que cette critique eût été, comme l'autre, purement *formelle* et n'eût rien décidé quant à la substance de la volonté, qui ne peut être atteinte et qui sort de l'inconnaissable. Le plaisir et la douleur eussent pu être considérés comme les formes de la volonté, imposant au désir sa réalisation dans l'acte. Mais il y eût eu lieu de se demander si, en deçà de ces formes de la sensibilité, et par analogie avec les affinités minérales qui, indépendamment de tout plaisir et de toute douleur, déterminent les mouvements commandés par la loi, il n'existe pas des formes plus pures de la volonté dans l'homme, des suggestions primordiales plongeant, par-dessous la floraison des apparences psychologiques, dans le monde profond de la chimie et dont le plaisir et la douleur ne seraient que la traduction la plus ordinaire. Ainsi atteindrait-on un véritable impératif armé des chaînes de la nécessité et assurant au drame de l'Univers une représentation de tous points conforme au texte.

Quelles que soient d'ailleurs ces formes pures de la volonté, dégagées par la critique elles certifieraient leur légitimité en ceci, qu'à la différence

de l'impératif Kantien, elles exerceraient un empire réellement universel et qu'un acte ne pourrait pas plus devenir en dehors d'elles qu'un objet apparaître à l'esprit en dehors de l'espace, du temps, de la cause et des catégories de l'entendement.

Cette critique de la volonté est une œuvre qui demeure à entreprendre et dont la *Critique de la raison pratique*, simple pétition religieuse et sociale, n'a pas même effleuré l'objet. En recherchant ce que les hommes doivent faire, au lieu de rechercher les lois suivant lesquelles les hommes accomplissent nécessairement des actes, Kant a posé au point de vue de la connaissance un problème analogue à celui qui consisterait à rechercher ce que doivent faire, comme s'ils avaient le souci de choisir, les molécules d'un litre d'eau chauffée à cent degrés.

II

Ce qui vient d'être dit du concept de la liberté à propos de la morale Kantienne, joint à l'analyse spéciale qui a été faite de cette idée, considérée comme idole du ciel logique, en une étude précédente, dispense de critiquer dorénavant les systèmes philosophiques que l'on voit s'élever depuis Kant jusqu'à Nietzsche, systèmes qui, à l'encontre des principes de la raison pure spéculative, supposent tous la liberté et s'effondrent sans elle. Il n'est donc que de les énumérer aussi brièvement qu'il sera possible, que les dénombrer en une revue rapide comme des troupes à la solde de l'Instinct vital, pourvues encore d'armes démodées dont il semblerait que la portée ne dût plus être efficace.

Parmi ces systèmes pourtant, le criticisme de M. Renouvier se distingue par cette particularité,

qu'au concept même de la liberté il a tenté de substituer le fait psychologique d'une présomption de liberté dont on ne saurait nier que les hommes ne soient pourvus, présomption qui lui a paru suffisante pour fonder la loi morale. Cette présomption de liberté est en effet le trompe-l'œil qui, dans la pratique, institue les morales diverses que l'on voit historiquement régir les hommes. Elle peut être pour un législateur de peuples, bienfaisant ou tyrannique, un moyen d'imposer des lois et de modeler un état social. Mais un philosophe, qui sait le mensonge de ce trompe-l'œil, et qu'il n'est pas de liberté, ne peut sérieusement songer à fonder sur cette apparence une loi réelle. En le tentant, il substitue à une théorie philosophique un moyen de gouvernement, il accomplit ce qu'ont accompli jusqu'ici toutes les philosophies au service de l'Instinct vital, et convertit par un coup de force un principe d'utilité en un principe de vérité. Ce procédé illégitime est bien d'ailleurs le seul qui légitime tout système rationaliste promulguant un impératif. On le découvre au fond du dogme protestant que M. Renouvier voudrait imposer à ce pays, dogme qui pose à son principe la croyance à l'existence de Dieu en vertu d'une révélation naturelle (raison pratique), parce qu'il est commode et utile de disposer, en réalité, d'un pareil être pour régler la vie morale individuelle et sociale. Mais ce pouvoir, qui passe l'hypocrisie, de se donner le change, de se duper soi-même par mesure d'utilité, ce pouvoir qui est le privilège des races au service de l'Instinct vital, telles que le sont actuellement les races anglo-saxonnes, ne paraît pas être l'apanage d'une race intellectuelle comme la nôtre, soit qu'elle tienne cette netteté de l'esprit de qualités natives, soit

qu'il la faille expliquer par son état de maturité. On peut déduire de cette considération que les théories de M. Renouvier, en tant que système et danger social, ne parviendront pas à obscurcir la mentalité nationale, si menaçantes toutefois qu'elles paraissent actuellement par leur alliance avec le protestantisme universitaire, dont M. Goyau, dans un livre récent, très soigneusement documenté, nous dit les tendances et les compromissions (1).

Au titre philosophique, il va de soi qu'un tel système n'admet pas la discussion et qu'il se classe lui-même, par ses appels à la croyance, hors la science de la connaissance. Mais il est d'un extraordinaire intérêt qu'un philosophe de la valeur de M. Renouvier n'ait pas craint de le formuler. Cela donne la mesure de l'empire tout-puissant que peut exercer l'Instinct vital sur de bons esprits; cela est fait pour nous montrer l'enceinte où ils sont enfermés et où se brise pour eux toute logique.

Cette enceinte est bâtie avec les matériaux qui sont — ou que du moins ces philosophes déclarent —indispensables au maintien de l'existence. Aucun raisonnement ne prévaut contre cet intérêt supposé : c'est sur cet intérêt, et non sur un autre argument, que se fonde le dogme de la primauté de la morale, par lequel la faculté de comprendre est subordonnée à la faculté de croire dans les choses mêmes de l'Intelligence. C'est animé par le zèle d'un si puissant intérêt que M. Renouvier s'écrie, à propos du Kantisme, avec cet accent de Polyeucte confessant le vrai Dieu, si choquant pour une oreille philosophique : « Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que le dogme métaphysique se reconstitue jusque dans la *Critique de la raison*

(1) Georges Goyau : *L'École d'aujourd'hui*. Perrin.

pure, œuvre de démolition, et que la grande nouveauté, le criticisme affirmateur, *la morale prenant le pas sur les doctrines, la vraie critique* enfin appartient à d'autres ouvrages (1). » Et en note, l'auteur affirme de nouveau sa croyance en ces termes : « Les conclusions de M. Secrétan ne sont pas en tout différentes des nôtres, car s'il continue à tenir pour la métaphysique, il admet du moins la prééminence de la *morale et c'est là le point essentiel.* » Enfin on ne saurait résister à citer ici cet autre extrait, qui, sous le couvert d'un nom illustre, est propre à idéaliser toute cette classe d'esprits, serviteurs de l'Instinct vital, et à faire voir, en enregistrant simplement leur aveu, l'ordre de considérations partiales à souhait et étrangères à toute logique sur lequel s'appuie avec confiance leur philosophie. Le philosophe que l'on fait comparaître ici, c'est Aristote lui-même, traduit par M. Renouvier et dont voici la déclaration, en guise de conclusion à une théorie sur les futurs contingents : « Cet avenir est réellement incertain dans quelques cas. Autrement, il n'y aurait plus de liberté; tout serait nécessaire et les délibérations des hommes seraient vaines, *ce qui n'est pas tolérable* (2). »

« Ce qui n'est pas tolérable ! » Ainsi philosophait *ab irato* il y a deux mille et quelque trois cents ans le père de la philosophie. Telle est l'intolérance typique, tel est l'acte volontaire que requiert à son principe tout système philosophique soucieux de formuler une morale impérative, et cette même intolérance est encore de nos jours l'unique justification de cette doctrine de la primauté de la mo-

(1) *L'année philosophique* (1868), p. 101. *L'infini, la substance et la liberté.*
(2) *L'année philosophique* (1868), p. 27.

rale qui fanatise la philosophie criticiste en France et l'incite à prendre rang de religion positive.

§

M. Renouvier toutefois ne s'en est pas tenu à cette présomption de liberté dont la vertu risquait d'apparaître vraiment trop chancelante. Il a tenté de faire place en philosophie au concept d'une liberté réelle et il a suivi pour parvenir à ce but un détour où il a accompli d'excellente besogne. On sait que M. Renouvier rejette entre autres choses dans le Kantisme toute la théorie des noumènes : cela l'induit à refuser toute réalité aux idées d'infini et de substance qui ne sauraient prétendre, d'après Kant lui-même, qu'à une existence noumé-nale. Fidèle à cette conception, M. Renouvier a entrepris à travers la philosophie des différents âges une critique générale de ces concepts, critique du plus haut intérêt et d'une grande solidité. Mais sait-on dans quel but le philosophe a entrepris de ruiner ces concepts? M. Renouvier pense atteindre du même coup le concept de la nécessité; tout au moins il espère pratiquer au travers de cette idée inexorable une brèche par laquelle il se flatte d'introduire la liberté dans le monde des phénomènes. Si l'infini peut se concevoir comme un tout substantiel plein et continu, il en résulte aussi que « tout est solidaire », que « tout s'enchaîne et se lie indissolublement dans la substance du plein » (1). Rien ne peut être soustrait à la nécessité. Il est donc indispensable, estime le philosophe, pour faire place à la liberté, de détruire les idées d'infini et de substance. Sans l'Infini « la Substance matérielle s'écroule, la série éternelle des phénomènes

(1) *L'année philosophique* (1868), p. 7

(a parte ante), puis la prévision ou détermination antécédente quelconque (a parte post) manquent de base et il faut admettre des commencements, des premiers commencements à chaque chose et à toutes » (1).

Voici donc, introduite par M. Renouvier, cette conception des commencements de série et des hiatus entre séries causales que l'on a rencontrée déjà au cours de cette étude, à l'occasion du livre de M. Boutroux sur *la Contingence des lois de la nature*. On ne peut donc qu'objecter ici une fois de plus que la liberté n'est pas le contraire de la nécessité, que la liberté est, en dehors du sens relatif où ce mot a cours dans la pratique, un concept vide de toute signification, que la nécessité causale est pour l'esprit le seul principe d'explication des phénomènes, que là où nous ne pouvons appliquer ce principe, le domaine de l'ignorance commence pour nous et qu'il n'y a place en ce domaine pour aucun concept, fût-ce pour celui de la liberté, quelque besoin que puissent avoir de ce levier des philosophes désireux de se muer en sacerdotes ou en politiques et de graver la loi sur les tables de la conscience. Il n'est pas prouvé que le concept d'un indéfini, rebelle à toute détermination, substitué au concept d'un infini embrassant la totalité des conditions, ferait naître nécessairement des solutions de continuité dans la chaîne des phénomènes ; mais si cette preuve était faite, elle n'irait à rien de plus qu'à étendre le domaine de l'ignorance et à appauvrir l'espoir scientifique. Si considérable que l'on imaginât le nombre des commencements de série, il n'arriverait jamais que, du choc de ces énigmes multipliées, jaillît

(1) *L'année philosophique* (1868).

dans l'esprit quoi que ce soit de semblable à de la liberté au non-sens métaphysique du mot.

§

A côté de M. Renouvier, on ne saurait oublier M. Pillon, fondateur de cette *Année philosophique* qui fut, durant une brève période, la forteresse du criticisme. La doctrine de M. Pillon est identique à celle de M. Renouvier, primauté de la morale, acceptation intégrale de la *Critique de la raison pratique* et de l'impératif comme dogme indiscutable et comme principe d'explication de la Connaissance, rejet des noumènes et prétention pareille d'écarter toute métaphysique. Cette similitude est rare entre philosophes, mais elle s'explique précisément par l'acte de foi qui se cache sous les apparences dialectiques du système et « fait du criticisme une doctrine vraiment positive », nous dit M. Pillon. C'est une religion positive qu'il eût fallu dire.

Le criticisme de M. Renouvier semble avoir été la manifestation la plus importante du rationalisme dogmatique de Kant, bien qu'il en soit en même temps l'expression la plus hétérodoxe par le rejet du monde nouménal. Mais à côté des philosophes de cette école, nombre d'autres, s'inspirant de la péripétie Kantienne, jugèrent possible de concilier ces deux instincts, qui s'excluent, croire et comprendre. Parmi ces philosophes, dont les uns sacrifièrent davantage à la croyance, tandis que les autres firent une part plus considérable à la critique, il faut grouper, autour de MM. Renouvier et Pillon, et à la suite de M. J. Tissot, qui fut un pratiquant fervent de la religion rationnelle, des noms tels que celui de M. Lachelier, qui tenta de faire passer de la logique formelle à la réalité nouménale le prin-

cipe de finalité, tels que ceux de M. Dauriac et de M. Boutroux, ceux enfin de nombreux philosophes indépendants, spiritualistes ou chrétiens, qui n'échappèrent pas à la forte influence de Kant et tâchèrent de trouver dans l'arsenal de sa dialectique des armes pour défendre des idées chères et des prétextes pour aboutir toujours, après des apparences d'émancipation, à quelque restauration de morale impérative. Pour tous ceux-ci, la loi morale est demeurée, vestige théologique, le clocher choisi, en vertu de quelque pacte secret de l'instinct, comme but de toute course à travers les idées. Sous cette dernière catégorie se rangent, à la suite de MM. V. Cousin, Jouffroy et du groupe éclectique, MM. Ravaisson, Secrétan, Janet, Franck, Caro, Jules Simon, M. Vacherot aussi, — bien qu'il prétende dégager la morale de la dépendance de la religion et de la métaphysique et l'appuyer sur la seule psychologie. Les systèmes de tous ces philosophes supposent une loi morale impérative et la liberté : ils relèvent par là des critiques précédentes et témoignent de cette régression philosophique dont Kant, après la *Critique de la raison pure*, a donné l'exemple le plus illustre.

III

Tandis que le Criticisme français, considéré en son représentant le plus autorisé, rejette la théorie nouménale de Kant et se fonde sur la *Critique de la raison pratique*, sur l'impératif catégorique, pour se persuader qu'il atteint l'absolu, les philosophes qui, en Allemagne, entreprirent de spéculer à la suite de Kant, employèrent pour parvenir au même but une tactique toute contraire. Le spectacle

demeure d'une belle et complète ironie : à peine l'Instinct de Connaissance, se manifestant dans le génie critique de Kant, a-t-il montré l'impossibilité pour l'esprit d'atteindre rien d'autre que du relatif, à peine a-t-il gravé le mot *inconnaissable* aux confins du monde phénoménal, aussitôt le même homme de génie par qui fut promulguée cette claire découverte se précipite sur cette porte close de l'inconnaissable et emploie toutes ses vieilles forces à l'ébranler, aussitôt tout ce qui dans le monde fait profession de philosopher invente fausses clefs, paralogismes et sophismes pour pénétrer dans ce domaine inaccessible et croit en rapporter l'absolu sous quelque forme.

En Allemagne, par l'entremise des Hegel, des Fichte et des Schelling, le noumène va s'incarner dans le phénomène à moins que le phénomène ne se hausse jusqu'au noumène. L'un et l'autre se mêlent et s'étreignent, tandis que du sujet confondu avec l'objet émerge l'absolu. Avec Hégel, le phénomène n'est plus l'apparence subjective que Kant avait déterminée; il est doué d'une existence immédiate, engendrée nécessairement par le développement logique de l'idée. Fichte et Schelling en useront à l'égard des lois critiques avec la même liberté et ces divers systèmes ne sont que desseins prêtés à l'absolu, descriptions, sur le calque des données historiques et scientifiques, des modalités de l'Etre qui, au terme de son évolution, prend toujours souverainement conscience de lui-même. De telles vues théoriques pourraient valoir comme hypothèses et pronostics hasardés sur les destinées de l'Univers : à ce titre elles pourraient être des romans philosophiques offrant à l'avidité métaphysique un aliment ou des aliments divers au gré des prédilections. Encore

pour être acceptables en ce genre, devraient-elles être construites de façon à ne pas blesser les lois de la raison, devraient-elles s'abstenir de nous montrer un état de savoir et de conscience absolus dans une confusion de l'objet et du sujet qui ne laissent place à aucun état de connaissance. De telles conclusions communes à tous ces systèmes les montrent en contradiction avec les principes critiques dont ils se réclament.

Après cela, on n'a pas à vrai dire à leur reprocher d'admettre au nombre de leurs éléments ce concept de la liberté qui fut de tout temps le ciment des hypothèses métaphysiques, non pas que ce concept n'y soit représenté, mais parce qu'il y figure sans aucune utilité et ne fait pas à vrai dire partie de l'édifice. Dans un système qui assigne au monde un développement spontané, mécanique, à la manière de la philosophie de Hégel, on cherche en vain la place de la liberté. Pourtant Hégel l'y a placée parce qu'elle fait partie de tous les anciens édifices théologiques et que l'esprit des hommes s'y montre attaché, aussi parce qu'elle entraîne la responsabilité et que la sentimentalité moderne, comme l'ancienne, exige ces conditions pour légitimer la morale, la justice et le droit de punir. D'ailleurs, introduire la liberté dans le monde de la nécessité, n'est-ce pas le vieux procédé philosophique créateur d'antinomies que l'on pose comme inconciliables, puis que l'on résout avec désinvolture, et dont la présence, chassant le bon sens de la place, assure la perpétuité du jeu métaphysique?

On ne saurait nier que Hégel n'ait produit avec sa forme dialectique un procédé très propre à systématiser, procédé industriel en quelque sorte, en ce sens qu'une fois mis en jeu par l'intelligence la

plus moyenne, il façonne de lui-même, sans que l'auteur ait besoin d'un nouvel effort original de pensée, la matière qui lui a été confiée. Parallélisme du rationnel et du réel, confusion de l'être et de la pensée dans l'idée qui tour à tour déroule ces modes pour les résorber, mouvement dialectique de l'idée, — thèse, antithèse, synthèse, — par lequel celle-ci engendre elle-même ses formes successives, se contrariant et se divisant pour se concilier et s'unir en une unité supérieure, tels sont les rouages de cette dialectique. Sous la direction de Hégel, ce machinisme idéologique a produit, en ses développements applicables à la pratique, le système politique de gouvernement absolu qui, par rencontre, se trouva être l'idéal prussien vers 1828, époque à laquelle le philosophe distribuait avec une autorité souveraine son enseignement à Berlin.

Depuis, l'Hégélianisme s'est démocratisé. Avec Karl Marx, et d'une façon générale avec tous les constructeurs de futures Salente, il a donné naissance à nombre de théories sociales où s'épanouit le plus bas optimisme. Car grâce à la synthèse toujours tout s'arrange : si la vie laisse découvrir quelque part des antagonismes, l'auteur se réjouit et l'humanité n'a qu'à se féliciter avec lui des conflits où elle se déchire; car cet antagonisme, en nous montrant que l'idée grandit et évolue, que la vie gagne en complexité, nous annonce des solutions prochaines en une ordonnance plus parfaite. Tout dans la nature se coordonne, conspire vers l'unité, concourt à l'harmonie. A travers le rude labeur moderne, l'humanité se dirige vers une ère de félicité. Comme dans les mauvais romans tout finit bien : la synthèse promet au monde un Messie, et tandis que le temps actuel s'accomplit parmi les luttes coutumières, un

Eden s'entr'ouvre dans les perspectives de l'avenir, un Eden inquiétant, dont l'ancien paradis catholique peut seul faire imaginer la félicité et l'ennui. Car en matière de bonheur comme en tout autre ordre de conception, la prétention métaphysique de créer de l'absolu se heurte aux lois de notre faculté de connaître dont les formes indéfinies n'engendrent que du relatif. La sensibilité secrète de l'humanité rejette la fadeur de cette félicité parfaite. En harmonie avec la curiosité de l'Intellect que tout assouvissement attise pour une recherche plus anxieuse, elle se sait insatiable. Le Faust de Gœthe connaît cette loi; il spécule sur cette forme de la sensibilité humaine pour duper Méphistophélès, lorsqu'il conclut avec lui le pacte sous cette condition où il insiste : « Si tu peux me séduire au point que je vienne à me plaire à moi-même, si tu peux m'endormir au sein des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour! Je t'offre le marché... Si je dis jamais au moment : Attarde-toi, tu es si beau! Alors tu peux me charger de liens. »

JULES DE GAULTIER.

ÉLÉVATIONS SENTIMENTALES

—

VOUS SAUREZ

Je saurai malgré vous, enfant tendre et cruelle !
Montrer le but divin à ce front révolté
Et rendre à l'Eternel une grâce éternelle
Q ue blesse au cœur le mal des faciles bontés.

C'est en jetant la faulx dans les moissons mûries,
En égorgeant l'agneau bêlant dans les prés verts,
En écrasant la pomme et la grappe rougie
Que l'Homme peut aller soumettant l'Univers.

Puisqu'il vous faut, ma sœur ! connaître la souffrance,
Et prendre durement le dédain de ses pleurs,
Vous la saurez rugir sous les amours en fleurs ;
Car il n'est plus de cri qu'à n'est plus d'espérance.

Vous saurez que la grâce est un dépôt sacré,
Qui destine aux rigueurs destinant à la gloire,
Et qu'on la doit mener aux suprêmes victoires
Sur des monts sanglotants de doux cœurs massacrés ;

Vous saurez que le sang est la sainte rosée
Dont, aux graves matins des grands jours de l'Esprit,
Pour l'accomplissement des hautes destinées,
Les pouvoirs *sont lavés et les* devoirs *nourris...*

— S'il vous fallait, enfant, des preuves moins hautaines,
Sous plus de pleurs montrés, moins de pure clarté

Comme à qui ne saurait les orages d'été
Qu'aux larmes ruisselant sur les épis des plaines,

Je pourrais entr'ouvrir, sous vos yeux adorés,
Ce gouffre de douleur et cette mer d'orage
Qui n'ignora le soc cruel d'aucune rage :
Mon cœur par le destin chaque jour labouré !

Vous y verriez marqués tous les doutes du monde,
Et, près des dents du Mal, les traces de vos mains ;
Et vous croiriez peut-être, en refermant ce sein,
Que de vos doigts légers les marques sont profondes...

— Mais ce jour est trop doux pour contempler le Mal.
Arrêtons-nous, ma sœur, aux fleurs de votre bouche;
— Et ne découvre l'avenir les cris farouches
En moi scellés comme en un coffre de métal.

★

SAINT-CLOUD

Et les hauts fûts de marbre, et les voûtes sculptées,
La Grâce et la Beauté sous le lierre abritées,
Les bassins et les fleurs et la source qui sourd
Et l'eau fraîche qui chante et pleure tour à tour.

Ah ! souviens-t'en avec les colombes farouches
Et la brise d'Eté qui maria, ce jour,
L'haleine des jasmins à celle de ta bouche;
Et, suspendu, le temps ému de tant d'amour...

Votre main sur ma lèvre arrêtait mes prières ;
Vos yeux d'or et de nuit arrêtaient mes soupirs;
Sous vos pas tressaillaient les terrasses entières;
Et les bois de Saint-Cloud avaient de longs soupirs.

Et les bois de Saint-Cloud avaient la voix immense
Des nobles nations qui s'ouvrent aux bontés.

Et vous aviez le front d'une Reine de France
Par la Noblesse élue — et puis par la Beauté.

Et nous songions la Malmaison de feuilles ceinte,
Marly parmi les fleurs, Versailles aux jets d'eau :
Tous les sites revus avec des yeux nouveaux,
Et nous songions aussi que les grandeurs sont saintes.

Souvenez-vous ! et que nous étions plus purs, chère,
Qu'aux jours élyséens de nos premiers baisers,
Et que nos cœurs unis épandaient leur bonté
Comme une pluie au front des êtres de la Terre.

— Et le soleil, mourant sur la crête des pins,
Nous laissa délirants dans la nuit soupirante,
Jurant avec des pleurs que la vie indulgente
Distillerait pour nous des miels et des parfums...

C.-M. SAVARIT.

SAVONAROLE

ET L'ÉPREUVE DU FEU

—

L'action que les hommes héroïques exercent sur la masse apparaît aux yeux de celle-ci revêtue d'un caractère surnaturel. L'homme médiocre ne saurait se rendre compte du pouvoir que possède l'homme vraiment fort : le sentiment intérieur de ce pouvoir lui manque, rien en lui ne donne la mesure de cette force. Aussi est-il porté à lui attribuer une origine extra-humaine et à croire d'essence divine ou diabolique l'être qui dispose d'une telle force. Le héros, s'il veut continuer à exercer son ascendant sur les âmes, est obligé d'entretenir cette croyance, de jouer le rôle d'agent de la providence, de consentir à ce caractère de merveilleux que l'on veut prêter à toutes ses actions. Souvent même il le fait involontairement, il finit par s'imaginer qu'il appartient réellement à un monde supérieur, il subit à son tour la suggestion de la foule. Là réside l'inévitable péril de sa situation : le jour où ses ennemis auront réussi à faire douter de sa puissance, où les circonstances auront ébranlé son crédit, le peuple pour prix de sa foi réclamera de son idole un miracle authentique, un miracle matériel, visible, palpable.

Dès que le héros a révélé sa nature purement humaine, il est abandonné de tous, et ses adorateurs deviennent ses ennemis les plus acharnés, car ils sont honteux, humiliés de s'être laissé subjuguer, jusqu'à perdre possession d'eux-mêmes, par un homme, par leur semblable!

Ces réflexions viennent spontanément à l'esprit de qui

étudie la vie du prédicateur dominicain Savonarole et recherche les causes de sa perte (1).

Savonarole apparaissant à la fin du xv^e^ siècle en pleine Renaissance au milieu du peuple florentin, le subjuguant soudain, le dominant pendant quelques années au point de l'amener à changer complètement de genre de vie, demeure, même pour nous, fascinant et mystérieux. Que l'on se représente le peuple florentin tel qu'il était à cette époque, fin, subtil, spirituel, assez sceptique, amoureux de la beauté, artiste et politicien avant tout. Qu'on se l'imagine énervé par plus d'un demi-siècle de domination médicéenne, — domination très effective, mais qui cherchait à se dissimuler en refusant tout titre princier, — ayant perdu le goût de la liberté au milieu d'incessantes fêtes, inconscient, à cause de l'éclat qu'il répandait autour de lui, de sa faiblesse croissante. Que l'on songe ensuite à la transformation profonde que subit, quatre

(1) Le meilleur ouvrage moderne sur Savonarole est celui de *P. Villari :* Storia di G. Savonarola e de' suoi tempi. Nuova ediz. Florence, Le Monnier, 1887-88. Dans cette nouvelle édition publiée plus de vingt-cinq ans après la 1^re^, l'A. a simplement fait les corrections nécessitées par la découverte de nouveaux documents sans rien changer à l'esprit de l'œuvre (la trad. franç. de Gust. Gruyer a été faite sur la 1^re^ édition). On trouvera un résumé de ces documents (dont les principaux ont été publiés par *Alex. Gherardi* (Nuovi documenti e studi intorno a Gir. Savonarola. Florence, 1878), dans l'article de *A. Cosci :* Gir. Savonarola ed i documenti intorno al medesimo. Arch. stor. it. Ser. IV. Vol. 4. p. 282. Villari aime vraiment Savonarole, il l'a compris, il est entré dans son âme même. Aussi les historiens « objectifs » lui reprochent-ils de s'être fait l'avocat de Savonarole (sic)! — L'ouvrage de Villari dispense de lire la plupart des études très nombreuses écrites en ce siècle sur le prédicateur dominicain. L'on peut recueillir encore de ci de là des observations psychologiques originales sur la question, notamment dans le livre d'*Hermann Grimm*, das Leben Michelangelo's. — Quelques pages admirables sur Savonarole dans *Michelet.*

En revanche, la plupart des chroniques et biographies de l'époque sont intéressantes ; elles rendent la physionomie du temps d'une manière plus immédiate que les meilleurs ouvrages modernes et l'on peut toujours y découvrir des détails caractéristiques qui n'ont encore été mis en lumière par personne. Je citerai entre autres : *Nardi :* Storia della città di Firenze. — *Guicciardini :* Storia d'Italia. Storia fiorentina. — *J.F. Pico della Mirandola :* Vita R. P. Fra Hier. Savonarolæ. — *Lorenzo Violi :* Giornase. — *Fra Benedetto :* Vulnera diligentis. — *Simone Filipepi :* Cronaca. — *Fra Placido Cinozzi :* Epistola, etc.

années durant, ce peuple subjugué par la seule puissance de la parole du prédicateur dominicain, que l'on se figure Florence devenue mystique, chantant des chants religieux, dansant sur ses places des danses sacrées au lieu des folles rondes du carnaval, Florence libérée, se donnant un gouvernement entièrement démocratique et proclamant roi Jésus-Christ. Et l'on sera tenté de crier au miracle et de voir dans ces troubles événements de la fin du xv^e^ siècle la manifestation d'une puissance surhumaine. A l'analyse cependant l'on reconnaît la cause principale de cette apparente transfiguration. Le peuple florentin avait une imagination vive, plastique, toujours active, prompte à donner une forme concrète aux abstractions, une imagination visionnaire et hallucinante (1). Il ne croyait guère à Dieu, mais il croyait à l'influence d'une foule de puissances occultes sur la destinée des hommes. Il croyait à l'astrologie, à la géomancie, à la chiromancie, aux esprits, aux démons, aux sorciers. Il était prêt à voir le merveilleux en toutes choses (2).

La première fois que Savonarole vint prêcher à Florence, en 1482, il n'obtint aucun succès : toutes les qualités extérieures de l'orateur lui manquaient : il n'avait d'élégance ni dans le geste, ni dans la diction, il ne possédait aucune des qualités qui séduisent un auditoire: sa parole ardente et rude était trop différente du verbe orné et précieux des prédicateurs en vogue pour qu'il ne choquât pas au premier abord les Florentins amoureux de la forme. Ce fut la petite ville de San Gimignano qui s'émut la première à sa voix. Il prêcha ensuite avec un suc-

(1) Je ne prétends pas expliquer complètement par là l'ascendant rapide que Savonarole prit sur le peuple florentin. Il est bien certain que tous les peuples d'Italie à cette époque étaient doués d'une imagination analogue. Savonarole aurait-il exercé partout en Italie une semblable influence? C'est douteux. Bien des faits de sa vie demeurent du reste psychologiquement inexpliqués.

(2) Il faut admettre cette disposition d'esprit pour comprendre comment la ridicule expédition de Charles VIII ait pu passer, non seulement à Florence mais dans toute l'Italie, pour une chose terrible. Savonarole lui-même voyait dans ce piètre noceur de Charles VIII un instrument de la colère de Dieu, destiné à punir les crimes de l'Italie.

cès croissant de 1486 à 1489 en Lombardie et à Gênes. Peu à peu, il devenait plus éloquent, il se perfectionnait et s'assouplissait sans rien perdre de son feu naturel. Quand il revint à Florence, il n'y était plus inconnu ; le fameux Pic de la Mirandole, qui l'avait rencontré à Reggio, éprouvait de la sympathie et de l'admiration à son égard ; bien des Florentins étaient désireux d'entendre ce nouveau prophète dont la foi violente devait paraître un extraordinaire phénomène, une chose imprévue et par là même attirante à ce monde spirituel, railleur, sceptique.

Les circonstances servirent admirablement Savonarole. En 1492, Laurent de Médicis mourait, laissant un fils sans énergie, tout adonné aux plaisirs, incapable de maintenir intact la puissance acquise par son père et de se mouvoir habilement au milieu des difficultés croissantes de la situation. La même année commence le règne du plus scandaleux des papes de la Renaissance, Alexandre VI (Roderic Borgia). Deux ans plus tard, Charles VIII descend en Italie et son armée y porte partout la terreur et la confusion.

Ces événements se succédant avec rapidité bouleversaient les esprits et enflammaient les imaginations. Savonarole trouvait enfin le terrain propice à sa prédication. Il se plut à exalter jusqu'à l'angoisse les craintes qui hantaient l'âme du peuple. Il suscitait de terribles et vengeresses visions : il vaticinait au nom d'un Dieu sévère que la corruption et les iniquités de l'église révoltaient et dont la sainte colère allait se décharger sur l'Italie maudite pour punir ses peuples impies et ses prélats hypocrites.

Étonné par cette foi fougueuse qui semblait si sûre d'elle-même que l'on eût dit que tous les arcanes des temps à venir lui étaient directement révélés, et bientôt saisi, secoué, emporté, bouleversé, le peuple de Florence, hier encore insouciant et frivole, trembla, pleura, sanglota, hurla, se tordit les mains comme s'il avait entendu soudain sonner le clairon du jugement suprême. Terrifié par l'image de ses péchés, il eut soif de péni-

tence, et renia sa vie antérieure, brûla les instruments de ses plaisirs, ses objets de luxe, les parures dont il était vain, réforma complètement le gouvernement, s'humilia, pria, jeûna.

Savonarole, devenu prieur du couvent des dominicains de Saint-Marc, fut, pendant quelques années, maître de l'âme de Florence. Sa volonté forte et constante s'imposait à la cité, et tout dans le gouvernement et dans la vie publique se faisait sous son inspiration. Le nombre de ses religieux augmentait sans cesse, et des érudits et des artistes, naguère familiers des Médicis, devenaient ses admirateurs et ses partisans. L'on conçoit aisément qu'il se soit fait illusion, qu'il n'ait pas deviné ce qui se passait *en réalité* dans l'esprit populaire : il crut que ses idées étaient comprises intégralement, que les cœurs s'épuraient, que le souffle divin inspirait les âmes, que Florence allait devenir le reflet de cette Jérusalem céleste dont l'éclat idéal emplissait ses visions.

Il se trompait : ce n'étaient point ses idées ni sa religion que le peuple aimait, c'était lui, le farouche prédicateur qui le faisait frémir d'émotions inconnues, lui, le voyant qui lisait dans l'avenir, lui, le prophète inspiré de Dieu, qui avait prédit d'extraordinaires événements et dont certaines prédications s'étaient réalisées contre toute attente. L'on espérait de lui des choses inouïes, surhumaines, l'on voulait être transporté toujours plus haut dans l'exaltation, dans le ravissement, ressentir des frissons nouveaux, palpiter, vibrer encore. L'on voulait du merveilleux, l'on désirait des miracles. Ceux-là mêmes qui recevaient sans cesse ses enseignements, les moines de Saint-Marc, ne le comprenaient pas plus que les apôtres ne comprenaient le Christ ; ils prenaient ses paroles au pied de la lettre, matérialisaient sa pensée, ne pénétraient pas dans l'intimité de son âme.

Les causes profondes de la perte de Savonarole résident dans ce malentendu entre la foule et lui. Ses ennemis eurent-ils pleine conscience de la situation, virent-ils clairement le péril que courait Savonarole, reconnurent-

ils le moyen de ruiner sûrement son pouvoir? L'on ne saurait l'affirmer d'une manière absolue. Mais on est porté à le croire, tant leur habileté fut grande, tant leur coup fut bien porté. Ils lui opposèrent un moine franciscain, qui du haut de la chaire le proclama hérétique, le défia d'entrer dans le feu pour prouver la vérité de ses prophéties et de certaines de ses assertions (1). Le moment était bien choisi : Florence se trouvait dans une situation difficile par la faute de Savonarole qui ne cessait de révéler la corruption de la cour pontificale et des hauts dignitaires de l'Eglise et d'appeler sur Rome la colère céleste. Le pape Alexandre VI l'avait réprimandé, puis excommunié, et menaçait de jeter l'interdit sur Florence si on ne lui livrait pas Savonarole. Une telle mesure eût lésé bien des intérêts commerciaux (2). Savonarole ripostait en démontrant la non-valeur de l'excommunication par la nature même des motifs qui avaient déterminé le pape à la lancer. Plus hardi que jamais, il s'attaquait directement à Alexandre VI, l'accusait de simonie, montrait qu'il avait littéralement acheté le siège pontifical, déclarait son élection nulle et voulait le faire déposer par un concile.

(1) Les affirmations attaquées étaient les suivantes :

L'église de Dieu a besoin d'une réforme ; elle sera châtiée et se renouvellera.

Florence également après avoir été châtiée sera renouvelée.

Les infidèles se convertiront au Christ.

Tout cela aura lieu de nos jours.

L'excommunication lancée récemment contre le R. F. P. Girolamo est nulle.

Qui n'en tient pas compte ne pèche pas.

(2) Savonarole paraissait à ses adversaires dangereux au point de vue politique et économique bien plus qu'au point de vue religieux. Le pape lui-même prêta d'abord assez peu d'attention aux accusations que le dominicain lançait contre lui : il était surtout irrité de ce que Savonarole prêchât aux Florentins de rester les alliés de la France, ce qui contrecarrait sa politique. — Les marchands florentins, particulièrement ceux qui étaient établis à Rome, devinrent nécessairement adversaires de Savonarole, dès qu'il virent combien la colère du pape pouvait léser leurs intérêts. Et le gouvernement de Florence devait obéir au courant d'opinions venant des familles les plus riches et les plus influentes : car l'aristocratie était, à Florence, une aristocratie d'argent.

L'épreuve du feu, cet absurde « jugement de Dieu », fut bien accueillie de part et d'autre : les adversaires de Savonarole y voyaient un moyen commode de se débarrasser de lui, bien que, au fond, ils n'eussent pas la certitude de le faire périr ainsi, tant il en imposait même aux esprits sceptiques ; ses partisans croyaient tenir enfin le miracle espéré qui devait rendre confiance aux chancelants, rétablir le crédit ébranlé de Savonarole, confirmer aux yeux de tous sa mission divine. Lui ne releva pas le défi. Tout ce qu'il avait dit était conforme aux dogmes de l'Eglise ; en déclarant l'excommunication lancée contre lui non valable, il avait étayé son opinion de raisons solides ; il attendait qu'on lui en opposât de meilleures. Au fond il doutait, peut-on croire, de l'opportunité de l'épreuve : c'était tenter Dieu que de lui demander un miracle. Il n'avait plus la foi brute, entière, aveugle des simples : il raisonnait et discernait (1). Toute la région mystique de son âme était trouble, ténébreuse, le regard de sa conscience n'y pouvait pénétrer ; cet esprit, ordinairement si net, si résolu, était vague et chancelant dès qu'il était question du caractère merveilleux, miraculeux de sa mission. Il était certainement visionnaire, mais il ne savait quelle portée attribuer à ses visions ; devait-il leur donner une signification purement symbolique, ou pouvait-il les considérer comme des inspirations directes de Dieu ? Il semble qu'il n'ait jamais pu se mettre d'accord avec lui-même à ce sujet.

Tous les moines de Saint-Marc s'offrirent aussitôt spontanément à entrer dans le feu pour prouver la vérité et la sainteté des doctrines de leur prieur. Des laïques également voulaient tenter l'épreuve.

Le prédicateur franciscain se récusa, protestant qu'il

(1) *M. A. Delacour* (Les Lettres de Noblesse de l'Anarchie, p. 310) va jusqu'à parler de la faiblesse, et de la tiédeur de la foi de Savonarole. La foi de Savonarole était de tout autre nature que celle des premiers chrétiens : elle n'avait pas le caractère d'aveuglement de la foi absolue qui existe chez les sectateurs d'une religion naissante. En ce sens elle peut en effet paraître faible et tiède.

ne voulait entrer dans le feu qu'avec Savonarole (1). Mais l'on décida un autre franciscain à accepter l'épreuve (2): il devait avoir pour adversaire le dominicain Fra Domenico da Pescia, l'un des disciples favoris de Savonarole.

L'expérience devait avoir lieu le 7 avril 1498. Ce jour-là, non seulement tous les Florentins, mais un grand nombre de gens de la campagne et des cités environnantes, affluaient vers la place de la Seigneurie, avides d'assister à un si extraordinaire spectacle. Les adversaires de Savonarole venaient pour voir sa témérité confondue; ses amis, dans l'espérance qu'un retentissant miracle rendît sa sainteté évidente à tous; le reste des gens, par frivolité d'esprit et désir de nouveauté (3). La place, les fenêtres des maisons, les toits mêmes étaient noirs de monde.

Les moines de Saint-Marc arrivèrent processionnellement en chantant le psaume « *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus* »: Savonarole en tête portait le Saint-Sacrement. Ils se rangèrent dans la Loggia dei Lanzi, séparés des franciscains par une cloison. A côté de la Loggia quelques centaines d'hommes armés, prêts à défendre Savonarole si l'on tentait de s'emparer de lui; sous le tetto dei Pisani (4), une troupe de « compagnacci », adversaires acharnés de Savonarole. Entre le tetto dei Pisani et le palais de la Seigneurie s'élevait le bûcher.

Fra Domenico était prêt à subir l'épreuve, mais son adversaire ne se montrait pas. Pour gagner du temps les franciscains se mirent à soulever toutes sortes d'objec-

(1) Il avait la certitude d'y périr, mais voulait bien se dévouer s'il s'agissait de faire mourir Savonarole.

(2) Non sans avoir assuré au malheureux, qui avait grand'peur, qu'on ne pousserait pas jusqu'au bout l'expérience. Cf. *Los. Violi* Giornati (dans *Villari* op. cit., II. Appendice di documenti, p. lxxjv) et la chronique de *Simoni Filipepi* (frère de S. Botticelli), dont on a retrouvé récemment des fragments (publiés par *P. Villari et E. Casanova :* Scelta di perdiche e scritti di Fra Gir. Savonarola con nuovi documenti intorno alla sua vita. Firenze, 1898). Consulter également la Vita del P. F. Gir. Savonarola scritta dal *P. F. Pacifico Burlamacchi.*

(3) *Sc. Ammirato :* Istorie fiorentine. L. xxvi.

(4) Le tetto dei Pisani était situé à l'endroit où se trouve maintenant la porte.

tions : ils prétendaient que la chape rouge de Fra Domenico avait été ensorcelée par Savonarole, qu'il devait la retirer. Après quelque résistance il y consentit. Mais les autres vêtements du dominicain pouvaient également été ensorcelés : il fallait qu'il s'en dépouillât.

Savonarole cède encore. Fra Domenico doit se rendre au palais de la Seigneurie en compagnie d'un autre frère afin d'échanger ses vêtements contre les siens. Le temps passe : la foule attend toujours le spectacle promis, elle s'impatiente, elle ne comprend point pourquoi l'on tarde davantage. Elle bruit et houle. Les compagnacci en profitent pour provoquer un tumulte et essayent de s'emparer de Savonarole, mais ses partisans le défendent vigoureusement et les repoussent. Il y a un moment d'accalmie; la Seigneurie cependant ne décide rien, ne donne aucun ordre. Pour comble de maux, soudain une pluie terrible tombe, accompagnée d'éclairs et de violents coups de tonnerre. Le peuple tient bon et se laisse mouiller. Il attend, il attend toujours le grand, le merveilleux spectacle qu'on lui a promis. Plus il l'attend, plus il le désire. Maintenant il le veut, il l'exige, il faut qu'on le lui donne à l'instant. Qui dira à quel degré s'élève la férocité d'une foule qui est restée des heures durant dans l'attente d'un cruel et passionnant spectacle, et dont une ondée vient encore accroître l'énervement? Si son espoir est frustré, jamais elle ne pardonnera à celui en qui elle verra la cause de sa déception.

Entre temps les franciscains élevèrent de nouvelles difficultés. Ils ne voulaient point consentir à ce que Fra Domenico entrât dans le feu avec le Saint-Sacrement, alléguant que si l'hostie brûlait, le doute et la confusion entreraient dans l'âme des simples. Cette fois, Fra Domenico et Savonarole résistèrent : invoquant l'autorité de saint Thomas, ils répondirent que les espèces pouvaient être consumées, mais non le Sacrement même : une longue discussion s'ensuivit entre les moines des deux ordres. Le soir tombait : la Seigneurie décida que l'expérience n'aurait pas lieu. Les dominicains se retirèrent

en bon ordre, chantant « *Salvum fac populum tuum, Domine* ». Une troupe d'hommes armés les protégeait. Partout sur leur passage on les insultait. Les uns criaient : « frappez-les, pourquoi attendre? » d'autres : « il est temps » ; d'autres les appelaient : « excommuniés, bigots, hypocrites, sodomites. » La foule était ivre de colère; on eût dit que Savonarole n'avait plus d'amis; ses anciens partisans ne le soutenaient plus ; il avait trompé leur attente, le miracle n'était point venu et leur foi chancelait. Pourquoi s'était-il attardé en discussions inutiles? Pourquoi n'était-il pas lui-même entré dans le feu? C'était sur lui qu'on faisait retomber toute la faute: l'épreuve n'avait pas été faite à cause de lui.

Dès lors il était perdu; le lendemain même les compagnacci, maîtres du terrain, sûrs désormais de l'impunité, insultent les gens qui vont à la cathédrale entendre le sermon d'un dominicain, tuent des passants dont l'air dévot leur déplaît, courent par les rues appelant aux armes, criant : « à Saint-Marc » ! Ils arrivent au couvent ; l'église était pleine de monde : c'était le dimanche des Rameaux. Ils en chassent les fidèles à coups de pierre. Seuls une trentaine d'hommes tiennent bon et s'arment, décidés à résister jusqu'au bout ; quelques moines en font autant malgré les admonestations de Savonarole. Mais les assiégeants l'emportent par le nombre et la Seigneurie vient encore à leur aide en faisant proclamer un décret déclarant rebelles les citoyens qui défendaient Saint-Marc. La vaillance des assiégés était telle que les premiers compagnacci qui avaient réussi à pénétrer dans les cloîtres avaient été mis en fuite. Les moines saisissaient pour se défendre tout ce qui leur tombait sous la main; ils frappaient les assaillants de leur crucifix, les poursuivaient avec des torches enflammées. Mais il fallut enfin céder à la force du nombre : la Seigneurie elle-même envoyait des renforts aux assiégeants. L'on s'empara de Savonarole et de Fra Domenico que l'on conduisit au palais public : la foule, ivre, exultant d'une joie atroce, les injuriait au passage : on

les frappait, on leur crachait à la figure; au moment où Savonarole entrait au palais, un inconnu lui porta par derrière un coup de pied en s'écriant: « Voilà le siège de tes prophéties. »

Le procès des dominicains fut mené rondement : on n'épargna rien pour les noircir dans l'esprit public. Savonarole fut soumis à la torture : il n'y résistait pas, tombait en défaillance, délirait. On notait précieusement les soi-disant aveux qui lui échappaient. Mais malgré les efforts des tortionnaires, tout chef grave d'accusation manquait. Il fallut falsifier les interrogatoires, inventer de toutes pièces les dépositions. On dut recommencer deux fois le procès ; le mensonge était si flagrant, la fourberie si évidente que la vérité risquait de se faire jour. Heureusement pour les juges, l'opinion publique était à ce moment si délibérément contraire à Savonarole qu'elle était prête à considérer comme paroles d'évangile toutes les calomnies répandues sur son compte. On n'eut pas de peine à faire croire qu'il s'était parjuré, qu'il n'avait été qu'un imposteur. Le peuple accepta bénévolement tout ce qu'on lui racontait et assista passivement à l'atroce montée au calvaire de l'homme dont il était naguère si enthousiaste; des moines de Saint-Marc même se laissèrent convaincre de la culpabilité de leur prieur et implorèrent le pardon du pape en rejetant sur Savonarole la responsabilité de leur conduite. Savonarole n'a point fait un vrai, un authentique miracle; Savonarole n'est point le prophète inspiré par Dieu; Savonarole n'est qu'un homme. Et c'est pour cela que la foule ne peut lui pardonner d'avoir pris sur elle un si grand ascendant, c'est pour cela que les hommes vulgaires lui en veulent de s'être laissé fasciner par lui.

Savonarole et deux de ses moines, Fra Domenico et Fra Salvestro, furent condamnés à être pendus et brûlés. L'exécution eut lieu le 23 mai 1498, à l'endroit même où le bûcher avait été élevé le jour de l'épreuve du feu. Ceux qui gardaient au fond de leur cœur quelque affection pour Savonarole, ceux dont la foi était ébranlée,

mais non détruite, vinrent assister au supplice avec le secret espoir de voir se produire enfin le miracle tant désiré. Un instant leur âme frémit de joie : le vent chassait les flammes, les empêchait d'atteindre le corps de Savonarole que l'on distinguait tout entier au-dessus d'elle; mais bientôt elles se redressèrent et étreignirent leur proie.

Longtemps après la mort de Savonarole, les « piagnoni (1) » demeurèrent étourdis, paralysés, sans force. La plupart désavouèrent leur maître, les autres n'osaient plus se montrer. Mais graduellement la foi revint à beaucoup d'entre eux : la sincérité, la droiture d'âme de Savonarole demeuraient, en dépit des calomnies répandues à profusion, évidentes pour quiconque n'était pas aveuglé par l'intérêt ou par la passion. Ses prédictions continuaient à se réaliser : Charles VIII était mort encore tout jeune; l'Italie était accablée de maux; les invasions étrangères se multipliaient et la maladie nouvelle apportée par les Espagnols, la syphilis, s'était répandue avec une rapidité effrayante. Les plus exaltés des « piagnoni » prétendaient que les reliques de Savonarole et le vin bénit par lui faisaient des miracles. Ils considéraient leur maître comme un maître digne d'être canonisé. Pendant le XVI^e^ siècle, il y eut un véritable culte de Savonarole (2).

Les fidèles de ce culte furent en même temps les plus acharnés défenseurs de la liberté du peuple. Les institutions établies sous l'inspiration de Savonarole persistèrent tant que dura la république florentine. Lorsque les Médicis eurent établi définitivement leur pouvoir, les « piagnoni » demeurèrent rebelles et s'efforcèrent longtemps encore de réveiller les souvenirs de la liberté d'autrefois :

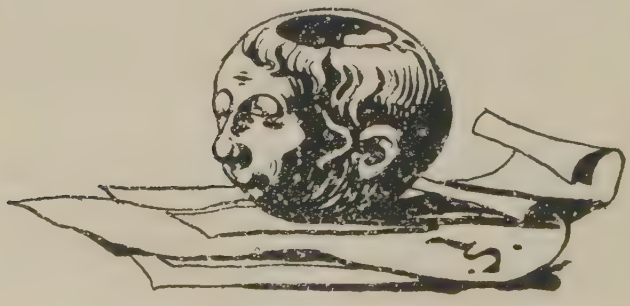
(1) Surnom donné aux partisans de Savonarole.

(2) Nous possédons encore l'office de Savonarole tel qu'il se célébrait à S. Vincenzio à Prato. Voir : « L'officio proprio per Girolamo Savonarola e i suoi compagni scritto nel sec. XVI. » Préf. de *Cesare Guasti*. Prato, 1860 et 1863. Cet office est intéressant à plus d'un titre. On y trouve une sorte de raccourci de la vie de Savonarole interprétée dans un sens mystique.

aussi les ducs les tenaient-ils en suspicion. Ce furent surtout des motifs politiques qui agirent sur la cour de Rome lorsque, sous Paul IV, en 1558, on essaya de faire mettre à l'index les œuvres de Savonarole, mais la commission chargée de les examiner dut reconnaître la parfaite orthodoxie des doctrines qu'elles contenaient et ne fit de réserves qu'à l'égard de deux livres. On continua donc à imprimer librement la plupart des sermons et traités. Le pape Clément VIII était admirateur de Savonarole comme l'avait été Jules II : il fut question sous son règne (1592-1605) de la canonisation de Savonarole. Mais il est peu probable que le pape ait eu des intentions fort précises à cet égard. Les choses en restèrent là. Le culte de Savonarole s'éteignit peu à peu. Cependant il garda jusqu'au siècle dernier des adorateurs assez fervents pour parsemer religieusement de fleurs à chaque anniversaire de sa mort l'endroit où s'était élevé son bûcher.

Il ne m'appartient pas de mentionner ici les discussions interminables entre protestants et catholiques auxquelles a donné lieu dès le XVI^e^ siècle, mais tout particulièrement à notre époque, l'interprétation des doctrines de Savonarole. Le seul but de mon étude était de montrer les rapports de Savonarole et du peuple florentin, l'influence qu'ils exercèrent l'un sur l'autre et d'indiquer les principales causes de l'élévation et de la chute du grand prédicateur dominicain.

JACQUES MESNIL.



L'ARAIGNÉE D'OR

LA LÉGENDE...

C'était un matin, aux mousselines légères, qu'un soleil nuptial enchantait. J'avais pris le chemin odorant où l'aubépine fleurit, mariée au mûrier sauvage. Une grâce rustique attendrissait ma vie et j'allais, éveillant des amours d'abeilles et d'oiseaux parmi les buissons. Dans l'émerveillement et la pudeur de ce jour, mes forces rajeunies chantaient l'éternelle folie, douce et chaste, le cantique étrangement flatteur qui berce le rêve enfiévré de l'inassouvi, inquiet d'aube, de limpide fraîcheur,— sources menues sur des rocs atténués de mousse,— d'un peu de riche innocence après les terrifiants émois des nuits où le vice parade, en goût d'Infini.

Sous le saule ami, élégant et triste profondément sous le ciel bleu, Violette m'avait devancé et baignait ses pieds roses dans la rivière.

Que dire d'une vie passée que j'avais usée en frissons stériles dans des pénombres calculées, en farces épicées de paradoxe ou de cynisme sous les lustres de salons de cabarets, — à peine rehaussant mon humiliant délire de curiosité métaphysique et d'art? Du poème de la Femme je n'avais appris que la strophe charnelle, et je la répétais sur tous les tons, en monomane, avec des accents parfois barbares, pleins d'horreur, de criminelle magnificence. Le jeu passionnel, je ne l'avais com-

pris que comme façons d'enfants hypocrites, cherchant à tromper sur l'élan bestial par les vocalises d'une âme plus illusoire que réelle. Or, parmi les hommes, je passais, sombre, altier, sincère dans mon ignominie et mon mépris, désarmant les feints dégoûts par un dandysme extérieur impeccable ou, le plus souvent, les transmuant en servilités dans ce creuset où l'estime humaine si docilement réagit sous l'action de quelque ironie acérée et de beaucoup d'or.

Je payais royalement la claque. Et les femmes qui m'entouraient étaient belles,si dénuées de préjugés et de désintéressement.

Cependant le Temps rongeait ma vie avec lenteur.

Un moment, — c'était un soir, — j'avais cru aimer ma dernière maîtresse. Pardonnez-moi : j'étais un peu ivre. Elle m'avait dit, avec presque des sanglots dans la voix, — des vers symbolistes où « le Vent violait la Nuit, — et la Lune en pleurait blafardement », je crois; nous en étions à notre neuvième flacon de je ne sais plus quel vin pervers, — et il faut l'excuser aussi. A vrai dire, sa beauté blonde vivait d'un éclat qui me troublait, les soies rouges qui la couvraient incendiaient ma contemplation, — mais sa voix surtout m'arrivait, ingénue, embaumée comme une cueillette de fraises. J'eus une expansion et, dans du lyrisme, je lui proposai avec succès d'ensevelir notre bonheur dans un quelconque palais de Venise. Dégrisé, je regrettai la chose; mais la parole donnée et l'attrait de la ville indolente et mortelle m'entraînèrent. Oh! les paresses savantes et, sur les lagunes *noctuaires*, l'assoupissement aromatique de mes férocités. Dans le jour, je songeais des vies d'art avec un peu

de fièvre active. La nuit, mes songeries s'éperdaient au travers de tout moi, — et cela m'était, sous les ténèbres et les lunes raffinées, une volupté sublime et tendre et consolante. Elle, — plagiaire, agréable en somme, des femmes du Titien, peignait ses longs cheveux d'or avec orgueil et futilité, et, parfois, la nuit, au rythme des rames sur la vague captieuse, me murmurait, avec de la raillerie, des choses brèves, mais pénétrantes. Ce n'était pas de l'amour; c'était presque de l'oubli.

Et puis, un jour, je la surpris avec mon gondolier!...

Lorsqu'elle m'eut aperçu, Violette sourit. J'avais eu la précaution, — pour la distraire de sa méditation, le visage incliné sur l'eau fuyante, — de jeter de fins cailloux dans la rivière, et de l'écume avait, en bondissant, souillé ses joues...

Je me dépêchai de la rejoindre...

Quand je fus assis à ses côtés, de l'infini élargit ma tendresse...

— Violette, j'ai troublé vos songeries; vos yeux parlent encore de chimère et, malgré qu'ils rient, leur regard vient de très loin. Vous m'oubliez, gageons.

— Non vraiment, Gratien. Je considérais seulement mon image sur le miroir de l'onde, — et c'était drôle : car voyez ce vent léger qui l'agite : c'est ce qui fait que, — Dieu me pardonne, — j'y faisais des mines allongées, allongées...

— C'est ça, moquez-vous, — comme s'il n'était pas suffisant que vous soyez venue plus tôt que moi, ouïr ici la première messe des choses! Coquette Violette qu'alanguit la caresse de cette branche de saule! Laissez-moi l'arracher : j'en suis jaloux.

Prise de frayeur, elle arrêta mon bras. Sa main

humide étreignait mon poignet et un peu d'ivresse claire me fit clore mes paupières. Je lâchai la branche. Mais sa main ne lâcha pas mon bras.

— Vilain cœur! vouloir mutiler mon ami! Faites-lui des excuses.

Elle souriait, cependant que sa voix pleurait. L'eau verte roulait des splendeurs et, sous sa parure de voiles blancs, Violette tremblait un peu.

Etait-ce de frêle effroi, du contact de l'eau sur ses pieds roses?

Etait-ce d'un sentiment dont la réalité m'eût fait me transir?...

— Violette!

Et ma voix mourut, — mon cœur s'étant mis à battre, à battre, éperdu...

Le cœur de certains hommes recèle des énergies antagonistes. Des désirs y naissent, s'y développent, s'y entremêlent, — végétation de trouble et d'anxiété, toute une vie, — sourde ou ardente selon les instants et les milieux, — dans une menue serre capiteuse où chante son poème une flore étrange d'amour, de haine, de vice, de vertu, d'instincts également impérieux, parfois simultanés sous l'action d'une force extérieure, inattendue, déconcertante. Ce ruissellement de sèves, travaillées par les siècles, aboutissant au cœur de certains hommes qu'il prédestine au malaise incessant, aux trépidations d'une angoisse qui, si elle poétise tragiquement l'existence, leur fait trop souvent pleurer des larmes de feu, quand nulle volonté adverse n'élève dans l'anarchie, le *veto* de sa loi! Les jours passent, objectivement ternes, subjectivement fiévreux. Les nuits se magnifient d'imaginatives fresques d'épouvante; quand le vent hurle, dans le silence des êtres, il semble que ce soit l'Eternité

que souffle sa luxure dévastatrice, — et des cœurs s'ouvrent, après, dévorants, ardentes chapelles au dieu-vice que noient d'erreur toutes les mystiques puissances exaltées.

Mon cœur avait été pareil à ces cœurs.

Mais, en ce matin fragile, la chapelle vibrait d'un psaume d'action de grâces ; le charme et la voix de Violette y étaient aussi comme ces roses de quoi on fait offrande aux madones...

— Monsieur, si c'est là tout ce que vous aviez à me dire, point n'était besoin de me réveiller de mon sommeil du matin.

— Violette, chaque jour, je vous pince mêmes guitares. Si nous changions? Je cherchais un autre air; aidez-moi...

— J'ai du bon tabac...

— Vous voici impertinente, — ce qui me choque, malgré que votre moue m'agrée infiniment...

— Vous aimez trop changer, m'amour. Ça n'est guère rassurant.

— Et quand je vous aurai une fois de plus répété que je vous aime, que répondrez-vous?

— Que je vous le rends!

— Bon. Et le duo va durer?...

— Notre courte vie. Nous mourrons jeunes.

— Violette, écoutez-moi : j'ai aimé la mort jusqu'à en mourir. Des nuées d'oiseaux noirs palpitèrent à mes horizons secrets, ceux qu'on contemple, aux heures sincères, quand l'humanité-autre s'émiette, par l'analyse, comme plâtre qu'on gâche, quand la Nature, plus résistante, abdique son éloquence menteuse pour ne se montrer que ce qu'elle est : meurtrière. Alors, des voix confuses, des virtualités s'efforçant vers l'action m'emplissaient de poésie périlleuse et je rêvais de trépas sans secousse,

de sommeil sans réveil, par exemple, après m'être endormi sur des coussins, des musiques lointaines ayant recouvert de noblesse les dédains et les amertumes de ceux qui quittent une vie qui n'a pu les satisfaire.

— Attendez, Gratien, que je retire mes pieds de dedans l'onde. Je commence d'avoir froid.

— Donnez-moi votre mouchoir, afin que je les essuie.

— Pourquoi mon mouchoir? N'en auriez-vous point.

Lentement elle souleva un pied et puis l'autre pour que, sous le saule ironique, je les pressasse avec de la délicatesse et de la faveur dans la batiste pénétrée d'odeur fine qu'elle m'avait tendue...

Violette était douce et profonde.

En général, sa beauté de nuances armait pour le mystère le cœur le plus rieur. Je me rappelle certaines minutes muettes où son attitude était toute une légende de lointain, de brume et de mélancolie ; la prière montait de son âme comme une certaine tristesse monte du passé, étendant de la langueur sur les lacs de l'être. Les soirs de la vie la faisaient s'élever au-dessus du sensible, redresser par de la méditation la déchéance de vivre sous la perfection absolue, — tandis que les premières heures la trouvaient espiègle et folâtre un peu, comme si la clémence des nuits l'eût débarrassée de toute la fumée des soucis autres que ceux de son élégance contingente. Mais, toujours, sous ses apparences les plus furtives, une mysticité essentielle, souvent inconsciente, nimbait son geste,—arrêtant le désir brutal : Violette entrait en moi ainsi que l'absolution du prêtre dans l'agonie torturée du moribond qui a péché, les oraisons des filles sacrées au cœur des repen-

ties. M'aimait-elle? Sous sa moquerie, quelle parcelle de vérité? Je me souviens de crépuscules où son regard était tombé sur moi avec une joie d'extase — et j'avais frémi...

Mais, en ce matin de verve, quelle chose vraie cachait sa parole?

— Oui, j'ai désiré la mort avec sincérité. Mais de trop près j'ai humé la désolation de ses steppes pour que, maintenant que je vous ai rencontrée, ô vous que je cherchais, que j'attendais, la vie ne me soit pas amie. Laissons se flétrir les fleurs amères des jours enfuis. Vous êtes venue pour que je vécusse dans l'ardeur et la beauté. Nous mourrons vieux. M'aimez-vous, Violette?

— C'est l'air nouveau?

— Eh! Dieu! vous fuyez comme l'onde... Finissons l'air avant de changer. Vous chantez à côté!

— Tantôt, en m'essuyant, vous avez chatouillé mon pied gauche, vous ai-je grondé?

— Non...

— Tantôt, encore, sous le prétexte que, vos mains étant occupées et votre nez vous démangeant, vous ne pouviez le gratter, vous vous êtes penché sur mon pied droit et, fallacieusement, vous l'avez baisé... Ai-je crié?

— Oh! non...

— Gratien, vous considérez mes lèvres avec trop d'attention. Si vous le voulez bien, ce sera pour demain. Prêtez-moi votre aide, en attendant, afin que je me relève.

— Déjà!

— Ma mère, hier, s'est fâchée de mon retard. Passez-moi mon ombrelle.

Elle mit son bras sous mon bras. Cela me procura du bien-être. — Car l'ombrelle de soie *rouge*

nous défendait aussi contre la passion du soleil...

Nous marchions, longeant la rivière, sur un tapis de sable, et les saules aux crinières d'émeraude faisaient sentinelle. Des oiseaux, induits en volupté, par moments, rasaient l'eau de leur ventre, fugaces. Au loin, des lavandières péroraient, vêtues d'étoffes crues. Nous arrivions au *Trou-du-Sorcier* au fond duquel, — disent les légendes, — habitent les âmes des fiancées qu'y attire avant l'hymen un vilain homme, friand des frissons de jeunes chairs mourantes; vers la nuit, à qui s'aventure dans les parages, d'enjôleuses musiques montent de la rivière, — et l'on dit que ce sont les âmes des vierges englouties qui chantent pour attirer dans l'abîme, auprès d'elles, de nouvelles victimes.

Violette m'avait conté l'histoire avec émotion, et, à mesure que nous approchions, je sentais son bras s'agiter sous mon bras.

— Ne chantent-elles pas? me souffla-t-elle. Il y avait du vent qui faisait hurler la saulaie; la rivière à voix basse psalmodiait; un murmure universel nous apprenait la surabondante ivresse des choses.

— Ne chantent-elles pas ? répéta-t-elle.

— Non, c'est la voix du Tout qui célèbre le bonheur du vivre...

— Gratien, je vous dis qu'elles chantent. Elles m'entrent au cœur, là, écoutez.

Elle m'avait saisi la main avec force pour la poser sur son cœur, — et son cœur battait, battait, éperdu. En se serrant contre moi elle semblait reconnaître qu'elle avait besoin d'une protection, que l'heure sonnait de confier sa vie à l'ami, à celui qui rassure et qui préserve.

— Votre cœur paraît s'apaiser au contact de ma main...

— Il se tait; j'ai peur.

— Voyons, ne soyez pas sotte!

Elle s'abandonnait entre mes bras, et j'étais très embarrassé. Elle pâlissait ; ses yeux se fermaient... O Dieu, qu'elle était belle, ta créature!

Nous étions devant le *Trou-du-Sorcier;* la rivière en cet endroit tourbillonne... Plus loin, les lavandières riaient bruyamment...

Et Violette, pâmée, s'offrait, en son évanescence, désarmée, sans autre égide que sa grâce de passagère agonie.

Je résistai néanmoins.

Une pitié immense en moi se levait, longtemps ignorée. Je redevenais créature de raison, mettant la bride à l'instinct, le pénétrant de sentiment. Je prenais conscience de ce qui est plus qu'une chair qui tente, qu'une volupté d'étourdissement, que cette sotte victoire dont s'enorgueillissent les hommes sans poésie : l'Amour, mot banal, — état de grâce. Violette, aux yeux de mon âme, peu à peu se transfigurait : plus que l'amie qu'on rejoint en cachette, plus que l'amante qu'on abuse pour mieux séduire, elle était la Fiancée qu'on révère, la libératrice d'avilissants esclavages. La Providence éternelle ne l'avait, certes, évanouie que pour voiler son teint des mousselines nuptiales : pâle, mortuaire, Violette me souriait, extatique...

Oh! le réveil, — et ce baiser premier sur les lèvres!

Maintenant, je l'avais étendue sur le sable et je tapais dans ses mains pour qu'elle revînt aux joies de la lumière. Et puis je mouillais mon mouchoir pour humecter son front. Je l'appelai, aussi, avec

mystère, d'abord, ensuite avec crainte, — comme on fait aux êtres chers qu'on ne veut pas réveiller en sursaut...

Enfin elle soupira.

— Violette, Violette, éveillez-vous!

Et j'embrassai ses mains.

Ses yeux s'ouvrirent : un peu d'aurore se répandit sur son visage...

— Méchante, qui vouliez mourir !

— La peur du sorcier, m'amour...

Sa voix posséda une caresse...

— Rassurez-vous; je l'ai tué.

— C'est vrai ; vous avez du sang, là!..

Elle me montrait une main que, dans la frayeur, elle m'avait griffée ; du sang perlait...

Ai-je été ivre de l'ivresse ambiante!

La rivière, vraiment, était-elle perfide?

Cette légende!

On dit aussi que l'Amour et la Mort sont parfois complices du même œuvre...

Un peu de folie sur du vice survivant?...

Ce fut soudain : un vertige, — la vue du sang, son sourire ambigu, sa lassitude peut être, sa lassitude d'exister : elle était si songeuse quand je l'eus rejointe !... Et, alors, le désir pieux, irrésistible, d'exaucer son vœu secret, inexprimé... En tout cas, une sensualité profonde qui fit craquer mes nerfs, ce besoin de spasme inouï, — dans la Mort, — ces attirances du trou vertigineux...

Mais je l'avais saisie avec violence, — déchirant sa parure — et, sans un de ses cris de révolte, je l'avais entraînée.... Quand je remontai à la surface de l'eau je n'eus plus le courage de redescendre, au fond, chercher mon amie parmi les âmes de ses pareilles.

Sa mort, du moins, aura été une volupté sans précédent...

Plusieurs fois, depuis, aux heures douces, lorsque Dieu jette sur les êtres et les choses de sa création la poésie des soirs aux nues couleur d'or et de sang, je suis venu vers la rivière pour évoquer, près des saules éplorés, l'âme de Violette. Mais peu à peu j'ai fini par comprendre que si j'eusse été un meurtrier aux yeux des sots, aux yeux de l'éternel Insondable je n'avais été que l'instrument à peine conscient d'une Beauté supérieure, aux fins inexpliquées ; c'est ce qui fait que je ne suis plus revenu pleurer, vers le *Trou-du-Sorcier*, la moitié de ma vie anéantie.

Et si j'ai vécu, c'est par curiosité nouvelle, — par la force encore de cet instinct de conservation dont parlent des philosophes.

★

FEU DE VESTALE

—

Sa pâleur l'a fait surnommer la fée pâle. Eprise de féerie douce, elle erre, par les nuits claires, sur la grève où sa phtisie naissante galope vers la Mort, où les lunes de fin d'Été lui tissent tendrement un royal linceul. Aux heures de soleil, elle fuit vers l'ombre trop fraîche d'un coin du parc; sur les bords de l'étang, les ibis paradent, êtres de luxe qu'estime son orgueil. On ne lui connaît point de compagnes. Jamais, aux jours d'or, sa jeunesse ne s'égaie aux jeux fleuris d'adolescentes. Sa vie est faite d'ombre et de clarté, elle s'achemine vers la Mort sur la voie radieuse du Songe.

Elle goûte la candeur violette des iris, le chant grêle des cigales, le vert attendri des saulaies. La voix des cloches l'épouvante et quand, au salut, l'angélus tinte, ses joues atrocement se colorent : c'est qu'elle a dans le cœur le souvenir sonore des cloches funéraires ; chaque note d'airain lui annonce l'instant cruel et proche de sa fin, — et elle ne veut pas mourir.

Elle aime la Vie, un imprévu de délices que son subtil esprit imagine pour le plus grand frisson de tout son être. Elle a lu des livres troublants, — des légendes où se fortifiait sa flamme intérieure; il est quelque chose qu'elle veut vivre; par les nuits claires, l'alanguissement des flots sur la grève ajoute une ardeur à son cœur appauvri ; aux heures où le soleil pâmé se tait sous les verdures sombres et denses, dans le coin d'ombre du parc, sur le banc de marbre où viennent la visiter les ibis familiers, le contact des oiseaux roses l'induit en volupté. Quelqu'un manque que désire la fée pâle; son âme perçoit un infini sensible où sa faveur se complaisait : oh ! ni amant, vraiment, ni époux...

Et pourtant...

Un soir que d'un soleil mourant de la nostalgie tombe sur la terre, Christine pensive et lasse revient vers l'habitation somptueuse d'où des lévriers roux s'élancent pour l'honorer. Sur le perron se trouve avec les siens un étranger de haute allure. La vierge tressaille; sa taille, un instant, se redresse...

Qu'a-t-elle ?

En ses yeux, à de la fièvre s'ajoute de la joie. La fée pâle précipite ses pas, s'essouffle et parvient, légère et triomphante, jusqu'au groupe où rayonne la beauté de l'Etranger. Sur le perron, — sous les glycines pourpres qui font un décor étrange à sa

grâce, Christine combine soudain des félicités futures, toute une féerie rare où l'*imprévu* se révélera. L'aspect de l'Etranger transfigure la fée pâle. Les êtres qui la chérissent en sont émus. Les lévriers frémissent. Mais la Mort a des ironies où se prend la candeur des vierges. Tandis que Christine, émerveillée, laisse son âme s'ouvrir à l'Amour, une toux âpre, sinistre, secoue sa gorge, sa poitrine que ronge le feu des vestales. La fée pâle s'est trop hâtée vers l'Étranger; la beauté du Vieillard a trop agi sur sa vie condamnée. Et les cloches de l'angélus dont la voix maintenant va s'éteindre évoquent des larmes aux yeux de l'Amante qu'enthousiasme la Vieillesse magnifique...

— Merci, dit-elle entre deux quintes au vieillard qui essuie ses larmes chastement — merci. Je veux mourir en vous voyant... Oh! qui êtes-vous ?... De vos mains que j'aime promettez-moi de clore mes paupières...

Et, — sous le Soir triste et splendide, — ce vieillard la baise au front avec un peu de passion inexpliquée, — ayant achevé de sécher ses larmes d'agonisante...

★

L'INESPÉRÉE SÉLECTION

—

Je me souviens...

C'est un jour de novembre qu'un soleil triste éclaire. De la joie pourtant anime le sublime jardin royal, — de la joie neuve d'enfants, de mères émerveillées. Dans les marronniers, le rire des merles souligne cette vie heureuse, — dans les marron-

niers que l'hiver dépouilla de leurs richesses divinement acquises...

Eh! quoi! quel amour que je croyais défunt remonte sur ma conscience rajeunie, vraiment? Quel résidu actif de lointaines délices réveille cette vie assoupie?... Près du bassin, où l'eau élégante songe, la forme, que je croyais en moi à peu près abolie, s'actualise, exquise émanation toujours d'une Beauté réservée...

Je m'approche...

— Bonjour. La vie, maussade parfois, a des répits. Est-ce vous vraiment?

— J'admire, sur cette eau qui le reflète, un ciel pâle où courent des nuées rares, rapides...

— Est-ce vous? Le Malheur, souvent, repose. Je n'ose croire...

— Indolent et dédaigneux de l'homme, ces cygnes qui rêvent sur l'eau paresseuse appellent ma caresse.

— Laissez. Regardez-moi. Reconnaissez d'anciennes ardeurs méprisées, un cœur vaillant qui fut bafoué.

—Sur ce jardin descend une gloire de pâle soleil mourant : j'aime les nobles tristesses des jours qui meurent.

— Xavière, Xavière, souvenez-vous. J'étais votre proie bienheureuse quand sonna l'heure féroce des trahisons !...

— Dans le travail mystérieux de la Nature réside un sens qui me passionne.

— Souvenez-vous : nous venions de plonger, en étourdis éblouis, dans les eaux brûlantes de l'abîme, quand votre ironie distraite me cingla d'un nom qui n'était pas le mien!

— Splendeur des mondes ignorés, magnificence

émouvante qui sort des univers qui s'élaborent!

— Et je vous ai fuie, — meurtri, avili, mort infiniment, ô Xavière!

— Quand tout est mort, tout va renaître dans l'universelle transformation. L'indéfinie métamorphose de l'Etre m'emplit d'émoi.

— Depuis j'ai végété, ombre parmi des ombres, destiné au coup de massue d'une mort vulgaire, sans lumière, sans espoir qui pût refleurir!...

— Oh! la vigueur bénie, la force resplendissante des vies nouvelles, — le luxe d'amour qu'à nos cœurs fatigués elles réservent!

— Puis je vous retrouve, — miraculeuse, — pour que de votre grâce, hélas! toujours adorée, vous torturiez les misérables restes d'une vie lamentable!

Le jardin royal vibre d'une beauté amollissante sous les vestiges d'un soleil qui s'éloigne, — et le geste humain s'en trouve alangui. De jeunes femmes radieuses rejoignent le logis; gravement leurs enfants les précèdent que le jeu a lassés un peu, que fait inconsciemment se recueillir le choc spécieux de deux infinis, l'un qui s'achève, l'autre qui commence...

— Qu'importe le semeur à la terre amoureuse, sélectivement féconde? Un peu d'orgueil pieux, de joie saine au semeur plus heureux peut-être?...

— Xavière!

Un gamin turbulent nous arrive essoufflé...

— M'man, quoi que c'est que c'lui là?

Xavière qui sourit le pousse vers mon étreinte.

O Dieu! le gosse divin me ressemble comme un fils!...

Je me souviens...

★

ILLUSION! ILLUSION!

—

Quand j'aurai fini de souffrir, je frapperai à une porte qui s'ouvrira et je pénétrerai dans un logis hospitalier aux cœurs qui fuient l'humiliation de vivre. Et j'y serai reçu par une vieille dame mélancolique, au cœur profond, dont l'aspect émerveille les amants du grand silence éternel. Cette vieille, très vieille dame, sans mot dire, me prendra par la main et puis m'emmènera, au travers de la solitude de ses appartements pleins de piété, jusqu'à une chambrette qu'éclaireront des cierges parmi des odeurs de roses blanches et de lilas livides poussés sur la terre des tombes. Et, dans cette chambrette, une couche sera prête que m'indiquera l'hôtesse d'un geste rassurant, — car ce sera la couche du Repos éternel. Et quand, m'y étant allongé, je sentirai que mon cœur se tait, je verrai la vieille, très vieille dame peu à peu dépouiller sa menteuse vieillesse et, par l'effet d'un désespérant sortilège, rajeunir à mes yeux mourants qui ne pourront presque plus la voir. Mes yeux clos, mon cœur à peu près arrêté, j'entendrai, — ô torture, — une voix fraîche comme un espoir murmurer des choses divines, choses de vie, d'amour, de sérénité. Mais mes yeux seront clos et mon cœur bientôt s'arrêtera...

Quand j'aurai fini de souffrir, j'aurai fini de vivre.

Un soir viendra où, l'agonie des soleils n'émou-

vant plus ta vie, en toi se lèveront des crépuscules blafards, précurseurs des nuits d'âme, quand gémissent les vents mortuaires. Ta beauté se couvrira de voiles pâles, ton cœur se fêlera comme un cristal trop fin, ta pensée se dissoudra comme un encens spécieux, — et ce sera la mort de toi, ô mon aimée ! Alors, dans la mort de tout à mes yeux, au jardin plein de songe où m'apparurent tes grâces morbides, je cueillerai la fleur mortelle et je la mordrai et puis je la dévorerai. Et, dans les régions sans soleils orgueilleux où nos fantômes se retrouveront, nous tressaillerons de nouveau en nous regardant seulement.

Un soir viendra où tu mourras de trop m'aimer; mais j'en mourrai aussi, — car je t'aime trop moi-même, ô ma phtisique !

—

Pourquoi sourire lorsque je pleure ?

Le vent du soir caresse ta nuque, mais il m'entre au cœur comme un poignard. Ecoute : les crapauds se lamentent, l'étang soupire, la forêt sanglote, — tout souffre du grand Etre. Et voir aussi ce ciel en prières. Qu'est-ce ?... Approche et dis-moi si tu m'aimes... Là-Bas, dans la Maison lointaine que gardent les chiens hurleurs, nous serons à l'abri des terreurs qui naissent du mystère et nous rirons de mon effroi; mais ici je tremble, — car ton cœur est scellé comme un sépulcre et c'est pourquoi je pleure...

Pourquoi sourire lorsque je pleure ?

—

Tu sais les phrases qui délivrent de souffrir. Parle ; conte-moi l'aventure des fous pour qui la

vie s'écoule sans horreur. Je souffre ; ta voix s'élèvera comme une prière de fleur ; parfume-moi, attendris-moi. Sais-tu le secret qui assombrit ma vie ? Si tu n'étais bavarde, je te le confierais... Promets-moi de le taire aux autres et je t'ouvrirai mon cœur que mordent la douleur et l'ennui... Mais tu te moques de ma misère, — car tes lèvres se hâtent vers mes lèvres...

Non !...

Tu sais les phrases qui délivrent de souffrir ; parfume-moi, attendris-moi.

—

Viens ; le mensonge dont tu me berces est une musique perfide, mais consolante. Tu dis m'aimer et n'aime que toi : c'est toi que tu cherches dans mes yeux. Mais dans tes bras, je crois mourir, — et j'aime la Mort : elle ne ment pas. Avant de cueillir le baiser sur mes lèvres, aiguise tes dents : tu me mordras, — car je m'ennuie.

Viens ! le mensonge dont tu me berces est une musique...

—

Si la vie n'est qu'un mensonge, tu es ma vie. La Nuit se hâte et le Ciel pleure : combien d'étoiles ? Fais voir tes yeux : oh ! combien d'astres !

Là-bas, dans les villes mortes où vivent les passés mélancoliques, la nuit, nous errions remplis de terreurs sacrées. La Beauté mutilée éveillait nos frissons et quand la lune étendait son sourire sur les ruines, nous nous manifestions comme deux fiancés d'autrefois s'éveillant parmi elles, d'un long sommeil. Nous nous taisions...

Si la vie n'est qu'un mensonge, tu es ma vie. Fais-voir tes yeux : oh ! comme ils mentent !

—

Tu es folle. Ne ris pas tant; ton sourire me glace. Eh ! quoi, pour un soupir tant de gaîté ! Le siècle est faux : où m'abriter ? tes bras me fuient et j'en soupire, — et puis tu ris ! Dans ma détresse je pense à Dieu : tu en souris. Dieu se tait et toi tu ris !

Que tu es folle !

—

Si vraiment un jour je dois mourir, si mon âme élégante et troublée doit s'éperdre dans la Nuit, je veux mourir entre tes bras fragiles. Sur mes lèvres pâlies, tu poseras tes lèvres rouges, — et tu aspireras toute ma vie ultime dans un baiser, — comme le suc d'un fruit trop mûr, — et puis tes bras feront à mon cou un caressant collier redoutable. Et puis encore, quand ce sera fini de moi, tu me cloras les yeux avec ta bouche et tu m'enseveliras de tes mains sous le magnolia capiteux qui, tant de fois, s'inclina sur notre bonheur. Alors une dernière fois tu te pencheras sur ton ami et ta voix de harpe émue chantera le thrène passionné qui mélancolisait nos extases. Qui sait? Peut-être ne ferais-je que dormir et je m'éveillerais...

Mais si vraiment un jour je dois mourir, je veux que ce soit entre tes bras fragiles !...

—

Dis, veux-tu de mes sanglots? Tu t'en tresseras un macabre collier, et, dans les nuits cruelles, tu t'en pareras, — car ils sont couleur de mon sang. Tu irrites ma volupté comme la faim irrite la louve, — et tu te dérobes ! Laisse donc; sous ton sourire

tressaille le vice; tu attends un cadavre pour te pâmer. Mais écoute : l'heure va sonner des revanches radieuses où ton rire grincera sur ma victoire, et tu te tordras toi-même, implorant mon baiser rédempteur. Alors, dans l'exaltation de sa vertu ensanglantée, mon cœur te bénira, — pour lui avoir donné le courage de te vaincre, ô traîtresse!

Dis, veux-tu de mes sanglots?

—

Les heures fuient — comme l'eau des sources sur les rocs — et ma bien-aimée ne revient pas du long voyage. Un jour elle est partie, blanche et silencieuse, avec des amants noirs, tout noirs; des chants graves frémissaient dans l'air limpide... On m'a dit qu'elle allait loin, très loin, aux contrées des métamorphoses indéfinies. Mais j'ai au cœur la fièvre de ceux qui attendent : la Matière n'a pu me voler l'âme vivace de mon aimée. Quand revient-elle? L'oiseau rapide qui passe m'apprend l'éphémère des désirs, la fleur cueillie qui se fane, l'inéluctable mort après la vie — et je demeure anxieux de revoir, malgré ces phrases de l'éternelle transformation, l'amie délicate de mon marasme.

Quand la pluie chante sur les vitres, je crois l'entendre...

La bise se moque...

Et les heures fuient... La Bien-Aimée ne revient pas!...

—

— Entre, Claudine. Le feu chante et pétille, — et la faim s'apaise dans ma maison.

— J'ai faim d'amour.

— Entre. L'hiver se tait à mon foyer : tu auras lit bien chaud.

— J'ai froid de mort.

— Entre. La neige est linceul à ton corps frêle et ne pleure plus.

— Je pleure de honte.

— Entre, Claudine, entre. Mon cœur est vide : tu l'empliras!

—

Ni Margot ni Blanchette n'ont ton sourire très triste. Tu me calmes et me tourmentes. Oh! qui es-tu? Dans les nuits fades où je hais tout, j'aime te voir, — car tu m'apportes la joie profonde des faux espoirs :

— Illusion, Illusion, tu m'aides à vivre!

Ni Margot ni Blanchette n'ont ton sourire très triste...

JOSEPH CASANOVA.

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Nietzsche et l'affaire Dreyfus. — Je ne l'aurais pas condamné, le capitaine lamentable, mais j'accepte sans révolte que d'autres aient pris cette responsabilité. Juridiquement, on n'a pas prouvé le crime; moralement, on n'a pas prouvé l'innocence. Le procès cependant évolua dans une atmosphère lourde de trahison; cela puait l'espionnage tout autour de Dreyfus ; jamais personnage plus louche ne fut plus compromis par les faits mêmes que la raison ne peut lui imputer. Il a eu ce malheur d'être l'acteur pour lequel le drame semblait avoir été écrit. A cela plusieurs causes, et d'abord sa double origine juive et allemande. On n'est pas très surpris de voir un homme dont le frère est allemand, dont les intérêts sont allemands, dont toute la famille est d'esprit judéo-germanique, hésiter entre deux patries, les ménager également, servir l'une ouvertement et l'autre en secret. Les familles des frontières, à qui la force imposa tantôt l'une et tantôt l'autre patrie, devraient être jugées, pour les affaires dites de trahison, selon une psychologie particulière. Elles se trouvent sans cesse entre deux devoirs, entre deux amours. La prospérité de l'empire allemand est utile à une famille Dreyfus; elle est intéressée à sa suprématie commerciale; tout au moins elle ne peut haïr un pays où se trouvent les sources de sa fortune. Ces considérations sont mal faites sans doute pour excuser les fautes de M. Dreyfus, s'il est coupable, mais elles peuvent concourir à les expliquer et surtout à mieux débrouiller l'état d'esprit populaire et sa grosse logique sans nuances et sans délicatesses. Cet état d'esprit ne serait pas si absurde d'ailleurs opposé au jugement

abstrait de généraux qui chargeraient de prendre et de détruire Mulhouse, par exemple, un homme alors forcé de ravager sa ville natale, de massacrer ses amis, de se ruiner lui-même. Il est mauvais de demander à des hommes très civilisés des vertus de Spartiates, c'est-à-dire de sauvages Pour moi, qui regarde les incidents actuels avec le seul souci de les comprendre et d'en tirer une philosophie valable, je ne suis pas beaucoup plus choqué de voir un Dreyfus aux grandes manœuvres allemandes qu'aux grandes manœuvres françaises et je songe qu'il eût mieux fait de filer du coton que de filer la carte d'état-major.

Mais les hommes se plient difficilement à exercer le métier qui les requiert. De là les Dreyfus, mal à l'aise en un milieu où le moindre soupçon entache l'honneur; de là tous ces défroqués que l'on a vus avec tristesse venir témoigner bassement contre la corporation où ils n'auraient pas dû entrer. Il me semble que si Dreyfus est antipathique, il l'est beaucoup moins qu'un M. Picquart, par exemple, ce héros des polices secrètes dont la conscience ne fut sensible qu'à l'endroit Dreyfus, pareil à ces hystériques dont le corps, sauf un point, est insensibilisé (ou le contraire, mais cela ne fait rien). M. Picquart est le mauvais domestique qui vend les secrets de ses anciens maîtres; il n'eut pas de dignité; s'il avait des lettres et s'il n'avait pas dépouillé sa médiocre intelligence avec son dolman bleu (je crois), on essaierait de lui conseiller de bonnes lectures. Ce bavard s'est diminué jusqu'à l'évanouissement pour n'avoir pas su qu'en certaines circonstances « seul le silence est grand ». Son devoir était d'avertir ceux entre les mains desquels il avait abdiqué volontairement sa responsabilité. Après sa correspondance avec le général Gonse, il n'avait qu'à chausser ses bottes, à faire son métier de soldat, à se taire : mais il était de la police, bien plus que de l'armée. Sans avoir rien fait de répréhensible légalement, cet ancien colonel n'a même pas l'estime totale de ses amis. Des imbéciles prodigieux l'ont comparé à Turenne et à

Marchand, tour à tour, et, si prodigieux que soient un Havet ou un Deschamps, ils n'auraient pas infligé ces éloges ridicules à un homme pour qui leur affection eût été sincère. Jusque dans le pauvre cerveau de ces deux êtres minimes, M. Picquart garde l'attitude équivoque de ceux qui ne sont rien par eux-mêmes et que les circonstances ont gonflés jusqu'au grotesque. C'est lui, peut-être, le vrai condamné de Rennes, non comme traître ni faussaire, — M. Picquart est fort honnête, — mais comme lâcheur. Et quoi de plus absurde qu'un soldat qui raisonne comme un petit professeur de philosophie et qui vient devant nous en uniforme de sabreur mettre le Droit avant la Force? J'aime mieux celui qui jette son épée dans la balance, selon le vieux geste théâtral; j'aime ceux qui sont eux-mêmes, toujours et jusqu'au bout; j'aime ceux qui pratiquent avec héroïsme, même s'il le méprisent, le métier qu'ils ont choisi.

Je ne sais si l'on peut dire qu'en cette affaire la Force ait vaincu le Droit, même en gardant à ces mots leur sens vulgaire, celui que peut comprendre M. Havet, en ses bons jours, mais, si on le supposait, le spectacle serait salutaire et opportun. Tout droit étant fondé sur la force, il n'est pas mauvais que ce mécanisme des conventions sociales soit parfois mis en mouvement devant les peuples ébahis et que l'on voie agissante au grand jour la brutalité des causes Mais il n'y a pas de Droit en opposition à la Force. Il y a des Forces et, ici, c'est la force de cohésion qui l'a emporté sur la force de dislocation. L'affaire Dreyfus est un problème de mécanique; il est résolu provisoirement dans un sens extrêmement favorable à la civilisation. Par un de ces hasards qui semblent ressortir à une logique surhumaine, en même temps que se posait la question de la Justice, on commençait à publier les œuvres de Nietzsche. Au moment où les esclaves tentaient contre la civilisation leur effort périodique et quasi-séculaire, M. Henri Albert mettait, par sa belle traduction, à la portée de ceux qui ne savent pas l'allemand, les pages où le dernier des grands philosophes

nous avertissait, avec sa verve hautaine, du péril qui menace le monde moderne. La théorie des deux morales — qu'un récent article précisait ici même — est une des plus belles conceptions de Nietzsche. Réduite à ce qui concerne la Justice, elle nous fait comprendre l'antinomie éternelle entre les esclaves qui partent de la pitié, et les maîtres qui partent de la force. Pour l'esclave, les vertus sont négatives; elles sont celles qu'il a besoin de rencontrer chez ses maîtres, la douceur, la bonté, l'indulgence; pour le maître, les vertus sont positives; elles sont celles qu'il veut inculquer à ses esclaves et elles se résument en une seule, l'obéissance. Ainsi tandis que la civilisation des maîtres est nécessairement une hiérarchie d'obéissances, la civilisation des esclaves est une anarchie de sentimentalités. Or jamais cette opposition ne fut plus visible que dans l'évolution de la présente affaire. Instinctivement et sans examen des faits, les uns se rangèrent du côté du sentiment, les autres du côté de la force. Si l'on excepte quelques esprits critiques décidés à regarder sans prendre parti et quelques esprits à forme juridique, touchés seulement par des préoccupations de règle et de bon ordre, ces deux catégories comprennent à peu près l'universalité de ceux qui ont suivi avec intérêt les événements. Les uns, si l'on réduisait les convictions en devises, auraient dit : c'est ma force qui crée ma justice; les autres : c'est ma justice qui crée ma force. Les premiers s'appuient sur un fait; les seconds, sur une abstraction. Il est évident que l'abstraction ne pourrait jamais être que très passagèrement victorieuse du fait : le résultat du procès de Rennes est donc conforme à la marche logique des choses.

Cependant, il n'est jamais nécessaire que la force use de toute sa puissance. Je me séparerais ici de Nietzsche, si j'entrais dans la discussion philosophique, et je permettrais à la pitié et au dédain d'entrer ensemble dans la maison des maîtres. Il faut achever les vaincus ou les traiter avec humanité. Il n'est pas besoin d'armes contre un homme désarmé. Les gens qui, comme M. Déroulède,

empereur de cirque, pleurèrent de joie en voyant le fouet écorcher encore une fois les épaules d'un malheureux, sont des monstres insanes et répugnants. Laissons ces Peaux-Rouges ivres danser autour du poteau de guerre. Nous devons au moins quelques sourires à l'acteur triste qui nous intéressa pendant un spectacle de trois ans et qu'on fit revenir de l'autre bout du monde pour contenter nos curiosités. La farce est jouée; laissons se relever et se laver la face le comédien tragique qu'un poignard, même émoussé, a prostré dans le fond de la scène. Je crois que, même s'il est coupable, il n'est plus permis de refuser à Dreyfus l'état et les privilèges d'une victime. En somme il avait droit au silence. Nous l'avons fait parler, nous l'avons fait gesticuler devant le monde entier, pantin effroyable de gaucherie et de tristesse, en voilà assez. En retour du silence qu'on lui a volé, de l'opprobre dont on l'a couvert comme d'un manteau de boue, qu'on le laisse au moins aller se cacher, bête vaincue et blessée, dans le trou où il songera à son malheur et à la férocité des hommes. Je ne sais s'il hait. Peut-être qu'à ce degré de misère on ne hait plus. Méprise-t-on? Il peut mépriser. Il a eu des juges, mais que des bourreaux excitaient. On vit des hommes jadis intelligents attiser d'avance un bûcher de parade; mais au geste de ces valets d'échafaud répondait le hurlement des lécheurs de sang. Tout ce que l'Europe renferme d'êtres bassement sanguinaires, de fauves de nuit, lâches et rusés, s'est agité, à la honte éternelle de l'humanité, autour d'un malheureux dont l'attitude, après tout, fut digne. Dreyfus, tel qu'il est, se dresse au-dessus de ses amis et de ses adversaires, comme un homme presque exemplaire. Il s'est défendu sans accuser. Je le crois, par exemple, très supérieur, comme âme, à M. Lebon, l'ingénieux tortionnaire, ou à M. Labori, qui fut assassiné avec tant de soin.

Finalement, la question d'hier est encore celle d'aujourd'hui. Est-il coupable? Les juges qui l'ont tranchée ne l'ont pas résolue. Alors une grâce complète et immé-

diate s'impose. L'homme qui, au milieu des doutes de tous les esprits sains, a été soumis pendant des années au supplice de la cage de bois dans une île tropicale, a expié (si l'on ose user de ce mot) plus de crimes qu'il n'en put commettre; peut-être même a-t-il expié en même temps et d'avance toutes les complicités qui devaient le faire détester plus que l'acte même pour lequel on l'a condamné. La raison, les nécessités de la politique, la cause de la civilisation exigeaient une seconde condamnation. Il aurait été sinistre, dangereux et immoral, de préparer par un acquittement le triomphe d'un parti fanatique; mais ici je renverse mon raisonnement du mois passé et je prie les nationalistes de parader avec modération. Ni les uns, ni les autres, telle est mon objurgation et, je crois, le sentiment de tous ceux qui vivent avec désintéressement et tâchent d'évoluer avec dignité au-dessus des ambitions malpropres de l'heure présente.

REMY DE GOURMONT.

P. S. — La grâce est signée. C'était inévitable et cela est bien. Bon voyage. — R. G.

LES ROMANS

Rudyard Kipling : *Le Second Livre de la Jungle,* Mercure de France, 3.5o. — Eugène Demolder : *La Route d'Émeraude,* Mercure de France, 3.5o. — Adolphe Retté : *La seule Nuit,* La Plume, 3.5o. — Louis Couperus : *Paix universelle,* Plon, 3.5o. — Belz de Villas : *L'Œillet rouge,* Victor Havard, 3.5o. — Félicien Champsaur : *La Faute des Roses,* Fasquelle, 3.5o. — Maurice Montégut : *La Grange aux Belles,* Ollendorff, 3.5o. — Ch. Toppy: *C'est arrivé,* P.-V. Stock, 3.5o.

Le Second Livre de la Jungle, par Rudyard Kipling. Se promener dans ce pays tout neuf d'une littérature cependant vieille comme le monde et puisée aux sources mêmes du monde, c'est-à-dire aux berceaux des premières religions de l'Inde, c'est se promener dans le paradis terrestre, en ressentir tous les émois, en recevoir sur les épaules, sur le front, toutes les averses de fleurs et de lumières. Des bêtes parlent. Un homme, un petit d'homme, cherche à comprendre. Il est suivi, le long du chemin de la chasse ou de la guerre, de Kaa, *la ruse*, de Bagheera, *la cruauté* (j'allais prononcer : *l'esprit*),

de Baloo, *la sagesse*, de Hathi, *la force*, et devant lui marche sa propre audace, sa naïveté d'enfant découvert, nu, aux traits de tous, sa douce gaminerie, déjà sentimentale, qui le conduira, hélas! au clan des hommes, loin du clan des loups. Au clan des hommes où l'on peut rencontrer cette bête à la fois rusée, cruelle, sage, et souvent la plus forte qui est une jeune fille. Mowgli est un type curieux de primitif, de personnage chu d'une autre planète que la nôtre et qui, les sens aiguisés par la faim ou le besoin de se défendre, apprend peu à peu la vie et s'élève aux conceptions des plus hautes philosophies. Il n'apparaît point de religion dans ce jeune homme sinon celle de *la loi de la Jungle*, qui est tout bonnement celle de la nature. « *Tu ne tueras que pour manger* ». « *Tu n'entreprendras la guerre que pour te défendre* ». La vue de l'*ankus du roi* ne lui suggère aucune curiosité mauvaise et il va rapporter le trésor où il l'a pris parce que l'or, l'argent, toutes les pierres précieuses sont les signes extérieurs de la Mort. Malgré certaines expressions excessives ou peut-être traduites trop littéralement, comme celle-ci «... *le bruit de quelque chose de mou qui se casserait en deux* », le style de ce livre est absolument charmant ; on est à son aise avec les héros, bêtes ou petits d'homme, comme si on les connaissait depuis toujours. C'est clair et malicieux, semblable à du La Fontaine, et cela nous entraîne haut sur la Montagne sacrée où le vieux brahmane fait ses miracles dans la paix silencieuse du soir. *Quiquern*, un conte des mers polaires, les *Croque-morts* rompent la chaîne reliant les différents épisodes de la vie de Mowgli. Les récits sur le jeune Adam nouveau devraient ne faire qu'un livre, un admirable livre pouvant, ce semble, se terminer admirablement par la *Course de printemps*, ce que l'on a écrit peut-être de plus joli sur l'Amour. Dans la *Course de printemps*, il n'est pas question d'amour! En pleine nature, l'auteur a bien compris qu'il ne pourrait être parlé d'amour par les bêtes, mais il fait créer *son mystère* par le premier émoi de l'homme qui, impérieusement, se sent attiré vers sa mère, sa vraie mère, une femme. L'air est plus vif, les fleurs sentent plus fort et sa mère lui dit : « Comme tu es beau, tu ressembles à un jeune dieu ! » C'est le premier salut passionné de la femme qui a enfanté l'homme, et Mowgli soupire, pensant : « Ai-je donc bu quelque poison? » La chasteté de ce récit est tellement profonde qu'elle atteint vraiment le respect dû à l'Amour, au premier amour d'un homme tel que Mowgli... Pourtant... Bagheera, la panthère

noire, l'aimait ! J'ai idée que si l'auteur ne s'est point aperçu de cet amour, après tout bien naturel, de cette fantasque bête pour le petit d'homme... c'est qu'il ne l'a point voulu voir, heureusement. Le *Second livre de la Jungle*, clos sur cette dernière histoire, serait-il imprudent de demander le troisième ? Nous ne nous lasserons jamais de cette nourriture. Le miel de la Jungle est sur nos bouches et nous met en appétit.

La Route d'émeraude, par Eugène Demolder. C'est la Hollande de Rembrandt qui nous est restituée par le talent du bon peintre moderne qu'est Demolder. En des tableaux éclatants de couleurs et de rayons, pleins de cet air qu'on dit si pur dans les chauds étés de Hollande, l'auteur de la *Route d'émeraude* nous fait glisser sous les yeux la vie d'un jeune meunier parti de son moulin pour courir après la grande aventurière, la Gloire. C'est surtout Siska l'Espagnole qui séduit le pauvre garçon. Les sequins d'or dansant sur les nuques et les gorges ambrées et tout le soleil bu dans des tulipes de feu ! En préparant avec soin les fonds de ces tableaux, où il n'a pas oublié le petit enfant nu accroupi derrière la borne, la servante lutinée par le soudard et les paniers de fruits et les amphores de vin, il nous a campé une Siska dévastatrice, cruelle, toujours caracolante comme une cavale en chaleur, tantôt haillonneuse, tantôt couverte d'oripeaux étincelants, qui est bien la perpétuelle charmeuse du tempérament hollandais, ce gros serpent endormi, lové dans l'amour et la bombance, rampant au fond de la terre classique des canaux. Le Hollandais est un aventurier de naissance. Or il prépare une expédition lointaine, par *la route d'émeraude*, où il digère le contenu de ses vaisseaux, retour des îles. Peuple de marins, peuple de passionnés. Maintenant, la perpétuelle kermesse que nous montre Demolder est-elle vraiment la Hollande de ce temps ? Ce que les peintres veulent bien nous en montrer, sans doute et selon leur vision. Il y a aussi la Hollande grave, studieuse, fouillant les cadavres comme dans la *Leçon d'anatomie*, et peut-être la kermesse envahit-elle trop librement toutes les salles d'études chez Demolder, mais qui se plaindra de l'abondance des mets succulents dans ce repas merveilleux ? Le retour du jeune peintre à son moulin natal est d'un charme plus mélancolique et l'idylle avec Gésina repose. Voici que réapparaît l'intérieur hollandais, les meubles luisants, comme frottés d'huile, le carrelage frais et doux aux pieds lassés du voyageur, les faïences de Delft qui ont des reflets de vieux

vitraux, et les plats d'étain fournissant à l'auteur cette délicieuse image : « *se découpant sur la nappe comme des tranches de lune.* » Il épouse Gésina et reste plus heureux que son contemporain, le magnifique et pauvre Rembrandt. Dans ce très ample et très beau livre, j'allais dire : cet album, Demolder a fait preuve d'un judicieux amour du détail. Rien n'est laissé au hasard des trouvailles de la plume. Nos peintres prennent leur accessoire n'importe où. On sent que l'écrivain, voulant *peindre* davantage, est allé chercher ses décors aux bons endroits, et qu'il a déterré les moindres objets sous la poudre du temps. De sa main onctueuse, caressante et respectueuse comme celle d'un prêtre élevant le ciboire, il a fait reluire les pierreries et se dresser sous nos yeux les arrêtes du métal. L'œuvre d'Eugène Demolder est une œuvre d'artiste patient et *justement* amoureux de son œuvre.

La Seule Nuit, par Adolphe Retté. Voici un roman qui est un conte, parce que cela pourrait ainsi débuter : « Il était une fois un père qui avait trois fils... » et aussi un pamphlet contre la société parce que l'on s'y occupe fort d'anarchie. La manière dont est tramée cette histoire rappelle un peu les romans de Voltaire. (Je pense ne pas humilier Retté en citant ce nom.) Il s'agit de trois ou quatre candides, dont l'un garde sagement le logis, par avarice, et l'autre, le dernier, couche d'aventure avec sa mère ! Je n'ai aucune qualité pour juger de la portée *sociale* de l'œuvre. Je me bornerai à en dire le plus grand bien au sujet de sa valeur poétique. Le portrait du vieux philosophe, le père des quatre fils, est le portrait du monde, du vieux monde, laborieux, pensant, et préparant le nouveau dans la nuit, *la seule nuit*, et peut-être pour la nuit suprême, la dernière nuit. De superbes images comme celles-ci : «... et la nuit, rôdeuse autour d'eux, semblait une panthère au pelage d'étoiles ! » Pour celle-là, je pense qu'on peut absoudre les pires folies anarchiques et même... *sociales!* Une certaine rencontre entre le soldat de la bande lâchée dans Paris et un souteneur en train de *descendre* le pante est une pure merveille de bouffonnerie macabre. Je crois un peu exagéré le passage concernant Abscons Lunaire, mais point celui traitant de l'étonnant genre de confraternité qui unit les poètes modernes. Cela est fort bien dit, ma foi. Tout le livre est nerveux, exalté, vibrant et *galope* en l'imagination du lecteur. On y trouve pas mal de servantes sans pudeur, mais on y parle des roses avec la courtoisie qui fleure bon son gentilhomme. Ai-je déclaré déjà que tout poète est chevalier ?...

Enfin la *Seule nuit* est un livre intéressant, écrit d'une façon lucide et qui, s'il n'élucide point la question sociale, remplira de joie les écrivains lyriques.

La Paix universelle, par Louis Couperus. On peut affirmer, dès le second roman de cet écrivain hollandais, que la Hollande compte un bon artiste de plus. *Majesté* était un livre très rare, un livre calme et de sentiment très élevé. N'oubliant jamais que l'auteur d'une œuvre à thèse sociale ne doit point se permettre de conclure lui-même, Louis Couperus nous présente le même roi, Othomar, rêvant d'affirmer *la paix universelle* et il le montre en butte à tout ce que l'humanité renferme, en puissance, de guerre, de larcins, de besoins de carnages. Et il y a cette admirable phrase : *les soldats de la paix,* image si simple et si énorme qu'elle ne choque pas tout de suite. Ce livre est d'actualité, mais en très bon artiste qu'est Louis Couperus il se défend de l'avoir voulu pour ou contre l'idée même qui le lui fit écrire. Il offre des tableaux, rien de plus, et un naturel enchaînement de ces catastrophes qu'engendre la plus louable volonté d'un souverain. Le type un peu fou de la trop cérébrale princesse Vera Zanti est un curieux type de femme qui éclaire toute la sage diplomatie de ce roman d'un rayon de gaieté s'éteignant, hélas ! dans une épaisse fumée d'incendie.

L'Œillet rouge, par Belz de Villas. Souvenirs du boulangisme. On nous fait revoir l'élégant sous-lieutenant, fleuri de rouge, même en bourgeois, qui était le brave général Boulanger, sa maîtresse dévouée, la très belle Bonnemain, si douce, ayant pris à sa charge ce rebelle valet de la France et lui servant la double solde de son amour et de son argent comme, je pense, que la France elle-même (elle aime tant les militaires, la France !) lui aurait servi la double boucle. Qui aime bien châtie bien !... On voit défiler nos députés querelleurs d'alors et... encore d'aujourd'hui, et puis au cinquième acte on se tue... mais qui est ce qui a rendu l'argent à la duchesse ? Cela m'a tout l'air d'être ce bon Monsieur Belz de Villas avec la dédicace de son livre !...

La faute des roses, par Félicien Champsaur. Les romans de Félicien Champsaur ressemblent au désordre d'une chambre à coucher ; ce n'est pas toujours savant comme un effet de l'art, mais il y a beaucoup de linge et s'il n'est pas toujours très propre, il est brodé, d'une femme *chic* (Champsaur vous a seul le secret de ces femmes-là). Une femme du monde

débauche un petit jeune homme, qui ne sachant ni *a* ni *b* en amour, a la prétention de garder sa maîtresse pour lui tout seul. Ça se gâte, naturellement, et le bon petit jeune homme, déniaisé, va séduire en ville ! Maintenant, si vous voulez savoir pourquoi c'est la faute des roses, je serais bien embarrassé pour vous répondre. Il paraît qu'en Italie les jeunes filles ont l'habitude charmante de leur attribuer leur premier faux pas.

La Grange aux Belles, par Maurice Montégut. Récit du bon vieux temps où les cadets de Gascogne, arrivant en la grande ville les poches pleines, payaient pour tous les convives d'une table d'hôte. Excellent procédé ! Suivent d'autres nouvelles amusantes dont une : *Claque-des-dents*, est fort curieuse comme morceau genre *Maison Tellier*.

C'est arrivé, par Th. Toppy. Petits contes assez drôles, pas toujours vécus, car l'esprit en est souvent... exagéré.

RACHILDE.

THÉATRE

Catulle Mendès : *Farces*, Fasquelle, 3.5o. — Edouard Dujardin : *Antonia*, légende dramatique en trois parties : *Antonia, Le Chevalier du Passé, La Fin d'Antonia*, Mercure de France, 3,5o. — Henrik Ibsen : *Peer Gynt*, poème dramatique, traduction et préface de M. Prozor, Perrin, 3.5o. — Memento.

M. Catulle Mendès désirerait voir refleurir dans notre théâtre contemporain certains petits genres inexplicablement délaissés, tels que la farce, la pantomime, le ballet, et dont lui-même, à plusieurs reprises, a donné d'excellents modèles. Pas tant délaissés cependant que tombés dans la lourde imbécillité du café-concert de bas étage ou dans la splendeur non moins niaise, si plus coûteuse, du grand spectacle à l'américaine. Ce qu'il voudrait, c'est les relever. Il demande que les poètes et les auteurs dramatiques veuillent bien les tenir pour choses non absolument négligeables et y chercher, y trouver les éléments d'art dont ces genres sont parfaitement susceptibles. La farce, en particulier, sollicite son intérêt, et avec la prodigieuse fécondité de son talent, prêchant d'exemple, il en a fourni un grand nombre, réunies dans son *Théâtre de la Foire* et dans le volume qu'il publie aujourd'hui, précisément sous ce titre de **Farces**.

C'est un point qui a été souvent discuté, si le vaudeville actuel tire son origine de la farce ou s'il provient d'une sorte de dégénérescence de la comédie, analogue à celle de l'opéra-

comique donnant l'opérette. Le fait est que la farce, si puissante pendant trois siècles, en Italie, en France et en Espagne, où, sous le nom de *sainete*, elle s'est maintenue jusqu'à nos jours, a presque disparu avec l'intronisation du vaudeville. Mais pour résoudre la question, si elle en vaut la peine, il s'agirait d'abord de faire la différence entre la farce et la comédie. Y a-t-il quelque chose qui constitue entre ces deux genres une différence foncière? Je crois que oui. En Espagne, le sainete se jouait pendant les entr'actes d'une pièce, et cette pièce n'était pas nécessairement un drame, elle pouvait être aussi bien une comédie. Autant d'entr'actes, autant de sainetes. Si le sainete n'avait été qu'une petite comédie intercalée dans la grande, on ne comprend pas bien la combinaison et le genre de plaisir offert aux spectateurs. Jeter dans une longue intrigue, déjà suffisamment compliquée, une série d'autres intrigues totalement différentes et sans aucun rapport ni avec l'intrigue principale, ni entre elles, paraîtrait vraiment le comble du quiproquo et de l'absurdité. La vérité, c'est que le sainete, et la farce avec lui se distinguent de la comédie justement par l'absence d'intrigue. Ce sont, comme le mot espagnol l'indique, des « intermèdes », ou, comme le mot français l'indique également, des « parades ». Le caractère de la farce consiste à être une situation plaisante se suffisant à elle-même, tandis que, dans une comédie, cette même situation ne sera plus qu'un des nœuds d'une histoire. Dans la comédie, on s'intéresse aux personnages et à leur sort; dans la farce, au contraire, on ne voit pas autre chose que la situation. C'est pour cela que la farce se préoccupe peu de fournir des personnages originaux et que, le plus souvent, elle recourt simplement aux types connus, qu'on retrouve perpétuellement les mêmes au cours de longues générations de farces (personnages de la comédie italienne ou des tréteaux du Pont-Neuf). La longueur ici ne signifie rien. Telle farce peut être aussi longue qu'une comédie en plusieurs actes : c'est qu'elle se compose en réalité d'une succession de farces, plus ou moins ingénieusement soudées les unes aux autres. C'est ainsi que dans *Pathelin*, par exemple, on compte quatre ou cinq situations formant chacune un tout complet. Plusieurs des pièces de Molière ne sont qu'un ensemble de véritables farces, reliées artificiellement entre elles par un semblant d'intrigue. Dans Gueullette, on passe d'une parade à l'autre par un simple pont d'une ou deux répliques.

C'est probablement Scribe qui a porté le coup de mort à la farce en donnant à l'intrigue une importance prépondérante jusque dans les moindres piécettes en un acte. L'horrible « lever de rideau » a forcé la parade dans son dernier retranchement. Il a fallu le succès des cabarets de Montmartre pour la faire renaître. Les pièces de Courteline sont, dans le plus beau sens du mot, des farces. Prenez la *Peur des Coups*, par exemple. Pas d'intrigue : la situation, dans laquelle on entre de plain pied, sans préparation ; et la situation une fois vidée, rideau. Ses personnages pourraient être Pierrot et Colombine, ou Léandre et Isabelle, il n'y aurait pas un mot de changé au dialogue. Ils s'appellent d'ailleurs encore plus simplement, je crois : Lui et Elle. Le « monologue » est essentiellement de la farce. On avait le monologue au moyen âge. Il serait curieux de constater peut-être que la farce moderne est née du monologue par le même processus que la farce du xv^e^ siècle.

Les farces composées par M. Catulle Mendès et réunies dans ce volume sont toutes, à l'exception d'une, de ravissants et spirituels pastiches du xviii^e^. Mais quoi qu'il fasse, il ne peut empêcher qu'on ne reconnaisse à tout bout de champ la marque si particulièrement délicate et poétique qui signe tout ce qu'il fait. Sa bouffonnerie la plus folle a toujours une rose à l'oreille, et sa gauloiserie ne rompt jamais avec la grâce. Faites proférer des choses énormes par une très jolie femme, vous aurez assez bien l'impression que fait la farce de M. Mendès.

Il n'est pas de gros mots si la bouche est petite,

dit fort bien un de ses personnages.

L'exception dont je parlais n'est autre que la fameuse *Femme de Tabarin*, que joua le Théâtre Libre et qui fait actuellement partie du répertoire de la Comédie. Ici, quoique l'action se passe au xvii^e^ siècle, l'allure et la conception sont purement modernes. Il n'y a plus aucun pastiche, sinon juste ce qu'il faut pour ce qu'on appelle la couleur locale, cette chose d'ailleurs très moderne et dont le théâtre ancien ne se préoccupa jamais. Je n'ai pas à parler de la *Femme de Tabarin*, que tout le monde connaît, sinon pour constater que cette petite pièce, si heureusement venue, pourrait bien constituer une des parties les plus solides de l'œuvre si complexe et si vaste du séduisant écrivain.

§

On ne pourra pas faire l'histoire de ce curieux moment littéraire qu'on a appelé le symbolisme, sans attacher une importance particulière aux trois tragédies d'**Antonia**, de M. Edouard Dujardin. Toutes proportions gardées, et avec une légère teinte rosée de ridicule, comme tout le mouvement lui-même (c'est déjà un grand honneur d'avoir provoqué quelque chose), elles resteront comme le *Cid* de cette pseudo-école. Ceux qui y assistèrent se souviendront toujours — et légueront ce souvenir — des extraordinaires soirées que furent les représentations de ces pièces : car quelque impossible que cela semble, toutes trois furent jouées, la troisième même en grand spectacle de gala au théâtre du Vaudeville et devant tout ce que Paris comportait d'illustre, de noble et de chic. D'excellents acteurs, devenus depuis des notoriétés de la scène, tels que Mmes Mellot, Thomsen, Grumbach, MM. Fenoux, Lugne-Poe, Esquier, Raymond, Magnier, Ravet, soutinrent de tout leur talent, doublé de tout leur courage, le sort de ces représentations. L'auteur lui-même affronta les feux de la rampe. C'était tout à fait savoureux. Aujourd'hui, M. Edouard Dujardin s'est assagi. Au lieu d'organiser à grands frais des représentations d'œuvres révolutionnaires et prédestinées aux huées des philistins, il préfère écrire des romans à succès et récupérer ainsi sur ces mêmes philistins l'or qu'il dépensa à vouloir leur ingurgiter de la poésie avancée. C'est ainsi que tout se compense. Mais si M. Dujardin entre dans la gloire, ce sera — et il est le premier à n'en pas douter — à ces œuvres discutées, à ces curieux essais de jeunesse qu'il le devra. Aussi s'applique-t-il, pour l'édification des érudits de l'avenir, à les réunir avec grand soin. Il a déjà donné une édition commode de ses *Lauriers* et de ses *Poèmes en prose*. Voici maintenant le volume des trois *Antonia*, dont la place est désormais marquée, à son rang chronologique, dans toute bibliothèque littéraire qui se respecte.

§

Je ne puis m'étendre comme il le faudrait sur le **Peer Gynt** d'Ibsen, dont M. Prozor vient de publier la traduction française. On connaît d'ailleurs amplement ce poème dramatique, si caractéristique dans l'œuvre du maître norvégien, tant par les représentations qu'en a données M. Lugné-Poe,

avec le concours de M. Deval, dont l'interprétation du rôle principal fut remarquable, que par les nombreux articles qui lui ont été consacrés dans la presse et dans les revues. Le traducteur a lui-même publié une excellente étude sur *Peer Gynt*, l'année dernière, à laquelle il faut se référer pour avoir un sens, sinon exact, du moins très satisfaisant de ce drame extraordinairement complexe, fantaisiste et déconcertant. Ibsen l'a appelé un « moment de folie ». L'imagination la plus débordante en fait en effet les frais, imagination de pensée, de coloris et d'aventure à la fois. La farce y côtoie le lyrisme; le conte populaire y voisine avec la satire sociale; le fantastique scandinave et la turquerie s'y lutinent dans un étrange corps à corps. Contre-partie de *Brand*, écrit après lui, il devrait être joué ou lu après lui, de même que,dans le théâtre antique, le drame satirique suivait la tragédie. Mais ici le délassement comique prend toute l'envergure d'une œuvre de longue haleine, foisonnant de morceaux admirables, débordant de poésie et de pensée, et revêtant une haute signification philosophique et morale. C'est la plus objective des pièces d'Ibsen. Aussi *Peer Gynt* a-t-il un peu pris le caractère de pièce nationale. On a voulu voir dans le héros une sorte de grandiose Tartarin norvégien, une espèce de don Quichotte du nord — à cette différence près que la mégalomanie de l'aventurier scandinave ne provient point de la déviation d'un sentiment chevaleresque, mais est au contraire un produit de l'égoïsme et de la suffisance. Ce qui a aidé à cette transfiguration, c'est que dans cette œuvre, qui pour Ibsen n'était sans doute qu'une terrible satire, toute la Norvège, dans ses contes, dans ses types, dans son décor, et jusque dans son rêve passionné pour les contrées du soleil, y est délicieusement évoquée. Et puis, il y a Solweig, l'idéale jeune fille! Et il y a la musique de Grieg!

§

Memento. — Le **Pape et l'Empereur,** de Jacques des Gachons. Louons sans réserve cet acte, véritable scène d'histoire, faisant revivre l'entrevue du Pape et de Napoléon en 1813. C'est d'une reconstitution parfaite et émouvante. L'auteur a mis en œuvre les documents authentiques avec un rare souci de l'exactitude et un grand bonheur d'expression dramatique. La fameuse scène de Vigny (que l'on a jouée au Théâtre Libre) est à peu près fausse, historiquement, d'un bout à l'autre. M. Henry Houssaye, dans quatre pages de

préface, le prouve indiscutablement. Ce n'était d'ailleurs qu'un éloquent dialogue, et même un monologue. Celle de M. des Gachons est une véritable pièce, qui ferait grand effet sur un théâtre (on l'a d'ailleurs jouée cet été au Casino d'Aix-les-Bains), et qui tient dignement sa place à côté de ces merveilles de M. Léon Hennique qu'on appelle la *Mort du Duc d'Enghien* et les *Deux Patries*.

Je signale également et aussi élogieusement qu'il se peut la **Sâvitri**, de M. A.-Ferdinand Herold, la charmante et poétique fantaisie hindoue que l'on a jouée il y a quelques mois aux Escholiers, et que l'on relira avec plus de plaisir qu'on ne l'a entendue, la représentation n'en ayant pas été très soignée; et la **Mort aux Berceaux**, l'acte si joliment visionnaire de M. Eugène Demolder, dont les lecteurs de cette revue se souviennent certainement. Les deux brochures ont paru au *Mercure de France*.

Je renvoie à une prochaine chronique le beau drame de M. Saint-Pol-Roux, la **Dame à la Faulx**.

LOUIS DUMUR.

PHILOSOPHIE

La Dissolution opposée à l'Évolution dans les sciences physiques et morales, par A. Lalande; in-8, 500 pages. Paris, Alcan, 7 fr. — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon; 6e année, 1898; in-8, 314 pages. Paris, Alcan, 5 fr. — *La philosophie de Tolstoï*, par Ossip Lourié; in-8, 198 pp. Paris, Alcan, 2 fr. 50.

L'ouvrage de M. Lalande est une thèse de doctorat, soutenue en mai dernier devant la Faculté de Paris. C'est une critique des doctrines évolutionnistes, et, notamment, de la doctrine de Spencer. On sait que ce philosophe n'admet qu'une loi du devenir, la loi de l'évolution, qui consiste dans le passage de l'homogène à l'hétérogène. La loi de l'évolution a ébloui et séduit bien des demi-savants. C'est à elle que la « philosophie synthétique » — titre que Spencer donne à son système, — doit son étonnante fortune. M. Lalande estime que cette loi d'évolution, loin d'être la loi unique de l'univers, est moins générale et moins importante que la loi de dissolution.

La loi spencérienne repose sur deux principes: le principe de l'instabilité de l'homogène et le principe de la multiplication des effets. Ni l'un ni l'autre ne supportent la critique; ce sont des généralisations factices et superficielles. Si l'on s'appuie sur

les derniers résultats les plus généraux de la physique, comme le principe de l'irréversibilité, découvert par Carnot et Clausius, on en déduit au contraire que la nature physique se caractérise par une tendance à l'uniformisation, résultant de la transformation graduelle de l'énergie utilisable en énergie inutilisable. En biologie, la dissolution se montre sous trois aspects importants : la mort, qui s'oppose à la tendance individualiste ; la reproduction, qui s'oppose aux différenciations individuelles et qui tend à maintenir l'homogénéité dans l'espèce ; enfin, chez l'homme, la dissolution résultant de l'incompatibilité entre la vie physique et le développement de la pensée.

Mais c'est surtout dans la vie de l'esprit que le rôle de la dissolution est considérable. Les progrès de l'intelligence ont pour but d'assimiler les individus et de créer une communauté et une unité de vouloir et de pensée. De même, le développement de la moralité, en détruisant l'égoïsme, implique le sacrifice de l'individu. Enfin l'art institue une communauté supérieure, au sein de laquelle l'homme et les choses, le vivant et la matière inerte fusionnent dans le sentiment esthétique.

Le triomphe de l'esprit apparaît donc comme le triomphe de la dissolution. Il y a en tout homme un animal qui veut évoluer. La raison combat cette tendance instinctive. Tout ce qui se fait de bon en nous ne se fait que par la mort de l'individu et de la nature. En d'autres termes, l'évolution produit l'individu et la dissolution produit l'universel. La dissolution est aussi réelle, aussi répandue, aussi nécessaire que l'évolution.

Le dernier mot de la philosophie n'est donc pas *monisme*, mais *dualisme*. « D'une part, nous voyons une analogie indiscutable, une sorte de filiation obscure entre cette propriété, la vie, l'instinct, l'individualité, l'évolution des êtres et leur différenciation ; mais en face se dresse aussitôt la série des faits, également analogues entre eux, et opposés aux premiers chacun à chacun : la mort, la pensée réfléchie, l'universalité, la dissolution des choses et la dégradation de l'énergie. Et de même, dans chacune des classes de réalités où se développe cette antinomie, on voit qu'à la première série appartient le donné, le passé, la matière, c'est-à-dire la différence inintelligible ; à la seconde, le postulé, l'avenir, la forme intelligible ou le but conçu. Le présent est le progrès continuel de l'un à l'autre. »

Le lecteur en conclura que la dissolution est le principe supérieur et bienfaisant. Il y verra, non sans raison, une indéniable analogie avec ce que Schopenhauer appelle « la négation du vouloir-vivre ».

Et, s'il est suffisamment pourvu de culture philosophique, il se confirmera dans l'opinion que toute métaphysique qui ne s'élève pas au-dessus d'une généralisation plus ou moins vaste de la physique, comme c'est ici le cas, ne peut guère aboutir qu'au pessimisme ; que cette métaphysique est *vieux jeu*, et que nos frères aînés les Hindous ont depuis longtemps dit sur elle tout ce qu'il y avait à dire, en la scellant au tombeau du Nirvâna.

§

Dans **l'Année philosophique** pour 1898, je relève tout d'abord un article de Renouvier sur le *Principe de relativité*. Le principe de relativité est le principe même de l'idéalisme ; il énonce cette vérité évidente que, tout ce qui est connu étant connu par l'esprit, toute connaissance est relative à la constitution de l'esprit, et que la question philosophique n'est pas de savoir si nous pouvons connaître le réel tel qu'il est, indépendamment de l'intelligence, ce qui n'a pas de sens, mais bien si l'intelligence humaine est constituée de manière à réfléchir le réel.

Renouvier fait une forte critique de ce principe. Il essaie de montrer que l'adoption du principe de relativité et sa compréhension intégrale ne sont compatibles qu'avec le phénoménisme, et que le phénoménisme lui-même a son fondement dans la doctrine des monades et dans ce qu'on a appelé l'idéalisme monadiste.

Le principe de relativité ne peut être pleinement compris qu'à la condition d'une restriction au principe de causalité. Il faut abandonner la notion de cause efficiente étendue à la chose en soi. Le cercle vicieux dans lequel tourne l'idéalisme provient de cette application illégitime du principe de causalité à l'objet de nos perceptions. Les êtres réels ne sont pas les causes des propriétés perçues. Les qualités sont, dans l'être extérieur, des modes d'être et d'action qui appartiennent à sa nature interne et y demeurent ; elles sont, dans le sujet percevant, des modes constants d'une correspondance donnée, en vertu des lois de la nature et de l'esprit. La loi rationnelle de la causalité, touchant la perception extérieure, est, en défini-

tive, le postulat d'une harmonie préétablie. L'harmonie préétablie est la forme universelle,la seule non contradictoire, de la loi de la relativité causale. L'harmonie préétablie seule empêche le relativisme de choir dans le scepticisme.

Mais l'harmonie préétablie n'entraîne pas, comme on le croit communément, le déterminisme. Quand on part du principe de relativité, posé *a priori*, on doit éviter toute conception infinitiste. Le déterminisme repose sur l'erreur de l'infini actuel. La pensée qui tient à se comprendre pose partout des termes premiers, des origines, des limites, qui excluent le déterminisme universel.

— Dans le même recueil, M. Hamelin étudie la *Philosophie analytique de l'histoire* de Renouvier ; M. Dauriac examine le *Problème esthétique* au point de vue néo-criticiste, et M. Pillon, poursuivant son travail sur l'*Evolution de l'idéalisme*, donne une intéressante critique du panthéisme de Spinoza.

§

M. Ossip Lourié est un disciple de Tolstoï,qui s'est proposé de vulgariser la philosophie du maître et d'appeler l'attention publique sur le penseur, alors qu'elle s'intéresse surtout à l'écrivain. Son ouvrage sur **La philosophie de Tolstoï** fait suite à un recueil de pensées, publié peu de temps auparavant.

Il débute par une biographie détaillée. On voit que M.Ossip Lourié n'ignore rien de la vie de celui qu'il considère comme le grand réformateur d'aujourd'hui. En étudiant cette existence si bien remplie, dans sa jeunesse, par de graves événements et de fécondes émotions, dans sa vieillesse, par un admirable labeur littéraire et un prodigieux effort de réflexion sur soi, M. Ossip Lourié nous fait comprendre comment la crise morale a déterminé chez Tolstoï une conversion que tout préparait et indiquait et comment, chez lui, l'homme pratique et l'homme théorique ayant toujours agi et pensé de concert, la conversion a produit des effets visibles jusque et surtout dans la conduite quotidienne.

« Toutes les conceptions de Tolstoï, religieuses, sociales, esthétiques, dit son commentateur,peuvent se résumer en trois mots : Amour, Travail, Solidarité. » Son mysticisme voisine avec l'optimisme de Rousseau. D'après lui, « la vie est belle, la vie est bonne ; ce sont les hommes qui l'ont rendue âpre ». Le premier pas vers la conquête du paradis perdu est l'accep-

tation intégrale de la doctrine de Jésus et de sa conséquence première : *ne pas résister au méchant;* ce qui veut dire : « ne jamais résister, ne jamais opposer la violence, ne jamais rien commettre qui soit contraire à l'amour. »

Toute notre civilisation est en contradiction avec ce précepte, et sa base même est corruptrice : le fétichisme du pouvoir, le patriotisme, le militarisme, la richesse. L'illusion est de croire que l'on pourrait réformer par la violence et opposer une violence à ces sources de violence et d'iniquité. « Il n'y a qu'un moyen d'arrêter le mal : c'est de rendre le *bien pour le mal*, sans acception de personnes. »

La solution est-elle au-dessus de nos forces? Je le crains; d'abord parce qu'elle est contraire à l'idée de justice proprement dite, qui est l'amour éclairé par la raison.

« Il est aisé, dit M. Pillon, en appréciant dans l'*Année philosophique* la doctrine de Tolstoï, de réduire le précepte à l'absurde. Le précepte est, en effet, absolu ou il ne l'est pas. S'il l'est, les plus belles manifestations actives de la charité me sont interdites au nom même de la charité. S'il ne l'est pas, si l'emploi de la force m'est permis pour défendre les autres et s'il est permis aux autres pour me défendre, nous revenons, par la charité, à l'organisation de la défense mutuelle et collective. »

La doctrine de Tolstoï n'est ni originale, ni applicable. Son mérite, sa vraie gloire, c'est qu'elle est un merveilleux mouvement vers la sincérité absolue et, à ce titre, un nouvel ennoblissement de la conscience humaine. Tolstoï est l'apôtre qu'il faut admirer sans réserves, mais qu'il ne faut pas suivre aveuglément, car il nous entraînerait peut-être à l'absurde.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

Principes d'une sociologie objective, par Ad. Coste (Alcan, 1899). — *Les transformations du pouvoir*, par G. Tarde (Alcan, 1899). — *La justice par l'Etat*, par Paul Lapie (Alcan, 1899). — *Le droit pur; permanences juridiques abstraites*, par Edmond Picard (Alcan, 1899). — *L'Année sociologique* (Alcan, 1899). — *La Critique de l'Economie politique*, par Karl Marx (trad. Rémy) (Schleicher, 1899). — *Socialisme et problème sociaux*, par Eugène d'Eichthal (Alcan, 1899). — *Application du système collectiviste*, par Lucien Deslinières (*Revue Socialiste*, 1899).

L'idée de faire de la Science sociale un enchaînement rigide de certitudes dans le genre des sciences exactes a hanté beau-

coup de sociologues, et comme l'animal ondoyant et divers qu'est l'homme est gênant pour une telle entreprise, les sociologues s'efforcent de s'en passer. De là, entre bien d'autres, la tentative de M. Adolphe Coste de préciser les **Principes d'une sociologie objective**, c'est-à-dire d'une sociologie, royaume du stable, qui serait indépendante de la psychologie, domaine du contingent. Mais ceci d'abord réduit et découronne la sociologie en lui interdisant ce qui constitue la civilisation, l'ensemble des sciences, des inventions, des arts, des doctrines. Et même dans le champ, purement dit-on social, qu'on lui laisse, est-ce que la psychologie ne revient pas pénétrer? est-ce que la richesse n'est pas due au génie inventif, la puissance au courage guerrier, la religion à la vie intime de l'âme? Allons jusqu'aux phénomènes que M. Coste affirme le plus extérieurs et supérieurs aux individus, l'accroissement inévitable et la concentration progressive des populations; ne voyons-nous pas que la prolificité se lie à un état d'âme optimiste qui est de pure psychologie, et que la condensation urbaine résulte de conditions économiques et commerciales qui elles-mêmes dépendent d'inventions ou d'efforts toujours psychologiques? Je ne vois donc pas que, parmi les faits sociaux, les démographiques relèvent seuls de la science; le développement intellectuel d'une élite peut fort bien, « quoi qu'on die », être corrélatif à l'état social, si celui-ci résulte non de l'instinct fatal que suppose M. Coste, mais de myriades de consciences et d'énergies dont l'effort obscur fleurit les génies. Sans doute un peuple ne vit pas seulement de génie, et telle civilisation riche en éléments intellectuels peut être d'éclat factice, si elle manque d'éléments affectueux et volontaires, de même que tel peuple dont l'effort aura surtout été énergique et passionné peut manquer de génies purement intellectuels, mais cela ne prouve pas, comme le voudrait M. Coste, que dans l'humanité, l'élément individuel, fortuit, soit au second rang, ni encore moins que les grands hommes manquent rarement aux situations, parce que ce serait alors l'état social qui les susciterait. Le contraire, hélas, crève trop les yeux.

§

C'est à l'école tout à fait opposée qu'appartient M. Tarde, et dans la préface de son dernier livre, les **Transformations du pouvoir**, il fait sienne la définition que Cournot avait donnée de l'histoire : un mélange d'accidentel et de rationnel

à doses telles que l'imprévu y domine le cours des événements. Le penseur a toujours, en effet, expliqué la sociologie par la psychologie, et son nouvel ouvrage n'est que l'application à la matière politique des idées qu'il avait déjà exposées en d'autres matières sociales.

On connaît ces idées. D'une part, en rappelant que toute l'activité psychique de l'homme se ramène à deux éléments, la croyance et le désir, et en introduisant cette notion dans l'analyse de la valeur, M. Tarde avait bouleversé l'économie politique; de même renouvelle-t-il la politique propre D'abord il montre, contrairement à Herbert Spencer et tant d'autres, que la société ne peut pas se passer de pouvoir (pas plus que l'âme de conscience et de volonté) et, contrairement à Montesquieu et non moins d'autres, que le pouvoir est, par sa nature, un et absolu, sa limite n'étant pas dans une division de ses éléments tenus en équilibre, chose impossible, mais dans l'intensité de la croyance ou du désir qui lui sert de base; à ce propos, M. Tarde fait remarquer que ce qu'on appelle la légitimité du pouvoir est en raison directe de cette croyance, comme les pouvoirs de fait non légitimes sont le plus souvent en raison directe du désir collectif. Ensuite, il pose que tout ce qui peut influer sur ces deux forces psychiques, une découverte, une invention, un courant passionnel, influera aussi sur le pouvoir, d'où le rôle capital, dans son élaboration, des noblesses où se formaient jadis et des capitales où se forment aujourd'hui les idées et les passions nouvelles. D'où cette première conclusion que les transformations du pouvoir ne sont pas fonction seulement des idées religieuses, comme le croyait Fustel de Coulanges, ou seulement des faits économiques, comme l'affirment tant de socialistes, mais à la fois des unes et des autres, et plus exactement des transformations de croyance et de désir qui sont aussi à la base des révolutions religieuses et des changements sociaux.

D'autre part, M. Tarde ramène tout phénomène social à une triple combinaison d'imitations, d'oppositions, et d'adaptations. Et cette conception, qui lui avait déjà suggéré tant de vues neuves, se trouve ici non moins féconde. Tour à tour, il étudie les répétitions amplifiantes de la politique, imitations proprement dites, séries logiques d'invention, colonisations, etc., les oppositions de la politique, luttes des partis, guerres, et négociations, et enfin l'adaptation politique, ce qui lui permet en fin de compte de formuler la loi des transformations du pou-

voir : passage de la diversité incohérente des pouvoirs confondus, à une diversité harmonieuse des pouvoirs redivisés.

Des analyses aussi techniques ne peuvent donner une idée d'un livre, surtout d'un tel auteur aussi fourmillant d'idées et d'aperçus ingénieux ou profonds. M. Tarde est vraiment l'homme de ses théories, aboutissant, par une étonnante richesse de diversités, à une unité harmonieuse et reposante ; parfois même l'œil du lecteur papillote devant son kaléidoscope. Quel est le sens de son dernier chapitre : l'art et la morale politique? Du moins ce n'est pas une morale puritaine, M. Tarde a assez souvent dit son indulgence pour un certain paganisme souriant ; et pourtant il attribue la grandeur des Etats-Unis à la rigidité des pèlerins du *Mayflower;* il prône donc la morale? Sans doute puisqu'il déplore la fascination de la criminalité glorieuse dans l'histoire ; toutefois cette morale politique est bien différente de la privée, elle est initiative et non conformiste ; il y a donc, ô mânes des victimes de Décembre, deux morales? Oui, et l'homme d'Etat doit parfois sortir de la légalité pour rentrer dans le droit. Erreur en Pologne, vérité dans le continent noir. Hélas, que penser, où s'arrêter? M. Tarde serait-il un vil patriote? Rassurons le bureau de la *Ligue des Droits de l'homme*. Notre auteur, à sa dernière page, condamne la politique de cachoteries et de menteries. Et voilà comme les gens d'esprit se tirent d'affaire!

§

J'ai l'air de plaisanter. Mais l'obsession de l'Affaire (celle dont on ne se tire pas) est telle qu'on la retrouve partout, même dans les livres de sociologie pure. M. Tarde lui-même n'en fut pas à l'abri (n'ai je pas dit qu'il est l'homme de ses idées, et le profond théoricien de la suggestion sociale pouvait-il ne pas se laisser toucher par l'épidémie généreuse et bécassonne qui souffla si furieusement sur nos pauvres cérèbres pendant deux ans?) Du moins s'est-il gardé de l'excès dans lequel est tombé tel autre récent analyste du pouvoir qui, en vérité, semble ne considérer l'Etat que comme bon à reviser le procès Dreyfus. C'est de M. Lapie que je veux parler. Cet intellectuel universitaire pense que le rôle essentiel de l'Etat est de faire régner la justice, d'où le titre de son livre : **La Justice par l'Etat.** S'il veut dire par là que l'Etat doit faire faire de bonnes lois par ses représentants et les faire bien appliquer par ses fonctionnaires il a raison (au moins

pour aujourd'hui, car en bien des pays les lois ont été des coutumes et les juges des particuliers). Mais s'il veut dire que l'Etat doit tout sacrifier à la poursuite d'un idéal de justice absolue, la question devient délicate. D'abord qui précisera le juste et l'injuste? Certains regardent l'héritage, la propriété, la famille, comme autant d'iniquités; faudra-t-il que l'Etat les supprime? Sur d'autres points au sujet desquels tout le monde est d'accord, inceste, sodomie, vie privée crapuleuse, l'Etat devra-t-il intervenir pour faire régner la justice? Que d'actes réellement mauvais sont à l'abri des pouvoirs publics et doivent y être, car autre chose est la morale, autre chose le Code! Je sais bien où M. Lapie veut en venir, à la critique de la prescription et de l'autorité de la chose jugée (la voilà bien l'Inévitable!), mais nul n'ignore que ce sont là cotes plus ou moins bien taillées entre l'intérêt social et la recherche de l'exactitude rigoureuse et qu'il n'y a vraiment pas matière à en tirer une théorie nouvelle de l'Etat.

Non seulement l'Etat n'a pas à réaliser sur terre le souverain juste, pas plus qu'il n'a à réaliser le beau parfait ni la sainteté absolue, mais il doit assurer bien d'autres choses non pas contre mais à côté de la justice : la sécurité nationale, l'ordre public, la prospérité générale, même si on veut l'instruction, le progrès, la liberté, que sais-je. M. Lapie ne le nie pas, mais il baptise tout cela justice. Le gouvernement devient un arbitrage; arbitres aussi les administrateurs; l'armée n'est plus qu'un substitut de la magistrature, les professeurs sont aussi des magistrats parce que « c'est à une œuvre de justice qu'est conviée l'université », et magistrats aussi les innombrables fonctionnaires des services civils; l'auteur va jusqu'à dire que tout ce qui devient centralisé devient juste. Que nous voici loin de l'idéal de justice absolue et des scrupules de l'auteur en matière d'autorité de la chose jugée! Si c'est comme gardien du juste que l'État se fait enseigneur, pourquoi ne se ferait-il pas de même, malgré tout, typographe ou marchand d'allumettes?

§

Je crois d'ailleurs qu'il ne faudrait pas se réjouir de dénicher l'idéal de M. Lapie au nid. Une société de robins serait nauséeuse. Le chat-fourré est naturellement cuistre, étroit et dur. Dans le royaume de l'esprit, ce qui lui manque le plus, ce sont les idées générales. Comme le remarque finement M. Edmond Picard, le juriste non seulement n'est pour rien

dans le progrès du droit, mais il est pour beaucoup dans sa routine; tout changement anéantit le petit échafaudage de minuties qu'il intitule pompeusement sa science. Il serait donc à désirer que tout jurisconsulte écrivît ou fût capable d'écrire un livre sur les généralités du droit dans le genre de celui que M. Edmond Picard vient de publier sous le titre : **Le Droit pur; permanences juridiques abstraites.** Il est vrai qu'il pourrait alors l'écrire en un style moins affecté que celui du célèbre avocat bruxellois. Malgré tout, l'exemple est bon à signaler. C'est ce que je me contente de faire en m'excusant de ne pas suivre l'auteur dans sa recherche de la caractéristique du phénomène juridique, dans son anatomie d'un droit, dans sa dynamique des relations et dans son étude du fondement et du but du droit.

§

M. Durkheim publie, avec ses collaborateurs habituels, le 2e volume de **l'Année sociologique.** C'est un répertoire précieux dont j'ai déjà fait l'éloge. Je continue à faire aussi des réserves sur les mémoires originaux qui tiennent un quart du volume; de tels ouvrages devraient être de simples répertoires critiques; la partie originale pourrait être, de ce fait, avantageusement remplacée par une bibliographie rétrospective des livres parus il y a cinq ou dix ans; le recul est un bon point de vue, même en science.

§

Les personnes désireuses de connaître à fond les idées de Karl Marx ne manqueront pas de lire sa **Critique de l'Économie politique,** traduite par M. Rémy. Je ne sais d'ailleurs si le nombre de ces personnes est bien considérable, ni s'il faut souhaiter qu'il le devienne: Karl Marx est un dialecticien retors et vivace, qui, prenant l'économie politique telle qu'elle existait de son temps, en a tiré des conclusions tout à fait hostiles à celles des économistes d'alors. Mais qu'est-ce que cela nous fait si leur point de départ à tous était faux ? Voilà longtemps qu'on n'accepte plus que sous réserves ces belles lois dogmatiques que les Malthus et les Ricardo s'enorgueillissaient de formuler. Et puis, réfuter, réfuter, cela est si inutile! Ce sont les positivistes qui ont raison en ceci : rien n'a jamais servi à rien.

§

Je devrais donc blâmer le livre de M. Eugène d'Eichthal :

Socialisme et problème sociaux, puisque c'est une réfutation des docteurs et hommes d'Etat socialistes. Mais cette critique-là n'est que le revers d'une théorie très positive. Blâmer quelqu'un d'agir de telle façon, c'est dire : agissez de telle autre. Comme j'approuve cette autre façon, je ne peux que trouver fort bon le livre de M. d'Eichthal. Ses articles sur MM. Michel et Andler sont sans doute un peu gris, comme ces universitaires, mais ses autres essais sur le socialisme scientifique, le socialisme électoral, le dévouement social, l'esthétique sociale sont tout à fait intéressants. Le livre, on le voit, n'est pas uniquement consacré au socialisme ; il se termine même par quelques pages sur l'Antisémitisme, dont voici la conclusion : « Les leçons de l'avenir condamnent comme un recul le retour à d'anciens préjugés qui, en déshonorant l'humanité, ne résolvent aucun des problèmes que nous a légués l'histoire. » Je n'ose trop élucider ces phrases sybillines : qu'est-ce qui n'est pas préjugé? Quand il y a problème, à qui la faute? Où peut-on connaître les leçons de l'avenir? Je me contente de dire que je suis d'ailleurs, au fond, de l'avis de M. d'Eichthal et de M. Leroy-Beaulieu : si les juifs ont été jusqu'ici toujours et partout insupportables, ce n'est pas une raison absolue de désespérer de l'avenir.

§

Encore du socialisme! Un homme de bonne foi et de bonne volonté, M. Lucien Deslinières, nous dit longuement ce que sera **l'Application du système collectiviste**. Une Salente de plus. Tout ira bien, tout sera parfait, prenez mon ours! Vraiment, si une des raisons psychologiques du socialisme est le désir d éviter « le gaspillage de l'effort », ces messieurs devraient bien commencer par s'épargner à eux-mêmes (sans parler des typographes et des lecteurs) la peine inutile de dépeindre leur rêve social. Je dois ajouter que M. Deslinières est souvent judicieux, et qu'on pourrait s'entendre avec lui sur bien des points, qui d'ailleurs ne font pas partie intégrante du collectivisme.

De son livre, je rapproche, en les mentionnant simplement, d'autres publications de propagande déposées au bureau de la Revue : *Un peu de théorie*, par Malatesta (Bruxelles), *Les Villes tentaculaires*, par Emile Vandervelde (Paris, Bellais) et *Lettres à M. Emile Zola*, sur le positivisme, par Fr. Lagarrigue (Santiago-du-Chili).

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Croquis de Hollande. — *La Revue blanche :* La littérature en Chine. — *La Grande Revue :* La chanson populaire aux îles Baléares. — Petit Memento.

Il faut un réel courage pour s'astreindre à dépouiller le paquet mensuel des revues, par le beau temps qui éclaire en ce moment Edam.

Edam?... C'est une petite ville pareille à toutes celles qui couvrent la Hollande septentrionale et se sont bâties au bord du Zuydersee. Chaque coin de rue a son pont vert, un pont-levis dont le contre-poids en potence, maintenu par de grands bras, rappelle au Parisien, inévitablement, l'accessoire de la regrettable statue de Claude Chappe. Chaque rue a son canal dormant, dont l'eau contient du ciel, un peu des arbres et l'image entière des maisonnettes. Elles se ressemblent toutes, soit qu'elles dressent une façade triangulaire dont les côtés se découpent en gradins, soit que les lignes s'en assouplissent en « accolades », comme l'a écrit Anatole France. Mais chacune emprunte une physionomie propre à la couleur dont elle est peinte, au ton que les années ont donné à ses briques. On en voit qui semblent revêtues d'un lambeau de pourpre dont chaque crépuscule renouvelle la splendeur. Il en est qu'on jurerait taillées dans un bloc de malachite. Les fenêtres larges, avec leur liseré blanc, montrent, à défaut des tulipes dont la saison n'est plus, des géraniums éclatants dans la fraîcheur des pots de Delft. Et derrière les fleurs, les rideaux blancs s'ordonnent en larges drapés laissant apercevoir, au fond des intérieurs, le reflet lumineux des théières et des chandeliers de cuivre astiqué. A l'abri des écrans, à toute heure du jour et très avant dans la nuit, on surprend la famille attablée autour du café qui chauffe sur une lampe. Placide, le Hollandais de ces petites cités somnolentes partage son attention entre le pain beurré qu'il trempe dans sa tasse et les « espions » inclinés dehors qui lui renvoient le tableau mouvant de la rue.

On n'admet point que la passion ait prise sur ces êtres souriants et béats. Pourtant, on doit leur concéder l'habitude de certains mouvements et la satisfaction de s'y abandonner, car les quais fourmillent d'enfants. Les fillettes, en tablier à volants, les cheveux « clairs » libres sur les épaules, ont une grâce qu'on retrouve rarement chez les jeunes filles et que les femmes

doivent s'appliquer à perdre par un sentiment faussé de la pudeur. Edam, Monnikendam, Hoorn ou Enkhuizen, le spectacle est le même, ici et là, sauf de légères variantes.

Enkhuizen a été une grande cité marchande qui commerçait avec les îles de la Sonde. Hoorn, aristocratique, porte la licorne sur ses armes, et sa ceinture de moulins se prolonge jusque *dans* le golfe où l'on en voit deux que les fortes marées isolent de la terre. A Monnikendam, des chevaux sortent du beffroi aux heures et à la demie, durant que le carillon sonne adorablement faux. Le cimetière d'Edam, avec ses corbeilles d'hortensias roses et de bégonias, ses allées blondes à cause des saules, n'évoque point la mort, que sous l'apparence de la volupté suprême. Il y a peu de tombes et tant de fleurs, d'arbres et d'oiseaux, que l'endroit convie moins à méditer qu'à désirer un motif d'attendrissement sentimental et sensuel. « Idyllique », dit le Bædecker ; c'est mieux que cela! Mélancolique, auprès de la grande écluse, plus loin, le cimetière juif : de gras moutons y paissent. Le dallage de l'église protège des caveaux désignés par d'orgueilleuses inscriptions. Ce qui subsiste des vitraux fait déplorer le vandalisme des iconoclastes, et ces bois sculptés, les murailles nues, peints à la chaux, dénoncent la sécheresse, l'étroitesse de la « lettre » protestante....

Mais la physionomie d'Amsterdam est totalement différente. Un peuple affairé anime ses rues encombrées de voitures, de tramways et de charrettes attelées de chiens. Le soir, la foule se porte sur la Kalverstraat. On y rencontre, par bandes, des fillettes. Elles accueillent, le rire aux lèvres, les plaisanteries un peu lourdes des jeunes hommes qui leur prennent la taille et souvent mieux. L'étranger est abordé par un « gentleman » de bon ton, — et perspicace, car il reconnaît le Français, l'Anglais, l'Allemand, sans se tromper, — qui l'invite « à venir boire une coupe de champagne dans une des vingt maisons de Mme X... » ou à visiter «.... où toutes les dames sont Françaises ». On est tout de suite flatté, n'est-ce pas ?

Ailleurs, attiré par le décor romantique, si l'on s'engage dans les ruelles silencieuses, à peine y jouit-on de la tendresse de l'ombre répandue par les hautes maisons qu'un flux de lumière la déchire, et l'air s'emplit du tintamarre assourdissant d'un « concert » à double fin ou d'une « danse du ventre » horrifique. Le jeu se renouvelant, on distingue enfin que, par la disposition ingénieuse d'une corde, un « gentleman » ouvre

à deux battants la porte de ces paradis. La tentation est irrésistible, si l'on ajoute à ce spectacle le jargon délicat de l'affable gentilhomme. Il sait l'essentiel du vocabulaire gras dans les quatre ou cinq langues qu'il est utile de parler, et choisit avec discernement dans ce bagage précieux, pour qualifier le passant insensible....

Il est assez difficile de se dégager de telles impressions, pour lire les Revues, — on en conviendra.

§

Un article du comte Tolstoï (**La Revue Blanche**) : *Comment ruiner l'autorité* nous ramènerait trop directement vers le sinistre procès de Rennes. De ces juges, on dira : scélérats ou imbéciles, sans posséder l'élément d'un choix. L'important est qu'ils aient condamné toute une « justice », en même temps qu'eux-mêmes et le malheureux qu'on leur a livré.... Quelle atmosphère malsaine !

§

Nous savons gré à M. Alexandre Ular de son essai sur la *Littérature en Chine* que publie le même recueil. Voici un poème inspiré à un patriote chinois par la guerre du Tonkin. Les Français y sont malmenés sous des « noms d'oiseaux », ce qui est le comble de la « véhémence satirique », paraît-il, en Chine :

Le busard est noir, et ses ailes courtes sont comme le fer ;
Il ne songe qu'à battre les autres oiseaux.
Parfois il chante à une haute voix et ses ondulations coulent comme
[les sons du Houang ;
Mais quand les oiseaux l'entendent, leur foie et vésicule de fiel se
[déchire...
Dans mon jardin, où les bambous et les outongs entremêlent leurs
[branches,
Les oiseaux font résonner leur gazouillement, et causent.
Il y a là des merles, des grives, des milans ;
Les paroles du grand perroquet et les accents du coucou ressemblent
[au son de la pierre sonore.
Le matin, comme les pêcheurs, ces oiseaux appellent les gens et les
[font se lever ;
Le soir, comme des guerriers, ils entonnent des chants de victoire.
La nuit, leurs sons mélodieux parviennent jusqu'à l'alcôve :
Mais, pendant la journée, tout reste muet. — Pourquoi ? —
On voit deux busards dans un nid, sur un outong élevé,
Où les branches étagées forment comme un vase.
Pendant que la femelle couve les œufs, le mâle s'amuse à chanter.
Il fait se lever de crainte les oiseaux des bois qui se cachent,
Mais il attire aussi le jeune homme qui, d'un coup de bâton, brise
[les œufs dans le nid...

Le plomb et les balles sifflent; le mâle et la femelle se séparent,
S'enfuient tout droit, furieux contre l'audacieux,
Et disparaissent bientôt dans la buée de l'horizon...
A minuit, effrayé d'un rêve, j'écris ces vers. —
Mais je sais que les paisibles oiseaux reviendront!
Il existe encore des hommes qui, comme Tche-chouan, savent ras-
[sembler les oies ombrageuses!
Il en existe qui, comme Tszhe-king, savent chasser les tigres et les
[hyènes!
Ne croyez-vous pas que le calme va renaître, la puissance nationale
[refleurir?
Les outongs élevés et les bambous touffus attirent le phénix!
Tous les oiseaux suivront le phénix! Gaîment, ils voltigeront du haut
[du ciel sur la terre!
Et la race des hiboux ne causera plus de désastre...

§

M. Paul Olivier nous initie à *la Chanson populaire aux Iles Baléares*. Elle a un charme savoureux qui persiste dans les adroites traductions de notre confrère (**La Grande Revue**).

Celle-ci est une berceuse d'exquise naïveté :

— Ne pleure pas mon chéri; je lave ton petit bout de nez.
Il faut avoir un joli nez pour renifler les jolies fleurs,
— Et aussi les bons plats.

— Ne pleure pas, ma petite belle; je lave tes petites [n] oreilles.
Il faut avoir de jolies [n] oreilles pour entendre de jolies chansons,
— Et ce que les gens diront de toi.

— Ne pleure pas, mon mignon; je lave tes petits pieds fins.
Il faut avoir de jolis pieds pour courir après les jolies filles,
— Et après son ennemi.

— Ne pleure pas, mon amour; je lave tes petits yeux fins.
Il faut avoir de jolis yeux pour faire les yeux de brebis aux jolies
— Et pour compter ses pesetas. [filles,

— Ne pleure pas, mon bijou; je lave ton petit dos lustré.
Il faut avoir un joli dos à montrer, poilu comme un petit cochon
— Sauf à la guerre, *hombre*, [noir!

— Ne pleure pas mon ange; je lave tes petits reins du dos.
Il faut avoir de jolis reins roses pour aller dans le monde,
— Et y faire bonne figure

— Ne pleure pas, ma colombe; je lave ton joli petit....
Venez voir comme il a un joli petit....
— C'est tout le portrait de son père.

— Ay! ay! ay! ay! ay! ay! ay!
Il ne pleure plus, il rit, le coquin....
— C'est déjà un petit homme.

A Majorque, il est un « terrible *borracho* » (lisez : ivrogne) qui sait toutes les vieilles chansons du pays et en compose de nouvelles que le peuple, après lui, ne se lasse point de chanter. On jugera de la malice fine du « bonhomme » :

Mallorca n'est à personne,
Mallorca est Mallorca.

Mallorca est Espagnole parce qu'il lui plaît.
Beaucoup lui font les yeux doux et la guettent :

Ils ne savent que Mallorca est une île flottante
Qui va où elle veut.

Santa Catalina n'a qu'à relever sa robe au vent,
Sa robe en guise de voile,

Et plus vite qu'un goéland blanc
Mallorca s'en irait.

Si l'on lui cherche noise
Mallorca s'en ira plus loin, voilà tout.

Une chanson de la mer, pour revenir aux vieilles poésies populaires :

Mes enfants, c'est le moment de chanter.
Il n'y a vraiment qu'en mer qu'on puisse chanter :
Sur terre, ça manque de place et ça manque d'air.

Je n'aime pas la terre, j'aime mieux la mer.
La terre est lâche et se laisse donner des coups sans broncher ;
La mer est brave et regimbe sous l'éperon.

La terre a la face triste et basse
Comme une vieille résignée, rouée de coups, et qui ne dit rien.
Pas la mer : elle lève la tête et dit ce qu'elle a à dire.

Quand elle est en colère, ça se voit ;
J'aime bien, quand elle hurle, la regarder,
La regarder de tout près, les yeux dans ses yeux verts.

Elle est fausse, menteuse et rageuse.
Elle a tous les vices, tous, et d'autres encore.
Mais elle est si jolie quand elle rit ! C'est une bonne maîtresse.

Les chansons d'amour ont des finesses un peu mièvres :

Je suis jaloux du panier
A qui tu donnes le bras pour aller au marché.

Quelques-unes, inspirées par la seule tendresse, sont moins ardentes que confites de bonheur et douces. D'autres, violentes, tragiques, contiennent des éléments de drame sobres et animés d'une grandeur épique :

Mallorca était dans les temps une île heureuse,
Ivre de silence et de soleil.

Les hommes étaient beaux et robustes
Avec de grands yeux très doux.

Une senora vint un jour dans le pays,
De Valencia ou d'Alicante,

Peut-être d'ailleurs, et même de plus loin,
Je ne sais d'où,

Et mit toute l'île sens dessus dessous, ollé!
On s'égorgea pour elle.

Mais elle ne trouva personne à son goût
Et elle s'en retourna,

A Valencia, Alicante, ailleurs ou plus loin,
Je ne sais où.

Mallorca redevint l'île du temps jadis,
Ivre de silence et de soleil.

Mais les hommes, au lieu d'être beaux et forts,
Avec des yeux très doux,

En sont demeurés maigres et rongés d'amour,
Avec des grands yeux de colère.

Enfin, nous terminerons par cette dernière chanson, — en nous associant au désir de M. Paul Olivier, qui voudrait intéresser un musicien à ses recherches, — l'une des plus fortes constatations de la vanité de ce sentiment : la jalousie.

Je devrais la haïr, ta peau brune,
Chaude de tous les baisers des autres.

Les baisers qu'ils t'ont donnés sont entrés dans ta chair.
Tu as beau te montrer à moi toute nue :
Je te vois revêtue d'une tunique de baisers.

Je la déchirerai ; avec mes dents, je planterai des baisers plus avant
Tu les reconnaîtras à ceci [que n'importe qui.
Qu'ils sont salés, et laissent la peau violette à l'entour.

— Pobrecito! qui ne sait pas que plus il tourmente ma peau brune
Plus il fait crier les baisers des autres!

§

Dans l'**Ermitage**, il faut lire le *Roi Candaule*, par André Gide, et, dans la **Vogue**, après les vers de M. E. Verhaeren, la *Nouvelle Education sentimentale*, par M. Jean Viollis...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Suite des « Petits Mémoires d'un Parnassien » (*Le Temps*, 11 septembre). — Un ennemi de l'Art (*Le Temps*, 12 septembre). — Bibliographie des Mémoires de Casanova (*L'Intermédiaire*, 29 août).

Après avoir raconté l'histoire du Parnasse, M. de Ricard nous donne une curieuse étude anecdotique sur Verlaine, le Verlaine des années obscures. Voici le portrait physique qu'il en fait : « Jeune, la tête de Verlaine, avec ses yeux enfoncés en de vraies cavernes d'orbites, la saillie de ses os qui décharnaient toute l'armature de la face et du crâne, avait tout le macabre d'une tête de mort. » M. de Ricard ose ensuite une comparaison fort irrévérencieuse, mais Verlaine n'a jamais été habitué à être traité avec beaucoup de respect : « En ce moment (dans les dernières années), il évoqua subitement devant moi, par la brusquerie d'une étrange ressemblance, la vision d'un orang-outang qui, récemment, au jardin zoologique de Batavia, où il était enfermé dans une cage grillée, m'avait troublé d'une compassion inoubliable ! Le front large, le crâne semblant chauve par la rareté des longs poils tombant en mèches, lamentablement, la face ronde d'une pâleur terreuse, les lèvres grelottantes, il y avait en ses yeux caves une détresse presque plus humaine que je ne me rappelais en avoir vu dans des regards d'hommes, une détresse résignée et évidemment dédaigneuse des lâches agaceries et des insultes de tous ces curieux qui se pressaient contre sa cage... La rencontre de Verlaine avait ravivé toute cette vision, et, dit alors fort bien M. de Ricard, « la malechance et la misère étaient la cage à travers laquelle outrageait Verlaine la triple badauderie des professeurs de morale, des malveillants et des snobs ».

M. de Ricard analyse avec précision le caractère de Verlaine, note ses contradictions, ses tares héréditaires. Il y avait en lui de la démence peut-être, à coup sûr de l'incohérence. Ne fut-il pas, à un certain moment, vers 1867, à la fois catholique et maratiste ! Il écrivit sur Marat des vers qui commencent par celui-ci :

Jean-Paul Marat, l'ami du peuple, était très doux.

Quand on parle de la conversion de Verlaine, il ne faut pas oublier qu'il garda toujours, même en ses jours les plus fous et les plus détraqués, d'intimes croyances religieuses. « Les opinions politiques de Verlaine, dit M. de Ricard, n'ont ja-

mais tenu par de profondes et solides racines à son âme, tandis que le catholicisme le pénétrait par toutes ses hérédités dans le sang et dans la moelle. » Quant à ses convictions littéraires, voici une anecdote inédite qui en montrera la force :

« Pour montrer le rôle parnassien de Verlaine, je veux rappeler ici un épisode qui n'a été, je crois, raconté nulle part. C'était en 1866 ou 1867. Notre camarade Mérat, ce poète d'un parisianisme si personnel, venait d'obtenir un prix assez important de l'Académie ; pour le fêter, il nous rassembla, les parnassiens et quelques amis, hors du Parnasse, en un banquet qui fut, je crois, donné chez Notta. Or, parmi les invités, il y avait Alphonse Daudet, auteur alors des *Amoureuses* et de quelques contes ; A. Daudet faisait partie, alors, avec Paul Arène et Jean du Boys, etc., d'un groupe d'allures et de théories tout à fait antithétiques au Parnasse. On se racontait entre nous — sans scandale, pourtant ! — qu'interrogé s'il avait un *criterium*, Daudet avait répondu délibérément : qu'il *sortait sans ça*. Le propos avait été rapporté par une fort belle fille qui fréquentait chez Mendès et aussi, — en espionne des deux camps ? — chez les ennemis, dont les réunions se tenaient, autant qu'il m'en souvienne, rue de Fleurus, près du théâtre disparu de Bobino. Je ne saurais dire si, déjà, à l'époque de ce banquet, Daudet et ses *complices* avaient publié leur parodie le *Parnasiculet* et si nous y avions déjà aussi répliqué par la *Gazette rimée*. Mais Verlaine, qui ne connaissait pas autrement Daudet, avait contre lui une rancune d'école. Pendant le repas, tout se passa fort bien. Mais, après, Verlaine n'y fut pas sans doute d'une sobriété suffisante. Quand vint le café, nous quittâmes tous à peu près nos places et l'on commença à se mêler en conversations ou en discussions, selon les affinités ou les hasards des groupements.

» Daudet était assis devant une table, et, très myope, se tenait penché sur un papier où un journal qu'il lisait : tout à coup Verlaine, les poings levés, surgissait derrière lui et lui tombait sur les épaules : on s'empara de Verlaine et on l'écarta. Daudet, d'abord surpris et furieux de cette agression, eut le bon sens de s'apaiser et de rire lui-même de l'incident, quand il eut constaté l'état de Verlaine, puis nous nous dispersâmes en voitures, pour une promenade au bois de Boulogne qui, par ces fraîcheurs matinales, dissipa les dernières fumées du banquet. »

L'article de M. de Ricard est un document très précieux pour l'étude de la vie de l'auteur de *Sagesse* et d'*Amour*.

§

La musique a toujours eu des ennemis ; elle n'en eut peut-être jamais de plus résolu et de plus absurde qu'un certain docteur Grabowsky, qui vient de publier à Leipzig une brochure intitulée brièvement : *Contre la musique ! La folie de la musique actuelle et ses funestes conséquences. Démonstration du peu d'importance, ou plutôt du manque absolu d'importance de la musique aussi bien en tant qu'art qu'en tant qu'élément civilisateur. Ouvrage d'éducation et de moralisation s'adressant à toutes les classes de la société.* M. de Wyzewa a pris la peine de lire et d'analyser ce pamphlet d'un publiciste très fécond qui a écrit une quantité de brochures sur les sujets les plus divers : *La Science de la vie après la mort; l'Abstinence sexuelle comme remède à tous les maux sociaux; Kant, Schopenhauer et le docteur Grabowsky; la Folie du végétarisme.* M. Grabowsky est une manière de prophète, il se pose en réformateur de l'humanité, il a quelques idées justes, beaucoup de vanité et plus encore d'illusions sur son rôle. Il paraît qu'en Allemagne on discute parfois ses théories; il faudrait alors le considérer comme un fanatique fort dangereux. M. de Wyzewa résume ainsi ses impressions :

« Le réquisitoire de M. Grabowsky s'adresse à l'art tout entier; et chacun des reproches qu'il fait à la musique pourrait s'appliquer à la peinture ou à la poésie, en ce que ces deux arts ont de vraiment artistique. Mais d'autant plus ses reproches me paraissent dignes d'être médités. Ils se résument en ceci: que l'art, avec toute sa prétention, n'est jamais qu'un jeu comme les cartes ou le cigare, qu'il n'a jamais d'autre objet que de nous divertir, de détourner notre attention de la réalité, de nous empêcher de penser et de nous instruire. Et de ce reproche M. Grabowsky conclut que l'art est un élément hostile à la civilisation, dangereux et funeste pour elle, un élément d'ignorance et d'inaction, un obstacle au progrès de l'humanité. L'incompatibilité de l'art avec la science, la lutte contre l'art au nom de la science : tels sont les principes où aboutit nettement la brochure du plus fécond des célibataires.

» Et sans doute les conditions où ces principes sont énoncés ont de grandes chances d'empêcher qu'on les prenne au sérieux. Mais si personne ne les a encore énoncés aussi nettement — ni peut-être, au fond, avec autant d'intelligence —

que M. Grabowsky, ils se retrouvent pourtant dans une foule d'écrits publiés depuis quelques années par des sociologues, anthropologistes et autres défenseurs attitrés des droits de la science. Je pourrais citer, pour ma part, au moins quinze ouvrages récents, français et étrangers, où, d'une façon plus ou moins déguisée, le culte de la beauté est assimilé aux autres formes de l'idôlatrie. N'y aurait-il pas là une indication, un premier aperçu de ce que nous réserve le siècle prochain ? Chose curieuse, en tout cas, les reproches adressés à l'art par M. Grabowsky et ses confrères en intellectualisme sont exactement ceux que depuis cent ans les devanciers de ces messieurs ont adressés à la religion. A la musique aujourd'hui, comme jadis à la « superstition religieuse », on fait un crime d'absorber l'attention au détriment de l'action, c'est-à-dire du commerce et de l'industrie. La croisade qui a si bien réussi contre la religion va-t-elle, maintenant, recommencer contre l'art ? Verrons-nous les admirateurs de Mozart et de Raphaël traités de « suppôts de l'obscurantisme », comme naguère les braves gens qui croyaient en Dieu? Je voudrais du moins que quelqu'un pût se trouver, à ce moment, pour rappeler les droits de M. Norbert Grabowsky à être honoré parmi les précurseurs de cette phase nouvelle du progrès des lumières. »

§

L'*Intermédiaire* est, bien plutôt qu'une revue, un journal d'information, d'enquêtes et d'histoire littéraires. L'analyse de ses articles les plus intéressants trouvera naturellement place ici. Le numéro du 22 août contient une notice excellente sur les *Mémoires* de Casanova ; la voici tout entière, Casanova ayant maintenant presque autant de fidèles que Stendhal :

« **Casanova de Seingalt.** — *Bibliographie de ses Mémoires.* Voici le relevé des éditions :

1° *Mémoires sur les 50 dernières années du XVIII^e siècle.* Tomes I et II. Paris, 1830. Imprimerie Cosson — il n'a paru que ces 2 volumes.

2° *Edition la seule complète,* dit l'éditeur. Paris, 1833-1837. 10 vol. in-8, chez Paulin.

3° Bruxelles, 1833. J. D. Méline. 10 vol. in-18, *édition complète,* dit l'éditeur.

4° Nouvelle édition Paulin, en 4 vol. in-12. Paris, 1843. Imprimerie Béthune et Plon.

5° Bruxelles. J. Rozez, 1860 et 1863, 6 vol. in-12 et en 1871, 6 vol. in-8.

6° Paris, chez Garnier frères, 8 vol. in-8 (1879), et in-18, 1880, avec *table analytique.*

Les deux hommes qui se sont le plus occupés de *Casanova*, Armand Baschet, en France, et le professeur d'Ancona, en Italie, ont travaillé, le premier, sur l'édition de Rozez, portant comme sous-titre *Edition originale, la seule complète*, et qu'il considérait comme la meilleure, le second sur l'édition de Garnier portant comme sous-titre *Nouvelle édition collationnée sur l'édition originale de Leipsick.*

Or, ces deux éditions qui, à part les coupures de chapitres différentes avec des en-têtes de chapitres différents (on ne voit pas pourquoi), courent exactement les mêmes jusqu'au dernier tiers du 5e volume de Rozez, diffèrent totalement à partir de ce moment jusqu'à la fin, non seulement dans la rédaction, mais pour les faits et la conclusion des incidents dans lesquels apparaissent les personnages.

Rozez donne des histoires ridicules qui semblent être de l'invention de l'éditeur, et qui ne se trouvent pas dans Garnier. En revanche, ce dernier donne des pages et des détails charmants de voyage, des enthousiasmes pour la France, des réflexions de haute philosophie, des incidents graveleux et cyniques, bien dans l'esprit de l'écrivain, et qu'on ne trouve pas dans Rozez.

Les *Mémoires* ont été primitivement édités par Brockaus. Cette édition a été traduite en allemand, et c'est sur l'allemand qu'a été *retraduite* en français l'édition suivante, fort difficile à trouver :

MÉMOIRES
du vénitien
J. CASANOVA
DE SEINGALT
Extraits de ses mémoires originaux publiés en
Allemagne
par G. de SCHUTZ
PARIS
TOURNACHON-MOLIN, libraire,
rue Saint-André des-Arts, n° 47,
1825.
Imprimerie de A. Henry
rue Git-le-Cœur, 3.

Naturellement, cette édition est à éviter, bien qu'elle contienne des choses assez précieuses :

1° *Un avertissement de l'éditeur français.*

2° Un extrait des *Mémoires du prince de Ligne*, mais très écourté et tiré du tome XV de l'édition de Vienne.

3° *Une préface de l'éditeur* qui est un jugement fort bien fait du caractère de l'homme et de l'œuvre.

Cette édition est expurgée de tous les tableaux licencieux qui accompagnent les amours de Casanova, à un tel point que, par moments, le récit devient inintelligible, quand on y rencontre la naissance d'un enfant dont il parle, et que le lecteur n'a trouvé auparavant qu'un baiser sur la bouche, ravi presque furtivement. L'ouvrage, s'il ne peut être donné en prix dans les pensionnats de jeunes filles, peut, en tout cas, entrer dans toutes les bibliothèques de famille.

Casanova y est un petit saint, très dévot, et déplorant les erreurs de sa jeunesse.

Par compensation, on trouve dans cette édition des détails fort curieux sur les formes, les usages, les habitudes de l'époque qui étaient évidemment dans le texte original de Brockaus, conservés dans la traduction allemande, et maintenus dans la *retraduction* française. Or, ces détails ne se retrouvent plus ni dans Rozez, ni dans Garnier.

Arrivée au 8e vol., la publication porte ce titre :

MÉMOIRES
du vénitien
J. Casanova
de Seingalt

Publiés en Allemagne et traduits
par M. Aubert de Vitry
Traducteur des Mémoires de Gœthe, etc.

PARIS
Tournachon-Molin
1828

Ce 8e volume débute par un avertissement du traducteur (extra-religieux et moral), l'avertissement se termine par un :

N. B. — Un onzième volume, publié en Allemagne depuis l'impression de cet avis, nous offrira la continuation de son séjour en Espagne... etc.

L'*Edition entière* de Tournachon-Molin est formée de 14 vol. 1825-1828, 1829.

Un casanoviste qui voudrait avoir les *Mémoires* complets, devrait donc être armé de ces trois éditions, et alors même il n'aurait pas encore les *Mémoires de Casanova*, puisque Brockaus, avant de publier ce manuscrit, l'avait fait retoucher par le professeur Laforgue chargé de le mettre sous une forme plus française, et d'en élaguer les expressions trop crues que le Vénitien avait jugé pouvoir employer.

Que M. Killer fasse donc avec moi des vœux pour que les Brockaus se décident à nous donner un jour le texte exact et intégral de cette *merveille*. »

R. DE BURY.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Henri Frantz : *Notes sur les Salons de 1899*, Bibliothèque de la Critique. — Léon Millot : *Minutes Parisiennes, Trois heures*, Ollendorff, 2 fr. — Emile Boissier : *L'œuvre picturale de Mérodack Jeanneau*, édition de la Revue des Beaux-Arts et des Lettres. — Cappiello : *Nos actrices*, Revue Blanche, 7 fr. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin; Les Maîtres de l'Affiche; L'Estampe et l'Affiche; Le Bulletin des Arts; La Chronique des Arts; La Plume; La Revue des Beaux Arts et des Lettres; Le Moniteur des Arts; Journal des Artistes; Le Courrier Français; Le Rire; The Studio; The Artist; Deutsche Kunst und Dekoration; Innen Dekoration; Mir Iskousstva.*

Les Livres. — M. Henri Frantz est à louer pour avoir su, dans ses **Notes sur les Salons de 1899**, dégager en quelque sorte psychologiquement d'après l'œuvre la personnalité des principaux artistes exposants. M. Frantz est parmi les critiques de sa génération un des plus perspicaces et des plus subtils. Il joint à un sens très naturel de la beauté cette plus large compréhension qui vient de nombreux voyages et je rappelle avec un souci de justice qu'il est un des rares qui aient écrit sur la peinture anglaise des pages savantes et senties.

La quatrième brochure des « **Minutes Parisiennes** » vient de paraître. Des illustrations de M. Girardin agrémentent le texte de M. Millot. Cette collection est coquette et d'un art choisi.

M. Gaston Boissier étudie avec souplesse **l'Œuvre picturale de M. Mérodack Jeanneau** dont nous avons vu une bonne exposition à la Bodinière. Pourtant il était peut-être prématuré de rassembler déjà le labeur d'un artiste intéressant, mais qui n'a pas encore donné ce que l'on peut attendre de lui.

Malgré la préface de M. Marcel Prévost, plus qu'enthousiaste, je ne saurais couvrir de louanges **Nos Actrices** par Cappiello. C'est d'un art facile et lâché, bien qu'humoristique et amusant.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (juillet et août). — Cette publication continue la reproduction des dessins du musée du Luxembourg.

Sommaire du nº 3 : F. Gaillard : *Etude pour le portrait de Mme R.;* Paul Renouard : *L'infirmerie des Invalides;* Guillaumet : *Fileuse Arabe;* Puvis de Chavannes : *Etude pour le Charles Martel de l'Hôtel-de-Ville de Poitiers.*

Sommaire du nº 4 : Félix Buhot : *La Route de Cherbourg à Valognes;* Miss Cassatt : *Mère et enfant;* Lhermitte : *Les communiantes ;* Fantin-Latour : *Liseuse.*

Les Maîtres de l'Affiche (août et septembre).

Sommaire du nº 45 : De Chéret : une *Fantasia d'Arabes à l'Hippodrome;* la curieuse affiche pour le pardon de *Saint-Jean-du-Doigt,* de Moreau-Nélaton; la *Vache enragée,* de Rœdel. L'affiche étrangère est représentée par l'intéressante composition de l'artiste italien Hohenstein pour l'opéra-comique *Iris.*

Sommaire du nº 46 : *Dessin original* par Crafty; *Le Pays des Fées* par Chéret; *Bière de la Meuse* par Mucha; *Sardines Amieux* par Georges Fay et une affiche anglaise de James Pryde et W. N. P. Nicholson (Brothers Beggarstaff) « *A trip to China Town* » (excursion dans une ville chinoise).

L'Estampe et l'Affiche (juin). — Excellente étude sur *Carpeaux, graveur,* par Loys Delteil.

(Juillet et août). — De Charles Saunier quelques pages d'une critique perspicace et concise sur *Honoré Daumier, lithographe,* Nombreuses reproductions de l'œuvre du merveilleux caricaturiste.

Le Bulletin des Arts (supplément à l'*Estampe et l'Affiche,* 1er août). — Quelques mots sur les peintures décoratives de Maurice Denis dans la Chapelle des Pères de Sainte-Croix au Vésinet.

La Chronique des Arts (26 août). — Ce journal réclame, très justement, après M. André Hallays, que l'exposition des œuvres de Chardin ait lieu dans le musée du Louvre. « Notre galerie nationale étant si riche en chefs-d'œuvre inamovibles du maître, on ferait chose bâtarde en se bornant à faire appel aux collectionneurs dans un autre local. »

La Plume (1er juillet). — Numéro en grande partie consacré à l'*Affiche Espagnole.*

(15 juillet). — Article d'Henry D. Davray sur cet exquis dessinateur anglais trop tôt disparu dans son génie malade, *Aubrey Vincent Beardsley.*

La Revue des Beaux-Arts et des Lettres. — Numéro consacré à *Antoine Van Dyck* à propos des fêtes d'Anvers célébrant le 300me anniversaire de la naissance du peintre. Nombreuses reproductions parmi lesquelles je regrette de ne pas voir trois ou quatre des plus belles toiles de l'exposition d'Anvers, telles que les *Trois enfants aînés de Charles Ier*, les *Portraits en pied de Lords John et Bernard Stuart*, le si complet *Portrait d'un syndic* de la collection de Mme André, et la merveille au dernier point émotionnante qui nous représente *Thomas Killigrew l'acteur et Thomas Carew le poète.* Devant cette toile, la plus étonnante de l'exposition d'Anvers et qui appartient à la Reine d'Angleterre, on peut se rendre compte de toute la magie aristocratique, de l'incomparable charme que Van Dyck a su mettre dans certains portraits. Il y a là une lumière intérieure si vibrante que ses vibrations se répercutent en nous et que notre discussion s'arrête devant la mystérieuse création du génie.

Le Moniteur des Arts (7 juillet). — Reproduction de la conférence faite par M. Hector Guimard, au Salon du Figaro, le 12 mai 1899. M. Guimard est l'auteur du *Castel Béranger*, cette construction d'un art si neuf et si original qui s'élève rue La Fontaine. Lire sa conférence aidera à comprendre cette architecture nouvelle.

(25 août). — Article de M. Maurice Méry sur l'*Enseignement de l'Art Décoratif*, à propos de l'Ecole de la rue Vavin. — Article documenté et d'une sûre interprétation par M. Henri Frantz sur l'*Exposition Van Dyck.*

Journal des Artistes (2 juillet). — M. Camille Henriot répond avec verve à un article de M. Louis de Robert sur l'infériorité du peintre.

Le Courrier Français (passim). — Toujours les Willette, exquis, farouches, mélancoliques, humoristiques, émus et d'un art unique.

Le Rire (passim). — Dessins d'Abel Faivre, Léandre et Huard.

The Studio (15 août). — M. Gabriel Mourey étudie l'œuvre d'un des plus personnels artistes belges, M. Emile Claus. Nombreuses reproductions.

The Artist (août). — Egalement une étude sur Emile Claus par Pol de Mont.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet). — Article de von R. Rücklin-Pforzheim sur la collaboration de l'Allemagne à l'exposition de Paris en 1900 dans la section des objets d'art.

Comme illustrations à un article du professeur V. Merk-Karlsruhe sur l'art appliqué, de nombreuses œuvres de prof. Karl Gagel, et Maler August Gagel, de Robert Macio, de Hermann Göhler, de Mme Elise Schmidt-Pecht, des prof. K. Koruhas, Friedolin Dietsche et Rud. Mayer.

(Septembre). — Très bonnes études sur *Jan Toorop*, sur l'art hollandais et sur l'art flamand.

Innen Dekoration (août). — Reproductions de quelques œuvres architecturales de l'exposition de Dresde.

Mir Iskousstva (Le monde Artiste, nos 13-14). — Ce double fascicule est en grande partie consacré à Pouchkine. A remarquer les portraits et croquis par O. Kiprenski et par Dmitriew-Mamonow.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'Exposition d'œuvres d'Antoine van Dyck, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance du peintre, tient toujours en haleine la curiosité des artistes, mais draine simultanément à Anvers des canaux de touristes et de snobs. Les réjouissances : concours d'automobiles, de vélos, d'orphéons, kermesses aux lampions, aux drapeaux tricolores et aux outrageantes dorures (j'excepte à peine de ces « festivités » prosaïques l'ambitieuse, mais assez pittoresque cavalcade de l'« Art à travers les âges ») que la grande ville commerciale crut devoir ajouter à cette Exposition, furent des appeaux assez grossiers et tout à fait incompatibles avec la mémoire du noble peintre, qui, on se le rappelle, abrégea son séjour à Rome, tant les mœurs triviales de la colonie flamande établie dans la Ville Eternelle inspiraient de dégoût à sa nature courtoise et raffinée. Il ne tarda même pas à dire adieu aux Pays-Bas, sans esprit de retour. Quoiqu'il fût ne, par une piquante ironie du destin, dans une maison du Grand Marché d'Anvers ayant pour enseigne *den Beerendans* (la danse des Ours), les ébats plus ou moins ursins de magots à la Teniers lui répugnaient

jusqu'à le mettre en fuite. Le beau, voire l'élégance du peuple, ouvrier, vagabond, bandit, ribaud lui échappait. Il ne parvint jamais, comme un Rubens ou un Michel-Ange, à en dégager la splendeur panthéïstique, et à magnifier jusqu'à des saturnales de dieux les gestes frustes et les musculatures brutales des géants.

Antoine Van Dyck, fleur vivace éclose au formidable soleil de Rubens, caressée et épurée au contact de la Renaissance italienne, ne devait s'épanouir en toute son originalité qu'aux suprêmes rayons d'aristocratie et de poésie héroïque de l'Age d'Or anglais.

La cour de Charles Ier se l'attache au crépuscule de cette époque chevaleresque et lettrée à laquelle préludent, vers la fin du règne d'Henri VIII, les effusions à la fois viriles et sentimentales de l'infortuné comte de Surrey et qui finit avec le *Berger Inconsolable*, la suave pastorale du vieux Ben Jonson.

Van Dyck s'était fixé en Angleterre dès 1632. Sans doute appréciait-il les œuvres des poètes de la pléïade shakespearienne. Je me le représente assistant aux derniers « masques » de Ben Jonson, ces opéras mythologiques joués à la Cour par les hauts barons et les belles pairesses et qui devaient lui rappeler les éblouissantes compositions coloristes des Titien, des Véronèse et de son maître Rubens. Il accompagna probablement Charles Ier dans les visites dont le Roi honora son grand favori, le comte de Newcastle, aux châteaux écossais de Welbeck et de Bolsover. Sur son lit de lente agonie, Ben Jonson avait encore composé les riants poèmes des fêtes offertes par le châtelain à son hôte royal. De faux rustres couraient la quintaine ; les cupidons Eros et Anteros disputaient en termes spécieux et ambigus sur toute sorte d'amours et servaient d'échansons au Roi et à la Reine. Sous les hautes futaies des parcs, parmi les chasses joviales, les chevaux piaffants, les grands lévriers qui aboient, Van Dyck se croit souvent transporté dans les forêts chimériques d'Ardenne et de Sherwood. Obéron et Titania, Ariel et Puck, invisibles, lui prodiguent les enchantements de la couleur et de la lumière. Peut-être entrevoit-il à l'orée d'un bois son *Homme à la houlette* que lui posera l'adonisiaque Lord Wharton ?

Ce monde délicieux et romanesque de poètes grands seigneurs et guerriers désirait depuis longtemps son peintre ; oui, il semble que la Renaissance anglaise, ayant trouvé sa plus belle incarnation, n'attendait plus que lui pour aller re-

joindre la première civilisation païenne, dans le rêve et le passé. Van Dyck ne se présenta en effet aux plus beaux enfants d'Albion que quand les modèles célébrés ou créés par les poètes eurent atteint au suprême cachet de goût et d'élégance, et que de dramatiques ils furent devenus éminemment plastiques. Un Holbein n'eût pu leur convenir, ce peintre consciencieux suffisant tout au plus pour arrêter la physionomie d'un tyran bouffi comme Henri VIII ou le masque bourgeois et vaguement renfrogné d'un théologien et d'un réformateur.

En revanche les seigneurs exubérants du règne d'Elisabeth, un Sidney, un Raleigh, un Pembroke, n'eussent pas été assez calmes, et pour ainsi dire assez quintessenciés, assez *dépouillés*, pour le peintre de la majesté sereine. L'euphuésisme de ce jeune fou de Mercutio et de Béatrix, cette « étoile dansante », l'eussent peut-être effarouché ou du moins déconcerté. Mais quand il aborda aux rives de la Tamise, cette noblesse s'était déjà un peu réservée ; le tact de l'homme de Cour venait aux paladins débridés.

Quoique moins turbulents que ceux de la génération précédente, ces gentilshommes ont plus fière tournure que jamais avec je ne sais quelle bravoure latente et recueillie. Ce sont bien les fils de ces lords passionnés que le comte de Surrey nous montre au jeu de paume où, les yeux éblouis par les rayons de l'amour, ils manquaient la balle pour surprendre un regard de leurs dames. Moins héroïques, ceux-ci sont peut-être plus courtois et, quoique policés, gardent une belle crânerie. Van Dyck semble avoir surpris au repos, dans une attitude de trêve ou de rêverie, les *fast youths*, ces lions qui ferraillent et s'exaltent dans Shakespeare. Les jeunes lords de Van Dyck sont les neveux de Jacques le mélancolique de *Comme il vous plaira* ou de ce magnifique Orsino, duc d'Illyrie, poète et musicien de la *Veillée des Rois*. Nous devons à Van Dyck qu'à la suite de notre imagination nos yeux et nos sens comprennent cette ivresse de la vie, ces amitiés loyales et absolues comme des amours, cette divination de toute beauté qui inspire des prières, des hymnes ou de longs sanglots aux poètes de la Renaissance. Le galbe de tels adolescents, de tels fringants seigneurs ayant posé pour Van Dyck, consacre la ferveur des sonnets de Sakespeare et nous livre le secret de tant d'épisodes étranges, de troublantes équivoques et d'inquiétants quiproquos de son théâtre.

Puis, les modèles de Van Dyck s'habillent mieux aussi que

les jeunes gens de Shakespeare. Le règne de Charles Ier représente un des rares et courts moments où la mode fait alliance avec le bon goût. Quel parti le grand peintre tire de ces cavalières bottes à revers, de ces manteaux capricieusement rejetés, de ces pourpoints de taffetas moiré, à taillades et à crevés, d'où la chemise de Hollande renfle en bouillons neigeux, de ces étoffes unies aux couleurs neutres et amorties, de ces vestes bien ajustées sur le haut du buste et dégageant la cambrure des reins, de ces larges cols de guipures rabattus de manière à modeler les attaches du cou et la carrure des épaules, de ces chapeaux décoratifs à l'ondoyant et venteux panache !

Moment unique et décisif. C'est la fin, mais c'est aussi l'apogée. Le plus beau monde depuis les Grecs va mourir avec ses poètes, et même son seul peintre n'aura que quelques années pour en immortaliser la fugitive présence corporelle : Van Dyck s'en ira avec ces créatures harmonieuses avant le cauchemar du puritanisme et la saturnale de la Restauration.

Car ces êtres charnellement et moralement accomplis, après avoir été proscrits par les « têtes rondes » de Prynne et de Cromwell, vont faire place aux viveurs et aux mondains. Heureusement, grâce à Van Dyck, il nous restera les portraits de ces seigneurs fiers et calmes qui, pour employer l'expression d'Hippolyte Taine, demeuraient cavaliers en devenant hommes de cour, de ces grandes dames si simples et si gracieuses qu'elles semblaient à la fois princesses et jeunes filles. Nous lui devons de pouvoir contempler en ces magnifiques tableaux « le monde généreux et héroïque, élégant et orné, où resplendit encore la flamme de la Renaissance, où reluit déjà la politesse de l'âge moderne ». Ce Flamand robuste, mais pénétrant et subtil, est venu à son tour pour fixer sur la toile ce couchant d'une humanité sublime. Peut-être fut-il plus frappé que les Anglais mêmes de cette supériorité et de cette réussite. De naissance patricienne comme Rubens, mais, plus que son maître, soucieux de grâce et d'élégance, c'est après force étapes, que la nostalgie d'une aristocratie absolue le mène enfin aux bords de la Tamise et dans les châteaux des derniers barons.

Avant d'arriver à Londres, c'était un grand peintre, le meilleur des élèves de Rubens; à partir de ce moment il sera unique dans son genre, comme son maître et tous ces autres maîtres que Baudelaire a si bien appelés des Phares.

Aujourd'hui encore, ici, en Belgique, on ne le connaissait que d'après de bons tableaux d'églises et autres compositions religieuses dans nos musées. La plupart ignoraient le vrai, le meilleur Van Dyck, le portraitiste des grands seigneurs d'Angleterre. Aussi l'Exposition d'Anvers, où ont été réunies de nombreuses toiles de sa manière définitive, aura-t-elle été une révélation, surtout pour sa mère-patrie et ses compatriotes.

De la surprise, presque du déconcertement, se mêle à l'admiration inspirée par ces œuvres splendides et sans pareilles. Je ne puis mieux comparer cette impression qu'à celle que produirait sur sa mère, à son retour au foyer, un jeune provincial, de famille considérable, intelligent, bien doué, robuste et sain, mais un peu sauvage, un peu fruste, souvent trop exalté, que la digne femme aurait envoyé parfaire son éducation au loin dans une capitale, ou, mieux encore, dans un milieu raffiné et du meilleur ton. Le gars lui revient presque méconnaissable, à tel point qu'il détonne dans la maison cossue et même patricienne, mais très bourgeoise, en somme, où il fit ses premiers pas. Ses frères, les Jordaens, les Teniers et les autres, — car la famille est nombreuse — ne représentent plus a côté de lui que de sanguins ouvriers, de magnifiques broyeurs de couleurs: rien de plus; seul, l'oncle Rubens le domine par son lyrisme, la fougue et l'abondance de la composition, l'ampleur, l'envolée, le sublime de son génie, l'amour de la force et de la vie pour elles-mêmes. Le jeune Antoine, enthousiaste et même fanatique de son maître, avait commencé par vouloir lutter avec lui de grandeur et de puissance, d'héroïsme et de force athlétique, de vertige eperdu, dans un perpétuel besoin de triomphe et d'apothéose; mais quelque talent qu'il déployât le disciple s'essoufflait et se blousait à ce jeu où l'illustre Pierre-Paul ne devait jamais rencontrer de rival. Peu à peu, et tout en gardant son adoration pour le maître des maîtres, le jeune Van Dyck commença à se retrouver, à se connaître; son *aristocratisme* natif tendit à se satisfaire et à s'exprimer. Le bouillant *creato* du plus dionysiaque des Flamands commença à peindre, avec un coloris moins éclatant et plus touchant, des figures moins énormes, mais plus tendres et charmantes. Et son âme plus fine, sinon plus génereuse et plus magnanime, devina des douceurs et des tristesses que son génial initiateur, le peintre universel, ne devait point connaître. L'Angleterre des Stuarts fit le reste. Il est à l'Exposition

actuelle d'Anvers un portrait de Van Dyck par lui-même, dans lequel il a symbolisé, peut-être sans le savoir, les évolutions et la conquête de sa personnalité. C'est le célèbre *Van Dyck au tournesol*, prêté par le duc de Westminster. Crâne, radieux, piaffeur, tout à fait *moustache retroussée*, comme disait Barbey d'Aurevilly, en un somptueux pourpoint de velours incarnat, avec, au cou, cette chaîne d'or, objet des moqueries envieuses de ses bourgeois confrères, il tient la fleur opulente comme s'il s'en faisait un emblème. Tournesol! Ne l'avait-il pas été lui-même, tourné, même trop tourné vers le soleil Rubens! Il considère cette fleur d'un air à la fois victorieux et attendri. Il ne renie point le dieu qu'il adora, mais il se sent devenir dieu lui-même. Et, soleil à son tour, il survit au tournesol qu'il fut autrefois.

C'est assez dire qu'à Anvers, malgré leur mérite et leur diversité, quelques tableaux à peine, appartenant aux musées, églises ou collections du pays, peuvent rivaliser avec les œuvres prêtées par la reine Victoria et les galeries d'Angleterre. Parmi ces exceptions, je compte un *Saint-Sébastien*, l'*Ensevelissement du Christ* et le délicieux *Saint-Martin* de Saventhem, pour lequel dut poser un modèle digne des beaux adolescents d'Albion.

Au nombre des prestigieux portraits, extraits pour, cette unique commémoration, des halls séculaires où les détient la ferveur jalouse de leurs heureux propriétaires, s'imposent particulièrement à nos extases le portrait-groupe en pied de *Lord Briston et du premier Lord William Bradfort*, au comte Spencer; les *Lords John et Bernard Stuart*, au comte Stanley; couples harmonieux, fleurs de chevalerie appariées pour courir les aventures d'amour et de guerre; mêlant de la réflexion et de la songerie à leur désinvolture, l'un, blondin inoubliable, se drapant dans son mantelet rouge, un pied posé devant l'autre, le poing à la hanche, fier sans rien du bravache, type du gentilhomme dont la vie des camps ne détruira pas le parfait équilibre physique et spirituel! Ah ces portraits! Il me faudrait m'arrêter à tous.

Il en est un, cependant, qui les résume et qui représente la synthèse du Van Dyck de la période anglaise : c'est celui de Lord Philippe Wharton, dit l'*Homme à la Houlette*, appartenant à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

Seul Van Dyck a su réunir sur sa palette couleurs assez nobles et assouplir assez idolâtrement ses pinceaux, pour

rendre cette phase majeure de la civilisation poétique. Il a trouvé la gamme à la fois somptueuse et mélancolique qui convient à ce couchant de la Renaissance.

Quelle jeunesse vibrante et pourtant quelle menace de vie éphémère et de jours déjà comptés en cet adorable adolescent venu trop tard pour jouer son rôle dans les pastorales de Ben Jonson. Voici s'acheminer, aux nasillements des psaumes, la horde des prêcheurs fanatiques, vandales et régicides, suivis d'un carnaval de catins et de laquais à peine moins néfaste. Malgré ta force et ta vaillance, ô beau page, ils te feront choir la houlette de la main et ne te donneront plus le temps de ramasser ton épée. Adieu les jeux profanes et païens! Ce visage aux lèvres vermeilles et à l'intense, mais discret sourire, s'évanouira tout à l'heure à la suite d'autres songes de la shakespearienne nuit d'été! Déjà, derrière toi, s'endeuillissent la tenture et le feuillage. Leurs tons concertent avec le velours sombre de ton pourpoint, tandis que ton radieux visage semble se nimber à l'orfroi de ton manteau de lumière.

Ce portrait est le testament du peintre et du siècle. Van Dyck, maladroit alchimiste, mais tout-puissant magicien par la peinture, aura pu s'écrier comme un nouveau Prospéro : « A l'approche de la laideur et du vice grimaçants, j'abjure ici mon art et ma magie! Je briserai mes pinceaux, je les ensevelirai à plusieurs brassées dans la terre et, à une profondeur où les brouillards puritains aussi bien que l'haleine avinée des viveurs ne pourront jamais la ternir, je noierai ma palette comme le dernier miroir de la Beauté! »

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Otto Julius Bierbaum : *Das schoene Maedchen von Pao*, Berlin, Schuster u. Loeffler. M. 3. — Franz Servaes : *Gaehrungen*, Dresden, C. Reissner. M. 4. — Franz Servaes : *Praeludien, ein Essaybuch*, Berlin, Schuster u Loeffler. M. 6. — Oscar Bie : *Das Klavier und seine Meister*, Munich, Verlagsanstalt F. Bruckmann. M. 12. — Adalberta von Puttkamer : *Aus Vergangenheiten*, Strasbourg, Schlesier u. Schweikhardt M. 6. — Publications périodiques : *Pan*. — *Die Zukunft*. — *Die Zeit*.

Das schœne Mædchen von Pao. — *La jolie fille de Pao* est un roman chinois plein d'humour germanique. Il y est question d'une petite courtisane qui avait avalé le clair de lune et que ses origines mystérieuses et mythiques préparaient à une destinée fatale et glorieuse. Un pauvre pêcheur

l'avait trouvée jadis au bord de l'eau, vagissant sur un radeau de paille traîné par des oiseaux de pourpre. Plus tard le poète de cour We-tê-king, l'ayant distinguée, l'amena au sérail pour servir au plaisir de l'empereur. Mais le Fils du Ciel se mit à l'aimer avec tant d'ardeur qu'il en négligea toutes les affaires de l'État. L'impératrice est jalouse, le peuple murmure et les mandarins se révoltent. Bientôt « le calice écarlate des félicités » devait être remplacé par la coupe amère des désillusions (ceci pour rester dans le ton). La ville est prise d'assaut, l'empereur meurt percé de deux flèches rouges, et la jolie fille de Pao attend la mort près des palais incendiés, « toute nue parmi les roses », elle dont toute la vie ne fut que danses et rires. Ce récit est émaillé de détails qui feraient pâlir d'envie M. Champsaur lui-même, agrémenté de vers badins et de fioritures qui voudraient être très couleur locale. M. Bierbaum s'est souvenu de ses deux années d'étude au séminaire oriental de Berlin, où, jeune étudiant, il préparait son instruction consulaire. Mais, malgré toute son érudition, il ne parvient pas à nous donner la sensation de l'Extrême-Orient. Son roman reste un roman allemand, tout plein des sentiments que pourraient avoir de bon bourgeois, sur les bords de la Sprée, de la Pleisse ou de l'Isar. Il est saturé du même esprit doucement goguenard qui remplit les autres volumes de M. Bierbaum. Depuis deux ans, à propos de *Pankrazius*, de *Stilpe*, de la *Schlangendame*, j'ai plusieurs fois exprimé ici le déplaisir que me causait ce style alambiqué et sans relief, ces phrases faites de clichés qui sont le propre de la conversation allemande, et voici que, personnifié par une petite Chinoise, nous revient cette même esthétique d'étudiants dévoyés et mûrs pour la fille de brasserie. Mais les romans de M. Bierbaum sont fort goûtés en Allemagne, et j'aurais mauvaise grâce à ne pas les dire excellents. Après tout, ce n'est pas la faute à ce charmant poète si les milieux qu'il nous peint sont d'une si decevante vulgarité. Artiste probe et de talent, M. Bierbaum a su se conquérir une place honorable dans la littérature de son pays, mais son œuvre est trop particulièrement allemande pour qu'elle puisse compter dans les lettres européennes.

Gæhrungen. — Je me contente de signaler ici, sans l'analyser, le premier roman de M. Servaes. *Effervescences* je crois que c'est ainsi qu'il faut traduire) est l'œuvre malhabile d'un débutant. L'impulsivité sans art et la fougue primesau-

tière sont toujours encore très estimées en Allemagne et comptent comme promesse de talent, a écrit M. Eloesser *(Neue deutsche Rundschau*, mai). Pourtant l'idée de M. Servaes est heureuse : il a voulu montrer un *déraciné* allemand qui cherche en pure perte la formule artistique de sa personnalité puisque, séparé des traditions du sol natal, il a perdu la véritable conscience instinctive de son moi. Le jeune Privatdocent Herbrand Horst possède une abondante nature en pleine effervescence, mais il finit par s'effondrer dans un froid et desséchant intellectualisme. Il y a des observations amusantes et des détails pris sur le vif comme par exemple l'épisode de ces braves *vadrouillards* qui, dans la taverne du « Dragon de fer », cultivent avec beaucoup d'entrain leur « chaotisme ». En sorte qu'il faut regretter davantage encore que le style emphatique de ce roman et le peu de vie de ses personnages en rendent la lecture si pénible.

Si dans la littérature d'imagination M. Servaes tâtonne encore et cherche péniblement sa voie, par contre il est passé maître dans le domaine de la critique. Sous le titre de **Præludien,** il vient de réunir quelques-uns de ses meilleurs essais publiés çà et là depuis quelques années. Ce volume nous donne dans sa première partie une image à peu près complète de la littérature allemande actuelle, telle qu'on a coutume de la considérer à Berlin. Après quelques pages un peu jeunes sur Anzengruber, six études nous présentent tour à tour : Liliencron, le rêveur naïf, précurseur d'un lyrisme « libéré » que pratique maintenant toute la jeune génération ; Arno Holz, théoricien et père du naturalisme impressionniste ; Schlaf qui, après avoir été le collaborateur de Holz au réalisme duquel il donnait un peu de vie, s'est vu appeler le Walt Whitman allemand ; Richard Dehmel, le génial et fougueux poète à l'érotisme violent ; Paul Scheerbart, le fantaisiste auteur gai, et enfin Gerhart Hauptmann. Cette dernière étude est pleine d'enseignements, car elle nous montre, un peu méchamment, en sixième place un auteur qu'on a accoutumé à être comparé à Goethe et à Shakespeare, le seul qui (d'ailleurs à juste titre) ait acquis une réputation européenne. Les cénacles berlinois en veulent à l'auteur des *Tisserands* de les avoir « lâchés », son esthétique, prétendent-ils, lui vient de Holz-Schlaf et il a été plein d'ingratitude pour ses initiateurs. Luttant pour un art identique, il aurait dû entraîner son groupe pour le faire participer à son succès. Au lieu de cela il a suivi le précepte de

son *Florian Geyer :* « Celui qui veut naviguer vers les îles nouvellement découvertes doit se servir du vent selon qu'il souffle. » Et le voilà devenu le grand favori du public. On s'est servi de lui comme d'une valeur à spéculation, jouant à la hausse sur ses actions, pour faire baisser celles de Sudermann. Les snobinettes de la société israélite s'enthousiasmèrent pour Rautendelein de la *Cloche engloutie*, et il n'y avait plus de bal masqué possible sans une douzaine d'imitations de cette adorable créature mystérieusement désirable et énigmatiquement ondinesque. Les actrices littéralement fascinées ne se sentaient plus d'aise : elles avaient enfin de nouveau trouvé un costume pour se faire photographier avec le souriré qui convenait ! — Un peu plus et les Barrisons se seraient crus enfoncées. Et le pauvre poète ne savait plus où se cacher. — Pourtant, après ce petit règlement de compte, M. Servaes rend pleinement justice au talent noble et limpide de M. Hauptmann, tout en continuant à insinuer à chaque tournant de page de légères petites perfidies. La seconde partie des *Préludes* analyse le talent de quelques peintres et se clot par quelques considérations sur Bismarck.

Das Klavier und seine Meister. — Un beau volume somptueusement édité avec de nombreuses gravures — portraits, reproductions de tableaux et fac-similés de morceaux de musique — traitant de l'histoire du piano depuis ses origines jusqu'à nos jours. Ceci est l'attrait extérieur du livre. Il est agréablement présenté, amusant à parcourir et plein de détails instructifs. Mais si nous lisons de plus près, nous remarquons qu'il possède une grande qualité : il est écrit avec amour... M. Bie adore son piano et il en parle avec la ferveur que met un amant à nous vanter les charmes de sa maîtresse. Et sur cet instrument qui lui est cher, qu'il se plait à choyer, tout rayonnant de douce satisfaction intérieure, il a une théorie qu'il se plaît à nous expliquer. « Et maintenant, dit-il, j'aimerais placer le piano devant dix personnes, non dans une salle de concert, mais dans un salon familial, où à l'heure crépusculaire et propice on peut donner ses petits concerts, où l'on connaît chaque personne pour qui l'on joue. C'est alors que je me repose sur l'intimité du piano. C'est alors que de doux sons de harpes s'en dégagent... ou bien des forces de titan, et toute mon âme s'élance dans le bout de mes doigts. » Plus de piano comme instrument de concert, plus de piano pour l'accompagnement : l'intimité, le crépus-

cule. « C'est seulement ainsi que je commence à aimer le piano tout à fait, c'est ainsi qu'il est fidèle, honnête et solitaire. » Je ne puis analyser ici, dans toutes ses parties, l'ouvrage de M. Bie que j'ai fait entrer dans ma rubrique de « lettres allemandes » un peu par contrebande. D'autres peut-être, et de plus autorisés que moi, rediront au public français les beaux enthousiasmes du critique allemand, ils le suivront sur la voie Bach-Beethoven. Schumann-Brahms qui fit naître des impulsions nouvelles en musique et que M. Bie oppose à la ligne Berlioz-Liszt-Strauss dont il s'est détourné... Je m'arrête en remerciant M. Bie de m'avoir fait resonger un instant, avec émotion, au vieux musicien « qui vit seul » chez qui le Thomas Graindorge de Taine alla « se nettoyer l'âme ».

Aus Vergangenheiten. — Un livre de grande dame présenté avec grandeur. Des légendes d'Alsace en vers illustrées par l'artiste alsacien Ch. Spindler. Il y a beaucoup de vigueur dans le lyrisme de Madame de Puttkamer et une force plastique extraordinaire. L'expression ne lui fait jamais défaut et la sonorité de la rime martelle son vers jusqu'à leur donner l'éclat brusque d'une lame d'acier. Nul talent plus que le sien n'était apte à chanter les vieilles légendes populaires, tour à tour âpres et brutales comme une chevauchée de reîtres hirsutes, naïves et rudes, lorsqu'elles parlent de la misère résignée du peuple, ou bien douces et candides telle une prière d'enfant murmurée. Soit qu'elle nous dise les sombres légendes des paysans opprimés, ou bien les contes invraisemblables que se forge l'imagination du peuple, ou bien encore les exquises naïvetés des âmes mystiques, toujours Madame de Puttkamer sait trouver la note juste, le coloris vrai, et l'impression que laissent ces pages, pourtant si diverses dans leur unité, participe de l'émotion que nous font éprouver les grandes œuvres du passé qui nous racontent des choses familières et qui nous sont chères. En sorte que je ne saurais dire lequel de ces récits me paraît être le plus beau, satisfait que je suis de trouver dans chacun d'eux une parcelle de nature sauvage et d'histoire glorieuse.

§

La revue d'art **PAN** vient de publier le premier fascicule de sa cinquième année. Des poèmes de Théodore Fontane, de Dehmel, de Schlaf, des traductions en vers d'après Verlaine

et Rimbaud. De nombreuses illustrations d'après les œuvres de Max Klinger à qui est principalement consacré ce numéro. L'artiste saxon s'est de plus en plus tourné vers la sculpture et il y a là une Amphitrite qui est une pure merveille.

Le hasard me fait tomber sous la main un article de la **Zukunft** déjà ancien (il est du 13 juin), où, à propos d'une pièce du Théâtre Antoine, je trouve sur la « question brûlante » quelques phrases qui s'élèvent au-dessus des grossièretés vaniteuses et naïves que la presse quotidienne allemande nous débite depuis quelques mois. Ces lignes montrent que la faculté de raisonner n'est pas entièrement perdue chez nos voisins. Je ne voudrais pas les signer, mais elles me semblent être une intéressante « Contribution à la connaissance de l'éthique dreyfusarde ». Je les dédie à M. de Gourmont à qui elles feront plaisir : « ... Je ne voudrais pas alourdir cette hâtive reproduction d'une impression théâtrale par un exposé détaillé de l'importance de l'intellectualisme en France. Au moment où s'envolent les mille bulles de savon de vaines illusions et d'adulation patriotique, on démêle facilement pourquoi, de nouveau, comme il y a cent ans, la Raison grimaçante devait monter sur le trône. C'est qu'il y a des Illusions qui sont bienfaisantes et bien plus salutaires que la Vérité elle-même. Et les gens qui égratignent maintenant cette dame âgée qui s'appelle la France pour lui enlever le fard du visage, ceux qui lui arrachent la perruque de la tête, ne rendent le pays ni meilleur, ni plus sain, ni plus heureux. La Vérité ne dédaigne pas de se laisser parfois conduire à la victoire par une escorte plus que suspecte. Cette fois aussi il lui faudra bien triompher : mais malheur aux vaincus si les maraudeurs de l'intellect envahissent le pays pour ramener du butin. »

Dans la **Zeit** (20 août), M. Ernest Gystrow analyse les travaux récents de M. Emile Kraepelin, professeur de psychiatrie à l'université de Heidelberg. Ces recherches selon M. Gystrow vont créer une révolution complète dans le domaine de la psychologie. Par Helmholz déjà l'étude des phénomènes psychologiques avait passé de la psychophysique à la psychologie physiologique, maintenant M. Kraepelin l'entraîne sur le domaine de la psychiatrie, en étudiant « l'influence de certains médicaments » sur l'organisme psychique.

Toutes les revues allemandes de ce mois-ci ont publié des

études sur Gœthe, à propos du cent cinquantième anniversaire de sa naissance, quelques-unes sur son influence, d'autres sur certaines parties de son œuvre. Il y a eu des fascicules entiers consacrés au « grand Olympien de Weimar ». Chez nous, se serait-on jamais avisé de faire quelque chose d'analogue pour Balzac?

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Lionel Decle : *Trooper 3809*, XI-272 pages, cr-8°, 6 s., Wm. Heinemann. — Count Lutzow : *A History of Bohemian Literature*, IX-425 pages, cr-8°, 6 s., Wm Heinemann. — Albert Kinross : *An Opera and lady Grasmere*. 290 pages, cr-8°, 3 s. 6 d., Arrowsmith. — T. Sturge Moore : *The Vinedresser and Other Poems*, 86 pages, 2 s. 6 d., Unicorn Press. — The author of Lady Windermere's Fan : *An Ideal Husband*, 213 pages, 6 s., Smithers — PUBLICATIONS PERIODIQUES. — *Literature*. — *The Outlook*. — *The Saturday Review*. — *The Criterion*. — *The Bookman*. — *Fortnightly Review*. — *Nineteenth Century*. — *Cornhill Magazine*. — *Blackwood's Magazine*. — *Longman's Magazine*. — *Contemporary Review*. — *Gentleman's Magazine*. — *Temple Bar*. — *New Century Review*. — *The Dome*. — *The Bibelot*.

Un peuple, de même qu'un individu, peut éprouver des accès de frénésie. Certains malheureux, à intervalles plus ou moins réguliers, sont sujets à des crises épileptiques. Le mal, que font présager les symptômes les plus divers, fait son apparition à une certaine époque de leur vie reparaît à un moment où on ne l'attend guère et finalement devient chronique.

Je ne voudrais certes pas que l'on me supposât une intention malveillante et irrévérencieuse si je prétends apparemment ici que le peuple français est atteint depuis plus d'un siècle de cette maladie, qui se nomme épilepsie; mais laissant le soin aux sciences médicales d'établir un diagnostic plus complet, je me bornerai à donner quelques faits pour expliquer mon opinion. Il m'apparaît indiscutable que la Révolution, la Grande, avec des initiales majuscules, ne fut autre chose qu'une longue crise subie par le peuple français. En se débattant, il donna à ceux qui voulurent lui témoigner leur sollicitude, des coups fort sensibles et quand il fut un peu calmé il chargea un Corse, qui ne demandait pas mieux, de continuer à leur administrer, par manière de vengeance et d'orgueilleux dépit, de solides corrections. Une quinzaine d'années environ après cela, il eut bien quelques secousses, mais il était vraiment trop épuisé et trop las pour être capable d'une véritable crise ;

quinze autres années plus tard, le mal reparut pendant un temps assez court ; après un intervalle légèrement plus long, il éprouve encore une crise assez importante — réduction de la première ; enfin il y a trente ans, c'en était une autre qui fut suivie par une période de calme relatif ; et des esprits optimistes purent espérer même que le malade était enfin guéri radicalement. C'était une erreur. La maladie n'avait pas capitulé, mais elle se manifestait au contraire, fréquemment, sous des aspects nouveaux moins violents, qu'on baptisa : boulangisme, panamisme, etc. Depuis quelques années, cette agitation maladive se développa lentement sous une forme des plus pernicieuses, qu'on croyait disparue du monde depuis longtemps : l'antisémitisme. Quelques pitoyables individus, atteints de cette tare honteuse, finirent par contaminer toute une sorte de gens auparavant inoffensifs, mais que certaines inclinations congénitales ou acquises prédisposaient à cette contagion. Soudain la maladie se révéla très grave et dangereuse pour la santé publique. Un malheureux officier de descendance sémite ayant été sommairement condamné pour quelque fallacieuse trahison, ceux qu'affolait le mal antisémite, unis aux déments que tourmentait la toquade nationaliste, s'opposèrent avec une obstination, que peut seul expliquer leur délabrement cérébral, à ce que fussent montrées à tous la saine vérité et la saine justice. A force de mauvaise foi, d'entêtement, de mensonges, de jésuitisme, ils réussirent à corrompre nombre de braves gens qui les crurent. Même, une chose inimaginable arriva. L'armée, en laquelle doit se résumer tout honneur et tout devoir, fut atteinte. Par une inexplicable aberration, un certain nombre de chefs, des plus importants, crurent que leur honneur était en jeu dans cette affaire et rien ne put les en faire démordre. Pendant ce temps, les antisémites, heureux de tout-ce trouble qu'ils avaient occasionné, répandaient le mal avec ardeur. Ils auraient voulu même la mort de l'innocent, sans se rappeler, les insensés, que ces choses-là se paient fort cher. Ils oublient que les Romains ayant consenti à la mort du doux galiléen Jésus, un sémite innocent aussi, il en résulta pour les races celtiques et germaniques qu'elles durent renier et abandonner leurs dieux, leurs sublimes et mystérieuses théogonies, pour subir le joug dur et cruel de l'impitoyable Adonaï ; qu'elles durent consentir à la monstrueuse adaptation de toutes leurs croyances, de toutes leurs traditions, de toutes leurs conceptions aux lois inflexibles et anormales de la religion d'une autre race.

Ils oublient toute bonté ; ils oublient même qu'ils sont des hommes. Ils ont fait le mal, et l'inéluctable loi suprême leur inflige la responsabilité du mal qu'ils ont fait. A cause d'eux, fut jeté le discrédit sur l'armée. Quand on vit des chefs aveuglés par un tel égarement, beaucoup recherchèrent des causes qui pourraient expliquer le mal. On étudia la servitude militaire dans tous les temps et chez tous les peuples ; puis en particulier en France. Les faits que l'on dévoila effrayèrent même les plus indifférents. Naturellement on s'en servit pour attaquer, parfois avec une violence extraordinaire, toute l'idée militaire, et il devint difficile de se faire une opinion exacte et impartiale. Pourtant, voici un livre : **Trooper 3809**, qui peut aider à y parvenir. Il a été publié en Angleterre et écrit en anglais, par un Français, M. Lionel Decle, qui depuis vingt ans, s'est fait en Angleterre une réputation considérable comme correspondant de journaux divers, entre autres la *Pall Mall Gazette* et le *Daily Telegraph*. Pour ce dernier journal, il a entrepris actuellement de parcourir les diverses contrées africaines que doit traverser le chemin de fer du Cap au Caire. Le continent noir ne lui est d'ailleurs pas inconnu ; il y a déjà passé trois années entières et il a relaté les divers incidents de ce long séjour dans un livre fort remarquable intitulé : *Three years in Savage Africa*. Maintenant, M. Lionel Decle raconte, dans son volume, ses expériences de vingt mois de service militaire accompli en France en 1879, comme volontaire d'un an. Il a soin dans une préface de bien définir qu'il n'a nullement l'intention d'attaquer l'armée française en tant que représentée par ses officiers : « Les discussions acharnées et prolongées qui se sont élevées, dit-il, à propos de l'affaire Dreyfus et qui ont divisé la France en deux camps hostiles, ont concentré l'attention du monde civilisé sur l'armée française ; mais personne n'a plus fait pour la discréditer et pour l'avilir aux yeux de ses amis et de ses ennemis à la fois que les Français eux-mêmes. » En effet, il est bien certain que de part et d'autre on alla un peu loin. Ceux qui, croyant à une erreur du premier conseil de guerre, soutinrent de tous leurs efforts la cause noble de la justice, eurent tort de rendre responsables de la faute de quelques-uns l'ensemble de l'armée ; de même ceux qui, basant leur conviction sur l'infaillibilité d'une demi-douzaine de généraux, firent autant de mal à l'armée en l'engageant dans une telle voie que s'ils l'avaient vilipendée.

Ayant confiance dans quelques subordonnés indignes et déshonnêtes, les grands chefs soutinrent au delà de toute prudence leur erreur. M. Decle a voulu montrer, en narrant ses expériences, que ce n'était là qu'un exemple amplifié de ce qui arrive journellement d'un bout à l'autre de la hiérarchie militaire et que ce n'est pas seulement quelques individus qui sont coupables, mais bien tout le système qui est défectueux. Et pour cela, il entend simplement faire un récit fidèle de tout ce qu'il a dû subir et endurer pendant le temps de son service. Il n'est pas nécessaire de le suivre ici dans toute la série de ses déboires ; il suffira de dire que son récit est, d'un bout à l'autre, captivant et intéressant, qu'il s'en dégage, malgré un ton d'amertume, une impression très nette de sincérité, que ses généralisations sont des plus modérées et ses conclusions des plus prudentes, mais aussi des plus catégoriques. L'état de choses dépeint par M. Decle n'a pas autrement changé depuis la loi nouvelle en vigueur actuellement. De nombreuses modifications ont été apportées sans doute, mais fort peu d'améliorations. Tous ceux qui ont récemment passé par la caserne sont unanimes à confirmer des faits du genre de ceux que M. Decle raconte, et il est indéniable que toute l'organisation militaire ne soit défectueuse. De plus compétents que nous l'ont reconnu et l'affirment. En tout cas, ce livre obtient en Angleterre un succès énorme ; il vaudrait mieux que ce fût ici ; peut-être contribuerait-il à amener quelque réforme, tandis que, de l'autre côté du détroit, il ne peut qu'accentuer encore l'agitation entretenue soigneusement contre nous par la presse. L'affaire Dreyfus a été une occasion excellente pour les journaux de clamer et de réclamer les droits de la justice et de la vérité, et de proclamer la déchéance morale de la France aux yeux des autres peuples. Heureusement, un pays où les idées de justice et de liberté peuvent aussi profondément remuer les cœurs, n'est pas un pays déchu. Les autres peuples seraient bien en peine de déchoir moralement, car ils se sont toujours soumis à l'injustice et à la servitude, et c'est toujours la France qui est venue la première leur crier leur déchéance ou leur honte et les aider à s'en relever. La fière Albion, si prompte à prêcher aux autres des vertus qu'elle ne saurait avoir, malgré sa prédicante hypocrisie, n'a-t elle pas, pendant combien d'années, au mépris de toute justice et de toute humanité, férocement et sauvagement meurtri, torturé, supplicié la verte Erin, la douce et

triste Irlande ? L'attitude des nations étrangères pendant ces dernières années a laissé voir suffisamment de basse envie satisfaite et de sentiments grossièrement haineux, pour que la France repousse avec un dédaigneux mépris les outrages de ceux qui furent toujours ses obligés.

Après cette incursion, revenons à l'objet plus spécial de ces chroniques : les Lettres. S'il n'est pas bon de s'enfermer trop étroitement dans un domaine bien défini, il serait fâcheux pourtant de s'en éloigner trop fréquemment pour trop longtemps. Voici maintenant un volume récemment ajouté à la série des *Short Stories of the Literatures of the World*, publiée à Londres par Wm. Heinemann et à laquelle Mr. Edmond Gosse donne tous ses soins et ajoute l'autorité de sa haute compétence. Cette fois, il s'agit de l'histoire de la **Littérature Tchèque**, et c'est M. le comte Lutzow, ancien député de Bohême au Parlement autrichien, l'un des apôtres les plus actifs du relèvement de la Bohême, qui s'est chargé de ce travail. A part des études volumineuses et peu connues publiées par des érudits, il n'existait en somme aucun ouvrage qui renfermât d'une façon complète tout ce que présente d'intéressant l'histoire de la littérature de la Bohême. Il est certain que celui qui lit une histoire de la littérature anglaise, française, allemande, même grecque ou latine, connaît dans une certaine mesure les œuvres dont elle traite; mais ici le cas est tout différent. Voici comment, à ce sujet, s'exprime le comte Lutzow dans sa préface :

« La littérature tchèque, telle que nous la possédons, est jusqu'à un certain point, décevante et insuffisante. A cause de la totale destruction de tout de qui était écrit en tchèque, destruction qui se continua pendant plus d'un siècle, d'innombrables livres bohémiens disparurent, qui étaient connus pour avoir une grande valeur.

» Diverses formes de littérature sont à peine représentées en tchèque. Aucune œuvre dramatique digne de remarque n'existe avant le siècle présent. De même la poésie n'a de valeur que dans la première période et au siècle présent.

» La littérature bohémienne est si étroitement liée à l'histoire de la Bohême que, sans une certaine connaissance de celle-ci, il est souvent difficile de comprendre les références aux événements historiques qu'on rencontre nécessairement dans un ouvrage du genre de celui-ci.....

» Les écrivains tchèques ont divisé la littérature de leur

contrée en trois périodes ; la première s'étend des origines jusqu'à l'époque de Jean Hus ; la seconde, de Jean Hus à la bataille de la Montagne Blanche ; la troisième, de cette bataille à nos jours .....

» Comme l'histoire, la littérature est aussi, en Bohême, particulièrement dans les périodes les plus intéressantes, une relation des incessantes luttes religieuses..... »

« Cela suffit pour faire comprendre l'extrême intérêt que présente ce volume, et si l'on compte que cinq à six millions d'individus parlent la langue tchèque, il ne semblera pas surprenant qu'il y ait dans cette contrée, encore et surtout aujourd hui, une puissante activité littéraire qu'il est impossible de négliger. Nous devons au comte Lutzow notre meilleur gré pour un travail aussi considérable et aussi important, qu'il a accompli avec toute la perfection désirable. Il a apporté une grande clarté et une grande netteté dans les divers chapitres qui comprennent les périodes diverses du développement littéraire de son pays et il a rendu familiers, par des citations et des détails biographiques nombreux, les œuvres et les écrivains qui illustrèrent la Bohême. Il est bon, pour suivre mieux encore la marche simultanée de l'histoire et de la littérature, de se reporter à un autre ouvrage du même auteur : *Bohemia, an historical sketch.*

Parmi de récentes lectures, je veux signaler un livre de Mr. Albert Kinross : **An Opera and Lady Grasmere**, qui captiva fort agréablement mon attention par des qualités diverses et précieuses. C'est une sorte de roman très finement écrit, où les personnages sont extraordinairement bien observés, sans qu'ils fatiguent jamais par une exactitude fastidieuse. Merceron et lady Grasmere sont tout à fait séduisants, mais j'avoue préférer la première partie du récit à la seconde. Il y a là des pages remarquables au debut des relations de Merceron avec Lady Grasmere ; mais dans la seconde partie le personnage du musicien Sopwith est par trop caricatural et antipathique. Toutefois le livre se lit avec plaisir et fait honneur au délicat écrivain qu'est Mr. Albert Kinross.

Quelques poèmes de Mr. T. Sturge Moore, réunis sous le titre : **The Vinedresser and other Poems**, font espérer, à cause de nombreux et excellents défauts, des qualités remarquables pour l'avenir. Il faut être indulgent pour ce début, je crois, à cause de ce qu'il promet. Quelques passages sont d'un vrai poète, encore que trop souvent ce ne soit par trop

raffiné et délicat, et manquant d'une belle exubérance de vie et de sincérité. Quelques traductions, d'après Ronsard, Joachim du Bellay, Rimbaud, montrent seulement l'impossibilité de réussir des essais de ce genre. On sent souvent le poète influencé parfois par Swinburne, ou des poètes français. Il y a néanmoins dans ce joli petit volume des choses à retenir; des efforts courageux qui sont souvent des mieux récompensés; aussi un don remarquable à trouver des images frappantes et nouvelles. La technique de Mr. T. Sturge Moore est souple et variée et en souhaitant la bienvenue au présent recueil, nous attendons le mieux qui nous est promis.

La lecture des œuvres diverses, poétiques, dramatiques, critiques, de l'auteur de *Lady Windemere 's Fan,* Mr. Oscar Wilde, offre une singulière fascination. Nul autant que lui, parmi les écrivains actuels les plus brillants, n'a ce don merveilleux d'accaparer, pour au moins le temps nécessaire à une rapide lecture, toute l'attention et tout l'intérêt du lecteur. Il est fort difficile de résister à cette séduction et même on s'y laisse aller avec plaisir, certain qu'on est que cette impression sera passagère et que nulle trace profonde n'en restera autre qu'un souvenir ravissant et durable. Dans la pièce appelée : **An Ideal Husband**, qui vient de paraître récemment en librairie, se retrouvent les voltigeants paradoxes habituels sur une situation des plus cruellement dramatiques. La fortune politique de Sir Robert Chiltern, ministre d'État est tout entière fondée sur une infamie, qu'aux débuts difficiles de sa carrière, il s'est laissé allé à commettre. Depuis lors, sa conduite fut impeccablement honnête et nul ne peut soupçonner la tare initiale. Il a épousé une femme qu'il adore, et qui a pour lui une admiration sans bornes, le considérant comme un idéal. Soudain, apparaît dans cette vie de labeur incessant, de dévouement à son pays et de fidélité à son amour, une Mrs. Cheveley qui connaît le secret de Sir Robert et veut s'en servir pour lui faire commettre une infamie nouvelle. Les diverses péripéties qu'amènent cette intervention mauvaise sont d'une grande puissance dramatique. La lutte intérieure du malheureux, devant une seconde fois sacrifier son honneur ou détruire son bonheur, est des plus poignantes. Pourtant il fait son devoir; Mrs. Cheveley dévoile à sa femme le crime de l'idéal mari, et, malgré cela, la pièce se termine par un dénouement absolument heureux. Pour le reste, il faut lire la pièce. De cette façon seulement, peut-on se rendre compte du

dialogue étincelant, de l'habileté scenique, d'innombrables qualités qui font de chacune des pièces de M. Oscar Wilde, des œuvres dramatiques admirables.

Publications périodiques. — De semaine en semaine, sous l'habile direction de Mr. H. D. Traill, **Literature** nous apporte, avec les comptes-rendus des livres les plus intéressants, des contributions remarquables par les écrivains, poètes, romanciers, critiques, érudits les plus autorisés et les plus fameux. Les derniers numéros (19 août-16 septembre) renferment une quantité d'articles divers, poèmes, nouvelles, qui présentent un intérêt des plus variés. **The Outlook**, si moins complet au point de vue littéraire, contient, par contre, toute une partie politique et financière qui renseigne sur les événements actuels de la façon la plus complète, tandis que la **Saturday Review** publie fréquemment des miscellanées des plus remarquables. Les derniers numéros renferment une volumineuse correspondance sur la valeur respective des langues anglaise et française. **The Criterion**, de New-York, possède les mêmes avantages et qualités que ses confrères anglais, avec tout naturellement un vif cachet d'américanisme. **The Bookman** est exclusivement consacré aux nouvelles concernant tout ce qui peut intéresser les « liseurs, acheteurs, et vendeurs de livres ».

Parmi les revues et magazines mensuels, si nombreux, **The Fornightly Review** contient *The Philosophy of the Dreyfus Case*, par André Godfernaux ; *M. Brunetière* par Charles Bastide ; *Peace or War, in South Africa*, par Edward Dicey. Dans **The Nineteenth Century** : *Are we to lose South Africa ?* par Sir Sidney Shippard, ancien administrateur et premier magistrat du Bechuanaland. Dans **The Cornhill Magazine**, les *Conferences on Books and Men* de Sylvanus Urban ; Dans **Blackwood**, une intéressante étude et publication de documents nouveaux, par A. H. Millar, sur *William Lauder, the literary forger : an unrecorded episode in his life*. Dans **Longman's**, l'habituelle causerie littéraire de Mr. Andrew Lang. Dans **The Contemporary Review**, Mr. J. R. Mozley publie cinq très intéressantes lettres du Cardinal Newmann. Dans **The Gentleman's Magazine**, une curieuse étude de Mr. G. L. Apperson sur *Some Shakespearian Names*. Sous le titre de *Literature in Captivity*, Mr. H.M. Sanders a rassemblé une collection d'écrivains prisonniers, depuis l'époque de Boèce jusqu'à William O'Brien,

qu'il publie dans **Temple Bar**. Ce mois ci **The New Century Review** donne une série d'articles intéressants : *A Recollection of Disraeli ; The marquis de Gallifet*, par Chris. Healy ; *The Garrick Club Pictures*, par Percy Fitzgerald ; *J. P. F. Richter*, par Joseph Forster ; *Matthew Arnold and christianity*, par C. E. Byles. Dans le très artistique **Dome**, trois poèmes de Laurence Housman, des nouvelles, et des illustrations remarquables. **The Bibelot**, que publie Thomas B. Mosher, de Portland (Maine), réimprime, pour son numéro de septembre, quelques beaux poèmes de William Morris.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Le centenaire de la naissance de Poushkine. — L'attitude du groupe symboliste. — La revue artistique *Mir Isskoustwa* (Le monde artistique) et les articles sur Poushkine des poètes Mereshkovsky, Minsky, Sollogoub et du critique Rosanoff.

Les revues russes ne cessent pas d'apporter jusqu'à maintenant les échos du centenaire de Poushkine, célébré avec une pompe extraordinaire au commencement de l'été. C'était une fête unique pour un pays où la littérature et les arts sont plutôt en desaccord avec la vie et se développent sous l'œil indifférent du grand public. Cette fois, il y a eu enthousiasme général, et pour cause. L'initiative partait de haut lieu. Le programme était fixé d'avance par des comités officiels — et les autorités administratives et scolaires se conformaient partout exactement aux ordres reçus. Messes commémoratives, discours, fêtes dans les lycées et collèges, récitation des poésies, représentations des poèmes dramatiques, cortèges en costumes des héros de Poushkine, se succédaient dans toutes les villes avec une monotonie fatigante. Le concours de la population consistait surtout à faire du nom du poète un moyen de réclame. Toute une avalanche d'objets portant le nom sacré du poète s'abattit sur le pays. Bonbons, allumettes, cigarettes adoptèrent hardiment le nom de Poushkine, et son portrait fatiguait la vue à toutes les devantures — sur de la verrerie, du papier, des canifs, des bols à café, etc. Par une ironie du sort, c'etaient toujours des produits industriels des plus méchants qui se targuaient du nom du poète.

La fête littéraire eut le plus d'éclat à Saint-Pétersbourg même. Pour plusieurs jours seulement l'attention générale

fut détournée de la capitale en faveur d'un petit pays dans le gouvernement de Smolensk. *Swiatye Bory* (montagnes saintes), propriété de la famille de Poushkine, le lieu d'ensevelissement du poète, devint un lieu de pèlerinage pour une foule — au temps ordinaire très indifférente aux choses de l'art. A Petersbourg on glorifiait Poushkine dans des séances académiques, des représentations de théâtres, des soirées de gala (dans le fameux palais de la Tauride, etc.), des mascarades, des couronnements du buste du poète par les représentants de la presse et de la littérature, etc. La volonté du gouvernement s'accordant avec les goûts de la société intellectuelle, le caractère officiel de la fête eut une note plus chaleureuse dans les réunions organisées par les associations littéraires en l'honneur du grand poète. A Swiatye Gory l'assistance était nombreuse. Le fils de Poushkine présidait au banquet. Discours, toasts en vers et en prose ne firent pas défaut. On s'amusa et fraternisa avec les délégués étrangers lesquels, paraît-il, emportèrent un souvenir fort sympathique et n'eurent qu'à louer la cordialité de l'accueil.

Mais, l'heure des festins passée, on commence à se rendre un compte exact des impressions reçues. Le jugement n'est plus faussé par l'atmosphère illusionnante des grandes réunions — on peut faire le bilan d'une solennité qu'on croirait être en quelque sorte un triomphe de l'art dans la vie russe. Disons tout de suite, ce n'en fut pas un. Les fêtes du centenaire ne furent pas un triomphe de l'art. En lisant les comptes-rendus de la presse libérale et surtout des revues qui plaident la cause du peuple, on pourrait tout au contraire dire que jamais l'abîme entre l'art et le peuple ne s'est montré si infranchissable, si béant que durant les journées de Poushkine. Un correspondant parle de la stupeur de la population de Swiatye Gory à l'approche des fêtes et pendant leur durée. On se disait dans le pays que les autorités avaient découvert les reliques d'un nouveau saint et que le père Johann, le fameux curé de Kronstadt, viendrait les bénir. Quand on expliquait aux paysans qu'il s'agissait d'honorer un écrivain, ils étaient au comble de l'étonnement. Un paysan disait que lui aussi, il avait une fille qui savait écrire, mais que ça ne pouvait pas être une chose particulièrement glorieuse. On sait qu'un autre paysan — de ceux qui savent lire et réfléchir — avait adressé une lettre indignée à Tolstoï, lui reprochant d'avoir permis qu'on s'occupât d'élever un monument à Poushkine —

un monsieur qui faisait des vers. Telle l'attitude du peuple qu'on voulait édifier par les fêtes de Swiatye Gory. Ce peuple est profond. Il médite l'Ecriture Sainte, et dans ses conceptions éthiques il témoigne d'une liberté et d'une grandeur d'âme qui pourraient en apprendre à bien des penseurs modernes; mais pour la littérature qui demande de longues habitudes d'esprit, il ne montre que de l'indifférence.

La classe intellectuelle a largement pris part aux fêtes de Poushkine. Elle a montré beaucoup d'initiative dans l'arrangement des festivités. Mais était-elle guidée en ceci par un amour désintéressé de l'art ? Etait-ce comprendre le grand poète et se pénétrer de son esprit que de traîner les morceaux classiques de son œuvre sur toutes les scènes de théâtre et toutes les estrades des salles de concert? Encore une fois, non. La foule des intellectuels est demeurée étrangère à l'âme du grand poète. Tout ce qui a été publié en Russie sur Poushkine à l'occasion du centenaire, tout ce qui a été dit dans les séances académiques et les réunions littéraires montre clairement que l'art proprement dit n'était pas de la fête. Les panégyriques allaient à la gloire nationale, à celui qui a révélé à la Russie sa propre grandeur en lui créant une sublime langue littéraire, à celui qui était un fervent de la liberté — entendue au sens restreint de liberté politique, — de la justice, des lois équitables, à celui qui était un patriote éclairé et un éducateur d'âmes. Toutes ces qualités se trouvent dans l'œuvre de Poushkine et constituent sa grandeur nationale. Mais comme poète il dépasse la taille d'un écrivain simplement utile à ses concitoyens. En touchant au génie, il s'écarte des devoirs d'un éducateur du peuple. Son enseignement, le fond de ses idées n'est pas toujours édifiant au sens positif et utilitaire du mot. Pour le comprendre, il faudrait donc l'étudier dans son individualité, dans ses profondeurs, où il ne songe guère aux besoins peu compliqués d'une littérature naissante. Les organisateurs des journées de Poushkine ont eu bien garde d'envisager ainsi leur tâche. Nous avons eu au contraire l'apothéose d'un Poushkine bien mitigé, très au niveau de la foule, allégé de toute force destructive propre au génie, — un pâtre bienveillant et doux conduisant son troupeau confiant aux pâturages plantureux. Tout ce qu'on a pu tirer de Poushkine d'enseignement pratique et civique — on l'a tiré. Tous les lieux communs de morale qu'on y a pu dénicher — on s'est hâté de les rappeler à la foule heureuse de se sentir

d'accord avec un génie puissant. Le reste,ce qui ne s'accorde pas dans l'œuvre du poète avec l'esprit pratique de la foule, a été soigneusement recouvert par des flots de rhétorique.

Pendant que « toute la Russie » célébrait de cette manière son grand poète, il n'y a eu qu'un petit groupe littéraire qui se tenait à l'écart. Au grand banquet à Swiatye Gory, on a pu remarquer l'absence de presque tous les poètes qui ont un nom sérieux dans la littérature.Il n'y avait à vrai dire qu'une seule exception — Konstantine Sloutchevsky, un vrai poète de grand talent — le doyen d'âge des poètes contemporains. Mais lui aussi venait plutôt en personnage officiel qu'en poète — étant rédacteur en chef du *Messager gouvernemental*. Tous les autres diseurs de vers aux fêtes de Poushkine étaient pour la plupart des noms de hasard.

Les poètes s'abstenaient, s'indignant contre la profanation du génie par la foule. Ce groupe des protestants se composait des poètes et prosateurs qu'on désigne sous le nom collectif de symbolistes — les critiques malveillants disent décadents. La fête de Poushkine leur fut une occasion de marquer leur position isolée dans les lettres russes à l'heure présente, de protester vivement contre l'esprit positif qui domine dans la littérature et dans la presse et de proclamer leurs idées sur l'art. Un tel acte de protestation fut le numéro de la revue *Mir Isskousstwa* (Monde artistique), consacré à la mémoire de Poushkine. Cette revue n'est pas purement littéraire. Les arts y jouent le premier rôle. Son but est d'initier la Russie au grand mouvement artistique européen, de faire connaître par des reproductions artistiques et des articles bien documentés les artistes peintres, sculpteurs, etc. de l'Europe occidentale ; d'autre part elle contribue au développement de l'art russe, en attirant l'attention du public sur les œuvres curieuses de l'art russe contemporain, et en rappelant au souvenir les œuvres et les artistes oubliés des époques précédentes. L'art décoratif tient aussi une grande place dans les illustrations et le texte. Les directeurs de la revue, Serge Diagileff et Dmitry Filosofoff, ont fait preuve d'un goût très raffiné et d'une tendance d'esprit moderniste, en organisant des expositions d'art fort réussies, et en mettant leur revue au niveau des grandes publications artistiques occidentales, comme le *Pan*, etc. Attentifs à toute manifestation artistique, à toute œuvre nationale ou étrangère qui marque un souci de l'art, les directeurs du *Mir Isskousstwa* ont ap-

porté une note esthétique et qui manquait jusque-là dans les lettres russes.

La littérature avec ses tendances nouvelles n'est pas considérée comme une intruse dans le *Monde artistique*. Au contraire, chaque numéro comprend une chronique littéraire très soigneusement faite et contenant des articles signés des noms qui constituent ce qu'on pourrait à la rigueur appeler la jeune Russie ou plutôt la Russie symboliste.

Le double numéro 13-14 du *Mir Isskousstwa*, numéro de Poushkine — est par exception exclusivement littéraire. Les gravures sont — c'est l habitude de la revue — séparées du texte. Comme hommage au génie, elles sont choisies cette fois avec un soin tout particulier. Ce sont de très belles reproductions des œuvres de plusieurs peintres du XVIIIe siècle. La couverture — d'un goût exquis dans l'éclat sombre d'or terni — est d'une artiste russe habitant Paris, — Mme Iakountchikoff. Dans le texte, quatre articles sur Poushkine, dont trois écrits par des poètes — Mereshkovsky, Minsky, Sollogoub, le quatrième par un critique moitié philosophe — Wasily Rosanoff, un homme aux idées mystiques et un critique de rare pénétration et d'une grande force d'exécution.

La note dominante de tous les articles, l'esprit dans lequel s'est faite la protestation contre l'apothéose de Poushkine au milieu d'une foule ébahie, se manifeste dans une courte poésie qui termine l'article de Sollogoub. En voici la traduction:

C'est fait! A travers toute la vaste Russie
Ton vers ailé a retenti
Et dans les cœurs d'une foule à demi sauvage
Il réveilla un vague écho.
Et voici que dans un jeu sacrilège
Abusant de ton nom sacré
La foule aveugle vient t'apporter
La fumée et la puanteur de ses encensoirs.
Lève toi, poète! comme jadis, hardiment
Fais entendre ta voix altière:
« Allez-vous-en! Le poète pacifique
Que peut-il avoir de commun avec vous! »

Les deux dernières lignes sont tirées d'une poésie très connue de Poushkine: « Le poète et la foule. »

Dans sa courte notice Sollogoub plaint ironiquement le malchanceux public russe qui n'a pas des idées indépendantes sur la valeur de la poésie. « Le grand poète », dit-il, « est un étranger pour cette foule qui délie péniblement les cordons de sa bourse, se demandant stupidement où porter

les sous — souscrire au monument du poète ou secourir les victimes de la famine. Cette fête commémorative n'est pas due à un élan spontané d'une nation enthousiaste de l'art. Des croque-morts littéraires guidés par l'almanach en ont donné l'idée et toute la comédie qui s'en suivit est plutôt une offense pour la mémoire du grand poète. »

Dmitry Mereshkovsky commence ses incriminations par un verset biblique bien choisi pour l'occasion. « Toutes les bêtes des champs, toutes les bêtes des bois, venez manger! » Il montre, par des faits éloquents, comment presque à la veille du centenaire on se désintéressait complètement du poète, et de tout ce qui a rapport à l'art et à la beauté. Il règne en Russie la même « famine intellectuelle et famine du souffle divin », comme celle de laquelle se plaignait un archevêque de Novgorod au xve siècle. Tout d'un coup on s'est avisé qu'il y avait de grandes provisions « de blé pour les âmes », — qu'il y avait Poushkine, et qu'il ne s'agissait que d'ouvrir les portes et de donner accès à la foule affamée. Mais ceux qui détenaient les clefs sont des gardiens aveugles et ignorants. Il y a du vin et des viandes en abondance au festin auquel ils conviaient les masses — mais « qui de convives portera les robes nuptiales » ? Qui de ceux qui sont venus à l'appel a su honorer Poushkine en esprit et en paroles? Mereshkowsky énumère ceux qui ont parlé et jugé le grand poète — il pense aussi à la grande foule « sans paroles » — pareille aux statistes dans les drames historiques, — et ne voit dans tout ce spectacle peu édifiant que les ténèbres absolues. « Nous attendons la lumière », dit-il en répétant les paroles du prophète, « et voici les ténèbres, nous voulons être éclairés — et nous marchons dans l'obscurité. Comme les aveugles, nous allons le long du mur, comme ceux qui sont privés de la vue, nous marchons en tâtonnant. En plein midi nous trébuchons comme au milieu de la nuit, — au milieu des vivants nous sommes comme des morts. Le festin, promis par des indignes, est un festin des affamés en honneur de ceux qui n'ont pas apaisé leur faim, un festin des morts en honneur de l'immortel. Si l'ombre du poète pouvait assister à ce festin sacrilège, — elle détournerait la face avec malédiction et dirait comme autrefois le douloureux poète : « Vos festins, — mon âme les déteste — elle les déteste mortellement. »

Dans les deux autres articles du « numéro de Poushkine », il ne s'agit plus du public indigne de chanter la gloire du

grand poète, mais du poète lui-même, et des idées qu'il a léguées à sa postérité. Minsky voit la grandeur du poète dans son opposition instinctive contre les lois de la vie, telle que les hommes la conçoivent, contre les liens de la raison pratique, contre le bien humain — qui est l'opposition du bien divin. Cette lutte intérieure est la base tragique de tout grand art. Le héros de l'Iliade était un Grec qui agissait contre les intérêts de son peuple, qui sacrifiait les lois du patriotisme aux besoins de sa propre individualité. Homère a chanté « la colère d'Achille », et en a fait le vainqueur du vertueux et patriotique Hector — l'Iliade est immortelle à cause de ce défi de la morale dans l'art à la morale pratique de la vie. Tous les grands poètes ont possédé cet instinct tragique d'immolation de la vie, de ses lois dictées par la nécessité, à l'art avec sa pure tendance au bien absolu, c'est-à-dire à la beauté. L'œuvre de Poushkine rattache le poète russe à ceux qui possédaient la source de la grandeur dans l'art, qui avaient l'instinct tragique. « L'adoration du beau, la victoire de l'idéal esthétique sur l'idéal éthique — est une des idées créatrices de Poushkine. La victoire de l'instinct sur la raison — est la seconde. La vie est dans la conception de Poushkine une éternelle lutte tragique. La voix de la raison, ferme et tranchante, mène vers le chemin droit et légitime de l'utilité, de la vertu et du bonheur. Mais une autre voix, la vague voix de l'instinct, la voix des passions et des élans, nous emporte loin du bonheur et du bien pratique. Partant d'un abîme qui est caché au fond de nous, cette voix nous mène aussi à l'abîme. En la suivant nous nous perdons, mais en succombant nous donnons naissance à la beauté et à la poésie. » Minsky explique toute l'œuvre de Poushkine par sa haine instinctive contre les choses établies, par un amour effréné et tragique pour l'impossible dans la vie. Le démonisme éclate dans le grand poème de Poushkine — Eugène Onéguine. Le héros ne peut pas aimer la jeune fille, aimante et pure, qui vient lui confesser son amour pour lui. Mais lorsqu'il la rencontre dans le monde, qu'elle est dans tout l'éclat de sa beauté épanouie, — inaccessible pour lui, — l'amour pour elle naît cuisant et fatal. Onéguine refuse le bonheur, lorsqu'il n'a qu'à tendre la main pour l'avoir, et il le souhaite ardemment, lorsque pour l'atteindre il faudrait détruire la vie de famille de la femme aimée et la déshonorer aux yeux du monde. — Devant le tribunal de la morale humaine Onéguine a tort. Mais devant le tribunal inéquitable —

celui des chercheurs de l'idéal surhumain — Onéguine avait raison, lorsqu'il fuyait le bonheur « si proche et si possible », et lorsque même il tuait son ami en duel pour l'empêcher de goûter au bonheur trop facile des joies domestiques.

Ayant démontré que le démonisme ainsi conçu forme la base de la poésie de Poushkine, Minsky résume tout l'enseignement idéaliste du poète en trois commandements qui seraient en quelque sorte le legs moral de Poushkine à la poésie de nos jours. Dans sa conception de la vie, Poushkine subordonne la raison et la morale au sens esthétique. Que le poète renonce à raisonner et à faire de la morale, qu'il regarde et écoute. Poushkine le dit clairement dans le poème « Prophète » le geste mystique du séraphin qui touche de son doigt les paupières et les oreilles du poète est accompagné des paroles : « Lève-toi, poète, regarde et écoute. »

Le second commandement de Poushkine est le suivant : le poète n'est pas appelé à bercer et à réchauffer les cœurs humains, mais à les brûler et les tourmenter éternellement. Voilà pourquoi le séraphin pose entre les lèvres gelées du poète la langue tentatrice et meurtrière du serpent, et dans sa poitrine toute grande ouverte — un charbon ardent. Il commande au poète de brûler par sa parole les cœurs humains.

Le dernier et le plus important commandement de Poushkine dit au poète de renoncer à sa raison futile, de ne pas vouloir imposer au monde sa vérité, comme le font les discuteurs et les sectaires, mais de se faire impassible comme « le cadavre dans le désert » pour pouvoir ensuite embrasser dans son âme tout l'univers, tout ce qui a l'apparence du bien et l'apparence du mal, — « le vol céleste des anges », et « le glissement des monstres submarins », — les uns et les autres étant créés par Dieu.

Ces commandements du grand poète, Minsky les voit remplis dans les tendances des poètes contemporains en Russie ainsi que de plusieurs entre leurs prédécesseurs, comme Tutcheff, Fet, Polonsky. Les grands écrivains plus rapprochés de Poushkine, — Lermontoff, Gogol, — avaient un idéal tout différent, se rapprochaient des hommes, prêchaient la bonté, l'amour pour l'humanité et ses souffrances. Le grand homme de la Russie contemporaine, le comte Léon Tolstoï, est dans son rôle de prophète l'antipode de Poushkine.

Les commandements de Poushkine ne sont pas toutefois oubliés à l'heure qu'il est. Son art altier, qui s'achemine vers des

sanctuaires plus élevés que ceux des hommes, a trouvé des adeptes fervents parmi la nouvelle souche des poètes russes.

C'est ainsi que la poésie de Poushkine est rattachée aux aspirations de la poésie nouvelle. Celui qui fait ce rapprochement n'était pas au nombre des convives aux banquets en l'honneur de Poushkine. Ceux qui ont collaboré au numéro commémoratif du *Mir Isskoustwa*, et ceux dont ils exprimaient les sentiments relativement à la fête de Poushkine, n'ont pas pris part à la grande fête soi-disant nationale. Mais par leurs paroles ils ont donné une preuve qu'ils sont bien plus près de comprendre et d'aimer le grand poète, que les organisateurs et les manifestants des « journées de Poushkine ».

ZINAÏDA WENGUEROW.

LETTRES NÉERLANDAISES

L. Van Deyssel : *Vierde Bundel Verzamelde Opstellen* (Quatrième Recueil d'Essais), Amsterdam, Scheltema et Holkema's Bœkhandel. — Albert Verwey : *De Nieuwe Tuin* (Le nouveau Jardin), Amsterdam, W. Versluys. — Jeanne Reyneke van Stuwe : *Impressies : Sonnetten en Verzen* (Impressions : Sonnets et vers), La Haye, N. Veenstra.

Voici le quatrième volume de prose que publie **L. van Deyssel**. Bien des choses se sont passées, en notre littérature, depuis la publication du premier volume, et, avant tout, l'auteur lui-même s'est transformé. Il était terrible, le van Deyssel des années 1884-1890. Il ne ressemblait en rien aux critiques modérés de nos revues littéraires. Il était l'amoureux de l'art, fervent, farouche en sa jalousie redoutable. Malheur à ceux qui osaient pénétrer dans son sanctuaire sans être élus par la volonté divine, — il les anéantissait, il les foudroyait de son courroux. L'adoration du beau, poussée jusqu'à l idolâtrie, — la haine, l'exécration du laid et du médiocre, voilà les deux extrêmes dont van Deyssel ne connaissait pas la moyenne.

Mais depuis lors, les années ont passé et le volcan semble s'être refroidi..... En ce quatrième volume, à quelques pages près, nous ne trouvons que des essais, des critiques fort raisonnablement écrites, sans cette fougue impétueuse des premiers recueils. Il consent volontiers à reconnaître et à apprécier les qualités des auteurs dont il parle, même si ces auteurs ne sont que de force moyenne. Hâtons-nous de dire que c'est là la marche naturelle, nécessaire presque, que devait suivre le développement de son talent. Ces études sont très con-

sciencieuses, très sincères. Il est possible de ne pas partager ses goûts, de ne pas penser comme lui, mais il est impossible de nier l'extrême délicatesse de son sentiment, la faculté de goûter et d'apprécier les productions littéraires, poussée à un degré de finesse prodigieuse.

Ce quatrième volume contient en premier lieu quelques chapitres choisis d'un des premiers ouvrages de l'auteur, la *Petite République,* un roman épuisé et non réédité, où est décrite d'une façon très originale la vie de pension d'un petit garçon. Suit une *Causerie* bien amusante sur Paris, et en troisième lieu une série d'études et de critiques qui, en réalité, constituent le fond de ce volume. Nous y remarquons surtout un fragment lyrique de la plus belle allure sur le poète Willem Kloos et une étude très travaillée, très complète, bien que subjective, sur le drame *Aglavaine et Sélysette* de Maurice Maeterlinck.

§

L'impression que nous laisse la lecture du petit volume de vers **Albert Verwey** est des plus complexes. Nous sentons ici la présence d'un poète puissant qui nous enveloppe, qui nous empoigne. A chaque page, nous rencontrons l'observateur subtil, le penseur profond, le chanteur aux harmonies et aux rythmes merveilleux. Il est des vers, il est des mots qui nous surprennent comme les perspectives inattendues d'un paysage, qui nous ouvrent des horizons tout nouveaux ou qui éveillent en nous de lointains souvenirs de sensations passées. Souvent ses vers nous plongent en cette douce rêverie où nous entrevoyons des visions vagues et indécises, mais mystérieusement agréables, trop subtiles, trop vaporeuses presque pour être exprimées en paroles, et propres plutôt à être chantées sur les cordes sourdes d'un violon.

Mais il nous semble parfois qu'il lui est difficile de resserrer ses idées dans le cadre étroit du sonnet ou du quatrain ; à vouloir trop dire en trop peu de mots, il devient obscur ; telle poésie débute par une belle et tendre mélodie que l'on croit pouvoir suivre délicieusement, et voilà qu'au beau milieu il s'embrouille, ce qui était clair et limpide n'est plus que confusion, on cherche la belle mélodie du début, elle s'est perdue en une profusion de vers qui, peut-être, au sens de l'auteur expriment les plus belles idées, mais qui, pour le lecteur, ne sont que paroles, aussi obscures que les prophéties de Jérémie ou d'Ezéchiel.

Ne faut-il chercher, en ces vers, que la musique sans s'arrêter au sens des paroles?... Albert Verwey n'est pas de ceux qui prêchent ces théories pour cacher leur impuissance. Nous croyons plutôt qu'il est trop hautain dans la conscience de sa valeur, pour donner sa poésie autrement qu'il la subit lui-même. Car il nous semble que Verwey ne « compose » pas ses vers. Il écrit, inconsciemment presque, sous la dictée de voix éloignées, de voix étranges, qu'il comprend, lui, et qu'il adore au point de ne pas oser y toucher.

Nous respectons le poète et son ouvrage ainsi qu'il convient de le faire. — Nous regrettons seulement que sa muse lui parle un langage qui n'est pas toujours intelligible au commun des mortels.

§

Ce n'est pas sans méfiance que nous feuilletons les primes pages d'un auteur qui nous est inconnu; que de fois, en effet, en sommes-nous sortis déconcertés et tristes! Mais si alors, malgré notre attente, nous y découvrons des beautés, tel le voyageur qui croyait faire un trajet monotone est surpris par des aspects inattendus du paysage, notre joie n'en est que plus grande. Nous n'hésitons plus, à présent, à dire à haute voix ce qui n'a été encore que chuchoté: notre littérature compte un élément de plus, un poète a fait entendre sa voix : **Jeanne Reyneke van Stuwe.**

La plaquette qu'elle vient de faire paraître sous le titre : *Impressions*, renferme plus d'une page de vraie poésie, si rare en cette époque de dilettantisme général. La série de ses vers est ouverte par une *Guirlande de sonnets*, où abondent les pensées originales, et rendues en une forme où les défaillances sont rares. Ces 15 sonnets s'enchaînent en cette manière, que le dernier vers du premier sonnet est répété comme premier vers du second, et que le quinzième sonnet est composé exclusivement du premier vers de chacun des quatorze sonnets précédents. Cela peut paraître un jeu assez futile. Toujours est-il que cette forme ne manque pas de charme, et produit, en son ensemble, un effet des plus heureux.

Les poésies qui suivent sont loin d'être toutes de même valeur. Le poète, souvent, perd son originalité, et sans que jamais elle s'oublie jusqu'au pastiche, ses idées et ses vers rappellent de trop près les modèles de ses maîtres. Il est vrai que le genre traité par Mlle Reyneke van Stuwe, la poésie

lyrique, passionnée, présente de grands dangers pour ceux qui s'y hasardent. Il est fort difficile d'échapper à l'influence des Willem Kloos, des Louis Couperus, des Pol de Mont et, surtout, d'Hélène Swarth, la merveilleuse enchanteresse. Si, en divers endroits, Mlle Reyneke van Stuwe a subi les influences qu'il était difficile d'éviter, il est des pages d'où se détachent des visions nouvelles, des vers dont le rythme présente des ondulations inattendues, des mots qui, par leur couleur, leur arome éveillent des sensations exquises. Lentement pendant la lecture, la conviction se fait qu'il y a là l'étoffe d'un vrai poète. — On n'est pas pris, du premier coup, d'un grand enthousiasme; on n'est pas entraîné, irrésistiblement, par une force supérieure, impérieuse, qui caractérise les poètes de grande école; mais on est pénétré, page par page, mot à mot, on se fait de plus en plus à opinion qu'il ne manque là qu'une maîtrise plus absolue de la forme, qu'un discernement plus ferme, qu'une pureté supérieure de rythme et de style, pour élever ces vers au niveau de ceux de nos bons auteurs.

Mlle Reyneke van Stuwe, qui dispose d'un talent si peu banal, ne tardera pas, sans doute, à s'assimiler les qualités qui lui font encore défaut. Nous serons heureux de la suivre dans ses prochains ouvrages que nous sommes certains de pouvoir louer avec moins de réserves.

PAUW.

VARIÉTÉS

Le Congrès des Poètes, à Béziers. — Pour M. Jules Nadi, à qui revient l'honneur d'avoir le premier lancé le mot de *Congrès des Poètes*, l'assemblée de Béziers devait être le prélude d'une vaste action sociale. Mais comme cette idée avait été masquée en longs articles vagues, bien que fort simple, nous ne l'avions pas comprise et la majorité du comité d'initiative avait élaboré un programme avant de connaître les intentions exactes de M. J. Nadi. Comme il entrait seulement dans nos vues de faire, *pour la première fois*, une simple réunion amicale de jeunes écrivains désireux de se connaître et de chanter ensemble la Beauté, désireux de se voir pour s'aimer et s'aider davantage, bien que pour la plupart dévoués aux idées de M. Jules Nadi, nous avons cru, en pareille circonstance, devoir les rejeter. Il convenait à une première rencontre de ne pas agiter des questions pouvant nous diviser et de laisser grandir les estimes et les sympathies

réciproques avant d'engager des discussions, pour si courtoises et si sincères qu'on les voulût.

A ce propos, quelques dissensions s'étant mises ainsi dans le groupe d'organisation, un temps précieux fut perdu et, faute de publicité (faute encore de bases financières sérieuses et de but marqué), le *Congrès des Poètes* de Béziers n'a pas été ce que nous avions espéré.

Toutefois un assez grand nombre de jeunes poètes ayant répondu à notre appel, il a été possible d'indiquer les lignes générales du prochain congrès qui se tiendra à Toulouse, lors de l'inauguration du buste d'Ephraïm Mikhaël, et dont l'organisation est, d'ores et déjà, confiée à Maurice Magre et aux collaborateurs de l'*Effort*. Alors les questions sociales et esthétiques pourront être discutées librement et à l'instar du congrès du Bruxelles, pour peu que l'on veille à l'installation d'une buvette confortable.

Mais le congrès de Béziers — résumé dans un banquet joyeux, une matinée littéraire et une réunion très brève — porte en lui une leçon pour les organisateurs et un encouragement.

Pour la première fois, en effet, en Province, il nous a été donné de découvrir l'existence insoupçonnée d'un public capable de s'intéresser à une manifestation d'art. Sincères, sans snobisme, nos invités de la matinée littéraire du 28 août (qui furent d'ailleurs mouillés de pluie en récompense de leur dévouement), se déclaraient *un peu étonnés de comprendre*. — Professeurs cacochymes, ronds-de-cuir critiques, notaires ayant commis des épopées les avaient convaincus à tel point de *l'absconsité* (?) *des jeunes*, qu'ils s'effarouchèrent de la simplicité des poèmes lus par les artistes de l'Odéon. — Bientôt, ils s'intéressèrent et applaudirent. Sans doute, il y eut quelques impatiences lorsque Mlle Cora Laparcerie jeta comme un défi les strophes éclatantes de la *Ballade de Solness* de Laurent Tailhade; mais, malgré ce, les assistants avaient conscience d'entendre des poèmes supérieurs à celui de la *Déjanire* de défunt Gallet. Cette perspicacité du public, dont le sens critique s'éveille et qu'il nous été donné de constater, est pour nous réjouir et nous inciter à de fréquentes récidives. — *Le fer est chaud il faut le battre.*

Il faut avouer que la noble beauté de Mme Segond-Weber, la voix chaude et farouche de Mlle Laparcerie nous firent bénéficier d'une part plus grande de succès, mais qu'importe : pen-

dant *une heure* un public de province avait écouté des poèmes !

C'est là le seul résultat positif du congrès. Il est mince, et c'était le seul que l'on pût obtenir... si j'oublie le plaisir de journées passées auprès d'amis, le souvenir agréable et l'estime que nous avons emportés les uns des autres.

Memento du Congrès des Poètes. — Le 28 août, à 11 h. du matin, dans la cour du collège de Béziers, banquet sous la présidence de Mme Segond-Weber. A 2 h. 1/2, réunion, discours de MM. Blum, Magre, etc.

A 4 h. 1/2, *matinée littéraire*. — Discours de M. A. Maffre de Baugé.

Mlle Gabrielle Clerc dit : *Vieux Livres* de Marc Lafargue, *L'Eau qui passe* de Paul Briquel, *Aurore* de Frédéric Saisset.

Mlle Jane Béryl dit : *Avant l'Orage* de Fernand Pradel, *Vers le Néant* d'E. Delbousquet.

Mlle Odette de Fehld dit : *Printemps* de G. Bidache, *Oubli* de André Magre.

Mlle Cora Laparcerie dit : *La Ballade de Solness* de Laurent Tailhade, *Soirs* de Marc Varenne, *Prière au Soleil* de Maurice Magre.

Mme Segond-Weber dit : *Paroles de la Fiancée* de Ernest Gaubert, *Petite Vieille* de Pierre Hortala.

M. Dorival dit : *Les Parques* de Louis Payen, *Hercule* de Edmond Jaloux.

— Le 29 août, au matin, réunion du congrès, discours de MM. Magre, Charles Brun, Hortala, etc.

Parmi les assistants du banquet ou de la matinée littéraire: MM. Ferdinand Herold, Franc Nohain, d'Esparbès, Dorchain, L. Dauphin, Injalbert, etc...

ERNEST GAUBERT.

ÉCHOS

M. Georges Polti et la *Revue d'Art Dramatique*. — Stanislas de Guaita et sa Bibliothèque Occulte. — Théâtre en plein air : — *Wieland le Forgeron*. — Pour paraître au *Mercure de France*.

M. Georges Polti et la « Revue d'Art Dramatique ». — M. Polti, l'auteur des *Cuirs de bœuf*, vient d'adresser la lettre suivante à la *Revue d'Art Dramatique :*

« Cher Monsieur Besnard,

« L'article que M. Boschot a consacré, le 5 août, à mes

Cuirs de bœuf vient seulement de me tomber, par hasard, entre les mains.

» Je ne voudrais pas me réconcilier M. Boschot : il ne faut pas tuer la poule aux gaffes d'or ; mais répondre à quelques-unes de ses questions, afin de calmer ses angoisses.

» 1° — Pourquoi j'ai enchâssé tous mes *Vitraux* en un « cadre de triptyque » (*sic*) — Je ne l'ai pas fait. Ils sont encadrés, à la vérité, par une fenêtre ogivale : j'avais senti que le rideau Louis XIV et des dorures de mauvais goût hurleraient autour d'une mise en scène médiévique, décorative. Puis il s'est trouvé qu'à un moment (IV^me^ acte), j'avais besoin de montrer une triple action, et j'ai, là seulement, coupé ma fenêtre en trois : d'où triptyque. Voilà...

» 2° Je n'ai jamais présenté de « femme enceinte et à terme » devant la rampe. Pour si mal comprendre, M. Boschot serait-il puceau?

» 3° Non seulement mon Prologue parle des *Burgraves* (1843! s'exclame M. Boschot),... mais même de *Phèdre*, plus ancienne encore.

» 4° M. Boschot me reproche de m'être servi, quand il était nécessaire, de l'imparfait du subjonctif. Je suis pourtant bien innocent de lui avoir jamais imposé la règle contraire. Et s'il attaque la précocité de mon héroïne (que rien, dans l'action, ne m'empêchait de vieillir, si j'avais voulu *embourgeoiser* mon sujet), je me garde bien de retourner contre mon critique son reproche.

» 5° Mon héroïne n'a du reste pas 14 ans, mais 17 ou 18, au Desert. De même ce n'est pas dans les yeux de l'Enfant, mais à ceux *de l'ange Azraël*, qu'est resté le dernier regard du Christ. M. Boschot lit vite, et les « transcriptions » dont se compose la majeure partie de son (?) article sont le plus souvent inexactes. Je prie ses lecteurs de ne pas s'en rapporter à ce mauvais copiste.

» Mais je le remercie de m'avoir consacré XIV pages — y compris le cliché du triptyque que la *Revue d'Art Dramatique* m'avait fait demander.

» Croyez, etc.

» G. POLTI. »

§

Stanislas de Guaita et sa Bibliothèque Occulte. — Tel est le titre du Catalogue très complet que vient de publier la librairie Dorbon Ce catalogue forme un volume de

300 pages, divisé en quatre parties, orné d'un portrait de Guaita en frontispice et de gravures, avec une table des noms d'auteurs, traducteurs et annotateurs, et des ouvrages anonymes. Il est précédé d'une intéressante notice de M. René Philipon sur Stanislas de Guaita, dans laquelle on montre en quelle piètre estime l'auteur du *Serpent de la Genèse* tenait Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, qu'on vante tant aujourd'hui dans certaine petite chapelle.

§

Théâtre en plein air. — Le dimanche 10 septembre a été donnée, dans les Deux-Sèvres, à La Mothe-Saint-Héray, une représentation en plein de *Par la Clémence*, drame en 3 actes, en vers, de M. P. Corneille, avec chœurs et musique de M. L. Giraudias. Depuis plusieurs années, M. P. Corneille organise ainsi des spectacles populaires en plein vent : dans les ruines de Sabbart, au Puy d'Enfer près Saint-Maixent, à Fontenay-le-Comte; et voici quatre ans que ce théâtre fonctionne à La Mothe, où il est désormais fixé. La représentation de *Par la Clémence* a eu lieu dans le Parc, à la lueur des torches, au milieu des bois et des rochers. M. Henry Huot s'était occupé de la mise en scène; les acteurs, comme d'habitude, étaient des gens du pays; on évalue le nombre des spectateurs à quinze cents; et il nous revient que la représentation a fort bien réussi.

§

Wieland le Forgeron. — En préparation : Francis Vielé-Griffin : *La Légende ailée de Wieland le forgeron*, que nous publierons prochainement en un volume petit in-8, tiré sur beau papier à nombre restreint.

§

Pour paraître, le 10 octobre, au *Mercure de France*.

Le Second Livre de la Jungle, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières, 3.50;

La Route d'Émeraude, roman, par Eugène Demolder, 3.50;

La Dame a la Faulx, tragédie, par Saint-Pol-Roux, 3.50;

Les Élégies du Jardin mélancolique, poèmes, par André Lebey, 3.50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LA BATAILLE POUR UN MORT

SCÈNES ROMAINES

—

A Georges Eekhoud.

MARTIUS FESTUS A CAIUS COMINIUS

Tu veux des nouvelles de Baïa ; et je ne t'en donne point. Je ne puis te dire qu'un mot : Cytheris ne s'y trouve pas. Que t'importent alors les larges ou délicates poitrines qui viennent cette année se faire caresser par les vagues amoureuses, et éteindre dans le flot des passions trop ardentes? Cytheris veut brûler encore, et elle ne tient pas à ce que tu connaisses son refuge. Console-toi, très cher. Comme je te sais mauvais buveur et incapable de trahir pour d'autres enfants ton infidèle, j'essaie de te consoler moi-même en te racontant ce qui se passe dans notre villa. Pour être loin de Rome, on n'y dort point trop lourdement et les aventures du jour vous font d'aimables rêves.

Ce n'était pas sans terreur que j'accompagnais à Baïa ce gros Flavius Scévinus, dont les yeux ne se lèvent pas de terre, qui ne dit pas trois mots par

heure, et qu'on s'attend, à tout instant, à voir crever dans sa graisse. Que veux-tu? Notre père ne fut pas concussionnaire, et il faut vivre. Mais si Scévinus est un être insupportable, sa maison est charmante. Bien exposée, dominant le golfe, fraîche et en belle lumière, elle renferme des cuisines, une cave, des esclaves, comme je n'en avais pas encore rencontré. Enfin, trois êtres, qui ne sont pourtant pas les Grâces, forment à cet illustre imbécile un cortège enchanteur. C'est Cadicia, une vieille juive qu'on appelle Pétronia, et ce Vatinius, tu sais, dont le père faisait le commerce des gladiateurs, sans que ces richesses aient beaucoup profité à son fils, qui en est réduit à présent à écornifler toute la Ville. Aujourd'hui, il ronge Scévinus, qui se laisse faire parce que, pour chasser l'ardélion, il faudrait avoir un moment d'énergie, et ce courage coûte à Scévinus plus que l'or qu'il laisse fuir de ses coffres.

Tu ne connais pas Cadicia ? Je vais te la présenter : une petite affranchie dont les grands yeux étonnés et les dents riantes vous tiennent en bonne humeur. Elle est fraîche comme le matin. Dans ma vie j'ai soulevé des toges. Eh bien! tu ne croiras pas mon vieux vice; je me sens près d'elle un adolescent. Elle est hargneuse comme un chien corse, joueuse comme une chatte, voluptueuse comme une chèvre ; à toutes ces qualités animales elle joint l'avidité d'un usurier et la rapacité d'un marchand d'esclaves, et malgré tout c'est une candeur. J'ajouterai même qu'elle ne manque pas de dignité quand elle daigne y songer. Notre philosophe, — car nous avons un philosophe parmi nous : le célèbre Démétrius, — notre philosophe, avec toute son expérience du monde, l'a prise longtemps pour une matrone. Ce n'est que l'autre soir qu'il s'est

avisé d'avoir des doutes sur sa vertu romaine. A table, sur le lit, la voici qui se penche vers mon sage, et à l'oreille : « Mon âme, j'ai une méchante puce qui me mange l'épaule, soulève un peu ma robe, et cherche-la dans mon dos. Je t'aimerai. » Il a obéi avec une conscience et une insensibilité dignes des meilleurs stoïciens, tandis que Cadicia étouffait de rire.

Pétronia est la servante, quelques-uns disent la nourrice de l'enfant. Elle l'habille, la coiffe elle-même, lui donne médecine lorsqu'elle est malade, ramasse et compte son argent, lave, détache et parfume ses robes ; fabrique des enchantements, recherche pour elle sur la plage des pierres qui portent chance, l'instruit de la religion des siens, lui enseigne des recettes pour retenir ses amants et les moyens d'être immortelle. Cadicia l'aime, dit-elle, comme sa cuisse gauche ; Pétronia voit dans sa maîtresse son enfant, sa bienfaitrice et la banque dont elle tire sa subsistance.

Elles ne se séparent jamais.

Pétronia a le teint et l'aspect d'une tomate qui aurait longtemps mariné dans de la saumure. Ajoute à ces avantages qu'elle porte des manteaux à fleurs et des socques de bois très épais de peur d'être piquée par les serpents. Quand elle marche, tout Baïa en est averti.

La première fois qu'elles vinrent à la villa, Scévinus fut effaré. A la vue de la vieille Juive collée au dos de sa maîtresse, il dit à Cadicia :

— Par Pollux ! est-ce ta jumelle?

— Oui, mon cœur, répondit l'enfant. Qui a l'une de nous a l'autre. Si tu ne veux pas de Pétronia, Cadicia te laissera le soin de fourbir toi-même ta dernière jeunesse.

Scévinus arrêta sur elle ses yeux ternes, puis secoua la tête, haussa les épaules, jeta à terre une coupe de verre fin, cracha par trois fois, et eut un éternuement plus fort qu'un appel de trompettes.

— Par Pollux! entrez toutes deux, puisque... puisque je ne sais plus ce que je voulais dire.

Les yeux et les dents de cette petite chienne de Cadicia vous font douter si elle veut mordre ou sourire. Scévinus en a peur. En effet, le plaisir ne peut l'attacher à une maîtresse qu'il ne regarde pas et dont il scande le babil —chaque fois qu'elle se met à ouvrir la bouche — par de formidables bâillements. Notre hôte d'ailleurs s'intéresse plus à sa santé qu'à ses voluptés ; ses repas lui sont de suffisants labeurs, il n'en sort pas toujours victorieux. Avant hier les esclaves ont dû l'emporter tandis qu'on servait un plat de calamares napolitains dont la gloutonne Cadicia s'est léché les doigts et a eu grand'peine à nous laisser une part.

Mange, mon enfant; prends de la table et de l'or de Scévinus tout ce que tu pourras, car ta fortune n'est pas solide. Oui, très cher, il y a des émeutes au palais, et on ne sait qui demain sera le favori. Mais j'ai trop soupé ce soir. Attends que j'aie la tête plus libre pour t'écrire encore.

★

Vatinius est venu me trouver ce matin tandis que je dormais. Il s'est assis sur mon lit. A peine avais-je ouvert les yeux que le maroufle s'est mis à sangloter. Quel réveil, et a-t-on idée d'un parasite aussi canulant! Qu'il remercie les dieux d'avoir trouvé un Scévinus ; si j'étais à la place de notre hôte, il y a longtemps que le cher ami aurait fait un joli plongeon dans les eaux du golfe, comme par hasard.

— Elle ne m'aime plus ! s'est-il écrié. D'ordinaire, elle jouait avec moi. Certes, j'avais des bourrades plus que des caresses. N'importe ! Je l'amusais. A présent, elle ne peut me sentir.

— Et que veux-tu que cela me fasse, animal !

— Ah ! tu en parles à ton aise, toi qui es installé dans la villa comme si elle t'appartenait. Que tu sois beau, bien vêtu, que tu exhales des parfums agréables, on ne te demande pas autre chose. Mais moi, songe à l'industrie, à la ruse, à l'intelligence dont je dois faire preuve à toute heure du jour pour me maintenir ici. Egayer un homme qui s'ennuie de tout, distraire une femme qui change de caprice à chaque bouffée d'air qu'elle respire ; encore faut-il divertir la Juive, avoir l'air de croire à ses superstitions, causer avec le philosophe de systèmes auxquels je n'entends goutte, flatter les esclaves qui peuvent me desservir. Je te le dis : il n'y a pas d'homme plus occupé sur terre ! Et quand je me dépense ainsi, quand je sue à faire plaisir à tout le monde, voici la récompense que j'obtiens : des injures. Et puis, toi, pour me consoler, tu me dis : « Que veux-tu que cela me fasse, animal ! » C'est ainsi que tu compatis à mes misères !

— Est-ce que tu t'occupes des miennes ?

— Tu n'en as pas. Tu es toujours frais et souriant à l'existence. On dirait que le chagrin a horreur de toi. Moi, ça me dépasse, des existences comme la tienne !

— Tu voudrais me voir souffrir ?

— Un peu, oui. Je voudrais que tu eusses ta part, comme les camarades.

— Donne-moi donc la tienne. Nous allons essayer de partager.

— Ris, mais il se pourrait bien que tu eusses toi-même à souffrir de ce qui m'arrive.

— Qu'est-ce qui se passe donc!

— La villa est en révolution. Il s'agit de savoir qui, de Cadicia ou de moi, va s'en aller. Je ne te cacherai pas que tu avais en moi un protecteur...

— Je t'en suis bien reconnaissant.

— Si je m'en vais, tu ignores les sentiments de mon successeur. Il te haïra peut-être.

— C'est très possible.

— Il te fera partir. C'est sûr! Tu vois, tu as intérêt à être avec moi. Tu es trop fat pour plaire à Cadicia, et qui n'est pas avec une femme est contre elle. Vous viviez en bonne indifférence, cela ne vous coûte pas de faire un pas de plus et d'être de francs ennemis.

— Comme tu y vas !

— Oui. Il me faut ton aide. Écoute : Ce matin, Scévinus dormait encore; Cadicia me demande. Je vais la trouver; elle était couchée ; je m'asseois sur son lit. Elle dit : « C'est gentil, la mer, n'est-ce pas ? Seulement moi, je m'embête. Je ne sais pas si c'est le grand air, mais j'ai des envies... Enfin, trêve de bavardage, j'ai une envie folle de lui en faire porter, à cette espèce de Scévinus. Tiens, regarde mon ventre, il est joli, n'est-ce pas? — Mon âme, lui ai-je répondu, s'il venait ? — Non, non, il ne se lèvera pas. Viens vite ! » Le malheur, c'est que pour un homme de mon âge cette femme était trop pressée. J'ai eu beau lui rappeler ce que j'étais pour sa mère. « Laisse ma mère en repos, a-t-elle répliqué, ma mère et moi cela fait deux. D'ailleurs elle était bien moins jolie que moi, et si tu l'avais aimée comme tu le dis, tu m'aimerais encore davantage. Va-t'en! Tu me dégoûtes. »

Il n'y a pas eu moyen de l'apaiser. J'ai vu que j'étais perdu, car Cadicia enrage de n'avoir pas d'homme sous la main. Mais elle en trouvera, je n'en doute pas; or, comme elle me déteste, son ami deviendra nécessairement mon ennemi. C'en est fait de ma faveur. Je ne serai plus le petit pâtissier qui donne aux lèvres de la maîtresse de délicates friandises d'amour; je ne serai plus le gros bouffon qui met en liesse les faces les plus refrognées; on ne dansera plus, on ne rira plus avec moi. Si on ne me jette pas dehors tout de suite, ce sera pour m'oublier dans un coin, comme une poupée sans tête.

Vatinius reprit, après un soupir:

— J'ai essayé de perdre Cadicia. Je suis allé trouver sa Juive. Avec toute mon éloquence j'ai voulu lui montrer que le meilleur moyen de conserver sa faveur auprès de Scévinus c'était d'accuser la jeune femme. Elle commençait, lui ai-je dit, à ne plus être dans ses bonnes grâces. Il fallait achever de la ruiner auprès du maître, lui laisser entendre qu'elle s'abandonnait à d'extrêmes débauches, qu'elle était peut-être malade. « Sois, ai-je conclu, avec l'astre qui se lève. Scévinus aura bientôt une amie nouvelle. » Mais je ne connaissais point la vieille. Je me suis perdu en me posant en ennemi de Cadicia. « Monstre, s'est écriée la Juive, jamais ma chère enfant ne sortira d'ici, entends-tu, ou je sortirai moi-même! Tu mens comme un esclave qui craint le supplice, mais tu as beau faire, tu ne le manqueras pas, car Cadicia va parler au maître, et il saura tout de tes renardises. Sache que jamais Scévinus n'a plus aimé ma petite : ce matin même il se prépare à orner son cou d'un collier qui vaut une province. Et il a raison, car jamais fille n'a

été plus belle, meilleure amoureuse, et n'a eu aussi, la chère enfant, une âme plus religieuse. Déguerpis donc au plus vite ou crains, gratteur de plats, la colère de ton hôte ! »

— Tu as été maladroit, mon bon Vatinius, lui dis-je, il ne fallait pas te fier à cette vieille entremetteuse, et je crois maintenant que tu n'as qu'à suivre son avis, et à t'en aller.

— Jamais. Oublies-tu qu'elle m'a appelé gratteur de plats? Il faut que je me venge.

— Laisse-là ta vengeance : ce sera plus sage.

— Ma vengeance! Je n'y tiendrais pas encore, mais mon bien-être, je ne me résigne pas à le perdre. Je me suis fait à Scévinus; j'ai épousé ses habitudes, ses manies, jusqu'à ses vices. Enfin je me trouve bien dans sa maison et je ne veux pas en sortir, quand l'orage devrait tomber sur ma tête!

— C'est-à-dire que tu aimerais mieux mourir chez Scévinus que de t'en aller vivre ailleurs.

— Tu as deviné juste.

— Mais que vas-tu faire?

— Je vais chasser Cadicia, malgré la vieille. Un amant me supplanterait, mais une amante va servir mes projets. Cadicia a connu autrefois une petite femme vive, amoureuse, qui a des tendresses à revendre et aussi à donner. Elle s'appelle Statilia, et j'ai su qu'elle était à Baïa. Il faut que je refasse se becqueter mes colombes. Mais pour cela ton concours m'est nécessaire, et sans retard. Cadicia a une fantaisie tellement inconstante qu'elle ne songe peut-être plus à Statilia. Il faut que tu intéresses sa vanité, son cœur et ses sens à son amie ancienne aujourd'hui oubliée. Moi, je ne puis plus lui parler; elle m'enverrait promener ; toi, au contraire, tu seras entendu.

— A quoi tout cela servira-t-il ?

— Tu me le demandes ? Mais tu ne comprends donc rien ! Une fois les femmes raccordées, elles se moqueront si bien de Scévinus à son nez et à sa barbe, leurs babils, leurs caresses, leurs baisers seront si scandaleux et si insolents que notre hôte, tout indulgent qu'il est, finira par chasser de sa villa les jolis oiseaux. Voici mon plan. Aujourd'hui j'accuse Cadicia et je sème mes premières calomnies. Aujourd'hui également tu provoques la rencontre des deux amies après les avoir prévenues l'une et l'autre ; moi, de mon côté, dès demain je les fais surprendre. Dans trois jours au plus elles auront quitté la villa.

— Tu es un politique remarquable. Mais par qui sera remplacée Cadicia ?

— Ah ! voilà ! Il faudra d'abord interroger le médecin de notre hôte.

— Le médecin de notre hôte ?

— Oui. Cela t'étonne, c'est pourtant bien simple. Scévinus a peut-être besoin de prendre sa retraite ; peut-être, au contraire, ne lui faut-il que changer de plaisirs. S'il est seulement dégoûté de ses amours actuelles, convient-il de le traiter comme un bonhomme affaibli et n'ayant plus de sens ? Si, au contraire, tout espoir est perdu pour lui de retrouver ses forces amoureuses, il est nécessaire de le consoler. J'ai un remède pour les deux cas, mais d'abord, je dois consulter son médecin grec Amérimnus.

— Ton audace est voisine de la folie. Que comptes-tu entreprendre sur un homme qui, selon toute apparence, n'a plus que des habitudes, et demande sa maîtresse comme l'enfant crie vers son berceau ?

— Très cher, les dieux nous protègent !

— Laisse les dieux tranquilles. Ils ont assez de

leurs affaires sans fourrer leur nez dans les nôtres. Elles ne fleurent pas pour eux assez bon.

— Je te certifie qu'ils ont parfois pour les hommes des attentions fort délicates. Ainsi, comme je sortais ce matin, j'ai rencontré un étranger qui vient, dirait-on, tout exprès à notre secours. Tu connais le vieux Cornelius Flaccus?

— Le questeur qui vola en Bithynie ?

— Ce n'est pas lui, mais son portrait. Comme Flaccus, une tête sévère, dure, un peu ravagée, où le barbier a oublié de passer le rasoir. Poilu comme une peau d'ours, il pue le bouc à cent pas. Une belle mine d'austérité.

— Tu me donnes envie de le connaître.

— Attends. Je ne t'ai pas dit ses qualités. Il parle grec aussi purement qu'une entremetteuse de Corinthe.

— Heureusement que je ne suis plus en âge d'être séduit !

— Attends donc! Avec sa face orageuse, ses yeux à allumer des incendies, des bras à mettre en croix, c'est un homme d'excellente compagnie; ses paroles, quand on ne veut pas trop faire attention à son accent, ne sont que baume et pommade. Il arrange tout le monde. Il est venu hier de Pouzzoles et il arrive de Grèce, d'Asie, de je ne sais plus où. Il va dans le quartier juif, chez les marchands, et leur dit : « Je suis votre frère. » Mais l'un d'eux, qui ne le comprenait pas, l'ayant menacé, il s'est écrié tout à coup : « Ne me touche pas, malheureux, je suis citoyen romain ! » Une escorte de soldats veille sur lui. Il vient, paraît-il, appeler devant César d'un jugement rendu contre sa personne. Il se nomme Paulus, Saulus : on ignore

exactement. Mais l'important, c'est qu'il est thaumaturge. Il fait des prodiges.

— Tu en as été témoin?

— Non, il me les a seulement racontés. Il affirme qu'étant aveugle il a par sa puissance et la volonté des dieux recouvré la vue. Il parle d'une façon obscure et merveilleuse. Il répète sans cesse qu'il ne faut pas aimer avec ses sens pour pouvoir aimer après la mort avec son esprit.

— Passons-lui cette fantaisie, mais quel service attends-tu de cet insensé ?

— Ne vois-tu pas en lui un beau conseiller pour notre hôte? Démétrius est un philosophe de la dernière espèce, une distraction de sophistes, tandis que ce Juif hirsute ne manque pas d'intérêt pour un amateur de curiosités, pour un voluptueux qui ne peut plus se divertir avec ses sens. Scévinus, épuisé de corps, va cultiver son intelligence et s'essayer à la philosophie. C'est une fin honorable lorsque l'on n'est plus homme. Et quelle sécurité pour sa maison ! On a tout à craindre des caprices d'une maîtresse, mais qui pourrait s'inquiéter de ce thaumaturge ? Il divertira un instant Scévinus, mais il ne songera pas à dévorer ses biens, ce sera un jouet, voilà tout !

— Scévinus, dis-je, peut bien encore ne pas cracher sur les biens qu'il a chéris et recherchés tout le cours de sa vie. Alors que deviens-tu, embarrassé de ton prophète ?

— Par Jupiter ! Nous ne sommes pas liés l'un à l'autre, ni par une membrane, ni par de la colle. Et que Scévinus veuille rire encore, je lui donne ce qu'il désire secrètement, ce qu'il redoute, et ce qu'il n'osera refuser, la fleur de toutes les jeunesses, Quirinalis ! De cet enfant, rien à craindre. Qu'il

montre de la révolte ou de l'ingratitude, je le livre à son ancienne maîtresse, qui voulait le tuer pour ses vols et ses impudicités et dont j'ai, à grand'peine, obtenu le pardon. A présent que je t'ai tout dit, te décides-tu ?

— Je veux réfléchir.

— Hâte-toi ; le temps presse. Si les deux femmes ne se sont pas rencontrées aujourd'hui, j'aurai perdu la partie. Je m'en irai dès ce soir. Mais tu t'en repentiras; Vatinius n'est pas un homme dont on se joue.

— Allons! Allons ! dis-je, ne te fâche pas.

★

Ce singulier bouffon m'a persuadé. Sans grand effort, je l'avoue. J'aime les aventures et je n'en trouvais pas assez depuis mon arrivée à Baïa. Et puis, lorsque je ne suis pas amant, j'adore être entremetteur. C'est encore posséder une femme que de conduire ses amours.

J'allai trouver la petite Cadicia. Elle était entourée d'esclaves, — une véritable armée, — pour la coiffer, la friser, lui mettre son fard, lui passer sa robe, voir si elle tombait bien, poser ses bijoux ici et là afin d'attirer le regard sur une ligne charmante, quelque grâce voilée de son corps. La vieille Juive, les mains aux hanches, bouche ouverte, avec deux dents en sentinelles avancées, surveillait la troupe. Cadicia criait, s'emportait, frappait de la paume de la main ou du talon, mais ses colères étaient passagères, les femmes ne craignaient que la Juive, qui ne souffrait pas qu'on servît mal son enfant; parfois elle détachait la grosse ceinture de cuir qui soutenait sa poitrine et en cinglait les maladroites, dont on entendait les cris.

— Je ne veux pas que tu entres, cria Cadicia en m'apercevant. Chassez-le, vous autres. Allons! avez-vous peur d'un homme ?

Mais sans me soucier de sa défense, des efforts timides des esclaves pour m'empêcher de pénétrer dans la chambre, je m'approchai de la jeune femme.

— Tu ne voudrais pas me chasser, si tu savais quelle bonne nouvelle je viens t'annoncer. Statilia, ton amie, est arrivée à Baïa.

Elle était si occupée de sa toilette qu'elle ne fit pas d'abord attention à mes paroles. J'insistai :

— Ta bouche ne se souvient plus ?

Je n'eus pas besoin de beaucoup d'éloquence pour réveiller sa mémoire.

— Statilia est là, bien sûr? me demanda-t-elle. C'est vrai? Tu ne mens pas? Oh! comme je suis contente! Entends-tu, maman, Statilia est là!

Elle sautillait de joie, commençait à danser.

— Mais où est-elle, dis-moi, dis-moi vite !

Et comme je ne répondais pas :

— Ah ! tu vois bien, tu me trompais, méchant !

— Je l'ai vue, repris-je, mais j'ignore encore sa demeure.

— Eh bien, nous allons à sa recherche. Baïa n'est pas si grande.

— Maîtresse, dit Pétronia, prends ton voile, le vent de mer est si froid !

Nous montions et descendions les petites rues de Baïa. Des servantes, des courtisanes pauvres ou avares, sur le seuil de leur porte, enveloppées de vieilles étoffes à fleurs de nuance passée et souillées, interpellaient les marchandes de poisson.

— Deux as, tes calamares !

— Tu plaisantes! Des calamares pêchés sous les yeux de Cornelius Flaccus !

— Crois-tu que ses yeux les ont rendus meilleurs? Tiens, je n'en veux pas: ils empestent !

— N'écoute pas cette vieille puanteur d'esclave. Dans toute la ville on ne trouverait pas une menteuse pareille. Juge, maîtresse, par toi-même, s'ils ne sentent pas bon. On dirait que tu les as mis dans ton sein; ils embaument la rose comme ta chair.

— Ah! la flatteuse! Enfin, à combien me les laisses-tu?

— Quatre as; à une autre je les vendrais le double. Allons, décide-toi. Tu ne devrais pas regarder à me donner mon pain, moi qu'on habilla d'or autrefois, moi qu'on n'appelait que la Belle Pomponia. Ah! la fortune tourne !

— Donne-moi tes calamares pour deux as !

— Prends-les! Mais il faut que tu sois jolie et que je t'aime bien pour te les laisser à ce prix.

Cadicia, en chemin, rencontra Drusilla, qui s'en allait vers la mer, couverte d'un manteau teint de pourpre à peine fermé, sous lequel on voyait à chaque pas resplendir sa peau, blanche comme le lait. Cette jeune femme vient, dit-on, de Germanie, et fut aimée de Cécilius Balbus, le préteur, qui l'a ramenée à Rome. On ne sait à quels marchands de fards elle s'adresse pour conserver ainsi, sous notre rude soleil, l'éclat de son corps. Cadicia lui demanda si elle avait vu sa petite amie.

— Tu t'adresses bien ! fit-elle. Justement nous demeurons porte à porte, prends la voie à ta gauche, puis la petite ruelle qui la traverse, à gauche encore : c'est la troisième maison. Il y a des couronnes de roses à l'entrée.

Mais Cadicia, au lieu de se réjouir de la rencontre et du renseignement, s'est écriée :

— Comment ! tu habites près d'elle, et tu n'es pas venue me le dire, sotte, bête que tu fais. Mais tu ne penses donc à rien. Mais tu es donc de neige et de glace comme ton pays !

Drusilla, sans se fâcher, nous a tous regardés en nous montrant, dans un joli rire, ses dents brillantes comme des perles; puis elle a repris sa course vers la mer, suivie de deux petites esclaves.

Nous suivîmes la route qu'on nous avait indiquée. Déjà nous approchions, quand un chant a rempli la ruelle.

Mon mignon est endormi
Dors ma colombe !

Et vous, piailleuses de pies
Il faudra donc vous tordre le bec !
Mon mignon est endormi :
Dors, mon petit.

Aimes-tu mon sein, est-il bien tiède ?
Approche ta bouchette adorée.
Mon mignon est endormi,
Dors, ma colombe !

Cadicia écoutait, la bouche ouverte aux sons. Elle dit tout à coup.

— C'est elle, c'est elle ! Chante-t-elle bien !

A ce moment, un âne qui était attaché non loin de là se mit à braire d'une façon immodérée, en agitant son collier de clochettes; aussitôt, une jeune femme sortant d'une maison basse se précipita avec une branche de feuillage, et, l'ayant détaché elle se mit à le cingler de toute sa force. L'âne détala vers nous, tout confus de sa musique, puis trottina au hasard. Cadicia avait reconnu

dans la jeune femme son amie. Elles se saluèrent.

— Bonjour, mon cœur.

— Bonjour, mon petit œil.

— Qu'étais-tu devenue, qu'on ne te voyait plus danser?

— Tu es bonne de t'occuper de moi.

— C'est que je t'aime, Statilia, et les autres femmes aussi t'aimaient. Tu danses avec tant de grâce. Où étais-tu ?

— Mon œil, j'ai eu un petit gosse. Oui, tu as une maman devant toi. C'est que je suis devenue sérieuse à présent !

— Un gosse? oh ! montre-le-moi, dis! Il doit être beau.

— Oh oui, il est beau ! Je vais vous le montrer. Seulement ne parlez pas si haut, vous le réveilleriez !

Statilia nous fit entrer dans une cour étroite qu'ombrageait un pan de voile, et où une eau jaillissante chantait dans une vasque. A l'un des piliers de la galerie était suspendue une corbeille d'osier couverte d'une étoffe légère; Statilia s'approcha sur la pointe du pied, souleva l'étoffe et nous découvrit, toute enveloppée de toiles fines, une chair arrondie dont les traits étaient à peine dessinés. Mais les femmes, qui sont un peu devineresses, lurent très bien dans le visage de l'enfant qu'il serait beau un jour.

— C'est Antinoüs, dit Cadicia.

— L'Amour! ajouta une esclave.

— Jésus ! conclut Pétronia.

Statilia jouissait de cette admiration. Sous ses longs cils noirs, son regard devenait humide d'attendrissement.

— N'est-ce pas qu'il est beau ? fit-elle. Ah c'est

un grand plaisir, je t'assure, d'avoir ce gosse-là. Quand je me réveille triste le matin, je pense à lui, et ça me fait tout supporter avec courage. Ainsi, tu ne l'aurais pas cru, je n'ai pas versé une larme au départ de mon amant le questeur !

Cadicia, qui semblait d'abord tout heureuse de la joie de son amie, faisait maintenant la moue de n'être pour rien dans ses préoccupations. Toutefois, elle ne voulut pas le laisser voir, et, avec une tendre vivacité, elle prit la taille de Statilia.

— Dis-moi, mon cœur, tu viendras me voir, n'est-ce pas ? Si tu savais la jolie maison que j'habite devant la mer ! C'est d'un luxe inouï ! Mon amant est riche, riche : tu ne t'en fais pas idée !

— C'est impossible, répliqua Statilia. Je ne puis pas confier mon enfant aux esclaves; ces gens-là ne sont pas sûrs : je ne le quitte pas des yeux.

— Eh bien, fit Cadicia, ma vieille nourrice te remplacera. Tu peux avoir confiance en elle, n'est-ce pas, Pétronia ?

— Je me ferais couper la cuisse gauche pour vous rendre service, à toi et à tes amies, dit la vieille Juive.

Là-dessus elle jugea bon de montrer tout de suite son zèle.

— Maîtresse, dit-elle à Statilia, veux-tu que je t'enseigne un moyen de sauver ton fils ?

— Le sauver de quoi ?

— De la mort.

— De la mort ? Que dis-tu ? Est-ce qu'il est malade ? Voyons, parle, es-tu folle ?

— Il n'est pas malade, répliqua Pétronia d'un ton solennel, mais il le sera un jour. Qu'est-ce que soixante, quatre-vingts ans ? C'est bientôt passé, va !

— Oh ! je n'en demande pas tant, moi; je ne regarde pas si loin.

— Parce que tu as l'esprit léger. Si tu réfléchissais comme moi ! Attends à avoir les cheveux blancs ; tu verras. Tiens, voilà le thaumaturge qui passe avec un centurion, veux-tu que je l'appelle?

— Tu parles de ce vieux barbu-là. Il n'a pas l'air commode. Que veux-tu lui demander ?

— Des grâces pour ton enfant.

C'était Paulus, l'homme dont m'avait déjà parlé notre parasite. Après le portrait qu'il m'en avait fait, je le reconnus de suite. Son visage de bronze était encadré d'une barbe qui ressemblait à un balai d'épines, et de cheveux longs, humides de sueur, plaqués sur la peau, pareils à des cheveux de noyé. Ses yeux s'éveillaient, viraient, s'agitaient, puis se terraient sous d'énormes sourcils comme une belette dans son trou. Il avait l'air de dormir, ou de rêver tout éveillé, ou, encore, de comploter quelque projet terrible. Un masque, te dis-je ! figure-toi le masque d'Ambivius Turpio, lorsqu'il joue le soldat fanfaron, mais un masque porté par des épaules d'Atlas et surmontant un long manteau, roussâtre, brunâtre, jaunâtre : ça n'a plus de couleur tant c'est âgé. On dirait qu'un pêcheur généreux a donné à Paulus, pour le vêtir, un morceau d'une voile déchirée. Mais Paulus, dans ce bel appareil, est plus fier qu'Emilius Mamercus, quand il lance une nouvelle mode aux côtés de sa jeune maîtresse. Il se promène du matin au soir, paraît-il, toujours accompagné d'un petit centurion à qui on a confié sa garde et qui est hors d'haleine d'escorter un pareil homme ; le malheureux officier suit notre prophète à dix pas, le front dégouttant de sueur, et en traînant la jambe. A chaque instant il semble demander grâce ou lui dire : « Porte-moi donc, homme de fer : je vais rendre l'âme. »

Pétronia lui fit un signe. Ils s'étaient déjà parlé la veille. Paulus la reconnut et s'avança vers la maison. Cadicia et Statilia, qui étaient habituées à voir des hommes bien vêtus, le considéraient de la tête aux pieds avec surprise et un peu de dédain.

— Salut, ma sœur ! fit-il en poussant un soupir. (Cette maison fraîche lui agréait après les routes ardentes qu'il venait d'affronter.) Ah ! qu'on est bien ici, c'est la demeure de votre mari, sans doute?

— Hélas, non ! dit Pétronia. mon mari est mort. C'est la maison de la maîtresse...

Et d'un clin d'œil elle désigna Statilia que Paulus honora d'un salut. La Juive dit alors à voix basse à la jeune mère :

— Montre-lui donc ton fils.

— Mais cela va le réveiller !

— Tant pis ! c'est pour son bien !

Statilia, sans beaucoup d'empressement, conduisit le thaumaturge devant le berceau.

— Bienheureux, dit Paulus, d'appartenir à la race des enfants de Dieu, qui ont reçu sa gloire, sa loi et ses promesses !

La Juive dit alors à Statilia :

— Il faudrait faire circoncire ton enfant.

Et elle demanda conseil à Paul, qui, voyant l'irritation de la jeune femme, laissa entendre que non seulement les Circoncis et les Juifs, mais les Incirconcis et les Romains, pouvaient avoir part aux bonnes grâces de son Dieu.

A ce moment, l'enfant se réveilla et se mit à pousser des cris perçants comme si on l'écorchait. Statilia contenait avec peine sa colère et regardait Paulus en femme qui aurait bien voulu lui arracher les yeux. Vainement, Pétronia, de la main, l'avertissait de prendre patience.

Cependant le prophète, immobile, gardait une contenance assez embarrassée.

Enfin, sur un mot que la Juive lui coula dans l'oreille, il se fit apporter de l'eau, y trempa ses doigts, traça un signe sur la petite chair et prononça quelques paroles.

La fraîcheur des gouttes qui lui tombaient sur le front calmèrent l'enfant, qui sourit au milieu de ses larmes et amena ainsi un sourire sur les lèvres de sa mère.

— Qu'est-ce qu'il a dit? demanda-t-elle.

— Ah! maîtresse, répliqua la Juive, moi je n'ai pas d'instruction; alors je ne comprends pas toutes ses paroles, mais pour un homme savant, c'en est un : il n'y a qu'à le regarder.

De fait il parle le grec de Corinthe, et Pétronia ne comprend guère que celui des gens du port.

Après cet arrêt devant l'enfant, notre thaumaturge, ne sachant plus que faire dans une maison où on ne l'entendait point, s'est décidé à partir, mais, avant de nous quitter, il s'est adressé à nous, tant bien que mal, dans notre langue :

— Mes sœurs et vous, mon frère, j'ai l'espoir que vous penserez à celui qui va visiter ses frères en Christus et ranimer leur foi. Le laboureur vit du grain qu'il ensemence et moi je dois vivre aussi des paroles que je porte à vos cœurs. Donnez donc : le juste doit distribuer son bien.

Statilia, émue de pitié, lui remit une pièce d'or, et Cadicia fit de même pour imiter son amie; la Juive et moi nous nous contentâmes de lui offrir un denier. Il fut ravi de sa collecte; je crois qu'un peu plus il nous embrasserait tous.

— Ç'a dû être un bel homme autrefois, dit Cadicia après son départ.

— As-tu vu, maîtresse, s'écria Pétronia, très fière de connaître un tel prophète, as-tu vu comme il a fait tout de suite sourire ton enfant, rien qu'à lui parler et à lui jeter quelques gouttes d'eau au visage?

— Maintenant tu peux venir avec moi, reprit Cadicia, il n'arrivera pas malheur à ton gosse. D'ailleurs Pétronia le garde.

— Au moins laisse-moi l'embrasser encore.

La jeune femme courut au berceau, fit un baiser bien long par-dessus les voiles, puis elle revint vers nous et nous partîmes ensemble.

★

Laissant les deux amies à leurs confidences, je suis rentré chez Scévinus. Tu ne devinerais jamais, très cher, qui j'ai trouvé dans l'atrium? Epicharis, notre aimable Epicharis, mais une Epicharis vieillie et matronisée, solennisée par la graisse et la richesse, et devenue, avec l'âge, plus pudique qu'une vestale. Il faut la voir lorsqu'elle laisse tomber un regard dédaigneux et étranger sur des hommes dont ses lèvres n'ont rien ignoré jadis. On la peindrait! Elle exhale toujours son ancienne odeur d'herbe sauvage que nous lui pardonnions avant l'atteinte des années, mais qui est aujourd'hui insupportable.

En vérité, j'eusse souhaité meilleure compagnie, par malheur je n'avais pas le choix; et je pensai qu'une mémoire complaisante pouvait encore embellir celle-ci. Elle quittait Scévinus. Je ne lui parlai qu'un instant; toutefois j'éprouvai, à la revoir, assez de plaisir pour désirer lui parler de nouveau. Dérouler avec une imagination mûre et experte de belles années passées, cela ne vaut-il pas autant

que d'en vivre de nouvelles avec des jeunes et maladroites écervelées?

Mais il s'agissait bien d'ennui ou de plaisir! Avec Epicharis, c'est toute mon existence — rien que cela! — qui était en jeu. Cela t'étonne? c'est la vérité. Voici ce qu'on m'a raconté dans Baïa: Epicharis, ne pouvait plus être maîtresse et refusant d'être entremetteuse, emploie désormais ses loisirs à conspirer contre César. Un vieux sénateur, disgracié et perdu de dettes, qui autrefois lui a fait du bien, et dont sa bouche avait soif comme d'un jeune galantin, lui a donné ces belles idées de complot. C'est un moyen de ramener autour d'elle ses anciens amants. Invoquant l'amour de la patrie, faute de pouvoir inspirer d'autres sentiments, elle s'adresse à la vertu des citoyens comme elle provoquait jadis leur virilité. Elle apporte à ce métier de conspiratrice tout ce qui lui reste d'ardeur. Remercions les Dieux qu'elle n'en ait pas davantage : elle embraserait le monde!

Il paraît que mon Scévinus est ravi de comploter avec elle. Pourquoi? Va le lui demander. L'ennui d'être heureux, sans doute.

Avec cette aventure, me voici mollement couché! Qu'une dénonciation ait lieu, et toute la maison : les hôtes de Scévinus aussi bien que ses esclaves, sans excepter ton ami, sont arrêtés. Je suis venu chercher la richesse chez Scévinus, et il m'offre, quoi? Le plaisir d'avoir la tête tranchée en sa compagnie. Ma sollicitude pour mon hôte ne va pas jusque-là : je refuse.

. . . . . .

J'ai pu trouver un messager sûr pour César. Demain il sera averti du complot. A présent, je suis

plus tranquille. Ton ami, très cher, approche de la fortune!

★

Scévinus mange, boit, écroule la lourde masse de son corps au lit du festin, au lit de la terrasse, au lit de l'atrium, nous regarde avec les yeux d'une vache qui rumine, et s'endort. Cadicia seule ose le réveiller; il grogne, gronde, appelle son intendant, puis s'assoupit de nouveau. Je me demande où il trouve le temps et le désir de conspirer. Mes amis m'auraient-ils trompé? Certes je ne serais pas à mon aise. Enfin, attendons la décision de César et occupons le plus plaisamment nos journées.

Autour de cette chair massive, les intrigues se croisent et s'enchevêtrent. Vatinius joue son renvoi ou sa faveur aujourd'hui. Il a interrogé le médecin Amérimnus.

— Il est certain, a répondu l'homme d'Esculape, que notre hôte commence à prendre de l'âge et que les longs travaux de Vénus ne sont plus faits pour lui.

— Mais ne croyez-vous pas qu'un jeune homme, gracieux et habile dans l'art d'aimer, saurait réveiller cette lourde vieillesse ?

— Cela est fort possible, a fait Amérimnus.

— A moins qu'on lui dépêche quelque sage qui lui enseigne à finir noblement son existence ?

— On pourrait essayer ce moyen, a conclu Amérimnus.

De gré ou de force il a fallu ramener le thaumaturge.

La veille, les bâillements répétés de Scévinus devant les visages trop connus de ses hôtes nous avaient laissé deviner son désir d'une nouvelle

figure. Et où en dénicher une plus étrange que celle de ce Paulus? Aussi n'a-t-on même pas pris soin de lui laver le visage, de lui changer son manteau rapiécé, et on l'a introduit bien vite, tout poudreux et déguenillé, dans la villa. Vatinius l'a présenté comme un médecin et un sage admirable, ce qui a fait froncer le sourcil à la fois à Amérimnus et au philosophe. Notre hôte, qui était couché et somnolait, s'est levé sur son séant, a ouvert l'œil, puis l'a cligné vers l'étranger.

— Eh bien, guérisseur, a-t-il demandé, guéris-tu l'ennui?

Scévinus ne comprenait point le grec, et le thaumaturge ignorait notre langue. De cette façon ils ne pouvaient guère s'entendre. Je m'offris comme interprète. J'avais appris le mauvais grec des mariniers que parlait cet homme. Autrefois, en effet, précepteur d'un jeune riche, je me suis amusé à courir les sales quartiers de Corinthe.

— Je viens vers toi, fit Paulus d'une voix dure, forte, mais monotone et sans résonance, je viens en annonciateur et en suppliant, persuadé que tu es bon, charitable et éclairé.

— Trêve aux compliments, répliqua Scévinus, en quoi peux-tu m'être utile?

Paulus lança quelques maximes obscures et entortillées, d'un sens douteux, que je ne prendrai pas la peine de t'expliquer, ne me les étant pas encore expliquées à moi-même; je te les répète seulement parce qu'elles peignent l'extravagance de cet homme:

— Je t'apporte, commença-t-il, la Justice qui vient non de la Loi, mais de la Foi. Si tu la connais, tu possèdes réellement la vie; si tu l'ignores, tu n'as qu'une vie apparente, misérable, difforme...

— Par Pollux! s'écria Scévinus...

— Difforme ! reprit le thaumaturge. Tu es dans ton corps comme un rat dans une ratière : tu voudrais bien t'en échapper. Sois tranquille. Le Seigneur vient, par ma bouche, t'offrir la délivrance et t'inviter à prendre part à son héritage. Mais, ô homme, pense que, pour obtenir cette immense faveur, tu dois d'abord délivrer tes membres du Péché et faire de ton esprit le tabernacle de la Vérité. Ainsi, plus de gourmandises, plus de fornications, plus d'adultères !

— L'adultère est contraire aux mœurs, et, de plus, périlleux, observa Scévinus.

— Oh ! Je ne t'impose pas des devoirs trop difficiles à observer ! Si tu brûles pour une femme, marie-toi ; c'est bien ; mais si tu ne brûles pas et que tu ne te maries pas, c'est encore bien !

— Où veux-tu en venir ? demanda Scévinus interloqué.

Paulus, se sentant mal compris, balbutia quelques phrases plus incohérentes et plus incompréhensibles que les premières ; puis, renonçant à nous entretenir plus longuement de sa doctrine, il s'adressa d'un ton pathétique à la générosité de notre hôte.

— Mes entrailles ne sont point resserrées pour toi, dit-il ; que les tiennes ne le soient point pour moi !... Je vais à Rome et j'implore ton appui auprès de César. Tu es riche, tu dois être puissant auprès de lui.

Cette réflexion amena sur nos lèvres un sourire que remarqua Paulus et qui l'encouragea.

— Mes frères, poursuivit-il, m'ont battu, m'ont fait emprisonner sans raison, quand je ne cherchais qu'à les rendre meilleurs ; alors je suis venu demander justice contre eux. Je suis citoyen romain.

Scévinus, auquel je traduisis la supplique du thaumaturge, ne me laissa pas achever et s'écria tout à coup, après un bâillement interminable :

— Demande-lui son nom !

Et quand je le lui eus répété pour la troisième ou quatrième fois :

— Eh bien, très cher Paulus, tu peux te vanter d'avoir de l'éloquence. Je dormais mal, et tes paroles m'ont rendu le sommeil. Je t'appellerai toutes les fois que je souffrirai de l'insomnie.

Là-dessus il s'étendit de côté sur les coussins et, étendant le bras, il ferma les yeux.

Je confiai le jugement de notre hôte au thaumaturge. Il en parut très flatté.

— Évidemment, dit-il en relevant la tête, Scévinus n'a point l'esprit corrompu par les faux sages, et ses yeux sont prêts à reconnaître la divine lumière. Je vois bien que mes discours ont produit sur son cœur une impression excellente. Je reviendrai.

Et il se tourna vers le centurion chargé de sa garde et qui l'attendait dans la cour en s'essuyant le front.

— Allons ! fit Paulus en le précédant de son pas large, fier, sonore, qui écrasait les cailloux d'un bruit sec, comme une meule.

Vatinius le regarda s'éloigner en hochant la tête :

— Ah ! me dit-il à demi-voix, celui-là ne nous servira guère. Allons voir plutôt le jeune homme !

★

Vers le soir, Vatinius et moi sommes descendus du côté du port, aux bains des Néréïdes, dans une longue galerie sombre où nous vint une odeur lourde de peaux parfumées. Aux dernières marches de l'escalier obscur, le bassin nous apparut immense

et illuminé, scintillant ici de feux rouges, là de feux d'émeraudes, là de nappes d'or, avec des vagues roulant des têtes de jeunes hommes, lascives et souriantes, qui nageaient par rangs pressés. De chaque côté du bassin qui s'enfonçait à perte de vue, des grottes ou des arcades laissaient voir dans une pénombre des statues de dieux, de héros, d'amoureuses, des groupes de marbre représentant les jouissances humaines au milieu de groupes vivants, agités et joyeux. Des baigneurs venaient de sortir de l'eau, ruisselants de lumières; et les spectateurs se mêlaient aux jeux du bassin par leurs cris, leurs appels ou les gerbes de fruits, de fleurs, de feuillages qu'ils lançaient. Les bains des femmes sont à côté, séparés seulement des nôtres par une passerelle. Des courtisanes conduisant à toutes rames une barque légère se divertirent à faire irruption parmi nous ; puis, dans le glissement de la nacelle, à narguer de leurs reins tendus et des bruits indécents de leurs lèvres les accouplements qui se préparaient pour la nuit. Mais on s'élança sur elles; elles chavirèrent, et ce fut un combat dans l'écume d'où sortirent des épaules égratignées, des croupes rougies, et des cris exagérés à plaisir, et des rires éclatants, sonores ou perlés, s'égouttant avec douceur sous les chevelures dénouées, tandis que surgissaient de l'onde de fières épaules, ou que des bras allongés glissaient parmi les roses flottantes et sous des torches verdâtres, — divinités marines, étonnant tout à coup de leur sortie éblouissante, de leur peau nacrée, de la couleur séduisante de sang répandue sur leur chair ; laissant la clarté glauque des eaux comme un linceul, et revenant à la vie humaine, le corps épanoui, gonflé d'une sève glorieuse.

Cependant, nous découvrîmes Quirinalis devant le bassin. Il s'amusait, sous l'eau étincelante, à suivre, de ses yeux paresseux et indécis, la lutte qu'avaient engagée en son honneur deux jeunes gens : Cnéius Furnius et Terentius Lentulus.— Dès qu'il nous aperçut, il vint à nous, d'une marche un peu lente. Sans être grand, il avait la taille élancée, et des jambes assez hautes; le dessin de la poitrine, les courbes délicates des reins, le feu tranquille du regard sous les cheveux noirs et bouclés, tout enchantait en lui. Une couronne rompue tenait à ses cheveux emmêlés.

— Que veux-tu? demanda-t-il d'une voix traînante d'enfant gâté, qu'on devinait encore repu de caresses et chargé d'or.

— Te faire une offre, répondit Vatinius.

— Mais Terentius Lentulus me veut, et Cnéius Furnius m'a offert mille sesterces. Il n'est pas jusqu'à cette vieille louve d'Antonia qui ne me poursuive de ses brûlantes prières.

— Peu m'importe, dit Vatinius, j'ai le droit de t'avoir. Rappelle-toi!...

Et, comme le jeune garçon, à des souvenirs importuns, tremblait sous le regard menaçant de l'entremetteur :

— J'ai le droit de t'avoir, reprit-il, et d'ailleurs je ne cherche que ta fortune!

Quirinalis se laissa entraîner presque docilement, sans force pour refuser. Comme pour saluer son départ, une gerbe d'écume s'éleva du bassin sous la chute de Cnéius Furnéius, que son adversaire, avec des cris de triomphe, venait de faite tomber dans l'eau, sans songer qu'à ce moment même lui échappait sa victoire.

En sortant, Quirinalis appela un africain qui se

tenait accroupi devant le portique de l'entrée. L'esclave, se levant aussitôt, vint lui jeter sur les épaules un manteau de pourpre resplendissant de gemmes ; et l'adolescent s'avança entre nous, tout nu sous les plis amples qui battaient et caressaient sa marche.

★

Nous n'étions pas plutôt rentrés à la villa que quelqu'un appela Vatinius.

— Maître, chuchota une voix d'enfant, elles sont ensemble !

Vatinius poussa un soupir, puis me regarda, montrant ses vieilles dents jaunes, jetées les unes contre les autres comme des danseuses ivres.

— C'est le moment de l'avertir, dit-il, nous touchons au moment décisif.

Puis, se tournant vers l'adolescent :

— Attends-nous ici !

Et il se dirigea vers la chambre de notre hôte.

Scévinus s'assoupissait le jour, mais dormait la nuit. Il avait une telle religion de son repos nocturne qu'une fois il fit déchirer, à coups de lanières, un esclave maladroit qui, laissant choir des plats bruyamment, avait commis le crime de le réveiller. Il fallait avoir l'audace de Vatinius pour ne pas craindre de l'enlever à ses rêves.

L'ardélion osa lui corner à l'oreille avec la trompe dont l'intendant se servait pour appeler au travail. Scévinus se tourna et se retourna, pareil à un taureau qui cherche à éviter une mouche blessante ; il se mit sur le ventre, sur le côté, sur le dos ; il s'offrit dans les attitudes les plus surprenantes ; mais il fallut bien qu'il ouvrît les yeux.

Il commença par lancer du côté de Vatinius tout

ce que sa main rencontrait : une coupe, une buire pleine qui alla souiller les tentures, des brodequins dont l'un vint souffleter rudement Vatinius à la joue ; et, au milieu de cette fureur, il criait de toutes ses forces :

— Fouaillé, chair à claques, brute impure, vas-tu me laisser, veux-tu que je t'écorche !

Mais le parasite avec sa tranquillité ordinaire :

— C'est ainsi que tu me parles, Scévinus, à moi, ton ami !

Le dormeur, réveillé enfin et surpris, dit d'une voix pâteuse, chagrine :

— Pourquoi troubles-tu mon sommeil?

— Je veux te montrer un joli spectacle. Lève-toi et viens.

Scévinus avait des besoins d'obéissance; le ton impérieux de Vatinius le décida; il se leva en s'appuyant sur l'épaule qu'on lui offrait, et les deux hommes, étouffant le bruit de leurs pas, s'approchèrent de l'appartement des femmes. Je les suivis de près avec Quirinalis.

La cour était blanche de lune et déserte; un bruit de causerie s'élevait de la chambre de Cadicia dont nous séparait seulement une tenture mal jointe, que la lampe de l'intérieur encadrait d'une clarté rouge.

Nous entendîmes des bouches se baiser, puis la la voix de Cadicia, câline et susurrante, qui disait :

— N'est-ce pas, mon petit fruit rose, ton gosse ne te prendra pas tout ton cœur... Et puis, ton questeur, sais-tu? tu devrais le lâcher tout à fait ! Il me gène, cet imbécile, il me vole ma mignonne. Dis que tu l'abandonneras !

— Plus tard, oui, je tâcherai !

— Plus tard, plus tard, il ne s'agit pas de plus

tard. C'est tout de suite que tu dois le congédier. Tu ne m'aimes donc pas?

— Mais si. Seulement...

— Seulement quoi?

— Il est généreux, tu sais, et je ne puis pas, comme cela, du jour au lendemain, l'abandonner. D'ailleurs, toi, est-ce que tu ne restes pas avec Scévinus?

— Ah! si tu es jalouse de celui-là, par exemple!... Mais c'est ma banque, ma chère, rien de plus. Tu ne voudrais pas me voir aimer ce vieillard répugnant qui ne sait pas même déguiser son âge sous des façons élégantes, attentionnées. Quand je le vois, c'est la vérité, tiens! j'ai envie de vomir.

A ces paroles, le parasite se tourna vers Scévinus.

— Tu entends comme elle te flatte?

Scévinus dit doucement, sans s'émouvoir :

— Ce sont de petites enfants qui s'amusent.

Et, curieux de contempler leurs ébats, il souleva la tenture.

Nous vîmes une arcade de chair, belle comme du Paros au soleil couchant, s'écrouler tout à coup ; il y eut un remuement de jambes et d'épaules éblouissantes, des chevelures secouées qui s'étalèrent; puis deux paires d'yeux inquiets, effarés, se tournèrent vers la tenture que Scévinus laissa presque aussitôt retomber.

— Allons nous coucher, fit-il, après nous avoir un instant regardés en souriant.

Vatinius haussa les épaules, cracha vers la terre, se mordit le poing.

— La foudre tomberait sur cet éléphant, dit-il, qu'il n'en serait pas touché. Une telle insouciance me pétrifie. Que faire? J'ai l'esprit en marmelade.

— Eh bien? eh bien? demanda le jeune Quirinalis qui nous attendait, et que l'air de la mer faisait frissonner sous son manteau mal fermé.

— Eh bien, c'est pour demain!

— Pour demain! Et Lentulus qui m'offrait neuf cents sesterces! Et Furnius qui m'en offrait mille! Voilà ma nuit perdue!

— Ne t'inquiète pas! Tu la retrouveras.

— Ah! fit Quirinalis en s'éloignant, voilà de la belle ouvrage, en vérité, de la belle ouvrage!

Et il s'en allait en se tapotant les fesses d'une main indolente, comme s'il n'eût su que faire de cette partie de sa personne.

Vatinius le suivit quelques instants du regard, puis se tourna vers moi en haussant les épaules.

— Quand on pense, répétait-il, quand on pense que cet efflanqué, que cette femmelette descend d'un homme, d'un homme, paraît-il, qui a sauvé la République.

— Qui était-ce?

— Je ne m'en souviens pas. Il y en a eu tant, tu sais. Enfin, c'est un fils de héros. Ah! nos pères! nos pères!... A propos, tu as vu quel regard bienveillant Scévinus a laissé tomber sur le couple d'amoureuses. Une idée me vient : Il faut combattre la femme par la femme. Statilia me paraît être une âme tendre et douce à conduire. C'est tout à fait le sein dont a besoin notre hôte pour pleurer sa jeunesse. Elle remplacera, à merveille, ce monstre de Cadicia.

— Et que fais-tu de ton adolescent?

— Je le laisse à ses infamies. Au surplus, ce garçon me dégoûtait et je ne suis pas fâché de pouvoir m'en passer... Ah! je suis un homme habile, tu verras!

★

Pétronia, puis toute la villa connurent, dès le matin, que Scévinus avait surpris sa maîtresse aux bras d'une autre femme. La vieille Juive, haletante de colère, entra chez Cadicia pour lui adresser des reproches, mais la voyant écrasée de sommeil, brisée des émotions de la nuit, elle réserva pour plus tard ses sévérités et courut d'un trait chez Statilia. Oubliant tout respect et toute retenue, comme si elle eût parlé à une égale :

— Ehontée, s'écria-t-elle, sur le seuil, tu n'es pas digne d'être mère. Heureusement que ton fils est trop jeune pour savoir, il rougirait de toi, il refuserait ton lait !

Et voyant Statilia qui, loin de se fâcher, baissait la tête sous l'orage, elle se sentit plus de hardiesse à poursuivre son admonestation :

— Cela ne te suffit donc point, coureuse, d'avoir dépouillé les hommes ! Il faut encore que tu pilles tes semblables, de pauvres femmes comme toi... Il faut que tu voles tes anciennes amies, jusqu'à cette malheureuse Cadicia...

— Mais c'est uniquement par tendresse pour elle...

— Par jalousie, tu veux dire ! Oui, tu enviais ses richesses, tu voulais la faire rompre avec son amant. Ah ! mauvaise bête, ça ne te portera pas bonheur, ni à toi, ni à ta progéniture !

De la porte j'assistais à la scène, prêt, au besoin, à secourir Statilia si la vieille, dans sa colère, avait voulu se jeter sur elle. Pétronia se contentait, pour l'instant, de lui débiter toutes les injures qu'elle connaissait. Elle eût longtemps continué sur le même ton, si Vatinius n'était venu, fort à propos,

l'interrompre. Dès qu'il arriva, la vieille sortit en faisant une horrible grimace, affectant de ne pas le regarder, de le traiter comme un animal impur.

Vatinius trouva la pauvre Statilia en larmes et toute tourmentée des menaces de la Juive.

— Aimes-tu beaucoup Cadicia ? lui demanda notre maître intrigant.

— J'aurais voulu ne jamais la connaître, repartit la jeune femme au milieu de sanglots.

— Est-ce que cela te ferait plaisir, continua Vatinius, de remplacer Cadicia auprès de son amant?

Statilia eut un sourire, regarda l'enfant qui dormait dans son berceau, puis leva sur Vatinius un regard interrogateur. Elle se demandait sans doute si sa proposition n'était pas une plaisanterie.

— Je n'ai en vue que ta fortune, ajouta-t-il pour la décider.

— Oui, fit-elle; mais la Juive, Cadicia se vengeront. Elles sont capables de me tuer mon enfant.

— N'aie pas peur. Nous les éloignerons. Viens à la villa de Scévinus, ce soir, au souper.

Je ne fus pas peu surpris, en rentrant, de rencontrer dans la première cour Scévinus debout, revêtu d'une toge brodée, alerte, souriant, loquace, faisant des grâces entre deux femmes, dont l'une était une toute jeune fille et l'autre, Epicharis. Peinte et ridée, la vieille courtisane ressemblait à ces statues de bois qui décorent les proues des navires, que l'on répare tant bien que mal avec un peu de minium et de céruse, mais qui laissent voir, ici et là, des fentes et des crevasses. En dépit de son visage, Épicharis n'en avait pas moins l'air svelte et évaporée dans sa robe à fleurs jaunes. Une jeune fille était près d'elle, à la toilette modeste, aux yeux

baissés, qui ne figurait pas mal une image de la Pudeur ou de la Virginité ; seulement une ou deux fois ses yeux se levèrent, et nous découvrîmes dans son regard une flamme que ne combattait point la malice ardente de son sourire, mais qui étonnait, qui effrayait au milieu de ses affectations d'innocence comme un incendie dont on ne voit pas le foyer.

— Enfin, très cher, disait Epicharis, aujourd'hui toutes les matrones lèvent leurs voiles et troussent leurs robes ; leur vertu est une fable qui était déjà vieille au temps de ta naissance ; si par hasard tu rencontrais la perle que tu souhaites, crois-tu qu'elle voudrait d'un libertin comme toi ? Moi je t'amène une jeune fille sage; je ne suis pas une inconnue...

— Certes, non, dit Scévinus.

— Je suis affranchie, ma fille est de sang patricien, j'en réponds ! Tu n'as qu'à la voir marcher. Elle a l'allure d'une impératrice. Elle est sage, je te le répète, et pourtant elle sait — tout. Je lui ai donné des leçons. C'est un avantage, cela, quand on n'est plus jeune, car tu n'es plus jeune, mon cher !

— Ne le dis pas trop devant cette enfant.

— Ah ! s'écria Epicharis, triomphante. Enfin ! je te vois de l'amour-propre. Tu te rappelles qu'il faut paraître beau, paraître jeune devant une femme. Veux-tu que je te dise, Scévinus, ma fille t'a ressuscité.

Comment ! fis-je en moi-même, on m'avait annoncé qu'entre Epicharis et Scévinus il s'agissait d'un complot, et il n'y avait entre eux qu'un mariage. Quelles stupides informations m'avait-on données ! Et que va dire César, si on fait une enquête ? Tant pis ! Attendons.

Cependant Epicharis et la jeune fille, au milieu d'un flux de paroles, venaient de quitter la villa, lorsqu'un lieutenant de légion pénétra dans la première cour.

— Flavius Scévinus? demanda-t-il.

Notre hôte, ne sachant ce qu'il voulait, et surpris de la brutalité de l'appel, s'avança d'un air furieux vers l'officier, qui, sans se soucier de son irritation, lui redemanda s'il était bien Flavius Scévinus; et, sur sa réponse, lui remit des tablettes fermées du sceau impérial.

Ensuite le lieutenant appela mon nom, et, comme je me présentais à lui, il me tendit un rouleau et s'éloigna. Ce rouleau contenait un ordre de César de me laisser passer.

J'étais en proie à une joie un peu inquiète quand Scévinus, qui était sorti de la cour avec les tablettes, reparut sans toge, le regard noyé de larmes, le ventre secoué de sanglots, fléchissant sur ses genoux, se bourrant de temps à autre les yeux de son poing, et poussant de petits grognements d'animal en cage.

Pétronia n'avait pas vu entrer le courrier; elle fut touchée, plus qu'aucune autre, de l'extrême douleur de Scévinus. Pour elle, l'unique cause de ces pleurs était l'infidélité trop évidente de cette peste de Cadicia. Cette faute la blessait dans son orgueil, comme si Cadicia eût été sa fille.

Elle s'approcha de Scévinus qui poussait toujours de petits cris en se frottant les yeux, pareil à un écolier qui vient de recevoir la férule. Il s'était assis dans la cour, sur une pierre basse; rien, à présent, ne voilait aux yeux son monstrueux embonpoint. Sa poitrine et son ventre formaient deux énormes bourreletsde chair jaune, comme s'il s'était couvert

de safrant, tandis que les larmes qui coulaient en abondance de ses yeux crevaient dans ses joues flasques, aussi délicatement rosées que des côtelettes de porc. Cette ressemblance n'effraya point notre Juive ; elle vint si près de lui qu'il sembla qu'au mépris de sa loi elle voulait le manger, comme cela, tout cru et sans sel.

— Maître, dit-elle.

Il ne tourna pas les yeux. Il paraissait se complaire à pleurer à ce beau soleil couchant qui caressait les plus hautes fresques des murailles et la terrasse toute fleurie. Sans prendre garde qu'on ne s'apercevait pas seulement de sa présence, Pétronia continuait à dévider ses consolations :

— Cadicia t'a manqué, mais elle ne recommencera plus, je te le promets, quand je devrais faire de sa peau une charpie à force de la battre. Car enfin je suis sa mère, sa mère d'adoption, si tu veux : cela revient au même.

Elle reprit :

— C'est une poison, cette fille-là, mais elle n'a pas mauvais cœur. Il faut savoir lui parler, et je m'en charge. Elle viendra te demander pardon — à genoux ! Et si l'envie lui reprenait de te tromper, moi, je suis là. Je ne la quitte plus. Il faut surveiller ses fantaisies. Compte sur ta servante, maître. Tu peux être sûr de Cadicia comme si tu avais la main à son mauvais endroit.

Scévinus ne cessait pas de sangloter. Assourdi par tout ce bavardage, il finit pas se lever et se dirigea lentement vers la salle des bains. Comme il n'était pas d'ordinaire très expansif, Pétronia, prompte à se tromper elle-même, s'imagina qu'elle avait endormi sa peine.

★

Cependant le souper était prêt; on l'avait servi sur la terrasse, et nous attendions l'hôte et sa maîtresse. Statilia se précipita haletante, toute parée et parfumée, craignant d'être en retard. Puis Cadicia parut, sans Scévinus, un peu fière, enflant les narines au plaisir de se sentir belle; elle semblait avoir dévalisé tous les joailliers de Baïa tant elle était couverte d'or, d'émeraudes et de perles. Mais la vieille Juive, sans se laisser émouvoir par cet étalage, l'apostropha d'une voix de cardeuse de laine :

— Tu n'a pas honte de te pavaner ainsi un jour comme aujourd'hui?

— Qu'est-ce qu'il a, ce jourd'hui, répliqua la jeune femme qui semblait ne pas reconnaître sa Pétronia; il ne fait pas assez beau pour toi, peut-être, vieille chouette? Tu n'as donc pas vu le soleil?

— Malheureusement si, je l'ai vu, et j'ai vu aussi ce qu'il a éclairé. C'était du propre! J'en ai rougi.

— Je ne croyais pas que tu avais des couleurs, comme ça, à ta disposition.

— Impudique, va, je fermerai ton bec.

— Impudique toi-même! Vieux bassin ébréché!

— Oses-tu bien!... s'écria Pétronia suffoquée.

— Oui, oui, oui! J'ose! Et si tu n'en as pas assez, je continue, paillasse pourrie pour les esclaves, torchon crotté de lupanar!

— Vous l'entendez tous, reprit Pétronia en se tournant vers les convives. Une femme de mon âge doit-elle tolérer qu'une morveuse de cette taille me parle avec une telle incontinence?

— Non, c'est dégoûtant, dit Statilia devenue accusatrice de son amie de la veille, ma mère ne

m'aurait jamais laissée tenir un pareil langage, et elle eût bien fait.

— Attends, tu vas voir! s'écria Pétronia.

Elle s'élança sur Cadicia et la secoua comme un arbre à fruits. Toute la joaillerie de l'enfant en résonna. Puis voyant que Cadicia, insoumise, se débattait entre ses bras, prête à mordre, prête à ruer, elle la claqua convenablement sur la joue gauche et sur la joue droite. Du coup, l'arrogance de la mignonne creva, pareille à une outre trop gonflée. Sous l'outrage elle s'aplatit contre la table, la tête dans les mains et tendant les coudes, devenue une toute petite enfant. Ses bras formaient maintenant les anses de son joli corps, par lesquelles ses voisines, au milieu de grands rires, la secouaient inutilement, pour l'apaiser, sans rien obtenir d'elle que de longs gémissements, qui éclataient dans son nez et allaient finir dans les arrière-profondeurs de son aimable personne.

Vatinius se pencha vers Statilia et lui dit:

— Cette vieille sotte vient, sans le savoir, d'incliner la fortune vers toi. Tiens, regarde la belle.

Cadicia, à la façon d'une tortue qui sort de sa carapace, allongeait une tête rouge, rechignée, toute luisante. Une grimace mettait un pli à sa bouche, creusait autour de ses joues des gerbes de rides. Le fard, mêlé à ses larmes et déplacé par ses doigts, coulait en rigoles noires et roses, et barbouillait sa bouche d'un jus de mûres écrasées. Elle promena un regard effaré sur l'assistance et, vite, recacha sa figure.

— Est-elle jolie! s'écria Vatinius d'un ton gouailleur.

— Elle n'a jamais été si ridicule, répliqua Stati-

lia. Avec tous ses bijoux, ce n'est qu'une déesse dépeinte.

— Dans quel temple la mettrons-nous ?

— Ah! je ne sais pas quelle boutique de brocanteur en voudrait. Elle épouvanterait les clients.

— Et elle vous a perdu ces grands airs de princesse qui imposaient à tous. C'est la fin de son règne.

— Tu crois? demanda Statilia à demi-voix.

— J'en suis sûr, répliqua Vatinius sur le même ton. Elle est laide; elle va devenir tout à l'heure boudeuse et insupportable. Et puis elle n'osera plus conserver ces manières impérieuses dont Scévinus avait peur. Après la scène qui vient d'avoir lieu, les femmes se moqueraient d'elle. Je te le promets, notre homme va se reconquérir. Je ne serais pas étonné que, dès ce soir, il fît jeter à la porte, par ses esclaves, ma Cadicia en compagnie de sa bonne nourrice de Judée.

— Oh! tu vas vite en besogne.

— Je connais Scévinus. Toi, ma fille, c'est le moment de montrer toute ton adresse et de jouer serré. Pas de faux mouvement. D'un seul geste vont dépendre peut-être ta puissance sur cet homme, et, ne l'oublie pas, ta richesse.

— Ah! le pauvre enfant...

— Comme tu témoignes déjà de la tendresse à ton futur amoureux!

— Oh! Ce n'est pas à lui que je pense, mais à mon petit gosse.

— Pense donc à lui, si cela te plaît, mais pas trop. A propos, tu as eu déjà des vieillards ?

— Hélas! oui.

— Tu sais alors comment t'y prendre. Scévinus, je ne te le cache pas, est un vieillard très difficile à

conduire. Ne lâche pas le marmot: il tomberait. Et maintenant mets-toi à la place de Cadicia tout doucement. Il faut que tu sois près de ta proie. Oh! tu l'auras. Tu es belle ce soir.

— Vraiment ?

— Admirable. Et tu seras plus belle encore quand on allumera les lampes. La lumière du jour convient moins à ta pâleur. Tu ferais même bien de voler un peu de fard à Cadicia. Scévinus aime voir des teints animés, autour de lui. Cela lui donne l'idée d'une vie qu'il n'a plus lui-même.

A ce moment, Quirinalis, qui venait d'arriver, frappa sur l'épaule de Vatinius.

— Tu me trahis? Cette femme...

— Tiens-toi tranquille, répliqua Vatinius en emmenant à l'écart le jeune homme. Je suis le général. Je dispose mes troupes. Peu importe le soldat qui me donnera la victoire, mais je ne serai pas ingrat pour le victorieux.

— Tu montres de la générosité. En vérité, je suis plein de reconnaissance. Et si moi j'étais ingrat envers toi, que dirais-tu ?

— Je te ferais chasser, très cher.

— Tu parles comme si tu étais quelque chose ici. Pourtant, si ton crédit ne baissait pas, serais-tu venu nous chercher? Tu as besoin des œillades de Statilia ou de mes jeux de hanches. Seul, tu es incapable de te maintenir. Qu'as-tu pour toi ?

— Et mon esprit, n'est-ce donc rien? Seriez-vous capables, si je n'étais là, de vous rendre utiles en quoi que ce soit? Allez! vous êtes des corps sans âme, des enfants, et de tout petits encore. Vous êtes bien heureux d'être dirigés par un homme tel que moi. Par exemple, toi, Quirinalis, tu crois qu'il n'y a qu'à se présenter devant notre hôte pour le

conquérir ? Tu es assez fat, assez simple pour t'imaginer qu'un vieillard comme Scévinus, tout de suite, au premier coup d'œil, va te trouver beau, désirable! Mais si le métier n'était pas plus difficile, tout le monde voudrait l'exercer.

— Enfin, que faut-il faire ?

— Tu me demandes conseil? C'est bien heureux. Écoute-moi donc. D'abord tu dois dire à Scévinus que le nom de Quirinalis n'est pas le tien, que tu appartiens à une illustre famille, que la passion, et aussi le malheur t'ont entraîné dans l'infamie.

— Ne m'humilie pas tant.

— Comme tu voudras. Je ne cherche pour le moment qu'à te rendre service. Tu dois te montrer ivre de bonheur que Scévinus t'ait retiré du cloaque où tu barbotais.

— Mais je n'ai jamais été dans un cloaque, et Scévinus ne m'a pas encore, que je sache, rendu le moindre service.

— Attends, n'aie pas d'impatience, et tu verras!... A propos, n'oublie pas certaine caresse... Mais je te dirai tout au moment convenable. C'est très important. Je connais les goûts de notre hôte. Il faut être audacieux.

— Je le serai.

— Et maintenant, courage! Songe que Scévinus est vieux, et que si nous arrivons à le faire tester en notre faveur...

— Mais Statilia ?

— Statilia n'est pas à craindre. Elle n'est ici que pour rehausser ta beauté! Voici ce qui va se passer : Scévinus regarde Cadicia : elle lui répugne; il tourne les yeux vers Statilia, qui le dégoûte davantage. Enfin tu te montres. Il reconnaît en toi son

secret désir et il te donne la couronne... Mais que nous veut ce bonhomme ?

Paulus, que l'entrevue de la veille n'avait point rebuté, venait de s'avancer sur la terrasse. Peut-être les esclaves, par cette tiède soirée, avaient-ils délaissé la garde des portes ; peut-être aussi Paulus était-il demeuré caché dans la chambre de la vieille Juive.

— Salut ! fit-il, mes frères en Christus.

— Oh ! Oh ! s'écria notre parasite. Quelle élégance ! Tu as fait des frais, très cher. Veux-tu être aimé ce soir ?

Paulus avait taillé sa barbe à l'Alcibiade, et il était enveloppé d'un manteau un peu passé de couleur, mais sans pièces ni souillure. A la main, il tenait une rose dont il semblait assez embarrassé; sans doute Pétronia lui avait conseillé d'offrir la fleur à son enfant pour obtenir d'un coup les faveurs du maître et de la maîtresse.

— Où est Scévinus, demanda-t-il, promenant partout les yeux autour de lui.

— On l'attend, lui répondis-je.

Alors il erra comme une ombre infortunée sur la terrasse, cherchant des compagnons. Il tira par la robe la vieille Juive qui, trop occupée de sa récente querelle, ne prit pas garde à la présence du thaumaturge ; puis il s'arrêta devant Cadicia, mais la jeune femme cachait toujours son visage, et n'offrait aux yeux que son dos et sa croupe, spectacle dont Paulus n'avait que faire.

De guerre lasse il se rabattit sur Statilia, et lui parla dans son mauvais grec de mariniers, que j'étais à peu près le seul à comprendre. Il dit entre autres choses :

— Ma fille, je t'ai sauvé ton enfant.

Statilia n'entendant pas, je dus encore servir d'interprète.

— Quel toupet ! fit-elle ; mon petit gosse a toujours été en bonne santé !

Paulus reprit :

— Je l'ai marqué pour la Résurrection.

La jeune femme ouvrait de grands yeux. Comme elle ne réussissait pas à rien comprendre, elle haussa les épaules. Mais, se ravisant, elle vint près de moi et me dit :

— Ce vieux barbu-là doit savoir beaucoup de choses. Moi, vois-tu, je ne suis pas ici pour mon plaisir. J'ai mon gosse. Il faut que je l'élève, que je lui fasse donner de l'instruction, qu'il devienne un homme riche, élégant, tout ! Pour ça il faut de l'argent, beaucoup d'argent, et je n'en ai pas. Alors j'en cherche. Je veux qu'on m'aime. On m'a dit que j'étais jolie, mais ça ne suffit pas. Il y a des charmes pour être aimée. J'ai essayé de plusieurs qui ne m'ont pas réussi. Seulement je n'avais pas confiance dans ceux qui me les donnaient. Ce barbu, au contraire, je ne sais pas pourquoi, je le gobe, ce garçon-là. Demande-lui donc s'il ne connaît pas les moyens véritables de s'attacher un homme. Moi, je ne te cache pas, je voudrais que Scévinus m'aimât, mais d'un véritable amour, qu'il m'adorât, là ! qu'il fût tout le temps à mes pieds. Ah ! si le barbu me procurait l'amour de Scévinus, vois-tu, je ne sais ce que je ne lui ferais pas ! Il n'est pas joli, il n'est pas jeune, eh bien ! je serais à lui s'il le voulait. Pas la nuit, — les nuits sont à mes amis, — mais le jour, oui, le jour je n'aurais rien à lui refuser.

Une telle requête, venant d'une bouche si gracieuse, ne pouvait être dédaignée. Je la transmis au vieux sorcier. Immédiatement, en homme qui

peut tout promettre, il me fit répondre à Statilia:

— Oui, ma fille, tu aimeras Scévinus et Scévinus t'aimera. Vous serez heureux en Christus. Car la Grâce de Christus est en toi. Mais Paulus attend que tu implores ton puissant époux en sa faveur et en faveur des disciples de Christus malheureux! Sois charitable, ma fille.

Puis il pensa que c'était à cette jeune femme plutôt qu'à Cadicia indifférente qu'il devait donner sa rose, et il la lui offrit. Statilia fut plus heureuse de ce fragile présent que si elle avait reçu un collier d'émeraudes. Elle sourit tendrement au donateur, mit la fleur sur son sein et, de la tige épineuse, se déchira la peau. Des gouttelettes de sang parurent.

— Dis-lui, fit-elle, qu'il me baise là. Le sang attache, on me l'a assuré!

Le bonhomme s'étonna bien un peu d'abord de ce caprice, mais le sein était joli; il songea aussi sans doute que c'était celui de sa protectrice. Sa barbe grise effleura donc un instant les belles chairs, et à son tour elle voulut lui donner ses lèvres!

Cependant la nuit vint, une nuit comme tu n'en connais pas à Rome, très cher! Les monts s'enveloppent de vapeurs sombres et de vapeurs transparentes, d'azur et de voiles noirs. Comme un semis de pierres brillantes rayonnent du côté de Pouzzoles, des larmes claires tombent de la lune dans les vagues. La lumière est partout: ici resplendissante, là incertaine; et partout, êtres et choses perdent leurs formes comme pour ne plus nous choquer de leurs contrastes, pour se confondre dans une harmonie voluptueuse. Ces nuits-là, très cher, je deviens un sage; et, si j'aime, c'est comme Platon. Mais cette

fois, l'ombre, au lieu d'abriter de suaves rêveries, et de nous inspirer de beaux systèmes du monde, a couvert quelque farce tragique : écoute plutôt.

Les esclaves venaient d'allumer les lanternes, les fanaux, les torches résineuses; et l'illumination de notre terrasse répondait à merveille aux fêtes qui avaient lieu sur l'eau. Tout le golfe sillonné de barques n'était qu'un chant et un flamboiement d'étoiles. On dit que César assistait en secret à ces réjouissances, où navires, petits et grands, rivalisaient de magnificence. Pour nous, qui attendions notre souper, nous nous désolions de ne point voir paraître notre hôte, et nous dépêchâmes vers lui le philosophe, inquiets d'un retard aussi prolongé.

Cadicia avait enfin essuyé ses larmes; et elle écoutait avec quelque attention les remontrances de la Juive, dont n'avait pu l'éloigner qu'un mouvement de colère.

— Vois-tu, mon enfant, disait Pétronia d'un ton radouci, il faut savoir se contenir. Est-ce qu'à table, par exemple, tu dévores tous les fruits qui te semblent bons ! Non; d'abord parce que cela ferait mal à ton petit ventre; ensuite parce que tes voisins seraient mécontents et ne manqueraient pas de t'exprimer d'une façon malhonnête leur désagrément. En amour tu dois te conduire de même. J'ai beau n'avoir plus seize ans, je sais ce que c'est que de se sentir pincée au cœur. Oui ! Ça vous travaille la peau, ça vous cuit comme si toute une ruche d'abeilles s'étaient mises après vous. Tant pis. On résiste. Là est le courage. Enfin, tu as un homme, il faut t'en satisfaire, sans aller chercher des femmes, ce qui est honteux.

— Mais tu sais bien, maman, que Scévinus n'est pas un homme, c'est une bouillie.

— Eh bien, on la mange. Va, si j'étais à ta place, je saurais bien m'en arranger; mais toi, ce n'est pas pour t'offenser, ma fille : tu n'as jamais eu de cœur à l'ouvrage. De la fantaisie par ci, de la fantaisie par là ! Ah ! oui, là dessus, tu t'y entends. Mais le devoir, c'est une autre affaire. Sais-tu que tu offenses Christus et que tu commets un péché !

— Qu'est-ce que c'est que ça, un péché ?

— C'est quelque chose de bien vilain, de bien dégoûtant, ma fille, je ne sais pas comment t'expliquer ça, moi. Paulus te le dirait... Un péché, c'est du mal qu'on fait.

— A soi ou aux autres ?

— Aux autres.

— Alors ça m'est égal de commettre des péchés, si ça ne me fait pas de mal à moi.

— Ça te fera aussi du mal à toi, à la longue, tu verras ! D'abord tu ne ressusciteras pas après ta mort, mon pauvre bijou !

— La mort, la mort, c'est loin. Moi, je me porte bien.

— Chère petite fleur de mon cœur, est-ce que quelqu'un peut dire : Je me porte bien ? Tu es bien aujourd'hui, demain tu seras malade. Et puis si on te tuait, hein, qu'est-ce que tu dirais ?

— Me tuer, on ne tue pas les gens comme ça, voyons, maman.

— On ne les tue pas ! Ah ! ma pauvre chevrette aimée, si tu avais vu disparaître autant de pauvres petites femmes que moi, tu ne dirais pas ça : on ne les tue pas. Tiens, tu connais la Groseille rose ?

— Oui.

— Eh ! bien, sa sœur, sans aller plus loin, a été assassinée par son amant. Elle le trompait à jambes que veux-tu, à son nez et à sa barbe, et sur le ventre et sur le dos, et quand l'amant grondait elle se mettait à rire. Sais-tu ce qu'il a fait à la fin, ce vilain homme-là? Il est allé un jour en barque avec elle, une nuit comme celle-ci, et il lui a planté son couteau dans le sein, et puis il l'a jetée à la mer. Ce n'est que bien des jours, bien des jours après qu'un marin, sur la plage, a retrouvé son cadavre. Mais qu'as-tu, mon âme ?

— Maman ! Maman !

— Quoi? Quoi ?

— Je vois un homme qui se glisse de mon côté !

— Où ?

— Là !

— Tu es folle!

— Si ! Si! il va venir m'assassiner. Il a un couteau à la main. Ah!

Cadicia poussa un cri de détresse, tandis que la vieille Pétronia l'entourait de ses bras et essayait de la rassurer.

— Oh ! comme tu m'as fais peur. J'ai cru que tu allais t'évanouir.

— Non, seulement j'avais vu un homme.

— Mon cœur, il y a rien. C'était l'esclave qui apportait le vin. D'ailleurs, si un homme te tuait, moi, ta bonne nourrice, je trouverais le moyen de te ressusciter.

— Vous me ressusciteriez, bien vrai?

— Bien vrai! Je connais une femme qui sait faire revenir les morts. J'irais la chercher.

— Alors pourquoi me faites-vous des peurs comme cela ?

— Parce que je veux que tu veilles à ta fortune.

N'as-tu pas vu Statilia? elle est ici pour devenir la maîtresse de Scévinus à ta place.

— Oh!

— C'est la vérité! Autant de femmes, autant de rivales, autant d'ennemies.

— La sale bête, elle va voir!

— Aie l'œil sur elle. Qu'arriverait-il si Scévinus te mettait à la porte, au lieu de te donner cent mille sesterces tous les mois?

— Dame! Cela m'ennuierait.

— Alors il ne faut pas le tromper, ni avec un homme, ni avec une femme.

— Je ne le tromperai plus.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets.

— Alors, donne-moi ta bouche, mon cœur, que je la baise.

A ce moment des clameurs, des sanglots, des rugissements d'esclaves et des lamentations de femmes éclatèrent sur la terrasse, du côté des bains. Statilia, Vatinius, Quirinalis se précipitèrent. Cadicia voulut suivre les autres convives, mais la vieille femme l'enlaça d'une étreinte de fer.

— N'y va pas, mon trésor! S'il y avait un péril pour toi !

— Laisse-moi! fit Cadicia féroce de curiosité, en repoussant la Juive. Je veux voir.

Le philosophe vint au-devant de nous; il pencha la tête, se croisa les bras, regarda autour de lui d'une façon triste, et dit d'une voix traînante :

— Il n'est plus !

Pétronia poussa un cri et tomba la face contre terre comme si elle ne pouvait survivre à la mort de son maître; elle resta ainsi immobile quelques instants,

tandis que les femmes allaient se mêler aux esclaves qui pleuraient cette fin soudaine.

★

Scévinus était assis dans le bassin de marbre, le menton enfoncé dans la poitrine, les yeux d'agate grands ouverts, les mains pendantes, allongées, aux doigts écartés, pareilles à des mains de poupée, et semblant se détacher du corps. Il baignait dans un étang rouge qu'avait formé son sang. Sa face, verdâtre au milieu de ce bain de pourpre, était effrayante à la lueur des lampes, toute marbrée de taches noires par les essaims de mouches qui venaient de s'y établir.

Je sus vite ce qui c'était passé. Notre hôte avait reçu de César un ordre de comparaître devant lui pour se justifier du crime de trahison. C'était son arrêt de mort, il n'avait pas à se défendre. Il le comprit et se décida à se tuer. Comme les sages, il s'était ouvert les veines dans son bain; les tablettes où César avait écrit sa condamnation étaient devant lui.

J'observai que, parmi les misérables qui pleuraient la fin de notre hôte, il y avait des esclaves dont on voyait le dos troué de plaies rouges, béantes, à vif, que cherchaient les moustiques, — plaies révélatrices de flagellations barbares et d'atroces châtiments. Ils ne maudissaient pourtant pas la mémoire du maître, car Scévinus, avant de mourir, les avait affranchis. A présent qu'ils n'avaient plus à le craindre, volontiers ils se l'imaginaient humain et compatissant.

Scévinus avait écrit son testament; je pus en prendre connaissance, et j'observai que notre hôte

ne manquait pas absolument de tout principe de style. Il me laissait quelques légers souvenirs.

Cadicia, qu'il avait oubliée, maudissait l'ingratitude de son protecteur défunt, et disait à la vieille Juive qui venait de sortir de son évanouissement :

— Hein, tu vois, c'était la peine de lui être fidèle !

— Mon pauvre gosse! répétait Statilia, qui songeait à son fils et voyait toutes ses espérances détruites.

— Tu avais bien besoin de me déranger, disait Quirinalis à Vatinius.

— Est-ce que je pouvais prévoir, répliquait le parasite, que ce porc nous quitterait ainsi, sans nous prévenir !

Paulus, apprenant cette fin, déclara qu'il fallait se soumettre à la volonté de son Dieu. Comme il parlait de la résurrection des morts, quelques-uns, le prenant au mot, voulurent lui faire ressusciter Scévinus, mais le prophète se glissait dans la foule; ils le cherchèrent en vain, il avait disparu.

Tandis qu'on transportait le cadavre au fond de la seconde cour pour le déposer sur un lit de la grande chambre, Démétrius, le philosophe stoïcien, le regardant d'un air grave, a laissé tomber ces simples paroles :

— Scévinus a su mourir.

— Ce n'est pas malheureux, s'est écriée Cadicia; jusqu'ici il n'avait rien su faire.

— Chère tendresse de mes entrailles! pleurnichait la vieille Pétronia.

— Ressuscite-le donc, toi, dit Cadicia.

— Ah! si je pouvais.

— Eh bien, et ta sorcière, tu ne vas pas la chercher. Peut-être qu'elle pourrait quelque chose. Ce

nigaud-là ne m'a seulement pas laissé le collier qu'il m'avait promis.

La vieille lui répondait par des sanglots.

Statilia s'approcha du cadavre ; elle se tourna vers moi ; à cause de mon costume elle me croyait un ami riche du défunt, et elle était pleine d'attentions.

Après s'être penchée un instant sur le visage du mort :

— Il n'avait pas l'œil mauvais, dit-elle avec solennité. Homme infortuné! Dire que j'aurais pu l'aimer!

Et tout d'un coup elle se cacha la face dans ses mains et son ventre bondit sous la violence d'une douleur que personne ne pouvait prévoir.

Les femmes se lamentaient encore lorsqu'un lieutenant de légion, couvert d'un manteau rouge, et un centurion, portant les aigles, pénétrèrent dans la première cour.

A leur vue, le philosophe Démétrius eut un tremblement, puis, saisi d'une inspiration soudaine, il se précipita vers le lieutenant.

— Scévinus vient de mourir, dit-il, je te transmets ses dernières volontés : Il lègue à César sa maison et ma personne.

— C'est bien, répliqua le lieutenant sans le regarder.

Il traversa la villa et s'introduisit dans la chambre mortuaire.

— Que personne ne sorte, cria-t-il en entrant. Les gens qui sont ici sont prisonniers, c'est l'ordre de César.

Les femmes, sentant leur existence menacée, jetaient des cris de bêtes ; elles s'élancèrent vers la porte et firent des efforts violents pour s'enfuir, essayant de repousser le lieutenant et le centurion

qui leur barraient le passage : mais par-dessus les épaules des officiers, elles aperçurent les lances des soldats qui avaient déjà envahi les cours de la villa. Alors elles n'eurent plus de courage, et, se reculant jusqu'au lit du défunt, elles se laissèrent tomber à genoux, désespérées.

Seule Cadicia resta près du lieutenant; avec une insolence fixe et singulière, elle le regarda jusqu'à lui faire baisser les yeux ; puis elle l'écarta doucement et passa. Comme l'officier hésitait à la poursuivre et se retournait, elle revint sur ses pas et lui lança un mot à l'oreille ; il demeura dès lors tranquille sans plus s'occuper de cette impudente sortie, tandis que Cadicia s'avançait tranquillement à travers les rangs de lances qui s'ouvraient devant elle. Quant à moi, je ne fus pas inquiété; je n'eus qu'à montrer la lettre et le sceau de César pour m'échapper de la villa.

Mon ennui, c'est que toutes les tavernes et jusqu'aux moindres auberges sont pleines. Je ne sais où me loger. Puissé-je rencontrer quelque jolie chercheuse d'aventures qui m'offre son lit sa bouche et le secret de sa beauté, pour voir si le désir de mes yeux n'est point un mensonge.

★

Lis jusqu'au bout : la dernière ligne est la meilleure pour toi. Je viens de rencontrer Cythéris, qui montait en barque pour une promenade dans le golfe. Elle m'a dit : « Caïus ne m'ennuie pas trop. S'il ne veut pas être exigeant, mes lèvres lui gardent encore des baisers. Mais qu'il décide à l'accompagner la petite Flacilla. Après elle, je n'ai rien à lui

refuser. » Eh bien, très cher, Cythéris n'est-elle pas généreuse ? Réjouis-toi donc, obéis vite et rejoins-nous. Porte-toi bien.

Traduit d'un papyrus d'Herculanum par

HUGUES REBELL.

Mai 99.

LE DÉSIR

—

A Stuart Merrill.

She rose like an Autumnal night...
SHELLEY.

Parfois se dresse, comme une nuit d'automne
Surgie, avec ses étoiles, de l'Orient,
Ton souvenir et le cortège plus brillant
Des fièvres d'amour dont ta venue s'environne.

O chère! je revis aux jardins d'autrefois
Parmi la brise de parfums que fut ta voix,
Et toute, et telle que tu fus dans la joie,
Silencieuse, je te revois!

Tu es pareille à cette belle nuit d'automne
Surgie, avec ses étoiles, de l'Océan
Où mille feux d'astres errants
S'éparpillent au ciel dont la clarté étonne.

Te souvient-il toujours, Vivante taciturne,
Quand nous nous égarions par les jardins nocturnes
Où tu songeais et souriais parmi les fleurs?
Souvent tes yeux qui se perdaient à suivre
Les sillages de lueurs à soi-même survivre
Et renaître plus clairs et plus profonds,
Tes yeux chauds j'y buvais où jaillissaient tes pleurs
Dont l'amertume heureuse fond
Par mille rires en corolles de la joie.

Je te revois, je te revois :
Tu étincelles de mes rêves du passé ;
Dans la lourde ombre de tes cheveux sont tassés
Tant de parfums de carnage et de victoire
Que mes lèvres lasses ont pu boire
Dans leurs abîmes de frissons tout le vin de la vie.
Et j'ai connu l'ivresse de t'avoir suivie,
Reine des triomphes d'autrefois,
Parmi les étendards vaincus, les glaives et les croix
Pieusement sur ton passage inclinés
Avec les cris d'orgueil dompté dans le tumulte
Où la liesse de ton armée exulte,
Au milieu des captifs deux par deux enchaînés
Et de tant de femmes en détresse
Qui hurlent leur épouvante et leurs douleurs :
Reine qui te plaisais à la guerre ! ô maîtresse
Qui n'aimas que les étoiles et les fleurs !
Était-ce Toi parmi de tels parfums ? était-ce
Ta tendre présence et ta voix qui me parlaient ?

★

Démence de mes rêves ! pour quels palais
D'extase sinistre et de pompeux mensonges
Ai-je alors délaissé les lacs des jardins clairs
De fleurs votives où l'amour plonge
Eperdument comme fulgurent les éclairs ?
Démence vers le hideux passé, vil mensonge
De fouiller dans le tas des glèbes calcinées,
Dans les putrides terrains abandonnés,
Pour l'espoir, comme d'une perle, du mirage
D'une parcelle de bonheur !
Eh non ! bonheur, fête et délire où se propage
Le miracle de la joie, il est ailleurs,
Il est dans l'estivale ardeur
Et la beauté superbe de demain !

Je sais :
Mon orgueil flamboyant a tremblé si ta main
Me touche et me convie à des fêtes propices,
Ta chair nue allume mon désir et ma faim,
Il faut que je les assouvisse :
Mille étoiles parmi ta chair, ô Nuit d'automne,
De l'Océan au ciel surgies,
Mille étoiles me brûlent de joies,
Mille étoiles parmi ta chair, ô nuit d'automne,
Illuminent de bonheur ma volupté.
La fraîcheur lourde de tes seins où j'ai goûté
Les aromes qui y frissonnent,
La ferme tendresse de tes bras mûrs,
Ton corps plus souple et plus pur
Que les corolles vraies de nos parterres
M'ont ouvert le radieux golfe de tes chairs
Vers le vertigineux abîme de l'amour ;
Et tes yeux, prodiges clairs de tant d'amour,
Tes yeux lavés des larmes bues
Jadis par l'ivresse de mon amour,
Tes yeux sacrés éclairent la rive
D'où vers toi, chère ! je tenterai
L'aventure de la mer où tu veux que vivent
Mon désir et mon rêve désormais ;
Et je sais qu'en un jour de joie ultime et sainte,
O chère ! où je t'aurai rejointe
Là-bas dans les jardins éternels de la vie,
A jamais tu m'endormiras,
Heure que mes instants envient !
Aux frais aromes de tes seins, entre tes bras.

LES ILES

A Ferdinand Fontainas.

Tout le mystère du monde est dans les iles.
MICHELET.

Parmi l'heure plus sereine de cet automne
Qui pleut ses feuilles d'or au sol roussi des dunes,
Je me suis, vain, ce soir, d'un regret monotone,
Assis au bord des flots qu'illumine la lune.

La splendeur survivante d'un suprême été
Avive à l'horizon l'héroïque mirage
De fuir vers les îles de la vie un rivage
De platitude morne et de stupidité.

Rien ici ne frémit des grandeurs de la terre :
Ni volcan dont la lave chaude ensevelit
Les villes et empourpre de flammes les mers;
Ni fleuve de rage et de folie
Qui broie et emporte au passage
Les roches des monts, le terreau des pâturages
Et les troupeaux qui y broutent les prairies.
Rien! le sable sans souci de nos plages,
A peine de mornes monticules sans herbages,
Des chemins plats à travers les longues landes
Au boueux terrain des marécages
Où jamais les oiseaux fiévreux ne descendent
Poser aux arbres maigres leurs nids et leurs couvées.
Rien ici ne tressaille ou ne vibre; le vent
Du large s'atténue en soulevant
Parmi l'heure toujours sereine de cet automne
En faibles tourbillons l'écume monotone
De la mer qui palpite sous la lune
Et meurt presque sans bruit au sol roussi des dunes.

Les hommes m'ont lassé qui s'agitent sans fin
Pour tenir quelque jour en leurs mains
Un frêle amas de pièces d'or à effigies
Laurées, sans que jamais ait surgi
La vigueur vraie et le désir de la pensée
Dans leur âme dépossédée :
Labeurs stériles pour ne pas vivre,
Labeurs futiles d'agonisants,
Quoi ! aux tristes heures de vos ans
Nuls rêves ne vous entraînent à poursuivre
Les voluptés promises de la Beauté !
La rive où l'on stagne, putride et hébété,
Nul songe ne vous la fait quitter
Et fuir ! Plonger aux gouffres dont frissonne l'air,
Appareiller vers les neuves merveilles
Dont, murmure infini d'invisibles abeilles,
Le sourire fait tressaillir l'Océan clair,
Et toute la vie, de mer en mer,
Explorer du soleil qui, en fête, chatoie
Par mille climats de la joie,
Ou qui s'éplore pâle à des grèves farouches !

Cette nuit, quel orgueil sûr ! et de ma couche
Je me suis dans la ferveur levé
Pour parcourir parmi la lune au long du flux
D'amoureuses contrées qui ne sont plus
Qu'un souvenir et qu'un mirage parfumé !

C'était après les secousses de la tempête,
La dérade et la lutte sans espoir ;
Nous avions erré des heures sans rien voir
Que le vent furieux qui insurge les lames,
L'assaut par tourbillons dont le souffle halète
Contre nous, choc par choc, et par fureur entame
Avec un bruit sinistre et fou
Toutes nos forces encore debout,

Brise l'étrave et enlève l'hélice
Et fend enfin par un dernier effort
Le navire que les vagues engloutissent...
Quelle épave
Nous a portés évanouis dans l'anse des écueils
Où des gens rudes qui nous recueillent
Nous ravivent de soins taciturnes et graves?

Oh! les pêcheurs pensifs dans la brume et le vent
Je les ai vus s'enfoncer si souvent
Calmes et braves
Vers le désastre des longs naufrages
Perdus parmi la nuit aux flots lourds de la mer!
Et bien des fois leurs simples barques ramenèrent
Ce qui était l'orgueil des plus riches vaisseaux,
Splendides naguères de leur espoir de conquêtes,
Fracassé et rompu dans les tempêtes
Par la fougue des vents et la rage des eaux!

J'aimais près d'eux songer par les grèves, tandis
Qu'au loin, dans le frissonnement de midis
Parés d'un peu de lumière grise,
Passait éblouissante la flottaison
Des hautes et singulières banquises
Qu'on voyait fondre à l'horizon.

Nous regardions encore, sans parler,
Parmi le sourd mugissement
Des eaux après les eaux, éternelles,
L'océan aux écueils par la houle ébranlés
Creuser dans le basalte des arcades
Où la tourmente s'échevèle.

Mais cette image au fond des brumes des Orcades
Qui par les nuits longues me harcèle
C'est pour se perdre dès l'aurore à l'horizon,
Une banquise qui passe en lente flottaison.

Le navire qui s'offre à mon rêve dans la rade
Sous la brise fait sourire d'étincelles
L'azur clair de la mer aux fleurs de ses écumes.

Je vivrai d'île en île, ivresse! où se parfume
L'air superbe de la beauté des Sporades;
Je cueillerai des gemmes et des fruits dans tes bois,
Sicile! et j'entendrai les amoureuses voix
De tes bergers sur les radieuses collines
Où Théocrite errait et que rêvait Virgile.

Toute la vie enthousiaste et sage!
J'explorerai tous les rivages,
Je fendrai l'eau de tous les golfes,
Et les odeurs du large et les souffles du ciel
Mes lèvres les boiront à de pures corolles
Offertes à leur soif tour à tour par la mer,
Et je leur donnerai selon l'heure, les noms
Tendres des plus lointaines îles:
L'or aux Antilles, la flamme en l'Insulinde
Et la fièvre éperdue y rutilent,
La grâce fraîche ceint Nippon
D'une guirlande de glycine et de jacinthes;
Claire et belle, parmi les roses
Comme une source jaillit Formose;
Et j'irai, plus épris et plus fier
De vivre tel parmi le monde affolant
Des parfums et des lumières,
Jusqu'au suprême crépuscule
Où vers moi flamboiera des plaines de la mer
La mystérieuse Ceylan
Qui brûle
Comme une perle dans la mer.

ANDRÉ FONTAINAS.

PRÉFACE

AUX

« MIMES DES COURTISANES [1] »

La jeunesse de Lucien s'est passée à modeler ces fragiles statuettes de terre cuite que nous ont conservées les tombes de la Grèce, et qui, destinées en naissant à orner la chambre des femmes, ont charmé des yeux disparus avant de faire notre joie. On connaît ces petites figurines. Elles ont eu la fortune de plaire à ceux-là même qui n'entendront jamais rien ni à l'antiquité ni à la statuaire ; il ne faut pas leur en vouloir. Le public arrive à aimer quelquefois même les jolies choses, et il serait impuissant à les déconsidérer s'il ne les faisait imiter aussitôt par ses artistes de prédilection qui les rendent brusquement insupportables.

Donc Lucien tout enfant maniait la cire molle avec son petit pouce et un ébauchoir d'os. Il façonnait des bœufs, des chevaux, puis des femmes. Un jour, on le mit en apprentissage chez un de ses oncles qui, lui, était sculpteur de marbre ; mais le marbre n'était pas matière dont Lucien pût faire usage. Au premier bloc qu'on lui confia, il donna maladroitement un coup de ciseau qui brisa tout. Averti par cette expérience et par un cruel nerf de bœuf qui le fouetta où vous savez, le pauvre petit renonça pour toujours à figurer dans le Paros la forme des

(1) Traduction littérale et complète du texte grec. 1 vol. (*sous presse*).

dieux olympiens. De là vient sans doute qu'il s'est tant moqué d'eux plus tard.

Il se remit à modeler des jeunes filles d'argile, avec la terre rouge de Syrie où était tombé le sang d'Adonis. Car Lucien naquit en Syrie, comme Méléagre, comme Philodème, comme tant d'autres à qui une lignée asiatique, avouée ou clandestine, a transmis le don de la grâce avec l'instinct si particulier qui fait pressentir en toutes choses une volupté latente et promise.

On peut reconstituer sans invraisemblance la série de ses figurines. Les modeleurs du second siècle éditaient des sujets variés mais de nombre pourtant restreint. Lucien dut mettre tout son zèle à faire vivre un corps féminin sous les plis serrés de l'himation ; il dessina le nasal d'un casque ou la palme d'un éventail ; il assit sur le banc sculpté un torse de femme en rêverie et pressa de chaque côté les petits bâtons d'argile fraîche, qui, palpés avec prudence, s'effilent en forme de bras nus. La petite fille qui joue aux osselets, un genou et une main sur la terre; la vieille nourrice voûtée qui amuse un enfant; la courtisane qui attend, debout, un doigt dans les lèvres; la veuve qui porte une urne ; l'esclave qui porte un ballot ; les deux amies qui s'étreignent ; le philosophe en lecture ou la fileuse au travail sortirent de ses doigts exercés. Il vendit aussi les divinités porte-bonheur que les Syriens plaçaient dans leurs maisons et qui leur assuraient la fécondité de la terre; c'était la persique Anaïtis, hideuse et obèse, à la coiffure élargie ; c'était la svelte Fortune qui relève sa tunique jusqu'à son nombril, à la fois pour mieux courir et pour se donner plus vite.

Peut-être même grava-t-il en creux dans la pierre

dure quelques-uns de ces moules à lampes qui illustraient avec simplicité « les jeux que la lampe voit seule », et venaient à propos renouveler l'imagination des amants.

De tels petits sujets étaient traditionnels. Le monde devenait vieux. On avait trouvé depuis bien des siècles déjà tout ce que l'art peut obtenir de l'idée ou de la matière, et les artistes se résignaient à ne plus traiter que des motifs où l'invention avait moins de part que la personnalité. Lucien regarda beaucoup la terre et les vivants; pour le reste, il utilisa l'effort de ses prédécesseurs et ce fut ainsi qu'il apprit à écrire.

★

Il écrivit beaucoup. Sans le savoir, il fondait pour l'éternité, car son œuvre est un des très rares qui soient parvenus jusqu'à nous sans trop de lacunes.

Tandis que nous n'avons d'Eschyle que 7 tragédies sur 70, nous pouvons lire et apprécier 82 opuscules attribués au seul Lucien. C'est une richesse.

Les moines chrétiens, qui copiaient et conservaient dans les couvents une si faible part de la littérature grecque, ont préservé Lucien de l'oubli. Grâces leur en seraient rendues s'ils avaient agi en lettrés. Mais ils montraient d'autres soucis. Ils répandaient ces livres avec zèle, non pas parce qu'ils étaient beaux, mais parce qu'ils étaient impies. De même qu'entre tous les comiques grecs les moines aimaient Aristophane pour la familiarité parfois grossière avec laquelle il traitait les dieux, de même ils lisaient Lucien qui tournait Dzeus en ridicule. Avant de fonder une religion nouvelle, il fallait détruire les temples rivaux et souffler la flamme sur Antioche. Clément d'Alexandrie, Lactance, Arnobe brandissaient

le Deutéronome sur la pauvre Pasiphaë. Ils donnaient à leur Satan la forme même de nos satyres. Ils combattaient Vénus comme une reine adversaire. Quel argument c'était pour tous que de choisir entre mille un écrivain irréligieux et de dire : vous le voyez, eux-mêmes ils bafouent ce que nous venons jeter bas.

Non seulement ils nous ont transmis l'œuvre inégal de leur complice, mais ils lui ont attribué, semble-t-il, un certain nombre de morceaux dont Lucien n'était pas coupable. Les philologues distinguent avec certitude ces attributions erronées. Par malheur ils ne s'entendent point. Jadis on admettait que l'*Ane* fût authentique; il y a dix ans, sous peine de se faire insulter en Sorbonne, il fallait le signer Lucius de Patras; aujourd'hui on le rend à Lucien qui l'aurait imité de Lucius... Soit. Ce sont là jeux d'Ecole Normale et cela n'intéresse pas la littérature.

Les *Mimes des Courtisanes* n'ont jamais cessé, par une fortune spéciale, de lui être attribués. Oserai-je émettre l'opinion qu'ils présentent au contraire des signes inquiétants; que, écrits sous les Antonins, nous dit-on, ils nous montrent la vie d'Athènes assez différente de ce qu'elle était au second siècle de notre ère; qu'il y a entre leur prose et les vers de la comédie moyenne plus d'un rapprochement à noter; qu'à défaut de cet argument on remarquerait qu'ils sont conçus, composés et limités sur le modèle de certains Mimes récemment découverts et dont nous savons au moins qu'ils étaient fort à la mode quatre ou cinq cents ans avant Lucien; qu'enfin ce sont des chefs-d'œuvre absolus, ce qui exclut probablement l'idée qu'ils

aient pu être imaginés sans auxiliaire par l'auteur de l'*Okypous*.

Quoi qu'il en soit, on peut considérer Lucien comme ayant, sinon inventé, au moins adapté ce recueil de scènes à son goût personnel et à celui de son temps. Modeleur, il ne prenait pas toujours la peine de faire poser devant lui des figurines vivantes; il revoyait le sujet déjà traité, le corrigeait à son plaisir et en faisait une chose nouvelle. Écrivain, il ne pensa pas qu'en laissant les arts pour le style son esprit dût se retenir à des scrupules particuliers.

Son livre, son meilleur livre, celui-ci, nous présente en quinze scènes trente personnages. Ce sont gens du même monde, un monde mêlé si l'on veut, mais cependant assez spécial pour qu'on puisse s'attendre à trouver quelque similitude entre les éléments qui le composent. Mais Lucien n'a voulu retenir des ses trente modèle que leurs différences. Ces hommes et ces femmes sont des types circonscrits en quelques lignes, des caractères dont pas un n'empiète sur le suivant, des voix qui cessent de parler aussitôt qu'on les connaît,et l'ensemble nous offre un tableau complet, complet en quinze pages, de la vie nocturne à Athènes.

Je ne crois pas qu'il y ait en littérature un autre exemple de cette concision ni de cette variété.

Et l'admirable c'est que le lecteur reconnaît (après deux mille années, et dans un monde si lointain) *tous* les personnages de ces dialogues, sans en excepter le moindre. Rosalinde et Orgon portent encore la marque du temps qui les a vus naître. Ici rien n'a vieilli : les femmes sont de Forain, les hommes sont de Gyp, ils nous ont parlé, sinon dans

la vie courante, au moins entre les pages des livres les plus récents, — et les plus exacts (paraît-il). Nous retrouvons ici Pauline Cardinal, Olympia, Madame Tellier, Satin, Jenny Cadine et Fanny Legrand. Qu'elles aient aujourd'hui les mêmes occupations, les mêmes fêtes et les mêmes larmes que jadis, cela va de soi, mais le parallèle se suit jusqu'aux analogies les plus singulières... Certains romanciers modernes que le classique préoccupe et qui ambitionnent de donner à leurs récits « un caractère vraiment grec » pourraient tout aussi bien s'inspirer de Lucien pour donner à d'autres études « un caractère vraiment français ».

Tant le conteur antique avait pris soin de retrancher, le long de son livre, tout ce qui n'était pas éternel.

PIERRE LOUŸS.

LE SOIR DANS VN MVSÉE

Les seigneurs blancs couchés dans leurs corsets de marbre,
Larves que le sommeil mène à l'éternité?
Ces colonnes vêtues de lierre comme des arbres,
Ces fontaines qui virent sourire la beauté?

Les évêques de cire à la mitre de cuivre,
Les mères qu'un enfant fait penser au calvaire,
L'angoisse de l'esclave, l'ironie de la guivre,
Diane, dont les seins fiers se gonflent de colère?

Cette femme aux longues mains pâles et douloureuses?
Ces beaux regards de bronze, ces pierres lumineuses
Qui semblent encore pleurer un amour méconnu?

Non. Soumis au désir qui m'écrase et me charme,
Je ne voyais rien dans l'ombre pleine de larmes
Qu'une main mutilée crispée sur un pied nu.

28 IX-99.

REMY DE GOURMONT.

LA GRANDE RÉVOLUTION
DE PITCAIRN

Que le lecteur me permette de lui rafraîchir un peu la mémoire. Il y a cent ans, à peu près, l'équipage d'un vaisseau anglais, le Bounty, se révolta. Les matelots abandonnèrent le capitaine et les officiers, à l'aventure, en pleine mer, s'emparèrent du navire, et firent voile vers le Sud. Ils se procurèrent des femmes parmi les naturels de Tahiti, puis allèrent jusqu'à un petit rocher isolé au milieu du Pacifique, appelé île de Pitcairn, brisèrent le vaisseau, après l'avoir vidé de tout ce qui pouvait être utile à une nouvelle colonie, et s'établirent sur le rivage de l'île.

Pitcairn est si écarté des routes commerciales qu'il se passa des années avant qu'un autre navire y abordât. On avait toujours regardé l'île comme inhabitée. Aussi, lorsqu'en dix-huit cent huit un navire y jeta l'ancre, le capitaine fut grandement surpris de trouver la place occupée. Les matelots mutinés avaient, il est vrai, lutté ensemble, et leur nombre avait graduellement diminué par des meurtres mutuels, tant qu'il n'en était resté que deux ou trois du stock primitif. Mais ces tragédies avaient duré assez longtemps pour que quelques enfants fussent nés; aussi, en dix-huit cent huit, l'île avait-elle une population de vingt-sept personnes. John Adams, le chef des mutinés, vivait encore, et devait

vivre encore longtemps, comme gouverneur et patriarche du troupeau. L'ancien révolté homicide était devenu un chrétien et un prêcheur, et sa nation de vingt-sept personnes était maintenant la plus pure et la plus dévouée à Christ. Adams avait depuis longtemps arboré le drapeau Britannique, et constitué son île en apanage du royaume anglais.

Aujourd'hui la population compte quatre-vingt-dix personnes, seize hommes, dix-neuf femmes, vingt-cinq garçons et trente filles, tous descendants des révoltés, tous portant les noms de famille de ces révoltés, tous parlant exclusivement anglais. L'île s'élève haut de la mer, et ses bords sont escarpés. Sa longueur est environ de trois quarts de mille, et, par places, sa largeur atteint un demi-mille. Les terres labourables qu'elle renferme sont distribuées entre les différentes familles, suivant un partage fait depuis de longues années. Il y a quelque bétail, chèvres, porcs, volaille, chats. Pas de chiens, ni de grands animaux. Il y a une église dont les constructions servent aussi de capitole, de maison d'école, et de bibliothèque publique. Le gouverneur s'est appelé, pendant une ou deux générations, « Magistrat et chef suprême, en subordination à Sa Majesté la Reine de Grande-Bretagne ». Il avait la charge de faire les lois et de les exécuter. Ses fonctions étaient électives. A dix-sept ans révolus, tout le monde était électeur, sans distinction de sexe.

Les seules occupations du peuple étaient l'agriculture et la pêche, leur seul amusement, les services religieux. Il n'y a jamais eu dans l'île une boutique, ou de l'argent. Les mœurs et les vêtements du peuple ont toujours été primitifs ; les lois, d'une puérile simplicité. Ils ont vécu dans le calme profond d'un

dimanche, loin du monde, de ses ambitions, de ses vexations, ignorants et insoucieux de ce qui se passait dans les puissants empires situés au delà des solitudes illimitées de l'océan.

Une fois, en trois ou quatre ans, un navire abordait là, les émouvait avec de vieilles nouvelles, batailles sanglantes, épidémies dévastatrices, trônes tombés, dynasties écroulées, puis leur cédait quelque savon et flanelle pour des fruits d'igname ou d'arbre à pain, et refaisait voile, les laissant à nouveau se retirer vers leurs songes paisibles et leurs pieuses dissipations.

Le huit septembre dernier, l'amiral de Horsey, commandant en chef de l'escadre anglaise dans le Pacifique, visita l'île de Pitcairn; voici comment il s'exprime dans son rapport officiel à l'Amirauté : — « Ils ont des haricots, des carottes, des navets, des choux, un peu de maïs, des ananas, des figues et des oranges, des citrons et des noix de coco. Les vêtements leur viennent uniquement des navires qui passent, et qui prennent en échange des provisions fraîches. Il n'y a pas de sources dans l'île, mais comme il pleut en général une fois par mois, ils ont abondance d'eau. Cependant, parfois, dans les premières années, ils ont souffert de la soif. Les liqueurs alcooliques ne sont employées que comme remèdes, et un ivrogne est chose inconnue.

« Quels sont les objets nécessaires que les habitants ont à se procurer du dehors? Le mieux est de voir ceux fournis par nous en échange de provisions fraîches; c'est de la flanelle, de la serge, des vrilles, des bottines, des peignes et du savon. Ils ont aussi grand besoin de cartes et d'ardoises pour leur école. Les outils de toute sorte sont reçus avec plaisir. Je leur ai fait livrer un drapeau natio-

nal de notre matériel, qu'ils puissent le déployer à l'arrivée des vaisseaux, et une longue scie, dont ils avaient grand besoin. Cela sera approuvé, je crois, de Vos Seigneuries. Si la généreuse nation anglaise était seulement informée des besoins de cette petite colonie si méritante, il y serait pourvu avant peu.

« Le service divin a lieu chaque dimanche à dix heures et demie, et à trois heures, dans l'édifice bâti pour cet usage par John Adams, et où il officia jusqu'à sa mort en dix-huit cent vingt-neuf. Il se célèbre exactement suivant la liturgie de l'église Anglicane ; le pasteur actuel est M. Simon Young. Il est fort respecté. Un cours d'instruction religieuse a lieu tous les mercredis. Tous ceux qui peuvent y assister le font. Il y a aussi une réunion générale de prière le premier vendredi de chaque mois. Les prières familiales se disent dans chaque maison. C'est la première chose qu'on fait au réveil, la dernière avant le coucher. On ne prend sa part d'aucun repas, sans invoquer les bénédictions divines avant et après. Nul ne peut parler sans profond respect des vertus religieuses de ces insulaires. Des gens dont le plus grand plaisir et le plus estimé est de communier par la prière avec Dieu, et de s'unir pour chanter des hymnes à sa gloire, des gens qui sont, en outre, aimables, actifs, et probablement plus exempts de vice que toute autre réunion d'hommes, n'ont pas besoin de prêtres parmi eux. »

J'arrive maintenant à une phrase, dans le rapport de l'Amiral, qu'il laissa tomber de sa plume négligemment, j'en suis sûr, et sans arrière-pensée. — Voici la phrase :

— « Un étranger, un Américain est venu s'installer dans l'île. C'est une acquisition douteuse. »

Une acquisition douteuse, certes! Le capitaine

Ornsby, du navire américain « Hornet », toucha à Pitcairn quatre mois à peine après la visite de l'amiral, et par les faits qu'il y a recueillis, nous sommes tout à fait renseignés, maintenant, sur cet Américain. Réunissons ces faits, par ordre chronologique. Le nom de l'Américain était Butterworth Stavely. Dès qu'il eut fait connaissance avec tout le peuple, — et cela, naturellement, ne lui demanda que quelques jours, — il s'occupa de se mettre en faveur par tous les moyens possibles. Il devint excessivement populaire, et très considéré. La première chose qu'il fit, en effet, fut d'abandonner ses mœurs profanes et de mettre toutes ses énergies dans l'exercice de la religion. Il était sans cesse à lire sa Bible, à prier, à chanter des hymnes, à demander les bénédictions divines. Pour la prière, nul n'avait plus de facilité que lui. Personne ne pouvait prier aussi longtemps et aussi bien.

Enfin, quand il pensa que son projet était mûr, il commença à semer secrètement des germes de mécontentement parmi le peuple. Son dessein caché était, dès le début, de renverser le gouvernement; mais il le garda pour lui, comme il convenait, pendant quelque temps. Il usa de moyens divers avec les différents individus. Il éveilla le mécontentement de certains en appelant leur attention sur la brièveté des offices le dimanche. Il prétendit que, chaque dimanche, on dût avoir trois offices de trois heures chacun, au lieu de deux. Beaucoup de gens, en secret, avaient eu la même idée auparavant; ils formèrent dès lors un parti occulte pour le triomphe de ce projet. Il démontra à certaines des femmes qu'on ne leur accordait pas assez de voix aux prières dans les réunions. Ainsi se forma un autre parti. Aucune arme ne lui échappait. Il alla même jusqu'aux

enfants, éveillant dans leur cœur une amertume, parce que, trouva-t-il pour eux, l'école du dimanche était trop courte. Cela fit un troisième parti.

— Dès lors, chef de ces trois partis, il se trouva maître de la situation, et put songer à la suite de son plan. Il ne s'agissait de rien moins que de la mise en accusation du premier magistrat, James Russell Nickoy, homme remarquable par son caractère et son talent, fort riche, car il possédait une maison pourvue d'un salon, trois acres et demie de terrain planté d'ignames, et le seul bateau de l'île, une baleinière. Malheureusement, un prétexte d'accusation se présenta juste au même temps. Une des lois les plus vieilles et les plus sacrées de l'île était celle sur la violation de propriété. On la tenait en grand respect. Elle était le palladium des libertés populaires. Quelque trente ans auparavant, un débat fort grave, qui tombait sous cette loi, s'était présenté devant la cour. Il s'agissait d'un poulet appartenant à Elizabeth Young (alors âgée de cinquante-huit ans, fille de John Mills, un des révoltés du Bounty); le poulet passa sur des terres appartenant à Jeudi Octobre Christian (âgé de vingt-neuf ans, petit-fils de Fletcher Christian, un des révoltés). Christian tua le poulet. D'après la loi, Christian pouvait garder le poulet, ou, à son choix, rendre sa dépouille mortelle au propriétaire, et recevoir, en nature, des dommages-intérêts en accord avec le dégât et le tort à lui causés par l'envahisseur. Le rapport de la cour établissait que « le susdit Christian délivra la susdite dépouille mortelle à la susdite Elizabeth Young, et demanda un boisseau d'ignames en réparation du dommage causé ». Mais Elizabeth Young trouva la demande exorbitante. Les parties ne purent s'accorder, et Christian pour-

suivit. Il perdit son procès en première instance; du moins on ne lui accorda qu'un demi-boisseau d'ignames, ce qu'il regarda comme insuffisant, et comme un échec. Il fit appel. Le procès traîna des années devant des tribunaux de divers degrés, avec des jugements successifs confirmant toujours le premier. L'affaire vint enfin devant la cour suprême, où elle s'arrêta vingt ans. Mais, l'été dernier, la cour suprême elle-même se décida à prononcer son verdict. Et le premier jugement fut confirmé une fois de plus.

Christian se déclara satisfait. Mais Stavely était présent, et lui parlant à voix basse, ainsi qu'à son avocat, lui suggéra, comme une simple question de forme, de demander que l'on produisît le texte de la loi, pour que l'on fût sûr qu'elle existait. Cette idée parut bizarre, mais ingénieuse. La demande fut adressée. On envoya un express à la demeure du magistrat. Il revint aussitôt pour annoncer que le texte de loi avait disparu des archives.

La cour annula son jugement, comme ayant été prononcé d'après une loi qui n'avait pas d'existence actuelle.

Il s'en suivit une vive et subite émotion. La nouvelle se répandit par toute l'île que le palladium des libertés populaires était perdu, peut-être détruit traîtreusement. Dans l'espace d'une heure, presque toute la nation se trouvait réunie dans le prétoire, c'est-à-dire l'église. Le renversement du magistrat suprême suivit, sur la motion de Stavely. L'accusé supporta son infortune avec la dignité qu'il fallait. Il ne plaida ni ne discuta. Il dit simplement pour sa défense qu'il n'était pour rien dans la perte du texte de loi, qu'il avait gardé constamment les archives publiques dans la même caisse

à bougies qui avait servi depuis l'origine à cet usage et qu'il était innocent de l'enlèvement ou de la destruction du document perdu.

Mais rien ne put le sauver. Il fut déclaré coupable de trahison et de dissimulation, déchu de ses fonctions; et toutes ses propriétés furent confisquées. La partie la moins solide de tout ce honteux procès fut la raison indiquée par ses ennemis à la destruction du texte de loi; à savoir qu'il voulait favoriser Christian parce qu'il était son cousin! Stavely était, à vrai dire, parmi toute la nation, le seul individu qui ne fût pas le cousin du juge. Le lecteur doit se souvenir que tous les gens de ce peuple descendaient d'une demi-douzaine de personnes. Les premiers enfants s'étaient mariés ensemble et avaient donné aux révoltés des petits enfants. Ces petits-enfants s'étaient mariés entre eux. Ensuite on vit des mariages d'arrière-petits-fils et de leurs enfants. Aujourd'hui, par suite, tous sont consanguins. Il y a des parentés étonnantes, stupéfiantes même, par leurs combinaisons compliquées. Un étranger, par exemple, dira à un habitant de l'île :

— « Vous parlez de cette jeune fille comme de votre cousine. Tout à l'heure, vous l'appeliez votre tante.

— « Parfaitement. Elle est ma tante et aussi ma cousine. Elle est également ma belle-sœur, ma nièce, ma cousine au quatrième degré, au trente-troisième, ou quarante-deuxième, ma grand'tante, ma grand'mère, la veuve de mon beau-frère, et, la semaine prochaine, elle sera ma femme. »

Ainsi l'accusation de népotisme contre le premier magistrat était faible. Mais, peu importe. Faible ou forte, elle convint à Stavely. Il fut im-

médiatement élu à la place vacante, et, suant des réformes par tous les pores, il se mit à l'œuvre avec vigueur. En peu de temps, les services religieux firent rage, partout et sans discontinuer. Par ordre, la seconde prière de l'office du matin, qui avait jusqu'alors duré quelque trente-cinq ou quarante minutes, et où l'on faisait des vœux pour le monde, en énumérant les continents et puis les nations et les tribus, fut étendue à une heure et demie. On y ajouta des supplications en faveur des peuples possibles dans les diverses planètes. Tout le monde en fut ravi. Chacun disait : « Cela commence à prendre tournure. » Par ordre les trois sermons habituels de trois heures chacun furent doublés en longueur. La nation vint en corps signifier sa gratitude au nouveau magistrat. La vieille loi défendant de faire la cuisine le jour du Sabbath s'étendit à l'interdiction de manger, également. Par ordre, l'école du dimanche eut le privilège de se continuer pendant la semaine. La joie de tous fut complète. En un mois à peine, le nouveau magistrat était devenu l'idole du peuple.

Le moment lui parut propice au nouveau mouvement qu'il méditait. Il commença, d'abord avec prudence, à exciter l'opinion publique contre l'Angleterre. Il prit à part, un par un les principaux citoyens, et causa avec eux sur ce sujet. Bientôt, il s'enhardit, et parla ouvertement. Il dit que la nation devait à elle-même, à son honneur, à ses grandes traditions, de se dresser dans sa force et de secouer le joug écrasant de l'Angleterre.

Les naïfs insulaires répondirent : — « Nous n'avons jamais remarqué qu'il nous écrasât. Comment pourrait-il nous écraser ! Une fois en trois ou quatre ans, l'Angleterre nous envoie un navire, avec du

savon et des vêtements, et toutes les choses dont nous avons grand besoin et que nous recevons avec reconnaissance. Elle ne nous dérange jamais. Elle nous laisse aller comme nous voulons.

— « Aller comme vous voulez! De tout temps les esclaves ont pensé et parlé ainsi. Vos paroles montrent combien vous êtes tombés bas, combien vils et abrutis vous êtes devenus, sous cette tyrannie qui vous écrase. Eh ! quoi? avez-vous renié toute fierté humaine? N'est-ce rien que la liberté? Etes-vous satisfaits de n'être qu'une dépendance d'une souveraineté étrangère et odieuse ? Alors que vous pourriez vous lever et prendre votre juste place dans l'auguste famille des nations ? Vous seriez libres, grands, civilisés, indépendants. Vous ne seriez plus les serviteurs d'un maître couronné, mais les arbitres de votre destin. Vous auriez le droit de parler et vous pèseriez dans la balance des destinées des nations terrestres, vos sœurs. »

De semblables discours produisirent leur effet. Les citoyens commencèrent à sentir le joug anglais. Ils ne savaient pas exactement comment et où, mais ils étaient parfaitement sûrs de le sentir. Ils se mirent à murmurer avec insistance, à secouer leurs chaînes, à soupirer pour le soulagement et la délivrance. Ils en vinrent à la haine du drapeau anglais, le signe et le symbole de leur humiliation nationale. Ils cessèrent de le regarder quand ils passaient près du Capitole, détournèrent les yeux et grincèrent des dents. Et quand, un beau matin, on le trouva piétiné dans la boue, au bas du poteau, on le laissa là; personne n'avança la main pour le rehisser. Une chose alors, qui devait arriver tôt ou tard, se produisit. Quelques-uns des princi-

paux citoyens allèrent trouver une nuit le magistrat et lui dirent :

— « Nous ne pouvons supporter plus longtemps cette odieuse tyrannie. Comment faire pour nous affranchir ?

— « Par un coup d'état.

— « Comment ?

— « Un coup d'État. Voici ce que c'est. Tout est prêt d'ailleurs. A un moment donné, comme chef suprême de la nation, je proclame publiquement et solennellement son indépendance, et je la délie de toute obéissance à quelque autre puissance que ce soit.

— « Cela paraît simple et aisé. Nous pouvons fort bien l'exécuter. Quelle sera la première chose à faire ensuite ?

— « S'emparer de toutes les forces, et des propriétés publiques de toute sorte, promulguer une loi martiale, mettre l'armée et la marine sur le pied de guerre et proclamer l'empire. »

Ce beau programme éblouit ces gens naïfs.

— « Cela est grand, dirent-ils, cela est splendide. Mais l'Angleterre ne résistera-t-elle pas ?

— « Laissez-la faire. Ce rocher est un vrai Gibraltar.

— « Bien, mais parlons de l'empire. Nous faut-il vraiment un empire, et un empereur ?

— « Ce qu'il vous faut, mes amis, c'est l'unification. Regardez l'Allemagne, l'Italie. Elles ont fait leur unité. Il s'agit de faire notre unité. C'est ce qui rend la vie chère. C'est ce qui constitue le progrès. Il nous faut une armée permanente et une flotte. Des impôts s'ensuivront, naturellement. Tout cela réuni fait la grandeur d'un peuple. L'unification et la grandeur, que pouvez-vous demander de plus ?

Et bien, — seul un empire peut vous donner tous ces avantages. »

Le huit septembre, l'île Pitcairn fut donc proclamée nation libre et indépendante. Et le même jour eut lieu le couronnement solennel de Butterworth Ier, empereur de Pitcairn, au milieu de grandes fêtes et réjouissances. La nation entière, à l'exception de quatorze personnes, en grande partie des petits enfants, défila devant le trône sur un seul rang, avec bannières et musique ; le cortège avait plus de quatre-vingt-dix pieds de long ; on observa qu'il mit trois bons quarts de minute à passer. Jamais, dans l'histoire de l'île, on n'avait vu chose pareille. L'enthousiasme public était sans bornes.

— Dès lors, sans tarder, commencèrent les réformes impériales. On institua des ordres de noblesse. Un ministre de la marine fut nommé. On lui confia la baleinière. Un ministre de la guerre fut choisi et reçut le soin de procéder aussitôt à la formation d'une armée permanente. On nomma un premier lord de la trésorerie. Il fut chargé d'établir un projet d'impôts, et d'ouvrir des négociations pour des traités offensif, défensif et commercial avec les puissances étrangères. On créa des généraux et des amiraux, ainsi que des chambellans, des écuyers-servants et des gentilshommes de la chambre.

A ce moment-là, tous les gens disponibles furent occupés. Le grand-duc de Galilée, ministre de la guerre, se plaignit que tous les hommes faits, au nombre de seize, qui se trouvaient dans l'empire, fussent pourvus de charges importantes ; aucun d'eux ne voulait dès lors servir dans les rangs. Son armée permanente était dans le lac. Le marquis d'Ararat,

ministre de la marine, formulait les mêmes plaintes. Il voulait bien, disait-il, prendre lui-même la direction de la baleinière, mais il lui fallait quelqu'un pour représenter l'équipage.

L'empereur fit pour le mieux, dans les circonstances. Il enleva à leurs mères tous les enfants âgés de plus de dix ans, et les incorpora dans l'armée. On forma ainsi un corps de dix-sept soldats, commandé par un lieutenant général et deux majors. Cette mesure satisfit le ministre de la guerre, et mécontenta toutes les mères du pays. Leurs chers petits ne devaient pas, disaient-elles, trouver des tombes sanglantes sur les champs de batailles, et le ministre de la guerre aurait à répondre de cette décision. Quelques-unes, les plus désolées et les plus inconsolables, passèrent leur temps à guetter le passage de l'empereur, et lui jetaient des ignames, sans se soucier des gardes du corps.

En outre, étant toujours donné le petit nombre d'hommes, on fut obligé d'utiliser le duc de Bethany, ministre des postes, comme rameur sur la baleinière. Cela le mit dans une position inférieure vis-à-vis de tel autre noble de rang plus bas, par exemple le vicomte de Canaan, juge-maître des plaids-communs. Le duc de Bethany, par suite, prit ouvertement des allures de mécontent, et, en secret, conspira. L'empereur l'avait prévu, mais ne put l'empêcher.

Tout alla de mal en pis. L'empereur, certain jour, éleva Nancy Peter à la pairie, et le lendemain, l'épousa. Cependant, pour des raisons d'état, le cabinet lui avait énergiquement conseillé d'épouser Emmeline, fille aînée de l'archevêque de Bethléem. Suivirent des griefs dans un parti important, les gens d'Eglise. La nouvelle impératrice

s'assura l'appui et l'amitié des deux tiers des trente-six femmes adultes de la nation, en les absorbant dans sa cour comme dames d'honneur, mais cela lui fit douze ennemies mortelles des douze restant. Les familles des dames d'honneur bientôt commencèrent à s'insurger, de ce qu'il n'y avait plus personne pour faire le ménage à la maison. Les douze femmes non choisies refusèrent d'entrer dans les cuisines impériales comme servantes. Ainsi l'impératrice dut prier la comtesse de Jéricho et autres grandes dames de la cour d'aller chercher l'eau, de balayer le palais, et d'accomplir d'autres services vulgaires également désagréables. Cela causa quelque fureur de ce côté-là.

Chacun se plaignait des taxes levées pour l'entretien de l'armée et de la marine, et pour le reste des dépenses du gouvernement impérial. Elles étaient intolérables et écrasantes, et réduisaient la nation à la mendicité. — Les réponses de l'Empereur ne satisfaisaient personne :

— « Voyez la Germanie, voyez l'Italie. Sont-elles plus heureuses que vous? n'avez-vous pas l'unification? »

Eux disaient : — « On ne peut pas se nourrir avec de l'unification et nous mourons de faim. Il n'y a pas d'agriculture... Tout le monde est à l'armée, ou dans la marine ou dans un service public, paradant en uniforme, avec rien à faire, ni à manger. Personne pour travailler aux champs...

— « Regardez la Germanie. Regardez l'Italie. C'est la même chose là. Telle est l'unification. Il n'y a pas d'autre procédé pour l'obtenir, pas d'autre procédé pour la conserver quand on l'a », disait toujours le pauvre empereur. Mais les mécon-

tents ne répondaient que : « Nous ne pouvons pas supporter les taxes. Nous ne pouvons pas. »

Pour couronner le tout, les ministres annoncèrent une dette publique de plus de quarante-cinq dollars, un demi-dollar par tête pour la nation. Et ils proposèrent quelque nouvel impôt. Ils avaient entendu dire que l'on fait toujours ainsi en pareil cas. Ils proposèrent des droits sur l'exportation, et aussi sur l'importation. Ils voulaient émettre des bons du trésor, ainsi que du papier-monnaie, amortissable en ignames et choux en cinquante ans. Il y avait un fort arriéré dans le paiement des dépenses de l'armée, de la marine et des autres administrations. Il fallait prendre des mesures, et des mesures immédiates, si l'on voulait éviter une banqueroute nationale et, peut-être, l'insurrection et la révolution. L'Empereur prit soudain une décision énergique dont on n'avait jamais eu d'exemple jusqu'alors dans l'histoire de l'île. Il vint en grand apparat à l'église un dimanche matin, avec toute l'armée derrière lui, et donna ordre au Ministre des finances de faire une collecte.

Ce fut la plume dont le poids vint faire plier les genoux du chameau. Un citoyen, puis un autre, se levèrent et refusèrent de se soumettre à cet outrage inouï. Chaque refus entraîna la confiscation immédiate des biens des mécontents. Ce procédé énergique vint à bout des résistances et la collecte se fit au milieu d'un silence morne et menaçant. En se retirant avec les troupes : « Je vous apprendrai qui est le maître ici », dit l'Empereur. Quelques personnes crièrent : « A bas l'unification ! » Elles furent aussitôt arrêtées et arrachées des bras de leurs amis en larmes, par la soldatesque.

Dans l'intervalle, comme il était facile à quelque

prophète que ce fût de le prévoir, un socialiste démocrate était né. Comme l'Empereur, devant la porte de l'Église, montait dans sa brouette impériale toute dorée, le socialiste démocrate lui porta quinze ou seize coups de harpon, malheureusement avec une maladresse si particulièrement socialo-démocratique qu'il ne lui fit aucun mal.

Cette nuit même, la révolution éclata. La nation tout entière se leva comme un seul homme, bien que quarante-neuf des révolutionnaires fussent du sexe féminin. Les soldats d'infanterie mirent bas leurs fourches, l'artillerie jeta ses noix de coco, la marine se révolta. L'Empereur fut pris et enfermé pieds et poings liés dans son palais. Il était fort déprimé :

« Je vous ai délivrés, leur dit-il, d'une odieuse tyrannie ; je vous ai fait sortir de votre avilissement et j'ai fait de vous une nation parmi les nations. Je vous ai donné un gouvernement fort, compact, centralisé, mieux encore, je vous ai donné le plus grand de tous les biens, l'unification. J'ai fait tout cela et pour récompense, j'ai la haine, l'insulte et des fers. Prenez-moi ; faites de moi ce que vous voudrez. Je renonce ici à ma couronne et à toutes mes dignités et c'est avec joie que je m'affranchis de leur fardeau trop pesant. Pour votre bien, j'ai pris le pouvoir, je l'abandonne pour votre bien. Les joyaux de la couronne impériale sont tombés. Vous pouvez fouler aux pieds la monture, qui ne sert plus. »

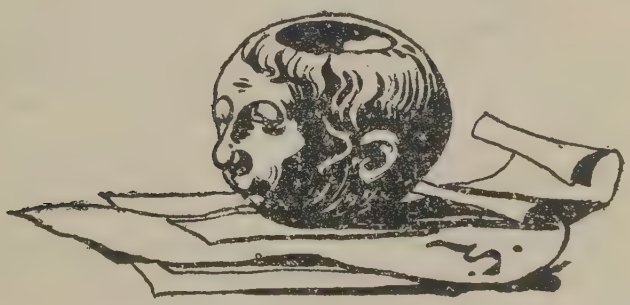
D'un commun accord, le peuple condamna l'ex-empereur ainsi que le socialiste démocrate à l'exclusion perpétuelle des services religieux, ou aux travaux forcés à perpétuité comme galériens sur la baleinière, — à leur choix. Le lendemain, la nation se réunit de nouveau, redressa le drapeau britan-

nique, rétablit la tyrannie britannique, et fit rentrer les nobles dans le rang. Tous s'occupèrent aussitôt avec le zèle le plus actif de reconstituer les plants d'ignames dévastés et abandonnés, et de remettre en honneur les vieilles industries utiles, et la pratique salutaire et consolante des anciens exercices religieux. L'ex-empereur rendit le texte égaré de la loi sur la violation de propriété, expliquant qu'il l'avait dérobé non pour faire tort à qui que ce fût, mais pour servir ses projets politiques. Le peuple en conséquence rétablit l'ancien magistrat dans ses fonctions et lui rendit ses biens confisqués.

Après réflexion, l'ex-empereur et le socialiste démocrate choisirent l'exil perpétuel des services religieux, de préférence aux travaux forcés à perpétuité « avec les services religieux à perpétuité », pour employer leur expression. Le peuple pensa dès lors que les malheurs de ces pauvres gens leur avaient troublé la raison, et l'on jugea prudent de les enfermer. Ainsi fit-on. Telle est l'histoire de « l'acquisition douteuse » de Pitcairn.

MARK TWAIN.

Traduit par GABRIEL DE LAUTREC.



LE POISON ROUGE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES RAVAGES DU MILITARISME DANS L'ORGANISME DES NATIONS

—

Les Revues scientifiques ou médicales publient de temps en temps des statistiques où l'on peut suivre, dans les divers pays de l'Europe, le progrès ou la décroissance de certaines maladies endémiques. On connaît, par exemple, qu'en telle contrée la fièvre typhoïde fait régulièrement plus de victimes qu'en tel autre, et l'on arrive à préciser les causes de cette fâcheuse précellence. Quand on connaît les causes d'un mal et les conditions de son développement, on est sur la piste du remède. Les recherches multiples auxquelles les savants de toutes les nations se sont livrés au sujet de la tuberculose ne resteront pas inutiles, il est très légitime de le penser. Permis de supposer également, sans tendance exagérée à l'utopie, que l'action malfaisante des maladies actuellement régnantes sera, dans l'avenir, infiniment réduite, et qu'elles deviendront l'objet d'un effroi rétrospectif, comme la lèpre ou la peste, qui tente, ces jours derniers, de ressusciter en Europe.

La santé physique devenue la condition ordinaire et normale de toute existence, c'est une créance que l'humanité a sur la science, et la science, qui fait honneur à tous ses engagements, ne faillira point à celui-là.

Mais les philosophes et moralistes sont plus lents et plus incertains que les naturalistes et les physiciens, quand il s'agit de découvrir le vaccin de certaines maladies de l'intelligence, dont les peuples souffrent volontairement. Tout au moins devraient-ils en noter avec un soin inquiet les symptômes, les phases et le développement, d'époque en époque, de nation en nation. De ces aberrations collectives où s'égarent des groupes d'hommes, le militarisme est aujourd'hui une des plus apparentes, comme il est une des plus néfastes. Les symptômes de cette maladie sont le goût forcené des spectacles militaires, le consentement aveugle aux charges croissantes des armements, l'abandon volontaire de tout contrôle sur la gestion des chefs de l'armée, la défiance et la haine de l'étranger, et le désir plus ou moins sincère de remettre les destinées du pays à un chef guerrier qui l'entraînerait aux aventures. Je voudrais qu'un observateur attentif étudiât avec détail les effets du fléau en trois pays, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France. Dans le premier, le mal, ignoré jusqu'ici, fait une irruption violente ; dans le second, il prend une intensité soudaine; dans le troisième le plus anciennement et le plus profondément atteint, il se manifeste par des phénomènes et des accidents d'un caractère nouveau.

Les Américains sont partis, l'été dernier, à la conquête de la gloire guerrière. Du premier coup, ils ont montré qu'ils en étaient dignes. Ayant fait choix d'un adversaire débile, ils combinèrent en un savant dosage la mauvaise foi et la violence. Désireux de spéculer à l'aise sur les sucres, ils ont parlé de l'indépendance des races ; leurs états-majors falsifièrent congrûment les nouvelles, enfin la campagne n'était pas finie que leurs généraux et leur

ministre de la guerre s'entr'accusaient, déjà, avec documents à l'appui, de péculat, de concussion et d'incurie professionnelle. La victoire sourit à tous ces hauts faits, et l'âme des Yankees chanta dans les clairons d'airain. Eperdument, ils se ruèrent à tout le cabotinage des représentations belliqueuses : défilés, cortèges, cliquetis d'armes, déroulement des drapeaux, chants d'enthousiasme, dithyrambes insultants contre le peuple choisi pour ennemi et au besoin contre tous les étrangers généralement quelconques. Un peuple pouvait s'épanouir dans l'orgueil légitime d'une force et d'une situation qui par elles-mêmes, et sans un canon, le mettaient à l'abri de toute attaque ; il donnait au monde l'exemple d'un accroissement sans égal ; il avait su prendre les armes tout entier pour ses querelles civiles et les déposer, et voici que ce peuple s'abandonne à une furie de joie pour avoir lancé contre un autre quelques milliers de soldats. Cette religion nouvelle eut besoin d'un dieu : l'instigateur de la politique belliqueuse, le président Mac Kinley, eut d'abord quelques chances, mais bientôt il fallut un personnage plus personnellement mêlé au drame, et Dewey fut promu héros national. Du haut des navires solidement blindés, ses artilleurs avaient un jour canonné toute une flottille de méchants sabots. Ils réglaient leur tir avec d'autant plus de précision que celui de leurs adversaires ne les atteignait pas. Ils perçaient, balayaient, démâtaient, désemparaient ; évitant seulement de couler ces navires par des fonds interdisant de les renflouer, car les épaves avaient leur valeur. Et à chaque coup de canon, à chaque fois que des lambeaux humains s'éparpillaient sur les ponts ensanglantés, l'excellent amiral sentait son âme s'épanouir, à la douce certitude

de gagner à la fois la bataille et la forte somme.

Pour ce, il fut reçu par ses concitoyens comme Thémistocle après Salamine. Mais les Athéniens avaient une valable raison de se réjouir. Si leur flotte eût été vaincue, leur ville était détruite, et eux-mêmes, tous, de leur personne, la tête rasée, la chaîne au cou, le fouet aux reins, auraient pris le chemin des ergastules du grand roi. Il n'est pas admissible que les hommes et les femmes de New-York ou de Chicago aient redouté, en cas de victoire espagnole, d'être emmenés en esclavage dans l'Aragon ou la Castille Vieille. Ils étaient tout simplement joyeux parce qu'ils connaissaient la gloire : chacun d'eux se sentait grandi, plus haut et plus fort à ses propres yeux et aux yeux du monde entier, parce que son champion avait vaincu. Si leurs couleurs avaient triomphé dans une régate internationale ou une course de chevaux, ils auraient éprouvé une fierté du même ordre, mais combien ce frisson d'orgueil est plus intense, plus énervant, quand il s'agit d'un jeu de sang et de mort, où des vies humaines payent les cartes.

Plus que la guerre même qui vient de finir, le plaisir vaniteux qu'en tirent les vainqueurs doit inquiéter les pacifiques. C'est un épouvantail nouveau. Que les nations européennes découvrent le moyen de vivre en paix entre elles, les entrepreneurs d'armements ajouteront le spectre yankee pour les empêcher de désarmer.

D'ailleurs, elles n'en sont pas encore là. Trop de gens ont un intérêt direct, capital, à maintenir leurs rivalités et leur défiance. Au jour même où j'écris, l'Angleterre va commencer la guerre qu'elle voulait, qu'elle cherchait depuis longtemps avec une âpre arrogance. Ce n'est pas que les Boers soient

bien intéressants. Le pays qu'ils occupent, ils en ont détruit ou chassé les premiers habitants, ils s'y rencognent, et leur égoïsme épais le ferme à la pénétration et à la culture européennes. Mais enfin ce n'est pas une raison pour les déposséder de vive force, et l'agression anglaise peut à bon droit indigner ceux qui n'approuvèrent point la main-mise de la France sur Madagascar. Or, la grande majorité de l'opinion anglaise est favorable à la guerre, comme elle était favorable, l'année dernière, à l'idée d'une guerre contre la France. On trouve à Londres une foule toute prête à huer quiconque ose parler de paix, et des meetings s'organisent que ne désavouerait point notre ligue des patriotes. Au Parlement, quand le ministre parle des provocations du Transvaal, la majorité l'écoute avec une crédulité toute patriotique. Seulement le militarisme des Anglais n'est pas de la sorte du nôtre. L'Anglais veut la guerre quand elle est utile à ses intérêts, ou quand son amour-propre national est engagé. Et comme il est imbu de la déplorable théorie de la race supérieure, il croit légitime et en quelque sorte obligatoire d'étendre au monde son empire. Mais il n'a pas de tendance à faire une idole, un fétiche, de l'outil militaire dont il se sert. Un général vainqueur est largement payé, et puis c'est tout. On le considère comme un industriel qui a livré sa commande au jour fixé, en produits de bonne qualité, qui a reçu son dû et envers qui l'on est quitte. Personne n'a l'idée de le prendre pour un être d'essence supérieure. Encore moins de lui attribuer, aux dépens de ses contemporains, de spéciales prérogatives. Aussi les Anglais peuvent-ils avoir des généraux qui font correctement et habilement leur métier.

Ici, nous sommes obligés, pour chaque mission

qui signale des chefs militaires, nous sommes obligés d'en choisir de médiocres ou d'incapables, car il faut toujours redouter le stupide engouement dès foules, et l'astuce des habiles, qui mettraient vite un homme de valeur à même de mésuser de sa popularité. Et voici que cette précaution devient insuffisante. Après avoir connu, voici quelque dix ans, le glorieux général qui n'avait rien fait du tout, nous commençons à connaître les glorieux généraux, colonels et même capitaines chamarrés de toutes les infamies depuis le faux jusqu'à l'assassinat inclusivement. Ce sont là les cas nouveaux, les accidents derniers du mal militariste dont je parlais en commençant. Nous avons vu promulguer le dogme de l'infaillibilité militaire, et les écrivains nationalistes se sont mis à prêcher, à l'égard des chefs, la plus prostrée de toutes les latries. Leur style avait des pâmoisons en parlant de « notre armée adorée », et plus turpide se dévoilait l'indigence des idoles, plus aplati se vautrait l'agenouillement. L'affaire de Madagascar, l'affaire Dreyfus, l'affaire Marchand, l'affaire Voulet-Chanoine sont inséparables à ce point de vue et portent en elles un même enseignement.

L'histoire de l'expédition de Madagascar mériterait, si les documents étaient accessibles, d'être écrite dans son ensemble, imprimée à des millions d'exemplaires, distribuée à bas prix, ou pour rien, dans les régions où ne pénètre que le *Petit Journal*. La façon dont cette campagne fut conçue, discutée, préparée, conduite, terminée, exploitée, présente la série complète de toutes les sottises et de toutes les infamies. La patience avec laquelle le peuple français souffrit cette honte est un signe inquiétant d'inconscience. — Sur la protestation — combien timide — d'un député, un ministre de la guerre, le Cavaignac,

a pu parler de loi d'airain et de considérations supérieures, sans qu'un vent d'indignation et de colère douloureuse ne le balayât. Considérations supérieures, les tripotages des marchés et des transports, les convoitises rivales de la guerre et de la marine, les rancunes féroces de la marine dépossédée, l'itinéraire par Majunga, les voitures Lefebvre, la route ossuaire, les ambulances sans remèdes. Et sept mille hommes sont morts là-bas, et ceux qui s'obstinaient à vivre, les moribonds fiévreux que réclamaient les hôpitaux voisins de l'île Bourbon, on les entassait dans les entreponts brûlants des navires, on les trimbalait sous le soleil de la mer Rouge, et on les jetait sur les quais de Toulon et de Marseille, squelettes grelottant et titubant de faiblesse, hommes de vingt-cinq ans qui pesaient vingt-sept kilos. Loi d'airain, non certes! mais front d'airain du cynique, qui de la tribune jetait un tel défi — non relevé — à la conscience française. Si la France se reprend jamais, c'est à Sathonay, au lieu même où fut le troupeau réuni et marqué pour la boucherie, que s'élèvera le monument expiatoire voué aux victimes de Madagascar. Et à bon droit cette fois, on pourra graver sur la stèle : Gallia pœnitens !

Ne croyez pas que les organisateurs responsables de cette hécatombe aient eu quelque pudeur ; ils ont poitriné de plus belle : et les écrivains du nationalisme ont claironné leur gloire : comme ils ont claironné celle des bourreaux de Dreyfus, sonnant plus haut et plus clair à chaque infamie découverte. Chaque mensonge, chaque calomnie, chaque faux, chaque guet-apens, était salué d'une nouvelle fanfare, de plus en plus éclatante, de plus en plus aiguë, si bien que l'auditeur finissait par se demander s'il rêvait, et que l'indignation faisait place à l'ahu-

rissement. Les mêmes charlatans entreprirent l'apothéose du commandant Marchand et, de mémoire de banquiste, nulle ne fut mieux réussie. On commence à entrevoir la vérité sur ces expéditions africaines. D'ailleurs une lettre d'un des sous-officiers de Marchand, publiée en 1897, donne de curieux détails sur la façon dont l'héroïque explorateur comprenait le recrutement de ses porteurs indigènes, et il faut noter que cette lettre n'excita dans la masse du public aucune indignation. On regarde de travers les esprits étroits et chagrins à qui le meurtre, la mutilation, le viol, le pillage, l'incendie ne paraissent pas des actes de saine vigueur et de virile énergie. La masse nationaliste est bien dressée par ses éducateurs ordinaires. Je me souviens d'un roman, publié comme par hasard par le *Petit Journal*, et qui se passait dans la brousse. L'auteur, j'ai oublié son nom, avait intercalé dans son intrigue le récit d'une expédition récente et, à un moment donné, il guillemettait son texte et avertissait en note qu'il citait le journal authentique d'un officier, témoin oculaire. On y lisait des choses comme ceci : Après un combat, les mauvais nègres — ceux qu'on pourchassait — s'enfuient; les bons nègres — ceux qui conduisaient les officiers — les poursuivent. Traqués de toutes parts, les fuyards finissent par s'enliser dans un ravin marécageux d'où ils ne se peuvent arracher. Les poursuivants les rejoignent. Un caporal haoussa arrive le premier, il s'arrête sur le bord, il s'installe sur un tronc d'arbre qui surplombe, souffle, allume sa pipe, regarde au-dessous de lui grouiller les têtes qui émergent de l'eau boueuse, à quelques mètres de son fusil, compte les cartouches qui lui restent, dix-sept, et alors, dit le texte, il « s'offre les joies d'un tiré vraiment royal ». J'ai retenu la phrase, elle en

vaut la peine. Quand un public a été nourri de pareille littérature pendant le temps convenable, il est à point. Aussi les explorateurs pacifiques, isolés, n'ont qu'un succès d'estime. Il y a quelques années un Français, le capitaine de la marine marchande Trivier, accomplit le premier, je crois, la traversée complète de l'Afrique, de l'Océan Indien à l'Atlantique. Le même voyage que Marchand, en sens inverse. Il n'avait avec lui qu'un compagnon européen qui périt en route, et deux serviteurs noirs. Il ne fut nullement glorifié, car il n'avait tué personne.

Mais où la presse nationaliste s'est vraiment surpassée, là où elle a déployé plus de génie encore que pour la trouvaille et l'apologie du faux patriotique, c'est dans l'affaire de Voulet et de Chanoine. Le cas était embarrassant. Voulet avait tué en somme un de ses supérieurs, et la discipline, force principale des armées, n'était pas sans souffrir quelques dommages de cette vivacité. Et pourtant, le moyen de ne pas aimer du fond du cœur ce Voulet si énergique, ce Chanoine si audacieux ? On commence par essayer de nier l'évidence ; ça fait toujours passer une semaine ou deux. Puis on aurait bien voulu tout rejeter sur les deux hommes qui s'étaient offerts à la mort avec une si héroïque simplicité, mais c'était ardu et ingrat. Alors on s'éleva jusqu'à la sublime conception de Voulet persécuté. Le méchant ministre fut traîné dans la boue, qui avait voulu empêcher ce négrier de continuer son innocent commerce. Et surtout, on dauba ferme sur les officiers consciencieux, comme le lieutenant Peteau ou le capitaine Grandeye, qui n'ont pas su qu'en certaines circonstances « seul le silence est grand ». Sans eux, le colonel Klobb serait resté à Tombouctou, et les villages incendiés, les enfants estropiés, les hommes

mutilés, les femmes jetées aux auxiliaires auraient la précieuse consolation d'être ainsi traités non par un outlaw, mais par un brave et loyal officier. Ces militaires, puérilement scandalisés d'actes un peu énergiques, n'ont jamais lu Nietzsche, et ils ne peuvent concevoir que des vertus d'esclaves. Voulet, au contraire, a été lui-même, toujours et jusqu'au bout, a jeté son épée dans la balance, et comme il disposait de six cents fusils, il a péremptoirement démontré au colonel Klobb quel droit était fondé sur cette force. Dans l'espèce, le colonel était le représentant d'idées, de préjugés, de scrupules civils. Voulet était, lui, dans la vraie tradition de la colonisation et de la civilisation militaires, de sorte que, violant en apparence la discipline, il obéissait au contraire à son esprit le plus intime et à son sens le plus profond.

Et, comme l'a fait justement remarquer M. Hanotaux, c'est un jeune mâle. Suivant le savant historien et l'avisé diplomate, l'existence de nombreux jeunes mâles semblables rassure sur les destinées à venir du pays.

On se lasse vite de plaisanter, même tristement, sur de pareils sujets. Sommes-nous donc voués à l'atavisme implacable de la haine et de la violence, et ne pourrons-nous jamais répudier cet héritage ? Est-ce que les progrès scientifiques qui transforment si rapidement le monde matériel, est-ce que les conquêtes morales, infiniment plus lentes, qui modifient petit à petit notre mentalité, n'arriveront jamais à nous débarrasser de cette spéciale barbarie ? Si la loi des recommencements historiques se vérifiait, les premières années du XX^e^ siècle, comme celles du XIX^e^ et du XVIII^e^, seraient teintes de sang. Voici en trois années trois guerres, de Grèce, de Cuba, du Trans-

patriotisme, la vocation belliqueuse s'éveille discrètement vers la trente-cinquième année, mais elle se contient; à la quarantaine, elle s'affirme; passé quarante-cinq ans, elle déborde avec une fougue indomptable. C'est alors que les poètes cacochymes chevrotent des chants de guerre et offrent à la patrie les enfants qu'ils n'ont pas. Mais la masse s'en tient sagement à célébrer les exploits coloniaux; et sans servir jamais, les gigantesques armements continuent à épuiser les ressources des nations, et à entraver les œuvres du travail et de la paix. M. Paul Adam voit en eux une prime d'assurance que les nations se résignent à payer comme garantie de paix. Soit, mais la prime est onéreuse, et l'efficacité de l'assurance n'est pas absolue. Garder en face les unes des autres ces machines effroyables, et d'un tacite accord ne jamais les mettre en jeu, c'est, pour les nations, la première étape de la sagesse. Il en est une seconde. Mais l'espace entre les deux est long à franchir.

MARCEL COLLIÈRE.

SONNETS

LUMIÈRE DU MATIN

A Mademoiselle Odette de Fehl.
Honfleur.

Les lèvres du matin se posent sur les mousses,
Et l'urne de verdure où sourit la clarté
Semble un vase d'amour que tiennent des mains douces,
Où se penche un front pur en un rêve écarté.

Le doux vert lumineux des gazons qui s'éveillent
Rit comme une eau qu'à peine un vent frais vient rider,
Et, sous les doigts naissants, s'exhalent, des corbeilles,
Des parfums que la lune encor semble guider.

Partout, glissent des pas furtifs, tremblent des ailes,
Et des départs de nuit à voix basse s'appellent;
Le bois, comme un timide amour, s'est entr'ouvert;

Et je vois sommeiller, sur la fraîche pelouse,
Que fêtera bientôt la lumière jalouse,
L'exquise étrangeté d'un clair de lune vert.

LE PRINCE EN DEUIL

A Mounet-Sully.

Magnifique et brisé, je vis le Prince en deuil;
En ses yeux froids brillait un feu sombre d'épreuve;
Sur le marbre d'un pont moussu d'humide orgueil,
Il regardait couler le couchant dans le fleuve.

Je le revis plus tard, toujours pâle, moins beau,
Au cimetière où vont nos pas lourds d'infortune;
Il regardait, parfois, épelant un tombeau,
Sur les noms effacés couler le clair de lune.

Je l'ai revu, flétri d'avoir aimé des peines,
Qui tout bas, consolait, avec des larmes vaines,
Une femme pleurant un pâle amour défunt.

Las! sur son front banal les jours pourront s'écrire:
Le voici qui se penche, arbre heureux sans parfum,
Sur un berceau tremblant où gazouille un sourire.

ŒDIPE

Debout au seuil antique où sonna son pas fier,
Où le passé riait au long parfum des voiles,
Sentant sur son cœur sombre au grand tumulte amer
L'immense cécité du ciel semé d'étoiles,

Œdipe va partir, accompagné dans l'ombre
Du souffle rauque et noir de son destin hurlant...

. . . . . .

Un frais toucher de main fait, de son geste sombre,
Sur le mur bleu du soir un long geste tremblant.

Il songe au bruit joyeux des lourds chars triomphants;
Un noir galop muet le renverse et le foule;
Son crime écume aux flancs de sinistres chevaux.

. . . . . .

Il se souvient d'un lit tout parfumé d'amour,
Et, de ses yeux meurtris et lacérés, s'écoule
Le mensonge sanglant de la vie et du jour.

VIRGILE

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

O doux Virgile, en toi je sens tomber le soir ;
Et vois, en le soupir obscur des longues plaines,
L'ombre tomber, des monts où la nuit va s'asseoir,
Comme des bras d'amour lassés d'étreintes vaines.

Je vais partir ; — déjà, la mer entre en mon cœur,
Et s'allongent en moi, dans le trouble des plantes,
Du haut des monts fleuris de paix et de bonheur,
L'immense et vain regret de ces ombres tremblantes.

Vers l'aube où de l'exil la rive se précise,
Je vois glisser aux champs, pleins du soir et de toi,
Le long émoi d'un cœur en sa marche indécise...

En mon départ frémit ta route accoutumée ;
Et de tes vers s'élève, ainsi que d'un bon toit,
En le soir de mon âme une exquise fumée.

LES ARBRES D'EDEN

A Robert de Flers.

Entrecroisant le vert enivrement des branches,
Jaillissant du sol jeune aux fécondes fiertés,
Autour d'eux frémissait le rire des clartés ;
A leurs pieds soupirait l'amour des sources blanches.

L'élan robuste et fier de leur naissante joie
Jetait la terre en fièvre aux cieux profonds et lents :
Tous les arbres où l'aube en bégayant rougeoie,
Tous ceux dont les rameaux portent des nids tremblants.

Or, tandis qu'ils versaient la tendresse de l'ombre,
Tandis que palpitait l'orgueil de leurs sommets,

.....

Déchirant le sol dur d'un enfantement sombre,

S'arrachant à regret des gouffres qui dormaient,
Montait, penchant déjà le deuil de bras sans nombre,
Le Temps, qui devait croître et fleurir à jamais.

L'APPROCHE DU MATIN

Le murmure du rêve au frisson vert des arbres
S'achève. — Je voudrais un cœur à consoler,
En un parc où rirait l'urne lasse des marbres ; —
L'Esprit, au bord du songe, hésite à s'envoler ;

Partout s'éveillent, mus vers la gaîté des toits,
Des pas accoutumés qui parfument les routes ;
Et la fraîcheur du temps qui coule entre mes doigts
Semble ignorer le fleuve aux plaintives déroutes.

Et je vois, dégrisé de mon deuil triomphant,
S'ouvrir la vie ainsi qu'un rire que j'ignore,
Et je viens boire aux jours, comme à la source un faon.

Tandis qu'un reste d'ombre encore se défend,
Résonnant aux clartés de mon âme sonore,
Vers moi, le matin glisse avec des pas d'enfant.

LUCIEN LEGOUIS.

MA PUISSANCE [1]

—

Le droit est l'*esprit de la Société*. Si la Société a une *volonté*, cette volonté constitue le droit : la Société n'existe aussi que par le fait qu'elle exerce sa *domination* sur l'individu, le droit constitue sa VOLONTÉ DE DOMINATION. Aristote dit que l'esprit de justice est l'avantage de la *Société*.

Tout droit existant est un droit — étranger, un droit que l'on Me « donne », qui sert à Me « rendre justice ». Mais aurais-je donc le droit de mon côté par le fait que tout le monde Me donnerait raison? Et pourtant qu'est le droit que j'obtiens dans l'Etat, dans la Société, si ce n'est un droit d'*étranger*? Si un imbécile Me donne raison, Je commence à Me méfier de mon droit; Je ne veux pas être justifié par lui. Et même lorsqu'un sage Me donne raison, le droit n'est pas encore de Mon côté. Mon droit est tout à fait indépendant de la justification de l'insensé ou du sage.

Cependant nous avons aspiré à ce droit jusqu'à présent. Nous cherchons à obtenir justice et, dans ce but, Nous Nous adressons au tribunal. Au quel? A un tribunal royal, papal ou populaire, etc. Le tribunal du Sultan peut-il Me rendre justice autrement que ne l'a ordonné le Sultan? Peut-il me donner raison lorsque Je poursuis un droit qui ne s'accorde pas avec le code du Sultan ?

(1) *L'Unique et sa Propriété* (1883), deuxième partie, livre deuxième, chapitre premier. — Voy. *Mercure de France*, numéros 53 (*Je n'ai mis ma cause en personne*), 56 (*Une Vie humaine*), 59 (*Les Hommes de l'Ancien Temps*), 62 et 63 (*Les Hommes du Temps Nouveau*).

Peut-il, par exemple,Me concéder le droit de haute trahison, qui, au sens du Sultan, n'est pas un droit? Peut-il, comme tribunal de censure, Me donner le droit de la libre manifestation de mon opinion,puisque le Sultan ne veut rien savoir de ce droit qui est *Mon* droit? Qu'est-ce que je cherche donc auprès de ce tribunal? Je cherche le droit du Sultan et non *Mon* droit; Je cherche un — droit *étranger*. Tant que ce droit étranger correspondra au mien, il est évident que Je l'y trouverai.

L'Etat ne permet pas que l'on s'attaque d'homme à homme, il s'oppose au *combat singulier*. Toute rixe est punie sans qu'aucun des combattants n'en appelle à la police, à moins que ce ne soit pas un « Moi » qui se batte avec un « Toi », mais un chef de *famille* qui bâtonne un enfant. La *famille* a le droit de châtier et, en son nom, le père ; Moi, en tant qu'individu, je n'en ai pas le droit.

La *Gazette de Voss* Nous présente l' « Etat légal ». Là tout doit être décidé par un juge et un *tribunal*. La Haute Cour de Censure est pour elle un « tribunal » où l'on « rend justice». Quelle justice? La justice de la censure. Pour reconnaître les jugements de ce tribunal, il faut accepter l'institution de la censure. Pourtant on s'imagine que ce tribunal vous offre une garantie. Certes, une garantie contre l'erreur de chaque censure : il ne fait que protéger le législateur contre une fausse interprétation de sa volonté, mais à l'égard de celui qui écrit sa loi n'en devient que plus inébranlable par « la sainte puissance du droit ».

Pour savoir si oui ou non J'ai raison, il n'y a point d'autre juge que Moi-même. Les autres ne peuvent décider qu'une chose, savoir s'ils donnent leur assentiment à Mon jugement, s'il a pour eux force de loi.

Envisageons la question sous une autre face encore. Je dois respecter le droit du Sultan dans le Sultanat,le droit du peuple dans la République, le droit canon dans les communautés catholiques, etc. Je dois me subordonner à ces droits et les considérer comme sacrés.Un tel « sens de

la justice » et de la « légalité » est si profondément enraciné chez les gens que les plus révolutionnaires parmi ceux d'aujourd'hui veulent Nous soumettre à un nouveau « droit sacré », au « droit de la Société », au droit de l'humanité, au « droit de tous ».Le droit de « tous » doit passer avant *mon* droit. En tant que droit de tous, il serait également mon droit, vu que Je fais partie de tous ; cependant comme ce droit est également le droit des autres et même de tous les autres, Je ne Me sens pas poussé à le maintenir. Je ne le défendrai pas comme le droit de *tous*, mais comme *mon* droit, et chacun n'aura qu'à veiller à se le garantir aussi. Le droit de tous (celui de manger, par exemple) est un droit de chaque individu. Que chacun se garde ce droit intact et tous l'exerceront d'eux-mêmes ; mais que chacun ne veuille pas veiller pour tous, qu'il ne s'empresse pas pour ce droit comme s'il était le droit de tous.

Les réformateurs sociaux nous prêchent un « droit de la Société ». Là l'individu devient esclave de la Société et il n'a raison que lorsque la Société lui *donne* raison, c'est-à-dire lorsqu'il vit d'après les lois de la Société, lorsqu'il est — *loyal*. Que Je sois loyal dans un gouvernement despotique ou dans une « Société » à la Weitling, c'est le manque de justice, puisque dans les deux cas je n'ai pas *mon* droit, mais un droit *étranger*.

Dans les questions de droit, on demande toujours : « Qui ou qu'est-ce qui M'en donne le droit? » Réponse : Dieu, l'amour, la raison, la nature, l'humanité, etc. Non, ce n'est que *ta force*, *ta* puissance qui te donne un droit (ta raison, par exemple, peut te le donner).

Le communisme qui admet que les hommes ont reçu « de la nature des droits égaux », se réfute soi-même par le fait que les hommes n'ont naturellement aucun droit. Car il ne veut pas reconnaître que, par exemple, les parents aient « de par la nature » des droits à l'égard des enfants, et réciproquement les enfants à l'égard des parents : le communisme supprime la famille. La nature ne donne pas de droits aux parents, frères et sœurs, etc. Tout ce

Peut-il, par exemple,Me concéder le droit de haute trahison, qui, au sens du Sultan, n'est pas un droit? Peut-il, comme tribunal de censure, Me donner le droit de la libre manifestation de mon opinion,puisque le Sultan ne veut rien savoir de ce droit qui est *Mon* droit? Qu'est-ce que je cherche donc auprès de ce tribunal? Je cherche le droit du Sultan et non *Mon* droit; Je cherche un — droit *étranger*. Tant que ce droit étranger correspondra au mien, il est évident que Je l'y trouverai.

L'Etat ne permet pas que l'on s'attaque d'homme à homme, il s'oppose au *combat singulier*. Toute rixe est punie sans qu'aucun des combattants n'en appelle à la police, à moins que ce ne soit pas un « Moi » qui se batte avec un « Toi », mais un chef de *famille* qui bâtonne un enfant. La *famille* a le droit de châtier et, en son nom, le père ; Moi, en tant qu'individu, je n'en ai pas le droit.

La *Gazette de Voss* Nous présente l' « Etat légal ». Là tout doit être décidé par un juge et un *tribunal*. La Haute Cour de Censure est pour elle un « tribunal » où l'on « rend justice». Quelle justice? La justice de la censure. Pour reconnaître les jugements de ce tribunal, il faut accepter l'institution de la censure. Pourtant on s'imagine que ce tribunal vous offre une garantie. Certes, une garantie contre l'erreur de chaque censure : il ne fait que protéger le législateur contre une fausse interprétation de sa volonté, mais à l'égard de celui qui écrit sa loi n'en devient que plus inébranlable par « la sainte puissance du droit ».

Pour savoir si oui ou non J'ai raison, il n'y a point d'autre juge que Moi-même. Les autres ne peuvent décider qu'une chose, savoir s'ils donnent leur assentiment à Mon jugement, s'il a pour eux force de loi.

Envisageons la question sous une autre face encore. Je dois respecter le droit du Sultan dans le Sultanat,le droit du peuple dans la République, le droit canon dans les communautés catholiques, etc. Je dois me subordonner à ces droits et les considérer comme sacrés. Un tel « sens de

la justice » et de la « légalité » est si profondément enraciné chez les gens que les plus révolutionnaires parmi ceux d'aujourd'hui veulent Nous soumettre à un nouveau « droit sacré », au « droit de la Société », au droit de l'humanité, au « droit de tous ».Le droit de « tous » doit passer avant *mon* droit. En tant que droit de tous, il serait également mon droit, vu que Je fais partie de tous ; cependant comme ce droit est également le droit des autres et même de tous les autres, Je ne Me sens pas poussé à le maintenir. Je ne le défendrai pas comme le droit de *tous*, mais comme *mon* droit, et chacun n'aura qu'à veiller à se le garantir aussi. Le droit de tous (celui de manger, par exemple) est un droit de chaque individu. Que chacun se garde ce droit intact et tous l'exerceront d'eux-mêmes ; mais que chacun ne veuille pas veiller pour tous, qu'il ne s'empresse pas pour ce droit comme s'il était le droit de tous.

Les réformateurs sociaux nous prêchent un « droit de la Société ». Là l'individu devient esclave de la Société et il n'a raison que lorsque la Société lui *donne* raison, c'est-à-dire lorsqu'il vit d'après les lois de la Société, lorsqu'il est — *loyal*. Que Je sois loyal dans un gouvernement despotique ou dans une « Société » à la Weitling, c'est le manque de justice, puisque dans les deux cas je n'ai pas *mon* droit, mais un droit *étranger*.

Dans les questions de droit, on demande toujours : « Qui ou qu'est-ce qui M'en donne le droit? » Réponse : Dieu, l'amour, la raison, la nature, l'humanité, etc. Non, ce n'est que *ta force*, *ta* puissance qui te donne un droit (ta raison, par exemple, peut te le donner).

Le communisme qui admet que les hommes ont reçu « de la nature des droits égaux », se réfute soi-même par le fait que les hommes n'ont naturellement aucun droit. Car il ne veut pas reconnaître que, par exemple, les parents aient « de par la nature » des droits à l'égard des enfants, et réciproquement les enfants à l'égard des parents : le communisme supprime la famille. La nature ne donne pas de droits aux parents, frères et sœurs, etc. Tout ce

principe révolutionnaire ou babouviste (1) repose en général sur une conception religieuse, c'est-à-dire fausse. Qui donc saurait parler de « droit » lorsqu'il ne se place pas au point de vue religieux? L'idée de « droit » n'est-elle pas une idée religieuse, c'est-à-dire quelque chose de sacré? « *L'égalité des droits* » telle que l'a établie la Révolution n'est qu'une autre forme de l'« égalité chrétienne », de l' « égalité des frères, des enfants de Dieu, des chrétiens », etc., en un mot la *fraternité* (2). Toutes les questions de droit méritent d'être stigmatisées avec les paroles de Schiller :

> « Depuis des années je me sers de mon nez pour sentir;
> En ai-je donc vraiment le droit, irréfutablement? »

Lorsque la Révolution fit de l'égalité un « droit », elle se réfugia sur le terrain religieux, dans la région de ce qui est sacré, dans la région de l'idée. C'est de là que vient depuis lors la lutte pour les « droits de l'homme sacrés et inaliénables ». Contre « l'éternel droit de l'homme » on fait naturellement valoir, et cela avec autant de justesse, « le droit acquis de ce qui existe » : droit contre droit, l'un par l'autre taxé d' « injustice ». Cette *querelle de droit* se poursuit depuis la Révolution.

Contre les autres vous voulez « avoir le droit pour vous ». Vous ne le pouvez pas, car auprès d'eux vous aurez toujours tort; car ils ne seraient pas vos adversaires si, eux aussi, n'avaient pas « le droit pour eux »; ils vous donneront toujours tort. Mais votre droit n'est-il pas à côté de celui des autres un droit plus haut, plus grand, plus puissant? Nullement! Votre droit n'est pas plus puissant si vous n'êtes pas vous-même plus puissant. Les sujets chinois ont-ils un droit à la liberté? Donnez-leur donc la liberté et vous verrez dans la suite combien vous vous êtes mépris; c'est parce qu'ils ne savent pas utiliser la liberté qu'ils n'y ont point droit, ou plus exactement

(1) Cf. : « *Le Communisme en Suisse* », *rapport de commission*, p. 3 (Note de Stirner).

(2) *Fraternité*, en français dans le texte.

parce qu'ils n'ont point la liberté, le droit à la posséder leur manque. Les enfants n'ont pas droit à l'émancipation, puisqu'ils ne sont pas majeurs, c'est-à-dire puisqu'ils sont des enfants. Les peuples qui se laissent garder en état de tutelle n'ont pas droit à l'émancipation; s'ils cessaient d'être sous tutelle, alors seulement ils auraient le droit d'être émancipés. Cela ne veut pas dire autre chose que : si tu as la *puissance* d'être une chose, tu en as aussi le *droit*. Je fais découler de moi-même tout droit et toute justification ; je suis *autorisé* à faire tout ce qui est en Mon pouvoir. Je suis autorisé à renverser Zeus, Jéhovah, Dieu, etc., pour peu que J'en sois capable ; si Je ne le puis pas, ces dieux garderont toujours contre Moi leur droit et leur puissance, mais Moi Je craindrai leur droit et leur puissance, dans une impuissante « crainte de Dieu », je garderai leurs commandements, et dans tout ce que je ferai d'après *leur* droit, en croyant bien faire, J'agirai à peu près comme ce garde-frontière russe qui fait feu sur les suspects en fuite, pour obéir à « une autorité supérieure », pour commettre un crime « par justice ». Mais Moi aussi, Je suis autorisé par Moi-même à tuer, pour peu que Je ne Me l'interdise pas, pour peu que Je ne craigne pas le crime comme une « injustice ». Cette idée fait le fond d'une poésie de Chamisso, *la Vallée du crime*, où un vieux criminel indien arrache l'admiration à un blanc dont il a assassiné les compagnons. Seul, Je n'ai pas le droit de faire ce que Je ne fais pas de propos délibéré, ce à quoi Je ne M'autorise pas.

C'est Moi qui décide si ce que Je fais, en Moi-même, Me semble être juste ; en dehors de Moi il n'y a point de droit. Dès que Je trouve une chose juste, elle devient juste. Possible qu'elle ne le soit pas pour les autres ; mais cela est leur affaire, ce n'est point la mienne ; qu'ils se défendent comme ils peuvent. Et si une chose paraissait injuste au monde entier et qu'elle Me paraisse juste, c'est-à-dire que J'en aie le désir, l'opinion du monde entier Me serait indifférente. C'est ainsi qu'agit chaque individu qui sait s'estimer soi-même, chacun dans la mesure où il est

égoïste, car la force passe avant le droit et cela — de plein droit.

Puisque « de nature » Je suis un homme, J'ai un droit égal à la jouissance de tous les biens, dit Babeuf. Ne devrait-il pas dire aussi : puisque Je suis « de nature » un prince premier-né, J'ai un droit au trône ? Les droits de l'homme et les « droits acquis » reviennent au même, Je veux dire à la *nature*, qui Me *donne* un droit, à la *naissance* (et aussi à l'héritage, etc.). Je suis né homme signifie exactement la même chose que Je suis né fils de roi. L'homme naturel n'a qu'un droit naturel, puisqu'il a un pouvoir et des prétentions naturels : il a un droit de naissance et des prétentions de naissance. La *nature* cependant ne peut pas Me qualifier, c'est-à-dire Me donner le pouvoir pour ce à quoi seul Mon action me qualifie. Lorsque l'enfant royal se place au-dessus des autres enfants, il accomplit déjà un acte qui lui assure l'avantage, et lorsque les autres enfants approuvent et reconnaissent cet acte, ils se rendent dignes d'être des — sujets.

Que ce soit la nature qui Me donne un droit, ou bien Dieu, ou bien le choix du peuple, c'est toujours le même droit *étranger*, c'est un droit que je ne M'accorde ni ne M'arroge.

Ainsi parlent les Communistes : chez les hommes un travail égal mérite une jouissance égale. Autrefois l'on soulevait la question si les « vertueux » ne devaient pas être « heureux » sur la terre. Les juifs concluaient en effet ainsi : « Pour que tu sois heureux sur la terre. » Non, ce n'est pas le travail égal, mais la jouissance égale qui mérite la jouissance égale. Jouis et tu auras le droit de jouir. Mais si tu as travaillé et si tu te laisses dérober la jouissance, ce sera — « bien fait pour toi ».

Si vous *prenez* la jouissance, elle est votre droit ; mais si, par contre, vous ne faites qu'aspirer après elle sans vous en emparer, elle demeure avant comme après un « droit acquis » de ceux qui ont le privilège de la jouissance. C'est *leur* droit, comme ce serait le *vôtre* si vous alliez de l'avant.

La lutte pour le « droit de propriété » oscille en mouvements violents. Les Communistes prétendent (1) : «La terre appartient de droit à ceux qui la cultivent et les produits du sol aux producteurs. » Je pense qu'ils sont la part de celui qui sait les prendre et ne s'en laisse pas frustrer. S'il accapare la terre, non seulement elle lui appartient, mais il en a aussi le droit de possession. Ceci est le *droit égoïste*, c'est-à-dire que ce qui *Me va* est mon droit.

Autrement le droit serait illusoire. Le tigre qui M'attaque a raison et Moi qui l'abats j'ai également raison. Ce n'est pas Mon droit que je garde contre lui, mais Ma personne.

Le droit humain n'étant qu'un droit accordé, ce sera toujours un droit que les hommes se donnent réciproquement, qu'ils se « concèdent ». Si l'on concède aux enfants nouveau-nés le droit à l'existence, ils auront le droit ; si on ne leur concède pas, comme c'était le cas chez les Spartiates et les anciens Romains, ils ne l'auront pas. Car seule la Société peut le leur donner, le leur « concéder », d'eux-mêmes ils ne peuvent pas le prendre. On objectera que les enfants ont quand même « de nature » le droit à exister ; les Spartiates ne faisaient que se refuser à l'*acceptation* de ce droit. Ce qui revient à dire qu'ils n'avaient pas de droit à cette acceptation, tout aussi peu qu'ils avaient le droit de la faire reconnaître par les bêtes fauves auxquelles on les jetait.

On parle tant du *droit de naissance* et on se plaint :

> « Du droit qui est né avec nous,
> Il n'est malheureusement pas question... »

Quel serait donc ce droit qui serait avec Moi ? Le droit au majorat ? Le droit à monter sur le trône ou à jouir d'une existence noble ? —ou bien encore, puisque je suis né de parents pauvres, d'avoir une bourse à l'école et de m'habiller grâce aux aumônes, pour gagner enfin, dans les mines de charbons ou devant les métiers à tisser,

(1) A Becker : *Volksphilosophie*, pages 22 et suiv.

mon pain et mon hareng ? Ne sont-ce pas là des droits de naissance, des droits qu'avaient mes parents et qu'ils ont transportés sur Moi ? Vous dites : non, vous prétendez que ce ne sont là que des droits abusifs, des droits que vous cherchez à supprimer par de *véritables droits de naissance*. Pour fonder vos prétentions, vous revenez au plus simple et vous affirmez que, de naissance, chacun est *égal* à chacun, chacun est un *homme*. Je vous accorde volontiers que tout homme est né homme et que par conséquent les nouveau-nés sont *égaux* en cela. Pourquoi le sont-ils ? Simplement parce qu'ils ne se montrent et n'agissent pas encore autrement que comme — de simples *enfants des hommes*, de petits hommes nus. Mais les voilà déjà bien différents de ceux qui ont déjà fait quelque chose par eux-mêmes, de ceux qui ne sont plus de simples « enfants des hommes », mais — des enfants de leurs propres œuvres. Ceux-ci possèdent bien plus que des droits de naissance : ils ont *acquis* des droits de l'homme reçus de naissance, et des droits dûment acquis. Réclamez-vous toujours de vos droits de naissance, on ne manquera pas de vous opposer les droits bien acquis. Tous deux se trouvent sur le « terrain du droit », car chacun des deux a un « droit » contre l'autre, l'un le droit de naissance, le droit naturel, l'autre le droit conquis ou « bien acquis ».

Si vous demeurez sur le terrain du droit, vous en resterez à l'ergoterie. Les autres ne peuvent pas vous donner votre droit, ils peuvent seulement vous « rendre justice ». Celui qui a le pouvoir a aussi le droit ; si vous n'avez pas l'un vous n'aurez pas non plus l'autre. Est-ce si difficile de conquérir cette sagesse ? Voyez donc les puissants et leurs actions ! Il est bien entendu que nous ne parlons ici que de la Chine et du Japon. Essayez donc, vous autres Chinois, vous autres Japonais, essayez de leur donner tort et vous verrez comme ils vous traîneront en prison. Celui qui voudrait s'opposer à leur droit n'aurait qu'un seul moyen à sa disposition, celui de la force. S'il arrive à leur enlever leur *puissance*, il

leur aura *vraiment* donné tort, il les aura privés de leur droit ; dans l'autre cas il lui faudra se contenter de cacher son mécontentement, faute de passer pour un fou trop prompt à se faire entendre.

En un mot, ne vous informez ni du droit des Chinois et des Japonais, ni surtout du droit « que l'on tient de naissance », alors vous n'aurez pas besoin non plus de vous-enquérir du droit dûment acquis.

Devant les autres vous reculez d'effroi, parce que vous croyez voir auprès d'eux le *fantôme du droit* qui apparaît comme une déesse des luttes homériques pour combattre à leurs côtés. Que faites-vous? Vous jetez la lance. Non, vous rôdez çà et là pour gagner le fantôme à votre cause, pour qu'il lutte à vos côtés : vous recherchez la faveur du spectre. Un autre se demanderait simplement: Est-ce que Je veux ce que veut mon adversaire ? — « Non ! » Eh bien ! que mille démons et mille dieux combattent pour lui, Je frappe quand même !

L'« État légal », tel que le représente entre autres la *Gazette de Voss*, demande que les fonctionnaires ne puissent être destitués que par des *juges* de leurs fonctions, et non par l'*administration*. Vaine illusion ! S'il était ordonné par la loi qu'un fonctionnaire rencontré en état d'ivresse fût passible de perdre son emploi, les juges, sur la déposition des témoins, seraient forcés de le condamner, etc. En un mot, il suffirait que le législateur indiquât exactement toutes les causes imaginables qui entraînent la perte de l'emploi, fussent-elles même ridicules (par exemple : rire au nez de ses supérieurs, s'abstenir d'aller à l'église tous les dimanches, ne pas prendre part à la communion tous les mois, faire des dettes, avoir de mauvaises fréquentations, manquer de décision, — le législateur pourrait peut-être soumettre ces faits à un tribunal d'honneur —), pour que le juge n'ait qu'à examiner si l'accusé s'est « rendu coupable de ces délits » et, une fois la preuve faite, il n'aurait qu'à prononcer sa révocation « par voie de justice ».

Le juge est perdu dès qu'il cesse d'agir *automatique-*

ment, dès qu'il quitte les règles juridiques. Alors il a seulement encore son opinion comme tout autre, et s'il juge d'après cette *opinion*, son jugement n'est plus un *acte* de son *ministère;* en tant que juge, il n'a le droit de juger que d'après la loi. Je mets bien au-dessus de tout cela les vieux Parlements français qui examinaient eux-mêmes ce qui était justice et ne voulaient enregistrer qu'en toute connaissance de cause. Ceux-là du moins jugeaient d'après leur propre droit et ne se prêtaient pas à être les machines du législateur, quoique, comme juges, ils fussent forcés de devenir leurs propres machines.

On dit que la peine est le droit du criminel. Cependant l'impunité est également un droit. Si son entreprise lui réussit ; le criminel est dans son droit, si elle ne réussit pas, on lui applique également le droit. Comme on fait son lit on se couche. Si quelqu'un s'expose témérairement au danger, il nous arrive de dire : c'est bien fait, il l'a voulu. Mais s'il terrassait le danger, si sa *puissance* était victorieuse, il aurait le *droit* de son côté. Si un enfant joue avec un couteau et se blesse, c'est bien fait ; mais s'il ne se blesse pas, c'est bien fait également. Justice est donc faite au criminel quand il subit ce qu'il a risqué ; pourquoi s'y est-il risqué, alors qu'il en connaissait les suites possibles! Mais la peine que nous lui infligeons est seulement notre droit et non le sien. Notre droit réagit contre le sien, et il « a tort » parce que — nous avons le dessus.

★

Ce qui est justice, ce qui est la loi dans une Société s'exprime dans la *Loi*.

Quelle que soit la Loi, il faut qu'elle soit respectée par le citoyen loyal. C'est ainsi que l'on vente le sens de la justice dans la vieille Angleterre. Comme dit Euripide (*Oreste*, 412) : « Nous servons les dieux, quels que soient les dieux. » La Loi *à tout prix*, Dieu *à tout prix*. C'est là que nous en sommes aujourd'hui.

On s'applique à distinguer la Loi de l'ordre arbitraire, de l'ordonnance : la Loi émane toujours d'une autorité justifiée. Or une loi sur les actions humaines (la Loi morale, la Loi sociale) est toujours la *manifestation d'une volonté*, donc un ordre. Oui, même si Je Me prescrivais ma loi à Moi-même, ce serait toujours seulement Mon propre ordre auquel Je pourrais Me soustraire d'un moment à l'autre. Quelqu'un peut déclarer ce qu'il veut permettre, donc interdire le contraire par une loi et considérer comme ses ennemis ceux qui enfreignent cette loi ; mais personne ne peut disposer de *Mes* actes, personne ne peut prescrire ce que Je dois faire et M'imposer une loi. Je suis obligé de Me laisser traiter en ennemi par lui, mais Je n'ai pas besoin de le laisser agir avec Moi selon son bon plaisir, comme si J'étais sa *créature*, ni d'accepter comme ligne de conduite sa raison ou sa déraison.

Les États ne durent que tant qu'il y a une *volonté dominante*, et que cette volonté correspond aux volontés particulières. La volonté du maître fait Loi. A quoi te servent tes lois si personne ne les observe, à quoi tes ordres si personne ne se laisse commander? L'Etat ne peut renoncer à sa prétention de régler la volonté de l'individu, de spéculer sur cette volonté et d'y compter. Pour lui il est indispensable que personne n'ait sa *volonté propre :* si quelqu'un l'avait, l'Etat devrait l'exclure (l'enfermer, l'exiler, etc.) ; si tous avaient cette volonté propre ils supprimeraient l'État. On ne peut se figurer l'Etat sans domination et sans servitude (sujétion) ; car il faut que l'État soit le maître de tous ceux qui le composent et cette volonté s'appelle « volonté de l'État ».

Celui qui, pour subsister, a besoin de compter sur le manque de volonté des autres est une créature des autres, comme le maître est une créature du serviteur. Si la soumission cessait, c'en serait fait de la domination.

Ma propre volonté est la destruction de l'Etat, c'est pourquoi Ma volonté est stigmatisée sous le nom « d'entêtement ». La volonté propre et l'État, deux puissan-

ces qui se haïssent à mort, c'est pourquoi il n'y aura jamais entre elles de « paix éternelle ». Tant que l'État se maintient, il représente la volonté propre, son adversaire perpétuel, comme irraisonnable, méchante,etc., et la volonté propre se le laisse dire, et puisqu'elle se le laisse dire elle est vraiment déraisonnable : elle n'a pas encore conscience d'elle-même, elle ne possède pas encore le sentiment de sa dignité, donc elle est incomplète, facilement enjôlée, etc.

Tout Etat est une *despotie*, quel que soit le despote, qu'il y en ait un ou plusieurs, comme on pourrait se le figurer dans une république où tous sont les maîtres, où l'un tyrannise l'autre. Ceci est le cas chaque fois qu'une loi, expression de la volonté d'une assemblée, doit être dorénavant la *Loi* de chaque individu, une loi à laquelle il *doit l'obéissance*, envers laquelle il a le devoir de l'obéissance. Même en s'imaginant le cas où chaque individu qu'impose le peuple aurait exprimé la même volonté et que par ce fait on aurait obtenu une complète « unité de volonté », la chose n' en demeurerait pas moins la même. Ne me serais-je pas lié à une volonté d'hier, aujourd'hui et dans l'avenir ? Dans ce cas, Ma volonté serait *figée*. Maudite *stabilité!* Car Ma créature, une expression définie de Ma volonté, serait devenue Mon maître. Mais Moi, le créateur, je serais entravé dans Ma volonté, dans Mon flot, et dans ma dissolution. Puisque hier J'étais fou, il Me faudrait le rester durant toute Ma vie. Voilà pourquoi, dans la vie sociale, Je suis tout au plus un esclave de Moi-même. Hier J'ai voulu ; c'est pourquoi aujourd'hui Je suis sans volonté, hier j'agissais volontairement, aujourd'hui j'agis involontairement.

Comment faut-il changer cela ? En ne reconnaissant pas de *devoir*, c'est-à-dire en ne Me *liant* pas, en ne Me laissant pas lier. Si Je n'ai pas de devoir, Je ne connais pas non plus de loi.

« Pourtant on voudra Me lier ! » Personne ne peut lier Ma volonté et Mon aversion (1) reste libre.

(1) Jeu de mot sur *Wille* (volonté) et *Widerwille* (aversion).

« Tout irait sens dessus dessous si chacun pouvait faire ce qu'il veut ! » Qui donc dit que chacun peut tout faire? Pourquoi es-tu donc là, toi qui n'as pas besoin de tout accepter? Garde-toi et personne ne te fera rien! Celui qui voudra briser ta volonté aura à faire à toi et sera ton *ennemi*. Traite-le en ennemi. Et si tu as derrière toi quelques millions d'hommes pour te protéger, vous serez une puissance imposante et la victoire vous sera facile. Même si, en tant que puissance, vous en imposez à votre adversaire, vous ne serez quand même pas pour lui une autorité sacrée, à moins qu'il ne soit le mauvais larron. Il ne vous doit ni respect ni autorité quoiqu'il soit forcé de s'incliner devant votre pouvoir.

Nous avons l'habitude de classer les Etats selon la manière dont le « pouvoir supérieur » est distribué. Si un seul individu détient le pouvoir — monarchie; si c'est tout le monde — démocratie, etc. Donc pouvoir supérieur exercé contre qui? Contre l'individu et sa « volonté propre ». L'Etat exerce le « pouvoir », l'individu n'en a pas le droit. La conduite de l'Etat, c'est la violence et il appelle sa puissance « droit », la puissance de l'individu « crime ». Crime, voilà donc la puissance de l'individu et ce n'est que par le crime qu'il brise la puissance de l'Etat, lorsqu'il croit que l'Etat n'est pas au-dessus de lui, mais lui au-dessus de l'Etat.

Je pourrais aussi, si Je voulais agir d'une façon ridicule, comme un homme bien pensant, vous avertir de ne pas faire de lois qui entravent Mon évolution, Mon action propre, Ma création propre. Je ne vous donne pas ce conseil. Car si vous le suiviez vous agiriez déraisonnablement et Je perdrais tout mon avantage. Je ne vous demande rien du tout, car quoi que Je puisse demander vous resteriez et vous devriez rester quand même des législateurs autoritaires, parce qu'un corbeau ne saurait chanter, ni un brigand vivre sans brigandage. Je demande plutôt à ceux qui veulent être des égoïstes ce qu'ils considèrent comme plus égoïste, se laisser prescrire des lois par vous et respecter celles qui ont été don-

nées — ou bien la *résistance*, oui même la complète désobéissance. De bonnes gens prétendent que les lois ne doivent ordonner que ce qui est considéré comme juste par le sentiment du peuple. Mais que M'importe ce qui est du peuple et appartient au peuple? Le peuple en voudra peut-être aux blasphémateurs, donc il faut une loi contre le blasphème. Dois-je pour cela M'abstenir de blasphémer? Cette loi doit-elle être pour Moi plus qu'un « commandement »? Je vous demande un peu!

Toutes les formes de gouvernement partent simplement du principe que tout pouvoir appartient à l'*ensemble du peuple*. Car à aucune d'elles ne manque cet appel à la masse et le despote, tout aussi bien que le président, ou une aristocratie quelconque agissent « au nom de l'Etat ». Ils sont en possession du « pouvoir de l'Etat » et il est tout à fait indifférent de savoir qui l'exerce, le peuple dans *son ensemble* (si cela était possible) ou bien seulement des représentants de la masse, qu'ils soient nombreux comme dans les aristocraties ou qu'il n'y en ait qu'un comme dans les monarchies. Toujours la masse se trouve au-dessus de l'individu, elle a une puissance qui la *justifie*, qui est le *Droit*.

En face de la sainteté de l'Etat, l'individu n'est qu'un vase d'impureté plein d'orgueil, de méchanceté, de moquerie et de frivolité dès qu'il ne trouve pas ce sanctuaire digne de vénération. La *présomption* spirituelle des serviteurs de l'Etat a des punitions exquises pour « l'orgueil » anti-spirituel.

Lorsque le gouvernement considère comme punissables tous les jeux que se permet l'esprit contre l'Etat, les libéraux modérés viennent vous dire: la fantaisie, la satire, les traits d'esprit, l'humour doivent avoir le droit de se répandre et le *génie* doit jouir de sa liberté. *Individuellement* non, mais en tant que *génie* l'homme doit être libre. L'Etat, ou bien le Gouvernement au nom de l'Etat peut donc répondre de son plein droit: Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. La fantaisie, l'esprit, en un mot la parodie gouvernementale a de tous temps miné

les Etats: elle n'a rien d' « innocent ». Et quelle limite tracerait-on entre la « blague » coupable et la « blague » innocente? A cette question les modérés entrent dans un grand embarras et tout se réduit à prier le gouvernement de ne pas être si *susceptible*, de ne pas flairer des méchancetés dans les choses innocentes et d'être, en général, un peu plus « tolérant ». La susceptibilité exagérée est en effet une faiblesse et l'éviter peut être une louable vertu; pourtant, en temps de guerre, on ne peut pas avoir de ménagements et ce qui peut être autorisé en des temps calmes cesse d'être permis dès que l'état de siège est proclamé. Et puisque les libéraux bien-pensants sentent cela, ils s'empressent de déclarer qu'avec « le loyalisme du peuple » il ne saurait y avoir de danger. Mais le gouvernement sera plus sage et on ne lui en fera pas accroire sur ce point. Il sait trop bien comment on nourrit quelqu'un de belles paroles et il ne se contentera pas de ce plat qu'on ne lui sert que pour la montre.

Pourtant on veut avoir une place pour ses jeux, car on est un enfant et on ne peut pas être aussi posé qu'un vieux : jeunesse n'a point de vertu.

Ce n'est que pour ces jeux, pour ces quelques heures de joyeuses gambades que l'on se met à marchander. On demande seulement que l'Etat ne se montre pas, comme un vieillard morose, trop grognon. Il doit permettre quelques « Fêtes des Fous et de l'Ane » telles que les autorisait l'Eglise au Moyen-âge. Hélas! les temps sont passés où il pouvait laisser faire sans danger. Quand maintenant on laisse les enfants en *liberté*, loin de la verge pendant une heure, ils ne veulent pas rentrer dans leur *cellule*. Car la liberté n'est plus maintenant un *compliment* de la cellule, plus une *récréation* rafraîchissante, elle est l'*opposé* de la cellule,un *aut—aut*. En un mot, ou bien l'Etat ne doit rien permettre, ou bien il doit consentir à tout et disparaître. Il doit être suprasensible, ou bien insensible comme un moribond. C'en est fait de la tolérance. S'il tend le petit doigt, on lui prend toute la main. Il n'y a plus là de quoi « plai-

santer », et toute plaisanterie, tout trait d'esprit, tout humour, etc., devient amère réalité.

Les criailleries des « progressistes » qui demandent la liberté de la presse se tournent contre leurs propres principes, contre leur véritable *volonté*. Ils veulent ce qu'ils ne *veulent* pas, c'est-à-dire qu'ils désirent, qu'ils aimeraient bien. C'est pourquoi ils abandonnent si facilement leurs idées lorsque la liberté de la presse apparaît, alors ils demandent la censure. Bien entendu! Pour eux aussi l'Etat est sacré, il ne faut pas toucher aux « mœurs » etc... Ils ne font que se conduire comme des gamins mal élevés, comme des enfants malins qui cherchent à exploiter la faiblesse des parents. Papa Etat doit leur permettre de dire bien des choses qui ne lui plaisent pas, mais par un regard sévère il a le droit de censurer leur bavardage indiscret. S'ils reconnaissent en l'Etat leur père, il faut qu'en sa présence ils acceptent la censure de leurs discours, tels des enfants.

★

Si tu te laisses donner raison par un autre, il faut aussi que tu te laisses donner tort; si tu obtiens de lui justification et récompense, attends-toi aussi à l'accusation et à la punition. La justice est accompagnée de l'injustice, la légalité du *crime*. Qu'es-tu? — Tu es un — *criminel!*

« Le criminel est le crime propre à l'Etat », dit Bettina (1). On peut admettre cette parole quoique Bettina ne l'entende pas exactement ainsi. Dans l'Etat, le Moi déchaîné, le Moi comme Je l'entends, tel qu'il n'appartient qu'à Moi, n'arrive pas à sa réalisation. Tout Moi est de naissance un criminel à l'égard du peuple et de l'Etat. C'est pourquoi l'Etat surveille réellement tout le monde, en chacun il voit un — égoïste, et il craint les

(1) *Dies Buch gehœrt dem Kœnig* (« *Ce livre appartient au Roi* »), p. 376.
Il s'agit de Bettina d'Arnim, l'auteur de la *Correspondance de Goethe avec une enfant*. — H. A.

égoïstes. Il croit chacun capable des pires choses et prend garde, une garde de police, qu'il « n'arrive rien à l'Etat », *ne quid respublica detrimenti capiat*. Le Moi effréné — et nous le sommes tous de naissance et nous le restons dans notre for intérieur — est l'incessant criminel dans l'Etat. L'homme qui dirige son courage, sa volonté, ses manières tranchantes, son intrépidité est entouré d'espions par le peuple et par l'Etat. Je dis par le peuple! Le peuple — les bonnes gens se promettent de lui monts et merveilles — et il est plein d'idées policières. — Celui qui renie son droit, celui qui pratique le renoncement à soi-même, celui-là seul est agréable au peuple.

Bettina, dans le livre que je viens de citer, est assez bonne pour considérer seulement l'Etat comme malade et pour espérer sa guérison, une guérison qu'elle veut provoquer par les « démagogues » (1). Cependant l'Etat n'est pas malade, mais en pleine force s'il repousse les démagogues qui recherchent le bien des individus, de « tous ». Ses fervents sont ses meilleurs démagogues, ses meilleurs conducteurs du peuple. D'après Bettina (2), « l'Etat doit développer le germe de liberté dans l'humanité, autrement il est un père dénaturé, qui nourrit mal ses enfants ». Il faut qu'il en soit ainsi, car veillant pour l' « humanité » (dans quel cas il faudrait déjà qu'il soit un Etat « humain » un Etat « libre »),l' « individu » est pour lui mauvaise nourriture. Avec combien de justesse le bourgmestre répond (3) : « Comment l'Etat n'a pas d'autre devoir que d'être le garde-malade des incurables? — Il y a là quelque chose qui cloche. De tous temps l'Etat bien portant s'est débarrassé de ses éléments malades sans se mêler à eux. Il n'a pas besoin d'être si économe de sa sève. Couper sans hésitation les branches sauvages pour que les autres puissent fleurir. — Que l'on ne tremble pas devant la dureté de l'Etat, sa morale, sa politique, sa religion la lui imposent; qu'on ne l'ac-

(1) Ibid., p. 376.
(2) Ibid , p. 374.
(3) Ibid , p. 381.

cuse pas d'insensibilité, sa pitié regimbe, mais son expérience sait qu'il ne trouve son salut que dans cette sécurité ! Il y a des maladies qu'on ne guérit qu'avec des remèdes violents. Le médecin qui, après avoir reconnu la maladie, emploie timidement des palliatifs n'entravera pas le mal, au contraire, il fera mourir son patient de langueur ! » La réponse de Madame la Conseillère : « Si vous employez la mort comme moyen drastique, comment voulez-vous agir? » — est hors de propos. Car l'Etat n'emploie pas la mort contre lui-même, mais contre un membre qui fait scandale; il arrache un œil qui le gêne, etc.

« Pour l'Etat malade il n'y a qu'un moyen de salut, c'est de laisser prospérer l'homme en lui (1). » Si Bettina entend par « homme » l'idée d'humanité, elle a raison : l'Etat « malade » guérira par la prospérité de l'humanité, car plus les individus sont épris « d'humanité », plus l'Etat est prospère. Mais si homme voulait dire individus, « tous les individus » (et l'auteur laisse entrevoir à moitié cette conception, puisqu'elle reste indécise sur l'idée d' « homme »), il faudrait s'en expliquer à peu près ainsi : Pour une bande de brigands malades la seule voie de salut c'est de laisser prospérer le citoyen loyal ! Car alors la bande de brigands en tant que bande de brigands disparaîtrait, et puisqu'elle sent cela elle préfère fusiller celui qui montre des velléités de devenir un « brave homme ».

Dans ce livre, Bettina se montre patriote, ou qui plus est philanthrope, elle veut le bonheur de l'humanité. Elle est mécontente de l'état de choses actuel tout comme son héros et tous ceux qui voudraient ramener les vieilles croyances d'autrefois. Elle s'imagine que ce sont les politiciens, les fonctionnaires, les diplomates qui corrompent l'Etat, tandis que ceux-ci, au contraire, prétendent que ce sont les méchants qui « séduisent » le peuple.

Où est le criminel ordinaire, si ce n'est quelqu'un qui

(1) Ibid., p. 385.

a commis la néfaste erreur d'aspirer à ce qui appartient au peuple au lieu de se contenter de ce qu'il avait? Il a cherché le méprisable bien *d'autrui*, il a fait ce que font les croyants qui aspirent à ce qui est de Dieu. Que fait le prêtre qui exhorte le criminel? Il lui représente la grande injustice qu'il y a à profaner la propriété sanctifiée par l'Etat (on peut y compter aussi la vie des citoyens); il ferait mieux de lui représenter qu'il s'est souillé en ne *méprisant* pas ce qui était d'autrui, en le jugeant digne de son brigandage : il le ferait s'il n'était pas un prêtre. Parlez à celui qu'on est convenu d'appeler un criminel en le traitant en égoïste, et il aura honte de s'en être pris à vos bois et à vos biens, d'avoir jugé vos lois dignes d'être enfreintes, vos biens dignes d'être convoités; il aura honte de ne pas vous avoir méprisé, vous et ce qui vous appartient, de ne pas avoir été assez égoïste, car vous n'êtes pas aussi grand qu'un criminel, qu'un destructeur, vous ne — détruisez rien! Vous ne savez pas qu'un Moi propre ne peut cesser d'être un criminel, que le crime compose sa vie. Et pourtant vous devriez le savoir puisque vous admettez « que nous sommes tous pécheurs »; vous pensez escamoter le péché, vous ne comprenez pas — car vous craignez le diable — que la culpabilité fait la valeur de l'homme. Ah! que vous fussiez coupables! Mais ainsi vous êtes des « justes ». Eh bien! travaillez pour vos maîtres avec justesse et soumission.

Si la conscience chrétienne, ou bien l'homme chrétien rédigeaient un code criminel, quelle serait pour eux l'idée du *crime*, si ce n'est le *manque de cœur*? Toute mortification, toute séparation d'un bien de *cœur*, toute *dureté* envers un être sacré est un crime. Plus les rapports doivent être cordiaux, plus est criante l'insulte de ces rapports, plus est punissable le crime. Le Seigneur doit être aimé de tous ceux qui lui sont soumis : renier cet amour est une trahison digne de mort. L'adultère est un manque de cœur condamnable, on n'a pas de cœur, pas d'enthousiasme, pas de sentiments pathétiques pour la sainteté

du mariage. Tant que le cœur et le sentiment dictent des lois, seul l'homme de cœur et de sentiment jouit de la protection de la loi. Edictées par l'homme sensible, les lois correspondent à celles de l'homme *moral :* ce qui contredit le « sentiment moral » de ces gens est interdit par eux. Comment l'infidélité, l'apostasie, le parjure, en un mot toute *rupture radicale,* tout déchirement de liens vénérables et traditionnels, ne seraient-ils pas néfastes et criminels à leurs yeux? Celui qui brise avec les exigences du sentiment a pour ennemis tous les hommes moraux et sensibles. Les Krummacher et ceux qui sont de son espèce savent seuls présenter avec logique un code du cœur, comme le démontre assez certain projet de loi. La législation de l'Etat chrétien doit être mise logiquement entre les mains des *prêtres*, elle ne sera ni pure, ni conséquente tant qu'elle ne sera rédigée que par des *valets* de prêtres qui ne sont toujours que des *demi-prêtres.* Alors seulement tout manque de cœur et de sentiment sera stigmatisé comme un crime impardonnable; alors seulement toute irritation de l'esprit sera condamnable, toute objection de la critique et du doute anathème; alors seulement l'individu sera dès l'origine, devant la conscience chrétienne, convaincu d'être — *criminel.*

Les hommes de la révolution ont souvent parlé de la « juste vengeance » du peuple comme d'un droit. Vengeance et droit se confondent ici. Est-ce là l'attitude d'un Moi à l'égard d'un Moi? Le peuple crie que l'opposition a commis un crime contre Moi, sans admettre en même temps qu'il agit comme Je le juge bon? J'appelle cette action bonne et juste, tandis que Je qualifie crime l'action contraire. Donc, J'admets que les autres suivent le *même* but que Moi, c'est-à-dire que Je ne les traite pas comme des individus qui portent leur loi en eux et qui vivent d'après elle, mais comme des bêtes qui obéissent a n'importe quelle loi « raisonnable ». J'établis ce que c'est que l' « homme » et ce qui s'appelle agir d'une façon « vraiment humaine », et J'invite chacun à prendre cette loi

comme norme et comme idéal, autrement il se fera reconnaître comme « pécheur et criminel ». Le « coupable » est atteint par la « punition de la loi » !

On voit que c'est de nouveau l' « homme » qui crée l'idée de crime, de péché et par conséquent celle du droit. Un homme dans lequel Je ne reconnais pas « l'homme » est « un pécheur, un coupable ».

Il n'y a pas de crime qu'à l'égard des choses sacrées. Toi en face de Moi, tu ne peux jamais être criminel, tu peux seulement être un adversaire. Mais celui qui ne hait pas l'insulteur d'une chose sacrée est déjà criminel, c'est pourquoi Saint-Just s'écrie contre Danton : « N'es-tu pas criminel et responsable de ne pas avoir haï les ennemis de la patrie? »

Si comme dans les Révolutions « l'homme » est considéré en tant que « bon citoyen », il existe pour cette idée de « l'homme » les célèbres « délits et crimes politiques ».

Dans tout cela, l'homme individuel est considéré comme déchet, tandis que l'homme public, « l'homme » est honoré. Selon que l'on dénomme donc ce fantôme, soit chrétien, juif ou musulman, soit bon citoyen, loyal sujet, homme libre ou patriote, ceux qui voudraient arriver à une idée divergeante de l'humanité, aussi bien que ceux qui voudraient se réaliser eux-mêmes sont obligés de succomber devant les « hommes » vainqueurs.

Et avec quelle onction se fait cette boucherie au nom de la Loi, du Peuple souverain, de Dieu, etc. !

Lorsque ceux qu'on présente se cachent avec ruse devant les juges sévères et orthodoxes, on les traite d' « hypocrites », comme par exemple ceux que Saint-Just accuse dans son discours contre Danton (1). On doit être fou et se livrer à leur Moloch.

Des *idées fixes* naissent les crimes. La sainteté du mariage est une idée fixe. Une conséquence de cette sainteté, c'est que l'adultère est un *crime*, c'est pourquoi une

(1) Cf. *Discours politiques*, 10.

loi conjugale édicte pour l'adultère une *peine* plus ou moins longue. Mais cette peine doit être, pour ceux qui acclament la « sainte liberté », un crime contre la liberté, et ce n'est que dans ce sens que l'opinion publique a stigmatisé la loi conjugale.

La Société demande, il est vrai, que chacun obtienne son droit, mais il s'agit seulement du droit sanctionné par la Société.du droit social et non de son droit *véritable*. Moi cependant, Je me prends mon droit, de la plénitude de Ma puissance, et, contre toute prépondérance, Je suis le criminel impénitent. Possesseur et créateur de mon droit — Je ne reconnais pas d'autre source juridique que moi, — je ne reconnais ni Dieu, ni l'État, ni la Nature, ni même l'homme avec ses « éternels droits de l'homme », ni droit divin, ni droit humain.

Le droit « en soi ». Donc sans relation avec Moi ! Le « droit absolu ». Donc séparé de Moi ! Quelque chose qui est par soi-même ! Quelque chose d'absolu ! Un droit éternel comme une vérité éternelle !

Le droit, selon les idées libérales, doit être obligatoire pour Moi, parce qu'il a été établi par la *raison humaine* auprès de laquelle une *raison* n'est que « déraison ». Autrefois, on combattait au nom de la raison divine la faible raison humaine, maintenant, au nom de la forte raison humaine, on en veut à la raison égoïste que l'on rejette comme « déraison ». Ni la raison divine, ni la raison humaine ne sont des réalités, mais la tienne et la mienne sont là chaque fois, parce que toi et Moi, nous sommes des réalités.

L'idée de droit est primitivement Mon idée, son origine se trouve en Moi. Mais si elle vient de Moi, si j'ai crée « le verbe », il s'est « fait chair », il est devenu une *idée fixe*. Dès lors, je ne puis plus me débarrasser de cette pensée ; J'ai beau Me tourner, elle se trouve devant Moi. C'est ainsi que les hommes n'ont plus pu se rendre maîtres de l'idée de « droit » qu'ils ont créée : la créature s'échappe avec le créateur. C'est le droit absolu achevé par Moi et détaché de Moi. En le vénérant comme absolu

Nous ne pouvons plus l'absorber, le dévorer, et il Nous prend Notre force créatrice; la créature est plus que le créateur, elle existe « par elle-même ».

Ne laisse plus errer librement le droit, fais-le rentrer à son origine, en toi-même, il sera *ton* droit, et ce que tu voudras sera juste.

★

Le Droit a dû subir une attaque dans son propre sein, c'est-à-dire une attaque qui partait du point de vue du droit, le libéralisme ayant déclaré la guerre « aux privilèges ».

Droit de prérogative et *droit égal* — autour de ces deux idées tourne une lutte acharnée. Exclu ou reçu — signifierait la même chose. Où y aurait-il une puissance, soit imaginaire comme Dieu, la Loi, soit réelle comme Moi, toi — une puissance devant laquelle tous n'auraient pas des droits égaux, sans que la considération des personnes entre en ligne de compte? Dieu aime chacun également quand il en est adoré, la Loi accepte chacun quand il la respecte; que celui qui aime Dieu et la Loi soit bossu ou boiteux, riche ou pauvre, peu importe à Dieu et à la Loi; de même quand tu es sur le point de te noyer, tu aimeras autant avoir comme sauveur un nègre qu'un parfait caucasien. Fût-ce même un chien, dans cette situation tu ne l'estimeras pas moins qu'un homme. Mais pour qui d'autre part chacun ne serait-il pas privilégié ou humilié ? Dieu punit les méchants de sa colère, la Loi fustige ceux qui se sont mis hors la Loi, à chaque moment tu reçois quelqu'un et tu en mets un autre à la porte.

« L'égalité des droits » est un fantôme, puisque le droit n'est pas autre chose qu'une admission, c'est-à-dire une *affaire de grâce* que l'on peut d'ailleurs aussi acquérir par le mérite; car le mérite et la grâce ne se contredisent pas, puisque la grâce, elle aussi, veut être « méritée » et que notre sourire gracieux n'est accordé qu'à celui qui sait nous l'arracher.

On rêve que « tous les citoyens doivent jouir de droits égaux ». En tant que citoyens, pour l'Etat, ils sont certainement tous égaux ; mais dès qu'il s'agit d'un but particulier, il est obligé de les séparer, d'avantager les uns et de placer les autres à la queue ; plus encore : il lui faudra les partager en bons et en mauvais citoyens.

Bruno Bauer élucide la question juive en se plaçant à ce point de vue que le « privilège » n'est pas justifié. Puisque juifs et chrétiens, ils ont chacun un avantage sur l'autre et puisque cet avantage est exclusif, le principe des privilèges est réduit à néant aux yeux du critique. Le même blâme retombe sur l'Etat qui justifie les avantages, les transforme en privilèges, et porte ainsi atteinte à sa mission de devenir » l'Etat libre ».

Cependant chacun possède un avantage sur son prochain, je veux dire qu'il se possède soi-même, son individualité unique : c'est en cela que chacun demeure exclusif.

Et de nouveau chacun veut faire valoir devant un autre, autant qu'il est possible, sa particularité, il cherche à la faire paraître séduisante pour le convaincre.

Le troisième doit-il donc être insensible à la différence entre les deux autres? Peut-on demander cela à l'Etat libre et à l'humanité? Il faudrait alors qu'ils fussent sans intérêt propre et incapables de prendre parti pour quelqu'un. On ne peut attribuer cette indifférence ni à Dieu qui sépare les siens des méchants, ni à l'Etat qui sait distinguer les bons et les mauvais citoyens.

Mais si l'on cherche cette troisième qui n'accordera plus de privilèges peut-être la trouvera-t-on dans l'Etat libre, dans l'Humanité ou ailleurs.

Chrétiens et juifs, estimés très bas par Bruno Bauer parce qu'ils prétendaient à des privilèges, devraient pouvoir se débarrasser de leur point de vue étroit par l'abnégation et le désintéressement. S'ils quittaient leur « égoïsme », l'injustice réciproque cesserait, ainsi que la religiosité chrétienne ou juive : ni l'un ni l'autre n'aurait

besoin de désirer être quelque chose de particulier.

En abandonnant l'exclusivité, ils ne quitteraient cependant pas encore le terrain où les a conduits leur inimitié. Ils trouveraient peut-être un terrain d'entente pour se réunir, une « religion universelle », une « religion de l'humanité », en un mot un compromis qui ne vaudrait pas mieux qu'un autre, celui par exemple où tous les juifs se feraient baptiser, ce qui mettrait également fin aux privilèges des uns et des autres. Ainsi la *tension* serait supprimée, mais ce n'étaient pas les deux religions qui l'avaient créée, seulement leur voisinage. Toutes les différences produisent nécessairement une tension, et l'inégalité demeurera toujours. Ce n'est vraiment pas ta faute si tu te raidis contre Moi pour garder ton originalité ou tes qualités particulières : tu n'as pas besoin de céder ou d'abdiquer ta personnalité.

On accorde une importance trop minime et trop *formelle* aux antinomies si l'on ne veut que les « résoudre » pour faire place à un troisième élément « conciliant ». Il faut au contraire *accentuer* les contrastes. En tant que juifs et chrétiens vous êtes dans une trop faible contradiction, vous ne vous disputerez qu'à cause de la religion, en quelque sorte pour la barbe de l'empereur, pour une bagatelle. Ennemis en religion, vous restez bons amis *pour le reste* et comme hommes vous vous croyez égaux. Cependant « pour le reste » vous êtes aussi inégaux en toutes choses et vous ne vous contenterez plus de *cacher* vos contrastes lorsque vous les aurez pleinement reconnus, lorsque vous aurez affirmé votre nature *unique* des pieds à la tête. Alors l'ancien contraste sera en effet effacé, mais seulement parce qu'un contraste plus fort l'aura absorbé.

Etre en contradiction avec les autres, ce n'est pas là votre faiblesse, mais elle nous vient de ce que cette contradiction n'est pas complète, de ce que nous ne sommes pas entièrement *séparés* des autres, ou de ce que nous cherchons une « communion », un « lien », de ce que nous possédons un idéal dans la communion. Une foi,

un Dieu, une idée, un chapeau pour tout le monde ! Il est vrai que si l'on mettait tout le monde sous un même chapeau, personne n'aurait plus besoin de se découvrir devant son voisin.

La dernière et la plus formelle contradiction, celle entre l'Unique et l'Unique est en somme au-dessus de ce que l'on appelle contradiction, sans que pour cela l'individualité et l'état « unique » soient diminués. En tant qu'Unique tu n'as rien de commun avec l'autre et par conséquent rien ne te sépare de lui, rien ne nous divise. Tu ne cherches pas à obtenir justice contre lui auprès d'un *troisième*, tu ne te places pas avec lui sur le « terrain juridique », ni sur un autre terrain commun. Les contrastes disparaissent dans la complète *séparation* de l'état unique. L'individualité pourrait au besoin être considérée comme un nouveau lien commun, comme une nouvelle égalité, mais l'égalité réside ici dans l'inégalité, elle n'est elle-même qu'inégalité ; une égale inégalité pour celui qui fait des comparaisons.

La polémique contre le privilège est un des traits caractéristiques du libéralisme qui *poque* sur les « prérogatives » puisqu'il se base sur le « droit ». Cela ne va pas plus loin que le *poque*, car les prérogatives ne tomberont qu'avec le droit, puisqu'elles ne sont que des catégories du droit. Mais le droit se perd dans le néant lorsque la force le dévore, c'est-à-dire lorsque l'on comprend que la force prime le droit. Tout droit s'explique alors comme un privilège, et tout privilège comme puissance, comme — *prépondérance*.

Et la puissante lutte contre la prépondérance ne doit-elle pas avoir une tout autre allure que l'humble lutte contre les préjugés dont décide un premier juge, selon le droit et selon son bon plaisir ?

★

Pour finir, il faut que Je retire une expression bâtarde dont je n'ai voulu me servir que tant que je fouillais dans les entrailles du droit, maintenant au moins le mot tout

en niant la chose, mais avec l'idée le mot perd son sens. Ce que J'ai appelé « mon droit » n'est plus du tout un « droit », puisque le droit ne peut être conféré que par un esprit, que ce soit l'esprit de l'espèce, de la nature, de l'humanité, l'esprit de Dieu ou celui de Sa Sainteté, de Son Altesse, etc. Ce que Je possède sans un esprit qui le justifie, Je le possède sans droit, Je l'ai uniquement par ma *puissance*.

Je ne demande pas de droit, donc Je n'ai pas besoin d'en reconnaître. Ce que Je puis obtenir par la force, Je l'obtiens et Je n'ai pas de droit à ce que Je ne puis pas obtenir par la force. Je ne m'en vanterai ni ne m'en consolerai avec mon droit inaliénable.

Avec le droit absolu, le droit lui-même disparaît, la domination de « l'idée du droit » est abolie. Car il ne faut pas oublier que jusqu'à présent des concepts, des idées ou des principes Nous ont dominés et que sous ces dominations l'idée du droit et de la justice a joué un des rôles les plus importants.

Justifié ou injustifié — que M'importe ; pourvu que Je sois *puissant*. Je M'*autoriserai* Moi-même et n'aurai point besoin d'une autre justification.

Le Droit est une manie qui vient d'un spectre ; la Puissance — c'est ce que Je suis Moi-même. Moi je suis le puissant et le possesseur de la puissance. Le Droit est au-dessus de Moi, il est absolu, et existe dans quelque chose de supérieur qui Me l'accorde par grâce : le Droit est un don gracieux du juge ; la Puissance et la Force n'existent qu'en Moi, le puissant et le fort.

MAX STIRNER.

Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.

LE SONGE D'UNE FEMME

(*Suite*[1])

—

ANNA DES LOGES A CLAUDE DE LA TOUR

Les Frênes, 14 septembre.

...Vous savez pourquoi je suis allée vous voir. Il y avait un tel désaccord entre le ton de vos lettres et ce qu'avait dit de vous à un de mes amis quelqu'un qui vous connaît bien, que j'ai voulu connaître la vérité. Nous avons passé deux jours ensemble et alors vous avez été sincère; cela fait que je vous pardonne, mais je reste humiliée d'avoir été dupe de votre vertu et de votre amitié passionnée. Si j'avais su que vous aviez des amants, si j'avais su qu'on rencontrait chez vous des filles à tout faire, je ne vous aurais pas écrit avec cette confiance dont vous avez abusé. Cette histoire de ma vie que j'écrivis pour vous, vous l'avez perdue, vous l'avez oubliée en quelque hôtel de hasard, et me voilà à la merci du premier curieux qui voudra s'amuser au « Songe d'une femme »! En vérité, c'est pour cela que je suis allée chez vous, pour vous reprendre des lettres où je me suis racontée avec la franchise d'une âme forte, quand je m'adressais à une femme sans courage, sans volonté

1. Voy. *Mercure de France*, nº 118.

et sans passion. La lettre où vous m'aimiez trop ne m'a pas fait reculer, parce que je suis au-dessus de pareilles tentations. Le souvenir de vos enfantillages de pensionnaires ne me fait pas rougir, mais ne me donne pas, à cette heure, le désir de renouveler, en toute liberté, des actes ridicules. Vous avez pu vous apercevoir de ma froideur ironique à vos minauderies. Je suis assez belle pour n'avoir pas le désir de contempler la beauté des autres femmes; je n'aime pas assez les femmes pour vouloir leur donner du plaisir; et je ne vois pas bien ce que je pourrais leur demander qu'un homme ne m'ait offert à genoux. Vous aviez un amant très convenable et qui vous aimait, M. P. B. Tâchez de le reconquérir. Mais je crains qu'il ne soit trop tard, car il connaît — c'est un de ses modèles — la petite que ma visite a chassée, et il ne se soucie guère, j'imagine, d'avoir pour « rival » cette joueuse de mandoline. Je ne vous déteste pas, je vous plains,— surtout quand je considère la vie, compliquée peut-être, mais agréable et sûre, que je me suis organisée. Je vous regarde avec pitié du haut de mon bonheur, du bonheur que j'ai voulu, que j'ai créé de mes mains, que je tiens et que je possède. Et pourtant, en quelles conditions meilleures n'étiez-vous pas, riche, mariée et libre ! Moi, j'ai subi tous les esclavages et j'y suis restée reine. Relève-toi, chère Claude, reprends ton rôle de dominatrice, mets le pied sur les hommes et réjouis-toi de les voir pleurer sur ton ventre. Le bonheur, c'est ça, c'est de les mener par la main tout le long de soi, comme des fous et de les entendre chanter leur triomphe à la minute où ils sont prostrés dans la décrépitude animale. Ça, et peut-être d'en être dupe, le temps de fermer les yeux. Il n'y a de lutte et

de victoire que d'un sexe à l'autre, que d'un sexe sur l'autre; toutes les autres rencontres sont des complicités sans adversaires. Il est ennuyeux, quand on a gagné la partie, qu'il n'y ait pas de vaincu. Je suis tout en feu, tout en amour et tout en haine ! Leur sang me rafraîchit, me console et me venge. Nous n'avons que du lait; ils ont du sang. Ainsi, tu as quitté ton amant pour l'ombre de toi-même, tu as quitté celui qu'on terrasse et qu'on dompte pour celle qu'on caresse comme un animal hypocrite. L'homme n'est pas hypocrite; il est orgueilleux, et son orgueil rugit au moment où ses nerfs le couchent sans force dans ses muscles pétris par nos talons. J'aime les plus violents et les plus perfides; je les enivre mieux que les faibles et les humbles. Il y a tant à manger en moi, je suis une telle plénitude de communion qu'ils se gorgent et se soûlent avant que le pain charnel ait fondu tout entier sous leurs dents : la table reste mise et leur désir, en mourant, contemple dans un soubresaut la corbeille de pêches et de raisins où ses dents n'ont pas mordu. J'ai un rebelle. Cela m'amuse. Il se croit rassasié parce qu'il s'est levé de table en tournant le dos à la table et parce qu'il a vu, de la fenêtre où il se penche, une haie de framboisiers. Mais quand il aura goûté aux framboises aigres de la maigre virginité, il reviendra aux fruits qui réjouissent les yeux, les mains et les lèvres. J'ai la foi. Je suis heureuse.

Anna

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 14 septembre.

... J'ai oublié de te dire, cher Bazan, ou peut-être ne le savais-je pas encore, que Joconde avait été furieuse de la porte barricadée. Venant après la conversation que je t'ai rapportée, cet avertissement, donné d'un ton contrit, lui a crispé la figure. A-t-elle soupçonné mon intervention? Je ne le crois pas. Elle a trop de confiance en elle-même pour admettre qu'on s'éloigne volontairement d'elle, tant que le contact est obscur et sans danger. Mais je me croyais libéré et libre de donner toute ma pensée et toutes mes heures à la petite Annette : jamais je n'ai été moins libre. Dès que je m'éloigne des allées suivies, seul avec Annette, dès que nous avons commencé à sourire et à jouer avec cette indifférence passionnée qui est une des marques de l'amour sûr de lui-même, alors, à quelque détour de sentier, à la surprise d'un buisson ou d'un arbre, voici Joconde. Elle ne nous regarde pas, elle est bien trop fine, elle nous sent; elle ne nous accompagne pas, elle nous suit; elle ne nous suit pas, elle nous précède. Nous la trouvons à l'endroit où nous allions nous asseoir, écrasant de sa beauté un peu lourde la mousse où Annette laisse à peine la trace de ses reins. Elle mordille le brin de jonc que j'ai rompu la veille pour en extraire en vain la moelle blanche et fragile; elle achève d'effeuiller la branche de coudrier où j'avais laissé deux feuilles déchiquetées par mes dents; elle brise en plus petits morceaux les brindilles de bois mortes que j'avais cassées en regardant Annette qui me regardait. Elle ne regarde pas. Elle regarde un livre.

Mais elle ne voit pas son livre et elle nous voit. Elle nous guette, elle nous devine, elle nous distance. C'est elle qui a fait remuer cette fougère, et non le vent; c'est elle, et non un oiseau, qui a fait osciller cette branche de hêtre. Elle vient de passer, et cependant elle va passer encore. Elle est partout dans le taillis qui était notre refuge; elle est le vent et les oiseaux, elle est les écureuils et les chats à la chasse. Annette s'en amuse, sans comprendre. Elle croit que Mademoiselle est distraite. Mademoiselle est à l'affût. C'est le fantôme du plein jour, la larve de l'après-midi, la dame blanche des crépuscules dorés. J'ai envie de tendre sous les feuilles mortes des pièges à femme. Elle empoisonne ma vie, mais j'en ris, car elle avoue sa jalousie, et cet aveu la prendra un jour ou l'autre. J'attends. Songes-tu à cela, cher Bazan, que je suis venu presque par hasard aux Frênes, que je comptais m'y reposer quinze jours dans un ennui doux, que voilà plus de six semaines que j'y suis, que j'y ai aimé deux femmes, que j'y ai trouvé une fiancée et une maîtresse, que la tragédie m'entoure comme un cercle d'orages, et que je ne sais plus si nous allons sortir tous vivants de cette vieille oasis de paix? Je suis mal à l'aise pour combiner mes défenses. Joconde m'a-t-elle dit la vérité? Je ne sais. Elle me parlait avec une colère ironique où il y avait de l'amertume et de la franchise. Si elle a dit la vérité, s'il faut que je compte avec les passions d'un vieillard hypocrite, je ne sais ce qui arrivera. Je veux sauver Annette, mais moi-même? Cette Joconde, que je hais et que je tuerais, est toujours mon plaisir. Plaisir de honte, plaisir détesté, mais subi peut-être par diplomatie, peut-être par lâcheté. Mon cher ami, je te dirai tout, pour que tu me juges;

elle m'a forcé à dérober dans le cabinet de M. des Fresnes la clef de notre porte maudite. La porte est redevenue la souriante entremetteuse des premiers jours; elle s'efface comme une procureuse sur le seuil où se paie la provende; elle se referme doucement quand l'œil du galant a vu le lit obscur ou une forme de volupté se gonfle comme une vague et déroule autour de ses reins l'écume d'une dentelle que le désir déchire. Joconde est plus belle d'avoir été aimée. Elle est la femme sans âme, ou toute en petites âmes de chair; chaque grain de sa peau et chaque duvet de sa peau ont une sensibilité. Nulle part la main ou les lèvres ne l'attaquent inutilement; le grand serpent blanc se déroule et s'exalte, ses yeux regardent avec un flamboiement doux et suivent avec une complaisance attendrie tout ce qui se passe le long de lui-même. Elle est de la race des courtisanes qui sont nées pour la science. Elle sait, elle devine et elle imagine. Elle est divine et libertine; elle le sait et elle dit: les corps sont des visages plus blancs et plus doux. Elle dit peu de choses. Elle donne et elle prend. Elle est inépuisable et elle ne rassasie pas. Elle a des mouvements qui rajeunissent les désirs et des gestes qui déterminent l'enthousiasme. Il y a de ses enfantillages qu'on n'accepte pas sans actions de grâces et de ses cruautés qui fanatisent les muscles. Je pense à elle longtemps encore après que j'ai forclos la porte et caché dans ma valise la clef infernale. Alors, je m'endors dans un harem, car chacune de ses beautés se dresse en vie et en fleur dans mes rêves agités. Une Indienne couleur de safran, grasse et vêtue au-dessous du nombril, m'introduit très sérieusement dans une grande serre où la lumière est bleue et verte, en me disant : Ne

vous endormez pas, les fleurs vont s'ouvrir. J'entre et je vois le miracle. Voici des champignons blancs énormes et palpitants; le sommet de leur chapeau est formé d'une coque rose qui se gonfle et se dégonfle comme une narine entraînant tout le champignon qui se met à battre ainsi qu'une aile. Cela remue, cela tourne, cela devient une jupe de ballerine d'où sort une femme en maillot rose, puis le maillot se déchire et tombe comme la robe d'une figue mûre, et la femme est nue, immobile en une pose d'offrande. Mais voilà que ses deux seins menus et aigus s'exaspèrent et tremblent; ils deviennent des ballons, ils étouffent la femme nue qui s'offrait; ils se couchent sur leur tige courte; ils sont deux grands champignons blancs surmontés d'une coque rose, ainsi que des parasols chinois. Et cela recommence et cela se multiplie, mais je regarde les autres métamorphoses. Je me promène, je fais le tour des corbeilles, je juge, je contemple, je respire, je flatte. Voici la fleur qui est un œil bleu au bout d'une longue tige verte que deux feuilles étroites coupent au milieu; l'œil se balance gouailleur et prometteur; il ne regarde que de côté; son regard filtre comme un rai dans une cave. Cet œil a une grande paupière bistrée qui lui pend sur le cou; il la rabat comme un capuchon et je crois qu'il s'endort. Il y a une autre plante qui ressemble à une orchidée. Elle est effroyable et couleur de bœuf cru. Elle s'ouvre comme un écrin; elle bâille comme une pomme rouge lacérée par les bouvreuils; puis tout d'un coup elle se tord, se déchire et ses lèvres pendent pareilles à des oreilles roses; les oreilles se drapent comme autour d'une forme féminine et c'est encore, dressée sur sa tige, insolente et douce, une femme qui attend,

qui rêve ou qui se souvient. Je détourne les yeux pour ne pas voir cette jolie femme frêle et chaste redevenir la fleur couleur de bœuf cru qui bâille avec l'impudeur de la stupidité. Plus loin, c'est la tribu des cactées, les tiges qui sont des jambes coupées au genou ou au bas du ventre comme des colonnes tronquées; celles qui sont des ventres rampants couverts de houppes; celles qui sont des troncs d'arbres où je devine une palpitation humaine, celles qui sont des têtes rases, têtes sans organes, toutes rondes, moitié roses et moitié blanches comme des cochons de lait. Cela devient diabolique; je n'ai plus peur, j'ai honte, et j'envoie un coup de pied dans un ventre rampant qui ressemble à un sac de farine. Mais le ventre saute sur les colonnes tronquées; un buste et des bras viennent se coller à sa chair moite ; les bras choisissent une tête, les yeux, une bouche, cueillent une des fleurs couleur de bœuf et le monstre s'avance en minaudant vers moi et me tient un discours : « Ne me reconnais-tu pas, amant ? Nous sommes ce que tu aimes et ce que tu viens d'adorer séparément. Nous sommes, réunies à la hâte, il est vrai, la beauté même qui t'a réjoui cette nuit; nous sommes chaque partie d'elle-même, chacune des chapelles où tu t'es mis à genoux avec beaucoup de ferveur. Qu'importe l'ordre de notre architecture? Veux-tu que les jambes soient des bras et les bras des jambes? Voilà. Regarde. Veux-tu que les yeux soient au bout des seins et les framboises des seins à la place des yeux? Voilà. Regarde. Veux-tu que la bouche qui te parle te parle d'entre mes blanches cuisses, mon mignon? Voilà. Regarde. Veux-tu que la tête descende à la hauteur de mon ventre et que mon ventre soit ma tête? Voilà. Regarde. Tu vois je m'exprime très bien

et pourtant je n'ai pas de dents. En suis-je moins belle? Nous n'en sommes plus, mon cher, à la spécialisation des organes. Nous sommes des intelligences, nous autres, et nous savons tirer parti des anomalies. N'as-tu pas un petit miroir de poche? Donne. Oh! que je suis jolie! Voilà l'ordre véritable des choses, voilà l'architecture définitive. L'anomalie est devenue la beauté. Tu m'aimes, dis? Donne-moi tes lèvres, mon amour! Donne-moi ton âme. Bois ma pensée et ma vie sur la bouche que je te livre. Viens, prends-moi, serre-moi dans tes bras. Ah! comme je t'aime! Il n'y a que les femmes très belles qui savent aimer. Je suis très belle et j'aime. Où est le petit miroir? Merci. Ah! je crois que j'ai trouvé ma forme définitive. Venez toutes, vivez! » Et sans abandonner mes membres où il s'enlaçait comme une pieuvre, le monstre fit un geste de résurrection et ce fut une montée de larves dont les suçoirs convergeaient vers ma vie... Je criai et je m'éveillai. Crois-tu, cher Bazan, que ce rêve ait une signification? En tout cas, il n'a eu d'influence que sur mes nerfs. J'ai mal dormi, mais je ne me suis pas repenti. Je m'accoutume à Joconde, jusqu'au jour du dégoût définitif. Ce jour-là, je serai très impitoyable, parce que je suis très égoïste.

Paul Delacroix

ANNETTE BOURDON A ADÉLAÏDE FAIRLIE

Les Frênes, 19 septembre.

Chère Adélaïde, mon père veut bien; Madame Pelasge aussi. Tout le monde est heureux. Nous nous marions le 25 octobre. Georges épousera ma

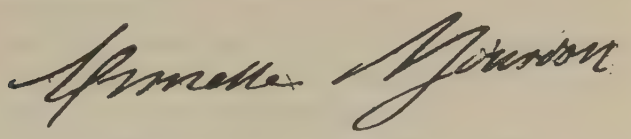
sœur le même jour. Cela sera très beau. Alors je m'amuse des jours de liberté qui me restent. Comme je suis la plus jeune, on m'obéit, mais je ne sais quoi ordonner. Quand je suis seule avec Paul, je suis contente; cela n'arrive pas souvent. Mademoiselle, qui croit toujours sans doute que je suis une petite fille, nous surveille d'une façon ridicule. Elle ne peut se faire à l'idée de voir le petit Chaperon Rouge se promener avec le Loup. Elle croit toujours que le loup va me croquer. Entre nous, je crois qu'il en a bien envie. Te fais-tu une idée claire du mariage, chère Adélaïde? Moi pas. Je pense seulement qu'on doit être très heureux, on s'endort en se tenant les mains et on se réveille en souriant. Cela ne me fait pas peur, mais cela me semble étrange. Pourquoi ne pas dormir chacun dans son lit? Enfin, c'est l'usage. Cependant toutes les personnes mariées que je connais ont chacune leur chambre. Mademoiselle m'a dit qu'il n'y a que les pauvres qui n'ont jamais qu'un lit. Après la première grossesse, on se sépare. J'aime mieux cela. Je t'ai promis de te dire tout, voilà. Paul m'embrasse sur les mains, sur les yeux, et sur la bouche, quand je le permets; c'est très agréable, surtout la bouche, et cela donne un grand frisson. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus agréable au monde, mais c'est une faveur, et je ne donne pas mes faveurs à tort et à travers. Il faut que Paul ait été bien aimable et bien sage, pour que je lui permette cela. J'aime mieux souffrir moi-même que de lui accorder un plaisir que je partage, quand il ne l'a pas mérité. Tout cela m'occupe beaucoup. Je réfléchis. Mais je n'arrive à rien de définitif. Si on ne se mariait que pour s'embrasser sur la bouche, cela ne demanderait pas tant de

mystères. Le mystère est le lit, c'est certain. Peut-être alors me baisera-t-il les bras, les épaules, la gorge ; mais cela se fait au bal, dans les petits coins obscurs. Je l'ai vu et cela ne m'a pas beaucoup scandalisée, parce que je savais que les gens qui faisaient ça étaient des amis intimes, des personnes qu'on n'invitait jamais l'une sans l'autre. Je crois maintenant que c'étaient des fiancés qui ne pouvaient pas se marier, parce que Madame *** était déjà mariée. Cela, ça doit être terrible. Si, une fois mariée, je venais à en aimer un autre que Paul, que deviendrais-je, mon Dieu? Il doit y avoir des romans, où on parle de ces situations-là, les romans dont on m'interdit la lecture. Dès que je serai mariée, je lirai tout ce qui m'a été défendu ; ainsi je serai renseignée et je saurai ce que je dois faire, en cas de nécessité. Je suis décidée à être très bonne pour mon mari, mais je ne voudrais faire à personne une peine inutile. Si on me fait la cour, je serai contente. J'aime qu'on me regarde, et qu'on me parle. Toute seule, je m'ennuie et parfois j'ai fait des extravagances pour attirer l'attention. Je t'ai raconté celle de la rivière, mais c'est ma sœur qui en avait eu l'idée. N'importe, je vois que l'idée n'était pas mauvaise, car c'est depuis ce moment-là que Paul a commencé à me regarder avec des yeux tout nouveaux. Moi, si je voyais nager un homme tout nu à fleur d'eau, cela me ferait peur et je me mettrais à courir. Les hommes sont plus braves ; ils n'ont même pas peur du tout. Ils avaient l'air en extase, tous les deux, et je manquai de rire, ce qui m'aurait fait boire de l'eau et noyée. Quel dommage, mais quelle occasion pour Paul de me repêcher et de me tenir dans ses bras, pareille à une languissante sirène ! Enfin,

il sera bientôt heureux, si c'est cela qui doit causer son bonheur. Je sais que je suis agréable à regarder, puisque j'y ai du plaisir moi-même, et de ce plaisir je ne priverai pas mon mari, au contraire. Je ne sais si je l'aimerai, je l'espère ; mais je veux qu'il m'aime lui, et je ferai pour lui plaire tout ce qui lui plaira. Ah ! chère Adélaïde, je suis pleine de rêves absurdes et de pensées contradictoires ! Je songe à des choses qui me semblent à la fois douces et vilaines, et j'ai des imaginations qui me font rougir en même temps que pleurer ! Au moins, je ne m'ennuie pas. Je vis plus en une heure de ces journées que l'an passé je ne vécus en toute l'année. Chaque heure me renouvelle, me grandit et m'épanouit. Je me semble un rosier qui fleurirait à vue d'œil ; je suis fraîche et parfumée ; je suis légère et forte : j'attends le bonheur. Paul est plus beau que je ne l'avais encore jamais vu. Il est pâle avec de grands yeux pleins de fièvre et d'amour. Je le trouve sublime quand il s'agenouille près de moi pour me regarder comme en prière. J'ai envie de le prier aussi, parfois, et de coucher ma joue sur ses genoux, mais quand j'ai cette envie-là, je me fâche contre moi-même et je boude contre Paul. Il est très difficile de maintenir un homme dans les bornes du respect. Il m'a tutoyée, une fois ; je n'ai pas aimé cela. Personne ne m'a jamais tutoyée que des femmes. Dans la bouche d'un homme, cette familiarité me paraissait insupportable. Rien de vulgaire ne me plaît. Il faut qu'une femme soit une reine pour être tout à fait une femme. C'est l'attitude que je veux prendre dès maintenant ; même quand je joue à cache-cache, on sent que je suis une princesse et on ne me tire pas sans précaution par ma robe chiffonnée. J'ai eu dix-huit ans avant-

hier. A cet âge-là, on a un sceptre ou une baguette de fée. Quand je ris, il y a des yeux qui sont inquiets; et quand je souris, on me regarde pour participer à mon sourire. J'ai pris beaucoup d'assurance, depuis que je suis la vie d'un homme. Je donne ma main à baiser et je commande à Paul des choses impossibles. Quand il fait semblant de m'obéir, cela me suffit. Je crois que je regretterai que le mariage se fasse si tôt, car ces jours préliminaires sont délicieux. Je suis dans l'état d'une âme qui va entrer en paradis. Elle n'est pas encore dans la belle prison lumineuse ; elle cueille les dernières fleurs de sa liberté; elle est sûre du bonheur de demain, mais elle n'éprouve pas encore le tremblement des joies suprêmes et la certitude ne l'enserre pas dans ses bras divins mais inflexibles. C'est Paul qui m'a fait cette phrase-là. Moi je dirais plutôt que je suis en face d'une fleur et la main levée pour la cueillir; je regarde et je ne cueille pas; je m'éloigne, je fais cent tours dans le jardin, je reviens, je regarde encore et je m'arrête encore. Il est bien certain que quand j'aurai cueilli la grosse rose blanche que j'aime et que je désire, je ne pourrai pas la replanter sur sa branche pour la prendre une seconde fois. La question serait de savoir si elles sont remontantes, les roses de ce rosier-là. Je crois que oui, mais cela m'est égal en ce moment. Je songerai à cela plus tard, si la fleur que je vais mettre à ma ceinture venait à se faner un jour, un jour d'été, un jour de sécheresse et d'amertume! Mais que cela est loin, sans doute! Je sens que je m'embarque pour un long voyage de plaisance. Tout rit. L'automne lui-même est printanier, cette année. Il y a des langueurs de mois de mai et des fraîcheurs

d'herbe nouvelle. On dirait qu'il pleut de l'amour toutes les nuits...



PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Havoque, 19 septembre.

... Je ne suis pas en Bretagne, cher Pelasge, mais en Normandie, sur le bord d'un marais hanté par les oiseaux de mer. La Bretagne est trop connue. Il n'y a plus un coin de côte dont le triste touriste n'ait corrompu le silence et dégradé la beauté. Il en est de la nature comme des femmes : un amant l'embellit; deux la fatiguent; trois l'abrutissent; au delà, c'est l'avilissement. Les hommes ont avili jusqu'aux granits et jusqu'aux sables. Un homme qui n'est pas né du sol, comme les progénitures de Deucalion, est une tache sur le manteau des paysages. Il y a des chapeaux obscènes et des gants impudiques au Val-André comme à Saint-Lunaire; il y en a aux Sept-Iles, à Batz et à Bréhat, les jours de beau temps. J'en ai vu à Chausey et sur les Minquiers; il y en a peut-être, quand la marée est clémente, aux Bœufs et à la Fourquie, aux Dirouilles et à Taillepied, à Cézambre et à la pointe du Groin. Les imbéciles ont choisi ce qui est beau, comme les oiseaux choisissent ce qui est gras. Ils vont vers les points qui sont piqués en rouge sur les cartes de la tauromachie circulaire. Ils foncent sur le rouge, la bêtise en avant; la bêtise leur sert de cornes. Ils crèvent les paysages et oublient dans les tourne-bride, où on ne but jamais d'eau, leurs

boîtes de Vichy-État. Il n'y pas d'eau en Bretagne et en Normandie. L'eau baptise, mais n'est pas baptisée. L'eau est bue par les bêtes ; elle contient de la semence de grenouille et donne mauvais caractère. Le touriste propage l'eau de seltz, le pneu et l'instantané. Il emporte des rochers qu'il n'a pas vus et des pierres qu'il n'a pas comprises ; il rapporte des choses crevées et le dégoût d'une nature dont chaque brin de jonc médite de lui serrer le cou. Il fait la route comme les filles font la rue, mais les arbres pleurent de rire sur sa casquette de domestique. Il est si bête qu'il ne s'aperçoit pas que les cailloux eux-mêmes le frappent d'un impôt. Il paie pour se fracasser la tête et pour regarder les filles qui font boire les veaux ; il paie pour voir faucher le foin. Il paie pour s'ennuyer et pour qu'on lui dise la hauteur des clochers. Il paie et on paie pour lui ; c'est sa revanche et son venin. C'est pour le touriste qu'on a refait le mont Saint-Michel en saindoux brodé de pistaches ; c'est pour lui qu'Avranches a construit des ruines et Granville une caserne ; car le touriste aime à prendre des leçons d'art par la vue des monuments, il aime les belles ruines quand elles sont dans un jardin public, entourées de chaînes, et les casernes lui remémorent la patrie absente. J'ai fui la civilisation des touristes, les auberges où on affiche l'heure des trains, le portrait des coquins célèbres et les traits enluminés du grand Dab. A Havoque, il n'y a pas de civilisation. C'est entre Créances, qui est du sable, et Lessay, qui est une lande. J'y ai acheté pour deux cents francs une maison composée d'une étable et un jardin où il pousse des chardons de mer. Lessay est la Mecque de ce désert. J'y ai trouvé de quoi m'installer aussi bien qu'un douanier. Un pêcheur

me nourrit quand la mer donne ; et quand elle ne donne pas, je me fais de la galette de sarrasin : c'est très facile. Je resterai là tant que je posséderai un tube et un pinceau. Il n'y a pas d'hiver dans ces bas-fonds salés où vient mourir un des filets du courant chaud qui baigne Jersey. Dieu merci, me revoilà à mon métier. La peinture avant tout, n'est-ce pas ? Raconte-moi tes histoires. Moi, je n'ai plus d'histoire. Les femmes que je vois sont si différentes de celles qui amusent ou troublent ta vie, qu'il me faut un effort pour comprendre tes plaisirs et tes ennuis. Si je songe aux femmes dont on baise les mains, je regarde aussitôt Marie-la-Guicharde qui sarcle mes chardons avec la précaution d'un moufle, et je ris un peu. Le moment présent est pour moi la vie entière, je suis peintre, et comme peintre j'aime autant Marie-la-Guicharde que la marquise au cygne. C'est plus pittoresque, moins convenu, moins Galimard. Je ne comprends plus du tout Galimard, ni Chassériau, ni Gustave Moreau, ses élèves, depuis que la Guicharde « épluque » mes chardons de mer...

P Bazan

PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 20 septembre.

...Bien que tu ne t'intéresses plus à rien, cher Bazan, voici une aventure qui t'appartient ; car une femme que l'on a aimée reste un vase cher aux lèvres et que les mains ne pourraient plus toucher sans pitié ou sans haine. Voici. Hier matin M. des Fresnes a reçu cette dépêche :

La Fresnaye de Carrouges. 642. 39. 19. 9 h. M =.

Marquise de La Tour passant par la Fresnaye désire aller voir son amie Mademoiselle des Loges au château des Fresnes. Prie M. des Fresnes agréer ses excuses et ses compliments. = La Tour.

M. des Fresnes agréa, quoique Mademoiselle eût paru marquer peu d'enthousiasme à cette visite imprévue. M. des Fresnes a une haute idée de son importance sociale et de ses devoirs de gentilhomme. Sa politesse est cordiale, fière et raffinée. Il ne refuse jamais ce qu'on lui demande à titre de souverain. Il maîtrise toujours le pays. Il règne sur plus de paysans que son grand-père avant la Révolution, et il est plus aimé et plus obéi. Onze cents électeurs sous son influence votent pour la République. Il aime ce régime qui lui maintient ses droits sans le contraindre à aucun devoir servile. Il est libre parce qu'il représente une force, parce qu'il est doux avec ses fermiers, rude et libéral avec les pauvres, ironique avec le fonctionnaire. C'est le patron des latifundia romains. Tous ces gens-là, si loin qu'on peut voir du haut de la tourelle, sont ses enfants. Il n'y a pas hostilité d'intérêts entre M. des Fresnes et les paysans des Frênes. La ruine du château rejetterait sur les fermes les pauvres qu'il nourrit et les vagabonds qu'il occupe ou qu'il chasse quand ils refusent de faire des fagots, de casser des pierres ou de vider les étangs. Les Frênes sont une villegiature pour les misérables; on y fait une saison quand on n'a que ses bras et une chemise et on reprend les routes avec dix écus et un ballot sur le dos. Madame des Fresnes n'est pas très bonne, mais elle a des principes religieux ; elle subit les pauvres comme une croix,

mais elle les subit, elle les soigne, elle les réconforte. Elle les détesterait si Jésus n'avait pas existé. C'est très curieux. Elle croit qu'il sont tous des lâches et des ivrognes, mais elle leur permet de s'asseoir en buvant du cidre et elle leur donne des sous en criant : Allez vous soûler ; vous n'êtes bons qu'à ça ! On exploite sa foi et sa peur, mais on l'estime et plus d'un coquin qu'elle abreuva de « bère » et de reproches accepterait pour elle des coups de bâton. Un jour d'orage qu'on rentrait du foin, elle rencontra dans l'avenue les trois mendiants les plus paresseux du pays ; elle les chassa comme des lièvres vers les prés où les gens haletaient, silencieux ; elle prit une fourche et les chemineaux travaillèrent comme des bœufs. Il faut savoir mener les hommes. Quelle influence une loi et un gendarme peuvent-ils avoir sur un vagabond? Celle de la peur disparue aussi vite que le bicorne. Il y a des maîtres et des esclaves. Un maître intelligent voit venir à lui les esclaves, heureux de se réaliser selon leur chair, heureux d'obéir, heureux de faire le métier dont la nature inscrivit le manuel dans leur cerveau enfantin.

Un mendiant télégraphierait pour retenir une botte de paille aux Frênes qu'on lui préparerait sa chambre dans l'étable. La voiture qui attendait la marquise de La Tour depuis onze heures du matin à la gare de La Fresnaye la ramena vers cinq heures du soir. Joconde était allée au-devant d'elle le long de l'avenue ; et moi aussi, avec Annette, en nous cachant derrière les haies, comme des enfants qui reviennent de l'école. Je n'aurais pas voulu te le dire, mais c'est inévitable : elle est d'une beauté miraculeuse, et j'ai laissé tomber, quand je l'ai aperçue, la main qu'Annette avait mise dans

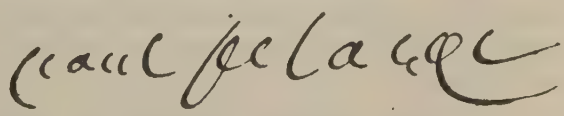
la mienne. Sa figure est à la fois presque parisienne et normande; elle est régulière, spirituelle et fraîche. C'est divin. Elle a dîné et couché. M. des Fresnes avait eu le temps de consulter son Magny, d'apprendre sa généalogie et de découvrir une parenté un peu lointaine, mais sûre, entre Fresnes et Pinot par Jean Bézy, qui était en 1537 seigneur de la Baleine et vicomte de Percy; le dit Jean Bézy ayant été père de Madeleine et de Scholastique qui épousèrent l'une Pierre Le Rouge et l'autre Janot Crèvecœur; ces deux sieurs eurent, entre autres, chacun une fille, Catherine et Gertrude, lesquelles épousèrent respectivement Jean des Fresnes et Pinot des Marais.

Un Pinot des Marais fut prieur de l'abbaye d'Escouves au XVII^e^ siècle et un autre colonel de la maréchaussée de La Ferté, en 1778; le fils aîné de celui là, délégué du bailliage de Mortagne à l'assemblée des notables, mourut en 1840 après avoir épousé une Trévire. De ce mariage naquit Gaétan Pinot des Marais, vicomte de Trévire, par substitution, d'où Claude de Trévire, marquise de la Tour depuis quelques années. M. des Fresnes entama ensuite sa propre histoire généalogique, mais elle me parut moins lumineuse, peut-être parce qu'il y mit trop de détails, la connaissant trop bien.

Moi, comme on le sait, je descends du célèbre hérétique Pelage; je le fis savoir et cela me valut cette question de la marquise : « Et avec vous, Monsieur, aurais-je aussi un ancêtre commun? — Oui, répondis-je sans hésiter, mais par une autre femme, par Élizabeth Colipierre, la propre sœur de la mère du seigneur Jean Bézy; les dites Colipierre étant filles de Margot Colipierre, fille de bien vivant sur la généralité de Carentan, aux

dépens des gens d'Église, et de Jérôme Durot, en religion Dom Curot, prieur de Blanche-Lande. Les armes de Dom Curot sont sculptées sur des pierres échouées au Musée de Saint-Lô ; celles de Margot Colipierre étaient brodées en orfroi sur une belle ceinture de soie de Padoue : tant vont les mains à la ceinture... — Que la ceinture?... — ... Glisse. » Comme on est bête avec une femme que l'on ne connaît pas! Il n'y a peut-être de langage possible entre mâle et femelle que celui des yeux. Ainsi on arriverait doucement au langage des mains sans avoir à rougir de sa propre sottise; et de là au stade où le silence devient sublime.

Je comprends ta passion, cher Bazan, mais je ne comprends pas qu'elle ait duré si peu de jours. La femme est très belle et la marquise est spirituelle. Ses mains sont enivrantes. Avant de manger une pêche elle l'a caressée si sensuellement! Il y a un art de la caresse dans ces longs doigts fins et blancs. J'en ai rougi, non de pudeur, mais de désir, et je crois qu'elle se sentait regardée du coin de l'œil, car j'ai aperçu sa gorge battre un peu. Qu'est-elle venue faire ici? Peut-être me voir?...



PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

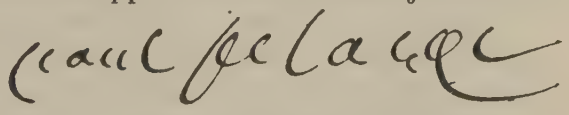
Les Frênes, 21 septembre.

... Je ne sais comment il se fait que Madame des Fresnes ait pris en affection cette belle créature qu'elle ne connaît pas et dont l'amitié de Joconde ne certifie pas l'état social. La marquise a voulu séduire et elle a séduit. Pourquoi? Enfin elle a

consenti a passer toute la journée d'aujourd'hui et à ne repartir que ce soir par l'express de Paris, à onze heures. Joconde la considère avec une stupeur souriante; Annette essaie de la railler, et cela ne me fait pas aimer Annette, qui n'a pas assez d'esprit pour réussir à ce jeu difficile. Je supporte mal qu'on veuille contester la beauté, la grâce ou l'élégance d'une femme. Il y a toujours dans ces marchandages un ferment vilain d'envie ou de jalousie. La beauté des femmes est un fait et la seule vérité. Nous sommes créés pour nous prendre d'abord à ce miroir-là. Le reste de nos activités est secondaire et presque toujours dérisoire. Être riche et posséder le plus grand nombre possible de femmes ; mettre son empreinte dans toutes les cires que la nature a façonnées pour nous, c'est peut-être, à bien réfléchir, le plus grand et le premier devoir religieux des hommes. On devrait élever des statues chastes aux mâles qui auraient connu le plus de femmes. Les mille et trois ne sont pas une chimère. En quarante ans de belle vie sexuelle on pourrait tripler ce chiffre, si l'on était assez intelligent, assez fort et assez beau. La beauté aide à l'accomplissement de l'amour; être admiré et désiré, cela donne aux esprits animaux une vigueur particulière d'expansion. Moi qui suis loin même du chiffre de Don Juan, du chiffre proportionnel de Don Juan, car j'ai perdu bien des jours à ne pas oser prendre ce qui s'offre toujours, ou à mordre au même fruit à satiété comme l'enfant qui n'abandonne que net comme un œuf le noyau de sa pêche, je désire du moins mettre la marquise dans mes souvenirs. Il y a des noirceurs sur une peau très blanche, à quoi je ne puis songer sans un tremblement. Cette Léda est bien une femme de

plein air, ou du moins de plein soleil et de fenêtres ouvertes. Je crois qu'elle doit être aimée avec une impudeur religieuse et tendre, avec une lenteur de bœuf qui songe entre chaque touffe d'herbe broutée, ou de prêtre qui s'extasie entre chaque dizaine de son chapelet. C'est un autel privilégié; on doit ressentir à toucher ses pieds nus une bénédiction surnaturelle; elle est peut-être une nourriture, un breuvage et une absolution. Ses yeux ne parlent pas; ils écoutent. Ils ne m'ont pas encore entendu; ils m'entendront.

Je l'aime parce qu'elle va me délivrer de Joconde. Annette n'était pas assez forte pour déplacer le rocher. C'était la lutte d'une âme contre un corps; d'un cœur contre un ventre. Annette et Joconde n'étaient pas contradictoires; leurs ombres se mêlaient sans se déchirer dans ma tête. Elles me donnaient des fruits différents; elles me faisaient respirer des fleurs de jardin et des fleurs de serre : je ne pouvais refuser une des mains sans me priver d'un plaisir. Joconde et Léda, au contraire, sont de mutuelles négations. Quand on désire Léda, on ne désire plus Joconde. Une nouvelle sensualité fait dédaigner les anciennes habitudes. Cependant, comme je me marie dans un mois, si j'étais raisonnable, j'attendrais la prochaine surgie de la comète. Les comètes reviennent toujours, mais les femmes qu'on laisse échapper reviennent-elles jamais?...



PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Les Frênes, 22 septembre.

Mon cher Bazan, j'ai toujours l'air de te racon-

ter ta propre aventure, mais tu me l'as permis et je crois comme toi qu'une femme aussi belle que Léda appartient légitimement à tous les hommes dont elle souffre l'amour... Cependant je ne possède rien que la permission d'espérer et j'ai perdu... Je ne sais pas encore ce que j'ai perdu.

Enfin voici. Hier soir, avant dîner, je me suis trouvé seul avec la marquise dans un coin du jardin, déjà sombre. Nous avons parlé, nous avons joué à parler, disant ces mille riens qui émeuvent déjà l'épiderme, qui font rire d'un rire où il y a du désir, de l'inquiétude, du peut-être et de l'impossible. Les sympathies vont vite quand l'heure de la séparation est connue; les heures valent des journées alors ; les minutes suprêmes valent des soirées entières. La nature, en ces moments, abuse les cœurs aussi bien que les sens. On comprend soudain et, en vérité, on a entendu très clairement tout ce que les bouches auraient dit en quinze jours de causeries au hasard. Et il semble qu'une voix sortie des obscurités de la vie nous souffle les mots qui deviennent décisifs quand une femme les a écoutés sans rien dire. Il n'y a déjà plus de pudeur humaine; mais la pudeur sociale arrête encore le geste des bras qui cherchent la ceinture pour se poser à l'endroit flexible, à l'endroit même où une pression plie comme une touffe de roseaux la femme qui ne sait plus ce qu'elle veut. Mais ces élans sont rares sans le préambule de la « cour ». Je n'osai que ceci : la marquise avait posé sa main sur une branche basse; je baisai cette main. Rien que cela, mais Annette nous avait suivis. Nous entendîmes un cri et nous vîmes une robe claire s'évanouir dans l'ombre. C'est extraordinaire comme la vie ressemble à un mauvais roman! Quoi de

plus ridicule qu'une telle scène? Ce cri n'est pas un cri; c'est l'écho des feuilletons. Cependant il me perça le cœur. Tragédie discrète que je dissimulai à la marquise; elle dit : « On a eu peur; on nous a pris pour des fantômes. — N'en parlez pas, répondis-je. Ici, on a peur des revenants. — Et on a peut-être raison, reprit-elle. Rentrons. Nous nous reverrons ; je vous le promets. »

La marquise est partie à dix heures. Annette l'a beaucoup regardée pendant le dîner, tout en évitant mes yeux, qui étaient suppliants et probablement très bêtes. Je ne sais ce qui va se passer. Je t'écris le matin. Est-ce que je tiens beaucoup à épouser Annette? Je crois que oui. Il me semble que je ne suis venu aux Frênes que pour cela; que ce séjour a été l'une des nécessités de ma destinée; que cette enfant était à moi de toute éternité. Je crois cela depuis quinze jours. Cela est très peu conforme à mon caractère d'avoir une telle croyance ; aussi je ne suis pas rassuré. Il est possible que l'explication que je vais avoir avec Annette m'attendrisse et finisse de me vaincre ; il est possible que les exigences de ce cœur naïf et l'excès même de sa naïveté me fassent comprendre le péril des amours enfantines. Comment pourrai-je dominer cette petite âme, régler ces petits instincts de sensualité sentimentale, si je ne sais me piloter moi-même parmi la région dangereuse des récifs sexuels? Suis-je destiné à m'échouer d'île en île, prostré chaque fois sur des seins nouveaux, ou à rêver éternellement, le front appuyé sur les genoux purs de l'unique? L'Unique, c'est moi ; ma propriété est d'attirer toutes les chairs vers la mienne et de vivre heureux au concert des cris d'amour qui sortent de toutes les poitrines anxieu-

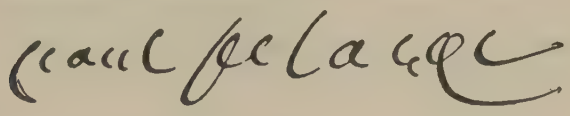
ses dévouées à ma joie. Pourtant, il m'en coûte de renoncer à Annette. Elle m'a inspiré le seul sentiment vrai que j'aie jamais ressenti; elle m'a rendu capable de mépriser la sensualité et de préférer, au ventre qui s'offre au soc, les yeux que l'on cherche pour y clore sous un scel la pensée qu'on voudrait y lire toujours.

J'ai peur, mon cher Bazan, de te dire des choses que j'aurais lues dans les littératures décadentes Je suis terriblement de mon temps. Je hais le sentiment à l'heure même où je le subis et je range dans le musée des niaiseries les fleurs séchées que je garde pourtant entre les feuillets de mes poètes. Ma sensualité est stoïque. Je veux bien m'incliner à des fonctions animales et jouir d'être un chien; je ne puis pas volontairement mettre plus de poésie dans le lit que dans la table. L'amour, c'est toujours de la gastronomie. Je ne suis dupe ni de la beauté des femmes ni des pièges de l'inconscient. Les femmes sont belles parce que nous les désirons. La femelle ne contient pas plus d'absolu que le mâle. Je sais que si je suis ému au mouvement d'une gorge qui se gonfle sous les dentelles, c'est parce que le Dieu qui nous leurre m'impose le souci de perpétuer ce mouvement d'amour et l'organisme qui en est le moteur. Je sais que ces hanches sont pures parce que je suis lascif; je sais que ce ventre me trouble parce que je surgis,

Lys...

je sais que les bras qui me serrent et les aisselles que je respire sont les chaînes qu'a forgées Vulcain et le parfum que secrète la fleur née de la pierre de Pyrrha. Les Dieux me tiennent en laisse.

J'obéis aux mouvements de la chaîne. Je suis l'esclave du désir. J'attends...



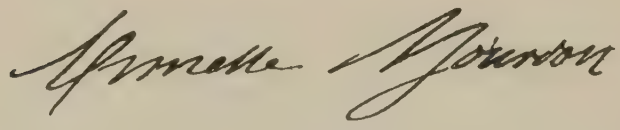
ANNETTE BOURDON A ADÉLAIDE FAIRLIE

Les Frênes, 23 septembre.

... Tout est fini, chère Adélaïde. La petite fiancée est redevenue l'enfant à personne que j'étais en arrivant aux Frênes, toute pleine de rires et de joies. Je ne comprends pas bien encore ce qui s'est passé. A mon âge on ne comprend pas bien. C'est ce que m'a dit mon père. Je ne comprends pas, mais je souffre. J'ai de la fièvre et des rêves. Dès que je m'endors, je vois passer devant moi, comme si j'étais en chemin de fer, toutes mes journées de jeu et d'amour; je reconnais tous mes gestes, mes robes, mes petites aventures dans la campagne, je suis émue, je souris, je suis heureuse, — et tout d'un coup la terre se met à trembler, il y a un grand orage, la nuit tombe, je m'évanouis. Quand je reviens à moi, c'est-à-dire quand je me réveille, j'ai la sensation d'une solitude noire et triste. J'ai peur, je tremble et j'attends le jour en pleurant. Je voudrais bien être morte, chère Adélaïde. Il est parti. Je n'ai pas voulu l'écouter, ni même le regarder. Je n'ai parlé qu'à mon père, qui a plus de colère que de chagrin ; cela augmente mon trouble. Mademoiselle a voulu me persuader que je n'avais rien vu, que je suis une rêveuse. J'avais envie de la battre. Ma sœur a eu du chagrin, mais non pas à cause de mon chagrin. Elle pense que cette histoire la prive des huit jours que

nous devions encore rester ici ; mais que j'aie le cœur brisé, cela ne l'inquiète pas. Je suis seule. Enfin, nous rentrons à Versailles demain ; je te raconterai tout. Nous pleurerons ensemble, dis ?

Ton amie inconsolable,



PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Havoque, 23 septembre.

... Figure-toi, mon cher ami, que des femmes, des Parisiennes, sont venues me persécuter jusque dans ma masure de Havoque, proche du Haut d'Y, sur le havre de Saint-Germain, qui est à la fois un marais et un désert. Elles étaient allées se promener, cueillir sans doute les tristes fleurs de la criste marine, et ces fleurettes roses qui ressemblent à de grosses pâquerettes décolorées et rongées par l'eau et par le sable. Cependant la mer montait; l'Ay, à son goulet, se gonflait et bruissait déjà entre les dunes où il s'est creusé un lit. Le marais blanchissait vers le nord, où le flot pénètre plus vite. Je crus prudent de déguerpir. En me retournant, je vis ces innocentes Parisiennes assises sur un petit monticule que l'eau commençait à entourer; elles regardaient. Je criai, mais le vent me coupait la parole, et peut-être l'émotion, car je connais assez la mer pour savoir combien elle est sérieuse et inexorable. Il me fallut donc courir dans la tangue gluante et faire un détour assez dangereux. Quand j'arrivai, la ceinture blanche se bouclait autour du monticule. Les deux femmes,

soudain inquiètes, s'étaient levées; je surgis, je les pris par le bras; j'étais le gendarme des grèves, je ne lâchai mes prisonnières que tombées sur le sable sec où leurs robes trempées firent des ruisseaux. Elles n'avaient sans doute pas songé à me regarder durant notre course à travers l'herbe grasse et l'eau sale. Assises en lieu sûr, effarées, haletantes, serrées l'une contre l'autre, elles levèrent en même temps les yeux sur moi. J'allumai ma pipe, mais je vis leur surprise que je ne fusse pas un paysan; je vis aussi que l'une était toute jeune, l'autre presque vieille et qu'elles ne se ressemblaient pas. La vieille tremblait de froid et de peur; la jeune se leva et toute empêtrée dans sa robe chargée de sable et de limon, les cheveux défaits, sans chapeau, elle fit deux pas vers moi et me tendit la main. Je lui montrai un petit dôme vert qui semblait nager sur les eaux grises: « Voilà où vous étiez. Il n'y avait aucun danger. Ce point ne couvrira pas aujourd'hui, parce qu'il n'a pas couvert hier et que la marée est en décroissance. Je ne vous ai donc pas sauvé la vie. N'exagérons rien. Je vous ai empêchées de vous enrhumer, voilà tout, car à minuit le chemin sera libre. Seulement il n'y a pas de lune, le vent est quelquefois méchant et on peut perdre la tête. Maintenant la seule maison voisine est la mienne. On la voit presque d'ici. Vous y trouverez la Guicharde qui vous fera du feu. Adieu. Je vais à Lessay. »

La Vieille: Oh! vous n'allez pas nous abandonner comme ça, sur cette plage déserte...

Moi : Comme dans Robinson.

La Vieille: Qu'est-ce que nous allons devenir?

La Jeune : Vous n'allez pas aller à Lessay, mouillé

comme vous êtes. Vous êtes encore plus mouillé que nous.

Moi: Naturellement, parce que je vous ai soulevées en passant le gué. J'en ai eu jusqu'au poitrail et vous à peine au-dessus des genoux. Un rustre comme moi, ça a de la force.

La Vieille: Et du cœur.

La vieille veut me flatter, mais je m'ennuie énormément. Je prévois une famille, avec des messieurs dans les affaires, des remerciements, des invitations, des portraits, des récits du sauvetage, un pèlerinage inconvenant à la masure « du grand peintre qui se cache à Havoque pour mettre la dernière main à un tableau qui sera remarqué au prochain Salon : l'entrée d'une flottille de pirates normands dans la baie de Saint-Germain-sur-Ay ». Je prévois des choses aussi bêtes que ça, sans compter que la jeune fille va peut-être se mettre à « aimer son sauveur ». Tu as vraiment raison : tout ce qui se passe dans la vie, c'est de la mauvaise littérature. Est-ce que je vais être obligé de rentrer à Paris pour être tranquille ? Cependant il faut prendre une décision. La vieille grelotte. Je lui donne la main pour se lever; elle gémit, se redresse enfin et nous partons. Le chemin est court, mais dur; il n'est pas agréable de marcher dans le sable avec des chaussures mouillées.

Nous arrivons. La Guicharde « épluque » toujours mon jardin. Je lui commande de faire du feu ; mais il n'y a pas beaucoup de bois. On brûle les chardons de mer dans la grande cheminée qui fume. Cela sent un peu la fumigation pharmaceutique ; mais pourvu que cela n'abîme pas ma peinture? Cependant je n'ai qu'une seule pièce. Je prends le moufle de la Guicharde et je vais « épluq-

quer » les chardons, pendant que les naufragées, en attendant que leurs vêtements aient séché, respireront les saines vapeurs de l'iode. Je fais ma toilette sous un hangar, puis je cueille un chardon et je l'admire ; il semble découpé dans une masse d'acier bleu ; il sonne comme du métal ; il pique comme la pomme épineuse d'un fouet d'armes. Le chardon me rend un peu de bonne humeur et je songe sans amertume aux corps féminins qui se dévêtent, sous les yeux innocents de la Guicharde, devant mon feu de joie. Cependant la porte s'ouvre et la vieille paraît sur le seuil. Elle est pleine de reconnaissance, maintenant qu'elle a chaud et sec. Elle a déjà « admiré » ma peinture ; c'était inévitable. La Guicharde lui a dit mon nom : « Un monsieur Basin qui tire le portrait ». Elle me permet d'entrer chez moi, « quoique Adélaïde ne soit pas présentable, car elle était bien plus mouillée qu'on ne croyait ». Drapée maladroitement dans un rideau de mousseline à fleurs jaunes, Adélaïde s'est assise dans un coin sombre et elle songe, pareille à une Polymnie de carnaval. Son linge sèche toujours. Comme mon étable est vaste, cela n'est pas trop indécent. A mesure que sa silhouette s'éclaircit dans l'ombre, Adélaïde me surprend par une attitude noble et des lignes pures. Elle est belle sous le rideau qui lui donne un air japonais ; je vois une épaule et la naissance riche d'un bras. Les bras grêles m'attristent ; les bras puissants témoignent de la gloire des hanches et de la plénitude des seins. Elle est assise sur un coffre de paysan que j'ai mis là. Les pieds nus battent indifférents contre les panneaux où des corbeilles de fleurs sont sculptées ; ils sont fins sans miévrerie, cambrés, ramassés, solides. L'eau de mer les a nacrés de sable

fin; ils brillent comme des pieds de marbre, et aussi haut que le rideau le permet, c'est le même grain de peau fin et poudré d'étincelles. Ah! comme j'ai baisé follement, non loin d'ici, il y a quelques années, des jambes adorées, salées par la mer! Mais je regarde Adélaïde sans trouble et, tout en écoutant le bavardage cordial de la vieille, je crayonne des lignes. Comme on me laisse faire je trempe un petit pinceau dans de l'eau gommée et j'achève mon croquis en le saupoudrant d'une tangue figue et nacreuse qui fait ressembler Adélaïde à une statue de sel enveloppée d'un châle. Cela rend mon souvenir plutôt que mon impression. Je songe aux jambes que j'ai aimées et aux baisers qui nous emplissaient la bouche de sable et de salure. Adélaïde ne dit rien, regarde par la porte ouverte l'étendue jaune et bleue des sables, des joncs, des chardons et des herbes coupantes. Le soleil couchant depuis quelques minutes fait étinceler ses jambes poudrées; le rayon monte, atteint son buste où il semble sculpter dans de l'or deux seins orgueilleux; il arrondit encore ses épaules graves, donne à la figure la teinte orangée des vieux portraits, aux yeux bruns un ton de flamme et aux cheveux châtains une transparence fauve. Elle se laisse admirer. Peut-être me prend-elle pour un appareil photographique? Attitude bien faite pour me séduire, car j'aime les femmes que l'on peut regarder, qui sont muettes et respirent harmonieusement. Si elle pouvait me détester et me laisser faire son portrait — dans un rideau sans fleurs — je ne regretterais pas d'avoir vécu une page de mauvaise littérature. On trouve si difficilement des modèles obéissants et silencieux! Si elle pouvait me mépriser assez pour ne pas m'adresser la parole et me donner deux ou

trois matinées par hypocrisie de reconnaissance! Je songe ainsi quand une voix douce, mais rendue presque méchante, nous dit brusquement, au milieu d'une auréole: « Laissez-moi maintenant. Je vais m'habiller. » Tout a une importance dans les épisodes de la vie sauvage : je me souviens que j'ai du thé. Suis-je à Juan Fernandez ou à Havoque? J'ai du thé. Je mets moi-même une bouillotte au feu et j'offre à la mère d'Adélaïde de faire un tour de jardin. Nous nous promenons dans le sable; je fais apprécier l'état de mes travaux de défrichement; je dévoile à la dame les vastes projets de mon imagination. En un quart d'heure Havoque est une ville qui rampe jusqu'à l'Y où un phare à éclipses orne la jetée en estacade. Mais pour le moment je suis voué au silence et à la retraite. Elle ne sait plus si monsieur Basin est un peintre de portraits ou un entrepreneur de villes d'eaux. Elle s'appelle Madame veuve Fairlie. Son mari était « dans les affaires », nécessairement, associé de la maison O'Clova, de Perth. Elle me conte sa vie, de ce ton dolent que prennent pour ces narrations les femmes qui n'ont pas été très heureuses, et elle insiste sur deux points : elle n'est pas du tout anglaise; elle est née à Lessay, dernier rejeton des Lefèvre d'Ectot. Son père, qui était médecin, étant allé se fixer à Paris, elle rencontra Fairlie qui l'épousa pour sa beauté de Normande aux yeux clairs : « Ma fille me ressemble si peu et a si peu mes idées ! » Madame Fairlie me parle de sa fortune qui est encore « assez belle » ; mais tandis qu'Adélaïde possède en propre une part d'intérêts considérable dans la maison O'Clova, la vieille dame normande a acheté des terres qui ne lui rapportent pas des revenus tous les ans : « Mais la terre, c'est encore

ce qu'il y a de plus solide. » Elle passe trois ou quatre mois par an au manoir de Cavilly. C'est de là qu'elles sont venues à Lessay cueillir de la cristemarine, — manie héréditaire, sans doute, qui doit sembler ridicule à Adélaïde.

Moi : Et vous voudriez retourner à Millières, ce soir? c'est impossible par le chemin de fer. La Guicharde va aller à Lessay vous louer une voiture, qui sera ici dans une heure et vous conduira directement à Cavilly par Créances et Le Buisson. Vous voyez que je connais le pays.

Madame Fairlie : Oh! merci!

Adélaïde, qui est survenue : Mais non, les chemins sont trop mauvais par Le Buisson. Nous retournons à pied jusqu'à Lessay et delà nous nous ferons conduire. Nous avons déjà tant abusé de « Monsieur Basin »!

Madame Fairlie : C'est que je suis bien fatiguée.

Moi : Cela ne vous empêchera pas de reprendre la route de Lessay, quoique le chemin du Buisson soit très bon et plus court.

Adélaïde : Ce n'est pas mon avis. Je vais moi-même à Lessay. Venez au moins au-devant de la voiture. Cela n'est pas très amusant, ces promenades dans le désert. Adieu, Monsieur. Ma mère vous remerciera. Je me sauve!

Madame Fairlie, obéissante : Je voudrais vous remercier, mais comment?

Je la laisse dire. J'attends le pourboire.

Madame Fairlie : Consentiriez-vous à faire le portrait de ma fille? Voilà longtemps que je cherche un peintre de talent...

Moi, à part : Et pas trop cher...

Madame Fairlie : Vous viendriez passer quelques jours à Cavilly.

Moi : Si je vais à Cavilly, j'en reviendrai le même jour. Un portrait, cela peut demander une semaine ou un mois ; on ne sait jamais.

Madame Fairlie : C'est que, si vous venez sans prévenir, vous trouverez rarement ma fille. Elle a une bicyclette et elle s'en sert. Vous ne l'avez jamais rencontrée ? Cela est surprenant. Nous avions pensé à avoir une voiturette pour sortir ensemble, mais elle prétend que les chemins sont trop mauvais...

Moi, comprenant enfin : Les chemins sont bons pour les voitures du pays, voilà tout.

Madame Fairlie : C'est dommage. Les chevaux ne sont pas souvent libres. J'aimerais pourtant à sortir quelquefois et aussi à surveiller ma fille.

Moi : Elle est distraite ?

Madame Fairlie, sans comprendre : Distraite, ou imprudente.

Ainsi tantôt...

Moi : Mais vous étiez là !

Madame Fairlie : Je m'en rapporte à elle, toujours. C'est elle qui commande. Je l'aime tant ! Si elle avait été seule, d'ailleurs, elle n'aurait pas perdu la tête. Elle nage très bien et rien ne lui fait peur...

Moi : Alors c'est plutôt vous qui auriez besoin d'être surveillée ?

Madame Fairlie, riant : Peut-être bien. Je pense à des choses tristes, à autrefois, à ma solitude, à tout ce que ma vie a eu d'incomplet, de borné, de gris. Adélaïde est bien plus heureuse que moi. Je la laisse libre, trop libre... Elle est très capable

de revenir vous voir toute seule, si vous lui avez plu. Que pourriez-vous penser de cela?

Moi : Oh ! je n'ai pas beaucoup de préjugés, ni beaucoup de politesse. Peut-être bien que je ne lui ouvrirais pas. La peinture avant tout, n'est-ce pas?

Madame Fairlie : Vous raisonnez très bien... Ah ! la voilà !... Venez à Cavilly, je vous attendrai tous les jours.

Madame Fairlie monte dans le grand cabriolet que conduit un enfant. Adélaïde me fait un très léger signe de tête, la voiture vire lof pour lof et s'éloigne...

Bazan

ADÉLAIDE FAIRLIE A ANNETTE BOURDON

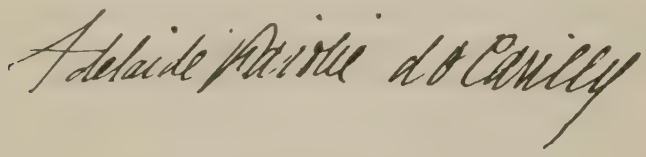
Cavilly, 25 septembre.

Chère amie, quand tu m'as annoncé ton mariage, je t'ai envoyé quelques petits compliments enveloppés comme des bonbons douteux dans l'ironie d'un papier en dentelle. Tu n'as pas compris et tu as cru que mon petit cœur rêvait aux joies discrètes de l'état de fiancée. La vérité est que j'étais triste et humiliée de voir la plus jolie et la plus tendre de mes amies se jeter ainsi les yeux fermés dans les bras égoïstes d'un homme particulièrement détestable. Ma joie a été très grande d'apprendre qu'il s'est rendu lui-même impossible et que tu ne peux plus songer à lui sans rougir de ton songe enfantin. Tu souffres passionnément, mais tu méprises. Tu ne souffriras pas longtemps et tu auras appris qu'il ne faut don-

ner aux hommes que ce qu'ils nous donnent, le caprice d'un désir sans amour. Les plus candides détestent la femme qui n'a plus rien de nouveau à leur offrir. Tu avais donné ton cœur; tu allais donner ta beauté et ta virginité ! Imprudente qui ne gardais rien à jeter aux monstres le long de la vie! Chère enfant, il faut au moins garder son cœur, si on n'a pas la force de garder tout. Le cœur d'une femme, cela contient son âme et son intelligence. Nous comprenons en aimant, nous autres. Donner l'intégralité de son amour, c'est se résigner à la pauvreté intellectuelle; c'est se dégrader. Si encore l homme en valait la peine ! Mais quel homme mérite un tel sacrifice, ou quel homme est assez noble pour rendre une fille fière de son état insensible à la souffrance d'une telle diminution? Y a-t-il une sécurité qui vaille la liberté? Vivons libres, chère Annette. Tu m'avais promis de ne jamais disposer de toi sans me consulter. Renouvelle-moi cette promesse et, cette fois, jure-moi de la tenir, au nom même de ta douleur présente. Nous resterons ici très longtemps encore, aussi longtemps qu'il ne fera pas froid. Je ne sais donc quand je pourrai te voir et te réconforter. Mais pourquoi ne viendrais-tu pas à Cavilly ? On ne peut rien te refuser, en ce moment, viens! Ta Mademoiselle pourrait te conduire à moitié chemin et nous irions à ta rencontre. Tu sais que je ne veux pas l'avoir chez moi : elle n'a pas des yeux comme nous; ils contiennent je ne sais quoi que j'ignore et que j'ai peur de lire. Viens, chère Annette. Ici, tu seras libre comme moi, d'une liberté sans but, sans obstacles et sans accidents. Le pays est un désert d'hommes. Il n'y a que des cultivateurs et des pêcheurs ; sur les plages, quelques familles

ridicules. Cependant, j'ai rencontré sur les chemins un monsieur qui n'est pas sot et hier nous avons, ma mère et moi, fait la connaissance d'une sorte de peintre excentrique qui pourra nous distraire. Il n'est pas très intelligent. C'est un peintre. Mais sa peinture est amusante. Il vit dans une pauvreté bizarre, qui semble volontaire. Ce qui me semble étrange, c'est qu'il a reçu hier une lettre timbrée de La Fresnaye comme les tiennes. Je l'ai vue sur sa table. Mais il y a tant de La Fresnaye!

Je t'attends, chère Annette...



XAVIER DE MAUPERTUIS A LA COMTESSE DE TRÉVIRE

La Devise, 25 septembre.

Madame, puisque vous êtes revenue de votre Allemagne et puisque ma vie vous intéresse un peu, cette année, je vous conterai une petite aventure, inachevée et sans fin possible, qui ne vous en fera pas moins rougir de jalousie. Car vous rougissez quand vous êtes jalouse, et vous êtes jalouse quoique vous ne mettiez jamais en jeu que votre amitié contre des désirs que votre beauté rend passionnés. Donc, vous le pardonnerez puisque j'étais loin de vous et hors de l'influence de vos yeux, j'ai rencontré ici, dans les sables de La Devise, une jeune fille farouche et errante comme une mouette, qui m'a inspiré un sentiment d une banalité extravagante. Je sais son nom et sa situation

dans le monde, mais cela m'occupe peu ; je l'appelle le Chardon bleu. J'aurais pu la rencontrer chez vous ou chez votre belle-sœur ; je l'ai rencontrée sur la plage déserte de La Devise, cela vaut mieux. Elle se faisait expliquer l'heure des marées par un pêcheur de varech que je connais, le vieux Guichard : comme elle ne comprenait pas, car le patois de Créances est une langue fort difficile, je fus interprète. La moindre supériorité d'un homme lui donne prise sur la femme à qui il a rendu service : les femmes n'ont pas de vanité contre les hommes. Depuis ce jour, qui date de plus d'un mois, je la rencontre ici ou là, presque tous les jours. Il est vrai que ma promenade est quotidiennement la même. Je suis la marche de la mer, comme un crabe ; je descends et je remonte avec elle.

Vous savez avec quelle joie j'ai quitté Paris cette année, quand j'eus trouvé le courage d'accepter votre conseil. Cependant le voyage que j'entreprenais ne devait guère contribuer à me rasséréner. Je ne puis vivre chaste que dans une solitude qui m'est connue, dans la familiarité d'une tanière habituelle ; et quand je ne suis pas chaste, je me méprise et je m'ennuie après. Ce n'est qu'en arrivant à La Devise que j'ai pu oublier les plaisirs que je fuyais. Mais, soyez jalouse, amie très sage, c'est au Chardon bleu que je dois la guérison suprême. Je crois que le but de la Mademoiselle était de me faire épouser une des petites Bourdon et d'instituer ainsi à son profit, car elle régente la maison, un ménage à trois ou à quatre dont elle eût été, c'est le cas de le dire, la cheville ouvrière. Un rêveur pourrait se laisser prendre à cela tout comme un débauché. Je rêvais trop ; vous m'avez

secoué le bras, avec beaucoup d'à propos. Je ne sais pourquoi elle n'a pas plutôt cherché à conquérir Pelasge ; il aime les femmes dont le dévouement sexuel est absolu : si elle songe à lui, il s'en tirera difficilement.

Mais je veux vous conter une de mes journées; ce sera les conter toutes, car je vis dans une monotonie délicieuse. Sorti de la maison d'argile, de la chaumière normande aux murs de terre, au toit de paille, je marche vers la grève. Retirée du marais, la mer a laissé çà et là de larges taches d'argent; je les franchis à gué, bravement, comme jadis, sans plus d'émoi que les pêcheurs. Le souci du costume, de la tenue m'a tout à fait abandonné; je suis vêtu du même gros molleton blanc que les hommes de la côte ; c'est la seule étoffe qu'on puisse laisser sécher sur soi sans danger. Je m'en vais donc pieds nus, redevenu assez pareil aux gens du pays, les mains jaunes, la nuque rouge, le front roussi. C'est vraiment très agréable. De temps en temps, baissé vers un coquillage, un silex sculpté par les vagues, je me réjouis d'être là, puis je m'abandonne à une inconscience douce. Je suis parfaitement heureux. D'abord je respire très bien dans cet air frais, humide et salé; ensuite, comme si la pensée n'était que le triste produit de l'empoisonnement du cerveau par le sang mal rafraîchi, depuis que je respire, je ne pense plus. Je pense au vent qui mène le temps et à la pluie qui contrarie les apparitions de Chardon bleu. Il y a des matinées où ma vie est suspendue à ce fil : va-t-il pleuvoir? Des millions d'êtres humains occupent honorablement leur existence à interroger ainsi la destinée : va-t-il pleuvoir? Moi aussi j'interroge avec anxiété la marche légère des nuages

fleuris qui, comme des héliotropes célestes, semblent parfois suivre la marche du soleil. Quand les petites mousses légères, soudain devenues des ailes, fuient vers l'occident, je me mets en route, avec la permission de la mer, et ayant franchi le golfe de sable, d'herbes grasses et d'eau mourante, je gravis, poussé par le vent, les hautes dunes de sable dont le gazon rude et rare est fait de joncs coupants et dont les fleurs sont des chardons en acier bleui par le feu du soleil.

Alors je songe. Pourquoi ne passerais-je pas ici, au bruit de cette mer que j'aime et qui me berce, les douteuses années qui me restent à vivre? Je suis arrivé au moment où l'on est qualifié par les femmes bienveillantes d'homme « encore jeune » ou « dans la force de l'âge » ; cela donne des idées nouvelles et raisonnables; cela colore la vie et le ciel de teintes apaisées; cela fait qu'on regarde les jeunes filles avec une inquiétude affable et qu'on n'a plus du tout envie de sourire quand on voit dans les gares des provinciales gauches roses et jolies. Mais je ne songe plus longtemps. J'ai perdu la foi; je suis le fidèle tiède et triste dont les prières n'ont jamais été exaucées. Je sais que l'imprévu seul se réalise. Je suis prêt à tout : à rester, à partir, à aimer, à mourir ou à siffler dans le vent les derniers couplets de ma vaine chanson.

Chardon bleu a les sourcils noirs et les cheveux cendrés; elle est assez grande, mince, très musclée, souple et nerveuse; elle a l'air insolent et froid. Il est probable qu'elle cherche un maître, car si elle cherchait un esclave, elle l'eût trouvé trop facilement. Je lui ai dit cela, mais elle m'a répliqué : « Je cherche un égal. » C'est un mot, mais qui est peut-être plus juste que mon appréciation et qui peint

assez bien son caractère extérieur. Nous causons ainsi en nous promenant le long des flots verts et blancs, ou bien en suivant les gens qui vont à la pêche sur les rochers noirs qui semblent, comme de vieux navires engloutis, remonter parfois à la surface de la mer. Hier, notre causerie, que j'avais voulue plus vive, fut assez curieuse. Je vais vous conter l'anecdote tout entière; c'est un document sur l'état d'esprit des filles d'aujourd'hui, si différentes de ce que vous fûtes, il y a quinze ans, quand vous m'aimiez un peu.

Donc, comme j'arrivais au pied des dunes, j'aperçus Fairlie (c'est un autre nom plus vrai), qui venait de surgir et qui me regardait. Je voulus grimper tout droit la pente raide et fragile ; mais le sable fuyait comme de l'eau sous mes pieds. Arrivé au sommet de la pente, au moment où j'avançais la main, le rebord de sable où je me tenais debout s'écroula doucement et, tel qu'emporté par une trappe, je redescendis avec une certaine majesté ridicule jusqu'au bas de la dune. Fairlie souriait, l'air méchant, avouant la joie de la femme devant l'humiliation de l'homme. Mais je remontais déjà. Alors elle se coucha sur le sable, près du bord, la tête en avant, gargouille moqueuse; ses coudes en angle aigu la faisaient ressembler à l'une des bêtes de Notre-Dame : sa poitrine bombée se tendait comme en pierre. Elle raillait, mais avec la voix assez amicale, maintenant, satisfaite de sa supériorité.

— « Courage! Encore un pas. Non, ne touchez pas à l'herbe, vous allez vous couper. Donnez-moi la main... »

Vous voyez le ton de familiarité innocente et un peu sèche.

Nous allâmes nous asseoir, les pieds tombants, côte à côte, en face de la vaste mer pâlissante, et nous parlâmes, mais le vent emportait nos phrases :

— « Vous avez dit? Je n'ai pas entendu. Il fait beaucoup de vent. »

Et je répétai :

— « Il fait beaucoup de vent! »

Elle se mit à rire et son rire dominait le vent ; son rire semblait apporté par le vent du fond de la nature ; son rire était vraiment la réponse éternelle des choses aux questions qui contredisent l'ordre des saisons.

Qu'avais-je dit? Je crois que j'avais dit ma pensée secrète, mais en termes confus et honteux. Il y a des caractères que l'amour rend très lâches. Ils savent qu'une moquerie les éloignerait à jamais d'une femme dont ils n'imaginent plus l'absence; ils voudraient qu'on vînt à leur secours, qu'on devinât leur discours et peut-être que tout fût deviné sans paroles. Ces caractères ont beaucoup de pudeur sentimentale; c'est celui des hommes féminins. Le rire de Fairlie, cependant, ne me causa aucun trouble. Elle voulut descendre.

— « Nous marcherons le long des dunes. Là, je vous entendrai; le vent vient de terre. »

Cette remarque précise et juste me plut. Nous nous laissâmes glisser comme des enfants.

— « Que de fois j'ai joué, toute seule, à grimper aux dunes et à en descendre de toutes les façons, même les mains en avant! J'avais du sable dans les cheveux pendant huit jours. Ma mère disait que ma tête ressemblait à ces grosses éponges vertes, alourdies de sable et de petites coquilles que la marée parfois rejette sur la grève. Oh! il y a longtemps! J'ai vingt ans aujourd'hui, mais

j'aime encore le jeu et j'aimerai toujours la lutte et la liberté. Que disiez-vous ?

— Vous le savez.

— Eh bien, oui, je le sais. J'ai entendu. Vous disiez : « Il y a une femme que je voudrais aimer ici, sous ce ciel gris, près de cette mer vaste, parmi ce vent ; et je voudrais vivre ici avec elle... » J'ignore si vous avez ajouté : « ... Et y mourir. » Il faisait beaucoup de vent. Aimez-vous cette femme à cause du paysage où vous l'avez rencontrée ? Ou bien aimez-vous cette terre à cause de la femme qui l'a peuplée pour vous ? Est-ce la terre natale qui s'est dressée devant vous au coin d'une haie d'épines et vous a mis la main sur l'épaule ? Que vous a-t-elle dit ? Les choses sont muetes. Est-ce moi qui ai parlé ? Je suis muette aussi. Du moins je ne réponds que quand il me plaît de répondre.

— C'est vous assurément. Je n'ai pas la superstition de la terre natale. La vraie terre natale est celle où l'on a eu sa première émotion forte. Il s'agit donc de vous, d'abord, mais je n'ai pas encore songé à dissocier votre image d'avec l'image de ce paysage rude et sombre. Quelle femme, sinon vous, aurait pu me troubler dans ce désert, parmi une telle aridité humaine ?

— Il faut donc toujours en venir là ?

— A quoi ?

— A s'expliquer.

— Mais, dis-je, ceci n'est pas une explication. C'est une causerie un peu plus intime, peut-être, voilà tout. Nous parlons de nous-mêmes, au lieu de parler des vagues et des rochers. Je suis plein de simplicité.

— Et moi aussi, répondit Fairlie. Je ne ressemble pas aux autres femmes...

Je ne pus m'empêcher d'interrompre avec une grande politesse :

— Aucune femme ne ressemble aux autres femmes...

Elle reprit avec impatience :

— Écoutez donc. Je ne ressemble pas aux autres femmes, quoique je ressemble à d'autres femmes. Si vous vous attendiez à trouver en moi les vertus, les défaillances, les pudeurs et les coquetteries ordinaires, vous serez trompé. Je ne réalise pas l'idéal de vos préjugés et de vos habitudes intellectuelles. Je suis le contraire de cet idéal, puisque je suis égoïste! Vous entendez? Le vieux mot Sacrifice n'a pas plus de sens pour moi que n'en ont, épelées séparément, chacune des huit ou dix lettres qui le composent. Je suis égoïste comme un homme. Je veux, comme un homme, comme vous, vivre ma force, mon intelligence et mes sensations; je veux vivre ma vie. »

Ces idées, vous le savez, me plaisent beaucoup. Je ne fus surpris que de les entendre de la bouche d'une jeune fille intacte et raisonnable. Elles sont donc compatibles avec la dignité morale, avec la vertu pratique; cela m'a réjoui et je l'ai dit. Fairlie, qui croyait sans doute m'étonner, sembla froissée, moins de mon enthousiasme que de mon acquiescement. Se juge-t-elle diminuée d'avoir été trop bien comprise ou trop bien expliquée? Je saurai ce qu'il y a de sincère et ce qu'il y a de factice dans ce caractère orgueilleux.

Nous marchâmes en silence plus d'une heure, le long de la dentelle d'écume que les vagues rejetaient avec patience sur les épaules nues de la grève dorée. Quand elle me quitta, il y avait dans ses yeux cette inquiétude qu'y met le long silence d'une

pensée unique. Elle reviendra demain; je l'attendrai à l'endroit même où elle m'a serré la main sans mot dire, avec un sourire sérieux. J'en suis sûr. Elle veut vivre sa vie, mais elle vit déjà un peu la mienne.

Grondez-moi et dites-moi ce qui va arriver. Moi, je n'en sais rien du tout...

Maupertuis

P.-S. — J'ai appris qu'il y aurait près d'ici, caché dans « une manière d'étable », à Havoque, un « Monsieur Basin », qui « tire des portraits ». Serait-ce notre Bazan disparu? Je vais explorer le pays.

XM.

ANNA DES LOGES A PAUL PELASGE

Versailles, 28 septembre.

... Ne perdez pas la tête et ne désespérez pas. La petite oubliera plus vite votre étourderie que votre amour. Je crois lui avoir déjà fait comprendre qu'un baiser sur une main gantée n'est pas un acte de trahison ; que d'ailleurs vous avez été provoqué par l'attitude de la marquise; que ce baiser enfin ne fut qu'un « baiser de cotillon ». En prenant ainsi votre défense contre A., je la prends contre moi-même, car je n'ai pas été très flattée, tout d'abord, de votre empressement vers une femme dont je connais la nature impressionnable et les curiosités sensuelles. Mais, puisque je ne suis

pas jalouse d'A., que vous aimez, pourquoi le serais-je de C., que vous avez désirée pendant quelques heures et à qui vous ne pensez peut-être plus? Sans compter votre mariage, vous me ferez bien des infidélités, mais moi vous ne m'oublierez jamais, parce que je suis le parfum qui vous pâme et le vin qui vous enivre. Nous nous retrouverons très prochainement même si Annette ne vous pardonnait pas, car nous sommes destinés à vivre l'un près de l'autre et à descendre ensemble, jusqu'à la mort, toujours plus bas dans l'abîme des joies excessives. Le bonheur est très profond; je ne veux pas remonter sans avoir été jusqu'au bout, sans lui avoir arraché sa dernière touffe d'herbe. J'étais heureuse près de toi; je suis heureuse sans toi, car j'entends déjà tes pas dans l'escalier. Je suis heureuse, c'est mon état, et c'est pour cela qu'on ne peut se déprendre de moi quand on a goûté de moi. Je donne le bonheur, parce que je le possède. Va! Aime les autres femmes! Je veux être comparée pour être mieux aimée. Je veux être plus qu'aimée, je veux être choisie, Adieu, mon élu.

ANNETTE BOURDON A ADÉLAIDE FAIRLIE

Versailles, 28 septembre.

... Pourquoi me dis-tu des choses méchantes ? Je ne demande qu'à être raisonnable et à ne pas souffrir. Je suis née pour sourire et non pour pleurer.

J'avais eu tant de plaisir pendant ces deux mois! J'avais joué si ingénument avec les fleurs et avec mon cœur ! Les fleurs sont mortes et mon cœur est malade. Oui, je viens, mais tu m'embrasseras

en silence et si je pleure tu m'essuieras les yeux. Mon père me traite avec durete et me parle avec ironie. Je ne vois pas bien pourquoi ce mariage manqué le contrarie si fort. Il y revient à chaque instant et son imagination, que je n'aurais pas crue si riche, lui fournit les allusions les plus cruelles et les plus blessantes. Cependant, ma tante reste muette comme à l'ordinaire, mais il y a je ne sais quelle colère dans ses yeux si beaux et si résignés. Mademoiselle me console et me cajole d'une voix menteuse. Ah ! chère Adélaïde, j'ai peur de commencer à comprendre un peu la vie ; j'ai peur d'avoir appris tout d'un coup à regarder autour de moi ! Enfin, je suis libre. Mon père m'a permis de partir à peu près dans les termes qu'il eût choisis pour me chasser. Je ne sais comment je pourrai vivre là désormais. Chère Adélaïde, je suis toute endolorie. Tu me toucheras avec précaution, n'est-ce pas?...

Yvonne

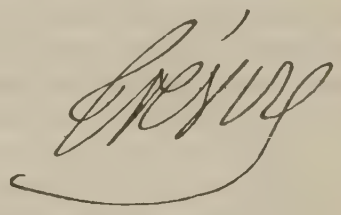
LA COMTESSE DE TRÉVIRE A XAVIER DE MAUPERTUIS

Paris, 28 septembre.

... Vous, une aventure sentimentale! Et de quel genre! Que signifie ce dialogue féministe! Avez-vous tant raillé pour en venir à adorer une émancipée? Car vous l'adorez, et elle vous le rend, malheureux! et tous les deux, tous les jours, vous vous acheminez bien sagement, le cœur battant, à votre rendez-vous dans les dunes! Quel lieu pour

s'adorer que ces dunes de Pirou, pleines de vent, de soleil et de mouches! Votre idéalisme m'épouvante. Vos rêves transformeraient en paradis la cale d'un caboteur ou la cabane d'un douanier! Vous savez que j'eus le désespoir, il y a trois ou quatre ans, de passer un mois dans ce pays infernal; oubliez donc de m'en vanter la beauté; je le connais et je souffre à l'idée que vous y êtes heureux. Sans cela, oui, je serais jalouse! J'aurais voulu, mon cher railleur, être l'ouvrière de votre métamorphose et vous entendre, au moins une fois, prononcer sans ironie des mots tendres. Quelle est donc cette chasseresse des grèves mortes qui va encore me voler un de mes amis? Au moins, ne vous diminuez pas. Gardez la liberté de votre tête. Ne donnez rien de votre intelligence. J'ai besoin de votre amitié et de votre esprit. Je suis très abandonnée. Ni Pelasge, ni Bazan ne m'ont écrit de tout l'été, je ne sais aucune nouvelle. On dit que Madame de P.-A. est devenue la maîtresse de mon mari, j'ai appris cela par les journaux. Voilà comme je suis renseignée. Informez-vous bien si le Monsieur Basin n'est pas l'être absurde que nous appelons Bazan? Il me doit des nouvelles de lui-même, un tableau qu'il m'a promis et un récit de son séjour aux Pins. Comme ma belle-sœur, qui m'avait demandé un peintre pour faire son portrait, ne m'a ni remerciée, ni même écrit à ce sujet, j'ai peur qu'il ne se soit passé là des choses extravagantes. Mon fils est l'héritier du marquis, mais Claude est capable de tout, même d'avoir un enfant d'un mari notoirement incapable. Si le séjour de Bazan avait fait ce miracle, je serais une sotte et Bazan un monstre. Il est vrai qu'elle a déjà eu tant d'amants! J'en suis à ces calculs bas, mon cher ami, parce

que mon mari me ruine, que j'aime le luxe et les voyages et que j'aurais honte de restreindre mon train de vie. Ne rougissez pas de moi, puisque je rougis moi-même, non de jalousie, hélas! je suis bien morte à tout désir. J'ai trop souffert à vivre pour espérer que des heures d'abandon m'apporteraient une joie définitive, et j'ai trop de regrets dans le cœur pour risquer d'en augmenter encore le nombre. Pensez à moi et écrivez-moi, vous qui savez aimer dans une femme autre chose que sa nudité et qui pouvez toucher une main chaste sans tenter de la corrompre. Soyez heureux. J'ai confiance en vous : si vous épousez votre Fairlie, j'aurai deux amis au lieu d'un...



PAUL PELASGE A PIERRE BAZAN

Orglandes, 10 octobre.

... Nous avons beaucoup d'imagination, tous les deux, cher Bazan, mais tu m'as vaincu. Sans doute, j'ai vu Annette, j'ai vu Joconde; sans doute je vois C*** avec les yeux de la complaisance, du désir, de l'espoir; mais je ne me suis pas permis cependant, quand je te confiais ma pensée, de considérer comme réelles, advenues et inexorables, les aventures qui n'existaient encore que dans ma volonté. Es-tu bien sûr, cher ami, d'avoir toujours eu la même prudence? J'ai amplifié, j'ai coloré; es-tu bien sûr de n'avoir jamais inventé? Tu sais quel hasard

m'a mis sur le chemin de la marquise de L. T. Comme tu avais rompu avec elle, j'ai accepté sans remords les flèches qui me perçaient et me réjouissaient; ce fut comme dans les estampes symboliques du jésuitique dix-septième siècle; mais les dards de lumière que je renvoyais vers l'audacieuse nymphe glissaient sur sa poitrine et tombaient à ses pieds. Je l'ai revue à Paris, je l'ai revue aux Pins, où un subterfuge convenu m'a permis de passer trois jours, et je me sens comme à la première heure devant un cœur ironique et hautain qui rit des attaques, quoique prêt, sans doute, à céder sans révolte et sans étonnement, si quelque trait frappe à l'endroit sensible, si des gouttes de sang affirment la blessure et marquent de pourpre le sein orgueilleux et sa gaîne. Je suis en pleine bataille, je m'agite dans mon armure, songeant au moment où je pourrai la déposer et lutter corps à corps, nu à nu, avec cette femme admirable dont la beauté est un paysage d'été par un jour de vent et de soleil. Je l'adore, sachant bien qu'elle n'a jamais aimé et peut-être jamais cédé, de tout mon rêve et de toute ma force de mâle : sa vue et maintenant son image effacent tout le passé et jusqu'à la trace des lèvres qui hier encore me marbraient l'épaule. Qui a osé me mordre jusqu'au cœur, puisque voici la première fois que je donne mon consentement à une telle morsure? Oh! les absurdes femmes qui crurent en moi, qui aimèrent ma chair ou mes yeux ou mes paroles ou mes cris! Elles ont taillé la vigne, voilà tout. Une autre en cueillera les grappes, une autre pressera, pour en tirer le vin éternel, les grains mûrs de la volupté.

Pourtant je me demande encore si je ne serais pas capable d'un retour? Annette ne m'a rien donné

qu'un peu de parfum; Joconde est profonde comme le désir. On ne sait jamais à quel degré de la mine on est descendu et s'il n'y a pas encore des abîmes sous le palier où on se repose. Je n'oublie pas autant que je le voudrais. Chaque femme qui m'a touché a laissé une marque sur ma poitrine; peut-être la pointe de leurs seins est-elle un fer rouge dont le contact s'écrit en brûlure? Enfin je n'ai jamais vidé jusqu'à la dernière goutte aucun flacon d'alcool, et je crois que ces flacons sont des mamelles et qu'on tire toujours quelque ivresse lorsqu'on sait les manier et les prier. La dernière est la favorite; mais toutes ont leur lit dans mon harem et je n'en répudiai jamais aucune qui eût encore figure de femme et d'amante. N'importe, Claude est l'empire que je veux régir. Ce n'est que quand je l'aurai vaincue que je pourrai savoir si elle est l'unique ou si elle n'est qu'un nom de plus à écrire sur un des divans du dortoir. Aujourd'hui elle est tout mon désir... Comme tes lettres, que j'ai relues, me causaient un certain énervement, je les ai brûlées...

C'C.

PIERRE BAZAN A LA COMTESSE DE TRÉVIRE

Havoque, 12 octobre.

... Je me croyais caché, mais il en est de moi comme des ermites dont j'ai lu l'histoire. A peine retirés au désert, ils voyaient venir vers eux des gens curieux de voir un solitaire, sans songer qu'on ne voit pas un solitaire, puisque, dès qu'on approche de lui, il cesse d'être seul. Les ermitages sont généralement devenus des monastères, des

cités; l'étable de Havoque est déjà un lieu de pèlerinage; Maupertuis veut y faire construire une cabane, parce que la vue du marais, quand la mer s'y rue sous la poussée du vent, est un spectacle assez propre à la contemplation, et Madame Fairlie rêve d'ériger là une maisonnette : mon verger de sable et de chardons n'est séparé que par une dune de la grève du bas de l'Y, qui est un petit golfe tiède. Je ne suis plus ermite, mais je ne le fus jamais au point de vous oublier et je vous aurais écrit si j'avais deviné votre retour. Depuis mon séjour aux Pins, j'ai passé quelques semaines à Paris, puis je suis venu ici par la Bretagne, fuyant les souvenirs, les hommes, et surtout les femmes. Fuite vaine puisque, outre Mademoiselle Fairlie, voici que j'ai reçu hier, parmi les fresques de mon étable, une toute petite mignonne créature qui s'est mise à pleurer en reconnaissant sur une lettre jetée là l'écriture de Pelasge. Et je deviens le solitaire qui rend des oracles, pendant que Mademoiselle Fairlie se promène au vent avec Maupertuis. Le singulier être fragile et doux! C'est la petite Annette Bourdon; je crois l'avoir aperçue chez vous avec sa sœur et une institutrice, l'hiver dernier. Je ne l'avais pas regardée; je ne regarde que les courbes. Mais il y a peut-être des femmes qui ne sont pas des courbes et qui sont tout de même des femmes. Celle-là est une chose charmante, à la fois rieuse et triste, spirituelle et attentive. Je lui ai montré toutes mes peintures et elle avait l'air de comprendre; elle a même eu des mots jolis et d'autres qui n'étaient pas bêtes. C'est un enfant qu'on ne serait pas très surpris de voir jouer au cerceau et une femme qui, sans faire sourire, trace des lignes dans l'air avec son doigt menu.

Pourquoi voulut-elle se marier, chrysalide encore? Pourtant je comprends qu'on ait voulu l'épouser. C'est un diamant qui grossira à la taille de toute la lumière qu'il répandra autour de lui. Je ne sais si je dis bien ma pensée et mon impression. Enfin j'ai commencé son portrait et je voudrais bien donner cette idée de diamant qui va briller, mais de diamant dont la gorge serait à demi transparente. Vous savez que j'entreprends toujours des peintures absurdes et que je mets dans mes portraits tout ce que j'ai cru lire dans les yeux du modèle. Celui de la marquise de La Tour lui a beaucoup plu; elle m'a même permis de prendre d'après elle quelques croquis et quelques études qui ont déjà orné — car elle est vraiment très belle — deux ou trois petits tableaux.

Je suis à vos ordres, Madame, et je vous prie de croire à mon amitié respectueuse et dévouée.

Bazan

PIERRE BAZAN A PAUL PELASGE

Havoque, 14 octobre.

Mon cher Pelasge, tu as bien fait de brûler mes lettres, puisque tu ne les croyais pas exactes. Je ne sais plus. Ai-je mêlé des imaginations d'amant à des réalités de peintre? C'est possible. En tout cas, la question ne m'intéresse plus du tout; et moi je ne me souviens jamais du passé. Fais de même. Laisse reposer la source que tu as troublée; oublie le goût de l'eau fraîche, trop fraîche, où tu plongeas la main un jour de chaleur. Voilà l'automne.

Bois du champagne. Laisse aux cœurs simples la douceur de leur chagrin innocent. Le goût des larmes ne te convient pas. Il faut pouvoir pleurer soi-même pour être ému par une femme qui pleure.

Oui, je suis sibyllin; mais pour que tu comprennes très bien mon oracle, je te dirai que je ne crois pas plus à l'histoire de tes jeux amoureux avec A. que tu ne veux croire à ma métamorphose en cygne. Je t'offre ceci contre cela. Adieu.

P B

XAVIER DE MAUPERTUIS A LA COMTESSE DE TRÉVIRE

La Devise, 15 octobre.

... Il plane sur notre désert une atmosphère de douceur et d'amour. Raillez, tendre cœur, vous raillez des convertis qui n'ont de regards que pour la croix et d'oreilles que pour les murmures d'en haut. Moquez-vous! Je me moque de moi-même, mais je suis content, moi-même, sans trop de honte. Je sais fort bien que je suis dupe, mais je le suis dans le sens de la vie humaine; le souffle qui me pousse me pousse vers la maison que je désire. La vraie méthode pour dominer la vie est de lui obéir. Il faut bien que j'obéisse, puisque je veux être le maître. Présentons nos voiles au vent; orientons nos illusions sur le but commun à tous les désirs. L'arrivée me trompera; sans doute, mais non le voyage. Croyez-vous qu'on irait voir les Pyramides, si elles étaient dans la plaine Saint-Denis? L'amour est un voyage qui n'est jamais assez long; et plus il est douteux, plus il est doux. Je ne suis pas devenu sentimental; ma sensibilité s'est exas-

pérée jusqu'à ne plus goûter que les nuances et les finesses de la vie, voilà la vérité. L'épilepsie n'est plus le but de mes promenades et je préfère un verre d'eau fraîche à un verre d'eau-de-vie. Enfin, ce pays de désolation est pour nous une oasis. La moindre fleur nous semble un jardin ; tout roseau nous est un palmier. Bazan vous a écrit; mais il ne sait pas très bien écrire dès qu'il ne raconte plus ses impressions d'artiste. Il vit depuis quinze jours dans un état voisin de la contemplation. Il regarde la petite Annette, quand il ne la voit pas; et quand il la voit, il l'absorbe en lui-même, il la boit d'un regard comme le géant d'une haleine buvait un ruisseau et tous ses sourires. Elle est charmante d'une beauté indécise et fragile, charmante d'une innocence passionnée. Il y a en elle un tel appétit de félicité qu'elle en est angélique; une telle impatience de fleurir qu'elle imprègne de bonheur l'air tout autour de son corps pur. Ses yeux sont clairs, ses cheveux sont clairs, son teint est clair; c'est une lumière. Fairlie, un peu sombre, est toute illuminée par son voisinage. Nous nous retrouvons presque tous les jours, l'après-midi, dans l'atelier de Bazan ; les autres jours, nous allons à Cavilly, chez Madame Fairlie, où il y a les seuls beaux arbres du pays. Cet atelier de Bazan est une étable comme en avaient les troupeaux de Sardanapale ; le sol est de la terre battue et les murs sont des songes épanouis. Assis sur des coffrès, sur une bancelle, nous parlons des couleurs, de la mer, du ciel et du sable; les poses des jeunes filles, leurs sourires et leurs paroles sont les thèmes de nos oraisons; nous écoutons le bruit lointain du flot en fureur et le sifflement du vent qui traverse la toiture avec la rapidité d'une pensée. Fair-

lie voit le bonheur dans la liberté ; Annette serait heureuse, aimée, même en esclavage. Elles ne se comprennent pas, mais elles s'adorent; Fairlie a soin d'Annette comme d'une plante précieuse et Annette lève sur son amie de grands yeux doux. Bazan trace des lignes; il symbolise par des courbes les regards et les sourires; il retrouve le chemin de la spontanéité, perdu depuis trois siècles, depuis que Léonard, en créant l'analyse, créa le métier. La chasteté de nos rapports est délicieuse; elle est si complète qu'il me semble que je la trouble en y arrêtant ma pensée.

Est-ce que je vis une heure isolée de mon existence, ou cette heure est-elle suivie d'autres heures se tenant par la main? Est-ce une journée qui commence? Les minutes présentes sont agréables, voilà tout ce que je sais; et je sais aussi qu'elles vont finir, mais l'avenir, qui n'est pas clair dans ma pensée, est également obscur dans mon désir. Les sentiments de Fairlie détermineront les miens. Si elle m'aime, je lui appartiens ; sinon, je rentrerai dans ma tour et j'accrocherai au mur, parmi les témoins du passé, le chardon bleu où hier elle se piqua les doigts...

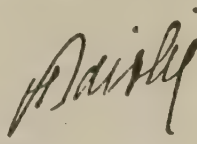
Maupertuis

ADÉLAÏDE FAIRLIE A XAVIER DE MAUPERTUIS

Paris, 25 octobre.

Venez. Ne restez pas plus longtemps dans la solitude où vous enchaîne mon silence. Comme je vous l'ai promis, je parle : venez. Mes pensées s'en vont toutes vers vous. Il faut que je les suive

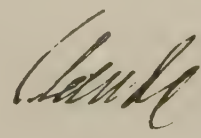
ou que ce soit vous qui vous rapprochiez de mon cœur. Ami, je suis d'une franchise ingénue et presque impertinente : je vous aime.



CLAUDE DE LA TOUR A PAUL PELASGE

Nice, 15 novembre.

...Ne soyez pas surpris si je suis absente en ce moment. Une femme n'est pas toujours maîtresse de certains mouvements tumultueux. Mon amitié pour vous était plus vive que je ne le croyais, et je n'ai pu consentir à être témoin d'un mariage qui va diminuer et peut-être réduire à rien la cordialité déjà tendre, je l'ai imaginé, de nos relations. Prenez cela comme une crise de nerfs, comme une faiblesse féminine. Il faut s'évanouir parfois, pour ne pas crier. Quand je serai revenue à moi, je connaîtrai la qualité de ma souffrance ; j'espère que je pourrai sourire. Je suis évanouie, je ne suis pas disparue. On me reverra, toujours la même, témoin indulgent des bonheurs que je n'ai pas su réduire en esclavage. Il faut donner tout pour avoir tout. Je n'ai jamais voulu échanger que des rêves et des paroles : c'est pourquoi je me promène seule sous le soleil de l'automne...



PAUL PELASGE A CLAUDE DE LA TOUR

Paris, 17 novembre.

... Qui a pu vous annoncer cela? Je ne me marie pas, car je vous aime. C'est de vous seule que j'attends la joie qu'aucune femme ne peut me donner. O la précieuse lettre où j'ai l'aveu si discret, si doux et si fier de votre tendresse! Quel esclave attendez-vous? puisque je suis là devant vous à genoux et la tête baissée...

... Tout le monde en effet se marie autour de moi, sauf moi. La moisson était mûre; l'amour est venu faucher, battre et engranger. Tout le monde : mes deux cousines, que vous avez aperçues aux Frênes, Anne et Annette: la première vient d'épouser Georges des Fresnes ; la seconde a été conquise par mon ami Pierre Bazan. Conquise, oui, conquise sur moi, mais sans bataille, car, vous ayant vue, je n'aimais plus que vous. Tout le monde : le vieux conseiller Bourdon qui, ayant marié ses filles, s'est donné à lui-même votre amie Anna Desloges. Ne le saviez-vous pas? Est-ce là l'origine de la confusion? Elle serait singulière. Enfin j'ai appris encore le mariage de Maupertuis, que je connus quand j'allais chez Madame de Trévire. Qui aurait eu l'insolence de me confondre avec ce rêveur absurde ?...

... Puis-je aller à Nice? Dites ?...

C'C.

LA MARQUISE DE LA TOUR A PAUL PELASGE

Paris de Nice - 860 - 7 - 18 - 3 h. s. —

Venez. = L. T.

MADAME AGATHIAS BOURDON A PAUL PELASGE

Paris de Versailles - 930 - 7 - 18 - 3 h. s. =

Viens. = JOCONDE.

PAUL PELASGE A LA MARQUISE DE LA TOUR

Nice de Paris- 259 - 55 - 18 - 7 h. s. =

... Merci! J'accours au signe de votre main. J'accours aussi vite que la vie me le permet. Pensez à moi pour que je souffre moins pendant les tortures de l'attente. Je partirai après-demain; peut-être la semaine prochaine? Passerez-vous l'hiver entier là-bas?... Je vous aime. = P. P.

MADAME AGATHIAS BOURDON A LA MARQUISE DE LA TOUR

Nice de Versailles - 820 - 9 - 19 - 11 h. m. =

Je suis heureuse. = A.

FIN

Janvier-Juin 1899.

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Au Transvaal. — L'opinion des Etrangers. — Le complot. — Monsieur Lavisse.

Au Transvaal. — On n'attend pas de moi sans doute que je juge la guerre du Transvaal d'après les principes bénévoles de la justice humanitaire et que je m'associe aux lamentations de la presse sentimentale sur le bon agneau que va croquer le méchant loup. Depuis le commencement du monde, les loups croquent les agneaux et le monde ne s'en porte pas plus mal. D'ailleurs s'il en est ainsi, c'est qu'il ne peut pas en être autrement. Lorsque le faible impose sa loi au fort, c'est que pendant la lutte les rôles se sont trouvés renversés. Raisonnons d'après les lois dynamiques, qui sont absolues, et non d'après les croyances morales qui ne sont pas des lois, puisque le propre de la loi est de ne pouvoir être enfreinte. Il n'y a pas, en soi, le fort et le faible, le loup et l'agneau, pas plus qu'il n'y a le bon et le méchant, le bien et le mal, le blanc et le noir; il y a des états de force infiniment divers et variables. Il est possible que les Boers soient déjà et virtuellement les plus forts, nous n'en savons rien; il est possible que les Anglais soient au Transvaal dans la position des Perses vis-à-vis des Grecs. Qui aura besoin de pitié? Peut-être les Anglais. Mais peut-on avoir pitié de l'Angleterre? Là est la question, — question qui contient sa réponse : la sympathie de l'Europe pour les Boers n'est que la périphrase de la haine de toute la civilisation germano-latine contre la rude et barbare Angleterre, contre la nation sans sourire, sans ingénuité, sans honte (*sine verecundia*, comme les Juifs), contre le seul peuple de l'univers qui soit

rigoureusement incapable d'un acte désintéressé. Que cette haine soit faite d'envie, presque tout entière, c'est assez probable; qu'elle soit absolument légitime et intelligente, cela serait un point à discuter. Les qualités de la force et, en particulier, les qualités de la force anglaise, n'ont rien d'aimable; mais la force ne tient pas à plaire, elle veut dominer, elle veut dévorer. C'est même la seule faiblesse de la force anglaise qu'on sache trop bien ce qu'elle veut. Les fils de la toile ont été tendus trop au grand jour; le tissu en est devenu si épais qu'il commence à empêcher l'Europe de voir le soleil; et les sorties du monstre le long de ses câbles sont devenues si fréquentes que l'inquiétude, le dégoût et la peur ont fini par nous secouer les nerfs. Le Transvaal va bénéficier de ces sentiments un peu vulgaires, mais bien naturels : s'il y a une puissance dans la sympathie des regards qui favorisent un des lutteurs, les Boers doivent se sentir le cœur singulièrement réchauffé!

S'ils n'inspiraient que de la pitié (et encore par ricochet), s'ils ne favorisaient en nous que la culture d'un sentiment trop flatteur pour notre faiblesse et notre lâcheté, les Boers n'offriraient qu'un intérêt passager; mais, et cela vaut mieux, ils nous obligent à l'admiration. Cela est ainsi. A notre basse époque, à une heure de la civilisation où les justiciers se reconnaissent à l'escarcelle qui se gonfle sur leur ventre, où tout ce qu'il y a de limoneux dans les vieilles religions asiatiques remonte à la surface de notre paganisme héréditaire, au moment où nous nous renfermions en nous-mêmes, tristes (tristes à mourir) de ne plus connaître que le dégoût et le vomissement, voilà qu'un petit peuple de bouviers huguenots, épars aux antipodes entre le Vaal et le Limpopo, nous oblige à l'enthousiasme. Le vieux Kruger proféra des paroles qui sont belles parce qu'elles seront vraies, et le monde lui répond en souhaitant d'être étonné non par le prix dont les Anglais paieront leur victoire, mais par le prix dont l'Afrique hollandaise achètera sa liberté définitive. Quel qu'il soit, il ne sera

jamais trop élevé puisqu'il s'agit de la liberté. Arracher un coin du monde au despotisme anglais, c'est le rendre à la civilisation : il faut se souvenir que l'Irlande a été prospère, heureuse et riche.

Après nous être livrés honnêtement à la joie d'admirer enfin des gens honnêtes et braves, nous remercierons encore le Transvaal de nous avoir donné une leçon de bonne tenue en même temps qu'un encouragement à secouer un joug honteux. Peut-être que la France, un de ces jours, rougira d'avoir naguère obéi à l'Angleterre comme un joueur novice de poker ou de bouillotte; peut-être apprendra-t-elle aussi à se carrer et à « bluffer » avec la même insolence froide; peut-être désirera-t-elle posséder un gouvernement qui ne se proclame plus l'humble vassal de la Reine et qui préfère à l'estime du *Times* l'estime de la France elle-même. Oui, peut-être aurons-nous un jour, grâce au Transvaal, un petit réveil de fierté nationale. Qui sait? Tout arrive.

L'opinion des Etrangers. — A propos des rodomontades suéduoises d'un musicien appelé M. Grieg, auteur de quelques valses qui eurent la faveur des pianos, et de quelques grossièretés émises par tels journaux d'ici ou de là, des âmes sensibles s'émurent et des têtes impatientes se fâchèrent. Ni l'émotion ni la colère ne sont de mise. A-t-on des battements de cœur ou se sent-on indigné aux injures d'un ivrogne? Il y a des gens qui s'enivrent avec la Bible ou avec la Déclaration des droits de l'homme (et du citoyen); ces boissons-là donnent une ivresse brutale et agressive, mais surtout bruyante, et plus gênante que dangereuse, car l'abrutissement qui en résulte désarme assez vite les malheureux. On sait qu'il y a en Europe (et plus loin) une quantité de ministres du saint évangile qui traduisent dans leurs sermons Amalécites par Français et Babylone par Paris. Cette manie est ancienne; elle amuse de pauvres diables aigris par la médiocrité de leur position et de leur intelligence; quel mal cela nous fait-il? Sommes-nous devenus si bêtes que nous tenions à l'estime universelle et, à défaut

de l'estime, à l'indifférence? Et puis de quels étrangers vous parle-t-on? Quelle est leur qualité, leur intelligence? Croit-on que je vive sans contact avec des étrangers et que ceux que j'aime pensent de la France ce qu'en dit M. Reinach? D'ailleurs, on ne hait que ceux qui en valent la peine. La haine est bonne; la haine est réconfortante. Celui qui n'a pas senti la haine ne sait pas combien cela rend la vie meilleure et fière. J'avoue qu'il me serait fort désagréable d'être aimé par quelqu'un qui saurait par cœur l'illustre Déclaration et qui la débiterait dans ses conversations ou dans ses écrits. J'aimerais mieux qu'on me récitât la *Philosophie des Cochons*. C'est un morceau dont je comprends l'ironie, tandis que l'ironie de la Déclaration des droits de l'homme m'échappe complètement. Mais ce morceau célèbre est-il ironique? Je l'espère pour l'honneur de l'humanité.

Le Complot. — Et pourquoi ne veut-on pas qu'il soit sérieux? Et pourquoi ne veut-on pas qu'il soit légitime? Où et quand a-t-on vu un parti hors du pouvoir ne pas s'efforcer d'y rentrer? Quel est le régime en France depuis cent ans qui n'ait pas eu pour origine première un complot? Mais les sénateurs qui, aujourd'hui, vont être les juges d'un complot complotèrent eux-mêmes contre l'Empire! Je ne vois ni aucune objection contre les complots ni aucune objection contre le droit d'un gouvernement à réprimer les complots. Si les conspirateurs avaient réussi, ceux-ci ou ceux-là, ils seraient devenus — à leur tour — le gouvernement. Quoi de plus simple et de plus logique, de plus conforme aux éternels principes de la force implacable qui mène le monde.

Qui ne convoite le pouvoir? Quel « citoyen » entre deux vins n'a professé l'inéluctable « moi — si — j'étais — que — le gouvernement »? De convoiter à comploter il n'y a qu'un pas pour des gens très actifs. Mais quand on conspire, il ne suffit pas d'avoir « perruque blonde et collet noir » (c'est même scabreux, on se ferait remarquer), il faut surtout ne pas se laisser prendre. On se rend ridicule, ce qui est fâcheux surtout en France, et

on s'expose à mille désagréments. Les maris trompés qui arrivent au moment opportun ont le choix entre le poignard du mélodrame ou la fessée paternelle; le gouvernement actuel choisira. Rien ne saurait m'intéresser moins que le sort de M. Déroulède. Si on pouvait, sans lui faire du mal (c'est un si brave homme), l'empêcher de parler dans les métingues et d'arpenter les boulevards comme sur des échasses pendant les soirées chaudes! Mais comment faire? Si on le nommait tambour-major? Quant à M. Buffet, qui est de bonne compagnie, on pourrait l'autoriser à porter l'ordre du Christ (de Portugal) et le titre de comte romain.

Monsieur Lavisse. — Monsieur Lavisse a mis au jour un papier où, avec une simplicité admirable, digne d'un enfant ou d'un homme de génie (on choisira), il divise la France en deux partis : le passé, le présent. Ce délicieux représentant du « spiritualisme universitaire » n'est pas un esprit compliqué ni, semble-t-il, très propre à l'analyse, mais il a la main sûre. Il est celui qui coupe la poire en deux d'un seul tour de poignet. Pour ce digne professeur, il n'y a pas d'individus; il y a une masse globulaire qui se divise ainsi : regardez bien : la moitié dans ma main droite, la moitié dans ma gauche! On craint qu'il n'escamote, mais il s'est retroussé les manches avant de commencer son expérience, il opère sans compère, et il donne avec un bon sourire une des moitiés de la poire à M. Prudhomme et l'autre moitié à M. Napoléon Homais. Ah! le beau rejeton de 1848 que ce pédagogue « spiritualiste », progressiste et simpliste! 1848 (Hommes noirs d'où sortez-vous? — La fraternité des peuples. — Rodin (il faut avoir vu jouer le *Juif-Errant* en province pour comprendre Rodin — et Monsieur Lavisse!) — La sainteté du travail. — Les milices nationales) : Monsieur Lavisse nous reporte à cette époque un peu ridicule, mais si ingénue, qui hanta Flaubert toute sa vie et lui fournit les intermèdes comiques de *Bouvard et Pécuchet*.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Robert de Montesquiou : *Les Perles rouges*, Fasquelle, 3.5o.

L'horizon est vraiment historique ce soir.
R. de M.

Les Perles rouges. — La légende qui s'était faite autour du nom de M. Robert de Montesquiou, avant qu'il eût rien publié, n'est pas sans avoir nui beaucoup à son œuvre imprimée dans l'esprit des poètes, professionnels ou amateurs. Crédules à la renommée préalable, ceux-ci imaginèrent qu'ils rencontreraient en lui un écrivain rare, inventeur patient d'élégances et de subtilités nouvelles qui émerveilleraient par la perfection volontaire de tout poème, où après de longues angoisses et de glorieux scrupules il aurait consenti à inscrire l'incontestable garantie de son nom. L'art diffus des *Hortensias bleus* et de trois autres recueils de vers hâtifs étonna autrement qu'on ne s'y était attendu et que se le promettait M. de Montesquiou ; quelques-uns furent affligés, d'autres simplement déçus. Je crains que les *Perles rouges* n'aient la même fortune que les précédents volumes et je voudrais en toute charité mettre fin au malentendu premier que la légende imprudemment acceptée créa entre un galant homme qui se distrait à rimer et des lecteurs trop exigeants.

M. de Montesquiou n'a jamais été ni sans doute voulu être un poète rare et hermétique, transmuant en or pur le métal vulgaire des idées et des mots : M. Robert de Montesquiou est un improvisateur excellent, de ceux qu'en langage de cirque et de tréteaux on appelle, je crois, des illusionnistes, et à ce titre il vaut d'être étudié dans ses gestes et parades toujours amusants, parfois exquis et surtout dans ses procédés et trucs, si j'ose m'exprimer ainsi par un respect peut-être exagéré des métaphores suivies.

L'improvisateur a le mérite de se conformer au goût du jour, tout en se donnant l'air de l'offenser par quelque endroit. Les belles et définitives études de M. de Nolhac sur Marie-Antoinette et les sonnets détachés d'un livre prochain sur Versailles par M. Henri de Régnier, ou peut-être plus simplement des visites curieuses aux vitrines des marchands de meubles et d'étoffes, inspirèrent donc à M. de Montesquiou d'évoquer en quatre-vingt-treize sonnets la gloire mourante et rajeunie du Palais et des jardins, les rois et les maîtresses royales, la charpente tragique des guillotines : par un sym-

bolisme tout extérieur, un peu grossier, très accessible à la foule salonnière, prétentieuse et illettrée, son élite, il a choisi ce chiffre de quatre-vingt-treize, en manière d'allusion à la grande année révolutionnaire; c'est apparemment aussi en guise de récréation et charade mathématique que le sonnet LXIX est consacré à la mort de Louis quinzième, le Bien-Aimé.

Au jeu charmant qu'il joue, M. de Montesquiou est servi par un don naturel qui fait le meilleur de son talent; il traduit quelquefois en images pittoresques et ingénieuses des impressions très vives, par exemple:

C'est la nuit. Le couchant fut rouge. Il plut des ors.
Le Soleil Roi fut pris — tel un quatorze cors;
Il chut dans le bassin comme un bouquet de tête.

Le Paros devint flamme à ce saignant bourbier;
Et, rouge exécuteur de ces royales fêtes,
Le jet d'eau rejaillit en grappes de sorbiers.

Mais le plus souvent, parce qu'il est avant tout un improvisateur, conduit par le hasard, M. de Montesquiou ne dépasse pas l'esprit de mot; il se vante à tort d'être un Hamlet dont « le triste ennui brumeux »

..... s'affine en sel attique.

Dans l'ordre de la pensée, il se doit satisfaire avec la gloire fragile et passagère des clowns.

Chez lui, les mots seuls sont rares, à défaut de l'idée assez banale, et c'est par là qu'il plaît sur le moment et déçoit dès que le prestige s'est évanoui. Il affecte d'appliquer le précepte de Verlaine et de se méprendre à dessein sur le sens des termes qu'il emploie; la déviation légère du sens enrichit en effet et renouvelle les syllabes anciennes pour qui la pratique avec certitude. Mais il arrive ici qu'elle soit maladroite et brutale; quand M. de Montesquiou écrit à propos de statues qui s'effritent:

Car tout ce qui faisait leur gloire dans l'éther
Le temps, pierre par pierre, à chacun d'eux, l'élude,

non seulement il détourne *éluder* de sa signification normale en français, mais ce n'est qu'en vertu d'une violence faite au latin qu'il ordonne à *eludere* de signifier : *enlever en se jouant*, probablement parce qu'il a mal compris un distique de Properce :

Nam tibi victrices quascumque labore parasti
Eludet palmas una puella tuas.

Ailleurs dans ce vers :

C'est un noble à la rose effigié d'un roi,

il attribue à *effigié* un sens, non pas accessoire et prochain du sens véritable, mais entièrement différent ; *effigié* veut dire *pendu en effigie* et rien d'autre.

Il s'égaie tant lui-même à user de mots insolites et techniques qu'il ne s'occupe plus du tout de leur valeur sémantique, soit que l'humble germandrée promue au rang de *chamaerops* (*chamaedrops* est plus fréquent chez les botanistes grecs) devienne une espèce de plante ou de bête fantastique :

..... aucun ne l'intimide ;
... Mais Lui fait frissonner jusques aux chamærops

soit qu'ayant feuilleté l'Almanach Liégeois ou les premières pages d'un livre de messe, il ait été surpris par la beauté sonore de *nombre d'or* et d'*épacte* jusqu'à les prendre pour synonymes l'un de l'autre, bien que ces deux vocables aient chacun un sens très précis et très particulier :

C'est un vrai nombre d'or de vieille lune, épacte,
Que l'an qui meurt calcule en sifflant sous les huis.

Confiant outre mesure en sa mémoire, l'improvisateur mélangera sans s'en apercevoir les époques et les lieux : il ne lui semblera pas extraordinaire qu'une Moresque se métamorphose en Turque et soit célébrée par Saadi, poète persan, au cours d'un même sonnet. Il ne prendra pas garde que nombre de ses souvenirs sont empruntés au décrochez-moi-ça des anecdotes controuvées ; il ne manquera pas de faire dire à la Mort par le Grand roi : « J'ai failli t'attendre », ni d'asseoir Molière à la table de Louis XIV, ni de verser à Mlle de Sombreuil un verre de sang apocryphe. C'est au reste un de ses plus sûrs moyens d'action sur un public spécial qui goûte aussi beaucoup les calembours :

Et cette pièce d'eau n'est qu'une pièce d'or.
.....
Les marbres sont souillés; les arbres sont rouillés,
.....
Et que ton pot au lait se change en pot au sang.
.....
La feuille tombe à pleins tombereaux; pleins tombeaux.

Certes M. de Montesquiou n'est pas dépourvu d'adresse et tout serait au mieux s'il ne forçait son talent ; il excelle dans la farce ; les trois sonnets sur Mme de Maintenon vivent d'une verve presque haineuse et la servante-maîtresse grimace

effroyablement dans les atours d'une guenon dévote. Que si M. de Montesquiou suivait avec plus de docilité son propre génie, il pourrait dessiner sans peine d'autres magots aussi joyeux ; mais il sied qu'il renonce à pourtraire Aphrodite nue et qu'il se restreigne au funambulesque, non sans considérer toutefois que seuls les clowns du divin Banville frappèrent les étoiles du front.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Emile Zola : *Fécondité*, Fasquelle, 3 fr. 50.

...Voici, Messieurs les Juifs, le moment de régler l'addition ! Vous allez tous acheter ce livre *de sept cent cinquante pages* et vous le lirez, ou vous ne le lirez poin — vous êtes si intelligents, — mais vous le poserez bien en évidence sur le premier rayon de votre bibliothèque, vous lui ferez un petit socle d'honneur en peau d'officiers français, parce que ce maroquin est à la mode, et vous en parlerez à mots couverts, d'un ton pénétré, plein du respect dû au talent monstrueux de ce cher maître qui n'a rien oublié, le long de sa dernière œuvre, sinon d'avoir le tact de faire court. Avalez et payez, Messieurs les israélites, c'est écrit spécialement pour vous et vos familles patriarcales, vos patriarcales familles, sociétés dans la société, états dans l'État, niveleuses d'individus en faveur du nombre, autres *jésuitières* où l'esprit d'abandon et d'orgueil est remplacé par le culte, plus éclairé, des affaires. La belle réclame « *j'accuse* » ne nous permettait pas d'espérer une semblable aubaine, un si énorme pavé d'ours, vous tombant sur la tête. *Le salut par les Juifs !* a clamé Léon Bloy. En effet, nous voilà sauvés de l'abominable tentation de feuilleter les feuilletons de Zola. Ça ne nous regarde plus. Avalez donc les yeux fermés, le nez bouché, car, malgré que votre religion vous le défende, c'est pour employer le refrain favori de votre récent poète, Laurent Tailhade :

« ... C'est de la viande de cochon ! »

C'est blanc, c'est rose, c'est blond, c'est gras, ça vous a des plis aux cuisses, c'est lourd, indigeste, obscène et propre à donner la nausée à tous les amateurs d'idylles.

Non ! jamais plus malencontreux champignon n'a poussé après une sanglante averse, jamais veau plus à cinq pattes et plus à trois mufles n'a surgi de l'union du taureau *Art-social* et de Pasiphaé l'*Hypocrisie-romantique*. C'est colos-

sal, scandaleux, pitoyable, bête à pleurer, tout aussi encombrant et tout aussi... respectable que le ventre d'une femme à son neuvième mois! Et c'est surtout, par-dessus tout, l'avortement complet d'un très louable effort — je veux bien admettre, un instant, qu'il soit louable de pousser, pour la plus grande misère humaine, à la reproduction de l'espèce des médiocres.

J'ai lu, sans être juif, hélas! et, pour d'autre motif que le dévouement à ma race, ce prodigieux volume en entier. J'y ai mis une semaine et je ne crois pas avoir perdu mon temps en perdant enfin toutes mes illusions au sujet de son auteur. Il paraît qu'un critique très brave, ordinairement très spirituel, d'une intelligence érudite, ayant été convié au même régal forcé pour le seul amour de son art, en est devenu subitement fou, comme il appert de cette phrase signée Gustave Kahn, le grand rabbin de la *Revue blanche:*

« Aussi ceci: c'est que si la bourgeoisie s'épuise de détraquement, de mauvaises mœurs, et se détruit en plaçant ses espérances sur de trop peu nombreux et trop frêles héritiers, à côté d'elle, dans le petit patronat, parmi ces employés qui sont en somme des ouvriers contraints à la jaquette ou à la redingote, une classe nouvelle s'élabore, ayant toutes les énergies de l'ancienne bourgeoisie, alors qu'elle n'était pas victorieuse, et que ces premiers représentants du quatrième état, issus du Tiers, sont aptes à toutes les besognes civilisatrices et à toutes les pacifiques conquêtes; accessoirement, qu'il faut réagir contre la manie exclusive de l'usine et du négoce, et que la vieille terre, pas encore épuisée, peut encore nourrir royalement les bras qui veulent s'occuper d'elle, et qu'il y a là un excellent point de départ. »

Il est clair que le *point de départ*, lorsqu'on arrive à celui qui clôt ce livre, c'est la folie furieuse; ou on pond, sans souffler, des paragraphes de cette envergure ou l'on se châtre! Quand on pense que l'estimable écrivain du *Conte de l'or et du silence* tient absolument, *lui aussi ceci*, à payer la carte, comme si les poètes devaient quelque chose aux sociologues, et se précipite du haut de sa tour d'ivoire dans la rue, dans la monomanie de la foule! Je sais bien que depuis deux ans tous les artistes deviennent monomanes en France, voire même à l'étranger, mais j'espérais que celui-là aurait *le sourire* — il est si intelligent — et remettrait les choses d'art à leur place, plus haut que la foule, dirait, avec l'au-

torité qu'il prit, jadis, de secouer un peu durement l'arbre généalogique des Rougon, non pas ce qu'*il doit*, mais ce qu'*il faut*. En vérité, je vous l'apprends, la chevalerie française demeure maintenant chez les israélites ! Ils sont armés de pied en cap et courtois, vraiment, jusqu'à *la miséricorde !* C'est très beau, une noblesse nous refleurit, seulement, ça nous révolte, nous, quelques-uns, peut-être deux ou trois, tristes représentants de races, paraît-il, déchues, mourantes, pauvres diables de parias de lettres condamnés à quatre ou six mille lecteurs, sous prétexte que nous refusons de nous *ensocialiser* et, dans un geste d'instinctive défense, nous portons la main à la poignée de cette puérile brette de cour qu'on appelle l'ironie. Après tout, il est permis de rire. On leur a rendu leur M. Dreyfus, leur cher capitaine va mieux, et nous avons fini du cauchemar de l'innocence qui faillit rendre tout le monde coupable. A présent qu'on a dépendu leur second christ, il ne nous reste qu'un officier louche de plus, ce n'est guère gênant, il y en a déjà un assez joli lot, bon pour le service dans la légion étrangère. Alors, comme, de temps en temps, au *Mercure*, on demande la peau du personnage qui n'est pas de notre avis, nous ne voyons pas le crime que ce serait de *tanner* un brin celle du grand champion dreyfusard. Je ferai même remarquer humblement que pour se livrer au commerce de pelleterie qu'on sait, il en est qui attendent leur tour, ne répondent qu'à la question posée et s'entêtent à ne pas sortir de leur ligne : *Juger les hommes de lettres selon les œuvres de lettres.* On peut pardonner à Emile Zola de nous avoir exaspéré durant deux hivers, l'héroïsme étant toujours de l'exaspération en puissance, mais je ne vois pas la nécessité d'admirer un mauvais roman après une belle action. Il est certain que nous « *serons tués* », cependant nous aurons bravement hurlé la mort aux oreilles de nos quatre ou cinq mille lecteurs, lesquels nous remercieront de leur indiquer *Fécondité* comme représentant le plus effroyable de tous les remèdes contre l'Amour, aussi bien de l'*Amour-égoïste* que de l'*Amour-altruiste*. Or, nous vénérons l'*Amour* sous toutes ses formes, autant que nous craignons peu la *Mort*, sa sœur aînée.

Je dois à mes lecteurs l'histoire de *Fécondité*, puisque moi j'ai lu ce livre au double point de vue de l'art et de la sociologie... je leur en servirai la légende. Si je me fais mal comprendre, c'est que je demeure le dernier des vagues symbo-

listes, n'en déplaise au grand rabbin de la *Revue blanche*, qui les déclare à jamais enterrés sous une avalanche d'idylles, d'églogues, de joies dominicales, ce qu'on appelle enfin tous les embêtements de la vie quotidienne mis à la portée d'un ouvrier gréviste.

... Il y avait une fois un Monsieur qui se nommait Verlaine. C'était un poète, un patriote nationaliste avant l'heure, chose plus grave *un uraniste*, et un homme de génie, car on peut être tout cela et avoir du génie...

... Il y avait une fois un Monsieur qui se nommait Mathieu Froment. Il n'était ni très beau, ni très spirituel, ni très adroit, mais il était fort bien portant, « *crevant de santé* », il représentait un épi dans le champ, il était le *1* devant les cent mille zéros, pouvant d'ailleurs devenir l'un des cent mille zéros après le *1*. Ce Monsieur épousa une femme qui s'appelait *Marianne*, comme la République française. Une femme à gros chignon, à grosses épaules, à gros tétons, à grosses hanches, celle qui donne, dans le monde où fréquente l'auteur, l'exacte mensuration d'une belle femme.

... Le poète crevait de faim sans rien faire, si c'est ne rien faire que d'écrire quelques vers immortels...

... Mathieu Froment travaillait, lui, pour le peuple, pardon... *pour les issus du Tiers aptes à toutes les besognes civilisatrices* (grains, fourrages, issues!), *pour ces ouvriers contraints de porter des redingotes, classe nouvelle s'élaborant, ayant les énergies de l'ancienne bourgeoisie alors qu'elle n'était point encore victorieuse.* (Logiquement chaque fois que *la* nouvelle bourgeoisie sera victorieuse, elle se montrera aussi répugnante que l'ancienne, car rien ne ressemble plus à un homme victorieux qu'un autre homme victorieux, malgré le progrès des machines agricoles, et... tous les capitaines vainqueurs, *tous les vaillants pionniers de notre chère civilisation*, « ont des odeurs fortes ».) Le principal ouvrage de Mathieu Froment était de *connaître* sa femme selon les rites de la sainte Bible... Ici, se dresse la question brûlante. Il paraît, selon Zola l'évangéliste, que c'est le bourgeois victorieux qui a inventé Malthus. Diable! Je connais, moi, une petite chanson vieille, vieille; elle traîne dans les contes arabes, on la retrouve au fond des préceptes orientaux, on la chante dans les campagnes bretonnes du temps des druides, elle est si vieille que tout le monde la sait par cœur sans que

personne puisse très bien se la rappeler. La voici et je fais mes excuses pour la mauvaise traduction :

» Femme aux yeux de velours, le premier fils de ton amour est le fils de ta puissance, il est l'homme par excellence.

» Femme aux lèvres de corail, le second fils de tes entrailles est le fils de ton désir, c'est un homme de plaisir.

« Femme, crains la servitude, car les fils de l'habitude naissent tous tes ennemis... du meilleur de ton ami. »

Pour parler moins frivolement, *l'Amour* admet une *trilogie*, et, dès les premiers âges du monde, le *choix*, la *prédilection* d'où l'*exclusion*, l'*abstention*. Dans l'Eden on préférait déjà le joli Abel au vilain Caïn. Je ne sais pas si c'est de la *socialité*, mais c'est sûrement de l'*humanité*. On ne peut pas plus nier la beauté d'une plante vénéneuse, seule épanouie en face du champ de blé proprement multiplié par Messieurs les puissants du jour. D'ailleurs, les bourgeois modernes n'inventeront jamais rien, pas même l'art d'aimer, cet art venant d'un peu plus loin que la naissance de *la Terre*. Mais poursuivons.

... Autour de ce poète qui se nommait Verlaine, plante vénéneuse s'épanouissant en face du champ-peuple, se rangeaient les *décadents*, de sinistres et cyniques mémoires, des... *abstentionnistes, des volontaires, des maîtres du choix*, les Montesquiou féodaux... ou inféodés, les fins de races malades, empoisonnés ou empoisonneurs, des dilettantes exquis comme Barrès et, *sous l'œil des barbares*, ils émettaient... l'unique prétention d'avoir du talent pour eux, entre eux. Quelques-uns ont évolué. Naturellement de ce qu'ils dévièrent, par ambition ou par simple besoin de vivre, de leur primitive ligne, ils perdirent de leur force concentrée, *vénéneuse*. La lyre avait sept cordes dont une s'est cassée.

Autour de Mathieu Froment, le sublime héros de *Fécondité* (?), vallace automatique toujours pleine de ce que vous devinez et « *qui jetait sa semence à pleine mains* » (?), un Monsieur dont l'état d'âme bizarre est assez comparable à celui d'un bélier dans le troupeau (un bélier, aussi un de ces objets de destructions antiques avec lesquels on frappait les murs de Sparte, tandis que les citoyens éclairés de la ville précipitaient au barathre les enfants nés de travers !) autour de Mathieu Froment et pour lui servir de repoussoirs, des bonnes enceintes, des ouvrières enceintes, des bourgeoises enceintes, des grandes dames (!) enceintes, une armée de femmes encein-

tes qui avortent ou accouchent péniblement. Quelle péritonite, ce livre! C'est une infernale frénésie d'étaler tous les ventres et toute l'ordure. Recto : forceps. Verso : fausse couche. La composition de cela est naïve, trop facilement déduite, l'écriture, ô Richebourg, en est tellement lâchée, tellement peu française, malgré les phrases à résonnances techniques, qu'on commence à regretter sérieusement les casse-tête chinois de jadis, du temps où le grand rabbin de la *Revue blanche* sculptait ving-cinq sphères d'ivoire, tournant toutes en des sens différents dans une seule pomme de canne.

Je vous signalerai particulièrement le leitmotiv : « *A Chantebled Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient, piochaient...* » Il revient toutes les trente pages et s'il est moins sale que le reste, il tient furieusement de la place. Puis les fameuses répétitions *du coup de désir qui passe en tempête* », « *du coup de force* » « *de collier* ». Je sais bien que c'est injuste de reprocher un procédé à son inventeur, pourtant dans l'*Assommoir*, la *Curée*, *Nana*, le procédé nous obsède moins et on ne tire pas à la ligne au nom de... la raison sociale.

... Pendant ce temps (et bien avant ce temps, hélas !) Verlaine, le poète, qui ne représentait aucun champion social, ne faisait point partie du *Tiers* (grains, fourrages, issues), crevait de plus en plus de faim, mais s'en consolait ayant procréé *Sagesse*, un evangile dont il serait difficile de tirer quatre moutures tant il semble y être dit des choses définitives.

... Je reproche surtout au héros de *Fécondité* d'aller contre les vérités en marche à force d'être... excessif. Il nous montre le devoir du Monsieur fécondant sa femme à jet continu et ne pouvant même plus agir autrement. Selon la science médicale d'une part, et selon, d'autre part, l'éternelle logique humaine (touchant souvent à l'absurde), pas très d'accord avec celle des romanciers naturalistes, qu'arrive-t-il durant les trois derniers mois de la grossesse, le dernier trimestre du bail, j'allais prononcer *bagne*? Ce Matthieu Froment cesse-t-il, automatiquement, de fonctionner? Ou, s'il continue, sachant qu'il ne procrée plus, quel genre de plaisir éprouve-t-il? Une moyenne de *douze* grossesses donne une période de *trente-six mois* de repos pour cet étalon magnifique. Alors?... Ce sera-t-il du vice... ou de l'abstention? Ce qui regarde la morale, pure, absolue, doit être nettement défini.

Moi, en fait de morale j'ai besoin qu'on m'explique tout... et quand on opère, comme Zola, sur une *vaste échelle*, il faut qu'on me donne des chiffres très exacts. S'il n'y avait encore que le petit crime des chiffres, le bouleversement de toutes les vraies proportions, je m'y résignerais, mais il y a « *cette nouvelle Vénus*, Astarté, *qui féconde la terre en tordant le bout de ses seins* » (en caoutchouc, probablement). Cela nous abîme de jolies choses et nous finirons par loucher en regardant les femmes enceintes craignant que, décidément, nos cerveaux en avortent. L'amour sincère est toujours une expression de beauté. Ses résultats sont toujours des expressions de laideur et c'est pour empêcher, sans doute, qu'on ne s'abstienne *radicalement* que l'amour est, doit être, demeurera toujours le plus profond, le plus terrible des Mystères. Depuis l'invention des cavernes je ne crois pas à la passion en plein soleil. « *Il peut y avoir de bons mariages, il n'y en a point de délicieux* », a dit un moraliste plus fort que Monsieur Zola, parce que le mariage, y compris *l'union libre* des nouveaux socialistes, autre cérémonie publique, exclut le mystère. Tous les couples épris pour créer des fils de leur amour, ou se féconder mutuellement le cerveau, une fécondation artificielle point tant si dégoûtante, ont l'idée de ne pas trop se voir aux heures de déchéances, et les heures de déchéances sont celles où l'on cesse d'être beaux. Je ne suis point un moraliste. Je suis cyniquement pour l'Amour égoïste contre la Société ; c'est-à-dire dans l'humanité des bêtes fauves et non dans l'humanité pour la multiplication des moutons imbéciles. Je ne crois pas à la durée du Tiers (grains, fourrages, issues). Je crois à la durée d'un beau vers, *issu* d'une caresse, fût-elle criminelle selon nos petites lois d'une heure. Or, je veux bien être régi par un alexandrin, même un vers libre, mais je m'insurge contre les immortels principes de 89 qui sont déjà remplacés par les principes immortels de 99 !

... Oui, Verlaine était noceur, il aimait l'absinthe, et, après boire, chantait sa patrie, la gloire des batailles, comme un simple Déroulède.

Stérile, possédant à peine la force physique de créer un mouton de plus, il fécondait très utilement la Beauté, chose nécessaire entre toutes pour supporter la vie quotidienne.

... Citations de *Fécondité* : le passage ultra-poétique où l'on détruit, par la seule projection d'une phrase malheureuse, le résultat qu'on se proposait d'obtenir : « *Elle jeta un léger*

cri de souffrance au milieu de son beau rire. — Ah! le petit diable, il me mange, dit-elle. Il vient de rouvrir ma crevasse!» Poètes de n'importe quelles époques de prospérité ou de décadence, littérateurs de tous les temps bibliques ou modernes, voilez-vous la face d'horreur! Il s'est trouvé un poète et un littérateur qui a osé souiller d'une phrase abominable la coupe dans laquelle tous les petits enfants boivent du lait en attendant la nuit où, devenus des hommes, ils y boiront l'amour!... Ah! je me moque du roman thèse, la nouvelle religion de Victor Charbonnel, son très spirituel pontife, et il m'est indifférent que les *féministes* soient ou non des femelles utiles; ce qui me fait trembler c'est une phrase mal faite qui est généralement malfaisante. Je vois le pauvre chérubin rose tétant... du pus... et j'ai envie de vomir, et la natalité ne peut s'en accroître nulle part.

Recitons (ça, c'est de la philosophie) : « *Au-dessus du plaisir, qui passe en tempête, une éternelle joie humaine demeure le fait souverain de la conception, un être de plus, non pas de misère, mais de la force, de la vérité, de la justice de plus.* » Une alternative, la conception est une alternative, ne peut jamais être une certitude. On peut éprouver le même plaisir à concevoir un voleur qu'à procréer un honnête homme, mais on est jamais sûr de rien.

Recitons : « *A Chantebled, on enfantait, on fondait, on fécondait, on créait... et cela faisait trois cents enfants, trois cents rameaux de l'arbre...* » Trois cents enfants... Réfléchissez!

« *Elle fut vaincue, prise d'une terreur sacrée, comme balayée par le débordement de cette fécondité sans fin.* »

Je suis pour les images violentes, cependant je trouve cela d'une lecture un peu rude. Eh, que diable, je préfère de beaucoup aller relire le *Jardin de Bérénice*, retrouver de plus... petites secousses cérébrales. J'ai vraiment peur de la prose de ce monstre, comme j'aurais peur d'une indigestion de tripes, et ma religion me défend... les indigestions de tripes en littérature.

... Or, Verlaine ayant évolué selon sa ligne mourut mendiant. Et en plein *Figaro* (cette feuille publique n'ayant pas encore changé sa plume d'*F*), Monsieur Zola, grand-prêtre de la nouvelle bourgeoisie encore plus bête, plus inconsciente et plus puante que l'autre, déclara qu'on ne devrait point de buste à ce poète, car il était... peu *social*.

Puisqu'il est d'usage de demander une peau, à la fin d'un

article du *Mercure*, je demande celle d'Emile Zola pour en relier les livres de Verlaine. Et j'offre, l'usage le veut ainsi, la mienne en échange pour qu'on en relie *Fécondité*... (seulement je crains bien qu'elle ne soit trop petite.)

Oui, oui, il m'est égal que M. Zola vienne de sauver un officier d'état-major, je ne suis pas officier d'état-major, je suis écrivain, et en qualite d'*écrivain gaulois*, j'ai la terreur, l'unique terreur de voir crouler le ciel sur de la mauvaise prose.

En terminant j'essaierai d'être aussi courtois que Messieurs les juifs, je me résumerai sur une belle phrase de Gustave Kahn lui donnant sa revanche sur celle du début de son article de la *Revue blanche :* « Ce qu'il promettait, il l'a tenu ; il est entré, non pas dans la politique, mais, pour ainsi dire, dans la socialité, sur une question qui regardait tout le monde au même point, sur un fait de justice sur lequel tout le monde avait le droit de donner son avis. Il a été dans le rôle que doit prendre, à certains moments, l'écrivain ; il a été le héraut de la conscience obscure de tous, et la voix forte de tous ses confrères en art, usant ainsi noblement de l'avantage que lui donnaient sur tous, pour se faire entendre, ses nobles succès antérieurs et l'aveu, obtenu auparavant de tous, de sa haute valeur d'artiste. En obéissant ainsi à sa conscience et à son caractère, il a obtenu une chose à laquelle bien des écrivains avaient pensé lorsqu'ils évoquaient les horizons lointains de leurs ambitions : c'est ce principat d'ordre moral, plus encore que littéraire, qu'avait exercé Hugo à la fin de sa vie. Il a été, comme lui, la voix du faible : et il est à la place où fut le grand poète. »

Non ! Il n'a rien tenu de ce qu'il promettait et c'est facile à voir. Il voulait faire des œuvres sincères ; emporté par son tempérament de feuilletoniste il n'a fait que des œuvres romantiques, *excessives*, dont quelques-unes sont, pour cela seul, beaucoup plus belles qu'il ne les a rêvées. Il n'a pu donner que l'avis de tout le monde, parce qu'en effet c'est une conscience obscure. Il est entré dans la *socialité* et non pas dans l'*humanité*. Il a été, vraiment, *la voix du faible*, celle de l'artisan en présence de l'artiste, celle du créateur du naturalisme en face de la Nature. *Il a ouvré de beaux paysages de pierre.* Il n'est pas à la place de Victor Hugo, parce qu'il n'a pas de génie. C'est un excellent ouvrier, qui, en se mêlant de problèmes sociaux, se transforme en un gréviste têtu et assommant.

Le patronat, ou le *principat d'ordre moral*, lui est défendu, car il manque d'une intelligence universelle; il n'est pas *dieu*.

Maintenant, il est dangereux, parce qu'il nous prépare un nouvel état social, *les trois cents enfants de Chantebled!*

Eh! Eh! Ce n'est pas sans raison que la bonne mère nature a fait les loups moins nombreux que les moutons. Nous les attendons au coin de nos bois respectifs. Qu'ils y viennent!...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Esthétique de la langue française : — La déformation. — La métaphore. — Le cliché. — Le vers libre. — Le vers populaire, par Remy de Gourmont (Mercure de France).

La captivante étude de M. de Gourmont sur notre langue, ou plutôt sur *les mots* de notre langue, est enrichie de plusieurs pages sur *le vers libre* et sur *le vers populaire*. Je les laisse volontairement de côté. Elles affrontent des questions dont le débat me semble, pour quelque temps encore, inutile. Tâchons à ce que l'éducation de l'oreille chez le public, et d'abord chez les poètes, se fasse. Après on causera! Par exemple, lorsque les poètes seront arrivés à se rendre compte simplement (je n'ai pas grande ambition) de la différence du *rythme* et de la *mesure*, — et j'entends bien inconsciemment, car je ne vais pas jusqu'au discernement analytique, — il y aura peut-être lieu de discourir. Mais jusque-là non. La naïveté se perd avec les années. J'ai péché souvent, je ne recommencerai plus; il faut bien laisser des illusions à ceux qui n'ont pas la compétence, l'ingéniosité de M. de Gourmont et qui s'imaginent dire quelque chose « sur le rythme des vers ».

« Esthétique de la langue française, cela veut dire : examen des conditions dans lesquelles la langue française doit évoluer pour maintenir sa beauté, c'est-à-dire sa pureté originelle » ; et pour cet examen M. de Gourmont s'est appuyé sur des principes vraiment neufs, hardis, quoique d'une hardiesse qui, surtout à des écrivains de notre génération et de ce coin-ci, n'apparaît point tout de suite. Nous ne nous doutons guère en effet combien le conformisme académique, la fausse science de l'étymologie, les préjugés grammaticaux, le souci de la fixité ont fait perdre aux autorités littéraires le sens natif, le sens vrai de la langue. Nous rejetons tout sur

l'incompréhension lyrique qui est manifeste, totale, mais n'en est qu'une conséquence.

Un mot de bonne race, suivant les grammairiens et leurs adeptes, est un mot qui ne s'est jamais écarté de sa signification primitive et qui n'a jamais été déformé par l'écriture ou par la prononciation. Au contraire, pour M. Remy de Gourmont et pour nous, un mot est de bonne race, de pure beaute française, qui, en dehors de ses significations changeantes est conforme, comme écriture et comme sonorité, aux habitudes innées d'un peuple, telles que les lui imposent les influences mystérieuses du terroir et le plaisir de son oreille, telles que le prouvent les études historiques qui permettent de surprendre dans sa spontanéité la formation générale de son vocabulaire.

La pureté d'un mot n'a jamais dépendu de la rigueur de sa signification. Il faudrait pour cela que le mot fût une *définition*, alors qu'il ne peut être qu'un *signe*, parce que la représentation de l'objet ou de l'idée qu'il évoque se transforme sans cesse de père en fils, change avec les cerveaux qui les considèrent. Un mot est un pivot sur lequel le sens tourne avec les images que nous y adaptons et qui le nuancent à l'infini.

M. de Gourmont n'a pas de peine à démontrer que la plupart des fautes populaires qui chagrinent tant les puristes se justifient absolument par des termes qui ont l'estampille de l'Académie et que pour ainsi dire elles décalquent. Nos docteurs en bon langage commettent réellement des fautes qui sont des crimes en forgeant ou en autorisant des vocables savants qui n'ont point figure française. Tandis que les métiers manuels (menuiserie, serrurerie, etc...) incorporent dans la langue des expressions-nées, des termes savoureux, en union étroite avec le génie de la race, les métiers cérébraux (chimie, botanique, astronomie, etc...) la déshonorent par des grossiers placages.

Toutefois, je ne crois pas devoir suivre M. de Gourmont dans toutes ses conclusions. Une langue se forme à l'aide de plusieurs tamis superposés qui reçoivent de côtés divers la matière verbale. Sans cesse agités par le peuple, ces tamis finissent toujours par réduire à sa convenance le vocabulaire qui peut lui être utile, mais ils retiennent au-dessus du sol différentes couches de grumeleaux (1) moins friables, qui, tout

(1) Patois charollais. Nous avons déjà *grume*, *grumeau*, *grumeleux*.

en présentant certaines formes nouvelles, ne se mêlent pas encore au langage définitivement. C'est pourquoi, si je déplore le barbare pédantisme qui entache ces termes de science, je ne les envisage pas avec la même terreur que M. de Gourmont, parce qu'en somme ils restent en dehors de la langue. Je n'ai pas sous les yeux l'article paru ici de M. Denise sur le livre qui nous occupe, mais je crois que M. Denise partage ce sentiment.

Remarquons d'ailleurs que le langage scientifique est dans l'obligation absolue de suivre un chemin opposé à celui du langage usuel. Un terme de science tend à être *fixe* et international; il est censé exprimer une vérité, un fait qui ne peut subir d'interprétations contradictoires comme le terme *rose*, par exemple, qui signifie une fleur aussi bien blanche, jaune, safranée, pourpre que « rose ». De là, la nécessité de se servir des langues mères, *impersonnelles*, pour la création de mots qui puissent, dans la plupart des idiomes, garder leur intégrité, leur valeur d'appellations rigoureuses, qui doivent équivaloir, autant que possible, aux signes de convention des mathématiques, compris des savants de tous pays. Il n'en a pas été, il n'en est pas de même dans les métiers manuels dont les termes sont de sentiment, de construction *imaginative*, des rappels analogiques et par cela même *personnels* pouvant subir, suivant les races et les contrées, toutes les fluctuations des images, et des langues qui ne sont pas mortes.

Aussi je ne pense pas comme M. de Gourmont que ce jargon scientifique joue un rôle quelconque dans une déformation du langage. — Ne suffit-il pas en outre de savoir que, dès qu'un terme de ce jargon est devenu de nécessité populaire, il subit l'heureuse transformation française qui sera fatalement, un jour, consacrée! — Mais il faut certes souhaiter avec lui que les savants n'usent pas dans leurs créations verbales d'un didactisme maladroit et que leur vanité n'abuse point de placages inutiles, bien que ces placages restent placages.

Puis tout jargon technique, qu'il soit de menuiserie, de vénerie, de marine, etc..., malgré sa beauté, est quand même en marge de la langue. L'étude peut en être des plus fructueuses pour l'écrivain; il y saisit le phénomène de formation des mots dans toute sa saveur immédiate; il en tirera parfois quelques termes d'un emploi pittoresque. Mais qu'on accole un trop grand nombre de ces termes, et leur ensemble à consonnance bien française constituera une phrase qui, comme

ces lignes de langue marine, ne le sera guère plus qu'une autre à terminologies scientifiques: « On cargue la brigantine, on assure les écoutes de gui; une caliourne venant du capelage d'artimon est frappée sur une herse en filin... » (p. 90).

Quant aux infiltrations étrangères et particulièrement anglaises, à l'encontre de M. de Gourmont, elles ne m'épouvantent pas du tout. Les mots étrangers directs passent avec les modes qui les amènent, beaucoup plus rapidement que la brutalité de leur intrusion nous permet d'abord de le croire. Ceux qui demeurent répondent à un besoin et sont bientôt « tamisés ». Il n'est pas exact de dire que *flirter* est l'équivalent de notre ancien mot *fleureter*, le *cricket* de notre ancienne *balle à la crosse*, le *tennis* de la *paume*, le *foot-ball* du *ballon*, etc..., jeux qui se servent, y compris le *flirt*, des mêmes éléments, ou à peu près, d'une manière toute différente. Ce sont en somme des expressions techniques, hors cadre comme les autres. Je préfère même que ces mots gardent leur écriture étrangère (quel avantage à écrire *foute-balle* au lieu de *foot-ball?*), ils auront chance de disparaître plus vite.

En résumé, il ne paraît pas nécessaire pour la pureté de la langue d'être conservateur et nationaliste au même degré que M. de Gourmont. Il ne paraît pas que l'enseignement du latin « maintenu et même fortifié » soit d'aucun secours pour l'instinct général, duquel dépend l'intégrité de la langue. Cette intégrité, au même titre que les autres du reste, dépend d'abord de la plus ou moins grande force de domination de notre race; cette force politiquement et économiquement sauvegardée, la puissance de l'instinct, qui crée d'elle-même, en dehors de toute connaissance, tant d'admirables vocables dans le sens traditionnel, suffira à toute conservation. Et si, un jour, la facilité, la rapidité et l'étendue des échanges mêlent les idiomes européens plus strictement que ne l'ont jamais fait, avant la vapeur, les croisades, les conquêtes et les foires, ne nous lamentons pas trop, car le rôle du français sera considérable et se marque déjà chez nos voisins par des empreintes peut-être plus fortes que celles que nous recevons d'eux. Nous sommes loin encore d'être un peuple bilingue ou trilingue; mais il n'est pas un étranger, de culture moyenne qui n'ait des notions françaises très développées. Quand s'établira chez nous la réciprocité, il y aura lieu alors de voir si le mal peut en être plus grand pour nous

que la connaissance du français l'ait jamais été pour la langue anglaise ou pour l'allemande.

En n'adoptant pas dans tous leurs développements les conclusions de M. de Gourmont, je n'en regarde pas moins son livre comme un des plus neufs, des plus justes, des plus attrayants qui nous aient retenus sur la linguistique. Sans dogmatisme, seulement avec un « sentiment esthétique assez violent et quelques notions historiques », il a su faire vibrer à notre oreille le diapason qui permet de reconnaître la pureté d'un mot français. C'était d'une tentative fort originale, très délicate, ainsi que le prouvent les intéressantes *Déformations de la langue française* de M. Emile Deschanel, où les vibrations sont à chaque instant étouffées ou faussées. Aussi est-ce peu de dire que M. de Gourmont a réussi avec une aisance d'artiste autant que d'analyste, avec l'abondance et le piquant d'un luxe d'exemples péremptoires.

Cependant l'ouvrage ne contient pas tout ce qu'on pourrait attendre de son titre : *Esthétique de la langue française,* car ce n'est pas le *mot* qui détermine l'esthétique d'une langue, c'est sa *syntaxe*, la nature de son mouvement, et dans ce mouvement, les accents de position, ainsi que l'accent musical qui en constitue le timbre ou la couleur. Cet accent musical a une telle puissance que, dans une phrase ayant le caractère syntaxique de la langue, il suffit à enlever toute valeur étrangère aux mots les moins français. Certes, il est très compréhensible que M. de Gourmont ait voulu limiter son étude, mais je regrette qu'il n'ait pas cru devoir expliquer, dans une page, qu'il l'écourtait au sujet de la syntaxe volontairement.

ROBERT DE SOUZA.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

C. Weichardt : *Pompéi avant sa destruction* (édit. française), Schleicher, 4 fr. — L'abbé Bouillet : *Les églises paroissiales de Paris : La Sainte-Chapelle N.-D. d'Auteuil. Saint-Sulpice*, monographies à 1 fr., X. Rondelet. — Henri Detouche : *De Montmartre à Montserrat*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — L'Union danoise des Touristes : *Copenhague*, Charles, 2 fr. 50. — Mme Stanislas Meunier : *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat*, H. May, 3 fr. 50. — Memento.

Les travaux concernant Herculanum et Pompéi, les vieilles villes ensevelies par le Vésuve, aujourd'hui ne se comptent plus ; en les datant seulement du grand ouvrage de Mazois (1812-1838) ou du considérable recueil de Roux et Barré (1837),

qui figura les objets d'art si nombreux recueillis dans les fouilles, on en formerait facilement une bibliothèque. **Pompéi avant sa destruction**, de l'architecte Weichardt, vient ajouter à cette collection un album des plus curieux et qui mérite d'être signalé. « Les presentes reconstitutions, dit l'avertissement, reposent sur des recherches exactes faites à Pompéi, et sur tout ce qui a été écrit, d'après les matériaux retrouvés dans l'ancienne cité. » — Il ne s'agit toutefois que d'une réduction du grand ouvrage publié à Leipzig, les éditeurs sans doute ayant reculé devant les frais et risques d'une reproduction intégrale. On n'en sera point surpris en se rappelant que le célèbre archéologue romain, M. de Rossi, dont les travaux sur les antiquités chrétiennes sont connus et appréciés de toute l'Europe, n'est jamais parvenu à faire accepter des libraires, en France, autre chose que des abrégés et, pour ainsi dire, un aperçu des publications italiennes. L'album de Weichardt ne saurait donner ainsi qu'une idée approximative des aspects et des monuments de Pompéi. Sur la foi du titre peut-être y pensions-nous trouver un ensemble figuratif autrement complet, des plans, le relevé des édifices et de la ville même. On s'est borné à de vagues restitutions du Forum et de quelques temples. Nous n'avons ici, en somme, qu'un commentaire par l'image, à placer à côté des ouvrages spéciaux. Si nous ne pensions froisser l'auteur, nous y verrions même quelque chose comme un album de « souvenirs et vues » à l'usage des touristes.— On y doit remarquer, au reste, la minutie de l'érudition allemande, des notices convenables, une typographie soignée, et si les éditeurs n'ont voulu qu'initier le public à des investigations d'archéologie et d'art, — en un mot faire œuvre de *vulgarisation*, — il est juste d'indiquer qu'ils ont très suffisamment réussi.

§

J'ai déjà mentionné les monographies consciencieuses des **Eglises paroissiales de Paris** par M. l'abbé Bouillet(1). Je suis heureux d'y revenir à propos des derniers fascicules : *La Sainte-Chapelle, N.-D. d'Auteuil, Saint-Sulpice.* — Mais on ne saurait trop regretter que l'abbé Bouillet ait gâté, j'oserai dire, sa publication, en ne s'en tenant point aux églises *intéressantes* de Paris; elles sont assez nombreuses encore, et l'on doit comprendre que nous voulons parler des seules égli-

(1) *Mercure de France*, nº 201, mai 1898.

ses anciennes; Saint-Eustache fut la dernière offrant sinon un caractère de beauté, du moins la curiosité des édifices de transition. Depuis, l'architecture chrétienne a perdu toute conscience. Avec Saint-Sulpice, nous arrivons à la viduité emphatique du gréco-romain, aux constructions lourdes et froides du XVIIe siècle et au style des jésuites. Avec Notre-Dame d'Auteuil, c'est encore pis. C'est la niaiserie de la bâtisse actuelle singeant et mélangeant toutes choses, — ici les coupoles de Saint-Front à Périgueux et le classique bâtiment d'école, — cependant que des verrues architecturales comme le clocher bulbeux qui surmonte cette pâtisserie — le plus cocasse, le plus disproportionné, le plus notoirement hideux qui soit sorti d'une cervelle de maçon — viennent témoigner à la fois de la décrépitude de notre art religieux et de la facilité avec laquelle le prenier venu des entrepreneurs peut abîmer un site. — Il a fallu, pour élever cela, le concours de la ville et de la paroisse. Il a fallu aussi abattre l'ancienne église d'Auteuil, et nous ne pouvons que déplorer l'aberration du clergé et des édiles sacrifiant au goût des moellons et du plâtre neuf un édifice vénérable, intéressant déjà au seul point de vue de l'histoire de l'art, mais pour la conservation duquel « il eût fallu, paraît-il, modifier trop profondément les plans adoptés ». — Malgré les réclamations des archéologues parisiens, ajoute M. l'abbé Bouillet, et en particulier des membres de la *Société de l'Histoire de Paris*, la Commission des Monuments historiques ne crut pas pouvoir s'opposer à sa destruction.

« L'ancienne église d'Auteuil remontait à l'origine de la paroisse. Le portail, du XIIe siècle, existait encore avec son archivolte en plein-cintre et ses colonnettes aux chapiteaux bizarrement historiés. Une estampe d'Israël Silvestre nous le fait voir, en 1675, masqué par une sorte de porche peu élevé en arrière duquel se dressent le pignon et la nef. Quelques années plus tard, la nef avait été remplacée par une lourde construction sans caractère, mais on avait gardé la porte primitive. Quant au chœur, il avait été réédifié au XVe siècle, en même temps qu'on accolait, au bas-côté droit de la nef, une chapelle seigneuriale qui devint plus tard la chapelle de la Vierge; elle possédait un bon vitrail représentant l'Annonciation. — A gauche de l'abside, se dressait une charmante tour surmontée d'une flèche octogonale. C'était, à Paris, le seul clocher remontant au XIIe siècle et un type très complet et très pur de l'art roman dans notre région. »

Sur l'ancienne église Saint-Sulpice, M. l'abbé Bouillet donne également quelques détails curieux et qui nous consolent des laideurs bêtes de la présente bâtisse. « Une intéressante gravure de Marot nous a conservé, dit-il, le souvenir exact de l'ancienne église telle qu'elle existait à la veille de sa disparition. Au surplus, rien n'est plus facile que d'en restituer les dispositions et de compléter les indications conservées par le besoin de l'artiste. En effet, dans les vastes cryptes qui se ramifient sous l'édifice actuel, ont été conservées, avec leurs fondations, les bases des piliers et du clocher de l'église d'autrefois. — Reconstruite au XIIIe siècle pour remplacer une église qui avait succédé comme paroisse à la chapelle Saint-Père — celle qui a laissé par corruption son nom à la rue des Saints-Pères qu'elle avoisinait; pourvue au XIVe siècle d'un chœur plus important, elle avait reçu au XVIe, sur un terrain cédé en 1530 par une femme du nom de Jeanne Montrouge, un grand chevet polygonal composé d'un sanctuaire avec déambulatoire et chapelles rayonnantes. Au XVIIe siècle seulement avaient été disposées les chapelles latérales de la nef. L'église, de 32 m. de longueur qu'elle mesurait avant 1530, en avait atteint près de 50. Elle s'étendait, un peu inclinée vers le midi, de l'entrée de la troisième travée jusqu'au milieu de la seconde travée après le transsept de l'église actuelle, qui a sensiblement les mêmes dimensions que la cathédrale de Paris. »

Nous n'ajouterons rien sur la monographie de la Sainte-Chapelle qui devra toujours être complétée par la brochure de M. de Guilhermy. Peut-être la publication de M. l'abbé Bouillet eût-elle pu comprendre la reproduction de quelques-uns des anciens documents graphiques qu'il mentionne sur les églises de Paris La plupart des photographies accompagnant son texte sont peu intéressantes et, s'il faut tout dire, fort inférieures à celles des premières notices ; la monographie de Saint-Sulpice, surtout, avec ses images à l'encre rousse, est presque aussi déplaisante que l'église elle-même.

§

Mais nous devons reprendre la série des livres de voyages. C'est bien par les hasards de cette rubrique, toutefois, et en classant les « derniers ouvrages parus » d'après leurs titres et les apparences que nous devons donner quelques lignes au volume de M. H. Detouche : **De Montmartre à Montserrat.** – L'auteur sans doute a visité l'Espagne. Il y est allé rêver,

prendre des notes et des croquis ; mais de même que ses dessins ne concernent guère que la Butte et le Moulin de la Galette, son voyage n'est qu'une suite de souvenirs et d'anecdotes sur Montmartre et ne saurait intéressser que lui-même et le petit monde des peintres. « Il faut, dit-il, que je me parle à moi-même ». Et il se parle, en effet, il se parle abondamment, il ratiocine, déclame sur la vie, et ce qui manque le plus dans ses promenades en Espagne, c'est justement l'impression de l'Espagne, — mieux même, l'idée de changement de lieu, de types et de pays différents. Le célèbre monastère de Montserrat, mentionné sur la couverture, valait bien quelques pages. M. Detouche y arrive, se met à la fenêtre : il pense à ses amis de Paris et s'en retourne. Il nous pardonnera notre surprise : tout cela nous déroute, change nos habitudes, notre méthode, et quelques notes sur Barcelone, la corrida de Valence, l'Espagne en 1898 pour clore le livre, ne suffisent point pour nous consoler. — En frontispice on a fort heureusement reproduit sur Montserrat un très curieux dessin de 1610.

L'Union danoise des Touristes a fait paraître, dans un but évident de propagande, une suite d'articles relatant les beautés, les agréments et avantages divers de **Copenhague**. Il convient de louer ce zèle patriotique. Nous ne dirons point qu'il y ait là une lecture, ni même qu'on puisse avec ce nouveau guide, aussi bien d'un format incommode, se dispenser du Baedeker pour visiter la capitale du Danemark. Mais ici encore on remarquera le goût des éditeurs, le soin qui a été apporté à l'ornementation de ce petit recueil, aux reproductions photographiques qui servent à l'illustrer. Il contient au reste plusieurs notices intéressantes, notamment sur les musées. Copenhague enfin est une vieille ville où l'on n'a pas trop détruit encore et dont le site, les monuments, les rues pittoresques, les collections et les grands souvenirs historiques valent bien le voyage.

La relation de Mme Stanislas Meunier, **De Saint-Pétersbourg à l'Ararat** publiée naguère dans le *Tour du Monde*, a été écrite à l'occasion d'un congrès de géologues tenu en Russie. Les invités cosmopolites, ayant bien toasté et tenu leurs séances, furent conduits au pays de Viborg considérer de vieux glaciers et divers phénomènes naturels ; puis de Pétersbourg à Moscou et de Moscou à Nijny-Novgorod qu'ils ne virent point ; on les embarqua aussitôt sur le Volga qu'ils descendirent jusqu'à Tsaritzine sans guère apercevoir autre chose que les rives, l'eau du fleuve, des débarcadères proche de villes où

ils n'avaient pas le loisir de descendre, et les autorités qui les venaient saluer dans un très fort concours des populations. De Tsaritzine à Vladikavkas on les remit en chemin de fer pour franchir la steppe. Ils gagnèrent enfin Tiflis dans des carrioles *ad hoc*, ayant traversé au galop toute la Russie. — De temps à autre, seulement, — aux bons endroits — on les mettait à terre et ils étaient libres de faire leur métier de géologues, c'est-à-dire d'emporter des cailloux dans leurs poches, ou de s'arrêter le long des montagnes « pour regarder un magnifique fossile à la fois signalé et protégé par le blason du congrès (deux marteaux en croix dans un cercle peint en rouge) ». Il pleuvait, d'ailleurs ; il pleuvait à Pétersbourg, sur le Volga, dans la steppe, et l'on n'évoque point sans sourire ces files de savants qui trottent sous des parapluies et pataugent dans des marmelades de boue pour aller admirer « des argiles aptiennes à *Hoplites deshayesi* et de grand *Ancyloceras* ou de beaux affleurements de dépôts permiens ». Mais on ne peut toujours manger et boire. Après les réceptions et les discours, la plupart des congressistes ayant lâché le Congrès, l'intérêt de ce voyage fut surtout dans la traversée de la Caucasie, les excursions à Bakou, à Erivan, au monastère d'Etchmiatzine, au Mont d'Ararat et aux ruines d'Ani. C'est du reste la meilleure partie du livre de Mme Stanislas Meunier, et il y a sur « l'Arménie souffrante » des pages qui lui font honneur.

Memento. — *La Chine Nouvelle*, revue illustrée, paraît tous les trois mois avec « un programme littéraire autant qu'économique et commercial ». — Remis à une prochaine chronique : *Les Chinois chez eux* par E. Bard ; l'*Expansion coloniale* (encyclopédie illustrée du xxe siècle) ; les *Pèlerinages de Nature et d'Art* de G. Vanor, etc. — On trouvera dans les derniers numéros du *Tour du Monde :* le *Voyage du Général Galiéni* et le récit d'*Une mission dans le N.-O de Madagascar* par le lieutenant V. Duruy, des notes sur *Ouessant* par M. de Gruyer, les voyages de MM. Bertaux et Yve dans *l'ancien royaume de Naples*, du baron d'Oppenheim *en Syrie et en Mésopotamie*, de M. Joseph Chanel *au Kilima Ndjaro* (Afrique Orientale) ; enfin des articles sur *Cordoue*, *Mascate et l'Empire d'Oman*, la baie de *San Moun* que revendique l'Italie ; sur *la violation du tombeau du Mahdi par lord Kitchener*, la *question du Transsaharien* et *les dernières expéditions polaires*. — De Vérone, on annonce des restaurations au tombeau de Roméo et Juliette ; les dépenses seront cou-

vertes par un prix d'entrée de 0 fr. 50 par visiteur. — L'école d'Athènes commence des fouilles en Roumélie. — En Egypte, fouilles de M. Loret à Sakkarah ; tout un quartier de la nécropole est sorti de terre avec ses rues, ses carrefours, ses places, et l'on nous promet déjà un nouveau Pompéi.

CHARLES MERKI.

ROMANIA, FOLK-LORE

Deux livres antérieurement annoncés. — Le Juif-Errant dans l'Inde et en Chine. — Les saints maltraités.

Des deux livres dont j'ai différé le compte-rendu, le premier est une traduction des hymnes qui figurent dans le Bréviaire romain. Ces morceaux de poésie sont d'une valeur assez variable ; il y en a d'ingénus, il y en a de laborieux, selon que les auteurs sont S. Ambroise ou quelque anonyme de Curie. Rien donc de plus incohérent et de moins anthologique qu'un tel recueil. Le Bréviaire ne confère pas la beauté à une série de vers latins difficilement fabriqués ; d'autre part les plus belles hymnes latines n'ont pas été accueillies par l'Eglise et celles qu'elle adopta furent souvent corrigées très fâcheusement par des prélats peu familiers avec les systèmes rythmiques des poètes du moyen âge. L'intérêt du travail de M. C. Albin est dans la bonne tenue de son érudition. Il a consulté les meilleurs hymnaires, recueilli d'instructives notes. De même que Léon Gautier fit suivre dans sa première édition d'Adam de Saint-Victor le texte latin des proses d'une ancienne traduction en vers français, M. Albin nous donne les hymnes du Bréviaire versifiées par J. Racine, P. Corneille, M. de Sacy, d'Aubigny, Guy de la Borderie, La Monnaye, S. François de Sales. Cela a son intérêt, même quand ces traductions sont inexactes ou maladroites. Mais si mauvaises que soient certaines paraphrases (celles de Racine sont belles), elles n'égalent pas en ridicule telles hymnes récentes approuvées par S. S. Léon XIII L'auteur, latiniste, non de sacristie, hélas ! mais de petit collège jésuitique, ose des choses comme ceci :

Omnis expertem maculae Mariam
Edocet summus fidei magister ;
Virginis gaudens celebrat fidelis
Terra triumphum.

Quel moine du XIIe siècle, même choisi parmi les porchers ou les celleriers, qui n'eût rédigé avec plus d'art cette inutile

strophe? On attribue au pape lui-même l'hymne de la fête des SS. Cyrille et Méthode. Rien de moins ecclésiastique, rien de moins musical, de moins fait pour le chant que ces vers pleins d'hiatus; ils ont d'ailleurs une certaine allure.

Cet ouvrage des plus méritoires est bien imprimé et d'un format agréable. Nous y reviendrons quand paraîtra la seconde partie.

§

Le tome deuxième des *Mille Nuits et une Nuit* (1), du Dr J.-C. Mardrus, vient de paraître. Ce serait donc le moment de dire des choses nouvelles sur ces vieux contes eux-mêmes renouvelés. Mais il faudrait être orientaliste, et d'érudition très spéciale, connaître, outre les langues de l'orient, la généalogie de tous ces contes indiens ou persans, qui ont reçu des vieux narrateurs arabes leur forme définitive. Les meilleurs et les plus connus de ces récits, *Aladin ou la Lampe Merveilleuse*, *le Dormeur éveillé*, *Ali Baba ou les quarante voleurs* ne font pas partie du recueil arabe des *Mille et une Nuits;* Galland les traduisit du turc; ils semblent persans d'origine, si l'on ose assigner une nationalité à des chimères auxquelles tout l'Orient participa. Ce que valait, pour les contes pris de l'arabe, la traduction de Galland, on le sait maintenant; Galland a perdu, depuis l'apparition du Dr Mardrus, mais il a gagné aussi et peut-être plus qu'il n'a perdu. Les vraies *Mille Nuits et une nuit* sont, en effet, d'une obscénité absolument insupportable et cette sensation est aggravée par l'obstination du traducteur à employer des termes médicaux tels que « vulve », « copulation »; c'est de l'obscénité réfrigérante. Il semble qu'on lise un cours de débauche jadis professé froidement par un vieux médecin eunuque. Que Galland fut sage de supprimer toutes ces grossièretés! Et qu'il eut d'esprit d'écrire « génie » et « houri »! Le Dr Mardrus nous parle, lui, des *genui*, de la *genuia* et des *houria :* c'est pénible. Il lui reste sans doute le mérite de la fidélité et de l'exactitude. La traduction est complète et rigoureuse. C'est un document d'un haut intérêt pour l'étude des mœurs orientales. Il est dommage que ce document ne soit pas en même temps une œuvre littéraire; mais ce qu'il y gagnerait en agrément, peut-être le perdrait-il en utilité. Souhaitons que cette entreprise considérable soit menée promptement à bonne

(1) Editions de la *Revue Blanche*.

fin et que la nécessité d'une édition nouvelle permette au traducteur d'assouplir son œuvre, de lui donner, sans rien sacrifier du texte, un peu de cette allure « galante » dont jamais ne pourront se passer des *Mille et une nuits* françaises.

On devient exigeant devant un pareil effort, mais c'est encore une manière, quoique dans le genre sévère, de rendre hommage au mérite et aux labeurs du savant traducteur. Si l'on peut critiquer l'œuvre du Dr Mardrus, il n'en reste pas moins que c'est une œuvre véritable et qui, de toute façon, lui fait le plus grand honneur. Il faut en effet compter, même quand on en est réduit aux conjectures, avec les difficultés d'un pareil travail. Finalement nous pouvons *lire* les *Mille et une Nuits* qu'auparavant nous ne pouvions que *songer*. C'est un résultat tangible.

Voici le sommaire des deux premiers tomes :

I. Histoire du roi Schariar et de son frère le roi Schahzaman. — Du Marchand avec l'Efrit. — Du Pêcheur avec l'Efrit. — Du Portefaix avec les jeunes filles. — De la Femme coupée, des trois pommes et du nègre Rihan. — Du Vizir Noureddine, de son frère le vizir Chamseddine et de Hassan Badreddine.

II. Histoire du Bossu avec le tailleur, le courtier chrétien, l'intendant du roi et le médecin juif, et Aventures du Barbier de Baghdad et de ses six frères. — Histoire de Douce-Amie et d'Alinour. — Histoire de Ghanem Ben-Ayoub et de sa sœur Fetnah.

§

Un savant indien, M. Kumagusu Minakata, a tenté de retrouver dans l'Inde et en Chine une légende analogue à celle de notre Juif-Errant. Il a transmis aux *Notes and Queries* le résultat de ses recherches. En voici la conclusion, d'après la traduction qu'en fit l'*Intermédiaire* du 7 septembre :

« De ces détails sur Pindola Bharadvâdja et de plusieurs versions du Juif-Errant, je conclus qu'il existe entre ces légendes les points de ressemblance suivants :

1. Pindola et le Juif-errant offensent tous les deux les fondateurs de leur religion.

2. Ils sont en conséquence condamnés à une vie perpétuelle.

3. Ils sont subséquemment les gardiens fervents de la doctrine de leurs maîtres.

4. Leur vêtement est misérable.

5. Ils font des miracles.

6. Ils se rendent sans faute aux réceptions où on les invite et quelquefois disparaissent subitement (Voir l'abbé Crampon, *le Juif-errant*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens*, tome XI, 1894, pp. 201, 207).

7. Ils guérissent les maladies (Ibid., pp. 201, 207).

8. Beaucoup d'aventuriers semblent avoir autrefois existé qui, sous le couvert de leur nom, ont grossièrement abusé de la crédulité des foules.

9. Il y a une ressemblance quoique peu importante entre le saint Indou porte-montagne (montagnes peut-être dans le texte original sanscrit qui est perdu, les mots chinois ne distinguant pas d'habitude le nombre des objets nommés) et la description par A. di Francisco di Andrea du Juif-Errant portant deux enfants sur ses épaules (Crampon, p. 196).

Naturellement il existe, comme on peut le prévoir, plusieurs points de dissemblance entre les deux légendes. Par exemple, bien que Pindola passe pour se rendre partout où on l'invite avec déférence, on ne mentionne jamais la marche incessante d'où son double de l'Ouest prend son nom. Nous devons en même temps remarquer qu'il existe même dans les versions européennes du Juif-Errant des dissemblances : ainsi le tranquille et solitaire Cartaphilas (Voyez Book of Days, vol. I, p. 534) et le vagabond perpétuellement agité Ahasuerus (Crampon, op. cit., p. 204) ; en outre, d'après M. Moncure D. Conway, l'idée de course errante n'est pas entrée dans la légende avant une période antérieure à 1228 (Encyclop. Brit.).

A la seule exception de Schœbel (Crampon, p. 226) qui ne voit dans l'histoire du Juif-Errant qu'un symbole de la perpétuité des mouvements atmosphériques, je n'ai jamais vu mentionner à ce sujet une légende indoue.

Depuis cette notice, j'ai découvert le passage suivant dans la *Poh-wuh-chi* de Chang-Hwa (232-300 A. C.) réimprimé à Kyôto en 1683, d'où il résulte que les Chinois connaissaient une histoire qui, sur un point au moins, la marche incessante du héros, a plus de ressemblance avec la légende européenne du Juif-Errant que les versions indoues de la vie de Pindola qui furent traduites en chinois après la mort de Chang Hwa : « Dans les dernières années de la dynastie de Han (220 A.C.), on ouvrit la tombe de Pan Yu-Ming et l'on trouva vivant un des esclaves enterrés avec le cadavre de son maître. Yu-Ming était le gendre de Hoh-Kwang (célèbre régent de l'Empereur Siuen-Ti). Cet esclave est toujours allant et venant parmi nous

et ne s'arrête jamais dans un endroit. On ne sait pas où il est maintenant. Les uns disent qu'il erre encore, ce que je crois admissible, bien que je n'aie jamais pu le voir. »

§

« (*Départ de Copiapó*). Le soufre que nous devions prendre étant embarqué, le dimanche 18 juin nous mîmes à la voile pour aller à *Arica*, mais les calmes et les vents du Nord nous retinrent en vue de terre pendant quelques jours. Le *Dueno*, ou le propriétaire du Navire, et le capitaine espagnol affligez de ce retardement, firent à la tête de l'équipage une neuvaine à Saint François Xavier, dont ils attendoient un miracle qui ne se fit point au temps prescrit; ils en furent si fort irritez qu'ils disoient hautement qu'ils ne prieroient plus les saints, puisqu'ils ne daignoient les exaucer. Le Capitaine s'adressoit ensuite à une petite image de la Vierge qu'il pendoit au mât d'Artimon, et lui tenoit souvent ce discours : *Ma bonne amie, je ne t'ôterai point de là que tu ne nous donnes un bon vent...* » Tiré de la *Relation du Voyage de la Mer du Sud aux côtes du Chili, du Péron et du Brésil*, par M. Frezier, ingénieur ordinaire du Roi; Amsterdam, 1717 (tome Ier, p. 247).

J. DREXELIUS.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

L'Affaire Flammarion. — G. Delanne : *L'âme est immortelle*, in-18 br., Chamuel, 3,50. — Félipe Senillosa : *Evolution de l'âme et de la société*, trad. de l'espagnol par Alfred Ebelot, in-18 br., Chamuel, 3,50. — Ed. Grimard : *Une échappée sur l'Infini*, in-18 br., Leymarie, 3,50. — Dr Edmond Dupouy : *Sciences occultes et physiologie psychique*, in-18 br., Société d'Editions scientifiques, 4 fr. — *Le Miroir de l'avenir*, recueil de sept traités de divination, trad. du turc par Decourdemanche, pet. in-18 br., E. Leroux, 2,50. — Georges Goyau : *La Franc-Maçonnerie en France*, pet. in-18 br. Perrin, 0,50. — Albert Jounet : *La Doctrine catholique et le corps psychique*, broch. Durville, 0,20. — H. Durville : *Application de l'aimant au traitement des maladies*, broch. Durville, 0,20. — *L'Hyperchimie*.

On a fait beaucoup de bruit dans la grande presse, au sujet d'un article de M. Camille Flammarion, paru dans les *Annales politiques et littéraires*. Selon l'habitude, l'ignorance et la mauvaise foi se sont donné libre cours.

De leur côté, les spirites se sont alarmés. Quant aux occultistes et aux théosophes, ils se sont contentés d'exprimer, en

termes brefs, ce qu'ils pensaient des phénomènes spirites. Le directeur de la *Revue théosophique,* M. Courmes, estime que « les manifestations de défunts ne sont pas impossibles, bien qu'en fait elles soient généralement limitées à la portion la moins élevée de l'humanité », et qu'une large part des phénomènes doivent être attribués, soit à l'influence des assistants, soit à l'intervention d'entités distinctes de l'homme, aux « Esprits de la Nature ». Pour M. Papus, M. Flammarion a ajouté « le poids de son autorité scientifique aux affirmations des écoles dites « occultistes », touchant l'explication des faits spirites, sauf de très rares exceptions ».

La *Paix Universelle* et la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* ont, par la plume de MM. Bouvéry, Bearson, Paul Bonhomme, A. Auzanneau, D. Metzger, G. Delanne, Léon Denis, etc., répondu à M. Flammarion d'une part, aux attaques de la presse non spirite d'autre part. C'est ainsi que M. Léon Denis a relevé des erreurs dans l'étude de M. Flammarion et que M. Delanne a montré que certains faits, interprétés dans un sens par celui-ci, pouvaient l'être, avec plus de raison, dans un sens tout opposé. De plus, comme M. Flammarion avait dit que toutes ses expériences pour « constater l'*identité* d'un esprit » avaient échoué, MM. Delanne, Chazarain et Léon Denis ont tenu à citer des cas d'identité.

La *Revue Spirite* a fait mieux. Elle a enregistré, dans son numéro d'août, les noms de douze nouveaux adhérents au Spiritisme. Ces adhérents ne sont pas les premiers venus. Ils appartiennent à la *Société des recherches psychiques*, établie en Angleterre et en Amérique et ayant des membres correspondants à l'étranger, notamment en France. « Cette société, uniquement composée de savants spécialement versés dans les études philosophiques, psychologiques et mentales, s'était proposé d'examiner avec la plus entière rigueur les faits spirites et d'en faire justice s'il y avait lieu. »

L'un de ces néophytes, M. Richard Hogdson, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge, dit que la démonstration de l'existence après la mort lui « a été faite de façon » à lui « ôter même la possibilité d'un doute ». Voilà qui est net. Il ajoute même qu'il a reçu des communications « d'une portée si troublante » qu'il est « tout tremblant des possibilités sans nombre qu'elles nous dévoilent ».

De telles recrues peuvent consoler facilement les spirites de la défection de M. Flammarion. Mais, au fait, a-t-il réelle-

ment changé d'opinion? Ne voilà-t-il pas qu'il proteste, dans la *Revue des Revues*, contre les fausses interprétations des journaux et qu'il déclare n'avoir pas à « rétracter un seul mot de tout ce qu'il a écrit »? Il regrette seulement qu'on n'ait pas attendu la publication de l'ouvrage qu'il prépare « pour juger la question et en parler avec justice et vérité ». M. C. Flammarion cite même des faits qui tendent à faire croire à l'intervention des esprits. Au surplus, il dit : « Lorsqu'une apparition se montre, par exemple, dans un costume que ne lui connaissait pas l'observateur, et que la personne morte a néanmoins porté, l'hallucination ou l'auto-suggestion ne peuvent pas l'expliquer.

» Lorsqu'un mort vient vous prier de payer une dette que vous ignorez, ces deux hypothèses explicatives sont également hors de concours.

Lorsqu'un fantôme se réfléchit dans une glace, ou laisse une empreinte sur un meuble, son existence réelle ne peut être contestée.

. . . . . .

» Un enfant de trois, quatre ou cinq ans, qui voit une apparition, ne peut guère être accusé d'être dupe de son imagination.

» Une personne qui, couchant dans une chambre, voit et décrit un être exactement conforme à un ancien locataire, inconnu d'elle, mort dans cette chambre, aurait été servie par un hasard vraiment étrange, s'il n'y avait là qu'une illusion de sa vue. »

Il y a eu, on le voit, beaucoup de bruit pour rien. Le *Journal du Magnétisme* est peut-être le seul qui ait dit le mot juste :

« M. Flammarion, écrit-il, n'est ni spirite, ni occultiste, ni gnostique, ni exégète. Il est le savant observateur et consciencieux qui fait connaître au monde ses travaux, ses recherches, ses doutes, ses craintes, et aussi ses espoirs. Il se garde de conclure et surtout de *dogmatiser*. »

§

Les ouvrages de MM. Felipe Senillosa, Ed. Grimard, Ed. Dupouy et, en particulier, celui de M. Delanne, montrent que les spirites ont souvent raison. L'ouvrage de ce dernier n'est pas autre chose du reste que le développement, la discussion et la preuve de cette thèse : **L'âme est immortelle.** Il l'a

divisé en quatre parties. Dans la première, s'appuyant sur le témoignage des anciens, des néo-platoniciens, des premiers chrétiens, des magnétiseurs, des médiums, des esprits, de la *Société des recherches psychiques* et sur les impressions produites sur les animaux par les apparitions, — il démontre l'existence du périsprit ; dans la seconde, il prouve expérimentalement le dédoublement de l'être humain et la survie du périsprit et de l'âme (expériences de M. de Rochas, du Dr Luys, de Crookes, etc. : effluves, extériorisation de la sensibilité et de la motricité, — photographies, empreintes et moulages d'esprits désincarnés, etc.) ; dans la troisième, il dit la nature du périsprit, résume les enseignements des esprits sur l'espace, le temps, la matière primordiale, expose ses idées sur les fluides et répond aux objections qu'on peut faire à la doctrine spirite ; dans la quatrième enfin il étudie la volonté créatrice dans son action sur les corps, le mental et les fluides, et il conclut.

Cet ouvrage renferme des pages très remarquables sur les forces, la continuité des états physiques et la pondérabilité. Il serait parfait, si au lieu d'écarter purement et simplement la théorie occultiste, l'auteur l'avait discutée et en avait montré l'inanité ou le bien fondé.

M. Delanne et bien des spirites avec lui induisent par trop facilement d'un simple indice de similitude une identité complète. Or, de ce qu'une apparition ressemble à tel défunt, cela ne prouve pas *absolument* que c'est précisément ce défunt-là qui se manifeste.

Sans doute, comme le fait remarquer M. Delanne, aucun être ne peut se substituer entièrement à un autre, mais a-t-on jamais vu « une matérialisation qui présente avec une personne morte antérieurement, une similitude complète de forme corporelle et une identité d'intelligence » ? La mort, par cela seul qu'elle modifie profondément l'être humain, ne rend-elle pas cette constatation impossible? Au surplus, s'il est vrai, comme le croient les occultistes, que l'âme abandonne son périsprit après un temps plus ou moins long, rien n'empêche un autre être de s'emparer de ce corps, avant qu'il ne se désagrège, et de se montrer, ainsi affublé, dans une séance spirite, Comment, en ce cas, pourra-t-on savoir quelle est la véritable individualité qui se manifeste ?

Les spirites se hasardent encore un peu trop lorqu'ils affirment que le périsprit est immortel. Ne semble-t-il pas plutôt

que l'âme doive se débarrasser d'un corps chaque fois qu'elle passe d'un plan de vie inférieur à un plan de vie supérieur, à moins — ce que je ne crois pas, — que les possibilités de l'existence soient limitées à deux plans : le plan physique et le plan astral ?

§

Ce que je viens de dire de l'ouvrage de M. Delanne me dispense d'entrer dans de longs détails au sujet de ceux de MM. Senillosa, Grimard et Dupouy.

S'appuyant sur les dernières découvertes dont le livre de M. Dupouy présente un répertoire complet, M. Senillosa combat le matérialisme, les religions, les doctrines de Spencer et les théories de Lombroso et s'attache à démontrer que l'évolution de l'âme, à travers ses réincarnations successives, et la marche du progrès social, sont corrélatives.

Si l'ouvrage de M. Senillosa est d'un prédicateur philosophe, celui de M. Grimard est d'un philosophe poète. Son **Echappée sur l'Infini**, c'est l'histoire de Psyché, de l'âme, de ses existences antérieures, la description de sa vie actuelle et de sa vie future probable. Elle évoque les temps disparus, interroge les légendes, les religions, les croyances antiques, écoute les grandes voix du passé, montre l'ample moisson de faits récoltés par notre siècle et dit l'espoir infini que laisse entrevoir l'avenir éclairé par la science et la doctrine ésotérique, enfin dévoilée, devenant la seule religion.

M. Grimard a beaucoup emprunté aux écrivains contemporains, surtout à Eugène Nus et à Ed. Schuré. Néanmoins son livre est un et personnel. Il l'a écrit dans une langue souple, colorée et brillante.

Dans **Sciences occultes et physiologie psychique**, le docteur Ed. Dupouy décrit l'état actuel de la science psychique, aux points de vue théorique et surtout expérimental. Son livre est un compendium précis et clair de toutes les expériences y relatives. On remarquera les pages où sont exposées les siennes. L'ouvrage se termine par des notes curieuses sur les maisons hantées.

§

Le Miroir de l'Avenir est un recueil de sept traités de divination, traduits du turc. Le sixième traite de la physiognomonie, le premier et le deuxième des sorts et des blessu-

res. Les sorts sont fournis par le hasard de la combinaison de trois lettres. Quant aux présages tirés des blessures, ils dépendent de la partie du corps blessée. Dans les autres traités, il est question des jours, des heures, de l'influence zodiacale et des prénoms. Ils montrent, malgré quelques divergences, que la tradition, qu'elle soit orientale ou occidentale, est une, relativement du moins à l'astrologie judiciaire et onomantique.

§

La Franc-Maçonnerie en France est une brochure de combat. Ecrite sur un ton modéré, elle est néanmoins hostile. L'auteur, M. Georges Goyau, y étudie, d'après les *Bulletins du Grand-Orient* et les *Comptes rendus aux ateliers de la Fédération des travaux du Grand-Orient*, le symbolisme, la philosophie, la morale et la politique de la Franc-Maçonnerie, décrit ses moyens de propagande et dévoile son action occulte sur le gouvernement, l'enseignement officiel, la société et le socialisme, et l'orientation de sa politique extérieure.

— M. Jounet distingue, dans sa petite brochure, les domaines respectifs de la foi et de la recherche indépendante, explique que la question psychique est du domaine de cette dernière et dit que, par suite, la croyance à un corps psychique — dont il démontre l'existence comme probable — ne saurait être une hérésie.

— **L'Application de l'aimant au traitement des maladies** est examinée, par son auteur, M. Durville, aux points de vue bibliographique, historique, physique, physiologique, magnétique et thérapeutique. La brochure est illustrée.

§

M. le Dr Fugairon présente, dans **l'Hyperchimie** d'août, un nouveau système de Médecine, dénommée *Electro-homéopathie métallosthésique*, basé sur cette observation que les eaux minérales doivent leurs propriétés médicamenteuses à ce qu'elles sont *dynamisées*, c'est-à-dire électrisées, et à ce qu'elles contiennent diverses substances, en particulier un *métal*, à des *doses infinitésimales*.

Les médicaments, préparés par lui, sont donc *dynamisés*, comme les eaux minérales, et contiennent, comme elles encore, plusieurs substances groupées autour d'un pivot *métallique*. Ils sont, de plus, composés selon le principe homéopathique.

« Nos médicaments complexes, écrit le Dr Fugairon, diffèrent de ceux de Finella, de Ponzio et de Sauter sur plusieurs points.

» 1° Nos globules renferment des quantités fort petites de médicaments, mais on peut toujours en constater l'existence par l'analyse chimique. Dans les autres, on ne peut jamais parvenir, par l'analyse, à en déceler la moindre trace.

» 2° Pour les médicaments d'origine organique nous avons toujours substitué aux plantes leur principe actif invariable, c'est-à-dire l'alcaloïde ou le glucoside. Les autres emploient des teintures de la plante jamais semblables à elles-mêmes.

» 3° Il entre toujours dans la composition de nos remèdes un métal dont le rayonnement électrique a la plus grande influence sur le dynamisme du médicament. Les autres remèdes ne sont que faiblement dynamisés ; et soit la trituration méthodique, soit une prétendue fermentation employées dans ce but, ne sont que des procédés parfaitement illusoires.

» 4° Le dynamisme de nos médicaments est constamment généré par la présence des substances dynamisantes ; tandis que la dynamisme des médicaments analogues aux nôtres n'est que le reste de celui qui a été transmis au véhicule par les substances dynamisantes au premier temps de leur préparation. »

Comme, « dans toute maladie, ont doit considérer trois choses : la cause ou l'agent de la maladie, la constitution ou le tempérament du sujet, l'organe ou les organes affectés », le Dr Fugairon a dû composer « trois sortes de remèdes répondant à ces trois indications : les remèdes spécifiques, les remèdes constitutionnels et les remèdes organiques spéciaux ». Ces remèdes sont au nombre de 41, dont 35 à l'état de globules et 6 à l'état de liquides. Trois de ces derniers sont électrisés positivement et les trois autres négativement.

— Les numéros de juillet, août et septembre de l'**Hyperchimie** contiennent, en outre, d'autres études ou articles relatifs à la médecine : de Jollivet-Castelot (*Thérapeutique occulte*), du Dr Becker (*L'Esprit de vin secret des Adeptes*) et de Jean d'Aubry (*Le Triomphe de l'archée et la merveille du Monde ou la Médecine universelle*).

JACQUES BRIEU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Comte F. U. Wrangel : *Les Maisons Souveraines de l'Europe*, recueil de portraits avec notices généalogiques, dessins de M. Agi

Lindegren, t. I, *Anhalt-Hanovre*, Stockholm, Hasse-W. Tullberg, 75 fr. l'ouvrage complet en deux volumes reliés, ou à 50 la livraison.

Voici que la généalogie elle-même, cette science abstruse, profonde, difficile, cette mathématique de l'histoire, comme l'appellent ses fervents, se met à être aimable. En une brillante suite de livraisons, aussi artistiques que savantes, le comte F. U. Wrangel, chambellan de S. M. le roi de Suède, déjà avantageusement connu par d'importants travaux historiques et généalogiques, nous donne comme une sorte de somptueux Gotha illustré, qui est appelé à rendre les plus grands services aux historiens futurs et à faire actuellement les délices du monde des cours, de l'aristocratie et du haut snobisme européen. Le premier tome de ce beau travail, qui en comprendra deux, vient de paraître. Il contient les maisons d'Anhalt, Autriche-Hongrie, Bade, Bavière, Belgique, Bonaparte, Bourbon (branche du Chef, Deux-Siciles, Parme, Orléans), Bragance, Bulgarie, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Grèce, Hanovre. Une notice généalogique précède chacun de ces groupes. L'ouvrage comporte une édition en langue française et une édition en langue allemande. La reproduction des portraits de tous les membres actuellement vivants de ces familles princières est parfaite et exécutée d'après les derniers procédés. La réunion complète de ces documents a nécessité beaucoup de temps et de diplomatie. Si bon nombre des portraits ainsi collectionnés courent les rues, en compagnie des actrices à la mode et des héros de l'Affaire, il en est d'autres que l'on n'a pu se procurer que par de subtiles et difficiles négociations, et qui voient pour la première fois le jour de la publicité. Œuvre d'art, œuvre d'histoire, œuvre de snobisme, voilà les trois meilleurs éléments de succès. Je parlais du snobisme européen : n'oublions pas le snobisme américain ! Mesdemoiselles les princesses de l'or, du pétrole et des chemins de fer, vous trouverez là, jeunes ou vieux, d'excellents princes, dont quelques-uns sont augustement décavés et n'attendent peut-être que vos offres aimables. Vous pouvez les faire en connaissance de cause : on vous donne la faculté de choisir... sur photographies. C'est aussi bien que l'agence matrimoniale !

MONSIEUR PROTOCOLE.

LES REVUES

La Revue bleue : La Mission Voulet-Chanoine; le capitaine Voulet considéré comme symbole de l'Idéal militaire. — *La Revue blanche :* Opinion du vieil Horatio sur Hamlet. — *La Revue hebdomadaire :* Le mariage de Marie Leczinska. — *La Revue de Paris* : La Mort de Louis XVIII racontée par un témoin.

M. Sevin-Desplaces termine un court et bon article sur *La Mission Voulet-Chanoine* (**Revue bleue**) en rejetant la responsabilité du drame de Zinder sur « le gouvernement du Soudan ». Cette conclusion surprendrait moins, si l'auteur avait exposé plus à l'aise ses idées sur les missions, car dès les premières lignes, M. Sévin-Desplaces parle d'un « phénomène de destruction » auquel n'échappent que les « natures exceptionnelles qu'aucun milieu n'entame ». Soit peu de gens.

« C'est l'estomac qui engage la lutte... » lisons-nous, et plus loin : « Les noirs ont souvent souffert des après-dîners du vainqueur. » — « Puis, c'est l'ennui qui pèse sur les cerveaux, en raison même de la monotonie du paysage, et de ceux qui l'animent. L'action du chef sur ce qui l'entoure est trop bornée. » — « Pour si justifiées qu'aient pu être, dans certaines circonstances, les mesures belliqueuses prises à l'égard des noirs, elles n'ont jamais été que des atrocités. Leur spectacle n'était pas pour attendrir ceux qui les exécutaient. Il y a là un tel mépris de la vie humaine (évidemment M. Sevin-Desplaces a voulu dire : un tel mépris de la vie du prochain), un tel outrage à l'ordre naturel des choses, que celui qui prend la responsabilité de ces violences est évidemment aveuglé par cette noirceur des êtres dont parle Stanley lorsqu'il écrit que l'Européen ne voit pas l'être humain à travers l'obscurité du visage. » — « L'exploration, dès lors, devenait moins un apostolat qu'un sport. Frapper d'étonnement, sauf à ne rapporter à la science qu'un contingent insignifiant, telle semble avoir été la pensée de quelques-uns. Et il s'est trouvé deux êtres intelligents, et audacieux, qui, affectés jusqu'aux moelles de cette diathèse intertropicale qui déséquilibre le corps et la raison, ont demandé, à leur tour, à accomplir la mission qui comble le désir d'autorité, celle qui a un caractère de marche retentissante, parce qu'elle se fait dans la brousse au bruit des clairons... »

L'esprit de ces phrases est excellent, mais discutable, car

M. Sevin-Desplaces qualifie *crime* l'acte des capitaines Voulet et Chanoine (1).

Leur acte émeut, parce qu'un brave homme de colonel en a été la marquante victime. S'il se fût agi d'exécutions de nègres, la croix, l'avancement, n'eussent point suffi : le criminel devient un Héros; Paris, la France entière, l'acclament; M. Lockroy et M. François Coppée l'embrassent; — il s'appelle Marchand au lieu de Voulet.

Les oies sauvent tout le temps le Capitole républicain, à preuve qu'on ne crie déjà plus : « Vive Marchand ! ». Il n'est que temps de hurler : « Vive Voulet ! » pour acclamer le militarisme dans son plus parfait représentant.

Supposez simplement que Chanoine ait rejoint Voulet et que la colonne ainsi renforcée détruise la mission Foureau-Lamy pour s'en approprier les munitions? Voilà une troupe nombreuse, bien armée, conduite par des hommes énergiques. Elle peut accomplir de grandes choses, fonder un empire immense, porter notre drapeau...

Il est vrai que Voulet « travaille à son compte ». Pourtant, c'est toujours un compatriote; et s'il réussit, que de cœurs bien français « battront à l'unisson du sien » selon les termes consacrés! Ne souriez pas, ne croyez pas à une fantaisie : l'histoire de Napoléon a des commencements modestes. Le petit lieutenant, avant et même après Toulon, le général galeux de l'armée d'Italie, aurait été assassiné à temps, s'il avait laissé deviner l'Empereur. Mais la rapidité de la fortune d'un aventurier sera toujours, — pour la multitude des hommes et les historiens en particulier (voyez Nietzsche) — une garantie de la prompte éclipse de sa chance.

Que l'on fusille Voulet demain, son nom restera celui d'un misérable. Laissez-le agir, multiplier les applications de son énergie, devenir potentat d'Afrique ou, seulement, que, nouvel enfant prodigue (encore un type inusable), par lassitude

(1) Depuis que les lignes suivantes ont été écrites, le courrier du Soudan a apporté la nouvelle de la mort des deux capitaines, fusillés par les mêmes noirs qui, le 14 juillet, avaient, par ordre, tué le colonel Klobb. Le jugement du public sur Voulet ne s'amendera donc pas : à jamais, son nom est celui d'un assassin. Mais, patience, si les nègres s'en sont un peu donné de tirer sur des blancs (un colonel et deux capitaines!), un autre capitaine surgira, à qui ce commentaire s'appliquera parfaitement. Voulet aura des imitateurs plus « heureux » que lui. En attendant, « vivent les Nègres! » qui font la police au Soudan.

de la brousse et des paillottes, par nostalgie du Jardin de Paris, il revienne offrir sa conquête au gouvernement de la République. En sera-t-il moins criminel ?... La promotion de Saint-Cyr, cette année-là, choisirait son parrainage!

Et ces jeunes gens auraient mille fois raison! En voilà qui n'ont pas plus la conscience d'eux-mêmes, au sortir de l'École spéciale militaire, qu'un étudiant de seconde année de l'une quelconque des Facultés. Ils sont immédiatement investis d'un pouvoir étendu sur d'autres hommes. Dès ce moment, ils commandent. Sans doute, ils obéissent aussi, — mais ils commandent plus qu'ils n'obéissent, et dans une forme qui les illusionne encore sur l'étendue de leur autorité. Le galon est un talisman, au quartier, chez « ces dames », et dans les plus honnêtes maisons. Ces succès suffisent, les premières années, mais après? Quand on a mesuré d'un œil précis, pendant un certain temps, si les pieds sont d'équerre, à l'exercice, si le pas a 70 centimètres, et si « on appuie sur ces crosses », quand on a épuisé toutes les plus savantes combinaisons de manille, on aspire à changer de vie. On redevient « pékin » si le mariage a été avantageux. Celui qui a une peau de soldat — le plus estimable, — veut tâter des aventures. Il va aux colonies, végète encore, mais n'a guère le temps de s'ennuyer à cause des fièvres qui l'occupent... Un petit nombre se distinguent : ils deviennent Marchand ou Voulet, selon qu'ils se développent ou qu'on arrête leur croissance, héros venus à terme ou fœtus de héros, d'après des contingences toujours étrangères à leur propre génie...

Et celui-là, l'aventurier, est moralement *le plus estimable*, car il cherche à exercer le métier qu'il s'est choisi. Comme un forgeron n'est forgeron qu'à la condition de forger, un soldat est un soldat s'il fait la guerre ailleurs qu'aux manœuvres.

La plupart des officiers attendent leur retraite, semblables au bon commis des Postes, pour trouver la gérance de propriétés qu'on leur confiera sur la recommandation de leur ruban rouge. Leur sabre n'est plus même symbolique. Il n'ont point l'âme tourmentée. Ce sont des hommes très simples qui « sacrent » et « jurent » seulement un peu plus que les autres, et abusent avec innocence des mots *Honneur* et *Patrie*, parce qu'ils figurent en exergue sur la croix qui récompensera leur patience d'une vingtaine d'années. Ils restent d'anciens enfants, de grands enfants qui n'ont jamais pensé. Autrement, se seraient-ils engagés, pour la durée de

leur virilité, dans cette carrière dont la fin est le meurtre, la destruction, quand la noblesse de l'homme est de produire?

Voulet est logique en détruisant; le colonel Klobb, dont la mort fut admirable, a agi en brave homme, en pacificateur, non pas en soldat, et son héroïsme, « coupable » jusqu'à un certain point, a mis en péril les compagnons que son devoir de chef était de protéger, malgré son dédain de se préserver soi-même.

L'aventure de Voulet comporte un enseignement absolu. Elle sera respectable et utile, si l'on veut bien se rendre compte qu'elle est le fait d'un soldat qui aime passionnément la guerre et sait assumer des responsabilités dont la seule énumération entraînerait M. Jules Lemaître à rendre son épée d'académicien On n'a discuté que fort tard les premiers moyens de Bonaparte. Ils devaient être excellents, ayant réussi. Cette morale très répandue s'appliquera au capitaine Voulet. Qu'il parvienne, — tue cent mille nègres ou un seul Anglais pour effacer le sang du brave Klobb, et la majorité des Français, abandonnant la redingote bourgeoise de Déroulède pour son dolman taché, l'acclameront dans un délire patriotique. Mais qu'il se hâte! Il a manqué à son début, pour être un coup de maître, le silence, — faute d'un ou deux noirs qu'il épargna fort mal à propos : les entreprises violentes n'inspirent d'enthousiasme qu'en rapport de leur résultat, il n'en faut pas livrer un acte à la discussion avant d'avoir touché au but.

§

La Revue blanche a publié, cet été, une consultation sur Hamlet, qui fut intéressante par la diversité des jugements portés sur le Prince de Danemark. Le témoignage de bien des artistes dont l'opinion eût été précieuse y manqua. M. Gustave Kahn, nous donne aujourd'hui la sienne, sous la forme vive d'une nouvelle. On sait quel critique informé, clair et personnel est ce poète, son intelligence des caractères, sa promptitude à en saisir les rapports, la netteté de son analyse, l'inattendu de ses déductions logiques. *Le Vieil Horatio* nous fait connaître le comte de Wittemberg, qui n'est autre que « le vieil Horatio » lui-même, le plus cher ami du prince Hamlet. Confident des pensées du héros et fidèle à son souvenir, il en trace un portrait en dehors de la tradition, et « vraisemblable », puisqu'il n'appartient à personne d'affir-

mer, dans un cas pareil, la ressemblance. Il y a là une simple notation à propos de Laertes « justement chargé des mêmes obligations » qu'Hamlet, qui est un commentaire vraiment neuf de l'observation de Victor Hugo : qu'il y a dans tout drame de Shakespeare plusieurs reflets des personnages et de leurs actes, de manière à augmenter la signification des principaux protagonistes. C'est là une remarque primordiale qu'on ne trouve point dans l'admirable dissertation de *Wilhelm Meister* et que les commentateurs anglais n'ont peut-être pas produite...

Ecoutons le vieil Horatio dépeindre Hamlet à l'Université : « Il était rêveur, métaphysicien, amoureux et non pas actif, bon vivant et érotique, sobre et délicat, non point glouton et, sinon ivrogne, mettant sa joie aux soirs de rasades, tel ce Laertes en qui Shakespeare juxtapose, et avec génie dramatique, justement chargé des mêmes obligations que lui, le jeune gentilhomme d'élite du temps. Je vous dirai, pour parler votre jargon courant, qu'Hamlet, à vingt ans, possédait une valeur morale. Il était Prince charmant ; de plus, il était prince pacifique et bon, mais non pas, comme beaucoup pourraient l'être, par enthousiasme, amour de l'humanité, mais au contraire à la suite d'une théorie qu'il dénommait théorie de l'équivalence. En gros, le monde lui paraissait s'agiter à l'infini pour de peu appréciables résultats. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille, que le bonheur colore plus vivement un jour et que le malheur affuble le lendemain de vêtements de deuil, qu'il éclaire une année de notre vie ou qu'il l'éborgne, les choses n'en rétablissent pas moins leur équilibre et tout revient au même. Nous étions, je vous le dis en confidence, Hamlet comme les autres, à Wittemberg, très imbus des nouveaux principes de la Réforme et nous ajoutions peu de foi aux spectres ou aux démons. Mais, au nom de l'équivalence, Hamlet n'eût pas émancipé des serfs pour ne leur donner qu'une très illusoire liberté. Il eût été très sobre de remaniements de la planète, s'il en avait eu le pouvoir, car tout, après tout, revient au même. Il n'avait point attendu ses malheurs pour penser qu'Alexandre était devenu avec le temps d'abord quelque chose de laid, puis quelque chose d'imponderable. Il détestait la laideur, vous confierai-je. Il la détestait d'une haine impulsive, agressive : il eût battu un homme au mufle trop bas ; il eût volontiers fait battre de verges une femme laide si elle eût été, en plus, sujette à l'afféterie. »

Et sur la « formation » du spectre :

« Il invoquait tant son père, que son père lui apparut ; la douleur en certains aspects d'elle à la fois vivants, déambulants et léthargiques, en fait bien d'autres ; et Shakespeare l'a bien compris, qui montre à Hamlet son père, non pas comme une pauvre larve, ou un corps mi-pourri dans son suaire, mais dressé dans son armure de bataille, avec son bâton de commandement, tel que le petit Hamlet l'avait admiré, tel que, grandi, il le rêvait dans la douleur qui fait de l'homme le plus fort une manière de petit enfant. Le spectre est une vision de la conscience. »

§

M. Henry Gauthier-Villars publie dans la **Revue hebdomadaire** une histoire du mariage de Marie Leczinska, d'après des documents inédits. Ce sont surtout des lettres de l'ancien roi de Pologne au chevalier de Vauchoux, qui, après l'avoir servi au temps de son règne, lui tenait lieu « d'homme d'affaires » à Paris.

Il importait de remarier M. le duc de Bourbon, veuf et sans descendance. Sa maîtresse, l'intrigante Mme de Prie, dut se rendre à la force de cette seconde raison. Pour conserver son pouvoir sur le prince, elle résolut de s'entremêler dans le mariage, afin de lui choisir une femme exagérément douée, de bonne naissance, dans un milieu que les malheurs eussent assagi. La princesse Marie donnait des garanties de docilité et le roi Stanislas ne portait d'ombrage à aucun parti. Il accueillit avec une joie reconnaissante les premières ouvertures qui lui furent faites et « sa chère amie » désigne Mme de Prie dont il est possible qu'il ait ignoré les relations avec M. le Duc.

Les malheurs avaient « abattu la fierté » de Stanislas. Il donne par ses lettres l'exemple d'une modestie sans égale et d'une orthographe négligée :

« Donnés-vous, mon cher Vauchoux, tous les mouvements pour me conserver l'amitié de Mme la marquise de Prie et que vos assiduités me tiennent lieu de mérite. »

Dans son désir de ce mariage qui terminerait sa gêne domestique, il interprète le moindre arrêt dans les négociations comme une irrémédiable calamité. Il a peur de voir préférer à sa fille la Duchesse de Modène. Mais, fait plus grave, le Régent meurt (de la façon que l'on sait, et qui n'importe guère ici), et le duc de Bourbon prend le pouvoir...

Ce prince n'a point, du mariage, un goût très violent. Aussi laisse-t-il le duc d'Orléans, rebuté par la margrave de Bade, prétendre à la douce Marie. Cette affaire échoue, le fils du Régent retrouvant grâce auprès de la princesse de Bade dont il épousera la fille. Ici, le roi de Pologne tremble d'avoir perdu deux gendres, pour tout de bon. Les pourparlers se sont engagés au début de 1723. La négociation est nulle en 1724. Au commencement de l'année suivante, le peintre Gobert part pour Wissembourg d'où il rapportera, sur l'ordre de Mme de Prie, un portrait de l'infiniment douce Marie. L'impatience du royal père est si forte qu'il évalue qu'une semaine suffit à faire un portrait. Gobert y emploie la quinzaine environ.

Le succès est tel, Marie Leczinska paraît si absolument « douce, timide et sans caractère », que, devant le portrait, le duc de Bourbon et sa maîtresse s'accordent pour destiner au roi lui-même une femme de cette composition, la plus facile du monde à gouverner et par qui diriger la volonté de Louis XV après sa majorité... Ainsi, Stanislas apprend tout à coup que sa fille est choisie pour devenir reine de France, — et sa joie déborde dans des lettres touchantes d'embarras.

C'est ici qu'intervient surtout la documentation très curieuse de M. H. Gauthier-Villars. Les adversaires du mariage projeté répandent des bruits fâcheux sur la santé de la fiancée. Quelqu'un écrit au duc de Bourbon :

« Je sais, Monsieur, que les relations que vous avés avec M... vous donnent un accès facile pour lui parler. Je me reprocherois de ne pas faire passer jusqu'à lui ce que le hasard m'a fait apprendre dans mon voyage touchant la princesse Stanislas. Une personne de probité qui n'a aucun intérêt dans tout cecy m'a asseuré que cette princesse tomboit du haut mal, qu'elle en avoit veu toutes les consultations écrites même de la main de la reine, sa mère, à une religieuse qui avoit la réputation de guérir de cette maladie. Je lui ai fait écrire les noms de l'abbaye et de la Religieuse qui a donné les remèdes et l'abbesse d'à présent qui ne l'étoit pas dans ce temps-là. Je frémis si cecy est vrai, comme je n'en puis douter par le caractère de la personne qui me l'a dit, du danger où le roy seroit exposé et de l'horreur où M. le Duc se trouveroit d'avoir fait ce mariage. »

Il est question, plus tard, d'une « incommodité à la main » qu'aurait Marie Leczinska, et le cardinal de Rohan en apporte la nouvelle au premier ministre, qui dépêche à Wissembourg

le sieur du Phénix, « chirurgien ordinaire de la reine », avec une lettre et une mission (l'une excusant l'autre) qui est proprement un examen médical.

« Le Sr Dufénix écoutera la manière dont le roy Stanislas s'expliquera sur la santé de la princesse sa fille; il rassemblera toutes les circonstances qui pourront le faire juger, non seulement sur la vérité de l'avis qui a esté donné à M. le Duc, mais encore sur la santé de la princesse en général, sur les incommodités auxquelles elle a esté le plus sujette dans le cours de sa vie et sur le fonds de son tempérament. »

Enfin, voici le rapport « savant » du chirurgien du Phénix :

« Après avoir eu l'honneur de voir S. A. R., examiné sa taille et ses bras, le coloris de son visage et ses yeux, nous déclarons qu'elle est bien conformée, ne paroissant avoir aucune défectuosité dans ses épaules ni dans ses bras dont les mouvements sont libres, sa dent saine, ses yeux vifs, son regard marquant en même temps beaucoup de douceur. A l'égard de sa santé, M. Vast, son médecin, natif de Strasbourg, nous a déclaré que, depuis deux ans qu'il est à la cour, elle n'a eu d'autres maladies que quelques accès de fièvre intermittente qui ont été terminées chaque fois par une légère purgation et un régime. Sa vie sédentaire et le long espace de temps qu'elle passe dans les églises, dans une situation contrainte, lui ont aussi causé quelques douleurs dans les lombes, produites par une sérosité échappée des vaisseaux gênés par la tension des fibres musculeuses, laquelle sérosité nous jugeons être toute extérieure, la moindre friction ou le mouvement la dissipant, de même que la chaleur, ce qui fait que pendant l'été elle n'en a point été attaquée... »

Ce mariage d'une princesse pieuse, douce et d'une modestie qui la tenait constamment rougissante, — s'il a contribué à la joie d'un père peu gâté de la fortune, et à raffermir les amours de M. de Bourbon auprès de la fine marquise de Prie, — s'est préparé par un tel maquignonnage, des précautions si indiscrètes touchant la personne de la fiancée, et dans une forme si peu déguisée que cela fait songer, plutôt qu'au choix d'une reine de France, à la vente d'une pouliche sujette à des humeurs.

§

Il y a sans doute une plus haute leçon morale à suivre en détail les jours d'agonie du roi Louis XVIII, dans le journal

inédit du vicomte de Reiset, gentilhomme de la Chambre et commandant des gardes du corps (**la Revue de Paris**). Ce roi lamentable, féroce dans la rancune, impuissant au lit et voltairien à la façon d'Homais bien qu'il ne négligeât point d'entendre la messe, — ce roi qui s'en était venu conduit par les alliés, s'en alla par lambeaux, comme la nature l'inflige rarement aux plus misérables. Le procès-verbal de l'autopsie dirigée par le grand Dupuytren en fait foi. M. de Reiset le rapporte en ces termes :

« Il existait dans les reins un ulcère très profond et la peau des jambes était comme morte et desséchee à partir du mollet. Elle était rugueuse et sèche, d'une couleur jaunâtre tirant sur le brun ; les jambes étaient couvertes, en outre, de grosseurs tuberculeuses.

» Le pied droit était atteint de gangrène avec une plaie au talon ; trois phalanges du petit doigt étaient tombées, et les extrémités de tous les doigts étaient à vif, ne montrant plus que des fragments d'os à moitié cariés. Deux doigts seulement restaient entiers. Ce genou droit était ouvert, une plaie en suppuration le couvrait tout entier.

» Au bras gauche, un large cautère entretenait un écoulement que les médecins surveillaient avec le plus grand soin. S'il s'était arrêté, le roi aurait immédiatement cessé de vivre.

» Le cœur lui-même était malade et on a trouvé dans le ventre une tumeur de la grosseur d'un œuf. »

Ce roi décomposé trouvait assez de force, au réveil d'une longue syncope, pour jeter ces mots de haine au comte d'Artois qui l'observait : « Ah ! ah ! Monsieur, vous avez cru être roi, vous êtes trop pressé, c'est partie remise. » Malgré d'horribles souffrances, il ne croyait pas mourir si tôt. Il fallut recourir à la favorite, Mme du Cayla, pour qu'il acceptât les « consolations » du clergé. Encore disait-il, comme on l'invitait à réciter les prières des agonisants : « C'est trop tôt, je ne sens pas ma fin aussi près. » Et ensuite il interrompait Mgr de Paris qui lisait les psaumes : « Vous passez un verset, Monsieur l'archevêque ! »

M. de Reiset ne rapporte pas un mot d'une ironie macabre, du comte de Damas, qui était premier gentilhomme de la chambre. En cette qualité, il assistait à l'autopsie, un peu à l'écart pour ne pas gêner les mouvements des praticiens. Tout à coup, Dupuytren s'adressant à un de ses aides, demanda : « Tenez

donc un peu la jambe du roi. » M. de Damas rectifia aussitôt : « M. Dupuytren, on dit Sa Majesté ! »

« How it smells ! » dit Hamlet en rejetant le crâne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Variantes de la *Sorcière* (*l'Intermédiaire*, 22 sept. et 7 oct.). — Armand Barthet et le *Moineau de Lesbie* (*la Liberté*, 11 oct.). — Le poète Charles Loyson (*Le Temps*, 2 oct.).

Une question de curiosité littéraire posée depuis 1869 vient d'être résolue enfin par M. Yves Plessis, qui publie en ce moment à la librairie Chacornac une *Bibliographie française de la sorcellerie et de la possession démoniaque*. Il s'agit de la *Sorcière* de Michelet. Cet ouvrage, qui parut chez Dentu en 1862, avait été imprimé pour le compte de la maison Hachette, mais les exemplaires du dépôt légal et un autre sauvé par M. Asseline, alors chef de la publicité de cette librairie, portent seuls son nom. Sur son exemplaire M. Asseline écrivit la note suivante :

«Michelet avait fait paraître ce livre chez Hachette. Le jour même de la mise en vente, un des associés, M. Templier, fut effrayé de certains passages de la préface. Il décida que le traité serait rompu et il fit retirer de la distribution des vingtaines d'exemplaires brochés déjà répandus dans les divers services de la maison. Je sauvai à grand'peine celui-ci qui est unique et constitue une rareté bibliographique introuvable.

« Les couvertures portant le nom de la maison Hachette furent, sauf celle-ci, mises au pilon et on envoya Michelet — d'ailleurs furieux — traiter avec Dentu. Mais Dentu ne publia qu'à condition de supprimer les passages de la préface que j'ai mis entre guillemets et pour lesquels on fit des cartons.

» Cet exemplaire, encore une fois, est donc unique.

» LOUIS ASSELINE. »

L'exemplaire n'était pas unique, mais l'existence du second était ignorée et sa valeur méconnue, puisque la Bibliothèque Nationale avait jugé bon de le rejeter à la salle publique de lecture ; quant au troisième (puisque le dépôt légal se fait par deux exemplaires) il doit être provisoirement considéré comme perdu. Dentu avait cartonné non seulement la préface, mais un passage assez scabreux de l'histoire de la Cadière, — scabreux surtout par l'insistance emphatique de Michelet, qui ne

sut jamais prendre ni le ton d'un historien, ni le ton d'un savant. Ce passage, on en connaissait l'existence par une note parue dans *l'Intermédiaire* en 1869, mais il n'avait jamais été imprimé, même dans l'édition Lacroix qui n'est guère plus complète que l'édition Dentu, ce que nous avons vérifié. On a prétendu qu'un curieux l'avait fait réimprimer en brochure. C'est peu probable, à moins que ce curieux ne fût un peu sot, car il eût pu réserver son temps et son argent pour faire connaître le texte original d'un procès fort intéressant et que Michelet a dénaturé de la meilleure foi du monde.

Voici la page de la préface qui fit pâlir le bon M. Templier :

«... Voyez au contraire l'impuissance de l'Eglise pour engendrer. Comme ses anges sont pâles, à l'état de grisaille, diaphanes ! On voit à travers.

» Même dans les démons qu'elle a pris aux rabbins, la sale légion grognante, etc , elle cherchait un réalisme de terreur, mais ne l'atteignit pas. Ces figures sont grotesques encore plus que terribles ; elles sont flottantes et baladines.

» Tout autre sort Satan du sein brûlant de la sorcière, vivant, armé et tout brandi.

» Quelque peur que l'on ait de lui, il faut avouer que sans lui on fût mort de monotonie. De tant de fléaux qui frappent ce temps, l'ennui est encore le plus lourd. Quand on essaie de faire parler les trois personnes entre elles, comme Milton en eut la malheureuse idée, l'ennui monte au sublime. De l'une à l'autre, c'est un *oui* éternel. Des anges aux saints le même *oui*. Ceux-ci dans leurs légendes, fort gentilles au commencement, ont tous un air de parenté fadasse, et entre eux, et avec Jésus. Tous cousins. Dieu nous garde de vivre en un pays où tout visage humain, de désolante ressemblance, a cette égalité douceâtre de couvent ou de sacristie !

» Au contraire, ce gaillard, le fils de la sorcière, sait donner la réplique. Il répond à Jésus. Je suis sûr qu'il le désennuie, accablé comme il est de l'insipidité des saints. »

Et voici ce qui le fit rougir :

» Le récit choquant qu'on va lire est tiré textuellement de ses trois dépositions (si naïves, d'évidente véracité). Nous aurions voulu l'abréger pour le rendre moins pénible. Mais alors il eût été de nulle importance et de nulle utilité. L'histoire, la justice commandent ; obéissons. Le voici :

» Il fut sans pitié. Il dit : « Puisque vous avez refusé d'être revêtue des dons de Dieu, il faut que vous soyez nue. » Et

vous mériteriez de l'être devant toute la terre, au lieu de l'être devant votre confesseur qui n'en dira rien... — Mais jurez-moi le secret... si vous en parliez vous me perdriez...

» Sans la dépouiller entièrement encore, il la fit monter sur le lit et dit : « Vous mériteriez non ce lit, mais l'échafaud que vous avez vu à Aix. » Effrayée et frissonnante, elle ne disputa pas, s'humilia.

» Elle avait les jambes enflées, et une petite infirmité qui devait la désoler. Alors, d'une discipline, il lui donna quelques coups.

» Elle avait été étonnée de voir qu'au milieu de tant de menaces il lui avait mis un coussin sous chaque coude. Mais elle le fut bien plus quand ce juge, ce père irrité, la surprit d'un baiser étrange, impudique, inattendu.

» Monstrueuse inconséquence. Folle adoration dont l'amour n'est point ici du tout l'excuse. Ce qui fait horreur, c'est qu'alors il l'aimait peu, ne la ménageait guère. On a vu ses cruels breuvages, et l'on va voir son abandon. Il lui en voulait de valoir mieux que ces femmes avilies. Il lui en voulait de l'avoir tenté (si innocemment), compromis. Mais surtout il ne lui pardonnait pas de garder une âme. Il ne voulait que la dompter, mais accueillait avec espoir le mot qu'elle disait souvent : « Je le sens, je ne vivrai pas. » Libertinage scélérat ! Il donnait de honteux baisers à ce pauvre corps brisé qu'il eût voulu voir mourir !

» Elle était hors d'elle-même, ne savait plus que penser. Il lui dit : « Ce n'est pas tout. Le bon Dieu n'est pas satisfait. » Il la fit descendre du lit, mettre à genoux, lui signifia qu'il fallait qu'elle fût toute nue. A cela elle poussa un cri et demanda grâce... Mais c'était trop d'émotion, elle tomba dans ses défaillances et fut à sa discrétion. Tout hébétée qu'elle était, elle sentit au contact « certaine divine douceur », qui ne dura guère.

» Au moment où elle reprit connaissance, il l'étreignit et lui fit une douleur toute nouvelle qu'elle n'avait jamais éprouvée. »

§

Petites Gloires ! Sous ce titre bien choisi, M. Ginisty raconte la vie anecdotique d'un tout petit poète qui eut une toute petite gloire qui n'est pas encore tout à fait morte :

« Un nom qui eut son heure de célébrité va reparaître sur l'affiche d'un théâtre littéraire, en des matinées consacrées à

des curiosités dramatiques, — le nom d'Armand Barthet, qu'on ne connaît guère qu'en raison d'une petite pièce que joua jadis Rachel. Il n'y avait, d'ailleurs, pas beaucoup l'embarras du choix dans l'œuvre de Barthet. Au théâtre, elle ne se compose que de ce seul *Moineau de Lesbie* sur lequel vécut sa réputation, car je ne parle pas d'un insignifiant petit opéra-comique et d'une comédie demeurée inédite. C'est une chose très singulière et en même temps assez fréquente que ces beaux soirs sans lendemain.

» La représentation du *Moineau de Lesbie* avait donné à Barthet un tout petit rayon de gloire. Cet acte aimable, où il avait, en s'inspirant de Catulle, évoqué la grâce antique et dont, par une merveilleuse fortune, s'était engouée la plus illustre des tragédiennes, semblait devoir lui ouvrir toutes les portes. Il lui avait valu de précieux patronages et autant d'amitiés qu'il en pouvait garder avec son caractère; l'avenir était à lui. Cependant il s'arrêta court, et jusqu'à sa mort, une mort tragique, il demeura l'homme du *Moineau de Lesbie*, ne parvenant plus, avec ses vers ou avec ses nouvelles, à retenir l'attention du public. Ainsi en arriva-t-il pour le galant homme qu'était Léopold Laluyé, autre auteur d'un acte à succès, qui, lui, demeura toute sa vie l'homme de *Au printemps*. Je ne fais ce rapprochement qu'au point de vue de la même destinée littéraire. Il n'a pu se former aucune légende autour de l'honnête et rangé Léopold Laluyé, tandis qu'il en flotte une autour de Barthet...

» Armand Barthet, qui s'emportait facilement et qui allait volontiers sur le pré, avait parfois d'étranges exigences. C'est lui qui prétendit contraindre son quasi-homonyme Armand Baschet, l'érudit historien des Annales de Venise, à changer de prénom et à prendre celui d'Ernest. C'est lui qui, se trouvant à la chasse, ordonna à un autre chasseur de «retirer » son nez, parce qu'il était trop rouge et que, en l'éblouissant, il l'empêchait de viser; d'où un duel immédiat au fusil, qui valut à Barthet quelques grains de plomb dans le gras du bras.

» Puis, après une existence dépensée assez fiévreusement, le détraquement complet de la machine, la folie, une folie d'orgueil d'abord et de méchanceté. « Les anciens ! s'écriait-il en parlant du *Moineau de Lesbie*, c'est moi qui les ai faits ! » Puis ce fut la pire démence, et, dans un accès de fureur,

rieux. La classe bourgeoise était toute puissante, et son règne durait, en somme, depuis 1830 : un instant, après la révolution de fevrier 1848, on l'avait pu croire menacée, mais, aux journées de juin, puis au deux décembre, elle avait pris de rapides et cruelles revanches. Pendant cette période, des écrivains se formèrent, dont le génie flatta ses goûts. Les bourgeois orléanistes et impérialistes n'aimaient pas le trop vrai, ni le trop héroïque ; parmi les romantiques, ils n'estimaient guère que Musset ; ils pleuraient de douces larmes à la lecture de Murger, le bon sens de Ponsard les satisfaisait, et, quand Octave Feuillet publia le *Roman d'un jeune homme pauvre*, ils crièrent au chef-d'œuvre. La fadeur leur tenait lieu de grâce et de beauté.

Emile Augier fut un des auteurs qui, alors, passèrent pour audacieux : mais ses audaces étaient jugées de bon ton ; celles, au contraire, d'Alexandre Dumas fils semblaient excessives. Si Augier se hasardait à mettre une fille sur la scène, c'était pour la flétrir : à la *Dame aux Camélias* il répondait par le *Mariage d'Olympe ;* si Charrier, le banquier des *Effrontés*, a, jadis, commis une indélicatesse, il la rachète par sa probité domestique. D'ailleurs, les pièces d'Augier se concluent conformément au plat moralisme de la classe bourgeoise, et, au dénouement, le vice est toujours puni et la vertu récompensée.

Peut-être, s'il n'avait pas partagé les idées médiocres de presque tous ses contemporains, et s'il n'avait pas suivi la déplorable poétique de Scribe, eût-il été capable, plus que Ponsard ou que Feuillet, d'imaginer — ou plutôt de réimaginer — des drames curieux, et de créer — ou plutôt de recréer — des personnages intéressants : il semble avoir connu Balzac, et s'en être servi. On est en droit de se demander si telles de ses pièces — *Maître Guérin*, entre autres, — ne sont pas simplement de timides adaptations des chefs-d'œuvre balzaciens ; ces chefs-d'œuvre, il aurait accompli la double tâche de les dramatiser et de les avilir pour les mettre à la portée d'un dirigeant du second Empire. C'est, dans un autre ordre, un travail un peu analogue à celui que fit Ducis avec les grands drames shakespeariens, il y a un siècle.

La donnée de *Maître Guérin* et la donnée de la *Recherche de l'Absolu* ont, entre elles, de singuliers rapports. Desroncerets rappelle quelque peu Balthazar Claës, et Francine Desroncerets est assez proche parente de Marguerite Claës. Il ne

Héritage immortel dont j'ai perdu les titres,
D'où m'êtes-vous venus ?...

Il y a même un *Hymne à la lune* où Charles Loyson s'est merveilleusement rencontré avec le grand poète italien Leopardi, l'auteur de ce *Chant nocturne d'un pâtre errant de l'Asie*, qui débute par ces vers :

« Que fais-tu, ô lune dans le ciel ? que fais tu, lune silencieuse ?

» Tu te lèves au soir et tu vas contemplant les champs déserts...

» N'es-tu pas encore lasse d'errer sur ces collines toujour, les mêmes...

» La vie du pâtre est semblable à la tienne... Dis-moi, ô lunes dis-moi,

» A quoi tendent ma brève course errante à travers la plaine et ton éternel va-et-vient dans le ciel ?... »

Même élan lyrique, même inquiète rêverie chez le poète de Château-Gontier. Avec la même curiosité anxieuse il interroge la lune qui surgit, pure et blanche, au-dessus des bois :

Que me veux-tu, globe argenté ?
Qu'ont, dis-moi, de commun ton errante clarté,
Et ces mystères de la vie,
L'inflexible destin qui la tient asservie,
La naissance et la mort, l'amour et la beauté,
Et la stérile fleur de la virginité,
Et cette tristesse infinie,
Le titre des mortels à l'immortalité ?

A l'époque où Charles Loyson composait ces beaux vers, le poème de Leopardi n'avait point encore paru ; c'était pour la première fois que dans la poésie française résonnait cette note mélancolique et d'un sentiment si moderne. Cette rencontre imprévue n'est-elle pas toute à la louange de notre poète, qui s'est montré non seulement le précurseur de Lamartine, mais qui le premier a exprimé en vers ce noble tourment de l'infini, qui immortalisera plus tard Leopardi et Alfred de Musset ? »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Maître Guérin. — *Froufrou.* — *La Bonne Hôtesse.* — Memento.

Maître Guérin fut représenté pour la première fois le 29 octobre 1864 : c'était le temps où Emile Augier était glo-

rieux. La classe bourgeoise était toute puissante, et son règne durait, en somme, depuis 1830 : un instant, après la révolution de fevrier 1848, on l'avait pu croire menacée, mais, aux journées de juin, puis au deux décembre, elle avait pris de rapides et cruelles revanches. Pendant cette période, des écrivains se formèrent, dont le génie flatta ses goûts. Les bourgeois orléanistes et impérialistes n'aimaient pas le trop vrai, ni le trop héroïque ; parmi les romantiques, ils n'estimaient guère que Musset ; ils pleuraient de douces larmes à la lecture de Murger, le bon sens de Ponsard les satisfaisait, et, quand Octave Feuillet publia le *Roman d'un jeune homme pauvre*, ils crièrent au chef-d'œuvre. La fadeur leur tenait lieu de grâce et de beauté.

Emile Augier fut un des auteurs qui, alors, passèrent pour audacieux : mais ses audaces étaient jugées de bon ton ; celles, au contraire, d'Alexandre Dumas fils semblaient excessives. Si Augier se hasardait à mettre une fille sur la scène, c'était pour la flétrir : à la *Dame aux Camélias* il répondait par le *Mariage d'Olympe ;* si Charrier, le banquier des *Effrontés*, a, jadis, commis une indélicatesse, il la rachète par sa probité domestique. D'ailleurs, les pièces d'Augier se concluent conformément au plat moralisme de la classe bourgeoise, et, au dénouement, le vice est toujours puni et la vertu récompensée.

Peut-être, s'il n'avait pas partagé les idées médiocres de presque tous ses contemporains, et s'il n'avait pas suivi la déplorable poétique de Scribe, eût-il été capable, plus que Ponsard ou que Feuillet, d'imaginer — ou plutôt de réimaginer — des drames curieux, et de créer — ou plutôt de recréer — des personnages intéressants : il semble avoir connu Balzac, et s'en être servi. On est en droit de se demander si telles de ses pièces — *Maître Guérin*, entre autres, — ne sont pas simplement de timides adaptations des chefs-d'œuvre balzaciens ; ces chefs-d'œuvre, il aurait accompli la double tâche de les dramatiser et de les avilir pour les mettre à la portée d'un dirigeant du second Empire. C'est, dans un autre ordre, un travail un peu analogue à celui que fit Ducis avec les grands drames shakespeariens, il y a un siècle.

La donnée de *Maître Guérin* et la donnée de la *Recherche de l'Absolu* ont, entre elles, de singuliers rapports. Desroncerets rappelle quelque peu Balthazar Claës, et Francine Desroncerets est assez proche parente de Marguerite Claës. Il ne

serait pas très difficile non plus de trouver, dans la *Comédie humaine*, les prototypes de Guérin et de sa femme. Mais, en les faisant siens, Augier a dépouillé de tout leur prestige les héros de Balzac. Au lieu d'hommes qui rient ou qui pleurent, qui aiment ou qui haïssent, et que leurs passions font heureux ou malheureux, nous n'avons sous les yeux que de tristes mannequins, mus par les plus grossiers artifices. Pas une minute, les personnages de *Maître Guérin* ne nous donnent l'illusion d'être animés.

Il en est, d'ailleurs, qu'Augier n'a pas empruntés à Balzac. Le drame ne mettant aux prises que l'inventeur Desroncerets et le notaire Guérin eût été simple, et, peut-être, terrible et grand. Mais Emile Augier eût dédaigné de le faire : il n'aurait pas pu prouver combien il était habile auteur dramatique, et, aux environs de 1860, on prisait fort les petites habiletés. Aussi l'intrigue de *Maître Guérin* est-elle une de ces intrigues de vaudeville en l'invention desquelles se complurent Scribe et ses disciples. La pièce est pleine de complications inutiles, et qui dispersent l'intérêt. Deux aventures, qui n'ont entre elles aucun rapport nécessaire, y sont arbitrairement juxtaposées, et le lien qui les rattache est d'une ridicule fragilité. Il y a des moments où les raisons sont impénétrables qui font agir les personnages. Et c'est grâce à ce besoin qu'éprouvait Augier de compliquer le drame que paraissent, dans *Maître Guérin*, le brillant colonel, la veuve coquette et le coureur de dot qu'on avait, en 1864, déjà vus si souvent.

D'ailleurs, tandis qu'il s'égarait à la recherche de mesquines ingéniosités, Emile Augier ne s'apercevait pas que le principal personnage de sa pièce, le notaire Guérin, qu'il nous présente comme un homme habile et retors, ne commet que des maladresses et ne parvient à duper personne, durant cinq longs actes.

Un fait prouve combien Augier voulait ménager le public : il avait, pour finir *Maître Guérin*, trouvé une scène fort courte, et qui, en 1864, eût, sans doute, paru hardie. Le rapace Guérin, abandonné par sa famille, reste seul avec la servante qui, depuis longtemps — certaines répliques, au cours de la pièce, ont permis de le deviner — est sa maîtresse. Et le premier soin de la servante est d'exiger de Guérin qu'il lui livre les clefs des armoires. Guérin obéit, et il remet à sa maîtresse les clefs que n'avait jamais eues sa femme. Cette

scène est la meilleure de toute la pièce. Mais, en 1864, Augier en eut peur : il redoutait de choquer les spectateurs, et il la supprima. Il ne la rétablit que lors d'une reprise de *Maître Guérin* qui eut lieu peu de temps avant sa mort, — et après que Becque, et d'autres, en eurent écrit de plus cruelles.

La reprise de *Maître Guérin,* en somme, ne s'imposait pas. La pièce, du reste, n'est pas très bien jouée. Pourtant M. Paul Mounet, qui est un excellent Desroncerets, et Mme Thérèse Kolb, qui est parfaite en Mme Guérin, sont à louer sans restriction. Quant à M. Leloir, il se donne beaucoup de mal, on ne saurait le contester, mais il devrait mettre plus de rondeur à jouer le rôle de Guérin.

C'est en 1869 qu'eut lieu la première représentation de **Froufrou**. La pièce eut alors un succès triomphal, et, depuis, elle est restée célèbre. De temps à autre, on l'a reprise ; d'illustres actrices ont tenu à honneur d'en jouer le principal rôle ; jamais elle n'a été jugée indifférente. Je crois que, maintenant encore, ceux qui iront l'entendre y prendront quelque plaisir.

Henri Meilhac, qui fut, presque toujours, secondé de M. Ludovic Halévy, est sans doute celui qui a le plus de chances de survivre parmi les auteurs dramatiques qui illustrèrent l'Empire mourant et la République naissante. Il s'efforça de transformer le vaudeville en une sorte de comédie fantaisiste et bouffonne, et, collaborateur d'Offenbach, s'il ne créa pas, il amplifia du moins un genre qui n'est pas sans mérite, l'opérette. Il avait un génie aimable et délicat, et, même dans celles de ses pièces qui ont la plus folle apparence, on trouve des répliques, parfois des scènes entières, qui charment par leur finesse et leur élégance.

Meilhac se risqua rarement à écrire des pièces où il y eût du tragique. *Froufrou* est une d'elles, et je crois qu'on citerait peu de pièces de la même époque qui soient encore aussi jeunes. L'intrigue est des plus simples : les auteurs n'ont imaginé aucune de ces complications fâcheuses qui alourdissent presque toutes les pièces contemporaines de *Froufrou*. Une jeune fille, gaie et légère, épouse un homme grave ; la femme estime son mari, sans beaucoup l'aimer ; le mari adore sa femme sans la prendre guère au sérieux. Le hasard des relations familiales et mondaines trouble la paix fragile du ménage, et la femme et le mari en viennent aux actes irréparables. Tout l'intérêt de *Froufrou* est dans le conflit des pas-

sions : on n'y trouve pas de ces habiletés faciles qui détournent l'attention.

Les deux premiers actes de *Froufrou*, légers, rapides et spirituels, restent irréprochables. Les scènes s'y succèdent, charmantes, et le dialogue y est d'une rare vivacité. Un épisode est bien amusant, au début du second acte : celui du souffleur qui vient apporter à Gilberte de Sartorys la copie du rôle qu'elle doit jouer dans une représentation de charité. Le troisième, où se fait la transition entre la légèreté des deux premiers et la gravité des deux derniers, est fort bien mené; et les deux derniers mêmes, bien que certaines répliques y soient d'une sensiblerie un peu surannée, sont pleins de détails heureux, et que, seul, peut inventer un auteur subtil.

Les personnages de *Froufrou* ont des faiblesses; ils ne se guindent pas, ils semblent dédaigner l'héroïsme (vulgaire cher aux dramaturges contemporains de Meilhac. Louise elle-même, la raisonnable sœur de la déraisonnable Gilberte, garde quelque grâce, et n'est pas insupportable. Brigard, le père qui fait la fête, qui ne peut pas arriver à se prendre au sérieux, et qui est quelque peu égoïste, est joliment esquissé; Mme de Cambri a une agréable silhouette. Quant à Gilberte, elle est très séduisante. Elle va, insouciante, ne demandant qu'à rire ; elle ne pose pas pour celle qui fait du bien, et elle ne songe pas qu'elle puisse faire du mal; elle n'est ni bonne, ni méchante, elle est frivole. Elle a un égoïsme inconscient, qu'on lui pardonne sans grande peine. Un jour, elle soupçonne un peu du sérieux de la vie, mais trop tard pour qu'on ait confiance en la force de ses résolutions. Son insuccès l'affole, et, sans réfléchir — ce qui, de sa part, est naturel — elle se perd à jamais. Il faut louer les auteurs de *Froufrou* de n'avoir pas eu recours à de vains artifices pour donner à la pièce un dénouement heureux. Gilberte meurt; et il faut les louer aussi d'avoir traité la mort de l'héroïne d'une manière sobre, et vraiment attendrissante.

La reprise de *Froufrou* est une reprise heureuse. La pièce est d'ailleurs assez bien jouée, dans l'ensemble, et quelques rôles y sont excellemment tenus : celui du souffleur par M. Berr, celui de Sartorys par M. Duflos, celui de Louise par Mlle Leconte. Mlle Lara, — elle joue Gilberte — tout à fait insuffisante aux premiers actes, devient supportable aux derniers. M. Dessones, qui débutait dans le rôle de Valréas, a eu, malgré son émotion, quelques bons moments, et Mlle Géniat a tenu agréablement le rôle de la femme de chambre.

La pièce nouvelle de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot ne manque pas d'agrément. Les auteurs de **la Bonne Hôtesse** semblent connaître ce monde singulier où se mêlent les écrivains, les artistes et les amateurs en quête de la gloire salonnière, et je crois que, pour la figure de leur héroïne, ils ont emprunté quelques traits à une dame qui, naguère encore, présidait une des plus fameuses parmi ces académies officieuses où se préparent, au cours de dîners et de soirées, les élections à l'Académie officielle. La baronne Boislin — tel est le nom que MM. Janvier et Ballot ont donné à leur personnage — est d'un type amusant, et, la pièce tenant à la fois de la comédie et du vaudeville, il est naturel que le portrait de la baronne soit légèrement caricatural. La baronne n'est pas une méchante femme, mais son intelligence est assez bornée, et elle ne se plaît qu'aux discussions sur les lieux communs du sentimentalisme; avec les beaux parleurs, élégants et superficiels, qui fréquentent chez elle, elle réduit en catégories factices les passions de l'amour, et jamais elle n'a songé à regarder, autour d'elle, les effets réels de ses passions. Ce petit jeu des discussions sentimentales pourrait, suivant MM. Janvier et Ballot, troubler certains esprits, droits et simples pourtant; et de ce trouble résulteraient de tristes malentendus.

C'est par le personnage de la baronne Boislin que vaut surtout la *Bonne Hôtesse*. Il est assez nouveau, et présenté avec quelque adresse. La manière dont Mme Boislin juge, a priori, les individus, est divertissante ; un ingénieur, pense-t-elle, ne peut pas être un amoureux, et un gentilhomme élégant ne peut être qu'un parfait et respectueux amant. Et, sans songer à mal, elle rapproche du gentilhomme la femme de l'ingénieur. L'intrigue, dont l'originalité, d'ailleurs, est douteuse, est spirituellement engagée; il est fâcheux que, par la suite, elle devienne languissante, et qu'elle se dénoue d'une manière assez banale : il est vrai qu'une pièce, dont le ton général est le ton de la comédie légère, et qui, au second acte, devient presque du vaudeville, ne pouvait guère, vers la fin, tourner au drame; les auteurs, en agissant ainsi, auraient sans doute écrit un meilleur troisième acte, mais qu'aurait dit le public, troublé dans ses habitudes? Il est fâcheux encore que les hommes et les femmes qui font la cour de la baronne Boislin soient un peu trop connus; et d'ailleurs, ils sont bien sommairement dessinés.

La pièce est jouée avec une excessive lenteur, il est évident qu'elle eût gagné beaucoup à être menée plus rapidement : Mme Marie Magnier, qui la conduit toute, a des toilettes brillantes, mais elle manque de verve. MM. Huguenet, Grand et Baron fils, Mmes Thomassin, Cécile Caron et Suzanne Avril sont à louer.

Memento. — *Comédie Française.* — Reprise des **Romanesques**, comédie en trois actes, en vers, de M. Edmond Rostand (MM. Coquelin cadet, Leloir, Berr, Barral; Mlle Jane Henriot). — 21 septembre: Reprise de **Maître Guérin**, comédie en cinq actes, d'Emile Augier. — 11 octobre : Reprise de **Froufrou**, pièce en cinq actes, de Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy.

Odéon. — 30 septembre : Première représentation de **la Visite**, comédie en un acte, de M. Daniel Riche (MM. Dauvillier, Laumonier; Mme Chassaing).

Vaudeville. — 28 septembre : Première représentation de **la Bonne Hôtesse**, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot.

Palais Royal. — 21 septembre : Première représentation de **la Mouche**, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. Antony Mars (MM. Raimond, Boisselot; Mmes Médal, B. Legrand). — 21 septembre : Première représentation du **Secret de la Cafetière**, pièce en un acte, de M. Ernest Depré (MM. Kerny, Déan; Mlle Therny).

Gaîté. — 22 septembre : Reprise des **Mousquetaires au couvent**, opéra-comique en trois actes, de M. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney.

Bouffes. — 4 octobre : Première représentation de la **Demoiselle aux Camélias**, opérette en trois actes, de MM. Eug. et Ed. Adenis, musique de M. E. Missa (MM. Périer, Regnard, M. Lamy, Vavasseur; Mmes Tariol-Baugé, Mariette Sully, Maud d'Orby). — 12 octobre : Reprise de **Véronique**, opéra-comique en trois actes, de MM. Duval et Vanloo, musique de M. A. Messager (MM. J. Périer, Regnard, M. Lamy, Brunais; Mmes Tariol-Baugé, Mariette Sully, L. Laporte).

Cluny. — 20 juillet : Première représentation de **Celles qu'on lâche**, vaudeville en trois actes, de MM. Edmond Duesberg et Georges Darlay (MM. Dorgat, Muffat; Mmes Cuinet, Marie Chalont). — 20 juillet : Première représentation de **Que d'œufs! Que d'œufs !** omelette-revue en un acte, de

MM. Dominique Bonnaud et Numa Blés (MM. Saidreau, Prévost; Mmes Dulaurens, Dupeyron). — 1er août : Reprise de **la Flamboyante**, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Paul Ferrier, Félix Cohen et Albin Valabrègue. — 6 septembre : Première représentation du **Petit Puceron rouge**, comédie-vaudeville en trois actes, de M. Jean Marsèle (MM. Dorgat, Muffat; Mmes Cuinet, P. Moutton, L. Cardin). — 6 septembre : Première représentation d'**Express Union**, vaudeville en un acte, de M. Albert Barré. — 10 octobre : Première représentation de **Plaisir d'amour**, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Maurice Froyez et Georges Colias (MM. Rouvière, Muffat, Victor Henry; Mmes Blanche Doriel, Cuinet, L. Cardin).

Déjazet. — 27 septembre : Première représentation du **Roi Koko**, vaudeville en trois actes, de M. Alexandre Bisson.

Porte-Saint-Martin. — 9 octobre : Reprise de **la Dame de Monsoreau**, drame en cinq actes et onze tableaux, d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet (MM. Coquelin, Volny, Desjardin, Jean Coquelin, Gravier; Mmes Esquilar, B. Miroir, Kerwich, Bouchetal).

Ambigu. — 1er septembre : Première représentation de **Cogne dur**, pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Michel Carré (MM. Léon Noël, Castillan, J. Renot; Mmes Jane Méa, Andrée Méry, Delphine Renot).

Théâtre de la République. — 21 juillet : Première représentation de **Napoléon**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Fernand Meynet et Gabriel Didier. — 30 août : Première représentation de **Roulbosse le Saltimbanque**, pièce en cinq actes, de M. de Charles Esquier. — 29 septembre : Première représentation de l'**Auvergnate**, pièce en sept tableaux, de M. Fernand Meynet et Mme Marie Geffroy.

Théâtre Maguéra. — 14 octobre : Première représentation de **Madame Joseph**, comédie bouffe en trois actes, de MM. Maxime Guy, A. Heckel et A. Verneuil.

Capucines. — 3 octobre : Première représentation de **l'Oncle Remi**, comédie en un acte et deux tableaux, de MM. Ernest Vois et Alin Monjardin (MM. E. Vois, Rablet; Mmes du Mesnil, Newa Cartoux). — 3 octobre : Première représentation de **Mouvement diplomatique**, comédie en un acte, de MM. Paul Pottier et René Dubreuil (MM. Dayle, E. Perrin; Mlle Jane Hellen). — 3 octobre : Première représentation de **Sur le palier**, comédie-vaudeville en un acte,

de MM. F. Tomy et Ph. de Séran (MM. Rablet, Dayle ; Mlle Jane Debary).

Mathurins. — 6 octobre : Première représentation de **Qui trop embrasse**, comédie en un acte, de M. Francis de Croisset.

Grand Guignol. — 13 octobre : Première représentation de **Au fort Chaptal**, revue, de M. Hugues Delorme. — 13 octobre : Première représentation du **Vrai courage**, un acte, de M. Tristan Bernard. — 13 octobre : Première représentation des **Oubliettes**, un acte, de M. Bonis Charancle. — 13 octobre : Première représentation de l'**Aiguilleur**, un acte, de M. Claude Roland. — 13 octobre : Première représentation de **Jules**, un acte, de MM. H. Fransois et J. Derys.

Carillon. — 10 octobre : Première représentation de **Paternité**, un acte, de M. L. Abric.

Ambassadeurs. — 1er août : Première représentation de **Qui qui veut d' l'amour ?** revue en un acte, de MM. Xanrof et Garnier, musique de M. Louis Ganne (MM. Raiter, Sulbac ; Mmes Jeanne Delorme, Gaudet).

Casino de Paris. — 20 septembre : Première représentation du **Tsigane**, ballet, de M. Richard O'Monroy, musique de M. Henri José (MM. de Gaspéris, Capla ; Mmes Angèle Héraud, Renée Gautier, Mochino).

A.-FERDINAND HEROLD.

ART ANCIEN

Les graveurs de Chardin.

Il n'y a pas de siècle plus plein, plus foisonnant d'Art que le XVIIIe siècle français. Jamais, en aucun temps et chez aucun peuple, une société n'a donné plus entièrement et plus heureusement sa caractéristique, relevant ses grandes et ses moindres manifestations d'une fleur merveilleuse et nouvelle, au parfum rare, orchestrant la vie, tantôt si superbement ou si joliment, relevant les vilaines choses d'un tel paillon si original et si délicat, rehaussant les grandes d'une si belle et si harmonieuse décoration, qu'on reste confondu devant tant d'Art, tant d'adresse, tant d'ingéniosité, — et tant de pensée. Cette merveilleuse et inégalée moisson stupéfia l'Etranger, lourd, en retard sur nous cette fois, fatigué à son tour et comme stérile après ses belles fièvres antérieures.

Il copie servilement Versailles au XVII siècle, et la cour du

Roi-Soleil, et les modes, et le ton. A peine remis de l'effort que cela lui demande, à peine ses petites cours rustaudes et à demi-barbares sont-elles habillées comme celle du grand Roi, vivent-elles dans une perpétuelle imitation des petits soupers de Marly et des grands levers du Louvre, qu'il faut tout recommencer, car le goût change chez nous : c'est la Régence et Louis XV. Et, après avoir été comme hypnotisés par l'aïeul, voilà ces grotesques qui s'effarent et s'inquiètent devant le nouvel air français. En dépit des haines toujours plus vives, — à cause d'elles, — ils se remettent à nous copier. Notre Art puissant et créateur s'impose une fois de plus. Le bel et furieux assaut est vain, la France reste debout, victorieuse, maîtresse : Rosbach, inutile, n'atteint pas une vignette d'Eisen, un bronze de Gouthières, une nichée d'amours en pâte tendre...

La gloire de Chardin, c'est non seulement d'avoir été un grand de l'époque merveilleuse, — mais d'avoir été un précurseur. Tellement, et à un point si haut, que, dans toute la contemporaine école de graveurs, si extraordinaire, si subtile et si souple, il ne s'en trouve pas un capable de le rendre. Ces traducteurs, à la fois si originaux et si fidèles, entrent trop, et trop facilement, dans le « piquant » et le « joli » de leurs modèles ordinaires, pour pénétrer cet enveloppé et ce robuste. Les ressources habituelles de leur art sont surtout acérées, fines et d'une surprenante sûreté : ils développent l'idée, non gênés par la primordiale, qui est à leur portée, qu'ils s'assimilent vite avec une aisance inouïe. Pour Chardin, il faut autre chose que de la virtuosité, autre chose de supérieur. Ou, si l'on veut, il faut cette virtuosité particulière qui est faite d'abnégation ; et les burinistes, les pointillistes, les maîtres de l'eau-forte ne pouvaient voir, comprendre, vibrer à l'unisson de Jean-Siméon. Chardin est si loin d'eux qu'ils ne le distinguent pas, qu'ils sont tout à fait impuissants à le dégager de la gangue fine de l'Epoque.

Et pourtant ils s'y essayèrent presque tous, de Le Bas à Chevillet, en passant par Cochin, Lépicié, Flipart, Surugue et d'autres encore.

§

Le Bas, le vieux maître, est celui qui a le mieux pressenti Chardin. C'est, au reste, de beaucoup le plus grand de la pléïade : de chez lui sortent Cochin, Moreau le Jeune, Fiquet,

de Launay, Gaucher, de Longueil et Le Mire, pour ne citer que les plus connus.

Il est très amusant de voir ce fils d'un maître perruquier de Paris, commenter et faire revivre toute une société, du vieux Louis XIV à la Révolution. C'était l'ami du peintre; il y a l'anecdote de l'habit, — il y a mieux. Il y a la *Bonne Education* (salon de 1753), l'*Étude du Dessin* (salon de 1743), l'*Œconome* de Stockholm et le *Négligé ou la Toilette du matin*.... On sent dans ses planches que celui-là était musicien ; elles sont d'une chaleur bien personnelle. Et quelle diversité dans son œuvre, des *Ports de France* à Téniers, avec lequel il s'est si curieusement identifié! Naturellement, il fut jugé très difficilement académisable: une première fois il présente les portraits de Cazes et de Le Lorrain; ils sont rejetés « à la grande pluralité des voix ». Seul Dumont le Romain s'écrie, indigné: « Vous venez de refuser Le Bas! Eh bien, mettez-lui un porte-crayon dans le c.., il dessinera encore mieux que vous... »

Il força les portes avec la *Conversation galante dans un Parc*, de Lancret, en 1743.

Cochin père avait, avant Le Bas, gravé la *Blanchisseuse* du Salon de 1737.

Le rendu de Cochin, moelleux et gras, — surtout dans ses premiers états, infiniment supérieurs aux états terminés, — s'harmonise d'assez près avec le modèle. C'est, au reste, le graveur de Watteau. Il semble qu'injustement la gloire du fils éclipse trop le très réel et grand mérite du père. Cochin s'attaqua au Véronèse, non sans bonheur; il voyait grand, ses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après Restout, Hallé, Le Moyne, Coypel, van Loo, le prouvent. Et il est cependant assez souple et assez enveloppé pour interpréter le maître des suprêmes élégances, Watteau, dont il a laissé de superbes choses: le *Camp Volant*, le *Retour de Campagne*, le *Départ pour les Isles*, l'*Amour au théâtre Italien*, l'*Amour au théâtre Français*. Il y a un procès-verbal de l'Académie où il est dit: « Mr. Cochin a présenté à l'Académie quatre épreuves de deux planches, qu'il a gravées d'après Mr. Chardin, ayant pour titres: l'*Ecureuse* et le *Garçon cabaretier*. » Ayant le travail plus lent et moins d'imagination que son fils Charles-Nicolas, — le dessinateur, graveur, écrivain, ordonnateur des Beaux-Arts sous M. de Marigny, le secrétaire his-

toriographe de l'Académie royale, — il grave d'après ses compositions. Mais Charles-Nicolas n'est pas plus habile ouvrier que son père : c'est un chef-d'œuvre, dans ce *Bréviaire d'Evreux* par exemple, que les perspectives de la ville, les silhouettes si trouvées de la cathédrale, les lignes des toits sur les lointains légers, que le vieux Cochin mit sous les figures.

En outre de la *Blanchisseuse*, il devait graver *Sans soucis et sans chagrins* (salon de 1749), qui est à Vienne à la Galerie Lichtenstein, *Simple dans mes désirs et ma colation* (salon de 1737), et enfin la *Fontaine*.

Les cinq cent douze planches de l'œuvre de Cochin père se vendirent 52 livres à la vente du sculpteur Cayeux, en 1769 ; c'est la consécration...

Gaucher disait de Bernard Lépicié, terrassé par l'apoplexie en son logis des Galeries du Louvre, qu'il « étoit également cher aux artistes et aux gens des lettres, qu'il emportoit les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Il avoit la physionomie ouverte et gracieuse, un caractère gai, affable, sa société étoit douce et intéressante. Il s'exprimoit avec autant de facilité que de grâce. Ses vers ont de la noblesse, de l'expression, du sentiment ; on retrouve dans ses estampes les mêmes qualités réunies : du caractère, de l'énergie, une touche vive, moëlleuse, dirigée par une profonde connoissance du dessin... » Bernard Lépicié a été surnommé le graveur de Chardin. En fait, le nombre de ses planches d'après Jean-Siméon est assez considérable : le *Benedicite*, dont il existe une copie à la manière noire de Rose-Elisabeth-Marie Lépicié, le *Château de Cartes* (salon de 1741), la *Fille à la Raquette*, la *Gouvernante* et l'*Instant de la Méditation* (salon de 1743) qui n'est autre que le portrait de Mme Lenoyr, ainsi que l'atteste une épreuve de deuxième état, qui porte : « Dédié à Mr. Lenoyr, par son très humble et très obéissant serviteur et son amy, J.-S. Chardin », la *Maîtresse d'Ecole*, la *Mère Laborieuse*, la *Pourvoïeuse*, la *Ratisseuse* (salon de 1749), le *Souffleur* (salon de 1737) et enfin le *Toton*. Il faut l'avouer, Lépicié est plus à l'aise avec Rosalba, avec van Loo, avec Coypel, avec Nattier, qu'avec Chardin. Ici, la virtuosité admirable de sa *Desmares*, de son *Molière*, de son *Watteau*, est presque inutile, son habileté trop sèche, son esprit n'atteignent pas au modèle, ses tailles si fines et si variées sont insuffisantes ; l'anecdote apparaît trop.

Pourtant, il semble avoir été congrûment *moulu*, celui-là : n'est-il pas amusant son premier et formidable roman d'amour qui lui fait fuir Paris, courir les provinces, acheter une charge en Bretagne, se réfugier en Angleterre où il grave les cartons de Raphaël à Hampton Court... Ce que le bon Gaucher exprimait ainsi : « Son âme sensible et tendre étoit faite pour ressentir vivement les impressions de cette passion violente qui fait le tourment et les délices de la vie ; mais après avoir, comme Anacréon, chanté l'objet de son amour, il se vit contraint, comme Tibulle, de soupirer des regrets... »

Cela ne l'empêche pas d'épouser une bonne et brave femme, fille d'un maître écrivain, — qui fut sage, lui donna des enfants, et devint un graveur de talent.

Avec Jean-Jacques Flipart qui grava le *Dessinateur*, Chardin se trouvait encore devant un homme du plus grand mérite.

Flipart cherche, avec une conscience rare, à s'assimiler, à s'identifier avec son modèle. Il faut voir ce qu'il a dépensé dans l'*Accordée de Village*, le *Paralytique*, le *Gâteau des Rois* de son ami Greuze, ces « romans muets », ainsi qu'on disait alors.

Aussi, son *Dessinateur* est-il tout à fait intéressant : on sent que l'artiste avançait beaucoup son travail à l'eau-forte, ne se préoccupant nullement de la régularité des tailles dans le travail au burin, cherchant à atteindre, avant tout, l'effet du tableau ; il terminait ensuite par des travaux à la pointe sèche.

J'ai dit qu'il grava surtout pour Greuze. Cela tournait parfois au tragique ; voici un fragment d'une lettre du peintre de la *Cruche cassée :*

« J'avais donné à graver *Mon Paralytique*, à Mr. Flipart, il devait le mettre au jour dans le courant de l'année. Mme Greuze crut apercevoir une lueur de fortune et me dit : Monsieur, il me faut un domestique. Je lui répondis : Vous savez que nous n'avons pas de rentes ! Pour toute réponse elle m'appliqua un soufflet à tour de bras. Je vous avouerai que je fus transporté de colère et que je le lui rendis... »

Ah ! si la blonde et jolie Mme Greuze s'était contentée de calotter son mari...

§

Dans la dynastie des Le Grand ce fut Louis qui grava le

Levret. Si Augustin est un pointelliste horrible, si Hyacinthe fit une assez bonne copie de la *Gimblette* de Fragonard, si Pierre-François, le miséreux qui écrivait à Mme de Charrière ce triste mot: « Je ne connois qu'un moyen de m'en sortir... le grand tais-toy... » est un bien piètre artiste, Louis est un bon graveur. Ses vignettes d'Eisen pour *Clarisse Harlowe* et les *Moissonneurs* de Favart, ses titres d'après Chiffard pour l'*Histoire amoureuse des Gaules*, son petit portrait de Mme Du Barry, peuvent aller de pair avec le *Levret* de Chardin.

Par exemple, c'est au plus mauvais des Surugue, — les autres sont-ils meilleurs? — qu'échurent sept œuvres: l'*Antiquaire*, le *Peintre* (salon de 1740) les *Amusements de la Vie Privée*, l'*Aveugle* (salon de 1753), l'*Inclination de l'Age*, « portrait de la petite fille de Mr. Mahon, jouant avec sa poupée », le *Jeu de l'oye*, celui-là même qui se vendit 35 livres 7 sous à la vente du peintre, et enfin le *Tour de cartes*. Ce Surugue est un assassin : il faut voir ce qu'il fait de Rembrandt et d'Andre del Sarte, comment il engonce Téniers et découpe Boucher en lourds morceaux: en revanche il est tout à fait à la hauteur de Le Brun et de Dumont... Naturellement il exécuta Chardin avec un entrain et une vaillance extraordinaires... Il vaut mieux ne pas insister... Surugue fut un homme heureux: il devient vers la fin de sa vie Louis de Surugue de Surgis : sa femme, une Hollandaise, Cornélia Bauwens, lui donne une fille et trois garçons; Drevet tient le premier à Saint-Etienne-du-Mont, Jeaurat le second, Coypel le troisième, et sa fille eut pour marraine Charlotte Le Bas, femme de Nicolas Sylvestre. Il meurt, et on inscrit ses titres sur le registre de Saint-Benoît : « écuyer, chevalier romain, membre de l'Académie royale de Peinture et ancien conseiller des rentes de l'Hôtel-de-Ville... »

Ça n'a pas beaucoup changé depuis.

François-Antoine Aveline, l'auteur de l'*Enseigne d'après le tableau en plat-fond peint par Watteau pour Mr. Gersaint son amy, marchand sur le pont Notre-Dame*, du curieux *Premier livre en forme Rocquaille* et d'un *Jeu de l'oye* pour les enfants, qui se vendait ainsi qu'une image d'Epinal, François-Antoine Aveline grava le *Château de cartes* de l'Ermitage. On a rien à en dire, pas plus que de l'*Antoine Louis*, « secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie », dont

Dupin se chargea en même temps que de la *Ménagère*, du *Pardon* et du *Chat au fromage*... Le *Jeune Dessinateur* de Faber, et la *Serinette* de L. Cars, c'est du bon courant, toujours aussi loin que possible de Chardin.

Pierre Fillœuil, surtout intéressant par sa belle suite pour les *Contes* de La Fontaine, a été médiocre avec les *Osselets*, les *Bulles de savon* (salon de 1739) et le *Château de cartes* du salon de 1737, où il y a comme variante une fenêtre avec un grand rideau, derrière le joueur... Ce n'est pas encore « chez P. Fillœuil, à l'entrée de la rüe du Fouarre, au bastiment neuf, par la rüe Galande à Paris » qu'il fallait faire l'emplette d'un bon Chardin.

§

Par contre, le *Chardin* de Juste Chevillet, le pastel du salon de 1771, est son chef-d'œuvre. Cet Allemand manque peut-être de vigueur et de brio, il n'atteint pas aux grands portraits burinés des maîtres qu'il coudoie, les « grands portraits métalliques » ; mais son exécution est sobre, soignée, agréable. Je sais bien que voilà deux qualificatifs assez méchants : la planche de Juste Chevillet vaut mieux... Comme ce qu'on sait de lui est amusant : il vient de Francfort et débarque à Paris, assez dépaysé, n'est-ce pas. Il court chez Wille, comme Wleughels chez van Mol. Wille, c'est la providence de ses compatriotes : le voilà qui le loge chez lui, dans sa maison du quai des Grands-Augustins, et au bout de fort peu de temps, Juste devient le beau-frère de son hôte, beau-frère de la main droite, s'il vous plaît. Et ils vivent en commun : ils vont à Saint-Maur voir le chevalier de Trattner « imprimeur-libraire de la cour de Vienne », et là, ils jouent une certaine partie de colin-maillard qui ne manque pas de piquant. Une autre fois, c'est à Madrid, dans le Bois de Boulogne, qu'ils dînent ; on en revient « en remise, à la fraîcheur, par Saint-Cloud ». Wille les mène à la Comédie Italienne et paye pour tout le monde : Chevillet n'est pas riche. Le jour des Rois, il donne une fête « où Mme Daudet et Mme Chevillet chantèrent beaucoup, où Wille fils les surpassa par sa méthode et sa jolie voix, et où ce farceur de Baader arriva au dessert déguisé en poissarde, ce qui fit mourir de rire... »

Chevillet grava aussi une petite figure, *Marguerite Siméone Poujet* (salon de 1746), la filleule de Chardin — qui n'est pas un des meilleurs morceaux du peintre.

Reste Fessard, et la *Dame cachetant une lettre.*

Hâte-toi donc, Frontain, vois ta jeune Maîtresse
Sa tendresse éclate dans ses jolis yeux
Il lui tarde déjà que l'objet de ses vœux
Ait reçu ce billet gage de sa tendresse.
Ah ! Frontain, pour agir avec cette lenteur
Jamais le Dieu d'Amour n'a donc touché ton cœur.

Ah ! celui-là... ce qu'il fit de mieux, c'est Augustin de Saint-Aubin. Jamais intrigant n'eut moins de talent, plus d'acquis, de sûreté, d'entregent et de courtisanerie : il est extraordinaire, ce pleutre ; il se remue inimaginablement, s'attaquant à tous, quémandant des commandes, finissant au burin les eaux-fortes du comte de Caylus, accablant Marigny, le frère de la favorite, de suppliques et de placets, cherchant à se réserver, pour *lui seul*, la gravure de *tous* les tableaux du Cabinet du roi... Huet peint *Inès* et *Mimi*, les petites chiennes de la Pompadour, c'est lui qui les gravera ; van Loo décore Bellevue d'allégories où la *Peinture* est une petite fille qui enlève sa chemise, la *Sculpture* un bambino qui achève le buste de Louis XV, la *Musique*, une idéale enfant au profil de la belle marquise, — il gravera tout cela... Il est en procès avec l'orfèvre Germain à propos d'épreuves « à l'eau-forte de deux chandeliers d'or, il lance dans le public un prospectus étonnant où il s'adresse : « à l'amateur zélé pour la gloire de sa Patrie », il se bat avec l'intendant des Menus pour se faire livrer la *Continence de Scipion* de Le Moyne qu'on lui refuse, et qu'il veut interpréter malgré tout le monde, — lorsqu'il apprend que Voltaire est à Vassy ; M. de Voltaire, quelle aubaine !

Il lui écrit, incontinent, la lettre suivante :

« A M. de Voltaire, à Vassy (Champagne).

« A peine ai-je sceu graver, Monsieur, que mon ambition a été d'avoir l'honneur de faire votre portrait ; ce désir qui s'est toujours nourri m'avoit fait trouver les moyens de connoitre Monsieur l'abbé Moussinot. Enfin, sans entrer dans un détail plus long, j'étois parvenu au point heureux après lequel j'aspirois depuis si longtemps : il étoit décidé que j'aurois l'honneur de graver votre portrait original, et j'étois parti comme vous le scavez mieux que personne, dans cette intention. Je m'en étois fait une fête parmy tous mes amis ; je l'avois annoncé, il me semble même que je ne pouvois pas

échouer dans cette noble entreprise; j'avois trop d'inclination pour y être malheureux. Sur ce fondement, j'avois même avancé à Mr. Moussinot que si le portrait n'étoit pas au point où on devoit le désirer, que je n'en demandois rien, et même j'avois ajouté que je ne voulois dans cette illustre occasion, travailler que pour l'honneur. J'étois, je le répète, au comble de la joye; mais qu'elle est suivie d'amertume et de chagrin! J'apprends, Monsieur, par Mr. de la Tour, qu'on a changé d'idée sur mon compte et qu'on veut donner le portrait désiré depuis si longtemps, à graver à un autre. Je m'adresse à vous, Monsieur, je suis au désespoir si on me fait cette injustice après une parolle donnée et l'avoir publié à tout le monde; que dira le public, ne pensera-t-on pas que je n'en étois pas digne ou mes ennemis ne diront-ils pas que j'ay manqué le portrait; mais, s'il est décidé absolument, par envie ou pour faire plaisir à un autre, que je n'aurai pas cet honneur, du moins, ordonnés, Monsieur, que j'y travaille aussy, cela se peut sans déranger les projets arrêtés en permettant que je le fasse pour compte, de la grandeur des Hommes Illustres de M. Perrault. Le public y trouvera son compte, parce qu'il y a beaucoup de personnes qui seroient ravies de l'avoir, de manière à pouvoir l'encadrer dans leurs cabinets. Pardonnés, Monsieur, si je m'adresse à vous, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, mais votre réputation de bonté et de politesse pour les artistes m'a donné cette confiance. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect.

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« FESSARD.

« De Paris, ce 30 aoust 1735.

« Mon adresse est rue Saint-Denis, au Grand-Saint-Louis, « chez un miroitier près du Sépulchre, à Paris. »

Il est piquant de rapprocher cette lettre de celle de Coypel à Orry (1), comme les deux hommes s'y lisent bien tout entiers.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Jean Schopfer : *Voyage en Italie*, Perrin, 3,50. — Charles Morice : *Le Christ de Carrière*, édition de la Libre Esthé-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 110 (*Art ancien*).

tique. — *Le Costume, la Mode*, encyclopédie populaire illustrée, May, 1 fr. — A. Guillaume : *Almanach 1900*, Simonis Empis, 0 fr. 50.

Les revues : *Les Maîtres du Dessin; Les Maîtres de l'Affiche; L'Art décoratif; L'Ami des Monuments et des Arts; La Chronique des Arts; La Revue des Beaux-Arts et des Lettres; Le Rire; Le Studio; The Artist; Deutsche Kunst und Decoration.*

Les Livres. — M. Jean Schopfer ordonne selon une méthode personnelle les étapes d'un **Voyage idéal en Italie**. Son livre ne manque ni de logique, ni de largeur de compréhension et non plus de sûreté concise dans les vues; il siérait d'y trouver davantage de fantaisie et d'enthousiasme. Ce n'est pas là le véritable « voyage idéal », celui qui vous plonge d'extase en extase, qui vous prend follement les yeux et le cœur. M. Jean Schopfer, encore que rempli de louables désirs, est resté trop professoral : il nous a rogné la part du rêve.

Je préfère en critique la manière de M. Charles Morice **Le Christ de Carrière** n'est qu'une mince plaquette sur un grand artiste, à propos d'une de ses plus nobles œuvres. Quelques pages : une heure de causerie. Mais le poète est là embusqué derrière chaque mot, découvrant de son geste large des horizons plus larges encore et parfois s'attendrissant avec l'œuvre, vivant en elle et s'exprimant réellement de façon parallèle. J'aime que l'on tremble un peu lorsqu'on parle de la beauté.

Je signale comme un ouvrage utile un des 120 petits dictionnaires illustrés publiés sous la direction de MM. Larroumet, Denis et Buisson, **Le Costume, la Mode**.

M. Albert Guillaume vient de publier son almanach pour 1900. Au milieu, une réclame pour l'*Aquarium Guillaume* et le *Théâtre des bonshommes Guillaume*, « deux clous pour 1900 ». Ce n'était vraiment pas la peine de parler de la « baraque Rodin »! Toujours l'histoire de la paille et de la poutre. A moins que ce soit de la part de M. Guillaume simplement la peur de la maison d'en face. Consolez-vous, cher grand artiste, vous n'avez pas à craindre la concurrence. Ceux qui oseront passer devant la *Porte de l'enfer* ne sont pas encore prêts de passer la vôtre. Pour eux l'enfer, ce serait chez vous. — Et en avant la musique! La « baraque Guillaume » va ouvrir.

Les Revues.— **Les Maîtres du Dessin** (5e livraison).— Au sommaire : *Les Plaintes du Poète* de Gustave Moreau;

Curieuse de Félicien Rops; *Illustration pour le Rêve* de Carlos Schwabe; *Le Viatique en Espagne* de Daniel Vierge.

Les Maîtres de l'Affiche (octobre). Au sommaire : L'affiche de Chéret pour le *Magasin des Buttes-Chaumont;* la *Parisienne du siècle,* de Forain; une composition de Lorant-Heilbronn et de V. Guillet pour la représentation de *Messaline* au Casino de Monte-Carlo ; enfin une affiche suisse *Jubiläums ausstellung,* exécutée par Rudolf Koller.

L'Art décoratif (septembre). — Numéro exceptionnel consacré à MM. Georges Lemmen, pour des dessins de tapis, tentures ou papiers peints, Van de Velde pour des modèles de meubles ou d'appareils d'éclairage, et A. W. Finh pour des céramiques.

L'ami des Monuments et des Arts (5e et 6e parties du XIe volume). — Je reviendrai sous peu sur cette très intéressante et très utile publication. Je signale dans le tome actuel de curieux articles ou documents sur les *Flèches de la Sainte Chapelle,* sur les *Rapports des pouvoirs publics avec l'art public,* sur le *Vandalisme en France* et sur le *Projet de Restauration de l'église Saint-Pierre de Montmartre.*

La Chronique des Arts et de la Curiosité (7 octobre). — A propos de la prochaine inauguration du *Triomphe de la République,* ces justes appréciations :

« Le monument de M. Dalou, qui sera prochainement inauguré sur la place de la Nation, fera époque dans l'histoire de l'art du siècle en France. Nous n'entendons pas par là — et ce n'est pas notre rôle à cette place — mettre hors de pair les beautés intrinsèques de l'œuvre : nous voulons plutôt faire remarquer que ce sera le seul monument qui, dans le dernier quart de ce siècle, ait été élevé à Paris dans une intention purement décorative.

» La place publique de Paris appartient de plus en plus aux statuaires; les villes françaises sont pour eux d'excellentes clientes; on a vu de petites bourgades recevoir avec surprise leurs cadeaux; les colonies mêmes en reçoivent par paquebot; mais ce sont toujours des monuments, des statues d'une destination subjective, des *in memoriam* variés; on ne se dit pas : « Il s'agit de décorer cette place » ; mais on se demande : « Où placer le monument qui survient? »

» Une grande allégorie, digne d'une grande capitale, ne portant aucun nom propre, une masse sculpturale combinée

dans un dessein d'art, voilà ce que sera — plus nettement encore que ne l'est le monument funèbre de M. Bartholomé exécuté au Père-Lachaise — l'œuvre de M. Dalou. Par là, elle représentera plus tard notre art contemporain dans son application purement ornementale.

» Faire grand est une préoccupation des sculpteurs qui disposent de fortes souscriptions; ils étoffent alors leur monument par l'adjonction de figures parasites, et cela aboutit parfois à d'étranges conceptions. C'est ainsi que la ville de Meaux ayant résolu de glorifier Bossuet sur la voie publique — ce qui, comme emplacement, est déjà d'un goût contestable, — le statuaire fournira cinq rondes-bosses pour une : le terrible évêque sera, en effet, flanqué des quatre personnages suivants, fort étonnés de se rencontrer là : Turenne, Mademoiselle de La Vallière, Le Dauphin et Henriette d'Angleterre, *Madame!* Cela sera-t-il grand ? »

Le Moniteur des Arts (1er septembre). — De M. Roger-Milès une lettre sur l'Enseignement de l'Art Décoratif; de M. Emile Cardon un article sur Chardin.

(8 septembre). — Bon article documenté sur *Les eaux-fortes de Van Dyck.*

La Revue des Beaux-Arts et des Lettres (1er octobre). — *A propos de Chardin,* par M. Virgile Josz et un article sur le *Salon de Gand,* salon quatriennal qui a pris, grâce aux efforts de M. Scribe, une importance universelle au point de vue artistique.

Le Rire (passim). — Trois admirables dessins de Léandre : *M. Joseph Reinach, chef de l'autre Etat-Major; les Conspirateurs;* et cette page divinement humoristique et vengeresse *l'Angleterre, éternel champion de la Justice, protège les faibles.*

Le Studio (15 septembre). — Troisième article de M. Hans W. Singer sur la *Lithographie moderne en Allemagne;* onze illustrations.

The Artist (octobre). — Reproductions de *Quelques belles poteries anglaises.*

Deutsche Kunst und Dekoration (octobre). — Intéressantes reproductions d'œuvres de MM. Max Klinger et Richard Müller.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Tombes.

Urne grecque — ô *Meuble,* — te voilà devenue — avec le tombeau — *Maison.*

Maison suprême, soit individuelle, soit familiale, et plus durable que les autres, que les demeures sociales, tu en résumes pourtant la physionomie : aussi combien d'horreurs en ce Siècle Noir ! Et, n'étaient les arbres, la désolante promenade que celle des cimetières récents, aux banlieues, voire des vieux cimetières urbains — le Père Lachaise, Montmartre ou Montparnasse — que notre temps a, comme le reste, souillés !

Et, cependant, quelles positions admirables ils occupent..... Voyez : près de nous, la nature en son deuil souriant, teinte par l'automne comme d'aurore et pleine de promesses, symbole fidèle de la foi catholique. Paris en un brouillard transparent, à nos pieds. Les feuilles rares posent des taches d'or sur l'horizon de la ville majestueuse. Or, c'est ici que cette énorme et infatigable mer des pensées, après avoir exprimé de l'homme tout ce que son cerveau ou ses mains pouvaient rendre, en rejette, comme une écume, la dépouille, ici, sur ces trois tertres, — solennels témoins.

Deux sommets à l'art sépulcral dans ce siècle : son début, sa clôture.

Car le style Empire — si laid ailleurs — paraît avoir été créé pour les tombeaux : les grandes lignes sobres, les masses de pierre, écrasantes ainsi que l'éternité, grâce à une heureuse répartition des grands nus coupés de moulures puissantes, scellent dignement les hommes de mort qui ensevelirent le monde artificiel des siècles néo-classiques et tombèrent, par-dessus eux, dans la fosse. En quelle joie luxuriante, autour de Masséna, Gobert, Lefèvre, Decrès, Ruty, etc., fleurs et arbres ont ensuite poussé ! C'est saisissant et beau.

§

Mais ensuite !

Un âge vermine a grouillé, monté. Il a secrété ces ignobles édicules, mesquins de toute la vanité hâtive qui caractérisa la bourgeoisie du XIX^e^ siècle. Marbres minces comme carton, dignes aboutissants des maisons de plâtre moulurées d'or dont la somptuosité miséreuse abrita ces petits orgueils ; bustes de bronze innombrables, négation de l'art appelée à fixer la né-

gation de la personnalité, à déifier les traits de nobles inconnus dont le sommeil est encore plus profond dans la mémoire des hommes que dans leur linceul! Et vous, chapelles prétentieuses, grenouilles gonflées, à l'étroit sur vos deux mètres de terre: l'autel posé et les murs, puis la porte ouverte, pour entrer il faut à l'héritier grimper sur le prie-Dieu. Or, comme ce dernier est pour l'ordinaire en beau velours rouge, par économie le pieux descendant adresse du seuil ses prières et ses vœux vers l'intérieur : de sorte que le monument ne fait même pas office de parapluie.

Félicitons *Abadie* d'avoir avec délicatesse reproduit dans son inscription les mêmes caractères que sur son papier à cigarettes : tout n'est que fumée! Los à *Cail* (de l'usine) : il nous expose un modèle en fer forgé... et sa croix de la Légion d'honneur.

Mais n'est-il pas douloureux de sentir *Delacroix* opprimé sous une misérable copie du tombeau des Scipions, en pierre peinte pour imiter le bronze? D'ailleurs le terreau du Père Lachaise est très favorable aux tombeaux des Scipions, grands, petits, moyens, mais tous en simili-bronze. Michelet a, justement, inspiré une composition déclamatoire. Enfin, voici une œuvre fièrement enlevée, quoique d'art trop officiel : c'est la sépulture de *Paul Baudry* (le prédécesseur, aux honneurs du Diplôme pour l'Exposition, de notre ami Boignard). Surtout avec grandeur se dresse le Devoir que Saint-Marceaux plaça sur le tombeau du ministre *Tirard*. Bizarre idée, en revanche, d'en composer un à l'architecte *Brune* avec des motifs pris dans son ministère de l'Agriculture, rue de Varennes : tout de même, ministère et sépulcre sont des sujets de caractères distincts! Pourquoi, alors, ne pas élever, pour abriter Garnier, une réduction de l'Opéra?

Combien vaut mieux la dramatique dalle funéraire où Dalou a représenté *Victor Noir* étendu par la balle du Bonaparte, en une sincérité, un naturel admirables? Et, d'un sculpteur que nous ignorons, ce sarcophage des aéronautes Spinelli-Sivel-Croa, où deux d'entre eux, statues de bronze, sont allongés...

§

Puis, adossé à une terrasse, comme à l'entrée d'un hypogée, le chef-d'œuvre de Bartholomé, qui se dépouille, à cette heure même, de ses voiles.

§

Par les autres cimetières, vous aurez la même impression. Sauf seulement d'intéressantes statues comme la *Muse* de Gautier (à Montmartre) ou bien encore l'obélisque orgueilleux d'une *Montmorency-Luxembourg* ou une sépulture *Halphen* de l'école de Labrouste, à Montmartre également, sauf encore à Montparnasse, celle de l'ingénieur *Manguin*, curieux tombeau d'angle aux pleins cintres s'entrepénétrant, celle encore du sculpteur *Gauthier* (au sarcophage un peu haut, mais pour le reste impeccable), celle, si l'on veut, de l'architecte *Dufeu*, gâtée par l'entassement de ses ornements d'ailleurs pompiers. (O le moderne qui se croit grec, dès qu'il renie l'original Passé !)

Dans ce cimetière, deux taches de lumière : les tombes de *Le Verrier*, par Genuys, et de la famille du graveur *Roty*, par Vaudremer. Pour Le Verrier, une dalle et un socle à peine pyramidal sur lequel, enfoncée d'un quart, la sphère céleste, cerclée d'un zodiaque naïvement traité. Pour Roty, un sarcophage flanqué de deux jardinières, et à son chevet un pignon, portant une croix, supporté par un trilobe reposant sur deux colonnettes : c'est dans le trilobe que sont les inscriptions ; au-dessus, des écoinsons figurent, sous le pignon, des roses plus gravées que sculptées, tant elles sont légères.

§

Et maintenant retournons dans la salle basse du Louvre ou, sous le rude poids de Philippe Pot, les porteurs funèbres avancent aux sons d'un *Dies iræ* dont le vent remue lentement, sinistrement leurs robes...

LES XIII.

LETTRES ALLEMANDES

Ludwig Jacobowski : *Leuchtende Tage*, Minden, Bruns' Verlag, M. 4. — Publications périodiques : Neue Deutsche Rundschau, (*Frédéric Nietzsche sur les femmes l'amour, et le mariage*) — Die Gesellschaft (*Haeckel et ses adversaires*). — Die Zukunft (*Schnitzel à la Labori*). — Die Kunst. — Jugend. — Die Insel.

Leuchtende Tage. — J'ai plusieurs fois eu l'occasion de vanter ici les qualités de M. Jacobowski comme prosateur. Voilà qu'il nous apporte un beau volume de poèmes d'une forme solide, d'où se dégage une conception de la vie

large et profondément humaine. *Jours lumineux*, mais d'une lumière parfois triste où la brume menace à chaque instant de voiler les rayons de clarté. Il y a des pièces douloureusement réalistes dans ce volume d'inspirations multiples, mais toujours le poète sait triompher de la vie, conscient de sa force et conscient de son orgueil.

Ce n'est rien ! Passe à côté du monde!
. . . . . .
Ces mots étranges ne libèrent point mon cœur. —
Combien j'aimerais passer à côté du monde,
Hélas! le monde passe à côté de moi.

Même si je me tiens, tel un enfant,
Caché loin de la danse du jour, —
De force ils m'arrachent de mon coin,
Et chacun me met la douleur dans la main.

M. Jacobowski n'est pas un novateur. Avec une égale prudence il se tient loin des orgies rythmiques de ces poètes au verbe fougueux qui aimeraient secouer le monde par la cadence d'une phrase et de l'esthétisme impuissant de ces autres jeunes gens à l'œuvre silencieuse qui vont « en vêtements blancs, des boutons de fleurs dans les cheveux », pour employer une jolie expression que Mme Lou Andréas-Salomé leur a consacrée. La prose servie par tranches des poètes amorphes ne semble pas non plus être de son goût. Mes lecteurs trouveront au bulletin bibliographique du *Mercure* de mai la nomenclature des plaquettes récentes de cette singulière école qui s'édite chez M. Sassenbach et dont M. Arno Holz est actuellement le chef. Je n'y reviendrai pas... Dans le *Magazin für Litteratur* (Nos 32 et 33), M. R. Steiner a consacré quelques pages intéressantes au poète de *Jours lumineux*. « Il suffit de comparer son lyrisme avec celui de Richard Dehmel pour comprendre toute l'*immédiatité* de ses sentiments universels. Chez Dehmel, le chemin de l'événement particulier au grand fond cosmique passe toujours par l'idée, par l'abstraction. Chez Jacobowski elle n'a point besoin de ce détour. Car il possède un sentiment universel. Il n'a pas besoin du monde des représentations pour s'élever aux faits primitifs de la vie psychique; toute expérience de l'âme a chez lui, dès son point de départ, le caractère de quelque chose d'éternellement important... Comme dans la chanson populaire le petit fait quotidien dégage la force gigantesque du sentiment, chez Jacobowski un événement banal s'agrandit

parce qu'il le transporte dans la sphère de son monde sentimental... »

§

En approfondissant la pensée de Frédéric Nietzsche jusque dans ses derniers replis, on a souvent essayé de pénétrer le mystère de sa vie sexuelle. Ce grand chaste qui parle de la femme comme le plus raffiné des viveurs, ce grand solitaire qui connaît à fond tous les labyrinthes des complications sentimentales a toujours surpris ses admirateurs. On se souvient des pages admirables de *Zarathoustra* sur la chasteté et de fait ce grand prédicateur de la vie, de la vie à outrance, n'a jamais connu le *besoin* de la femme et sa vie durant il est resté ignorant de la grande passion. Toute sympathie féminine, car il a fréquenté beaucoup de femmes, et des meilleures, se transformait immédiatement chez lui en amitié. L'amitié fut la grande chose dans sa vie et en 1886 il disait encore, à propos de Richard Wagner et de sa musique, que cela avait été là vraiment « sa seule passion ». Mais comment expliquer, avec ses fortes amitiés féminines, la haine à mort que professait Nietzsche pour le féminisme et les femmes émancipées? Cette explication Mme E. Foerster-Nietzsche, la sœur du philosophe, l'a tentée en citant et en interprétant simplement quelques passages des œuvres et des lettres de son frère. La **Neue deutsche Rundschau** (octobre) publie ce bel exposé où se mêle agréablement, à propos de l'origine de telle ou telle idée, le rappel de quelques souvenirs personnels.

M. R. Steiner entreprend dans la **Gesellschaft** (août et septembre) d'analyser les théories du savant évolutionniste Ernest Haeckel, professeur à l'université d'Iéna, ainsi qu'on sait, et de les défendre contre ses détracteurs. Au début le rôle joué par Goethe dans l'histoire des découvertes évolutionnistes est brièvement rappelé. On peut relire dans Eckermann le récit de cet extraordinaire quiproquo à propos de la Révolution de juillet. Soret entrant chez Gœthe la tête pleine des événements politiques et trouvant le vieillard uniquement occupé de la victoire de Geoffroy Saint-Hilaire sur Cuvier à l'Académie des sciences. « Cet événement a pour moi une importance incroyable et je jubile avec raison sur la victoire enfin générale et définitive d'une cause à laquelle j'ai voué ma vie et qui est aussi tout particulièrement la

mienne. » M. Steiner nous montre ensuite les phases successives de cette cause... « Haeckel a donné en grand style une interprétation du Lamarckisme par le Darwinisme »... « En cherchant le rapport entre l'histoire de l'évolution individuelle (ontogénie) et l'histoire des espèces (phylogénie), Haeckel a donné l'explication scientifique de la multiplicité des formes organiques. En tant que philosophe naturel il a réalisé la revendication à la connaissance humaine que Schiller avait posée en observant l'esprit de Goethe : il est monté, degré par degré, depuis les organisations inférieures jusqu'aux plus compliquées, pour construire enfin, d'une façon génétique, avec les matériaux de toute la nature, la plus compliquée de toutes, l'homme ».

M. Harden, le directeur de la **Zukunft**, a utilisé les loisirs forcés que lui procurent quelques mois de prison — rien qu'un simple petit crime de lèse-majesté — pour fouiller à fond les journaux de son pays au point de vue de leurs opinions dans l'Affaire. Il leur en dit de belles (23 et 30 septembre), et ne ménage guère non plus nos champions de la Justice et du reste. Dans les « annonces » il a découvert entre autres un joli cadeau à faire à un enfant : le buste de Dreyfus de 35 cm. de hauteur. Cela vaut 5 marks. C'est pour rien. Ailleurs des *Menus-Dreyfus* avec des *Dreyfus-Broetchen* et des *Schnitzel à la Labori*. S'il y a des lecteurs que cela intéresse, je leur indiquerai les sources.

La librairie Bruckmann de Munich publie le premier fascicule d'une publication d'art qui s'occupera en même temps d'art pur et d'art appliqué. **Die Kunst** est sortie d'une fusion, ou plutôt d'une réunion, car les deux parties demeurent séparées, entre deux revues d'art *Die Kunst für Alle (l'Art pour tous* et *Dekorative Kunst* (*L'Art décoratif*) et voici enfin en Allemagne un recueil d'art à la fois complet, luxueux et bon marché. Si la partie « décorative » de la revue (elle est connue chez nous par son édition française) pourra continuer un éclectisme souvent hardi et parfois osé, la partie consacrée à la peinture et à la sculpture hérite d'une tradition qui sera lourde à porter. Depuis tantôt vingt ans, elle s'est trop adonnée à tout ce qu'il y a de poncif, disons le mot de pompier dans l'art allemand pour qu'il ne lui en reste pas quelque chose. Je sais bien qu'il faut vendre, et qu'on ne peut donner au public le nouveau et l'imprévu que par petites doses pour le lui faire

avaler presque sans qu'il s'en doute. Et c'est bien cette tactique qui a dû inspirer aux éditeurs l'idée d'accoler leu publication ancienne à une création plus récente, pour « faire passer » les excentricités du *modern styl* au moyen des machines sentimentales de la vieille peinture. En parcourant le premier cahier de *Die Kunst* on est frappé par ce mélange bizarre. Dès le frontispice un portrait de Guillaume II en chromo d'après Fr.-Aug. de Kaulbach, et plus loin, tout le long des pages de la partie d' « art pur », du Kaulbach et encore du Kaulbach. Un joli article de M. Habich explique aux bonnes gens la personnalité de celui qui partage avec Lenbach l'honneur d'être le peintre officiel de Leurs Majestés. Mais après, ferme les yeux, bon public! de l'art nouveau, encore de l'art nouveau! Du Behrens, de l'Aubert du Van de Velde, du Lemmen, du Mlle Closset... S'y laisseront-ils prendre là-bas? Bonne chance, en tous les cas!

Jugend, la revue munichoise aux couvertures variantes et polychromes, après avoir blagué nos généraux — comment aurait-elle pu faire autrement? — donne sur les doigts aux maëstro Emilio Dzola. La caricature s'intitule *le Nouveau Phaëton* — l'homme est affreux et les chevaux sont étiques, par terre « *il* » ricane et, perchée sur un rayon de soleil, Marianne ne se tient plus de joie — c'est accompagné d'une longue pièce de vers : « ... Ne lâche pas tes coursiers impétueux, déjà ils s'approchent de l'étroite frontière qui sépare le sublime de la folie ».

Encore une nouvelle revue de littérature et d'art. La maison d'édition *Schuster u. Lœffler* de Berlin distribue le prospectus d'un nouveau recueil mensuel. **Die Insel** (« *l'Ile* ») qui sera dirigée par MM. Bierbaum, A.-W. Heymel et R.-A. Schrœder « surtout d'après des principes artistiques ». On y lira des productions poétiques et des critiques d'art. Chaque trimestre cette *Ile*, qui je pense ne dédaignera pas les voies de communication avec la terre, publiera un *portefeuille* qui contiendra dix planches artistiques au format 28 × 36 (estampes et reproductions). M. Meier-Graefe s'occupera du lancement des portefeuilles en France.

HENRI ALBERT.

LETTRES PORTUGAISES

Une enquête sur l'Art, en Portugal.— Réédition des œuvres d'Almeida Garrett. — *As Viagens na minha terra*, Livraria moderna,

Lisboa. — *Soares dos Reis e Teixeira Lopes*, pages de critique d'art, par Antonio Arroyo, chez José da Silva Mendonça, Porto. — *Esperança Nossa*, de Guedes Teixeira, poésies. *Os Vermelhos*, notes de deux réfractaires, par Fernando Reis et Mayer Garçâo. — Publications diverses. — Revues. — Le Brésil.

Nulle étude n'est plus délicate que celle des façons de sentir et de penser inhérentes à tel individu, à tel peuple ou à telle race. Taine le premier planta les trois jalons, sans lesquels on ne peut que s'égarer en pareil dédale ; mais son souci trop exclusif de chercher, parmi la littérature et l'art, de quoi vérifier ses vues d'histoire psychologique le conduisit peut-être hors du sentier de la véritable critique, laquelle doit avant tout considérer l'œuvre d'art en soi.

D'essence identique, c'est-à-dire absolument subjective, apparaissent le problème moral et le problème esthétique ; car ni le Beau ni le Bien absolus ne peuvent exister à l'état de formules mathématiquement imposables. Chacun de nous, en vertu des déformations fatales de la race et du milieu, porte en soi sa tendance propre à certaines formes de jouissance, son aspiration particulière au Bonheur, laquelle se manifeste invariablement sous la double revendication d'Amour et de Liberté. Et qu'est-ce que l'Amour, sinon notre vouloir-vivre en concorde, en justice et en harmonie? Toute l'éthique doit sortir de là. Qu'est-ce que la Liberté, sinon la Félicité conquise par l'individualité, notre vouloir-vivre en sagesse, c'est à-dire en Force et Lumière? Toute l'esthétique doit avoir là sa source ; c'est pourquoi, au même titre que la morale, elle est une étude de psychologie ; mais, à l'inverse de sa sœur qui part de la foule pour y rattacher l'individu, c'est dans le miroir d'Un seul qu'elle nous fait voir la multitude. Nul artiste n'est grand qui ne devient en quelque sorte, à force d'intuition et de sincérité, le signe vivant de sa nation et de sa race. Tel, en Portugal, Garrett qui, selon les paroles de Magalhaès de Azeredo, demeure, « par la puissance de son œuvre, par l'opulence de ses facultés d'interprète et de créateur, l'un des hommes réprésentatifs les plus grands de ce siècle ».

Justement, on vient de s'aviser là-bas, après le centenaire, que le génial poète était à peu près inconnu du grand public. Grâce à l'initiative de la Livraria Moderna de Lisbonne, une édition de ses œuvres en 24 volumes vient d'être mise en souscription, en sorte que, dès le premier juillet, ont commencé de paraître les **Voyages dans ma terre**, fantaisiste, récit mêlé d'une pointe d'amertume, chef-d'œuvre de prose élégante,

humouristique et toujours inépuisablement variée. On ignore trop à quel point Garrett fut et demeure un précurseur, non-seulement dans le domaine dramatique, où il devance, en un mode à la fois plus vivant et plus passionné, les deux grands génies de notre siècle : Ibsen et Wagner, mais dans le champ même de la critique. C'est à lui que l'on doit, longtemps avant Taine, d'avoir énoncé cette opinion : « La littérature est fille de la terre, et c'est sur son propre sol qu'elle doit s'appuyer pour reprendre des forces, quand elle se sent épuisée. » Ainsi de ses propres souvenirs d'enfance il a su tirer tout ce qui caractérise la façon intime de sentir, de penser et de croire du peuple portugais. Avant Wagner, il avait pressenti la vérité supérieure de la Légende et que toute œuvre d'art, pour être expressive, devait se rapporter à l'*élément humain*, devenu inhérent à l'âme nationale après des siècles et des siècles.

Infiniment plus complète que celle de Tolstoï nous apparaît sa réponse à la question toujours pendante : « Qu'est-ce que l'Art? » Précisément le premier numéro de la *Revista Nova*, momentanément retardée, publie le résultat d'une enquête ouverte entre les littérateurs portugais, touchant les opinions du romancier russe, et l'on peut voir également avec quelle conscience d'investigation pareil problème du rôle de l'Art est maintenant discuté là-bas, par les travaux d'un José de Figueiredo ou d'un Antonio Arroyo, par exemple. Du récent livre de ce dernier : **Soares dos Reis e Teixeira Lopes,** *pages de critiques d'art*, il faut surtout retenir la première partie intitulée : *Points de vue esthétiques*. Là, grâce à la surprenante aptitude de l'auteur pour les idées générales, semblent confluer les deux courants de la critique allemande et de la critique française. Peut-être ainsi apprendrons-nous bientôt que les Portugais ont cessé d'être incapables d'esprit philosophique. Pénétré de cette idée que « la vie est inconsciemment esthétique », Antonio Arroyo constate que « dans nos actions les plus rudimentaires, dans l'acquisition du moindre objet à notre usage, nous obéissons sans y songer à une certaine pression du goût, à des équilibres de formes, à des concordances de couleurs, de sons, de paroles, à des combinaisons et relations de mouvement que nous rendons harmoniques et pondérées ».

« Ainsi les peuples vont constituant peu à peu leurs langues, leurs légendes, les contes et les chansons, leur style

décoratif et la polychromie correspondante appliqués aux formes céramiques, à la maison, aux outils de travail, aux armes de combat, aux tissus, aux différents ornements de la vie ». — « Accumulant les différenciations successives et les transmettant de siècle en siècle à travers des sélections ininterrompues, ces différentes expressions d'art finissent par se fixer en des formes intégrales, types d'un équilibre parfait et d'une harmonie supérieure ».

« Différente est la combinaison ethnique qui constitue chaque peuple, différents sont les climats, la nature du sol, les conditions de la vie en général, différent aussi sera le caractère des types que ce peuple aura créés pour les objets à son usage ou à son goût, différent aussi le folk-lore. » — « Ce sont ces formes intégrales que l'art cultivé reprendra ou devra reprendre comme éléments capitaux pour y asseoir les formes érudites. De là procède toute création artistique; car le fond d'émotion esthétique et les formes d'expression ne se renouvellent pas indéfiniment. »

L'art doit donc être avant tout *expressif* et non simplement *décoratif*. Et le critique en arrive à cette conception définitive que « les expressions formelles de l'Art étant toujours la traduction de synthèses mentales ou sentimentales du milieu où elles apparaissent, l'Art lui-même se manifeste ainsi éminemment et éternellement symbolique ». « C'est par de tels symboles que l'artiste nous révèle l'émotion génératrice de toute la vie sociale. L'Art n'est donc rien d'extérieur à l'homme; il n'a aucune mission à accomplir; il procède simplement de ces besoins mentaux dont il est la révélation constante. Sans lui, il n'y a pas de vie sociale possible: il exprime des sentiments; il les transmet et les féconde; il constitue ainsi le lien le plus énergique d'union entre les hommes. — Par conséquent, si différents que soient les arts entre eux, par rapport à leurs procédés de réalisation fondamentalement, ils sont une seule et même chose, c'est-à-dire des manifestations de l'émotion esthétique. »

Dans l'analyse de l'œuvre des sculpteurs portugais Soares dos Reis et Teixeira Lopes, le savant critique s'attache à vérifier et prouver son assertion. De curieux parallèles en résultent, à tels endroits où, après nous avoir montré la sculpture lusitanienne évoluant de l'art décoratif vers l'art expressif, à travers l'âme du maître et du disciple, il compare Soares dos Reis continué par Teixeira Lopes à Mozart et Wagner. Ail-

leurs, telle statue de Soares lui suggère des analogies esthétiques de tempérament et de vie entre le sculpteur lusitanien et le musicien du Freyschütz.

Je voudrais pouvoir dire de façon plus complète (et peut-etre ultérieurement le ferai-je) ce qu'il faut garder des opinions d'Arroyo sur l'œuvre des deux artistes; mais j'ai le devoir de n'être pas exclusif et de signaler tout au moins l'apparition d'un très remarquable livre de vers de Guedes Teixeira, intitulé **Esperança nossa** (notre Espérance). Dans ses recueils antérieurs, le *Livre d'Amour* et la *Jéunesse perdue*, Guedes Teixeira s'était manifesté surtout comme le type du pessimiste dégoûté de la vie : son œuvre affirme aujourd'hui une évolution notable, et le poète nous apparaît maintenant fasciné d'un songe très doux de félicité calme au foyer :

> Tes seins, en l'allaitant, enseigneront à notre fils
> Que le monde est comme eux, couleur de lait
> Et la vie comme toi, pour adorer.

Ailleurs :

> Au sommet de cette vie, il y a un nid d'aigle
> Fait de roses et qui est notre foyer.

Je me contenterai, en terminant, de mentionner l'apparition des **Vermelhos**, *notes de deux réfractaires*, œuvre enflammée, véhémente, magnifique de forme et signée de deux écrivains de la nouvelle génération : Fernando Reis et Mayor Garçào.

Par les soins de l'avocat bibliophile Rodrigo Velloso vont se trouver réunies en volume, sous le titre *Cançoès d'um Bohemio*, les poésies du malheureux poète H. d'Araujo, victime prématurée de la tuberculose. *D. Mecia* s'intitule un nouvel opéra portugais d'Oscar da Silva et dont le libretto est de Julio Dantas.

Du côté des revues, n'oublions pas de saluer l'apparition prochaine à Porto d'une petite publication intitulée *Bohemia*, et surtout celle d'un magazine intitulé *O Serào* et qui, sous la direction de José de Figueiredo, ne peut manquer de se révéler supérieur. — A Viseu se publie un curieux recueil : *Ave-Azul*, revue presque exclusivement composée par Carlos de Lemos, un bon poète et sa femme, la poétesse D. Beatriz Pinheiro.

Du Brésil nous avons également reçu diverses publications et volumes, dont nous rendrons compte prochainement dans une chronique spéciale. Là-bas surtout, dans la nouvelle et grande république, s'exalte la vie ardente; mais l'émotion

purement esthétique exige un certain renoncement à l'action assez difficilement accessible aux nations jeunes.

Il faut savoir aimer la Vie pour elle-même comme l'Art.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES HONGROISES

Sur le caractère national de la littérature hongroise.

Les Hongrois, et aussi beaucoup d'étrangers qui s'intéressent au mouvement littéraire en Hongrie, se sont souvent demandé la cause du peu d'intérêt qu'éveille ce mouvement en France, dans la société en général, et malgré une notable série de chefs-d'œuvre méritant en tout point les honneurs de la traduction. A part les poèmes de Petöfi et d'Arany, traduits en partie par E. Gauthier, le vice-consul de France à Budapest, traduction en vers du reste excellente, quelques autres œuvres, la traduction de la *Tragédie de l'Homme* de Madach publiée sous les auspices du *Mercure de France*, le Français ne possède aucun élément pour s'initier à la littérature hongroise.

Or, ce manque d'intérêt manifeste provient de ce que la littérature hongroise est avant tout patriotique dans le sens local. Sauf la *Tragédie de l'Homme*, un chef-d'œuvre sans contredit, elle ne renferme presque pas de sujets d'ordre général, intéressant toute l'humanité; rien que des sujets nationaux. Toute l'histoire de la Hongrie est dans sa production littéraire; les poètes y glorifient la conquête, pleurent les désastres nationaux, excitent le peuple à de nouvelles luttes pour la liberté ; les romanciers font la satire des défauts originels de la race hongroise, élaborent des projets de réformes nationales, etc. Pour qu'un étranger comprît et goutât ces productions, il faudrait commencer par lui faire un cours d'histoire générale de Hongrie.

Et cependant ce qui se passe actuellement sur les bords du Danube mérite, en tous points, d'être connu et expliqué. C'est une poussée si violente vers l'idéal, une activité littéraire si intense que, n'était la sphère excessivement circonscrite de la langue magyare, et le fait indiqué ci-dessus, on se mettrait certainement à s'y intéresser à l'étranger.

Donc encore une fois, pour comprendre ce phénomène, il est nécessaire de connaître la vie nationale hongroise, car le mouvement littéraire hongrois vise un but national et essen-

tiellement politique, la consolidation du magyarisme, ou, si vous voulez, de l'idée magyare au milieu d'un Etat polyglotte.

Cette juxtaposition de races d'origine éminemment différente, parlant les idiomes les plus dissemblables sous le protectorat politique d'une race et d'une langue dominante est, on le sait, un fait historique, résultant des dernières migrations populaires de la fin du neuvième siècle. Passée à l'état de principe politique — Etienne le saint, le premier roi chrétien des Hongrois, et un de leurs plus grands rois, ne disait-il pas dans son testament politique : *Unius linguæ uniusque moris regnum imbecille et fragile est* — à des époques où la force du vainqueur primait le droit des vaincus, elle fut, par la suite, une cause d'affaiblissement pour l'Etat tout entier et, pour la langue et la littérature magyares, un grave élément de retard. Cette langue et cette littérature ne se sont pas développées normalement; elles ont dû se dépêtrer plutôt d'un état de choses confus, tellement chaotique que plusieurs volumes ne suffiraient pas pour le décrire dans ses détails.

A l'origine, nous voyons un petit peuple de pâtres et de guerriers, de race et de langue finno-ougriennes, dont l'ensemble, femmes, enfants et vieillards compris, ne devait pas dépasser de 250,000 à 300,000 âmes, sans culture aucune, — car certes ce n'était pas dans les plaines du Dnieper et du Volga, où ils avaient erré en bons nomades pendant des siècles, que les Magyars des temps héroïques avaient pu se donner de la civilisation, — faire irruption parmi d'autres races, résidus ethniques hétérogènes et disparates d'invasions antérieures, et s'y fixer en vainqueurs. Leur situation politique alors était à peu près celle des Francs de Clovis, à l'égard des cités gallo-romaines, avec la différence seulement que Clovis et ses Francs, tout en possédant déjà un semblant de civilisation par suite d'un établissement prolongé sur la terre gauloise, rencontraient dans le clergé et la population gallo-romains des supériorités de culture qui devaient bientôt les absorber, tandis que les Magyars d'Arpad, cinq cents ans après, ne se heurtaient, parmi les Slaves tchèques, Goths, Huns, Avares, Allemands et Slaves serbes des plaines du Danube et du Tisza, à un degré de civilisation à peine, bien qu'un peu, au-dessus du leur. Or, s'ils ne pouvaient absorber les vaincus, ils ne pouvaient, à leur tour, être absorbés par eux; leur langue s'enrichit des termes relatifs aux établissements sédentaires des sociétés qu'ils n'avaient jamais possédés, mais asiatique et

agglutinante au milieu d'idiomes européens, elle ne se transforma point par le contact.

Une nuée de missionnaires issus des grandes abbayes de France et d'Allemagne se rua sur le jeune Etat hongrois, encore païen, afin de le gagner au catholicisme romain. Ils y importèrent le latin; les rois acceptèrent le cadeau avec empressement, parce qu'au milieu de cette tour de Babel, le latin, neutre, mille fois supérieur à tous ces idiomes informes, offrait un excellent moyen et de s'entendre et de se civiliser. Mais conjointement avec ces idiomes, le latin réduisit le hongrois au rôle de patois de province en empêchant le développement d'autant plus longtemps qu'il y avait plus de raisons et plus de commodité de le maintenir comme langue d'Etat.

D'autres invasions, celles des Mongols, celles des Turcs, la Hongrie transformée en un perpétuel champ de bataille, les efforts de l'Autriche pour s'annexer son cadavre saignant par mille blessures après que le Turc l'eut démembrée, les craintes des Habsbourg de voir l'idée magyare se fortifier contre eux s'ils accordaient à son idiome le moindre privilège, achevèrent de reléguer le magyar au dernier plan, et c'est miracle que néanmoins les premiers bégayements d'une prose nationale pussent se faire entendre vers le milieu du seizième siècle.

La cause du phénomène fut, comme tout le reste de l'évolution littéraire, essentiellement patriotique. La catholique et obscurantiste Autriche imposait ses prêtres. La libérale et clairvoyante Hongrie, pour lui faire échec, adoptait la religion de Calvin. Pour lui faire échec aussi, elle prêchait à ses peuples la nouvelle croyance, pas en latin mais en langue vulgaire; la bible fut traduite en magyar par Gaspard Karolyi vers le milieu du dix-septième siècle.

Il faudrait extraire de l'oubli avec beaucoup de complaisance les produits sporadiques de la littérature hongroise n'ayant qu'une valeur documentaire et de curiosité, s'il était nécessaire de montrer ici la continuité de l'évolution. Pendant les cent ans à venir, le développement ne fait que couver sous les cendres d'une terreur autrichienne et germanisatrice présageant, comme réaction à la compression trop brutale, une éruption retentissante pour l'avenir. Jusqu'aux débuts du siècle présent, ce vieil Etat magyar n'existe que de nom et dans les cartons des chancelleries de Vienne; sa langue officielle, vu la multiplicité des idiomes vulgaires et pour ne contenter aucun des clans nationalistes qu'on excite les uns contre

les autres afin de pouvoir mieux les contenir tous, est, comme au bon temps du roi Etienne (en l'an mille), le latin.

C'est à la France, à son rayonnement littéraire que revient, sans contredit possible, la gloire de l'impulsion du puissant renouveau d'où devait sortir, un siècle après, la conscience nationale magyare régénérée et apte à asseoir sur de nouvelles bases l'ancienne indépendance hongroise, la Hongrie moderne et sa littérature.

François, duc de Lorraine, chassé de Nancy par Louis XV, en épousant Marie-Thérèse, reine de Hongrie, avait amené à Vienne tout ce que le pays de Jeanne d'Arc avait possédé de sommités scientifiques et littéraires. La gloire rayonnante de Voltaire, de Rousseau et des autres avait fait pousser sur le sol ainsi préparé des fruits dont aucuns étaient profondément ridicules, comme tout ce qu'on imite sans esprit, et aucuns fécondants. Marie-Thérèse, qui fut douce pour les Magyars parce qu'ils l'avaient sauvée de la situation la plus critique de sa vie, aimait à s'en entourer. C'est à Vienne, à la cour, dans l'atmosphère saturée de gallomanie, que la Hongrie prit contact avec la littérature et les idées françaises par la personne du jeune garde noble Bessenyei vers 1760.

Quelle fut la tristesse des réflexions patriotiques du jeune Bessenyei en voyant les splendeurs de l'idée française, interprétées au théâtre, à la cour et à la ville, les fêtes qu'on faisait aux artistes, aux littérateurs et aux savants français? L'histoire nous le dit, il fut celui des Hongrois qui, le premier et venant juste a son heure, comprit qu'un pays n'est grand que par l'idée et par son travail intellectuel accompli. Et son cœur de patriote se serra en pensant à l'état d'abaissement de sa propre patrie dans des convulsions si fécondantes par leur douleur qu'il résolut d'emprunter à l'idée française les germes de la restauration des lettres hongroises. Apprenant à fond notre langue, gagnant à sa cause plusieurs de ses collègues, s'inspirant des drames de Voltaire, il donna le branle par ses tragédies *Agis*, *Ladislas Hunyadi*, *Attila et Buda*, qui n'ont qu'une valeur impulsive, mais par lesquelles cependant il place le théâtre hongrois aussitôt sur un terrain national et patriotique.

Des imitateurs lui naquirent à volonté; l'impulsion était donnée; la littérature hongroise, cherchant sa voie, s'adressa successivement, en quête de modèle, à toutes les sources étran-

gères, subit l'influence de toutes les écoles françaises, allemandes, italiennes, anglaises ou classiques.

Il est impossible de ne pas être frappé du fait que toutes les étapes traversées depuis par les lettres magyares sont autant d'efforts de consolidation sociale et politique, car les sujets nationaux sont en majorité et les meilleurs. Bessenyei, tout de suite, dans sa comédie à succès le *Philosophe*, nous montre dans la figure de *Pontyi* un représentant de cette petite noblesse hongroise qui ne veut rien connaître de l'étranger, ni de sa littérature ni de ses mœurs, qui reste sur sa terre ignorant tout ce qui se passe dans le monde. C'est la politique du *Magyar Globus*, dont la devise est *extra Hungariam non est vita et si est vita non est ita*, c'est-à-dire un nationalisme farouche, aveugle et entêté qui a tant contribué à retarder l'éclosion des temps modernes dans ce pays. Mais ce n'est là qu'un faible commencement.

Malgré les formes étrangères dont les poètes des écoles allemandes, françaises, classiques et autres qui suivirent Bessenyei revêtent leurs poésies, le fond reste éminemment national. Ils suivent la vie nationale dans toutes ses phases et ne se perdent pas dans des rêveries sur l'ancienne Rome. Dugonics, dans *Etelka*, aborde le roman historique; l'action se passe aux temps d'Arpad, le récit est parsemé d'attaques virulentes contre les réformes de Joseph II; Paloczi Horvath (1760-1820), chante dans l'épopée *Hunnyade* les exploits du grand Hunyadi après la bataille de Varna; Gvaanyi, dans son roman transformé en comédie, le *notaire de Peleske* (1790), raconte les aventures d'un notaire de province qui, voulant étudier les usages du beau monde magyar dans la capitale, n'y trouve que des gens s'habillant à l'allemande et ne comprenant même pas le hongrois. C'était une attaque sanglante contre les efforts de germanisation de la cour. La Révolution française excite l'admiration de Kazinczy, Baroti, Bacsanyi, qui, dans des périodiques, attaquent vigoureusement la noblesse et ses préjugés. Verseghi (1757-1822), issu du même clan, prêtre, attaque les bases même du christianisme, traduit la *Marseillaise* et se fait condamner à mort. Kazinczy et ses disciples revisent et réforment la langue hongroise, qui s'était corrompue par l'effet de l'impulsion étrangère. Kölcsey, le plus original des disciples du groupe Kazinczy, compose (1790-1838), ses *Siècles orageux de la nation magyare*, poésie en huit strophes devenue l'hymne national; elle commence par une prière

ardente, rappelle ensuite les souvenirs héroïques de l'invasion, pour passer dès la quatrième strophe au triste état de la patrie actuelle, où le poète, la mort dans l'âme, chante les désastres successifs de sa nation. Ce sont nos péchés, dit-il, qui ont enflammé la colère divine et qui nous ont valu toutes les calamités : les invasions des Mongols et des Turcs, la discorde entre les propres enfants du pays. Enfin, dans une strophe finale, il implore la clémence divine pour cette race malheureuse qui a déjà si cruellement expié ses fautes.

Je pourrais citer à l'infini ; tous les sujets sont patriotiques, le roman, les premiers bégayements du théâtre hongrois, qui se placent à cette époque, la poésie, sont visiblement inspirés par des idées ayant uniquement trait à la nation hongroise. La littérature hongroise de cette époque est tendancieuse à outrance, et violemment. Réussit-elle à tirer l'esprit public de sa torpeur? Grandement.

Dès avant 1825, date à laquelle s'ouvrit la session de cette Diète régénératrice à laquelle la Hongrie doit son élan, toute la garde littéraire est dans la politique. On y rencontre Kölcsey, Szemere et d'autres ; on y verra Széchényi, Kossuth, Maurice Jokai, Aurélien Deswffy, le doux poète Petöfi ; l'état de politicien et de littérateur se confondent et se couvrent. La littérature est le levier le plus puissant pour enflammer le Magyar, c'est elle qui bat en brèche la réaction autrichienne.

En 1830, Széchényi publie son premier livre, *Crédit ;* c'est un cri de guerre contre l'ancien état de choses qui doit disparaître pour faire place à une patrie nouvelle; suivent *Lumière* et *Stade ;* même objet, moins d'enthousiasme mais plus de véhémence. Széchényi voit la source de tous ces maux dans l'état féodal, dans le défaut de moyens de communications, dans cette politique étroite qui cherche toujours querelle à l'Autriche par de platoniques protestations au lieu d'agir. Puis il indique les remèdes et termine par ce cri d'espérance: *la Hongrie ne fut, mais sera.*

Sur ces entrefaites, tous ces littérateurs ont non pas agité, mais profondément bouleversé la conscience nationale. Tout est né à la fois, aucun domaine littéraire n'a subi une culture normale ; le théâtre, le roman, la presse ont versé dans la polémique et le pamphlet ; sur les idées purement nationales pour lesquelles la Hongrie était mûre sont venues se greffer, avec Louis Kossuth, les idées générales de démocratie pour lesquelles elle ne l'était pas. Toujours encore elle cherche sa

formule et promène son regard dans tout l'Occident sans la trouver.

Széchényi voit bien le danger qui vient au galop. Dans son ouvrage *Fragment d'un programme magyar*, les plus fortes pages de son œuvre, il voit, comme Petöfi le poète de l'amour, venir la Révolution, mais tandis que ce poète le désire de toute son âme, l'écrivain politique, qui avait usé ses dernières forces pour l'empêcher, succombe à l'idée qu'elle se prépare et devient fou.

Nous voici arrivés à la catastrophe de 1849. La Hongrie gît bâillonnée à terre sous la botte d'un général autrichien. Ce qui devait survivre, en matière littéraire, à cet événement, ce furent les productions représentant les étapes d'un développement normal. Le baron Nicolas Josika avait, en 1836, publié son *Abafi* dans le goût de Walter Scott; c'est un récit historique ayant pour théâtre la Transylvanie, son pays natal, et où, sous des princes patriotes, tenant tête à l'Autriche, tels que Bethlen, Apaffy, Tökôli Rakoczy s'étaient conservées les mœurs hongroises pendant que le reste de la Hongrie était germanisé. Josika, que la révolution obligea de s'exiler, nous fait voir des héros magyars pur sang pleins de force, de bravoure, de fidélité, mais aussi d'orgueil; des héroïnes passionnées et dévouées et, comme cadre et décor, le peuple avec ses costumes et ses mœurs pittoresques. *Abafi* est son chef-d'œuvre. *Le dernier des Bathory*, *Les Tchèques en Hongrie*, *Zrinyi le poète*, sont d'autres romans de lui tous publiés avant la révolution. Ses œuvres postérieures à 1848, écrites en terre d'exil, reflètent l'influence d'Alexandre Dumas père et d'Eugène Sue.

Le grand Joseph Eotvös ne consacre que son roman le *Chartreux*, un récit français, à ses idées générales. C'est son chef-d'œuvre; mais deux autres de ses romans ont une tendance nettement politique. Tandis que, dans les diètes de cette époque, l'opposition demandait des libertés absolues pour les départements, c'est-à-dire la décentralisation, Eotvös et ses amis Szalay et Csengery voulaient un gouvernement fort mais responsable, l'unité dans l'administration, une centralisation sage et modérée. Le romancier a retracé la vie municipale et sociale des petites villes hongroises avant la révolution. Son *Notaire du village* (1845) est le cri poussé contre l'administration départementale qui, bien dirigée, peut devenir un rempart des libertés, mais dont les mœurs orientales peuvent aussi amener la banqueroute. Cette œuvre fut

plus qu'un roman, elle fut un acte. Jamais on n'avait concentré d'une manière aussi saisissante et cruelle les actes et les folies de ces tyranneaux de provinces qui terrorisaient le peuple. Dans *La Hongrie en 1514,* l'auteur plaide pour l'émancipation des serfs. Son vœu fut exaucé un an après.

Nous arrivons à l'époque présente avec Jokai, le romancier le plus fécond et le plus universellement connu de la Hongrie. Les origines de cet esprit sont dans l'entourage de ses prédécesseurs ci-dessus. Mêlé intimement à la vie politique, camarade d'école de Petôfi, la littérature patriotique l'accapara entièrement, il entra dans un club politico-littéraire dit des Dix pour ne plus quitter la carrière politique où il est encore. Széchényi en 1831 avait prononcé, nous l'avons vu plus haut, son mot ; *La Hongrie ne fut, mais sera. Poètes, romanciers, hommes d'action ne regardez plus en arrière, ne contemplez plus un passé à jamais perdu. Travaillez pour l'avenir, le pays ne se relèvera que si vous lui consacrez toutes vos forces!* C'est sous l'appel de ces paroles prophétiques que Jokai commença à écrire ses romans, dont le *Nabab Magyar* fut un des premiers et des plus remarquables. L'auteur nous y dépeint cette ancienne noblesse hongroise qui dépensait ses revenus à l'étranger, puis rentrait ruinée, incapable de rendre le moindre service à la communauté, en face des couches nobles nouvelles qui suivent la bannière de Széchényi. Dans *les Bons vieux tablabiro* (magistrats) (1855), il nous déroule le triste tableau, parfois comique de l'administration et de la justice hongroise avant 1848 ; dans le *Nouveau seigneur* on voit les étrangers venir à la suite des généraux autrichiens victorieux après 1849 acquérir à vil prix les terres confisquées de la noblesse en exil. Jokai est le romancier de la Révolution, à laquelle il a été si intimement mêlé, et toutes les fois qu'il s'aventure dans ses sujets hors de son pays et de sa nation, il est moins heureux. La longue série de ses œuvres va jusqu'en 1893.

L'ère de la Restauration de la Charte hongroise, en 1867, devait naturellement changer de fond en comble la physionomie de la production littéraire magyare. La lutte constitutionnelle contre l'Autriche s'était terminée à la victoire des Hongrois par la reconnaissance de leurs immunités. L'ennemi ayant disparu, la lutte de plume devint sans objet. La littérature retomba cependant sur ses pieds et l'évolution continua là où elle avait quitté sa voie normale. Son caractère politico

national n'a pas pour cela disparu, mais le but s'est élargi ; si elle ne combat plus, n'enflamme plus, ne bat plus de brèches dans un mur de tyrannie, elle cherche à briller, à rayonner dans le pays pour s'attirer des sympathies en vue de faire l'unité nationale par la supériorité intellectuelle de la race dominante.

En effet, avec l'Autriche dictatoriale a disparu l'ennemi extérieur, et il ne reste que l'ennemie intérieure, de date plus récente, c'est-à-dire la question des nationalités.

Les Magyars habitent le centre de ce pays admirablement arrondi par la nature, plat au milieu, hérissé de chaînes de montagnes, de pics et de cimes alpestres sur la circonférence. Ils sont à peu près 8 millions formant une masse compacte animée du même esprit, contre environ 9 millions de citoyens hongrois, de race non magyare, disposés périphériquement tout autour d'eux. L'Etat est nationalement magyar, le magyar est langue officielle, bien que toutes les autres races se servent de la leur dans leurs provinces respectives, officiellement, à l'école comme dans l'administration régionale.

Aucune des races non magyares ne possède un mouvement littéraire qui lui soit propre. Comme elles ne représentent que des efflorescences ethniques de masses populaires ayant leur centre hors du pays, elles s'appuient tout au plus sur le mouvement intellectuel de chez leurs congénères d'outre-monts. L'écho de ce mouvement arrive jusque chez elles, elles-mêmes n'en possèdent pas ; ainsi les Roumains de Hongrie sont, littérairement et intellectuellement, tributaires des Roumains de Roumanie, les Allemands ce sont des Allemands d'Allemagne, les Slovaques relèvent de la littérature nationale de Bohême et de Moravie, les Serbes, de la littérature serbe, il n'est guère d'exception que pour les Croates qui ont leur mouvement intellectuel à eux et ne s'appuient sous ce rapport sur personne hors du pays. Veut-on savoir combien elles sont, en ce qui les concerne particulièrement comme lambeaux détachés d'une nation ayant ses foyers hors du pays, inférieures, sauf exception, à la race hongroise, on n'aura qu'à faire la comparaison du nombre des illettrés chez les unes et les autres ; or, 54 pour cent de la population hongroise sait lire et écrire ; parmi les Roumains de Hongrie, 14 pour cent seulement, parmi les Ruthènes, 10 pour cent seulement, parmi les Croates, 27 pour cent, parmi les Serbes, 31 pour cent, parmi les Slovaques, 43 pour cent, etc. L'infériorité intellectuelle

est donc manifeste, ce qui n'empêche pas ces clans réfractaires et en opposition politique avec les Magyars de traiter ceux-ci de barbares et de sauvages sur la foi de leur congénères d'outre-monts.

Se donner une littérature, une vie intellectuelle, féconde autant que fécondante afin de faire disparaître sinon ces contrastes eux-mêmes du moins ce qu'ils renferment d'aspérités, n'est-ce pas le rêve secret de tout Magyar? Depuis le grand Széchényi, en passant par Eotvos et Jokai, n'eut-on pas partout cette pensée que le jour où le Magyar possédera une langue organisée s'adaptant à toutes les idées des sociétés occidentales, pouvant interpréter toutes les nuances de la pensée, une littérature riche, l'unité nationale sera faite, car les nationalités géographiquement séparées de leurs congénères par des obstacles autrement puissants que des frontières politiques ne demandent qu'à trouver dans le Magyar un foyer d'attraction.

Du reste, ce mouvement-là a commencé depuis quelque temps et marche de pair avec le développement littéraire. Ainsi n'a-t-on pas vu dernièrement des villes foncièrement allemandes comme langue et comme esprit, telles que Temesvar et Presbourg, cette dernière aux portes mêmes de la germanique Vienne, établir des théâtres magyars, ne plus faire jouer que des pièces magyares, ne plus lire que des journaux magyars, ne plus parler que magyar?

Ne voit-on pas la bourgeoisie des races non hongroises depuis quelques années abandonner avec empressement ses vieilles coutumes de clan et, heureuse d'avoir enfin trouvé une nationalité qui ne soit pas un problème politique, se déclarer nettement et ouvertement magyare, et devenir patriote magyare? Des Allemands et les Slovaques tiennent la tête sous ce rapport.

Le renouveau littéraire magyar offre en effet déjà des dehors assez brillants pour tenter les autres races qui, de tout côté aussi, ont envie de paix et sentent instinctivement que la question des nationalités ne saurait jamais être résolue que par une vraie suprématie intellectuelle de la race dominante, suprématie susceptible de les attirer avec honneur et de servir de terrain d'écoulement aux nombreux talents qu'elles produisent. Aussi trouve-t-on parmi la jeune garde littéraire actuelle des personnalités aux origines les plus mélangées et je pourrais citer tel auteur hongrois au nom magyar emprunté aux temps

héroïques d'Almos et d'Arpad, dont le père porte encore un nom à assonance slave, roumaine, allemande, ou... juive et en son temps immigra dans la ville venant d'une province reculée non magyare.

Revenons à l'actualité. La Hongrie actuellement produit pas mal de talents sérieux. Tous les genres sont en exploitation, mais il faut avouer, nous l'avons plusieurs fois répété, qu'elle cherche toujours la voie.

En raison de la vie politique intense de ce pays, c'est la presse et le Parlement qui fournissent le plus fort contingent de talents et ceux certes auxquels le public s'intéresse le plus. Széll, le président du conseil actuel, orateur serré, documenté, d'une logique sans phrase mais non pas sans cœur, le comte Apponyi, le Guizot de la Hongrie, Horanszky, Jean Hock l'orateur des foules, etc. Et nous n'avons pas encore épuisé la liste de ceux dont on ne cesse de parler. La presse donne des hommes qui pourraient avec honneur figurer à côté des de Girardin, des Lemoine, etc. Citons Gustave Beksics, Eugène Rakosy, Paul Gyulai, Feigelsberg, Julien Weisz, Brody, Bela de Toth. On retrouve beaucoup de ces noms dans le théâtre; là nous ne citerons que Arpade de Berczik, Csiky mort depuis, puis une série importante de jeunes talents en voie de formation. La poésie est fort cultivée encore; surtout la province fournit une ample moisson de doux et inoffensifs versificateurs. Si l'éloquence et la presse sont toujours encore le côté le plus fort du mouvement littéraire hongrois, le roman en est devenu le côté le plus faible. La Hongrie possède une garde de petits Paul Bourget, des petits Loti, des petits Zola, des petits Daudet, dont peu seulement font honneur à leurs modèles. Ayant abandonné la politique, le roman hongrois n'a plus de sève, et si les romanciers hongrois veulent en donner à leurs œuvres, ce n'est pas avec des problèmes sociaux qu'ils captiveront leurs lecteurs, lesquels, pour ces questions-là, s'adresseront toujours aux littératures occidentales; ils n'ont qu'à se replacer sur le terrain national et politique qui seul, de tout temps, à fait sa raison d'être, et la moelle de la littérature hongroise.

ZRINYI JANOS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliophilie. — J. Imberdis S.-J. : *Papyrus sive ars confi-*

ciendæ papyri, texte avec trad. française, par Aug. Blanchet. Béranger.

Esotérisme. — Henri Constant : *Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir ;* Soc. d'éd. littér., 3.5o.

Folklore. — *La Tradition au pays basque ;* Aux bureaux de la Tradition Nationale et à la librairie Gougy; 10 fr.

Géographie. — Gésa Darsuzy : *Les Pyrénées françaises ;* Schleicher, 1 fr.

Histoire. — Louis-Germain Lévy : *L'Inquisition ;* Durlacher, 1 fr. — E. Petit : *Souvenirs d'un Président au grand conseil sous Louis XIV, Joly de Blaisy* (1649-1725), avec introduction et notes, orné d'un portrait en héliogravure; Lechevalier, 4 fr. — B. de Lacombe: *Catherine de Médicis ;* Perrin, 7.5o. — Amand Montier : *Robert Lindet, député à l'Assemblée Législative et à la Convention, membre du Comité de Salut public, ministre des Finances ;* préf. d'Etienne Charavay; Alcan. — F.-T. Perrens : *Les Libertins en France au XVII^e siècle ;* 3.5o. — E.-E. Theodule : *Le général Friant;* Chapelot, 5 fr.

Littérature. — H. Chérot : *Lettre inédite de Bourdaloue à François Bochart de Saron, évêque de Clermont* (5 septembre 1701), publiée et annotée ; Retaux, 2 fr. — Ernest Renan : *Les Textes de la Bible ;* cours professés au Collège de France; Lechevalier, 2.5o.

Littérature religieuse. — A. Justice : *A propos de l'infaillibilité du Pape ;* Juven, 3.5o. — Henri de Villeneuve : *L'Esprit de Jésus ou le Christianisme rationaliste ;* Soc. d'Ed. Scient., 3.5o. — Henri de Villeneuve : *Le Credo du Père Didon ;* nouv. éd. ; Soc. d'Ed. Scientif., 1.5o. — Swedenborg : *Du Ciel et de ses merveilles et de l'Enfer ;* Fischbacher, 6 fr.

Poésie. — Iwan Gilkin : *Prométhée,* poème dramatique; Fischbacher, 3.5o. — Émile Bernard : *Le Voyage de l'Etre ;* Le Caire, Moussa Roditi. — Ernest Raynaud : *La Tour d'Ivoire ;* « La Plume », 3.5o. — Léonard Rivière : *Les Chansons du Léopard ;* Librairie Silencieuse, 3.5o. — Laurent Tailhade : *A travers les Grouins ;* Stock, 2 fr. — Thomas Bensa : *Urbain Grandier, ou le précurseur de la libre pensée ;* Soc. d'Ed., littér., 2 fr. — B. Sari-Flégier : *Sur nature, symphonies pastorales et maritimes,* en prose et en vers ; Vanier, 3.5o. — Théodore Jean : *Les Croix et les Glaives ;* Soc. libre d'Edit., 3.5o.

Publications d'art. — Roger Peyre : *Répertoire chronologique de l'Histoire universelle des Beaux-Arts ;* H. Laurens, 6 fr. — *Le Costume et la Mode* (Encyclop. Pop. illustrée du XIX^e siècle); May, 1 fr. — H. de Curzon : *Les Lieder de Franz Schubert ;* Fischbacher, 2.5o. — *Almanach Guillaume pour 1900 ;* Simonis Empis, 0.5o.

Roman. — Belz de Villas : *L'Œillet rouge,* souvenir du Boulangisme; Victor Havard, 3.5o. — Pol Demade : *Contes inquiets ;* Schepens, 3.5o. — Ludana : *Lettres répondues ;* Lemerre, 3.5o. — Adolphe Retté : *La seule Nuit ;* « La Plume », 3.5o. — Paul André : *Chers petits singes ;* Bruxelles, Balat, 3.5o. — Brada : *Une impasse ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Simon Boubée : *La Dame aux rubans rouges ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Jean d'Estray : *Union d'âmes ;* Soc. libre d'Ed. 3.5o. — Eugène Demolder : *La Route d'Emeraude ;*

in-18, Mercure de France, 3.50. — Monrol-Vermont : *Le Roi de l'Or ;* Soc. Libre d'Ed., 3.50. — J.-H. Rosny : *Le Roman d'un Cycliste;* Plon, 3.50. — Guy de Téramond : *Sur le chemin du bonheur;* Simonis Empis, 3.50. — Thony Voty : *Encore Vestale ;* Soc. Libre d'Ed., 2 fr. — Emile Zola : *Fécondité ;* Fasquelle, 3.50.

Sciences. — M. Arthus : *La Coagulation du Sang ;* Carré et Naud, 2 fr. — L. Bard : *La Spécificité cellulaire ;* Carré et Naud, 2 fr. — H. Bordier : *Les Actions moléculaires dans l'organisme;* Carré et Naud, 2 fr. — D. L. Destouches : *La Musique et quelques-uns de ses effets sensoriels ;* Soc. d'Edit. Scient., 3 fr. — H. Frenkel : *Les Fonctions rénales ;* Carré et Naud, 2 fr. — F. le Dantec : *La Sexualité;* Carré et Naud, 2 fr. — Boleslas Matuszewski : *Une innovation en graphologie et dans l'expertise en écritures;* Photographie Benque. — P. Mazé : *Évolution du carbone et de l'azote,* Carré et Naud, 2 fr.

Sociologie. — Paul André : *Celles qui épouseront nos fils ;* Bruxelles, Balat. — Jean d'Outremer : *La Pologne et la Paix générale ;* « L'Humanité Nouvelle ».

Théatre. — Maurice Donnay : *Le Torrent ;* Ollendorff, 3.50. — Saint-Pol-Roux : *La Dame à la Faulx ;* « Mercure de France », 3.50. — Shakespeare : *Pages choisies,* Traduction nouvelle et introduction par Emile Legouis ; Colin, 3.50.

Voyages. — André Peticolin : *Impasse d'Ibérie ;* Plon, 3.50.

Divers. — Ginevra : *Catholique-dreyfusard ;* Société Libre d'Edit., 2 fr. — *Le Jardinage* (Encyclop Pop. illustrée du XIX^e siècle) ; May, 1 fr. — Edmond de Bruyn : *Opinion sur une réforme éventuelle de l'Académie Royale de Belgique ;* « Durendal ». — Xavier de Cardaillac : *Propos Gascons : les Dacquoises ;* Dax. V. Dussèqué. — L. Delmer : *Les Chemins de fer ;* Schleicher, 1 fr. — Edmond Stoullig : *Les Annales du Théâtre et de la Musique, 1898 ;* Ollendorff, 3.50.

Littérature étrangère. — Victor Arreguine : *Estudios sociales ;* Buenos-Aires. — Oliveira Gomez : *Terra dolorosa ;* Rio-de-Janeiro, Lamoureux. — August Strindberg : *Nach Damascus ;* 2 teile ; Dresde et Leipzig, Pierson, 3 M. 50 fur beide Teile. — *Gœthe zum 28 august ;* « Der Sozialist, anarchistische monatsschrift » ; Berlin, A. Weidner, 0.10 pf. — *Psyche ;* Prague, Stivina. — Dr Andr. M. Hansen : *Norsk Folkepsykologi ;* Kristiania, Jacob Dybwad.

Traduction. — Louis Couperus : *Paix universelle,* trad. du hollandais par L. B. ; Plon, 3.50. — G. Du Maurier : *Trilby ;* Juven, 3.50. — Rudyard Kipling : *Le Second Livre de la Jungle ;* trad. par Louis Fabulet et le Vte Robert d'Humières ; « Mercure de France », 3.50. — Malcolm Mac Coll : *Le Sultan et les grandes Puissances ;* trad. de l'anglais par Jean Longuet, préf. d'Urbain Gohille ; Alcan, 3 fr. — *Le livre des Mille Nuits et une Nuit ;* trad. littérale et complète du texte arabe, par le Dr J.-C. Mardrus, Tome II « Revue Blanche », 7 fr.

ÉCHOS

Un mariage. — Notre prochain roman. — Un Déroulède chinois. — Le théâtre Antoine. — L'Anthologie des Nouveaux Poètes français. — Vient de paraître au *Mercure de France*.

Un mariage. — Notre collaborateur Yvanhoë Rambosson vient d'épouser la comtesse A. Gonyn de Lurieux, une jeune artiste dont les œuvres sont d'un art viril, sobre, et qui rappelle celui de Ribot.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un roman de H.-G. Wells, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray: *La Guerre des Mondes*. C'est l'une des œuvres les plus saisissantes de l'auteur de *La Machine à explorer le Temps*, roman qui fut publié ici l'année dernière, et dont l'intérêt fut tel pour certains de nos lecteurs qu'ils achetèrent le volume en anglais pour en connaître la fin avant qu'elle parût en français.

Un Déroulède chinois. — M. Alexandre Ular a publié, dans la *Revue Blanche* un excellent article sur la langue et la littérature en Chine. Il estime beaucoup, et justement, à notre avis, la civilisation profonde, sérieuse, et pas du tout morte, de ce peuple qu'il nous est si difficile de comprendre. Son explication du mécanisme de la langue chinoise est assez claire, quoique un peu sommaire. Il a l'air fort bien renseigné sur l'état présent de la littérature jaune. Comme spécimen de la plus récente poésie chinoise, M. Ular cite ce morceau écrit par Yuan-héou lors de la guerre du Tonquin :

Le busard est noir, et ses ailes courtes sont comme le fer ;
Il ne songe qu'à battre les autres oiseaux.
Parfois il chante à haute voix et ses ondulations coulent comme les [sons du Houang ;
Mais quand les oiseaux l'entendent, leur foie et vésicule de fiel se [déchire...
Dans mon jardin, où les bambous et les outongs entremêlent leurs [branches,
Les oiseaux font résonner leur gazouillement, et causent.
Il y a là des merles, des grives, des milans ;
Les paroles du grand perroquet et les accents du coucou ressemblent [au son de la pierre sonore.
Le matin, comme les pêcheurs, ces oiseaux appellent les gens et les [font se lever ;
Le soir, comme des guerriers, ils entonnent des chants de victoire.
La nuit, leurs sons mélodieux parviennent jusqu'à l'alcôve :
Mais, pendant la journée, tout reste muet. — Pourquoi ? —

On voit deux busards dans un nid, sur un outong élevé,
Où les branches étagées forment comme un vase.
Pendant que la femelle couve les œufs, le mâle s'amuse à chanter.
Il fait se lever de crainte les oiseaux des bois qui se cachent,
Mais il attire aussi le jeune homme qui, d'un coup de bâton, brise [les œufs dans le nid...
Le plomb et les balles sifflent; le mâle et la femelle se séparent,
S'enfuient tout droit, furieux contre l'audacieux,
Et disparaissent bientôt dans la buée de l'horizon...
A minuit, effrayé d'un rêve, j'écris ces vers. —
Mais je sais que les paisibles oiseaux reviendront!
Il existe encore des hommes qui, comme Tche-chouan, savent ras- [sembler les oies ombrageuses!
Il en existe qui, comme Tshe-king, savent chasser les tigres et les [hyènes!
Ne voyez-vous pas que le calme va renaître, la puissance nationale [refleurir?
Les outongs élevés et les bambous touffus attirent le phénix!
Tous les oiseaux suivront le phénix! Gaîment, ils voltigeront du [haut du ciel sur la terre!
Et la race des hiboux ne causera plus de désastre...

§

Le Théâtre Antoine a publié son programme de la saison 1899-1900, douze pièces nouvelles et des reprises. Voici les pièces inédites : Hugot et Saint-Arroman : *La Terre*, tirée du roman de Zola; Jean Richepin : *La Gitane;* Brieux : *Le Mensonge;* Ernest Depré et Charton : *Père naturel;* Gabriel Trarieux : *Hypathie;* Gerhart Hauptmann : *Le Voiturier Henschell*, traduit par Jean Thorel; Adolphe Aderer : *Camarades;* René Peter : *La Tragédie de la Mort;* Maurice Donnay et Lucien Descaves : *Le Village Voisin;* Abel Hermant : *L'Empreinte;* Jean Jullien : *L'Oasis;* Bruyerre : *En paix;* Louis de Gramont : *Le Piège;* Maurice Biollay : *Les Petites;* Maurice Vaucaire : *Les Girouettes;* Paul Alexis : *Vallobra.*

§

L'Anthologie des Nouveaux Poètes français (traduction en tchèque), éditée par la *Moderni Revue*, de Prague, paraîtra dans les premiers jours de décembre.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :*

Humain, trop Humain (1re partie), de Frédéric Nietzsche, traduit par A.-M. Desrousseaux, 3 fr. 50;

Les Boers, roman, par Eugène Morel, 2 fr.;

Hellé, roman, par Marcelle Tinayre, 3 fr. 50,

L'amour tout simple, roman, par Claire Albane, 3 fr. 50;
Les Portes de Corne et d'Ivoire, poèmes, par Lucien Legouis, 2 fr.

§

Pour paraître dans le courant de novembre :

Le Crépuscule des Idoles (*Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist*), de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3 fr. 50;

Lettres de Jean-Arthur Rimbaud (*Egypte, Arabie, Ethiopie*), avec une Introduction de Paterne Berrichon, 3 fr. 50;

Le Songe d'une Femme, roman, par Remy de Gourmont, 3 fr. 50;

Mimes des Courtisanes, de Lucien, traduction française de Pierre Louys, 2 fr.;

L'Agonie de l'Amour, roman, par Edmond Jaloux, 3 fr. 50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

LA

GUERRE DES MONDES

« But who shall dwell in these Worlds, if they be inhabited?.... Are we or they Lords of the World?... And how are all things made for man? »

KEPLER (cité par Robert Burton, dans *The Anatomy of Melancholy*. — 1621).

I

A LA VEILLE DE LA GUERRE

Personne n'aurait cru, dans les dernières années du dix-neuvième siècle, que les choses humaines fussent observées,de la façon la plus pénétrante et la plus attentive, par des intelligences supérieures aux intelligences humaines et cependant mortelles comme elles; que, tandis que les hommes s'absorbaient dans leurs occupations, ils étaient examinés et étudiés d'aussi près peut-être qu'un savant peut étudier avec un microscope les créatures transitoires qui pullulent et se multiplient dans une goutte d'eau. Avec une suffisance infinie, les hommes allaient de ci de là par le monde, vaquant à leurs petites affaires, dans la sereine sécurité de leur empire sur la

matière. Il est possible que, sous le microscope, les infusoires fassent de même. Personne ne donnait une pensée aux mondes plus anciens de l'espace comme sources de danger pour l'existence terrestre, ni ne songeait seulement à eux pour écarter l'idée de vie à leur surface comme impossible ou improbable. Il est curieux de se rappeler maintenant les habitudes mentales de ces jours lointains. Tout au plus les habitants de la Terre s'imaginaient-ils qu'il pouvait y avoir sur la planète Mars des êtres probablement inférieurs à eux, et disposés à recevoir une expédition missionnaire. Cependant, par delà le gouffre de l'espace, des esprits qui sont à nos esprits ce que les nôtres sont à ceux des bêtes qui périssent, des intellects, vastes, calmes et impitoyables, considéraient cette terre avec des yeux envieux, et lentement et sûrement faisaient des plans contre nous. Et dans les premières années du vingtième siècle vint la grande désillusion.

La planète Mars, est-il besoin de le rappeler au lecteur, tourne autour du soleil à une distance moyenne de deux cent vingt-cinq millions de kilomètres, et la lumière et la chaleur qu'elle reçoit du soleil sont tout juste la moitié de ce que reçoit notre monde. Si l'hypothèse des nébuleuses a quelque vérité, elle doit être plus vieille que notre planète, et longtemps avant que cette terre se soit solidifiée, la vie à sa surface dut commencer son cours. Le fait que son volume est à peine un septième de celui de la terre doit avoir accéléré son refroidissement jusqu'à la température où la vie peut naître. Elle a de l'air et de l'eau et tout ce qui est nécessaire aux existences animées.

Pourtant l'homme est si vain et si aveuglé par sa vanité que jusqu'à la fin même du dix-neuvième

siècle, aucun écrivain n'exprima l'idée que là-bas la vie intelligente, s'il en était une, avait pu se développer bien au delà des proportions humaines. Peu de gens savaient même que puisque Mars est plus vieux que notre terre, avec à peine un quart de sa superficie et à une plus grande distance du soleil, il s'ensuit naturellement que cette planète est non seulement plus éloignée du commencement de la vie, mais aussi plus près de sa fin.

Le refroidissement séculaire qui doit quelque jour atteindre notre planète est déjà fort avancé chez notre voisin. Ses conditions physiques sont encore largement un mystère; mais dès maintenant nous savons que, même dans sa région équatoriale, la température de midi approche à peine celle de nos plus froids hivers. Son atmosphère est plus atténuée que la nôtre, ses océans se sont resserrés jusqu'à ne plus couvrir qu'un tiers de sa surface et, suivant le cours de ses lentes saisons, de vastes amas de glace et de neige s'amoncellent et fondent à chacun de ses pôles et inondent périodiquement ses zônes tempérées. Ce suprême état d'épuisement, qui est encore pour nous incroyablement lointain, est devenu pour les habitants de Mars un problème vital. La pression immédiate de la nécessité a stimulé leurs intelligences, développé leurs facultés, et endurci leurs cœurs. Regardant à travers l'espace avec des instruments et des intelligences tels que nous pouvons à peine les rêver, ils voient à sa plus proche distance, à cinquante-cinq millions de kilomètres d'eux vers le soleil, un matinal astre d'espoir, notre propre planète, plus chaude, aux végétations vertes et aux eaux grises, avec une atmosphère nuageuse éloquente de fertilité, et, à travers les déchirures de ses nuages, des aperçus

de vastes contrées populeuses et de mers étroites sillonnées de navires.

Nous, les hommes, créatures qui habitent cette terre, nous devons être, pour eux du moins, aussi étrangers et misérables que le sont pour nous les singes et les lémuriens. Déjà, la partie intellectuelle de l'humanité admet que la vie est une incessante lutte pour l'existence et il semblerait que ce soit aussi la croyance des esprits dans Mars. Leur monde est très avancé vers son refroidissement, et ce monde-ci est encore encombré de vie, mais encombré seulement de ce qu'ils considèrent, eux, comme des animaux inférieurs. En vérité leur seul moyen d'échapper à la destruction qui, génération après génération, se glisse lentement vers eux, est de s'emparer, pour pouvoir y vivre, d'un astre plus rapproché du soleil.

Avant de les juger trop sévèrement, il faut nous remettre en mémoire quelles entières et barbares destructions furent accomplies par notre propre race, non seulement sur des espèces animales, comme le bison et le dodo, mais sur les races humaines inférieures. Les Tasmaniens, en dépit de leur ressemblance humaine, furent entièrement balayés du monde dans une guerre d'extermination engagée par des immigrants européens, en l'espace de cinquante ans. Sommes-nous de tels apôtres de miséricorde que nous puissions nous plaindre que les Marsiens aient fait la guerre dans ce même esprit?

Les Marsiens semblent avoir calculé leur descente avec une sûre et étonnante subtilité — leur science mathématique étant évidemment bien supérieure à la nôtre — et avoir mené leurs préparatifs à bonne fin avec une presque parfaite una-

nimité. Si nos instruments l'avaient permis, on aurait pu, longtemps avant la fin du dix-neuvième siècle, apercevoir des signes des prochaines perturbations. Des hommes comme Schiaparelli observèrent la planète rouge, -- il est curieux, soit dit en passant, que pendant d'innombrables siècles, Mars ait été l'étoile de la guerre, — mais ne surent pas interpréter les fluctuations apparentes des phénomènes qu'ils enregistraient si exactement. Pendant tout ce temps les Marsiens se préparaient.

A l'opposition de 1894, une grande lueur fut aperçue, sur la partie éclairée du disque, d'abord par l'observatoire de Lick, puis par Perrotin de Nice et d'autres observateurs. Je ne suis pas loin de penser que ce phénomène inaccoutumé n'ait eu pour cause la fonte de l'immense canon, trou énorme creusé dans leur planète, au moyen duque ils nous envoyèrent leurs projectiles. Des marques particulières, jusqu'ici inexpliquées, furent observées lors des deux oppositions suivantes, près de l'endroit où la lueur s'était produite.

Il y a six ans maintenant que le cataclysme s'est abattu sur nous. Comme la planète Mars approchait de l'opposition, Lavelle, de Java, fit palpiter tout à coup les fils transmetteurs des communications astronomiques, avec l'extraordinaire nouvelle d'une immense explosion de gaz incandescent dans la planète observée. Le fait s'était produit vers minuit, et le spectroscope, auquel il eut immédiatement recours, indiqua une masse de gaz enflammé, principalement de l'hydrogène, s'avançant avec une vélocité énorme vers la terre. Ce jet de feu devint invisible un quart d'heure après minuit environ. Il le compara à une colossale bouffée de flamme, soudainement et violemment jaillie de la planète

« comme les gaz enflammés se précipitent hors de la gueule d'un canon ».

La phrase se trouvait être singulièrement appropriée. Cependant, rien de relatif à ce fait ne parut dans les journaux du lendemain, sauf une brève note dans le *Daily Telegraph*, et le monde demeura dans l'ignorance d'un des plus graves dangers qui aient jamais menacé la race humaine. J'aurais très bien pu ne rien savoir de cette éruption si je n'avais, à Ottershaw, rencontré Ogilvy, l'astronome bien connu. Cette nouvelle l'avait jeté dans une extrême agitation, et dans l'excès de son émotion, il m'invita à venir cette nuit-là observer avec lui la planète rouge.

Malgré tous les événements qui se sont produits depuis lors, je me rappelle encore très distinctement cette veille : l'observatoire obscur et silencieux, la lanterne, jetant une faible lueur sur le plancher dans un coin, le déclanchement régulier du mécanisme du télescope, la fente mince du dôme, et sa profondeur oblongue que rayait la poussière des étoiles. Ogilvy s'agitait en tous sens, invisible, mais perceptible aux bruits qu'il faisait. En regardant dans le télescope, on voyait un cercle de bleu profond et la petite planète ronde voguant dans le champ visuel. Elle semblait tellement petite, si brillante, tranquille et menue, faiblement marquée de bandes transversales et d'une circonférence légèrement aplatie. Mais si petite elle était, une tête d'épingle brillant d'un éclat si vif! On aurait dit qu'elle tremblotait un peu, mais c'étaient en réalité les vibrations qu'imprimait au télescope le mouvement d'horlogerie qui gardait la planète en vue.

Pendant que j'observais, le petit astre semblait devenir tour à tour plus grand et plus petit, avancer

et reculer, mais c'était simplement que mes yeux se fatiguaient. Il était à soixante millions de kilomètres dans l'espace. Peu de gens peuvent réaliser l'immensité du vide dans lequel nage la poussière de l'univers matériel.

Près de l'astre, dans le champ visuel du télescope, il y avait trois petits points de lumière, trois étoiles télescopiques infiniment lointaines, et tout autour étaient les insondables ténèbres du vide. Tout le monde connaît l'effet que produit cette obscurité par une glaciale nuit d'étoiles. Dans un télescope elle semble encore plus profonde. Et invisible pour moi, parce qu'elle était si petite et si éloignée, avançant rapidement et constamment à travers l'inimaginable distance, plus proche de minute en minute de tant de milliers de kilomètres, venait la Chose qu'ils nous envoyaient, et qui devait apporter tant de luttes, de calamités et de morts sur la terre. Je n'y songeais certes pas pendant que j'observais ainsi — personne au monde ne songeait à ce projectile fatal.

Cette même nuit, il y eut encore un autre jaillissement de gaz à la surface de la lointaine planète. Je le vis au moment même où le chronomètre marquait minuit : un éclair rougeâtre sur les bords, une très légère projection des contours ; j'en fis part alors à Ogilvy, qui prit ma place. La nuit était très chaude et j'avais soif. J'allai, avançant gauchement les jambes et tâtant mon chemin dans les ténèbres, vers la petite table sur laquelle se trouvait un siphon, tandis qu'Ogilvy poussait des exclamations en observant la traînée de gaz enflammé qui venait vers nous.

Vingt-quatre heures après le premier, à une ou deux secondes près, un autre projectile invisible,

lancé de la planète Mars, se mettait cette nuit-là en route vers nous. Je me rappelle m'être assis là, sur la table, avec des taches vertes et cramoisies dansant devant mes yeux. Je souhaitais un peu de lumière, pour fumer avec plus de tranquillité, soupçonnant peu la signification de la lueur que j'avais vue pendant une minute, et tout ce qu'elle amènerait bientôt pour moi. Ogilvy resta en observation jusqu'à une heure, puis il cessa; nous prîmes la lanterne pour retourner chez lui. Au-dessous de nous dans les ténèbres étaient les maisons d'Ottershaw et de Chertsey, dans lesquelles des centaines de gens dormaient en paix.

Toute la nuit, il spécula longuement sur les conditions de la planète Mars, et railla l'idée vulgaire d'après laquelle elle aurait des habitants qui nous feraïent des signaux. Son idée était que des météorolithes tombaient en pluie abondante sur la planète, ou qu'une immense explosion volcanique se produisait. Il m'indiquait combien il était peu vraisemblable que l'évolution organique ait pris la même direction dans les deux planètes adjacentes.

— Les chances contre quelque chose d'approchant de l'humanité sur la planète Mars sont un million pour une, dit-il.

Des centaines d'observateurs virent la flamme cette nuit-là, et la nuit d'après, vers minuit, et de nouveau encore la nuit d'après et ainsi de suite pendant dix nuits, une flamme chaque nuit. Pourquoi les explosions cessèrent après la dixième, personne sur terre n'a jamais tenté de l'expliquer. Peut-être les gaz dégagés causèrent-ils de graves incommodités aux Marsiens. D'épais nuages de fumée ou de poussière, visibles de la terre, à travers de puissants télescopes, comme de petites

taches grises flottantes, se répandirent dans la limpidité de l'atmosphère de la planète et en obscurcirent les traits les plus familiers.

Enfin, les journaux quotidiens s'éveillèrent à ces perturbations, et des chroniques de vulgarisation parurent ici, là et partout, concernant les volcans de la planète Mars. Le périodique sério-comique *Punch* fit, je me rappelle, un heureux usage de la chose dans une caricature politique. Entièrement insoupçonnés, ces projectiles que les Marsiens nous envoyaient arrivaient vers la terre à une vitesse de nombreux kilomètres à la seconde, à travers le gouffre vide de l'espace, heure par heure et jour par jour, de plus en plus proches. Il me semble maintenant presque incroyablement surprenant qu'avec ce prompt destin suspendu sur eux, les hommes aient pu s'absorber dans leurs mesquins intérêts comme ils le firent. Je me souviens avec quelle ardeur le triomphant Markham s'occupa d'obtenir une nouvelle photographie de la planète pour le journal illustré qu'il dirigeait à cette époque. La plupart des gens, en ces derniers temps, s'imaginent difficilement l'abondance et l'esprit entreprenant de nos journaux du dix-neuvième siècle. Pour ma part, j'étais fort préoccupé d'apprendre à monter à bicyclette, et absorbé par une série d'articles discutant les probables développements des idées morales à mesure que la civilisation progressera.

Un soir (le premier projectile se trouvait alors à peine à 15 millions de kilomètres de nous) je sortis faire un tour avec ma femme. La nuit était claire; j'expliquais à ma compagne les signes du Zodiaque et lui indiquai Mars, point brillant montant vers le zénith et vers lequel tant de télescopes étaient

tournés. Il faisait chaud et une bande d'excursionnistes revenant de Chertsey ou d'Isleworth passa en chantant et en jouant des instruments. Les fenêtres hautes des maisons s'éclairaient quand les gens allaient se coucher. De la station, venait dans la distance le bruit des trains changeant de ligne, grondant et retentissant, et que la distance adoucissait presque en une mélodie. Ma femme me fit remarquer l'éclat des feux rouges, verts et jaunes des signaux se détachant dans le cadre immense du ciel. Le monde était dans une sécurité et une tranquillité parfaites.

II

LE MÉTÉORE

Puis vint la nuit où tomba le premier météore. On le vit, dans le petit matin, passer au-dessus de Winchester, ligne de flamme allant vers l'est, très haut dans l'atmosphère. Des centaines de gens qui l'aperçurent durent le prendre pour une étoile filante ordinaire. Albin le décrivit comme laissant derrière lui une traînée grisâtre qui brillait pendant quelques secondes. Denning, notre plus grande autorité sur les météorites, établit que la hauteur de sa première apparition était de cent quarante à cent soixante kilomètres. Il lui sembla tomber sur la terre à environ cent cinquante kilomètres vers l'est.

A cette heure-là, j'étais chez moi, écrivant, assis devant mon bureau, et bien que mes fenêtres s'ouvrissent sur Ottershaw et que les jalousies aient été levées — car j'aimais à cette époque regarder le ciel nocturne — je ne vis rien du phénomène. Cependant la plus étrange de toutes les choses, qui des espaces infinis vinrent sur la terre,dut tomber pen-

dant que j'étais assis là, visible si j'avais seulement levé les yeux au moment où elle passait. Quelques-uns de ceux qui la virent dans son vol rapide dirent qu'elle produisait une sorte de sifflement. Pour moi, je n'en entendis rien. Un grand nombre de gens dans le Berkshire, le Surrey et le Middlesex durent apercevoir son passage et tout au plus pensèrent à quelque météore. Personne ne paraît, cette nuit-là, s'être préoccupé de rechercher la masse tombée.

Mais le matin de très bonne heure, le pauvre Ogilvy, qui avait vu le phénomène, persuadé qu'un météorolithe se trouvait quelque part sur la lande entre Horsell, Ottershaw et Woking, se mit en route avec l'idée de le trouver. Il le trouva en effet, peu après l'aurore, et non loin des carrières de sable. Un trou énorme avait été creusé par l'impulsion du projectile et le sable et le gravier avaient été violemment rejetés dans toutes les directions, sur les genêts et les bruyères, formant des monticules visibles à deux kilomètres de là. Les bruyères étaient en feu du côté de l'est et une mince fumée bleue montait dans l'aurore indécise.

La Chose elle-même gisait, presque entièrement enterrée dans le sable parmi les fragments épars d'un sapin que, dans sa chute, elle avait réduit en miettes. La partie découverte avait l'aspect d'un cylindre énorme, recouvert d'une croûte et ses contours adoucis par une épaisse incrustation écailleuse et de couleur foncée. Son diamètre était de vingt-cinq à trente mètres. Ogilvy s'approcha de cette masse, surpris de ses dimensions et encore plus de sa forme, car la plupart des météorites sont plus ou moins complètement arrondis. Cependant elle était encore assez échauffée par sa chute à travers l'air pour interdire une inspection trop minutieuse. Il

attribua au refroidissement inégal de sa surface des bruits assez forts qui semblaient venir de l'intérieur du cylindre, car, à ce moment, il ne lui était pas encore venu à l'idée que cette masse pût être creuse.

Il restait debout autour du trou que le projectile s'était creusé, considérant son étrange aspect, déconcerté surtout par sa forme et sa couleur inaccoutumées, percevant vaguement, même alors, quelque évidence d'intention dans cette venue. La matinée était extrêmement tranquille et le soleil, qui surgissait au-dessus des bois de pins du côté de Weybridge, était déjà très chaud. Il ne se souvint pas d'avoir entendu les oiseaux ce matin-là; il n'y avait certainement aucune brise, et les seuls bruits étaient les faibles craquements de la masse cylindrique. Il était seul sur la lande.

Tout à coup, il eut un tressaillement en remarquant que des scories grises, des incrustations cendrées qui couvraient le météorite se détachaient du bord circulaire supérieur et tombaient par parcelles sur le sable. Un grand morceau se détacha soudain avec un bruit dur qui lui fit monter le cœur à la gorge.

Pendant un moment, il ne put réaliser ce que cela signifiait, et bien que la chaleur fût excessive, il descendit dans le trou, tout près de la masse, pour voir la Chose plus attentivement. Il crut encore que le refroidissement pouvait servir d'explication, mais ce qui dérangea cette idée fut le fait que les parcelles se détachaient seulement de l'extrémité du cylindre.

Alors il s'aperçut que très lentement le sommet circulaire tournait sur sa masse. C'était un mouvement imperceptible et il ne le découvrit que parce

qu'il remarqua qu'une tache noire, qui cinq minutes auparavant était tout près de lui, se trouvait maintenant de l'autre côté de la circonférence. Même à ce moment, il se rendit à peine compte de ce que cela indiquait jusqu'à ce qu'il eût entendu un grincement sourd et vu la marque noire avancer brusquement d'un pouce ou deux. Alors, comme un éclair, la vérité se fit jour dans son esprit. Le cylindre était artificiel — creux — avec un sommet qui se dévissait ! Quelque chose dans le cylindre dévissait le sommet !

— Ciel ! s'écria Ogilvy, il y a un homme, des hommes là-dedans ! à demi rôtis, qui cherchent à s'échapper !

D'un seul coup, après un soudain bond de son esprit, il relia la chose à l'explosion qu'il avait observée à la surface de Mars.

La pensée de ces créatures enfermées lui fut si épouvantable qu'il oublia la chaleur et s'avança vers le cylindre pour aider au dévissage. Mais heureusement la terne radiation l'arrêta avant qu'il ne se fût brûlé les mains sur le métal encore incandescent. Il demeura irrésolu pendant un instant, puis il se tourna, escalada le talus et se mit à courir follement vers Woking. Il devait être à peu près six heures du matin. Il rencontra un charretier et essaya de lui faire comprendre ce qui était arrivé ; mais le récit qu'il fit et son aspect étaient si bizarres — il avait laissé tomber son chapeau dans le trou — que l'homme tout bonnement continua sa route. Il ne fut pas plus heureux avec le garçon qui ouvrait l'auberge du Pont de Horsell. Celui-ci pensa que c'était quelque fou échappé et tenta sans succès de l'enfermer dans la salle des buveurs. Cela le calma quelque peu, et quand il vit Henderson,

le journaliste de Londres, dans son jardin, il l'appela par-dessus la clôture et put enfin se faire comprendre.

— Henderson! cria-t-il, avez-vous vu le météore cette nuit?

— Eh bien? demanda Henderson.

— Il est là-bas sur la lande maintenant.

— Diable! fit Henderson, un météore qui est tombé. Bonne affaire.

— Mais c'est bien plus qu'un météorite. C'est un cylindre — un cylindre artificiel, mon cher! Et il y a quelque chose à l'intérieur.

Henderson se redressa, la bêche à la main.

— Comment? fit-il. — Il est sourd d'une oreille.

Ogilvy lui raconta tout ce qu'il avait vu. Henderson resta une minute ou deux avant de bien comprendre. Puis il planta sa bêche, saisit vivement sa jaquette et sortit sur la route. Les deux hommes retournèrent immédiatement ensemble sur la lande, et trouvèrent le cylindre toujours dans la même position. Mais maintenant les bruits intérieurs avaient cessé, et un mince cercle de métal brillant était visible entre le sommet et le corps du cylindre. L'air, soit en pénétrant ou en s'échappant par le rebord, faisait un imperceptible sifflement.

Ils écoutèrent, frappèrent avec un bâton contre la paroi écaillée, et, ne recevant aucune réponse, ils en conclurent tous deux que l'homme ou les hommes de l'intérieur devaient être sans connaissance ou morts.

Naturellement il leur était absolument impossible de faire quoi que ce soit. Ils crièrent des consolations et des promesses et retournèrent à la ville quérir de l'aide. On peut se les imaginer, couverts

de sable, surexcités et désordonnés, montant en courant la petite rue sous le soleil brillant, à l'heure où les marchands ouvraient leurs boutiques et les habitants les fenêtres de leurs chambres. Henderson se dirigea immédiatement vers la station afin de télégraphier la nouvelle à Londres. Les articles des journaux avaient préparé les esprits à admettre cette idée.

Vers huit heures, un certain nombre de gamins et d'oisifs s'étaient mis en route déjà vers la lande pour voir « les hommes morts tombés de Mars ». C'était la forme que l'histoire avait prise. J'en entendis parler d'abord par le gamin qui m'apportait mes journaux, vers neuf heures moins un quart. Je fus naturellement fort étonné et, sans perdre une minute, je me dirigeai, par le pont d'Ottershaw, vers les carrières de sable.

III

SUR LA LANDE

Je trouvai une vingtaine de personnes environ rassemblées autour du trou immense dans lequel s'était enfoncé le cylindre. J'ai déjà décrit l'aspect de cette masse colossale enfouie dans le sol. Le gazon et le sable alentour semblaient bouleversés comme par une soudaine explosion. Nul doute que sa chute n'ait produit une grande flamme subite. Henderson et Ogilvy n'étaient pas là. Je crois qu'ils s'étaient rendu compte qu'il n'y avait rien à faire pour le présent et qu'ils étaient partis déjeuner.

Il y avait quatre ou cinq gamins assis au bord du trou, les jambes pendantes et s'amusant — jusqu'à ce que je les eusse arrêtés — à jeter des

pierres contre la masse géante. Après que je leur eus fait des remontrances, ils se mirent à jouer à *chat* au milieu du groupe de curieux.

Parmi ceux-ci était un couple de cyclistes, un ouvrier jardinier que j'employais parfois, une fillette portant un bébé dans ses bras, Gregg le boucher et son garçon, plus deux ou trois commissionnaires occasionnels qui traînaient habituellement aux alentours de la station du chemin de fer. On parlait très peu. Les gens du commun peuple n'avaient alors en Angleterre que des idées fort vagues sur les phénomènes astronomiques. La plupart d'entre eux contemplaient tranquillement l'énorme sommet plat du cylindre qui était encore tel qu'Ogilvy et Henderson l'avaient laissé. Le populaire, qui s'attendait à un tas de corps carbonisés, était, je crois, fort désappointé de trouver cette masse inanimée. Quelques-uns s'en allèrent et d'autres arrivèrent pendant que j'étais là. Je descendis dans le trou et je crus sentir un faible mouvement sous mes pieds. Le sommet avait certainement cessé de tourner.

Ce fut seulement lorsque j'en approchai de près que l'étrangeté de cet objet me devint évidente. A première vue ce n'était réellement pas plus émouvant qu'une voiture renversée ou un arbre abattu par le vent en travers de la route. Pas même autant, à vrai dire. Cela ressemblait à un gazomètre rouillé, à demi enfoncé dans le sol, plus qu'à autre chose au monde. Il fallait une certaine éducation scientifique pour se rendre compte que les écailles grises qui le recouvraient n'étaient pas une oxydation ordinaire, que le métal d'un blanc jaunâtre qui brillait dans la fissure entre le couvercle et le cylindre n'était pas d'une teinte familière. *Extra-*

terrestre n'avait aucune signification pour la plupart des spectateurs.

Il fut à ce moment absolument clair dans mon esprit que la Chose était venue de la planète Mars ; mais je jugeais improbable qu'elle contînt une créature vivante quelconque. Je pensais que le dévissement était automatique. Malgré Ogilvy, je croyais à des habitants dans Mars. Mon esprit vagabonda à sa fantaisie autour des possibilités d'un manuscrit enfermé à l'intérieur et des difficultés que soulèverait sa traduction, ou bien de monnaies, de modèles ou de représentations diverses qu'il contiendrait et ainsi de suite. Cependant l'objet était un peu trop gros pour que cette idée pût me rassurer. J'étais impatient de le voir ouvert. Vers onze heures, comme rien ne paraissait se produire, je m'en retournai, plein de ces préoccupations, chez moi, à Maybury. Mais j'éprouvai de la difficulté à me remettre à l'œuvre sur mes investigations abstraites.

Dans l'après-midi, l'aspect de la lande avai grandement changé. Les premières éditions des journaux du soir avaient étonné Londres avec d'énormes manchettes : *Un Message venu de Mars — Surprenante nouvelle* — et bien d'autres. De plus, le télégramme d'Ogilvy au bureau central météorologique avait bouleversé tous les observatoires du Royaume-Uni.

Il y avait sur la route, près des carrières de sable, une demi-douzaine au moins de voitures de louage de la station de Woking, un cabriolet venu de Chobham et un landau majestueux. Non loin, se trouvaient d'innombrables bicyclettes. De plus, un grand nombre de gens, en dépit de la chaleur, étaient venus à pied de Woking et de Chertsey, de sorte qu'il

y avait là maintenant une foule considérable, dans laquelle se voyaient plusieurs jolies dames en robes claires.

La chaleur était suffocante; il n'y avait aucun nuage au ciel ni la moindre brise, et la seule ombre aux alentours était celle que projetaient quelques sapins épars. On avait éteint le feu dans les bruyères, mais aussi loin que s'étendait la vue vers Ottershaw, la lande unie était noire et couverte de cendres d'où s'échappaient encore des traînées verticales de fumée. Un marchand de rafraîchissements entreprenant avait envoyé son fils avec une charge de fruits et de bouteilles de bière.

En m'avançant jusqu'au bord du trou, je le trouvai occupé par un groupe d'une demi-douzaine de gens — Henderson, Ogilvy, et un homme de haute taille et très blond que je sus après être Stent, de l'Observatoire Royal, dirigeant des ouvriers munis de pelles et de pioches. Stent donnait des ordres d'une voix claire et aiguë. Il était debout sur le cylindre qui devait être maintenant considérablement refroidi. Sa figure était rouge et transpirait abondamment et quelque chose semblait l'avoir irrité.

Une grande partie du cylindre avait été dégagée, bien que sa partie inférieure fût encore enfoncée dans le sol. Aussitôt qu'Ogilvy m'aperçut dans la foule, il me fit signe de descendre et me demanda si je voulais aller trouver lord Hilton, le propriétaire.

La foule, qui augmentait sans cesse, et spécialement les gamins, dit-il, devenait un sérieux embarras pour leurs fouilles. Il voulait donc qu'on installât un léger barrage et qu'on les aidât à maintenir les gens à une distance convenable. Il me dit

aussi que de faibles mouvements s'entendaient de temps à autre dans l'intérieur, mais que les ouvriers avaient dû renoncer à dévisser le sommet parce qu'il n'offrait aucune prise. Les parois paraissaient être d'une épaisseur énorme et il était possible que les sons affaiblis qui parvenaient au dehors fussent les signes d'un bruyant tumulte à l'intérieur.

J'étais très content de lui rendre le service qu'il me demandait et de devenir ainsi un des spectateurs privilégiés en deçà de la clôture. Je ne rencontrai pas lord Hilton chez lui, mais j'appris qu'on l'attendait par le train de six heures; et comme il était alors cinq heures un quart, je rentrai chez moi prendre le thé et me rendis ensuite à la gare.

IV

LE CYLINDRE SE DÉVISSE

Quand je revins à la lande le soleil se couchait. Des groupes épars se hâtaient, venant de Woking, et une ou deux personnes s'en retournaient. La foule autour du trou s'était augmentée, et se détachait noire sur le jaune citron du ciel — deux cents personnes environ. Des voix s'élevèrent et il sembla se produire une sorte de lutte à l'entour du trou. D'étranges idées me vinrent à l'esprit. Comme j'approchais, j'entendis la voix de Stent qui criait :

— En arrière! En arrière!

Un gamin arrivait en courant vers moi :

— Ça remue, me dit-il en passant — ça se dévisse tout seul. C'est du louche, tout ça — merci — je me sauve.

Je continuai ma route. Il y avait bien là, j'imagine, deux ou trois cents personnes se pressant et se

coudoyant, les quelques femmes n'étant en aucune façon les moins actives.

— Il est tombé dans le trou ! cria quelqu'un.

— En arrière ! crièrent des voix.

La foule s'agita quelque peu, et en jouant des coudes, je me frayai un chemin entre les rangs pressés. Tout ce monde semblait grandement surexcité. J'entendis un bourdonnement particulier qui venait du trou.

— Dites donc, me cria Ogilvy, aidez-nous à maintenir ces idiots à distance. On ne sait pas ce qu'il peut y avoir dans cette diable de chose.

Je vis un jeune homme, que je reconnus pour un garçon de boutique de Woking, qui essayait de regrimper hors du trou dans lequel la foule l'avait poussé.

Le sommet du cylindre continuait à se dévisser de l'intérieur. Déjà cinquante centimètres de vis brillante paraissaient ; quelqu'un vint trébucher contre moi et je faillis bien être précipité contre le cylindre. Je me retournai, et à ce moment le dévissage dut être au bout, car le couvercle tomba sur les graviers avec un choc retentissant. J'opposai solidement mon coude à la personne qui se trouvait derrière moi et tournai mes regards vers la Chose. Pendant un moment cette cavité circulaire sembla parfaitement noire. J'avais le soleil dans les yeux.

Je crois que tout le monde s'attendait à voir surgir un homme — possiblement quelque chose d'un peu différent des hommes terrestres, mais, en ses parties essentielles, un homme. Je sais que c'était mon cas. Mais, regardant attentivement, je vis bientôt quelque chose remuer dans l'ombre — des mouvements incertains et houleux, l'un par-dessus l'autre — puis deux disques lumineux comme des yeux.

Alors quelque chose qui ressemblait à un petit serpent gris, de la grosseur environ d'une canne ordinaire, se déroula hors d'une masse repliée et se tortilla dans l'air de mon côté — puis ce fut le tour d'une autre.

Un frisson soudain me passa par tout le corps. Une femme derrière moi poussa un cri aigu. Je me tournai à moitié, sans quitter des yeux le cylindre, hors duquel d'autres tentacules surgissaient maintenant et je commençai à coups de coudes à me frayer un chemin en arrière du bord. Je vis l'étonnement faire place à l'horreur sur les faces des gens qui m'entouraient. J'entendis de tous côtés des exclamations confuses, et il y eut un mouvement général de recul. J'aperçus le jeune boutiquier se hissant à grands efforts sur le bord du trou, et tout à coup je me trouvai seul, tandis que de l'autre côté les gens s'enfuyaient, et Stent parmi eux. Je reportai les yeux vers le cylindre et une irrésistible terreur s'empara de moi. Je demeurai ainsi pétrifié et les yeux fixes.

Une grosse masse grisâtre et ronde, de la grosseur à peu près d'un ours s'élevait lentement et péniblement hors du cylindre. Au moment où elle parut en pleine lumière, elle eut des reflets de cuir mouillé. Deux grands yeux sombres me regardaient fixement. L'ensemble de la masse était rond et possédait pour ainsi dire une face. Il y avait sous les yeux une bouche, dont les bords sans lèvres tremblotaient, s'agitaient et laissaient échapper une sorte de salive. Le corps palpitait et haletait convulsivement. Un appendice tentaculaire long et mou agrippa le bord du cylindre et un autre se balança dans l'air.

Ceux qui n'ont jamais vu un Marsien vivant peuvent difficilement s'imaginer l'horreur étrange de

leur aspect, leur bouche singulière en forme de V et la lèvre supérieure pointue, le manque de front, l'absence de menton au-dessous de la lèvre inférieure en coin, le remuement incessant de cette bouche, le groupe gorgonesque de tentacules, la respiration tumultueuse des poumons dans une atmosphère différente, leurs mouvements lourds et pénibles, à cause de l'énergie plus grande de la pesanteur sur la terre—par-dessus tout l'extraordinaire intensité de leurs yeux énormes — tout cela me produisit un effet qui tenait de la nausée. Il y avait quelque chose de fongueux dans la peau brune huileuse, quelque chose d'inexprimablement terrible dans la maladroite assurance de leurs lents mouvements. Même à cette première rencontre, je fus saisi de dégoût et d'épouvante.

Soudain le monstre disparut. Il avait chancelé sur le bord du cylindre et dégringolé dans ce trou avec un bruit semblable à celui que produirait une grosse masse de cuir. Je l'entendis pousser un singulier cri rauque et immédiatement après une autre de ces créatures apparut vaguement dans l'ombre épaisse de l'ouverture.

Alors mon accès de terreur cessa. Je me détournai et dans une course folle m'élançai vers le premier groupe d'arbres à environ cent mètres de là. Mais je courais obliquement et en trébuchant, car je ne pouvais détourner mes regards de ces choses.

Parmi quelques jeunes sapins et des buissons de genêts, je m'arrêtai haletant, anxieux de ce qui allait se produire. La lande, autour du trou, était couverte de gens épars, debout, comme moi-même, dans une demi-fascination de terreur, épiant ces créatures, ou plutôt l'amas de gravier sur le bord du trou dans lequel elles étaient. Alors,

avec une horreur nouvelle, je vis un objet rond et noir s'agiter au bord du trou. C'était la tête du boutiquier qui était tombé dans le sable, et cette tête paraissait un petit point noir contre les flammes du ciel occidental. Il parvint à sortir une épaule et un genou, et il parut retomber de nouveau jusqu'à ce que sa tête seule fût visible. Soudain il disparut et je m'imaginai qu'un faible cri venait jusqu'à moi. J'eus une impulsion momentanée d'aller à son aide, que mes craintes dominèrent.

Tout devint alors invisible, caché par le trou profond et le tas de sable que la chute du cylindre avait amoncelé. Quiconque serait venu par la route de Chobham ou de Woking eût été fort étonné de voir une centaine de gens environ, cachés en un grand cercle irrégulier dans des fossés, derrière des buissons, des barrières, des haies, qui ne se parlaient que par cris brefs et rapides, et les yeux fixés obstinément sur quelques tas de sable. La brouette de provisions, épave baroque, était restée sur le talus, noire contre le ciel en feu, et dans le chemin creux était une rangée de véhicules abandonnés, dont les chevaux frappaient de leurs sabots le sol, ou achevaient leur pitance d'avoine dans leurs musettes.

V

LE RAYON ARDENT

Après le coup d'œil que j'avais pu jeter sur les Marsiens, émergeant du cylindre dans lequel ils étaient venus de leur planète sur la terre, une sorte de fascination paralysa mes actions. Je demeurai là, enfoncé jusqu'aux genoux dans la

bruyère, les yeux fixés sur le monticule qui les cachait. En moi la crainte et la curiosité se livraient bataille.

Je n'osais pas retourner droit vers le trou, mais j'avais l'ardent désir de voir ce qui s'y passait. Je m'avançai donc, décrivant une grande courbe, cherchant les points avantageux, observant continuellement les tas de sable qui dérobaient aux regards ces nouveaux arrivants sur notre planète. Une fois, un fouet de minces lanières noires passa rapidement devant le soleil couchant et disparut aussitôt, et ensuite une légère tige éleva ses articulations, l'une après l'autre, au sommet desquelles un disque circulaire se mit à tourner avec un mouvement irrégulier. Que se passait-il donc dans ce trou ?

La plupart des spectateurs s'étaient rassemblés en un ou deux groupes — l'un, une petite troupe du côté de Woking, l'autre, une bande de gens dans la direction de Chobham. Evidemment ils partageaient le même conflit mental. Il n'y avait autour de moi que quelques personnes. Je passai près d'un homme qui était un de mes voisins bien que je ne connusse pas son nom — et il m'arrêta. Mais ce n'était guère le moment pour une conversation bien nette.

— Quelles vilaines brutes ! dit-il. Bon Dieu! quelles vilaines brutes !

Il répéta cela à plusieurs reprises.

— Avez-vous vu quelqu'un tomber dans ce trou? demandai je.

Mais il ne me fit aucune réponse ; nous restâmes silencieux et attentifs pendant un long moment, côte à côte, trouvant, j'imagine, un certain réconfort à notre mutuelle compagnie. Alors, je changeai de place, m'installant sur un renflement de terrain

qui me donnait l'avantage d'un mètre ou deux d'élévation, et, quand je cherchai des yeux mon compagnon, je l'aperçus qui retournait à Woking.

Le couchant devint crépuscule avant que rien d'autre ne se fût produit. La foule au loin, sur la gauche, vers Woking, semblait s'accroître, et j'entendais maintenant un faible murmure qui venait d'elle. La petite bande de gens vers Chobham se dispersa. Il ne venait du trou aucun indice de mouvement.

Ce fut cette circonstance, plus qu'autre chose, qui rendit aux gens du courage, et je suppose que de nouvelles arrivées de Woking contribuèrent aussi à relever la confiance. En tous les cas, comme l'ombre tombait, un mouvement lent et intermittent commença sur la lande, un mouvement qui semblait accroître sa force à mesure que la tranquillité du soir restait ininterrompue autour du cylindre. De verticales formes noires, par deux et trois, s'avançaient, s'arrêtaient, observaient, avançaient de nouveau, s'étendant de cette façon en un mince croissant irrégulier, qui semblait vouloir enclore le trou entre ses pointes rapprochées; de mon côté, je commençai aussi à me diriger vers le trou.

Alors j'aperçus quelques cochers et autres conducteurs d'attelages qui venaient hardiment à travers les carrières, et j'entendis le bruit des sabots et le grincement des roues. Je vis un gamin emmener la brouette de provisions Puis, à moins de trente mètres du trou, venant du côté de Horsell, je remarquai une petite troupe d'hommes et celui qui marchait en tête agitait un drapeau blanc.

C'était la députation. Il y avait eu une consultation hâtive, et puisque les Marsiens étaient, en dépit de leurs formes répulsives, des créatures intelli-

gentes, on avait résolu de leur montrer, en s'approchant d'eux avec des signaux, que nous aussi nous étions intelligents.

Le drapeau battait au vent, à droite et à gauche. J'étais trop loin pour reconnaître personne, mais j'appris par la suite qu'Ogilvy, Stent et Henderson avaient tenté avec d'autres cet essai de communication. Ce petit groupe avait, dans sa marche, rétréci pour ainsi dire la circonférence maintenant à peu près ininterrompue de gens, et un certain nombre de vagues formes noires le suivaient à une distance discrète.

Tout à coup il y eut un soudain jet de lumière, et une fumée grisâtre et lumineuse sortit du trou en trois bouffées distinctes, qui, l'une après l'autre, montèrent se perdre dans l'air tranquille.

Cette fumée, il serait peut-être plus exact de dire cette flamme, était si brillante que le ciel, d'un bleu profond au-dessus de nos têtes, et que la lande, sombre et brumeuse avec ses bouquets de pins du côté de Chertsey, parurent s'obscurcir brusquement quand ces bouffées s'élevèrent, et rester plus sombres après leur disparition. Au même moment, une sorte de bruit comme un sifflement devint perceptible.

De l'autre côté du trou se trouvait la petite troupe de gens avec le drapeau blanc, arrêtés par le phénomène, poignée de petites formes verticales et sombres sur le sol noirâtre. Quand la fumée verte monta, leurs faces resplendirent d'un vert pâle et s'effacèrent à nouveau quand elle s'évanouit.

Alors lentement le sifflement devint un bourdonnement, un interminable bruit retentissant et monotone. Lentement, un objet de forme bossue

s'éleva hors du trou et une sorte de rayon lumineux en sortit en tremblotant.

Aussitôt des jets de réelle flamme, des lueurs brillantes sautant de l'un à l'autre, jaillirent du groupe d'hommes dispersés. On eût dit que quelque invisible jet se heurtait contre eux et que du choc naissait une flamme blanche. Il semblait que chacun d'eux fût soudain et momentanément changé en flamme.

Alors, à la clarté de leur propre destruction, je les vis chanceler et s'affaisser et ceux qui les suivaient s'enfuir en courant.

Je demeurai stupéfait, ne comprenant pas encore que c'était là la mort sautant d'un homme à un autre dans cette petite troupe éloignée. J'avais seulement l'impression que c'était quelque chose d'étrange, un jet de lumière presque sans bruit et aveuglant, après lequel un homme s'affaissait inanimé, et quand l'invisible trait ardent passait sur eux, les pins flambaient et tous les buissons de genêts secs avec un bruit sourd s'enflammaient. Dans le lointain, vers Knaphill, j'apercevais les lueurs soudaines d'arbres, de haies et de chalets de bois qui prenaient feu.

Rapidement et régulièrement, cette mort flamboyante, cette invisible, inévitable épée de flamme, décrivait sa courbe. Je m'aperçus qu'elle venait vers moi aux buissons enflammés qu'elle touchait, et j'étais trop effrayé et stupéfié pour bouger. J'entendis les crépitements du feu dans les carrières et le soudain hennissement de douleur d'un cheval qui fut immobilisé aussitôt. Il semblait qu'un doigt invisible et pourtant intensément brûlant était tendu à travers la bruyère entre les Marsiens et moi ; et tout au long d'une ligne courbe au delà des car-

rières le sol sombre fumait et craquait. Quelque chose tomba avec fracas, au loin sur la gauche, où la route qui va à la gare de Woking entre sur la lande. Presque aussitôt le sifflement et le bourdonnement cessèrent et l'objet noir en forme de dôme s'enfonça lentement dans le trou où il disparut.

Tout ceci s'était produit avec une telle rapidité que je restais là immobile,abasourdi et ébloui par les jets de lumière. Si cette mort avait décrit un cerle entier, j aurais été certainement tué par surprise. Mais elle passa et m'épargna, laissant autour de moi la nuit soudainement sombre et hostile.

La lande ondulée semblait maintenant obscurcie jusqu'aux pires ténèbres, excepté aux endroits où ses voûtes s'étendaient grises et pâles sous le ciel bleu-foncé de la nuit. Tout était noir et désert. Au-dessus de ma tête, les étoiles une à une s'assemblaient, et dans l'ouest le ciel était encore pâle, brillant et presque verdâtre. Les cimes des pins et les toits de Horsell se découpaient nets et noirs contre l'arrière-clarté occidentale.

Les Marsiens et leur matériel étaient complètement invisibles, excepté la tige mince sur laquelle leur miroir s'agitait incessamment en un mouvement irrégulier. Des taillis de buissons et d'arbres isolés fumaient et brûlaient encore ici et là, et les maisons, du côté de la gare de Woking, envoyaient des spirales de flamme dans la tranquillité de l'air nocturne.

Rien d'autre n'était changé — sinon cela et ma terrible stupéfaction. Le petit groupe de taches noires qui suivaient le drapeau blanc avait été simplement supprimé de l'existence, et le calme du soir, me semblait-il, avait à peine été troublé.

Je m'aperçus que j'étais là sur cette lande obscure sans aide, sans secours, et seul. Soudain, comme quelque chose qui tombe sur vous du dehors, la peur me prit.

Avec un effort je me retournai et m'élançai, en une course trébuchante, à travers la bruyère.

La peur que j'avais n'était pas une crainte rationnelle — mais une terreur panique, non seulement des Marsiens, mais de l'obscurité et du silence qui m'entouraient. Elle produisit un tel extraordinaire effet d'abattement sur moi qu'en courant je pleurais silencieusement comme un enfant. Maintenant que j'avais tourné le dos, je n'osais plus regarder en arrière.

Je me souviens d'avoir eu l'extraordinaire impression que l'on se jouait de moi et qu'au moment où j'allais atteindre la limite du danger, cette mort mystérieuse — aussi soudaine que l'éclair — allait surgir du cylindre et me frapper.

VI

LE RAYON ARDENT SUR LA ROUTE DE CHOBHAM

La façon dont les Marsiens peuvent si rapidement et silencieusement donner la mort est encore un sujet d'étonnement. Certains pensent qu'ils parviennent, d'une manière quelconque, à produire une chaleur intense dans une chambre de non-conductivité pratiquement absolue. Cette chaleur intense, ils la projettent en un rayon parallèle contre tels objets qu'ils veulent au moyen d'un miroir parabolique d'une composition inconnue — à peu près comme le miroir parabolique d'un phare projette un rayon de lumière. Mais personne n'a pu indiscutablement prouver ces détails. De quelque

façon qu'il soit produit, il est certain qu'un rayon de chaleur est l'essence de la chose — une chaleur invisible au lieu d'une lumière visible. Tout ce qui est combustible s'enflamme à son contact, le plomb coule comme de l'eau, le fer s'amollit, le verre craque et fond, et l'eau se change immédiatement en vapeur.

Cette nuit-là, près de quarante personnes gisaient sous les étoiles autour du trou, carbonisées, défigurées, méconnaissables, et toute la nuit, la lande, de Horsell jusqu'à Maybury, resta déserte et en feu.

La nouvelle du massacre parvint probablement en même temps à Chobham, à Woking et à Ottershaw. A Woking, les boutiques étaient fermées quand le tragique événement se produisit et un grand nombre de gens, boutiquiers et autres, attirés par les histoires qu'ils avaient entendu raconter, avaient traversé le pont de Horsell et s'avançaient sur la route entre les haies qui viennent aboutir à la lande. Vous pouvez vous imaginer les jeunes gens et les jeunes filles, après les travaux de la journée, prenant occasion de cette nouveauté comme de toute autre, pour faire une promenade ensemble et fleureter à loisir. Vous pouvez vous figurer le bourdonnement des voix au long de la route, dans le crépuscule.

Jusqu'alors sans doute, peu de gens, dans Woking même, savaient que le cylindre était ouvert, bien que le pauvre Henderson eût envoyé un messager porter à bicyclette au bureau de poste un télégramme spécial pour un journal du soir.

Comme ils débouchaient par deux et trois sur la lande, ils trouvèrent de petits groupes de gens causant avec animation et observant le miroir tournant au-dessus des carrières de sable, et la même

excitation gagnait rapidement les nouveaux venus.

Vers huit heures et demie, quand la députation fut détruite, il pouvait y avoir environ trois cents personnes à cet endroit, sans compter ceux qui avaient quitté la route pour s'approcher plus près des Marsiens. Il y avait aussi trois agents de police, dont l'un était à cheval, faisant de leur mieux, d'après les instructions de Stent, pour maintenir la foule et l'empêcher d'approcher du cylindre, non sans soulever quelques protestations de la part de ces personnes excitables et irréfléchies pour lesquelles un rassemblement est toujours une occasion de tapage et de brutalités.

Stent et Ogilvy, redoutant les possibilités d'une collision, avaient télégraphié de Horsell aux forces militaires, aussitôt que les Marsiens avaient paru, demandant l'aide d'une compagnie de soldats pour protéger, contre toute tentative de violence, les étranges créatures ; après quoi ils avaient fait leurs si malheureuses avances. La description de leur mort telle que la vit la foule s'accorde de très près avec mes propres impressions : les trois bouffées de fumée verte, le sourd ronflement, et les jets de flamme.

Bien plus que moi, cette foule de gens l'échappa belle. Le seul fait qu'un monceau de sable couvert de bruyère intercepta la partie inférieure du rayon les sauva. Si l'élévation du miroir parabolique avait été de quelques mètres plus haute, aucun d'eux n'aurait survécu pour raconter l'événement. Ils virent les jets de lumière, les hommes tomber, et une main invisible pour ainsi dire allumer les buissons en s'avançant vers eux dans l'ombre qui gagnait. Alors, avec un sifflement qui s'éleva par-dessus le ronflement venant du trou, le rayon oscilla

juste au-dessus de leurs têtes, enflammant les cimes des hêtres qui bordaient la route, faisant éclater les briques, brisant les carreaux, enflammant les boiseries des fenêtres et faisant s'écrouler en miettes une partie du pignon d'une maison située au coin de la route.

Dans le fracas, le sifflement et l'éclat aveuglant des arbres en feu, la foule frappée de terreur sembla hésiter pendant quelques instants. Des étincelles et des brindilles commencèrent à tomber sur la route, avec des feuilles, comme des bouffées de flamme. Les chapeaux et les habits prenaient feu. Puis de la lande vint un appel.

Il y eut des cris et des clameurs, et tout à coup l'agent de police à cheval arriva vers la foule confuse, en galopant, la main sur sa tête et hurlant de douleur.

— Ils viennent! cria une femme, et immédiatement chacun se retourna, et, poussant ceux qui se trouvaient derrière, tâcha de regagner au plus vite la route de Woking. Tous s'enfuirent aussi aveuglément qu'un troupeau de moutons. A l'endroit où la route est plus étroite et obscure entre les talus, la foule s'écrasa et une lutte désespérée s'ensuivit. Tous n'échappèrent pas : trois personnes, deux femmes et un petit garçon, furent renversées, piétinées, et laissées pour mortes dans la terreur et les ténèbres.

VII

COMMENT JE RENTRAI CHEZ MOI

Pour ma part, je ne me rappelle rien de ma fuite, sinon des heurts violents contre des arbres et des culbutes dans la bruyère. Tout autour de moi s'as-

semblait la terreur invisible des Marsiens. Cette impitoyable épée ardente semblait tournoyer partout, brandie au-dessus de ma tête avant de s'abattre et de me frapper à mort. J'arrivai sur la route entre le carrefour et Horsell et courus jusqu'au chemin de traverse.

A la fin, il me fut impossible d'avancer; j'étais épuisé par la violence de mes émotions et l'élan de ma course, si bien que je chancelai et m'affaissai sur le bord du chemin. C'était près du pont qui traverse le canal près de l'usine à gaz. J'étais inanimé.

Je dus rester ainsi pendant un certain temps. Puis je m'assis, étrangement perplexe. Pendant quelques minutes je ne pus clairement comprendre comment j'étais venu là. Ma terreur s'était détachée de moi comme un manteau. J'avais perdu mon chapeau, et mon faux-col était déboutonné. Quelques instants plus tôt il n'y avait eu pour moi que trois choses réelles : — l'immensité de la nuit, de l'espace et de la nature — ma propre faiblesse et mon angoisse — et l'approche certaine de la mort. Maintenant, c'était comme si quelque chose s'était retourné, et le point de vue s'était changé brusquement. Il n'y avait, d'un état d'esprit à l'autre, aucune transition sensible. J'étais immédiatement redevenu le moi de chaque jour, l'ordinaire et convenable citoyen. La lande silencieuse, le motif de ma fuite, les flammes qui s'élevaient étaient comme un rêve. Je me demandais si toutes ces choses étaient vraiment arrivées. Je n'y pouvais croire.

Je me levai et d'un pas mal assuré je gravis la pente raide du pont. Mon esprit était envahi par une morne stupéfaction. Mes muscles et mes nerfs semblaient privés de toute force. Je devais chanceler comme un homme ivre. Une tête apparut par-

dessus l'arche, et un ouvrier portant un panier s'avança. Auprès de lui courait un petit garçon. En passant près de moi il me souhaita le bonsoir. J'eus l'intention de lui causer, sans le faire. Je répondis à son salut par un vague marmottement et traversai le pont.

Sur le viaduc de Maybury, un train, tumulte mouvant de fumée blanche aux reflets de flammes, continuait son vaste élan vers le sud, longue chenille de fenêtres brillantes : fracas, tapage, tintamarre, et il était déjà loin. Un groupe indistinct de gens causait près d'une barrière de la jolie avenue de chalets qu'on appelait *Oriental Terrace*. Tout cela était si réel et si familier! Et ce que je laissais derrière moi était si affolant, si fantastique! De telles choses, me disais-je, ne pouvaient exister.

Peut-être suis-je un homme d'humeur exceptionnelle. Je ne sais jusqu'à quel point mes expériences sont celles du commun des mortels. Parfois, je souffre d'une fort étrange sensation de détachement de moi-même et du monde qui m'entoure. Il me semble observer tout cela de l'extérieur, de quelque endroit inconcevablement éloigné, hors du temps, hors de l'espace, hors de la vie et de la tragédie de toutes choses. Ce sentiment me possédait fortement cette nuit-là. C'était un autre aspect de mon rêve.

Mais mon inquiétude provenait de la déconcertante absurdité de cette sécurité, et de la mort rapide qui voltigeait là-bas, à peine à trois kilomètres. Il me vint des bruits de travaux à l'usine à gaz, et les lampes électriques étaient toutes allumées. Je m'arrêtai devant le groupe de gens.

— Quelles nouvelles de la lande? demandai-je.

Il y avait contre la barrière deux hommes et une femme.

— Quoi? dit un des hommes en se retournant.

— Quelles nouvelles de la lande? répétai-je.

— Est-ce que vous n'en revenez pas? demandèrent les hommes.

— On dirait que tous ceux qui y vont en reviennent fous, dit la femme en se penchant par-dessus la barrière. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir?

— Vous ne savez donc rien des hommes de Mars? demandai-je; des créatures tombées de la planète Mars?

— Oh! si, bien assez! Merci! dit la femme, et ils éclatèrent de rire tous les trois.

J'étais ridicule et vexé. Sans y réussir, j'essayai de leur raconter ce que j'avais vu. Ils rirent de plus belle à mes phrases sans suite.

— Vous en saurez bientôt davantage! leur dis-je en me remettant en route.

J'avais l'air si hagard qu'en m'apercevant du seuil ma femme tressaillit. J'entrai dans la salle à manger; je m'assis, bus un verre de vin, et aussitôt que j'eus pu rassembler mes esprits suffisamment, je lui racontai les événements dont j'avais été témoin. Le déjeuner, un déjeuner froid, était déjà servi et resta tel sur la table pendant que je narrai mon histoire.

— Il y a une chose rassurante, dis-je pour pallier les craintes que j'avais fait naître, ce sont les créatures les plus maladroites que j'aie jamais vues grouiller. Elles peuvent s'agiter dans le trou et tuer les gens qui s'approcheront, pourtant elles ne pourront jamais sortir de là... Mais quelles horribles choses!

— Calme-toi, mon ami, dit ma femme en fronçant les sourcils et en posant sa main sur la mienne.

— Ce pauvre Ogilvy ! dis-je. Penser qu'il est resté mort, là-bas !

Ma femme, du moins, ne trouva pas mon récit incroyable. Quand je vis combien mortellement pâle sa figure était, je cessai brusquement.

— Ils peuvent venir ici, répétait-elle sans cesse.

J'insistai pour qu'elle bût un peu de vin et j'essayai de la rassurer.

— Mais ils peuvent à peine remuer, dis-je.

Je lui redonnai, ainsi qu'à moi-même, un peu de courage en lui répétant tout ce qu'Ogilvy m'avait dit de l'impossibilité pour les Marsiens de s'établir sur la terre. En particulier, j'insistai sur la difficulté gravitationnelle. A la surface de la terre, la pesanteur est trois fois ce qu'elle est à la surface de Mars. Donc, un Marsien, quand même sa force musculaire resterait la même, pèserait ici trois fois plus que sur Mars, et par conséquent son corps lui serait comme une enveloppe de plomb. Ce fut là réellement l'opinion générale. Le *Times* et le *Daily Telegraph*, entre autres, le lendemain matin, attachèrent une grande importance à ce point, sans plus que moi prendre garde à deux influences modificatrices pourtant évidentes.

L'atmosphère de la terre, nous le savons maintenant, contient beaucoup plus d'oxygène ou beaucoup moins d'argon — peu importe la façon dont on l'explique — que celle de Mars. L'influence fortifiante de l'oxygène sur les Marsiens fit indiscutablement beaucoup pour contrebalancer l'accroissement de poids de leur corps. En second lieu, nous négligeâmes tous ce fait que la puissance mécanique que les Marsiens possédaient était parfaitement capable, au besoin, de compenser la diminution d'activité musculaire.

Mais je ne réfléchis pas à ces choses alors ; aussi mon raisonnement était-il entièrement contre les chances des envahisseurs; le vin et la nourriture, la confiance de l'appétit satisfait et la nécessité de rassurer ma femme me rendirent, par degrés insensibles, mon courage et me firent croire à ma sécurité.

— Ils ont fait là une chose stupide, assurai-je, le verre à la main. Ils sont dangereux, parce que sans aucun doute la peur les affole. Peut-être ne s'attendaient-ils pas à trouver des êtres vivants — et certainement pas des êtres intelligents. Si les choses en viennent au pire, un obus dans le trou, et nous en serons débarrassés.

L'intense excitation des événements avait assurément laissé mes facultés perceptives en état d'éréthisme. Je me rappelle encore maintenant avec une extraordinaire vivacité ce dîner. La figure douce et anxieuse de ma femme tournée vers moi, sous l'abat-jour rose, la nappe blanche avec l'argenterie et la verrerie — car, en ces jours-là, même les écrivains philosophiques se permettaient maints petits luxes — le vin pourpre dans mon verre sont photographiquement distincts. Au dessert, je m'attardai, combinant le goût des noix à une cigarette, regrettant l'imprudence d'Ogilvy et déplorant la peu clairvoyante timidité des Marsiens.

Ainsi quelque respectable dodo de l'île Maurice aurait pu envisager de son nid les circonstances et, discutant l'arrivée d'un navire en quête de nourriture animale, aurait dit : nous les mettrons à mort à coups de bec, demain, ma chère !

Sans le savoir, c'était le dernier dîner civilisé que je devais faire pendant d'étranges et terribles jours.

VIII

VENDREDI SOIR

De toutes les choses étranges et merveilleuses qui arrivèrent ce vendredi-là, la plus extraordinaire à mon esprit fut la combinaison des habitudes communes et banales de notre ordre social avec les premiers débuts de la série d'événements qui devaient jeter à bas ce même ordre social. Si, le vendredi soir, prenant un compas, vous eussiez décrit un cercle d'un rayon de cinq milles autour des carrières de Woking, il est douteux que vous ayez pu trouver, en dehors de cet espace, un seul être humain — à moins que ce ne fût quelque parent de Stent, ou des trois ou quatre cyclistes, ou des gens venus de Londres et dont les cadavres étaient demeurés sur la lande — qui eût été en rien affecté dans ses émotions et ses habitudes par les nouveaux venus. Beaucoup de gens, certes, avaient entendu parler du cylindre, en avaient même causé à leurs moments de loisir, mais cela n'avait certainement pas produit la sensation qu'aurait soulevée un ultimatum à l'Allemagne.

A Londres, ce soir-là, le télégramme du malheureux Henderson, décrivant le dévissage graduel du projectile, était reçu comme un canard, et le journal du soir auquel il avait été adressé — ayant sans obtenir de réponse télégraphié pour une confirmation de la nouvelle — décida de ne pas lancer d'édition spéciale.

Même dans ce cercle fictif de cinq milles, la majorité des gens restaient indifférents. J'ai déjà décrit la conduite de ceux, hommes et femmes, auxquels je m'étais adressé. Dans tout le district, les gens dînaient et soupaient; les ouvriers jardi-

naient après les travaux du jour; on couchait les enfants; les jeunes gens erraient amoureusement par les chemins et les savants compulsaient leurs livres.

Peut-être y avait-il dans les rues du village un murmure; un sujet de causerie nouveau et absorbant, dans les tavernes; ici et là un messager, ou même un témoin des derniers incidents occasionnait quelque agitation, des cris et des allées et venues. Mais presque sans exception, la routine quotidienne: travailler, manger, boire et dormir, continuait ainsi que depuis d'innombrables années — comme si nulle planète Mars n'eût existé dans les cieux. Même à Woking, à Horsell et à Chobham, tel était le cas.

A la jonction de Woking, tard dans la nuit, les trains s'arrêtaient et repartaient, d'autres se garaient sur les voies d'évitement, les voyageurs descendaient et attendaient et toutes choses suivaient leur cours ordinaire. Un gamin de la ville, empiétant sur le monopole du concessionnaire des bibliothèques de chemin de fer, vendait des journaux renfermant les nouvelles de l'après-midi. Le vacarme des trucks, le sifflet aigu des locomotives, se mêlaient à ses cris de: *L'arrivée des habitants de Mars*. Des groupes agités envahirent la station vers neuf heures, racontant d'incroyables nouvelles et ne causèrent pas plus de trouble que des ivrognes n'auraient pu faire. Les gens en route vers Londres cherchaient, à travers les fenêtres des wagons, à apercevoir quelque chose dans les ténèbres du dehors et voyaient seulement de rares étincelles scintiller et s'élever en dansant dans la direction de Horsell, puis disparaître; une lueur rougeâtre et une mince traînée de fumée se prome-

ner contre l'écran du ciel, et ils en concluaient que rien de plus sérieux n'arrivait que quelque incendie dans les bruyères. Ce n'était réellement que sur les confins de la lande que quelque désordre était visible. Là, sur la lisière du côté de Woking, une douzaine de villas étaient en flammes. Il y eut des lumières allumées dans toutes les maisons des trois villages qui étaient proches de la lande et les gens y demeurèrent éveillés jusqu'à l'aurore.

Une foule curieuse s'attardait, incessamment renouvelée, à la fois sur le pont de Chobham et celui de Horsell. Une ou deux âmes aventureuses — ainsi qu'on s'en aperçut après — s'avancèrent à travers les ténèbres et se faufilèrent jusqu'auprès des Marsiens. Mais elles ne revinrent pas, car de temps en temps un rayon de lumière, semblable aux feux électriques d'un vaisseau de guerre, balayait la lande et le rayon-brûlant le suivait immédiatement. A part cela, l'immense espace de la lande demeura silencieux et désolé, et les corps carbonisés y restèrent dispersés toute la nuit sous les étoiles et tout le jour suivant. Un bruit de métal qu'on martèle venait du cylindre et fut entendu par beaucoup de gens.

Tel était l'état des choses ce vendredi soir. Au centre, enfoncé dans la peau de notre vieille planète comme une écharde empoisonnée, était ce cylindre. Mais le poison avait à peine commencé son œuvre. Autour de lui s'étendait la lande silencieuse, mal éteinte par places, et avec quelques objets sombres, à peine visibles, gisant en attitudes contorsionnées ici et là. De distance en distance un arbre ou un buisson brûlait encore. Plus loin, c'était comme une frange d'activité au delà de laquelle les flammes n'étaient pas encore parvenues. Dans

le reste du monde, le cours de la vie s'écoulait encore, comme depuis d'immémoriales années. La fièvre de lutte, qui bientôt allait venir obstruer les veines et les artères, user les nerfs et détruire les cerveaux, ne se développait pas encore.

Tout au long de la nuit les Marsiens s'agitèrent et martelèrent, infatigables et sans sommeil, à l'œuvre après les machines qu'ils apprêtaient, et de temps en temps une bouffée de fumée grisâtre tourbillonnait vers le ciel étoilé.

Vers onze heures une compagnie d'infanterie traversa Horsell et se déploya en cordon à la lisière de la lande. Plus tard une seconde compagnie vint par Chobham se déployer sur le côté nord de la lande. Plusieurs officiers des baraquements voisins étaient venus dans la journée examiner les lieux et l'un d'entre eux, disait-on, le major Eden, manquait. Le colonel du régiment s'avança jusqu'au pont de Chobham vers minuit et questionna minutieusement la foule. Les autorités militaires se rendaient certainement compte du sérieux de l'affaire. A la même heure, ainsi que l'indiquèrent les journaux du lendemain, un escadron de hussards, deux canons Maxim et environ quatre cents hommes du régiment de Cardigan quittaient le camp d'Aldershot.

Quelques secondes après minuit, la foule qui encombrait la route de Chertsey à Woking vit une étoile tomber du ciel dans un bois de sapins vers le nord-ouest. Elle était accompagnée d'une lumière verdâtre et de lueurs soudaines comme les éclairs des nuits d'été. C'était un second cylindre.

IX

LA LUTTE COMMENCE

La journée du samedi vit dans ma mémoire com-

me un jour de répit. Ce fut aussi un jour de lassitude, lourd et étouffant, avec, m'a-t-on dit, de rapides fluctuations du baromètre. J'avais peu dormi, encore que ma femme eût réussi à le faire, et je me levai de bonne heure. Avant le déjeuner je descendis dans le jardin et j'écoutai : mais rien autre que le chant d'une alouette ne venait de la lande.

Le laitier passa comme d'habitude. J'entendis le bruit de son chariot et j'allai jusqu'à la barrière pour avoir de lui les dernières nouvelles. Il me dit que pendant la nuit les Marsiens avaient été cernés par des troupes et qu'on attendait des canons. Alors, comme une note familière et rassurante, j'entendis un train qui traversait Woking.

— On tâchera de ne pas les tuer, dit le laitier, si on peut l'éviter sans trop de difficultés.

J'aperçus mon voisin qui jardinait et je devisai un instant avec lui, avant de rentrer pour déjeuner. C'était une matinée des plus ordinaires. Mon voisin émit l'opinion que les troupes pourraient, ce jour-là, détruire ou capturer les Marsiens.

— Quel malheur qu'ils se rendent si peu approchables, dit-il. Il serait curieux de savoir comment on vit sur une autre planète; on pourrait en apprendre quelque chose.

Il vint jusqu'à la haie et m'offrit une poignée de fraises, car il était aussi généreux que fier des produits de son jardin. En même temps, il me parla de l'incendie des bois de pins, au delà des prairies de Byfleet.

— On prétend, dit-il, qu'il est tombé par là une autre de ces satanées choses — le numéro deux. Mais il y en a assez d'une, à coup sûr. Cette affaire-là va coûter une jolie somme aux compagnies d'assurances, avant que tout soit remis en place.

En disant cela, il riait avec un air de parfaite bonne humeur. Les bois brûlaient encore, me dit-il en indiquant un nuage de fumée.

— Ça couvera longtemps sous les pieds à cause de l'épaisseur des herbes et des aiguilles de pins.

Puis avec gravité, il ajouta diverses réflexions au sujet du « pauvre Ogilvy ».

Après déjeuner, au lieu de me mettre au travail, je décidai de descendre jusqu'à la lande. Sous le pont du chemin de fer, je trouvai un groupe de soldats — du génie, je crois, — avec de petites toques rondes, des jaquettes rouges, sales et déboutonnées, laissant voir leurs chemises bleues, des pantalons de couleur foncée et des bottes montant jusqu'au mollet. Ils me dirent que personne ne devait franchir le canal, et, sur la route au delà du pont, j'aperçus un des hommes du régiment de Cardigan placé là en sentinelle. Pendant un instant, je causai avec ces soldats. Je leur racontai ce que j'avais vu des Marsiens le soir précédent. Aucun d'eux ne les avait vus jusqu'à présent et ils n'avaient à ce sujet que des idées très vagues, en sorte qu'ils m'accablèrent de questions. Ils me dirent qu'ils ne savaient pas le but de ces mouvements de troupes; ils avaient cru d'abord qu'une mutinerie avait éclaté au campement des Horse Guards. Le simple sapeur du génie est en général mieux informé que le troupier ordinaire et ils se mirent à discuter, avec une certaine intelligence, les conditions particulières de la lutte possible. Je leur fis une description du Rayon Ardent et ils commencèrent à argumenter entre eux à ce sujet.

— Se glisser aussi loin que possible en restant à l'abri, et se jeter sur eux, voilà ce qu'il faut faire, dit l'un.

— Tais-toi donc, répondit un autre. Qu'est-ce que tu feras avec ton abri contre leur diable de Rayon Ardent? Tu iras te faire cuire! Ce qu'il y a à faire, c'est de s'approcher autant que le terrain le permettra et là creuser une tranchée.

— Un beau moyen, les tranchées! Il ne parle tout le temps que de creuser des tranchées, celui-là. C'est pas un homme, c'est un lapin.

— Alors, ils n'ont pas de cou? me demanda brusquement un troisième, petit homme brun et silencieux, qui fumait sa pipe.

Je répétai ma description.

— Des pieuvres, tout simplement, dit-il. On dit que ça pêche les hommes — maintenant on va se battre avec des poissons.

— Il n'y a pas de crime à massacrer des bêtes comme ça, remarqua le premier qui avait parlé.

— Pourquoi ne pas bombarder tout de suite ces sales animaux et en finir d'un seul coup? dit le petit brun. On ne peut pas savoir ce qu'ils sont capables de faire.

— Où sont tes obus? demanda le premier. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut charger dessus et tout de suite, c'est mon avis.

Ils continuèrent à discuter la chose sur ce ton. Après un certain temps, je les quittai et me dirigeai vers la gare pour y chercher autant de journaux du matin que j'en pourrais trouver.

Mais je ne fatiguerai pas le lecteur par une description plus détaillée de cette longue matinée et de l'après-midi plus longue encore. Je ne pus parvenir à jeter le moindre coup d'œil sur la lande, car même les clochers des églises de Horsell et de Chobham étaient aux mains des autorités militaires. Les soldats auxquels je m'adressai ne savaient

rien ; les officiers étaient aussi mystérieux que préoccupés. Je trouvai les gens de la ville en pleine sécurité à cause de la présence des forces militaires et j'appris alors, de la bouche même de Marshall, le marchand de tabac, que son fils était parmi les morts, sur la lande. Les soldats avaient obligé les habitants, sur la lisière de Horsell, à fermer et à quitter leurs maisons.

Je revins chez moi, pour déjeuner, vers deux heures, très fatigué, car, ainsi que je l'ai dit, la journée était extrêmement chaude et lourde, et afin de me rafraîchir je pris un bain froid. Vers quatre heures et demie je retournai à la gare chercher les journaux du soir, car ceux du matin ne donnaient qu'un récit très inexact de la mort de Stent, d'Henderson, d'Ogilvy et des autres. Mais ils ne renfermaient rien que je ne connusse déjà. Les Marsiens ne laissaient rien voir d'eux-mêmes. Ils semblaient très affairés dans leur trou, d'où sortaient continuellement un bruit de marteaux et une longue traînée de fumée. Apparemment ils faisaient leurs préparatifs pour la lutte.

De nouvelles tentatives pour communiquer avec eux ont été faites sans succès — tel était le cliché que reproduisaient tous les journaux. Un sapeur me dit que ces tentatives étaient faites par un homme qui d'un fossé agitait un drapeau au bout d'une perche. Les Marsiens faisaient autant attention à ces avances que nous le ferions aux mugissements d'un bœuf.

Je dois avouer que la vue de tout cet armement, de tous ces préparatifs, m'excitait grandement. Mon imagination devint belligérante et infligea aux envahisseurs des défaites remarquables; les rêves de batailles et d'héroïsme de mon enfance me revinrent.

A ce moment même, il me semblait que la lutte allait être inégale, tant les Marsiens me paraissaient impuissants dans leur trou.

Vers trois heures, on entendit des coups de canon, à intervalles réguliers, dans la direction de Chertsey ou d'Addlestone. J'appris que le bois de pins incendié, dans lequel était tombé le second cylindre, était canonné dans l'espoir de détruire l'objet avant qu'il ne s'ouvrît. Ce ne fut pas avant cinq heures cependant, qu'une pièce de campagne arriva à Chobham pour être braquée sur les premiers Marsiens.

Vers six heures du soir, je prenais le thé avec ma femme dans la vérandah, causant avec chaleur de la bataille qui nous menaçait, lorsque j'entendis, venant de la lande, le bruit assourdi d'une détonation, et immédiatement une rafale d'explosions. Aussitôt suivit, tout près de nous, un violent et retentissant fracas qui fit trembler le sol; et, me précipitant au dehors sur la pelouse, je vis les cimes des arbres, autour du Collège Oriental, enveloppées de flammes rougeâtres et de fumée et le clocher de la chapelle s'écrouler. La tourelle de la mosquée avait disparu et le toit du collège lui-même semblait avoir subi les effets de la chute d'un obus de cent tonnes. Une de nos cheminées craqua comme si elle avait été frappée par un boulet, elle vola en éclats et les fragments dégringolèrent le long des tuiles pour venir s'entasser sur le massif de fleurs, près de la fenêtre de mon cabinet de travail.

Ma femme et moi restâmes stupéfaits. Je me rendis compte alors que la crête de la colline de Maybury était à portée du Rayon Ardent des Marsiens, maintenant que le collège avait été

débarrassé du chemin comme un obstacle gênant.

Je saisis ma femme par le bras et, sans cérémonie, l'entraînai jusque sur la route. Puis j'allai chercher la servante, en lui disant que j'irais prendre moi-même la malle qu'elle réclamait avec insistance.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dis je.

Au moment même, la canonnade reprenait pour un instant sur la lande.

— Mais où allons-nous aller? demanda ma femme terrifiée.

Je réfléchissais, perplexe. Puis je me souvins de ses cousins à Leatherhead.

— A Leatherhead, criai-je, dans le fracas qui recommençait.

Elle regarda vers le bas de la colline. Les gens surpris sortaient de leurs maisons.

— Mais comment irons-nous jusque-là? s'enquit-elle.

Au bas de la route, j'aperçus un peloton de hussards galoper sous le pont du chemin de fer; quelques-uns entrèrent dans la cour du Collège Oriental, les autres mirent pied à terre et commencèrent à courir de maison en maison. Le soleil, brillant à travers la fumée qui montait des cimes des arbres, semblait rouge-sang et jetait sur les choses une clarté lugubre et sinistre.

— Reste ici, tu es en sûreté, dis-je à ma femme, et je me mis à courir vers l'hôtel du Chien Tigré, car je savais que l'hôtelier avait un cheval et un dogcart. Je courais de toutes mes forces, car je me rendais compte que, dans un moment, tout le monde, sur ce penchant de la colline, serait en mouvement. Je trouvai l'hôtelier derrière son comptoir, absolument ignorant de ce qui se passait der-

rière sa maison. Un homme qui me tournait le dos lui parlait.

— Ce sera une livre, disait l'hôtelier, et je n'ai personne pour vous le mener.

— J'en donne deux livres, dis-je par-dessus l'épaule de l'homme.

— Quoi?...

— ... Et je vous le ramène avant minuit, achevai-je.

— Mais, diable, dit l'hôtelier, qu'est-ce qui presse? Je suis en train de vendre un quartier de porc. Deux livres et vous me le rapportez? Qu est-ce qui se passe donc?

Je lui expliquai rapidement que je devais partir immédiatement de chez moi et je m'assurai ainsi la location du dogcart. A ce moment, il ne me sembla pas le moins du monde urgent pour l'hôtelier qu'il quittât son hôtel. Je m'arrangeai pour avoir la voiture sur-le-champ, la conduisis à la main le long de la route, puis, la laissant à la garde de ma femme et de la servante, me précipitai dans la maison et empaquetai divers objets de valeur, argenterie et autres. Les hêtres du jardin brûlaient pendant ce temps, et, des palissades du bord de la route, s'élevaient des flammes rouges. Tandis que j'étais ainsi occupé, l'un des hussards à pied arriva. Il courait de maison en maison, avertissant les gens du danger et les invitant à sortir. Il passait justement comme je sortais, traînant mes trésors enveloppés dans une nappe. Je lui criai :

— Quelles nouvelles?

Il se retourna, les yeux effarés, brailla quelque chose comme *sortis du trou dans une chose pareille à un couvercle de plat*, et se dirigea en courant vers la porte de la maison située au sommet

de la montée. Un soudain tourbillon de fumée parcourant la route le cacha pendant un moment. Je courus jusqu'à la porte de mon voisin, frappai par acquit de conscience, car je savais que sa femme et lui étaient partis pour Londres et qu'ils avaient fermé leur maison. J'entrai de nouveau chez moi, car j'avais promis à la servante d'aller chercher sa malle et je la ramenai dehors, la casai auprès d'elle sur l'arrière du dogcart; puis je pris les rênes et sautai sur le siège à côté de ma femme. En un instant nous étions hors de la fumée et du bruit et descendions vivement la pente opposée de la colline de Maybury, vers Old Woking.

Devant nous s'étendait un tranquille paysage ensoleillé, des champs de blé de chaque côté de la route et l'auberge de Maybury avec son enseigne oscillante. J'aperçus la voiture du docteur devant nous. Au pied de la colline, je tournai la tête pour jeter un coup d'œil sur ce que je quittais. D'épais nuages de fumée noire, coupés de longues flammes rouges, s'élevaient dans l'air tranquille et projetaient des ombres obscures sur les cimes vertes des arbres, vers l'Est. La fumée s'étendait déjà fort loin, jusqu'aux bois de sapins de Byfleet vers l'est et jusqu'à Woking à l'ouest. La route était pleine de gens accourant vers nous. Très affaibli maintenant, mais très distinct à travers l'air tranquille et lourd, on entendait le bourdonnement d'un canon qui cessa tout d'un coup et les détonations intermittentes des fusils. Apparemment les Marsiens mettaient le feu à tout ce qui se trouvait à la portée de leur Rayon Ardent.

Je ne suis pas un cocher expert, et il me fallut bien vite donner toute mon attention au cheval. Quand je me tournai une fois encore, la seconde

colline cachait complètement la fumée noire. D'un coup de fouet j'enlevai le cheval, lui lâchant les rênes jusqu'à ce que Woking et Send fussent entre nous et tout ce tumulte. Entre ces deux localités, j'avais rattrapé et dépassé la voiture du docteur.

X

EN PLEINE MÊLÉE

Leatherhead est à environ douze milles de Maybury Hill. L'odeur des foins emplissait l'air ; au long des grasses prairies au delà de Pyrford, et de chaque côté, les haies étaient revêtues de la douceur et de la gaieté de multitudes d'aubépines. La sourde canonnade qui avait éclaté tandis que nous descendions la route de Maybury avait cessé aussi brusquement qu'elle avait commencé, laissant le crépuscule paisible et calme. Nous arrivâmes sans mésaventure à Leatherhead vers neuf heures, et le cheval eut une heure de repos, tandis que je soupais avec mes cousins et recommandais ma femme à leurs soins.

Ma femme était restée silencieuse pendant tout le voyage et paraissait oppressée de mauvais pressentiments. Je m'efforçai de la rassurer, insistant sur ce fait que les Marsiens étaient retenus dans leur trou par leur excessive pesanteur, qu'ils ne pourraient, à tout prendre, que se glisser à quelques pas à l'entour de leur cylindre ; mais elle ne répondit que par monosyllabes. Si ce n'avait été de ma promesse à l hôtelier, elle m'aurait, je crois, supplié de demeurer à Leatherhead cette nuit-là. Que ne l'ai-je donc fait ! Son visage, je me souviens, était affreusement pâle quand nous nous séparâmes.

Pour ma part, j'avais été toute la journée fiévreusement excité. Quelque chose d'assez semblable à la fièvre guerrière, qui, à l'occasion, s'empare de toute une communauté civilisée, me courait dans le sang, et au fond je n'étais pas plus que cela fâché d'avoir à retourner ce soir-là à Maybury. Je craignais même que cette fusillade que j'avais entendue n'ait été le dernier signe de l'extermination des Marsiens. Je ne peux mieux exprimer mon état d'esprit qu'en disant que j'éprouvais l'irrésistible envie d'assister à la curée.

Il était presque onze heures quand je me mis en route. La nuit était exceptionnellement obscure; sortant de l'antichambre éclairée, elle me parut même absolument noire, et il faisait aussi chaud et aussi lourd que dans la journée. Au dessus de ma tête, les nuages passaient rapides, encore qu'aucune brise n'agitât les arbustes d'alentour. Le domestique alluma les deux lanternes. Heureusement la route m'était très familière. Ma femme resta debout dans la clarté du seuil et me suivit du regard jusqu'à ce que je fusse installé dans le dogcart. Tout à coup elle rentra, laissant là mes cousins qui me souhaitaient bonne chance.

Je me sentis d'abord quelque peu déprimé à la contagion des craintes de ma femme, mais très vite mes pensées revinrent aux Marsiens. A ce moment, j'étais absolument ignorant du résultat de la lutte de la soirée. Je ne savais même rien des circonstances qui avaient précipité le conflit. Comme je traversais Ockham — car au lieu de revenir par Send et Old Woking, j'avais pris cette autre route — je vis au bord de l'horizon, à l'ouest, des reflets d'un rouge-sang, qui, à mesure que j'approchais, montèrent lentement dans le ciel. Les nuages d'un orage

menaçant qui s'amoncelaient se mêlaient là aux masses de fumée noire et rougeâtre.

La grand'rue de Ripley était déserte, et à part une ou deux fenêtres éclairées, le village n'indiquait aucun autre signe de vie; mais je faillis causer un accident au coin de la route de Pyrford où un groupe de gens se trouvait, me tournant le dos. Ils ne m'adressèrent pas la parole quand je passai, et je ne pus par conséquent savoir s'ils connaissaient les événements qui se produisaient au delà de la colline, si les maisons devant lesquelles je passais étaient désertées et vides, si des gens y dormaient tranquillement ou si, harassés, ils épiaient les terreurs de la nuit.

De Ripley jusqu'à Pyrford, il me fallait traverser un vallon du fond duquel je ne pouvais apercevoir les reflets de l'incendie. Comme j'arrivais au haut de la côte, après l'église de Pyrford, les lueurs réapparurent, et les arbres furent agités des premiers frémissements de l'orage. J'entendis alors minuit sonner derrière moi au clocher de Pyrford; puis la silhouette des coteaux de Maybury, avec leurs cimes de toits et d'arbres, se détacha noire et nette contre le ciel rouge.

Au même moment, une sinistre lueur verdâtre éclaira la route devant moi, laissant voir dans la distance les bois d'Addlestone. Le cheval donna une secousse aux rênes. Je vis les nuages rapides percés, pour ainsi dire, par un ruban de flamme verte qui illumina soudain leur confusion et vint tomber au milieu des champs, à ma gauche. C'était le troisième projectile.

Immédiatement après sa chute, et d'un violet aveuglant, par contraste, le premier éclair de l'orage menaçant dansa dans le ciel et le tonnerre résonna

longuement au-dessus de ma tête. Le cheval prit le mors aux dents et s'emballa.

Une pente modérée descend jusqu'au pied de Maybury Hill et nous la descendîmes à une vitesse vertigineuse. Une fois que les éclairs eurent commencé, ils se succédèrent avec une rapidité inimaginable ; les coups de tonnerre, se suivant sans interruption avec d'effrayants craquements, semblaient bien plutôt produits par une gigantesque machine électrique que par un orage ordinaire. Ses rapides scintillements étaient aveuglants et des rafales de fine grêle me fouettaient le visage.

D'abord, je ne regardai guère que la route devant moi ; puis, tout à coup, mon attention fut arrêtée par quelque chose qui descendait rapidement la pente opposée de Maybury Hill ; je crus voir le toit humide d'une maison ; mais un éclair me permit de constater que la chose était douée d'un vif mouvement rotatif. Ce devait être une illusion d'optique — tour à tour d'effarantes ténèbres et d'éblouissantes clartés troublaient la vue. Puis la masse rougeâtre de l'Orphelinat, presque au sommet de la colline, les cimes vertes des pins et ce problématique objet apparurent clairs, nets et brillants.

Quel spectacle ! Comment le décrire ? Un monstrueux tripode, plus haut que plusieurs maisons, enjambait les jeunes sapins et les écrasait dans sa course ; un engin mobile, de métal étincelant, s'avançait à travers les bruyères ; des câbles d'acier, articulés, pendaient aux côtés et l'assourdissant tumulte de sa marche se mêlait au vacarme du tonnerre. Un éclair le dessina vivement, en équilibre sur un de ses appendices, les deux autres en l'air, disparaissant et réapparaissant presque instan-

tanément, semblait-il, avec l'éclair suivant, cent mètres plus près. Figurez vous un tabouret à trois pieds tournant sur lui-même et d'un pied sur l'autre pour avancer par bonds violents ! Ce fut l'impression que j'en eus à la lueur des éclairs incessants. Mais au lieu d'un simple tabouret, imaginez un grand corps mécanique supporté par trois pieds.

Soudain, les sapins du petit bois qui se trouvait juste devant moi s'écartèrent, comme de fragiles roseaux sont séparés par un homme se frayant un chemin. Ils furent arrachés net et jetés à terre et un deuxième immense tripode apparut, se précipitant, semblait-il, à toute vitesse vers moi, et le cheval galopait droit à sa rencontre. A la vue de ce second monstre, je perdis complètement la tête. Sans prendre le temps de mieux regarder, je tirai violemment sur la bouche du cheval pour le faire tourner à droite, et au même instant le dogcart versa par-dessus la bête, les brancards se brisèrent avec bruit; je fus lancé de côté et tombai lourdement dans un large fossé plein d'eau.

Je m'en tirai bien vite, et me blottis, les pieds trempant encore dans l'eau, sous un bouquet d'ajoncs. Le cheval était immobile — le cou rompu, la pauvre bête, — et à chaque nouvel éclair je voyais la masse noire du dogcart renversé et la silhouette des roues tournant encore lentement. Presque aussitôt, le colossal mécanisme passa à grandes enjambées près de moi, montant la colline vers Pyrford.

Vue de près, la chose était incomparablement étrange, car ce n'était pas simplement une machine insensée passant droit son chemin. C'était une machine cependant, avec une allure mécanique et un fracas métallique; avec de longs tentacules flexibles

et luisants — l'un d'entre eux tenait un jeune sapin — se balançant bruyamment autour de ce corps étrange. Elle choisissait ses pas en avançant et l'espèce de chapeau d'airain qui la surmontait se mouvait en tous sens avec l'inévitable suggestion d'une tête regardant tout autour d'elle. Derrière la masse principale se trouvait une énorme chose de métal blanchâtre, semblable à un gigantesque panier de pêcheur, et je vis des bouffées de fumée s'échapper des interstices de ses membres quand le monstre passa près de moi. En quelques pas, il était déjà loin.

C'est tout ce que j'en vis alors, très vaguement, dans l'éblouissement des éclairs, pendant les intervalles consécutifs de lumière intense et d'épaisses ténèbres.

Quand il passa près de moi, le monstre poussa une sorte de hurlement violent et assourdissant qui s'entendit par-dessus le tonnerre : Alouh ! Alouh ! — au même instant, il rejoignait déjà son compagnon, à un demi-mille de là, et ils se penchaient maintenant au-dessus de quelque chose dans un champ. Je ne doute pas que l'objet de leur attention n'ait été le troisième des dix cylindres qu'ils nous avaient envoyés de leur planète.

Pendant quelques minutes, je restai là dans les ténèbres et sous la pluie, épiant, aux lueurs intermittentes des éclairs, ces monstrueux êtres de métal, se mouvant dans la distance, par-dessus les haies. Une fine grêle commença de tomber, et, suivant qu'elle était plus ou moins épaisse, leurs formes s'embrumaient ou redevenaient claires. De temps en temps les éclairs cessaient et l'obscurité les engloutissait.

Je fus bientôt trempé par la grêle qui fondait et par l'eau bourbeuse. Il se passa quelque temps avant

que ma stupéfaction me permît de me relever contre le talus dans une position plus sèche, et de songer au péril imminent.

Non loin de moi, dans un petit champ de pommes de terre, se trouvait une cabane en bois; je parvins à me relever, puis, courbé et profitant du moindre abri, je l'atteignis en hâte. Je frappai à la porte mais personne — s'il était quelqu'un à l'intérieur — ne m'entendit, et au bout d'un instant j'y renonçai; en suivant un fossé je parvins, à demi rampant et sans être aperçu des monstrueuses machines, jusqu'au bois de sapins.

A l'abri, maintenant, je continuai ma route, trempé et grelottant, jusqu'à ma maison. J'avançais entre les troncs, tâchant de retrouver le sentier. Il faisait très sombre dans le bois, car les éclairs devenaient de moins en moins fréquents et la grêle, qui pleuvait à torrents, tombait en colonnes épaisses à travers les interstices des branchages.

Si je m'étais pleinement rendu compte de la signification de toutes les choses que j'avais vues, j'aurais dû immédiatement essayer de retrouver mon chemin par Byfleet vers Chobham et aller ainsi rejoindre ma femme à Leatherhead. Mais, cette nuit-là, l'étrangeté des choses qui survenaient et mon misérable état physique m'ahurissaient, car j'étais meurtri, accablé, trempé jusqu'aux os, assourdi et aveuglé par l'orage.

J'avais la vague idée de rentrer chez moi et ce fut un mobile suffisant pour me déterminer. Je trébuchai au milieu des arbres, tombai dans un fossé, me cognai le genou contre un pieu, et finalement barbotai dans le chemin qui descend de College Arms. Je dis : barbotai, car des flots d'eau coulaient, entraînant le sable en un torrent boueux. Là, dans

les ténèbres, un homme vint se heurter contre moi et m'envoya chanceler en arrière.

Il poussa un cri de terreur, fit un bond de côté, et prit sa course à toutes jambes avant que j'eusse pu me reconnaître et lui adresser la parole. Si grande était la violence de l'orage à cet endroit que j'avais une peine infinie à remonter la colline. Je m'abritai enfin contre la palissade à gauche et, m'y cramponnant, je pus avancer plus rapidement.

Vers le haut, je trébuchai sur quelque chose de mou, et à la lueur d'un éclair je vis à mes pieds un tas de gros drap noir et une paire de bottes. Avant que j'eusse pu distinguer plus clairement dans quelle position l'homme se trouvait, l'obscurité était revenue. Je demeurai immobile, attendant le prochain éclair. Quand il vint, je vis que c'était un homme assez corpulent, simplement mais proprement mis. La tête était ramenée sous le corps, et il gisait là, tout contre la palissade, comme s'il avait été violemment projeté contre elle.

Surmontant la répugnance naturelle à quelqu'un qui jamais auparavant n'avait touché un cadavre, je me penchai et le tournai afin d'écouter si son cœur battait. Il était bien mort. Apparemment, les vertèbres du cou étaient rompues. Un troisième éclair survint et je pus distinguer ses traits. Je sursautai. C'était l'hôtelier du Chien-Tigré auquel j'avais enlevé son moyen de fuir.

Je l'enjambai doucement et continuai mon chemin. Je pris par le poste de police et College Arms, pour gagner ma maison. Rien ne brûlait au flanc de la colline, quoiqu'il montât encore de la lande, avec des reflets rouges, de tumultueuses volutes de fumée, incessamment rabattues par la grêle abondante.

Aussi loin que la lueur des éclairs me permettait de voir, les maisons autour de moi étaient intactes. Près de College Arms, quelque chose de noir s'en tassait au milieu du chemin.

Au bas de la route, vers le pont de Maybury, il y avait des voix et des bruits de pas, mais je n'eus pas le courage d'appeler ni d'aller les rejoindre. J'entrai avec mon passe-partout, fermai la porte à double tour et au verrou derrière moi, chancelai au pied de l'escalier et m'assis sur les marches. Mon imagination était hantée par ces montres de métal à l'allure si terriblement rapide et par le souvenir du cadavre écrasé contre la palissade.

Je me blottis au pied de l'escalier, le dos contre le mur et frissonnant violemment.

XI

A LA FENÊTRE

J'ai déjà dit que mes plus violentes émotions ont le don de s'épuiser d'elles-mêmes. Au bout d'un moment, je m'aperçus que j'étais glacé et trempé, et que de petites flaques d'eau se formaient autour de moi, sur le tapis de l'escalier. Je me levai presque machinalement, entrai dans la salle à manger et bus un peu de whisky ; puis j'eus l'idée de changer de vêtements.

Quand ce fut fait, je montai jusqu'à mon cabinet de travail, mais je ne saurais dire pour quelle raison. La fenêtre donne, par-dessus les arbres et le chemin de fer, vers la lande d'Horsell. Dans la hâte de notre départ, elle avait été laissée ouverte. Le palier était sombre, et, contrastant avec le tableau qu'encadrait la fenêtre, le reste de la pièce était

impénétrablement obscur. Je m'arrêtai court sur le pas de la porte.

L'orage avait passé. Les tours du Collège Oriental, et les sapins d'alentour n'existaient plus et tout au loin, éclairée par de vifs reflets rouges, la lande, du côté des carrières de sable, était visible. Contre ces reflets, d'énormes formes noires, étranges et grotesques, s'agitaient activement de ci et de là.

Il semblait vraiment que, dans cette direction, la contrée entière fût en flammes : j'avais sous les yeux un vaste flanc de colline, parsemé de langues de feu agitées et tordues par les rafales de la tempête qui s'apaisait et projetant de rouges réflexions sur la course fantastique des nuages. De temps à autre, une masse de fumée, venant de quelque incendie plus proche, passait devant la fenêtre et cachait les formes des Marsiens. Je ne pouvais voir ce qu'ils faisaient, ni leur forme distincte, non plus que reconnaître les objets noirs qui les occupaient si activement. Je ne pouvais voir non plus où se trouvait l'incendie dont les réflexions dansaient sur le mur et le plafond de mon cabinet. Une âcre odeur résineuse emplissait l'air.

Je fermai la porte sans bruit et me glissai jusqu'à la fenêtre. A mesure que j'avançais, la vue s'élargissait jusqu'à atteindre, d'un côté, les maisons situées près de la gare de Woking, et, de l'autre, les bois de sapins consumés et carbonisés près de Byfleet. Il y avait des flammes au bas de la colline, sur la voie du chemin de fer, près du pont, et plusieurs des maisons qui bordaient la route de Maybury, et les chemins menant à la gare n'étaient plus que des ruines ardentes. Les flammes de la voie m'intriguèrent d'abord. Il y avait un amoncellement noir et de vives lueurs, avec, sur la droite, une rangée de

formes oblongues. Je m'aperçus alors que c'étaient les débris d'un train, l'avant brisé et en flammes, les wagons d'arrière encore sur les rails.

Entre ces trois principaux centres de lumière, les maisons, le train, et la contrée incendiée vers Chobham, s'étendaient des espaces irréguliers de campagne sombre interrompus ici et là par des intervalles de champs fumant et brûlant faiblement; c'était un fort étrange spectacle, cette étendue noire, coupée de flammes, qui rappelait plus qu'autre chose les fourneaux des verreries dans la nuit. D'abord je ne pus distinguer la moindre personne vivante, bien que je fusse très attentionné à en découvrir. Plus tard j'aperçus contre la clarté de la gare de Woking un certain nombre de formes noires traverser en hâte la ligne les unes derrière les autres.

Ce chaos ardent, c'était le petit monde dans lequel j'avais vécu en sécurité pendant des années! Ce qui s'était produit pendant ces sept dernières heures, je ne le savais pas encore et j'ignorais, bien qu'un peu de réflexion m'eût permis de le deviner, quelle relation existait entre ces colosses mécaniques et les êtres indolents et massifs que j'avais vu le cylindre vomir. Avec un bizarre sentiment d'intérêt impersonnel, je tournai mon fauteuil vers la fenêtre et contemplai la contrée obscure et particulièrement les trois gigantesques choses noires qui allaient et venaient, à la clarté des flammes, autour des carrières.

Elles semblaient extraordinairement affairées. Je commençai à me demander ce qu'elles pouvaient bien être. Etaient-ce des mécanismes intelligents? Une pareille chose, je le savais, était impossible. Ou bien un Marsien était-il installé à l'intérieur de chacun, le gouvernant, le dirigeant, s'en servant

à la façon dont un cerveau d'homme gouverne et dirige son corps? Je me mis à comparer ces choses à des machines humaines, à me demander, pour la première fois de ma vie, quelle idée pouvait se faire d'une machine à vapeur ou d'un cuirassé, un animal inférieur intelligent.

L'orage avait débarrassé le ciel, et par-dessus la fumée de la campagne incendiée, Mars, comme un petit point, brillait d'une lueur affaiblie en descendant vers l'ouest. Tout à coup un soldat entra dans le jardin. J'entendis un léger bruit contre la palissade et, sortant de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongé, je regardai et je l'aperçus vaguement, escaladant la clôture. A la vue d'un être humain, ma torpeur disparut et je me penchai vivement à la fenêtre.

— Psstt, fis-je aussi doucement que je pus.

Il s'arrêta, surpris, à cheval sur la palissade. Puis il descendit et traversa la pelouse jusqu'au coin de la maison; il courbait l'échine et marchait avec précaution.

— Qui est là? demanda-t-il, à voix basse aussi, debout sous la fenêtre et regardant en l'air.

— Où allez-vous? questionnai-je.

— Du diable si je le sais!

— Vous cherchez à vous cacher?

— Justement!

— Entrez dans la maison, dis-je.

Je descendis, débouclai la porte, le fis entrer, la bouclai de nouveau. Je ne pouvais voir sa figure. Il était nu-tête et sa tunique était déboutonnée.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'exclamait-il, comme je lui montrais le chemin.

— Qu'est-il arrivé? lui demandai-je.

— Tout et le reste!

Dans l'obscurité, je le vis qui faisait un geste de désespoir.

— Ils nous ont balayés d'un seul coup — tout simplement balayés. — Et il répéta ces mots à plusieurs reprises.

Il me suivit, presque machinalement, dans la salle à manger.

— Prenez ceci, dis-je en lui versant une forte dose de whisky.

Il la but. Puis brusquement il s'assit devant la table, prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant, secoué d'un véritable accès de chagrin, tandis que je restais devant lui, intéressé, avec un singulier oubli de mon propre récent désespoir.

Il fut longtemps à retrouver un calme suffisant pour pouvoir répondre à mes questions, et il ne le fit alors que d'une façon confuse et fragmentaire. Il conduisait une pièce d'artillerie qui n'avait pris part au combat qu'à sept heures. A ce moment, la canonnade battait son plein sur la lande et l'on disait que les Marsiens se dirigeaient lentement, à l'abri d'un bouclier de métal, vers leur second cylindre.

Un peu plus tard, ce bouclier se dressa sur trois pieds et devint la première des machines que j'avais vues. La pièce qu'il conduisait avait été mise en batterie près de Horsell, afin de commander les carrières, et son arrivée avait précipité l'engagement. Comme les canonniers d'avant-train gagnaient l'arrière, son cheval mit le pied dans un terrier et s'abattit, lançant son cavalier dans une dépression de terrain. Au même moment, le canon faisait explosion, le caisson sautait, tout était en flammes autour de lui et il se trouva renversé sous un tas de cadavres carbonisés et de chevaux morts.

— Je ne bougeai pas, dit-il, ne comprenant rien à ce qui se passait,et avec un poitrail de cheval qui m'écrasait. Nous avions été balayés d'un seul coup. Et l'odeur—bon Dieu! comme de la viande brûlée. En tombant de cheval, je m'étais meurtri les reins et il me fallut rester là jusqu'à ce que ce fût passé. Une minute auparavant, on aurait cru être à la revue, — puis patatras, bing, pan! — Balayés d'un seul coup! répéta-t-il.

Il était demeuré fort longtemps sous le cheval mort, essayant de jeter des regards furtifs sur la lande. Les hussards avaient tenté, en s'éparpillant, une charge contre le cylindre, mais ils avaient été simplement supprimés en un instant. C'est alors que le monstre s'était dressé sur ses pieds et s'était mis à aller et venir tranquillement à travers la lande, parmi les rares fugitifs, avec son espèce de tête se tournant de côté et d'autre exactement comme une tête d'homme capuchonnée. Une sorte de bras portait une boîte métallique compliquée, autour de laquelle des flammes vertes scintillaient, et, hors d'une espèce d'entonnoir qui s'y trouvait adapté, jaillissait le Rayon Ardent.

En quelques minutes il n'y eut plus, autant que le soldat put s'en rendre compte, un seul être vivant sur la lande, et tout buisson et tout arbre qui n'était pas encore consumé brûlait. Les hussards étaient sur la route au delà de la courbure du terrain, et il ne put voir ce qui leur arrivait. Il entendit les Maxims craquer pendant un moment, puis ils se turent.Le géant épargna jusqu'à la fin la gare de Woking et son groupe de maisons,puis le Rayon Ardent y fut braqué et tout fut en un instant changé en un monceau de ruines enflammées. Enfin, le monstre éteignit le Rayon et, tournant le dos à

l'artilleur, de son allure déhanchée il se dirigea vers le bois de sapins consumés qui abritait le second cylindre. Comme il s'éloignait, un second Titan étincelant surgit tout agencé hors du trou.

Le second monstre suivit le premier; alors l'artilleur parvint à se dégager et se traîna avec précaution à travers les cendres brûlantes des bruyères vers Horsell. Il réussit à parvenir vivant jusqu'au fossé qui bordait la route, et put s'échapper ainsi jusqu'à Woking. — Ici son récit devint à chaque instant coupé d'exclamations. — L'endroit était inabordable. Fort peu de gens, semblé-t-il, y étaient demeurés vivants, affolés pour la plupart et couverts de brûlures. L'incendie l'obligea à faire un détour et il se cacha parmi les décombres d'un mur calciné au moment où l'un des géants Marsiens revenait sur ses pas. Il le vit poursuivre un homme, l'enlever dans un de ses tentacules d'acier, et lui briser la tête contre le tronc d'un sapin. Enfin, à la tombée de la nuit, l'artilleur risqua une course folle et arriva jusque sur les quais de la gare. Depuis ce moment, il avait avancé furtivement le long de la voie dans la direction de Maybury, dans l'espoir d'échapper au danger en se rapprochant de Londres. Beaucoup de gens étaient blottis dans des fossés et dans des caves, et le plus grand nombre des survivants s'étaient enfuis vers le village de Woking et vers Send. La soif le dévorait : enfin, près du pont du chemin de fer, il trouva une des grosses conduites crevée d'où l'eau jaillissait en bouillonnant sur la route, comme une source.

Tel est le récit que j'obtins de lui, fragment par fragment. Peu à peu, il s'était calmé en me racontant ces choses et en essayant de me dépeindre exactement les spectacles auxquels il avait assisté. Il n'avait

rien mangé depuis midi, m'avait-il dit au début de son récit, et je trouvai à l'office un peu de pain et de mouton que j'apportai dans la salle à manger. Nous n'allumâmes pas de lampe, de crainte d'attirer les Marsiens, et à chaque instant nos mains s'égaraient à la recherche du pain et de la viande. A mesure qu'il parlait, les objets autour de nous se dessinèrent obscurément dans les ténèbres, et les arbustes écrasés et les rosiers brisés de l'autre côté de la fenêtre devinrent distincts. Il semblait qu'une troupe d'hommes ou d'animaux avait passé dans le jardin en saccageant tout. Je commençai à apercevoir sa figure, noircie et hagarde, comme aussi devait l'être la mienne.

Quand nous eûmes fini de manger, nous montâmes doucement jusqu'à mon cabinet, et de nouveau j'observai ce qui se passait, par la fenêtre ouverte. En une seule soirée, la vallée avait été transformée en vallée de ruines. Les incendies avaient maintenant diminué; des traînées de fumée remplaçaient les flammes, mais les ruines innombrables des maisons démolies et délabrées, des arbres abattus et consumés, que la nuit avait cachées, se détachaient maintenant dénudées et terribles dans l'impitoyable lumière de l'aurore. Pourtant, de place en place, quelque objet avait eu la chance d'échapper — ici, un signal blanc sur la voie du chemin de fer, là, le bout d'une serre claire et fraîche au milieu des décombres. Jamais encore, dans l'histoire des guerres, la destruction n'avait été aussi insensée et aussi universelle. Scintillants aux lueurs croissantes de l'orient, trois des géants métalliques se tenaient autour du trou, leur tête tournant incessamment, comme s'ils surveillaient la désolation qu'ils avaient causée.

Il me sembla que le trou avait été agrandi et de temps en temps des bouffées de vapeur d'un vert vif en sortaient, montaient vers les clartés de l'aube — montaient, tourbillonnaient, s'étalaient et disparaissaient.

Au delà, vers Chobham, se dressaient des colonnes de flamme. Aux premières lueurs du jour, elles se changèrent en colonnes de fumée rougeâtre.

XII

CE QUE JE VIS DE LA DESTRUCTION DE WEYBRIDGE ET DE SHEPPERTON

Quand l'aube fut trop claire, nous nous retirâmes de la fenêtre d'où nous avions observé les Marsiens, et nous descendîmes doucement au rez-de-chaussée.

L'artilleur convint avec moi que la maison n'était pas un endroit où demeurer. Il se proposait, dit-il, de se mettre en route vers Londres et de rejoindre sa batterie. Mon plan était de retourner sans délai à Leatherhead, et la puissance des Marsiens m'avait si grandement impressionné que j'étais décidé à emmener ma femme à Newhaven et de là j'espérais quitter immédiatement le pays avec elle. Car je me rendais déjà clairement compte que les environs de Londres allaient être inévitablement la scène d'une lutte désastreuse, avant que de pareilles créatures pussent être détruites.

Entre nous et Leatherhead, cependant, il y avait le troisième cylindre avec ses gardiens gigantesques. Si j'avais été seul, je crois que j'aurais tenté la chance de passer quand même. Mais l'artilleur m'en dissuada.

— Il n'y a pas de raison, dit-il, quand on a une femme supportable, pour la rendre veuve.

Enfin je consentis à aller avec lui, en nous abritant dans les bois, et de remonter vers le nord jusqu'à Street Cobham avant de nous séparer. De là, je devais faire un grand détour par Epsom pour rejoindre Leatherhead.

Je me serais mis en route sur-le-champ, mais mon compagnon avait plus d'expérience. Il me fit chercher dans toute la maison pour trouver un flacon qu'il emplit de whisky, et nous garnîmes toutes nos poches de paquets de biscuits et de tranches de viande. Ensuite, nous nous glissâmes hors de la maison, et courûmes de toutes nos forces jusqu'au bas de la route raboteuse par où j'étais venu la nuit précédente. Les maisons paraissaient désertes. Sur la route, nous rencontrâmes un groupe de trois cadavres carbonisés, tombés les uns sur les autres quand le Rayon Ardent les atteignit ; ici et là, des objets que les gens avaient laissé tomber — une pendule, une pantoufle, une cuiller d'argent et de pauvres choses précieuses de ce genre. Au coin de la rue, près de la porte, une petite voiture chargée de malles et de meubles, et non attelée, était renversée sur ses roues brisées. Une cassette, dont on avait fait sauter le couvercle, était jetée sous les débris.

A part la loge de l'orphelinat qui brûlait encore, aucune des maisons n'avait souffert beaucoup de ce côté-ci. Le Rayon Ardent n'avait fait que raser les cheminées en passant. Cependant, hormis nous deux, il ne semblait pas y avoir une seule personne vivante dans Maybury. La majorité des habitants s'était enfuie, par la route d'Old Woking, je suppose, — la même route que j'avais suivie pour aller à Leatherhead — ou bien ils s'étaient cachés.

Nous descendîmes le chemin, passant de nou-

veau près du cadavre de l'homme en noir, trempé par la grêle de la nuit précédente, et nous entrâmes dans les bois, au pied de la colline. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au chemin de fer sans rencontrer âme qui vive. Les bois, de l'autre côté de la ligne, n'étaient plus que des débris consumés et noircis. Pour la plupart, les arbres étaient tombés, mais un certain nombre étaient encore debout, troncs gris et désolés, avec un feuillage d'un brun sombre au lieu de leur verdure de la veille.

Du côté que nous suivions, le feu n'avait rien fait de plus qu'écorcher les arbres les plus proches, sans réussir à prendre de pires proportions. A un endroit, les bûcherons avaient laissé leur travail interrompu. Des arbres, abattus et fraîchement émondés, étaient entassés dans une clairière, avec, auprès d'une scie à vapeur, des tas de sciure. Tout près de là était une hutte de terre et de branchages, désertée. Il n'y avait, à cette heure, le moindre souffle de vent, et toutes choses étaient étrangement tranquilles. Même les oiseaux se taisaient et dans notre marche précipitée, l'artilleur et moi parlions à voix basse en jetant de temps en temps un regard furtif par-dessus notre épaule. Une fois ou deux nous nous arrêtâmes pour écouter.

Au bout d'un certain temps, nous eûmes rejoint la route; à ce moment nous entendîmes un bruit de sabots de chevaux et nous aperçûmes, à travers les troncs d'arbres, trois cavaliers avançant lentement vers Woking. Nous les hélâmes et ils firent halte, tandis que nous accourions en toute hâte vers eux. C'était un lieutenant et deux cavaliers du 8e hussards, avec un instrument semblable à un théodolite, que l'artilleur me dit être un héliographe.

— Vous êtes les premiers que j'aie rencontrés

ce matin venant de cette direction, me dit le lieutenant. Que se prépare-t-il par là?

Sa voix et son regard semblaient anxieux de savoir. Les hommes derrière lui nous dévisageaient curieusement. L'artilleur sauta du talus sur la route, rectifia la position et salua.

— Ma pièce a été détruite hier soir, mon lieutenant. Je me suis caché. Je tâche maintenant de rejoindre ma batterie. Vous apercevrez les Marsiens, je pense, à un demi-mille d'ici en suivant cette route.

— Comment diable sont-ils? demanda le lieutenant.

— Des géants en armure, mon lieutenant. Trente mètres de haut; trois jambes et un corps comme de l'aluminium, avec une grosse tête effrayante dans une espèce de capuchon.

— Allons donc! dit le lieutenant, quelles sottises!

— Vous verrez vous-même, mon lieutenant. Ils portent une sorte de boîte qui envoie du feu et qui vous tue d'un seul coup.

— Que voulez-vous dire?... Un canon?

— Non, mon lieutenant — et l'artilleur entama une copieuse description du Rayon Ardent. Au milieu de son récit, le lieutenant l'interrompit, et se tourna vers moi. J'étais resté sur le talus qui bordait la route.

— Vous avez vu cela? demanda le lieutenant.

— C'est parfaitement exact, répondis-je.

— C'est bien, fit le lieutenant. Mon devoir est d'aller m'en assurer. Ecoutez, dit-il à l'artilleur, nous sommes détachés ici pour avertir les gens de quitter leurs maisons. Vous ferez bien d'aller raconter la chose vous-même au général de brigade

et lui dire tout ce que vous savez. Il est à Weybridge. Vous savez le chemin ?

— Je le connais, répondis-je.

Et il tourna son cheval du côté d'où nous venions.

— Vous dites à un demi-mille? demanda-t-il.

— Au plus, répondis-je, et j'indiquai les cimes des arbres vers le sud.

Il me remercia et se mit en route. Nous ne le revîmes plus.

Plus loin, nous vîmes un groupe de trois femmes et de deux enfants, occupés à déménager une maison de laboureur. Ils s'étaient munis d'une charrette à bras qu'ils surchargeaient de ballots malpropres et d'un mobilier misérable. Ils étaient bien trop affairés pour nous adresser la parole, et nous passâmes.

Près de la gare de Byfleet, en sortant du bois, nous trouvâmes la contrée calme et paisible sous le soleil matinal. Nous étions bien au delà de la portée du Rayon Ardent et, n'eût été le silence désert de quelques-unes des maisons, le mouvement et l'agitation de départs précipités dans d'autres, et la troupe de soldats campée sur le pont du chemin de fer et regardant au long de la ligne vers Woking, ce dimanche eût semblé pareil à tous les autres dimanches.

Plusieurs chariots et voitures de ferme s'avançaient, avec d'incessants craquements, sur la route d'Addlestone, et tout à coup par la barrière d'un champ, nous aperçûmes, au milieu d'une prairie plate, six canons énormes, strictement disposés à intervalles égaux et pointés sur Woking. Les caissons étaient à la distance réglementaire et les canonniers à leur poste auprès des canons. On eût dit qu'ils étaient prêts pour une inspection.

— Voilà qui est parfait, dis-je. Ils seront bien reçus par ici, en tous cas.

L'artilleur s'arrêta, hésitant, devant la barrière.

— Non, je continue, fit-il.

Plus loin, vers Weybridge, juste à l'entrée du pont, il y avait un certain nombre de soldats en petite tenue élevant une longue barricade devant d'autres canons.

— Ce sont des arcs et des flèches contre le tonnerre, dit l'artilleur. Ils n'ont pas encore vu ce diable de rayon de feu.

Les officiers que leur service ne retenait pas s'etaient groupés et examinaient l'horizon pardessus les sommets des arbres vers le sud-ouest, et les hommes s'arrêtaient de temps à autre pour regarder dans la même direction.

Byfleet était rempli de tumulte. Des gens faisaient des paquets et une vingtaine de hussards, quelques-uns à pied, les autres à cheval, les obligeaient à se hâter. Trois ou quatre camions administratifs, un vieil omnibus et beaucoup d'autres véhicules étaient alignés dans la rue du village et on les chargeait de tout ce qui semblait utile ou précieux. Il y avait aussi des gens en grand nombre qui avaient été assez respectueux des coutumes pour revêtir leurs habits du dimanche. Les soldats avaient toutes les peines du monde à leur faire comprendre la gravité de la situation. Nous vîmes un vieux bonhomme ridé, avec une immense malle et plus d'une vingtaine de pots contenant des orchidées, faire de violents reproches au caporal qui ne voulait pas s'en charger. Je m'arrêtai et le saisis par le bras.

— Savez-vous ce qui vient là-bas? lui dis-je en montrant les bois de sapin qui cachaient la vue des Marsiens.

— Eh? fit-il en se retournant. Il ne veut pas comprendre que mes plantes ont une grande valeur.

— La Mort! criai-je. La Mort qui vient! La Mort.

Le laissant digérer cela, s'il le pouvait, je m'élançai à la suite de l'artilleur. Au coin, je me retournai. Le caporal avait planté là le pauvre homme qui restait debout auprès de sa malle, sur le couvercle de laquelle il avait posé ses pots, regardant d'un air hébété du côté des arbres.

Personne à Weybridge ne put nous dire où se trouvait le quartier général : je n'avais encore jamais vu une pareille confusion : des chariots, des voitures partout, formant le plus étonnant mélange des moyens de transport et de chevaux. Les gens honorables de l'endroit, en costume de sports, leurs épouses élégamment mises, se hâtaient de faire leurs paquets, énergiquement aidés par tous les fainéants des environs, tandis que les enfants s'agitaient absolument ravis, pour la plupart, de cette diversion inattendue à leurs ordinaires distractions dominicales. Au milieu de tout cela, le digne prêtre de la paroisse célébrait fort courageusement un service matinal et le vacarme de sa cloche s'efforçait de surmonter le tapage et le tumulte qui remplissaient le village.

L'artilleur et moi, assis sur les marches de la fontaine, nous fîmes un repas suffisamment réconfortant avec les provisions que nous avions emportées dans nos poches. Des patrouilles de soldats, non plus de hussards ici, mais de grenadiers blancs, invitaient les gens à partir au plus vite ou à se réfugier dans leurs caves sitôt que la canonnade commencerait. En passant sur le pont du chemin de fer, nous vîmes qu'une foule qui augmentait à chaque

instant s'était rassemblée dans la gare et les environs et que les quais fourmillants étaient encombrés de malles et de ballots innombrables. On avait, je crois, arrêté le mouvement des trains afin de procéder au transport des troupes et des canons, et j'ai su depuis qu'une lutte sauvage avait eu lieu quand il s'était agi de trouver place dans les trains spéciaux organisés plus tard.

Nous restâmes à Weybridge jusqu'à midi, et à cette heure nous nous trouvâmes à l'endroit où, près de l'écluse de Shepperton, la Wey se jette dans la Tamise. Nous employâmes une partie de notre temps en aidant deux vieilles femmes à charger une petite voiture. La Wey a trois bras à son embouchure et il y a là un grand nombre de loueurs de bateaux, et de plus un bac qui traverse la rivière. Du côté de Shepperton se trouvait une auberge avec, sur le devant, une pelouse; et, au delà, la tour de l'église — on l'a depuis remplacée par un clocher — s'élevait par-dessus les arbres.

Là se pressait, surexcitée et bruyante, une foule de fugitifs. Jusqu'ici la fuite n'était pas encore devenue une panique, mais il y avait déjà beaucoup plus de monde que les bateaux ne parviendraient à en traverser. Des gens arrivaient chancelant sous de lourds fardeaux. Deux personnes même, le mari et la femme, s'avançaient avec une petite porte de cabane sur laquelle ils avaient entassé tout ce qu'ils avaient pu trouver d'objets domestiques. Un homme nous confia qu'il allait essayer de se sauver en prenant le train à la station de Shepperton.

On n'entendait partout que des cris, et quelques farceurs même plaisantaient. L'idée que semblaient avoir les habitants de l'endroit, c'était que les

Marsiens ne pouvaient être que de formidables êtres humains qui attaqueraient et saccageraient le bourg, pour être immanquablement détruits à la fin. De temps à autre, des gens regardaient avec une certaine impatience par delà la Wey, vers les prairies de Chertsey, mais tout, de ce côté, était tranquille.

Sur l'autre rive de la Tamise, excepté à l'endroit où les bateaux abordaient, il n'y avait de même aucun trouble, ce qui faisait un contraste violent avec la rive du Surrey. En débarquant, les gens partaient immédiatement par le petit chemin. L'énorme bac n'avait encore fait qu'un seul voyage. Trois ou quatre soldats, de la pelouse de l'auberge, regardaient ces fugitifs et les raillaient, sans songer à offrir leur aide. L'auberge était close, car on était maintenant aux heures prohibées.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela? s'exclamait un batelier.

Puis, plus près de moi :

— Tais-toi donc, sale bête! criait un homme à un chien qui hurlait.

A ce moment, on entendit de nouveau, mais cette fois dans la direction de Chertsey, un son assourdi — la détonation d'un canon.

La lutte commençait. Presque immédiatement d'invisibles batteries, cachées par des bouquets d'arbres sur l'autre rive du fleuve, à notre droite, firent chorus, crachant leurs obus régulièrement l'une après l'autre. Une femme s'évanouit. Tout le monde sursauta, avec, en suspens, le soudain émoi de la bataille, si proche et que nous ne pouvions voir encore. Le regard ne parcourait que des prairies unies, où des bœufs paissaient avec indifférence

entre des saules argentés au feuillage immobile sous le chaud soleil.

— Les soldats les arrêteront bien, dit une femme, d'un ton peu rassuré.

Une brume monta au-dessus des arbres. Puis soudain nous vîmes un énorme flot de fumée qui envahit rapidement le ciel ; au même moment, le sol trembla sous nos pieds et une explosion immense secoua l'atmosphère, brisant les vitres des maisons proches et nous plongeant dans la stupéfaction.

— Les voilà ! cria un homme vêtu d'un jersey bleu. Là-bas ! Les voyez-vous ? Là-bas !

Rapidement, l'un après l'autre, parurent deux, trois, puis quatre Marsiens, bien loin par delà les arbres bas, à travers les prés s'étendant jusqu'à Chertsey, et ils se dirigeaient avec d'énormes enjambées vers la rivière. Ils parurent être, d'abord, de petites formes encapuchonnées, s'avançant à une allure aussi rapide que le vol des oiseaux.

Puis, arrivant obliquement dans notre direction, un cinquième monstre parut. Leur masse cuirassée scintillait au soleil, tandis qu'ils accouraient vers les pièces d'artillerie, et ils paraissaient de plus en plus grands à mesure qu'ils approchaient. L'un d'eux, le plus éloigné vers la gauche, brandissait aussi haut qu'il pouvait une sorte d'immense étui, et ce terrible et sinistre Rayon Ardent, que j'avais vu à l'œuvre le vendredi soir, jaillit soudain dans la direction de Chertsey et attaqua la ville.

A la vue de ces étranges, rapides et terribles créatures, la foule qui se pressait sur les rives sembla un instant frappée d'horreur. Il n'y eut pas un mot, pas un cri — mais le silence. Puis un rauque murmure, une poussée — et l'éclaboussement de l'eau. Un homme, trop effrayé pour poser la malle

qu'il portait sur l'épaule, se retourna et me fit chanceler en me heurtant avec le coin de son fardeau. Une femme me repoussa violemment et se mit à courir. Je me retournai aussi, dans l'élan de la foule, mais la terreur ne m'empêcha pas de réfléchir. Je pensais au terrible Rayon Ardent. Se jeter dans l'eau, voilà ce qu'il fallait faire.

— Tout le monde à l'eau! criai-je sans être entendu.

Je fis de nouveau face à la rivière et me précitai, dans la direction du Marsien qui approchait, jusqu'à la rive de sable et entrai dans l'eau. D'autres firent de même. Une barque pleine de gens, revenant vers le bord, chavira presque, au moment où je passais. Les pierres sous mes pieds étaient boueuses et glissantes et le niveau des eaux était si bas que j'avançai pendant plus de cinq mètres avant d'avoir de l'eau jusqu'à la ceinture. L'éclaboussement des gens des bateaux sautant dans l'eau résonnait à mes oreilles comme un tonnerre. On abordait en toute hâte sur les deux rives.

Mais pour le moment les Marsiens ne faisaient pas plus attention aux gens courant de tous côtés qu'un homme qui aurait heurté du pied une fourmilière ne ferait attention à la débandade des fourmis. Quand, à demi suffoqué, je me soulevai hors de l'eau, la tête du Marsien semblait considérer attentivement les batteries qui tiraient encore par-dessus la rivière, et, tout en avançant, il abaissa et éteignit ce qui devait être le générateur du Rayon Ardent.

Un instant après, il avait atteint la rive et, d'une enjambée, à demi traversé le courant; les articulations de ses pieds d'avant se plièrent en atteignant le bord opposé, mais presque aussitôt, à

l'entrée du village de Shepperton, il reprit toute sa hauteur. Immédiatement, les six canons de la rive droite qui, ignorés de tous, avaient été dissimulés à l'extrémité du village firent feu tous ensemble. Les détonations si proches et soudaines, presque simultanées, me firent tressaillir. Le monstre élevait déjà l'étui générateur du Rayon Ardent, quand le premier obus éclata à six mètres au-dessus de sa tête.

Je poussai un cri d'étonnement. Je ne pensais plus aux quatre autres monstres : mon attention était rivée sur cet incident si rapproché. Simultanément deux autres obus éclatèrent en l'air, mais près du corps du Marsien, au moment où la tête se tortillait juste à temps pour recevoir, et trop tard pour esquiver, un quatrième obus. Celui-ci éclata en plein contre la tête du monstre. L'espèce de capuchon de métal fut crevé, éclata et alla tournoyer dans l'air en une douzaine de fragments de métal brillant et de lambeaux de chair rougeâtre.

— Touché !

Ce fut mon seul cri, quelque chose entre une acclamation et un hurlement.

J'entendis des cris répondant au mien, poussés par les gens qui étaient dans l'eau autour de moi. Je fus, dans cet instant de passagère exultation, sur le point d'abandonner mon refuge.

Le colosse décapité chancela comme un géant ivre; mais il ne tomba pas. Par un véritable miracle, il recouvra son équilibre, et sans plus prendre garde où il allait, l'étui générateur du Rayon Ardent maintenu rigide en l'air, il s'élança rapidement dans la direction de Shepperton. L'intelligence vivante, le Marsien qui habitait la tête, avait été tué et lancé aux quatre vents du ciel, et la chose n'était

plus maintenant qu'un simple assemblage de mécanismes compliqués tournoyant vers la destruction. Il s'avançait, suivant une ligne droite, incapable de se guider. Il heurta la tour de l'église de Shepperton et la démolit, comme le choc d'un bélier aurait pu le faire; il fut jeté de côté, trébucha, et s'écroula dans la rivière avec un fracas formidable.

Une violente explosion ébranla l'atmosphère, et une trombe d'eau, de vapeur, de vase, et d'éclats de métal bondit dans l'air à une hauteur considérable. Au moment où l'étui du Rayon Ardent avait touché l'eau, celle-ci avait incontinent jailli en vapeur. Un instant après, une vague immense, comme un mascaret vaseux mais presque bouillant, contourna le coude de la rive et remonta le courant. Je vis des gens s'efforcer de regagner les bords, et j'entendis vaguement, par-dessus le grondement et le bouillonnement que causait la chute du Marsien, leurs cris et leurs clameurs.

Pour le moment, je ne pris point garde à la chaleur et oubliai même tout instinct de conservation. Je barbotai au milieu des eaux tumultueuses, poussant les gens de côté pour aller plus vite, jusqu'à ce que je pusse voir ce qui se passait dans l'autre bras de la rivière. Une demi-douzaine de bateaux chavirés dansaient au hasard sur la confusion des vagues. J'aperçus enfin, plus bas, en plein courant, le Marsien tombé en travers du fleuve et en grande partie submergé.

D'énormes jets de vapeur s'échappaient de l'épave et, à travers leurs tourbillons tumultueux, je pouvais voir d'une façon intermittente et vague les membres gigantesques battre le flot et lancer dans l'air d'immenses gerbes d'eau et d'écume vaseuses. Les tentacules s'agitaient et frappaient comme des

bras humains et, à part l'impuissante inutilité de ces mouvements, on eût dit quelque énorme bête blessée, se débattant au milieu des vagues. D'énormes quantités de fluide d'un brun roussâtre s'élançaient de la machine en jets bruyants.

Mon attention fut détournée de cette vue par un hurlement furieux, ressemblant au bruit de ce qu'on appelle une sirène dans les villes manufacturières. Un homme, à genoux dans l'eau près du chemin de halage, m'appela à voix basse et m'indiqua quelque chose du doigt. Me retournant, je vis les autres Marsiens s'avancer avec de gigantesques enjambées au long de la rive, venant de Chetsey. Cette fois, les canons parlèrent sans résultat.

A cette vue, je m'enfonçai immédiatement sous l'eau, et, retenant mon souffle jusqu'à ce que le moindre mouvement me fût devenu une agonie, je tâchai de fuir entre deux eaux, aussi loin que je le pus. Autour de moi l'eau était un véritable tumulte et devenait rapidement plus chaude.

Quand, pendant un moment, je soulevais ma tête hors de l'eau pour respirer et écarter les cheveux qui me tombaient sur les yeux, la vapeur s'élevait en un tourbillonnant brouillard blanchâtre qui cacha d'abord entièrement les Marsiens. Le vacarme était assourdissant. Enfin, je distinguai faiblement de colossales figures grises, amplifiées par la brume vaporeuse. Ils avaient passé tout près de moi et deux d'entre eux étaient penchés sur les ruines écumeuses et tumultueuses de leur camarade.

Les deux autres étaient debout dans l'eau auprès de lui, l'un à deux cents mètres de moi, l'autre vers Laleham. Ils agitaient violemment les générateurs du Rayon Ardent et le jet sifflant frappait en tous sens de toutes parts.

L'air n'était que vacarme : un conflit confus et assourdissant de bruits; le fracas cliquetant des Marsiens, les craquements des maisons qui s'écroulaient, le crépitement des arbres, des haies, des hangars qui s'enflammaient, le pétillement et le grondement du feu. Une fumée dense et noire montait se mêler à la vapeur de la rivière, et tandis que le Rayon Ardent allait et venait sur Weybridge, ses traces étaient marquées par de soudaines lueurs d'un blanc incandescent qui faisaient aussitôt place à une danse fumeuse de flammes livides. Les maisons les plus proches étaient encore intactes, attendant leur sort, ténébreuses, indistinctes et blafardes à travers la vapeur, avec les flammes allant et venant derrière elles.

Pendant un certain temps, je demeurai ainsi enfoncé jusqu'au cou dans l'eau presque bouillante, ébahi de ma position et désespérant de m'échapper. A travers la vapeur et la fumée, j'apercevais les gens qui s'étaient jetés avec moi dans la rivière, jouant des pieds et des mains pour s'enfuir à travers les roseaux et les herbes, comme de petites grenouilles dans le gazon fuyant en toute hâte le passage de quelque faucheur, ou remplis d'épouvante, courant en tous sens sur le chemin de halage.

Tout à coup, le jet blême du Rayon Ardent arriva en bondissant vers moi. Les maisons semblaient s'enfoncer dans le sol, s'écroulant à son contact et lançant de hautes flammes. Les arbres prenaient feu avec un soudain craquement. Il tremblota de ci de là sur le chemin de halage, caressant au passage les gens affolés; il descendit sur la rive à moins de cinquante mètres de l'endroit où j'étais, traversa la rivière, pour attaquer Shepperton, et l'eau sous sa trace se souleva en un épais bouillon-

nement empanaché d'écume. Je me précipitai du côté du bord.

Presque au même instant, l'énorme vague, presque en ébullition, fondait sur moi. Je poussai un cri de douleur, et échaudé, à demi aveuglé, agonisant, je m'avançai jusqu'à la rive en chancelant, à travers l'eau bondissante et sifflante. Si j'avais fait un faux pas, c'eût été la fin. J'allai choir, épuisé, en pleine vue des Marsiens, sur une langue de sable, large et nue, qui se trouvait au confluent de la Wey et de la Tamise. Je n'espérais rien que la mort.

J'ai le vague souvenir du pied d'un Marsien qui vint se poser à vingt mètres de ma tête, s'enfonça dans le sable fin en le lançant de tous côtés, et se souleva de nouveau ; d'un long répit, puis des quatre monstres, emportant les débris de leur camarade, tour à tour vagues et distincts à travers les nuages de fumée et reculant interminablement, me semblait-il, à travers une étendue immense d'eau et de prairies.

Puis, très lentement, je me rendis compte que par miracle j'avais échappé.

XIII

PAR QUEL HASARD JE RENCONTRAI LE VICAIRE

Après avoir donné aux humains cette brutale leçon sur la puissance de leurs armes, les Marsiens regagnèrent leur première position sur la lande de Horsell, et dans leur hâte, — encombrés des débris de leur compagnon, — ils négligèrent sans doute plus d'une fortuite et inutile victime telle que moi. S'ils avaient abandonné leur camarade et, sur l'heure, poussé en avant, il n'y avait alors entre eux et Londres que quelques batteries de campagne, et ils

seraient certainement tombés sur la capitale avant l'annonce de leur approche; leur arrivée eût été aussi soudaine, aussi terrible et funeste que le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne.

Mais ils n'éprouvaient sans doute aucune hâte. Un par un, les cylindres se suivaient dans leur course interplanétaire; chaque vingt-quatre heures leur amenait des renforts. Pendant ce temps les autorités militaires et navales, se rendant pleinement compte de la formidable puissance de leurs antagonistes, se préparaient à la défense avec une fiévreuse énergie. On disposait incessamment de nouveaux canons, si bien qu'avant le soir chaque taillis, chaque groupe de villas suburbaines, étagés aux flancs des collines des environs de Richmond et de Kingston, masquait de noires et menaçantes bouches à feu. Dans l'espace incendié et désolé — en tout peut-être une trentaine de kilomètres carrés — qui entourait le campement des Marsiens, sur la lande de Horsell, à travers les ruines et les décombres des villages, les arcades calcinées et fumantes, qui, un jour seulement auparavant, avaient été des bosquets de sapins, se glissaient d'intrépides éclaireurs munis d'héliographes pour avertir les canonniers de l'approche des Marsiens. Mais les Marsiens connaissaient maintenant la portée de notre artillerie et le danger de toute proximité humaine, et nul ne s'aventura qu'au prix de sa vie dans un rayon d'un mille autour des cylindres.

Il paraît que ces géants passèrent une partie de l'après-midi à aller et venir, transportant le matériel des deux autres cylindres — le second tombé dans les pâturages d'Addlestone, et le troisième à Pyrford — à leur place primitive sur la lande d'Horsell. Au-dessus des bruyères incendiées et

des édifices écroulés, commandant une vaste étendue, l'un d'eux se tint en sentinelle, tandis que les autres, abandonnant leurs énormes machines de combat, descendirent dans leur trou. Ils y travaillèrent ferme bien avant dans la nuit, et la colonne de fumée dense et verte qui s'élevait et planait au-dessus d'eux se voyait des collines de Merrow et même, dit-on, de Banstead et d'Epsom Downs.

Alors, tandis que derrière moi les Marsiens se préparaient ainsi à leur prochaine sortie, et que devant moi l'Humanité se ralliait pour la bataille, avec une peine et un travail infinis, à travers les flammes et la fumée de Weybridge incendié, je me mis en route vers Londres.

J'aperçus, lointaine et minuscule, une barque abandonnée descendant le courant ; je quittai la plupart de mes vêtements bouillis, et quand elle passa devant moi, je l'atteignis et pus ainsi m'échapper de cette destruction. Il n'y avait dans la barque aucun aviron, mais, autant que mes mains aux trois quarts cuites me le permirent, je réussis à pagayer en quelque sorte en suivant le courant vers Halliford et Walton, d'une allure fort pénible, et, comme on peut bien le comprendre, en regardant continuellement derrière moi. Je suivis la rivière parce que je considérais que l'eau serait ma meilleure chance de salut, si les géants revenaient.

L'eau, que la chute du Marsien avait portée à une température très élevée, descendait le courant en même temps que moi, avec un nuage de vapeur, de sorte que pendant plus d'un kilomètre il me fut presque impossible de rien distinguer sur les rives. Une fois cependant, je pus entrevoir une file de formes noires s'enfuyant de Weybridge à travers les prés. Halliford me sembla absolument désert,

et plusieurs maisons riveraines étaient en flammes. Il était étrange de voir la contrée si parfaitement tranquille et entièrement désolée sous le chaud ciel bleu, avec des nuées de fumée et des langues de flamme montant droit dans l'atmosphère ardente de l'après-midi. Jamais encore je n'avais vu des maisons brûler sans l'ordinaire accompagnement d'une foule gênante. Un peu plus loin, les roseaux desséchés de la rive se consumaient et fumaient, et une ligne de feu s'avançait rapidement à travers les chaumes d'un champ de luzerne.

Je dérivai longtemps, endolori et épuisé par tout ce que j'avais enduré, au milieu d'une chaleur intense réverbérée par l'eau. Puis mes craintes reprirent le dessus et je me remis à pagayer. Le soleil écorchait mon dos nu. Enfin, comme j'arrivais en vue du pont de Walton, au coude du fleuve, ma fièvre et ma faiblesse l'emportèrent sur mes craintes et j'abordai sur la rive gauche où je m'étendis, inanimé, parmi les grandes herbes. Je suppose qu'il devait être à ce moment entre quatre et cinq heures. Au bout d'un certain temps je me relevai, fis, sans rencontrer âme qui vive, un bon demi-kilomètre et finis par m'étendre de nouveau à l'ombre d'une haie. Je crois me souvenir d'avoir prononcé à haute voix des phrases incohérentes, pendant ce dernier effort. J'avais aussi très soif, et regrettais amèrement n'avoir pas bu plus d'eau. Alors, chose curieuse, je me sentis irrité contre ma femme, sans parvenir à m'expliquer pourquoi, mais mon désir impuissant d'atteindre Leatherhead me tourmentait à l'excès.

Je ne me rappelle pas clairement l'arrivée du vicaire, parce qu'alors probablement je devais être assoupi. Je l'aperçus soudain, comme une forme

assise, en manches de chemise souillées de noir de fumée et sa figure rasée regardant en l'air une petite lueur vacillante qui dansait dans les nuages. Le ciel était tout pommelé, un léger duvet de nuages, à peine teinté du couchant d'été.

Je me soulevai et au bruit que je fis il ramena vivement ses regards sur moi.

— Avez-vous de l'eau? demandai-je brusquement.

Il secoua la tête.

— Vous n'avez fait qu'en demander depuis une heure, dit-il.

Un instant nous nous regardâmes en silence, procédant l'un et l'autre à un réciproque inventaire de nos personnes. Je crois bien qu'il me prit pour un être assez étrange, ainsi revêtu seulement d'un pantalon trempé et de chaussettes, la peau rouge et brûlée, la figure et les épaules noircies par la fumée. Sa figure à lui dénotait une honorable simplicité cérébrale. Sa chevelure tombait en boucles blondes crépues sur son front bas. Ses yeux étaient plutôt grands, d'un bleu pâle, et sans regard. Il se mit à parler par phrases saccadées, sans plus faire attention à moi, les yeux égarés et vides.

— Que signifie tout cela? Que signifient ces choses? demandait-il.

Je le regardai avec étonnement sans lui répondre.

Il étendit en avant une main maigre et blanche et continua sur un ton lamentable :

— Pourquoi ces choses sont-elles permises? Quels péchés avons-nous commis? Le service divin était terminé et je faisais une promenade pour m'éclaircir les idées, quand tout à coup éclatèrent l'incendie, la destruction et la mort! Comme à So-

dome et à Gomorrhe! Toute notre œuvre détruite, toute notre œuvre..... Qui sont ces Marsiens?

— Qui sommes-nous? lui répondis-je en dégageant ma gorge embarrassée.

Il empoigna ses genoux, et tourna de nouveau ses yeux vers moi. Pendant une demi-minute, il me contempla sans rien dire.

— Je me promenais par les routes pour éclaircir mes idées, reprit-il, et tout à coup éclatèrent l'incendie, la destruction et la mort!

Il retomba dans le silence, son menton maintenant presque enfoncé entre ses genoux. Bientôt il reprit, en agitant sa main :

— Toute notre œuvre, toutes nos réunions pieuses! Qu'avons-nous fait? Quelles fautes a commises Weybridge? Tout est perdu! tout est détruit! L'Église! — il y a trois ans seulement que nous l'avions rebâtie! — Détruite! Emportée comme un fétu! Pourquoi?

Il fit une autre pause, puis éclata de nouveau comme un dément.

— La fumée de son embrasement s'élèvera sans cesse! cria-t-il.

Ses yeux flamboyaient, et il étendit son doigt maigre dans la direction de Weybridge.

Je commençais maintenant à connaître ses mesures. L'épouvantable tragédie dont il avait été le spectateur — il était évidemment un fugitif de Weybridge — l'avait amené jusqu'aux dernières limites de sa raison.

— Sommes-nous loin de Sunbury? lui demandai-je d'un ton naturel et positif.

— Qu'allons-nous devenir? continua-t-il. Y a-t-il partout de ces créatures? Le Seigneur leur a-t-il livré la terre?

— Sommes-nous loin de Sunbury ?

— Ce matin encore j'officiais à...

— Les temps sont changés, lui dis-je paisiblement. Il ne faut pas perdre la tête. Il y a encore de l'espoir.

— De l'espoir?

— Oui. Beaucoup d'espoir — malgré toute cette destruction !

Je commençai alors à lui expliquer mes vues sur la situation. Il m'écouta d'abord en silence, mais à mesure que je parlais, l'intérêt qu'indiquait son regard fit de nouveau place à l'égarement et ses yeux se détournèrent de moi.

— Ce doit être le commencement de la fin, reprit-il en m'interrompant. La fin ! Le grand et terrible jour du Seigneur ! Lorsque les hommes imploreront les rochers et les montagnes de tomber sur eux et de les cacher — les cacher à la face de Celui qui est assis sur le Trône !

Je me rendis compte de la position. Renonçant à tout raisonnement sérieux, je me remis péniblement debout et, m'inclinant vers lui, je lui posai la main sur l'épaule.

— Soyez un homme, dis-je. La peur vous a fait perdre la boussole. A quoi sert la religion si elle n'est d'aucun secours pendant la calamité? Pensez un peu à ce que les tremblements de terre, les inondations, les guerres et les volcans ont fait aux hommes jusqu'à présent. Pourquoi voudriez-vous que Dieu eût épargné Weybridge?... Il n'est pas agent d'assurances.

Un instant il garda un silence égaré.

— Mais comment échapperons-nous ? demanda-t-il brusquement. Ils sont invulnérables. Ils sont impitoyables...

— Ni l'un ni l'autre, peut-être, répondis-je. Plus puissants ils sont, plus réfléchis et plus prudents nous faut-il être. L'un d'entre eux a été tué, là-bas, il n'y a pas trois heures.

— Tué ! dit-il, en promenant ses regards autour de lui. Comment les envoyés du Seigneur peuvent-ils être tués ?

— Je l'ai vu de mes yeux, continuai-je à lui conter. Nous avons eu la malechance de nous trouver au plus fort de la mêlée, voilà tout.

— Qu'est-ce que cette petite lueur dansante dans le ciel? demanda-t-il soudain.

Je lui dis que c'était le signal de l'héliographe — le signe du secours et de l'effort humain.

— Nous sommes encore au beau milieu de la lutte, si paisibles que soient les choses. Cette lueur dans le ciel prévient de la tempête qui se prépare. Là-bas, selon moi, sont les Marsiens, et du côté de Londres, là où les collines s'élèvent vers Richmond et Kingston et où les bouquets d'arbres peuvent les dissimuler, des terrassements sont faits et des batteries disposées. Bientôt les Marsiens vont revenir de ce côté...

Au moment où je disais cela, il se dressa d'un bond et m'arrêta d'un geste.

— Écoutez ! dit il.

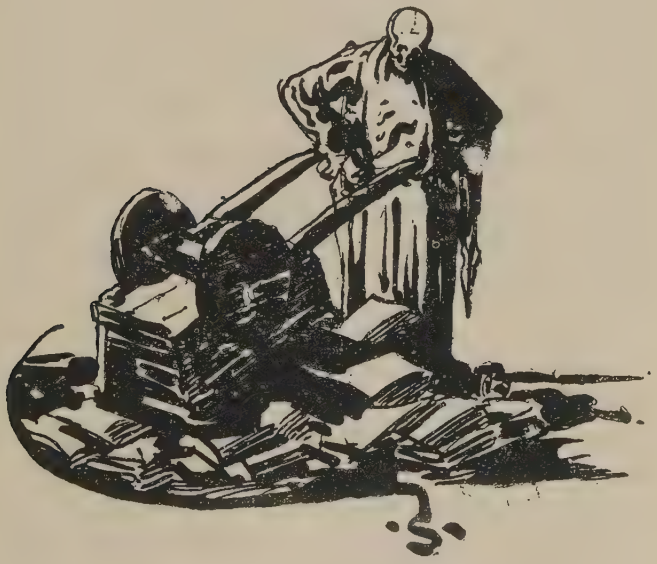
De par delà les collines basses de la rive opposée du fleuve, nous arriva le son étouffé d'une canonnade éloignée et de cris sinistres et lointains. Puis tout redevint tranquille. Un hanneton passa en bourdonnant par-dessus la haie auprès de nous. A l'ouest, le croissant de la lune, timide et pâle, était suspendu, très haut dans le ciel, au-dessus des fumées de Weybridge et de Shepperton, par-dessus la splendeur calme et ardente du couchant.

— Nous ferions mieux de suivre ce sentier, vers le nord, dis je.

H. G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(*A suivre.*)



LE PÈLERIN

Mêlant des fleurs à des ciguës
Et des jurons à ses prières,
Il trimballe par les bruyères,
Le pèlerin vers Montaigu.

Il va, traînant par les sablons
Ses vieux souliers où l'on a mis du plomb.

Il marche et souffre pour que Dieu l'exauce,
Et pour que Dieu et sa mère soient doux
On a fourré du houx
Dans ses manches et dans ses chausses.

Le malade qui vers le ciel l'envoie
Tousse là-bas, au fond des fermes ;
La nuit dans sa terreur s'enferme.
Sous la lune, parmi les bois,
Les chiens aboient.
Le malade se sent perdu
Si sa prière n'est entendue
Par la Dame de Montaigu.

Quand il partit, le pèlerin,
Le clair matin
Baptisait l'ombre avec de la rosée,
Le coq chantait de sa voix angoissée,
Le vieux chaudron qui balle dans la tour
Disait bonjour au jour

Et les servantes molles
Bâillaient et s'étiraient encor
Dans les greniers où palpitaient au vent de folles
Follioles contre les carreaux d'or.

Au premier bourg qu'il traversa,
Le pèlerin surprit,
Sur la place, chanter et trépigner la fête
Soûle et rouge des conscrits.
Ils arboraient des fleurs à leurs casquettes ;
Ils saccageaient, avec des baisers gras
Et des doigts gourds, le corsage des filles ;
Le pèlerin s'assit près d'eux grave et tranquille,
Mais d'un seul coup il but le verre qu'on lui tendit.

Au second bourg, à l'église, sonnait midi ;
Une noce sortait de la ferme d'en face :
En blouse roide et bleue, en souliers clairs,
Des gars offraient le bras aux commères salaces.
A l'enseigne du Pigeon Vert
De gros buveurs, en manches de chemise,
En attendant que la table fût mise
Riaient et se gorgeaient. Ils crièrent au pèlerin
De prier Dieu pour eux, mais de trinquer un brin
D'abord à la santé de Notre-Dame ;
Le pèlerin s'assit et longuement il but
Au salut de leur âme.

Au dernier bourg, quand il parut,
La kermesse sautait, chantait, ruait de joie,
Couples noués, à travers le village,
Les violons grinçaient sous une ormoie,
Des vieux dansaient des danses hors d'usage
Ou posément fumaient des pipes blanches
Et solennelles comme un dimanche.
Lorsque le pèlerin passa

L'un d'eux lui dit : « Bonhomme,
Tu es chrétien ; la bière est bonne, et nous sommes
De ceux qui, tous les ans, s'en vont où toi tu vas. »
Le pèlerin remercia,
But largement à perdre haleine
Et repartit, en titubant, au long des plaines.

Le soir semait déjà sa cendre sur les chaumes ;
Au loin s'arrondissaient l'abside et le grand dôme
Plein d'étoiles de Montaigu.
Dans les fermes, les feux aigus
De lumières brillèrent.
Le pèlerin prit le chemin du cimetière,
Et sans que nul ne vît sa marche et ses faux pas
Il pénétra dans la chapelle
Qu'il referma.

Notre-Dame régnait en robe de dentelle,
Avec des yeux de cire et des béquilles
Et des plaques d'argent et des coquilles
De nacre et d'or, autour de son autel.
Elle sourit à voir le pèlerin lui murmurer :
« Bonne Mère de nos contrées,
Si je ne marche pas très droit,
Si mes yeux lourds ne voient
Que vaguement ton doux visage,
C'est que je suis moins aisément un sage
Que toi qui ne sors pas de ton dôme de feu.
Certes, je me suis trop complu à boire un peu,
Mais il s'agit et de mon maître
Et de son fils qui meurt
Crachant le sang et les humeurs.
La fièvre court par tout son être.
Je me souviens de tout, bien que je sois
Las et troublé. De semaine en semaine,

Il a fait trois neuvaines
Le soir, avec nous tous, depuis un mois.
Il est très bas. Ses mains blanches semblaient sans veines,
Sous la lampe, quand il priait:
On l'eût dit mort quand il dormait
Dans la chambre où l'on mit l'an dernier des aveines.
C'est à pleurer si l'on songe qu'il a déjà,
En bien propre, vingt-trois arpents de par sa mère
Et que son père est vieux comme un calvaire.
Sainte Vierge, sois-lui bonne: je parle bas,
Je ne t'affirme rien que la vérité franche,
Tu peux tâter, j'ai conservé
Malgré le mal que j'en aurai
Le plomb dans mes souliers, et le houx dans mes manches. »

Quand il sortit, le pèlerin
Heurta le sacristain
Qui accourait fermer le sanctuaire.
La lune était levée. Et les bruyères
Etaient pâles et bleues,
Immensément de lieue en lieue....
Il retourna sans trop savoir
Par quels chemins vers son village;
Les Angelus tintaient. Leurs martelages
Frappaient les échos clairs des soirs.
Sa tête était calmée. Il entendit encore
Au fond des bourgs hurler les orgues d'or
Et trépigner la danse en sabots lourds;
Mais il reprit la route et resta sourd
A l'appel fou des kermesses lointaines.

Sur des feuilles, dans un fossé,
Les pieds en sang, les bras blessés,
Il s'endormit un peu. Les plaines
Glorifiaient le silence des nuits

Et l'aube enfin parut quand il revit
La ferme où l'attendaient son maître et le malade.

Un vieux berger qui menait en ballade
Quatre dindons et trois brebis
Cria soudain : « Il est guéri, il est guéri!
Notre Dame fera le reste. »
Le blanc meunier faisait des gestes
Par la lucarne du moulin.
On accourait. Le village était plein
De commères causant au pas des portes;
Une bande de gamins fit escorte
Au pèlerin, quand il entra.

A le voir devant lui, le malade pleura.
Le pèlerin lui dit : « C'est pas ma faute,
Si la Dame n'était si puissante et si haute
Et pardonnante à tous, j'aurais prié en vain. »

On lui servit du lard et des boudins
Et de la bière dans de grands verres.
Il dit : « Celle qu'on boit dans la bruyère
Est meilleure. J'en ai bu tant que j'étais soûl,
Mais je gardais le plomb, mais je gardais le houx.
Allez, soyez sans peur, je ne trahis personne,
Je réussis toujours, et je suis homme
A m'en aller, pour vous guérir, prier à Rome. »

Le malade parla : « C'est par trois fois,
A l'aube, au soir, et à midi,
Que j'ai senti la vie
Rentrer et refluer en moi. »

Le pèlerin reprit : « Trois fois j'ai bu à même
Des brocs luisants et clairs comme un baptême. »

On rit.
On ne discuta rien : le gars était guéri;
C'était fête, c'était dimanche.
Le pèlerin vida ses poches et ses manches.
La servante reprit le houx et le fermier,
Avec un geste grave, aligna vingt deniers.

ÉMILE VERHAEREN.

SVR JEAN-JACQVES ROVSSEAV ET MADAME DE WARENS AVX CHARMETTES ET A CHAMBÉRY

I

Petit fut mon nom; Maman fut le sien.

Les Confessions.
Partie I. Liv. III.

— Petit?

— Maman?

Ces deux mots prononcés par *eux* frappent mon oreille. Pourtant, entre eux et moi, il y a la mort? Qui sait?

O matinée où je grimpe vers les Charmettes! Cent soixante-trois ans sont passés depuis, de ce que nous appelons : la Vie.

Une église de Chambéry pleure dans l'azur, pleure comme une sœur immatérielle qui m'accompagnerait dans ce pèlerinage depuis si longtemps désiré. Et je comprends maintenant le souffle qui fait partir, qui gonfle le cœur et les bannières des hommes qu'un grand souvenir sollicite.

N'est-ce par la même matinée d'un Eté finissant que, descendue de sa chaise, « *à moitié chemin, craignant de trop fatiguer ses porteurs* (1) », elle s'écrie : « *Voilà de la pervenche encore en fleur* (2)? »

(1) *Les Confessions.* Partie I. Liv. VI.
(2) Id.

La cloche tinte encore et tremble dans la fraîcheur bleue, et sa voix angélique berce, sous l'onde de l'azur, mon âme évaporée. Je ne suis plus en moi : le passé, le présent, les chants d'oiseaux, les peupliers noirs qui bruissent et luisent, la clarté des prairies où les *veilleuses d'Automne* posent une buée lilas, Jean-Jacques et Madame de Warens s'appellent, se répondent, se confondent, sons, lueurs et songes, en ce point de ma vie.

— « *Voilà de la pervenche !...* »

... de la pervenche que je cueille, enroulée à des ronces, et dont l'âme, très humble, *la même* toujours, n'a point quitté ces lieux où *eux* aussi demeurent.

J'approche et mon cœur bat comme la cloche qui, plus éloignée maintenant, roucoule. Le chant de cette cloche, n'est-ce point, ô Jean-Jacques, le souvenir de tes pigeons fidèles qui, sur le colombier détruit, tournoie et pleure ?

... Et voici la terrasse où, par les soirées pâles et palpitantes d'étoiles, tu jouais à l'astrologue et penchais ton front taciturne vers ton planisphère céleste.

Tu es là, par quelque minuit limpide, lorsque la brume ne quitte pas le lit des ruisseaux et que s'élèvent, de la vallée, avec la prière des Sources, les sanglots rauques des sonnailles... Tu es là, tout au bord de la muraille. Ton ombre bouge. La chandelle que tu as fixée au fond du seau, pour éclairer ta carte, rougeoie, vacille et fume. Une voix a tremblé auprès de toi. C'est Maman. Elle sourit, intriguée sans doute par ta physique amusante, cet attirail de sorcier auquel son goût pour l'alchimie s'intéresse. Je la vois, emmitouflée à cause du serein,

épaisse et courte, mais revêtue de je ne sais quel charme puissant et joyeux.

Elle se penche vers toi et je distingue, en dehors de l'ombre que la flamme déplace, une boucle désordonnée prise dans le col du vêtement, son menton volontaire, son nez voluptueux saillant du placide ovale de la joue, un coin de son front trop bombé, obstiné et fier.

Elle te gronde doucement.

— Petit ?... dit-elle.

— Maman ?... lui réponds-tu.

★

Et, de la fenêtre où je suis maintenant, j'aperçois là-bas, au sommet de la vigne, le petit sentier tombant sur Chambéry. C'est là que Jean-Jacques allait guetter l'aurore, et c'est au delà de ce chemin qu'*ils* se promenèrent tout un jour de fête « *de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps* ... (1) ».

C'est au sommet de la « *côte* » qu'il allait prier.

« *Je me levais tous les matins avant le soleil... Je regardais de loin s'il était jour chez Maman : quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais...* (2).»

Je l'évoque, par un matin pur, sur ce sentier. Il marche vers la ville, un livre sous le bras, à pas comptés, la tête basse. Sa méditation l'exalte. Parfois, de son index levé, il montre Dieu et ses lèvres remuent. A sa droite, le *Nivolet* et le *Mont du désert* brisent l'azur. Déjà, à contempler la hauteur noire de ces montagnes, l'âme du jeune homme

(1) *Les Confessions*. Partie I. Liv. VI.
(2) Id.

s'élève et s'assombrit comme elles, voit à ses pieds le vain tumulte des hommes, confronte les fumées tourmentées de leurs toits avec la grandeur placide des nuages qui, sur les cimes, lentement se traînent.

Soudain il se retourne. La fenêtre de Maman est ouverte. Il descend par la vigne au verger. Le cri d'un coq éclate et les colombes roucoulent. La ruche tournoie et ronronne. Il gagne la maison.

C'est dans cette même chambre où je suis qu'il entre. Tout, dans cette pièce, exhale *encore* une sensualité puissante et blonde.

— Bien le bonjour, Maman !

— Bien le bonjour, Petit !

Il s'est assis sur le lit bas, à côté d'elle qui est couchée. Elle bâille et, robuste, l'attire à elle. (Une barre oblique de soleil poudroie sur l'oreiller.)

— T'es-tu promené bien loin, aujourd'hui ?

— Maman, un de nos pigeons est malade... La barrique de vin perdait par une fente que j'ai bouchée avec la cire de nos abeilles... Voici des colchiques déjà, cueillis pour vous...

— Merci, amour.

— Ils vous feront songer à ceux que ramassait le pauvre Claude Anet, et dont vous faisiez, vous souvenez-vous ? — un magistère extérieur contre le mal-caduc...

— Ce n'est point leur seule influence. Mon père, qui préparait aussi des empyreumes et des baumes, m'a appris ce que tu ne sais point au sujet de ces fleurs. Elles ont des vertus secrètes qui tiennent plus à nos âmes qu'à nos corps. Infusées dans de l'eau de rivière, elles donnent un pâle extrait qui, enfermé dans un médaillon d'or que l'on a soin de

maintenir à la place du cœur, guérit de la manie et de l'amour du suicide.

— Mais, Maman, vous avez laissé chez M. de Saint-Laurent vos cornues et vos fourneaux... Ah! Que feront les empyreumes?

— Nous pourrons donner à l'apothicaire nos herbes, afin qu'il prépare lui-même les drogues dont nous aurons besoin...

— Ah! Maman!... Toujours des dépenses... Votre quartier est engagé...

— Ah! Le petit régent!... Voyez-moi...

— Maman! Combien je voudrais que cet état de bonheur où nous sommes ne finît point! Paix du cœur! O Vertu! Tantôt, comme je grimpais la côte, je pleurais de joie en me disant que, cette vilaine maison de la ville , nous l'avons quittée... Que n'est-ce pour toujours, ô Maman? Que l'Eternel, s'il me faut abandonner ces ombrages bien-aimés, si je dois renoncer à votre chère présence, me reprenne à la fleur de mes jeunes ans!

— Petit, ce n'est plus la raison qui te fait parler maintenant... Tu t'exaltes comme don Quichotte! Quoique j'aie de l'espoir en la réussite des terrailleries, nos affaires actuelles vont mal, sont dans un grand désordre depuis la mort du pauvre Claude Anet... J'ai reçu, hier encore, une lettre du comte au sujet du retard de notre loyer... Que ferons nous si nous encourons sa disgrâce en abandonnant son cul-de-sac?... Petit?... Recule un peu?... Que je me lève...

— O Maman?... Ne m'aimez-vous plus?

— Pourquoi cette question, mon amour?

— Parce que vous me serrez moins ardemment sur votre cœur, depuis la mort du pauvre Claude Anet... Pas une fois, depuis trois semaines, vous ne

m'avez accueilli ici avant l'aurore... Et, si j'y viens le matin, c'est pour y être admis en enfant... Pourtant, Maman, c'est vous qui dans le jardin du faubourg..... Ai-je manqué à vos conditions, dites, ô chère Maman? N'ai-je pas observé mes engagements?... Ai-je...

— Petit!... Petit!...

— ... été à d'autres qu'à vous? Ne me suis-je pas débarrassé des vices qui me faisaient honte? Me suis-je montré courroucé envers le pauvre Claude Anet quand vous lui continuiez vos faveurs les plus intimes?...

— Oublies-tu donc si vite qu'il fut ici avant toi et que si je t'accordais, pour « *t'arracher au péril de la jeunesse* (1) », les faveurs dont tu parles, c'était à cette condition aussi que tu n'aurais droit à aucun mot de jalousie envers qui que ce soit de mes amants?...

— Mais, Maman, que ne me continuez-vous?...

— Ce que je croyais être un bien pour ta frêle santé, enfant, j'ai compris que c'était un danger... Tu fus encore plus faible depuis lors... Cette révolution du sang qui t'affecta si fort et si brusquement, et dont tu manquas périr, n'était-ce point mon imprudence qui la provoqua? Mais ne parlons plus de cela, puisque nous convînmes encore, dans notre contrat, que tu n'aurais jamais à réclamer ce que je désirais pouvoir te retirer à volonté? Ainsi, je n'ai point surpris ta bonne foi... et c'est dans ton intérêt...

— O Maman?

— Allons, Petit! Tiens... Donne-moi le vinaigre de lavande... Les moustiques m'ont piquée à l'épaule...

(1) *Les Confessions*. Partie I. Liv. V.

— Prenez votre magistère, Maman!

— Il me raille!... Ah! le vilain Petit !... Que je le claque !...

— Mais je cours plus vite...

— Je te tiens... Tu ne méritais pas ce baiser.

Les derniers mots de ce dialogue me frappent avec une telle intensité qu'ils me rendent à ce qu'il est convenu d'appeler la réalité. Je me retrouve, visiteur quelconque, au milieu de cette chambre morte. Maintenant je ne *les* entends plus, je ne *les* vois plus, et mon regard plonge dans le jardin où grince une bêche.

Je sors. Je grimpe, par la vigne où *il* a passé tant de fois, jusqu'au sentier. Il a foulé cette terre. Il était là, si présent tout à l'heure, qu'il me semble qu'il vient de disparaître à l'instant, simplement, *comme moi*, au delà du coteau. C'était par là, qu'étaient « *des prés pour l'entretien du bétail* (1) », qu'ils allèrent, un jour de Saint-Louis, « *parcourir la côte opposée* (2) ».

Là, s'étend jusqu'à la montagne une si triste solitude que je m'attends à les voir surgir d'un pli de terrain, vers le ruisseau, à gauche, marchant silencieux, la tête basse et la main dans la main.

II

> Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries : tout cela ne faisait pas une plaisante habitation. Mais j'étais chez elle, auprès d'elle ; sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre, je ne m'apercevais pas de la laideur de la mienne...
>
> *Les Confessions.*
> Partie I. Liv. V.

— Vous regardez la maison de Rousseau ? C'est

(1) *Les Confessions*. Partie I. Liv. V.
(2) *Les Confessions*. Partie I. Liv. VI.

au premier qu'il était... Papa dit toujours que c'est comme alors: qu'il y a beaucoup de rats...

C'est une jeune fille qui m'interpelle ainsi, me voyant attentif à cette demeure d'où elle sort, et qui est celle que le comte de Saint-Laurent louait à Madame de Warens avant qu'elle fût aux Charmettes, et pendant les intervalles qu'elle ne les habitait point (1).

Je crois, dans cette solitude obscure où je pénètre, entendre bouger le silence d'une époque morte. C'est un bruit grêle et lointain, un sautillement précipité de notes — épinette ou clavecin? Puis tout se tait. Cela reprend et, tout à coup, deux voix unies jaillissent, aiguës et limpides, retombent.

Eux? Pourquoi se taisent-ils? *Ses* doigts ont-ils quitté le clavier grinçant et se joignent-ils passionnément sur la nuque dorée de Maman? Que se passait-il par *ce même* après-midi *d'alors*, par ce jour triste et blanc?

... Une porte a battu. Est-ce Claude Anet qui est entré et les trouve ainsi enlacés?... Je me l'imagine si bien, ce maigre laquais saturnien costumé de noir, sentencieux et discret, à la voix pâle, aux gestes rares, qui mourut vieux à vingt-huit ans pour avoir pris mal en allant cueillir du *génipi* (2)...

Je songe à cette fin prématurée, et elle m'inquiète,

(1) Cette maison, peu connue des Chambériens, est située au fond, et à droite, du cul-de-sac dont parle Rousseau. Elle porte le numéro 44. On y accède soit par ledit cul-de-sac (seul passage autrefois) qui s'ouvre entre les numéros 40 et 54 de la place Saint-Léger, dont elle fait partie, soit par un corridor qui prend rue des Arcades (le mur auquel fait allusion Rousseau ayant été démoli). Une borne qui se trouve en face de la maison, dans la cour où aboutit le cul-de-sac, indique, paraît-il, l'emplacement de ce mur.

(2) Claude Anet a été enterré à Saint-Léger (St François de Salles, Chambery) le 14 mars 1734. Il était né dans le pays de Vaud en 1706. Le génipi dont parle Rousseau doit être l'*artemisia spicata* ou le *mutellina*.

car je me souviens de cette nuit où la funèbre maison retentit des cris de la Warens affolée, parce qu'il avait tenté de se tuer en avalant du laudanum. Ce soir-là elle errait en chemise, agitée par une pénible scène qu'elle avait eue avec lui. «*Elle trouva la fiole vide et devina le reste* (2). » Elle criait à Jean-Jacques :

— Va voir, Petit... Va chercher Grossi... Je te dis que je deviens folle... Il va mourir... Il meurt! O mon Dieu!... Du café ?... Il s'était enfermé à clef, ce soir, pour m'empêcher de l'aller trouver comme d'habitude... Je te dis qu'il est jaloux... jaloux sans raison... jaloux même de toi... Il s'était enfermé pour se tuer... Va vite donc! Va vite... Cours!...

Mais, *à cette heure*, est-ce lui, Claude Anet, au retour de quelque herborisation? Il ne s'offusque plus de *les* surprendre ainsi, ayant dû se plier enfin aux exigences de sa bonne maîtresse. Elle n'eût point admis que ceux qui avaient à se partager son amour ne vécussent en excellents frères :

« *Combien de fois elle attendrit nos cœurs et nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie* (1). »

— Petit? Embrasse Claude Anet... Tu sais qu'il est notre grand frère... Je n'aime point, lorsqu'il entre, que tu tardes à être aimable pour lui... C'est cela... Mon brave Claude, quelles plantes avez-vous trouvées?

— De la gentiane pour l'estomac de Madame de Warens, et du plantain pour les vapeurs de M. Jean-Jacques...

(1) *Les Confessions*. Partie I. Liv. V.

— En ville, qu'avez-vous appris de nouveau, Claude Anet?

— ... J'ai réglé le compte du boucher, et j'ai dit au marchand de vin de venir reprendre la barrique... Avez-vous pensé que le tuyau est de travers depuis la grande averse, et qu'il faudrait le faire arranger?... Peut-être puis-je essayer de le remettre d'aplomb moi-même, car si nous attendons M. de Saint-Laurent, ce sera comme pour la porte de la cave... Ah! Madame? Monsieur le médecin Grossi a fait encore une grossièreté à nos voisins...

★

Ainsi, dans cette sombre maison, leur monotone existence s'écoulait, partagée entre les soins domestiques, la recherche des magistères et la musique.

Jean-Jacques s'adonnait maintenant tout à fait à l'étude de cet art. Il avait abandonné le cadastre et donnait en ville des leçons de chant à de charmantes élèves. L'une était « *le vrai modèle d'une statue grecque* (1) ». Une autre, qui était à la Visitation, avait la voix lente d'une religieuse et la paresse d'une créole. Une troisième, Mademoiselle de Menthon, « *avait au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachait pas extrêmement* (2) ».

Heureux temps où Petit était si choyé que Maman commençait d'en devenir jalouse. C'est alors qu'elle s'était offerte à lui « *pour l'arracher au péril de la jeunesse* » et, sans doute aussi, pour ne pas être soupçonnée par ses rivales d'une faute dont elle n'eût pas eu la satisfaction.

(1) *Les Confessions*. Partie I. Liv. V.
(2) Id.

—L'ai-je élevé jusqu'à ce jour, se disait-elle, pour qu'il devienne la proie d'une Madame Lard?

C'est dans le jardin qu'elle avait loué dans un faubourg de Chambéry qu'elle lui fit ses conditions. Il fallait, je le devine, qu'il lui laissât toute liberté ; qu'il ne fût point jaloux ; qu'il renonçât à ses vices, qu'il n'allât point s'exposer au danger des autres femmes.

Elle entendait rester maîtresse pour ceux qu'il lui plairait d'élire, sachant bien, au fond d'elle-même, qu'il lui donnerait moins de joie que Claude Anet, et qu'elle ne le prenait que par manie d'éducatrice, et pour ne pas sentir son amour-propre irrité par des rivales qui l'eussent devancée. Elle ne se trompait guère quant à l'issue de cette possession, qui lui donna moins de plaisir que de peine.

Aussi, Jean-Jacques, dans sa naïveté d'abord, dans son orgueil ensuite, continua-t-il de prêter « *un tempérament de glace* (1) » à cette femme exigeante, passionnée jusqu'à la folie, et que stigmatisent assez un goût bizarre pour l'alchimie, des en-

(1) *Les Confessions*. Partie I. Liv. V.

Avant même qu'elle fût devenue sa maîtresse, elle l'envoie à Fribourg avec Merceret, la femme de chambre, pendant qu'elle entreprend un voyage avec Claude Anet (année 1732).

Plus tard, sous prétexte de l'éloigner de la société d'un monsieur Venture, qui fait la joie des Chambériennes, elle l'expédie avec Lemaître.

Encore : elle le maintient dans cette persuasion singulière qu'il a un polype au cœur, afin qu'il aille se faire soigner à Montpellier et qu'il y demeure. Il ressort en effet d'une lettre de Rousseau, datée de cette époque à sa « chère Maman » qu'il est dans la douleur la plus grande à l'idée qu'elle veut l'éloigner. Il supplie, et semble disposé, pour revenir aux Charmettes, à subir les plus fortes humiliations, LES PLUS DURS TRAVAUX DE LA TERRE, les voisinages les plus dégradants.

Il revient à Chambéry. Elle le fait partir pour Lyon probablement sur l'instigation du perruquier Vintzerie I. Il y séjourne deux ans, chez M. de Mably, essaye de revenir auprès de *Maman*, puis part pour Paris.

treprises singulières, l'exaltation mystique et une névrose de l estomac.

La vérité, c'est qu'elle ne le tint jamais pour son véritable amant et que, dès qu'elle se fut aperçue des désordres qu'elle provoquait en lui, sans qu'il suscitât le moindre trouble en elle, tacitement, elle l'éloigna.

Mais dès ce jour il la gêna ou, plutôt, il gêna les plus intimes qui résolurent de s'en débarrasser en influençant leur maîtresse. C'est ainsi qu'elle lui fit entreprendre plusieurs voyages dont elle espérait bien qu'il ne reviendrait pas. Mais bientôt, il suppliait, et elle se laissait toucher par cet attachement, partagée entre l'exigence de ses amants et son affection pour celui qu'elle avait élevé.

Elle ne laissa donc jamais de mener la même existence, depuis son aventure avec monsieur de Tabel jusqu'au triomphe du perruquier Vintzeried qui vint à bout du fâcheux. Car, après une dernière tentative, le pauvre Jean-Jacques dut quitter définitivement Chambéry, chassé par l'insolence et la grossièreté de celui qu'il appelait, pour complaire à sa chère *Maman*, « *mon bon frère* ».

III

> Je la revis. Dans quel état mon Dieu! Quel avilissement! Etait-ce la même Madame de Warens jadis si brillante à qui le curé de Pontverre m'avait adressé! Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurais dû, bien moins que je n'aurais fait, si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiterait pas d'un sou.
>
> *Les Confessions*.
> Partie I. Liv VIII.

Quelle qu'ait été la fin de Madame de Warens,

j'estime que nul n'a le droit de la juger qui n'osa, comme elle, accepter la passion jusqu'à ces limites.

Je me dis cela, en me promenant dans ce triste faubourg Nézin où elle s'est éteinte à l'âge de soixante-trois ans (1). Elle était, à cette époque, si misérable qu'une servante âgée qui l'affectionnait travaillait au dehors pour la nourrir.

S'il est vrai qu'elle payât, vers la fin de sa vie, leurs caresses à des laquais, n'avait-elle point fait de même à l'époque de sa splendeur? N'était-elle pas la créancière de tous ceux dont elle embrassa prodiguement l'amour? N'était-ce point, tant sa passion était belle encore, une aumône *quand même* qu'elle faisait à ces rustres? Pouvait-il en être autrement que ce fût elle qui donnât qui toujours à tous s'était donnée tout entière?

Je me souviens du jour où, voyageant en Suisse, cinq ans avant qu'elle mourût, elle fit une suprême charité à celui qui était alors Jean Jacques Rousseau. Elle le vint voir à Grange-Canal, où il s'était retiré avec Thérèse, fatigué par les durs lauriers qui avaient remplacé la pervenche des Charmettes. Elle allait en Chablais et n'avait plus de quoi achever son voyage.

(1) La maison où est morte Madame de Warens porte les numéros 56 et 60 dudit faubourg.

Extrait du registre mortuaire de la paroisse de Saint-Pierre de Lémens : « *Le 30 juillet 1762, fut enterrée, dans le cimetière de « Lémens, dame Louise Françoise-Eléonore de la Tour, veuve du « Seigneur de Warens, née à Vevay, dans le canton de Berne, en « Suisse, qui mourut hier a dix heures du soir, comme une bonne « chrétienne après avoir reçu les derniers sacrements, âgée de « soixante-trois ans. Elle avoit abjuré la religion protestante de- « puis environ trente-six ans, et avoit depuis vécu dans la notre. « Elle termina sa carrière dans le fauxbourg Nesin, où elle résidoit « depuis huit ans dans la maison de M. Crépine; elle a demeuré « auparavant au Reclus pendant environ quatre ans, maison du « marquis d'Arlinge : elle a, depuis son abjuration, passé le reste de « sa vie dans cette ville.* — Signé Gaime, *curé de Lémens.* »

Rousseau n'avait point d'argent sur lui, mais, une heure après, il lui en envoya par Thérèse, l'épouse future du palefrenier.

Madame de Warens, ravagée par les douleurs, la misère et la passion, reçut la niaise et vulgaire servante avec ce sourire d'infinie bonté que possèdent seuls les grands incompris.

Peut-être même la terrible inconscience de l'homme de génie qui osait lui dépêcher une telle mandataire lui échappa-t-elle ?

Elle accueillit, sans doute avec calme, les observation cruelles, qu'au nom de Rousseau dut lui faire Thérèse. Elle laissa s'étendre à ses misérables amours (les seules qui lui demeurassent !) les reproches de cette fille...

Mais quand Madame de Warens eut reçu la somme qui lui était destinée : de ce même geste dont elle s'était toujours servie pour prodiguer le trésor inépuisable de son âme et de sa chair, elle prit à son doigt le seul anneau d'or qui lui restât, et le passa au doigt de Thérèse.

Dans la misérable chambre qui fut la sienne, j'évoque l'étouffant soir de juillet où elle agonisa. Ce dut être un de ces jours d'orage où les hirondelles volent bas. De la puante ruelle où je me trouvais tout à l'heure, des germes putrides devaient s'exhaler comme aujourd'hui. Y avait-il de blondes enfants, assises sur une poutre, comme celles qui causent là ?

Quelles furent ses rêveries lorsque, la nuit étant tombée, le prêtre eut procédé aux fades rites funèbres ? Retrouva-t-elle en cet instant cette folie d'exaltation qui, à Evian, en 1726, l'avait prosternée aux genoux de M. de Bernex, quand elle s'écria :

« *In manus tuas, domine, commendo spiritum meum.* »

Revit-elle l'escorte royale qui accompagna, en pompe, à Annecy, une si belle convertie que l'on se méfiait d'une amoureuse ? Entendit-elle la voix d'un adolescent fatigué, penché sur elle, et, de sa lèvre, comme d'une rose, effleurant ses cheveux — ou n'entendit-elle que les dix heures qui sonnaient à jamais pour elle à la paroisse de Lémens ?

FRANCIS JAMMES.

LES AMANTS

J'habite dans la ville où rient les jeunes filles;
sur le chemin des marronniers je vais les voir,
portant des éventails, des fleurs ou des faucilles,
dans leurs robes d'été roulant les flots du soir.

Je cherche dans leurs yeux ce qui ressemble aux vôtres;
chaque ficha qui flotte agite un souvenir
et, tel Werther errant en pensant à Charlotte,
je commence mon rêve et ne peux le finir.

Tout à l'heure, du seuil doré de ma demeure,
je vous verrai près du vieux puits, dans le jardin,
à l'ombre du figuier que les vents chauds effleurent,
les yeux levés au ciel, un livre dans la main...

— O vous qui me nommez à peine votre ami,
comment avez-vous pu me devenir si chère ?
vous dont le sein en me quittant n'a pas frémi,
pourquoi m'avez-vous pris un peu de ma lumière ?

Ah ! que n'êtes-vous là, près de moi, sur ce banc ?
Votre robe luirait sous les arbres antiques
et nous irions ensemble ainsi que des enfants
goûter l'amer parfum des champs mélancoliques...

Je sais qu'une fillette est morte à la maison
d'où l'on voit le soleil décliner sur les plaines
et ses parents en ont une si grande peine
que les pleurs sur leurs joues ont tracé des sillons.

Nous passerions et vous diriez : « Les pauvres gens !
comme ils ont dû souffrir et comme je les aime ! »
Et le fond de nos cœurs ne serait plus le même
car la pitié grandit le rêve des amants.

Ma mère est au chevet qui veille l'enfant morte ;
à travers les carreaux je vous la montrerais.
Une petite sœur pleurerait sur la porte
et deux colombes s'aimeraient sur un cyprès.

Et puis nous descendrions le chemin qui décline
pour voir au fond du ciel l'étoile du berger
traîner son reflet bleu de colline en colline
et nous baigner bienveillamment de sa clarté.

C'est l'heure de l'amour et de la rêverie ;
le saule est frémissant comme une vierge seule,
d'invisibles agneaux bêlent aux bergeries,
des anges beaux et nus dorment dans l'or des meules.

Votre sourire amer flotterait-il encor
au-dessus des prairies des bois et des campagnes,
resteriez-vous toujours sans espoir ni remords,
du jeune homme rêveur l'insensible compagne ?

Oh ! dites ? n'est-ce pas que vous prendriez ma main,
que l'odeur de l'automne enivrerait votre âme,
que les rayons épars sur les coteaux lointains
joindraient le cœur du monde à votre cœur de femme.

Je poserais mon front sur votre sein charmant
et notre forme unie deviendrait belle et vague,
et je ne verrais plus sur mon manteau d'amant
briller cruellement les flammes de vos bagues.

Et peut-être qu'alors vous laisseriez tomber
dans la vallée en fleurs et l'ombre solennelle
de vos yeux jusqu'ici glacés, ma bien-aimée,
de vos beaux yeux mortels, une larme éternelle...

— Ah ! Pleurer ! Si le monde est touchant et sublime
c'est que les amoureux pleurent en s'étreignant.
Soyez l'élue des pleurs et la sainte victime
qui porte à son épaule un châle teint de sang.

Car le rêve et l'amour ne sont pas des mensonges !
J'adore le parfum des bouquets délaissés.
La clarté de la lune a la beauté des songes
et dore de rayons le front des insensés.

Heureux les fous ! Dans les cytises ils cheminent.
Le peuple vertueux les nomme infortunés ;
ils cachent un laurier sous leur blanche poitrine,
ils mourront de désir après s'être donnés !

Ils marchent dans les parcs aimés par les oiseaux,
ils tombent dans les puits comme les astrologues,
ils croient tenir un sceptre en tenant un roseau,
eux, les rois puérils du songe et de l'églogue !

Le monde pour leurs yeux est plein d'enchantements ;
Titania la fée est leur blanche marraine ;
dans le palais s'endort la belle au bois dormant...
Les trois cavaliers blancs ont passé dans la plaine..

Soyons, ma bien-aimée, les amants au cœur pur
qui sous leurs seins unis portent leur propre gloire.
Les signes de l'amour brilleront dans l'azur ;
qu'importera la vie si nous avons su croire !

— Je sais comment un soir a dansé Ophélie.
« Au couvent ! au couvent ! » dit Hamlet sur la porte !
L'enfant avec les fleurs sur les flots est partie...
Il dira : « Je t'aimais ! » quand elle sera morte.

J'ai vu le triste Faust étreindre Marguerite
sans pouvoir de ce cœur combler son cœur désert.
J'ai vu Graziella sourire à Lamartine
et leurs pleurs à tous deux sont tombés dans la mer.

Je connais le baiser de Paul à Virginie
et la folle Manon si tendre et si cruelle,
et j'ai vu Musset ivre aux clartés des orgies
levant sa coupe pleine à l'amante infidèle.

Je vous salue, ô fous qui font rêver les sages
et dont la fantaisie conduit les éléments,
car une larme a plus de poids qu'une montagne
et le désir d'amour est plus fort que le vent...

★

Ainsi, ce soir, assis au pied de la colline,
devant les bois fleuris et le soleil couchant
à l'ombre du tilleul dont les branches s'inclinent
je pensais à vos yeux et j'écrivais ce chant,

non pour que vous m'aimiez, ô la plus chère amie,
car un voile s'étend sur nos rêves humains
et pour trouver le bon chemin de notre vie,
nous ne savons jamais qui nous prendra la main ;

mais pour que sous les plis d'une robe orgueilleuse
quand, le soir, blanc vêtue, vous passez dans les fleurs,
frémisse vaguement l'âme des amoureuses
et que des bois profonds vous vous sentiez la sœur ;

pour que les nobles lacs vous versent ces tendresses
dont, sur le sable amer, vient s'enivrer l'amant,
quand il voit dans les flots sourire sa maîtresse
et l'eau triste briller entre ses doigts charmants ;

pour qu'un soir, vous pleuriez dans le parfum des brises,
des jardins et des bois découvrant le secret,
comme dans un logis une vierge surprise
qui trouve une fleur bleue au fond d'un vieux coffret ;

pour qu'auprès du bassin plein du rêve des cygnes,
en me voyant passer sur le chemin désert,
vous laissiez votre livre et me fassiez des signes,
moi qui vous chéris plus que le vent ou la mer ;

et, pareille aux rêveurs qui s'en vont écouter
ces rumeurs qui, le soir, montent des puits antiques,
puis lèvent des yeux fous et des seins exaltés
vers l'éclat véhément des lunes prophétiques,

vous couriez dans les champs balsamiques et noirs
en jetant vers le ciel vos bouquets et vos voiles,
pour sentir dans la nuit sur votre chair, pleuvoir
ces longs baisers de feu qui glissent des étoiles.

MAURICE MAGRE.

5 septembre 99.

LA FÉE MIRABELLE

PROLOGUE

Des bancs de gazon disposés en gradins forment un hémicycle circonscrit par de grands ormes dont le feuillage bruit harmonieusement. Le sol est jonché de thyms, de sauges, de marjolaines et d'autres plantes aromatiques. Un orchestre invisible joue, en sourdine, des airs tour à tour joyeux et tristes. La scène, sur une plate-forme aux talus de mousse piqués de glaïeuls, se cache derrière un rideau de roses rouges, de feuilles de lierre et de capucines alternées qui dessinent les rayons d'un soleil, au cœur flamboyant, placé au centre et composé de tulipes panachées. Ce rideau, tombant d'une frise où s'entrelacent des branches de cerisiers et d'orangers chargées de leurs fruits, se déploie entre deux sveltes bouleaux dont le tronc d'argent pâle s'enguirlande d'églantines et de boutons d'or. Un velum de soie pourpre, tendu entre les sommets des ormes et retombant de tous côtés jusqu'à terre, couvre l'hémicycle de sorte qu'il règne un demi-jour vermeil favorable à l'illusion.

Sur les bancs sont assis : le Pape et son collège de cardinaux ; des pasteurs protestants de différentes sectes ; des rabbins. Des présidents de républiques, des empereurs, des rois avec leurs ministres et leurs chambellans. Des diplomates et de grands penseurs en exercice ou en disponibilité. Des savants, des poètes, des peintres, des fonctionnaires, des chiffonniers, des journalistes. Des banquiers, des paysans, des ouvriers. Des industriels, des horticulteurs, des académiciens. Des généraux, des charcutiers, des équarrisseurs. Des millionnaires et des mendiants. Des patriotes et des anarchistes. Des sages jouant la folie et des fous jouant la sagesse. Des femmes, les unes belles, les autres laides, en toilette de parade ou en confections à 19,95. Bref, des spécimens de toutes les conditions sociales.

Les bancs sont entièrement garnis. Et comme il n'y a pas de places réservées, comme les spectateurs ont obéi au conseil

donné par un écriteau placé à l'entrée et qui porte ces mots : « Nous vous supplions de ne pas oublier que vous êtes tous égaux devant l'Art », l'assemblée offre un pêle-mêle bariolé, assez plaisant à l'œil.

L'orchestre se tait brusquement. Trois roulements de timbale retentissent. Le plus grand silence règne sur les gradins.

Ecartant les plis du rideau, l'Impresario s'avance au bord de la scène. Sa tunique de satin pers miroite, avec des reflets d'arc-en-ciel aux cassures. Une étoile de diamant scintille sur sa poitrine. Il est coiffé d'un casque pointu, taillé à facettes dans une émeraude et surmonté d'une touffe de plumes de paon qui s'épanouit en éventail et retombe jusque sur ses épaules de manière à lui encadrer le visage. Il tient à la main un caducée d'ivoire aux serpents d'or. Des ailes d'oiseaux de paradis chatoient à ses talons.

L'IMPRESARIO

Belles dames et chers hommes,

L'admirable drame que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous a pour objet de vous initier au Rêve c'est-à-dire à cette réalité suprême dont vous méconnaissez, d'habitude, l'évidence. Cœurs inquiets, esprits tourmentés par l'ambition, la vanité ou des calculs homicides, ouvrez-vous aux splendeurs vraies de la seule Chimère. Ici, ce sommeil dans la brume que vous appelez la vie prend fin. Eveillez-vous, et que vos yeux s'imprègnent d'une lumière irradiée de voies lactées dont vos astronomes ignorent l'emplacement. Prêtez l'oreille : vous entendrez chanter les chœurs qui parcourent des prairies de violettes et d'asphodèles au fond du Hadès. Recueillez-vous afin que votre âme la plus secrète, celle que vous avez étouffée pour suivre vos appétits, ressuscite et qu'elle goûte la joie de s'éperdre en un songe de beauté.

Humains perdus dans la nuit, je vous annonce une aurore de légende. Au geste de mon caducée, des êtres radieux montent des régions étoilées où

règnent les Lucifer pour vous charmer. Conformez vos pensées à leurs paroles et à leurs danses, vous apprendrez les rythmes éternels. Vous pénétrerez le jeu sublime des forces qui mènent les mondes. Et vous deviendrez semblables à des dieux.

L'Impresario étend son caducée, dont les serpents fulgurent comme des éclairs, vers l'hémicycle, puis il se retire à reculons. Le rideau se referme. Fanfares de trompettes à l'orchestre.

LE DRAME

A M. Lucien Dhuguet.

Décor: Un verger à la fin d'avril, par la pleine lune de minuit. Les pommiers en fleurs frémissent doucement. Un fin brouillard bleuâtre monte de l'herbe ensommeillée et noie les lointains. A droite, il y a un ruisseau qui chuchote sous des saules argentés. A gauche, un vieux mur assez bas et tout crevassé. Des touffes de giroflées ont poussé dans les fentes. Par-dessus sa crête, on aperçoit un massif de lilas dont les grappes répandent leur parfum dans la nuit trempée de rayons. Le murmure des feuillages se mêle au roucoulis de l'eau. Par instants, le rossignol chante.

Des formes indécises glissent entre les troncs des arbres, scintillent vaguement sous la lune, s'éteignent dans l'ombre pour reparaître bientôt au bord du ruisseau où elles plongent sans bruit. Une chouette aux yeux jaunes traverse le verger en hululant. Les pommiers se réveillent en sursaut.

LES POMMIERS

Qui donc trouble notre sommeil ?... Tout le jour, nous avons travaillé de bonne volonté; nous avons poussé nos racines pour pomper les sucs de la terre. Nous nous sentons un peu de courbature. Et nos branches aussi, battues du vent qui souffla depuis hier matin et qui vient à peine de se calmer, sont lasses... Nous aimerions à dormir tranquilles.

LES LILAS, *hochant leurs cimes.*

C'est cette chouette que le père Rapax, affreux

sorcier, dresse à chasser les sylphes. — Le rouge-gorge nous a dit qu'elle était très méchante.

UNE VOIX DANS LE MUR

Lézards, ne vous démenez pas de la sorte. Cessez de vous griffer et de vous mordre la queue, sinon je vous chasse. Les trous que je vous concède, c'est pour y dormir. Et l'heure de jouer est passée, que diable!

LES POMMIERS

Qui parle là-bas?

LES LILAS

C'est l'esprit du vieux mur. L'âge le rend quinteux.

LES POMMIERS

Nous ne voyons plus les sylphes? Où sont-ils donc? Pourquoi ne caressent-ils plus notre écorce?

LES SAULES

Ils se sont cachés dans le ruisseau, à cause de la chouette. Nous les distinguons qui luisent faiblement sous les nénuphars.

LES POMMIERS

Nous ne faisons pas grand cas des hommes. Pourtant, nous souhaitons que le braconnier qu'ils appellent Pautruche survienne. Il abattrait peut-être la chouette.

LES LILAS

N'en croyez rien: Pautruche s'entend fort bien avec elle.... Il abattrait plutôt le rossignol.

LES POMMIERS

Pourquoi cela?

LE RUISSEAU

Ceux qui tuent n'aiment pas ceux qui chantent:

je m'en suis bien aperçu. Pautruche a essayé, plusieurs fois, de combler ma source en y jetant des gravas et du fumier... J'ai eu assez de peine à me dégager!

LES SAULES

Que lui avais-tu donc fait?

LE RUISSEAU

Rien du tout. Il prétend que, lorsqu'il chasse, la nuit, de ce côté, ma chanson l'empêche d'entendre les perdreaux glousser en rêvant.

LES SYLPHES, *montrant leurs têtes entre les nénuphars.*

Pst! Pst! Babil d'Argent, est-ce que la chouette est partie? Nous sommes tout transis.

LE RUISSEAU

Ma foi, je ne l'entends plus. Je crois que vous pouvez sortir. Mais de la prudence.

Les sylphes bondissent hors des nénuphars. Ils sont une douzaine au corps diaphane, aux yeux pareils à des lucioles. L'eau ruisselle, en gouttes diamantées de leurs ailes.

Ils se prennent par la main et forment une ronde sous les pommiers. Des pétales neigent sur eux. Le rossignol et le ruisseau chantent en cadence.

LES SYLPHES

Qu'il faisait froid! Que nous étions mal à l'aise!... Et les ondins qui s'amusaient à nous chatouiller!... Heureusement, c'est fini. Dansons pour nous réchauffer et pour sécher nos ailes.

LE ROSSIGNOL

Splendeur, splendeur, splendeur! — Jamais la lune ne fut aussi belle que ce soir.

LE RUISSEAU

Un vol de radieux papillons, descendus de la lune, frémit sur mes flots.

LE ROSSIGNOL

Les rayons de la lune semblent des rayons de miel.

LE RUISSEAU

Mes poissons, frôlés par la lune, brillent comme des étoiles filantes.

LE ROSSIGNOL

Lilas, encensez la lune.

LE RUISSEAU

Saules, laissez-la filtrer à travers vos longues chevelures.

LES SYLPHES

Comme des éphémères au crépuscule,
Comme des libellules,
Valsons.
Comme les nuées d'orage,
Comme des ramiers sauvages,
Tournons.

LES POMMIERS

Bravo! Bravo! Nous n'avons plus envie de dormir.

LES LILAS

Nous non plus.

L'ESPRIT DU VIEUX MUR, *grondant.*

Mais moi bien. A-t-on idée d'un pareil tapage!... Si vous ne vous souciez pas de reposer, laissez, du moins, reposer les autres. Vous, sylphes, je m'en vais vous fourrer dans un de mes trous. Vous y

avalerez de la poussière, vous éternuerez et mes lézards vous mordilleront les ailes.

Il s'élève de la crête du mur et descend dans le verger. Sa semblance est celle d'un paysan centenaire, vêtu d'un sarrau couleur de lichen et d'un pantalon couleur de glaise. Il porte des sabots et un bonnet de coton dont la mèche est remplacée par une flamme rouge, semblable à un coquelicot. Il fait le geste de menacer les sylphes mais, au fond, il n'est pas bien en colère.

LES LILAS

Arrêtez-le!

LES POMMIERS, *abaissant leurs branches.*

Bonhomme, tu ne passeras pas.

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Oh! si je voulais...

LES LÉZARDS, *montrant leurs têtes au bord d une fente.*

Hé, monsieur Dumortier, vous commettrez-vous avec des arbres?

A ces mots, les lilas inclinent leur cime et cinglent de leurs thyrses le museau des lézards, qui se cachent précipitamment.

LES LILAS

Voilà pour vous apprendre à mépriser les arbres.

LES LÉZARDS, *dans le mur.*

Hi! Hi! Hi! vous ne nous avez fait aucun mal. Et nous, nous vous avons chipé des fleurs. Elles sentent très bon.

L'ESPRIT DU VIEUX MUR, *aux sylphes.*

Çà, si vous voulez rester en place, je vous raconterai une histoire.

LES SYLPHES

Pour nous endormir?

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Non, petits insolents, pour vous instruire.... Tenez, je vous dirai mon enfance et ma jeunesse. Vous verrez que cela ne manque pas d'intérêt, car je suis né dans un volcan.

LES SYLPHES

Dans un volcan? Ah ! très bien..... Nous écoutons.

LES POMMIERS

Qu'est-ce qu'un volcan ?

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Le fourneau d'une des pipes que fume notre grand-maman: la Terre.....

LES SYLPHES

Un géant qui jongle avec des boules de feu.....

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Le bol de punch du diable....

LES SYLPHES

Une province du royaume des salamandres....

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Et beaucoup d'autres choses encore.

LES LILAS

Raconte donc ton histoire.

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Il y a très longtemps — très longtemps. Les hommes n'enlaidissaient pas encore la face de la terre. Les montagnes étaient couvertes de sapins ou, toutes brûlantes, déversaient, sur leurs flancs arides, des laves en fusion. Dans le cratère d'un volcan, qui flambait, accroupi au bord de la mer, habitait une tribu de Gnomes dont le roi eut trois fils : je suis le cadet...

A ce moment, la chouette, précipitant son vol ouateux, rasant le sol, traverse de nouveau le verger. Elle fonce sur le groupe des sylphes, agrippe l'un d'eux et s'élève au-dessus des pommiers, en poussant un cri de triomphe. Tumulte. Les arbres tordent leurs frondaisons. Le ruisseau sanglote. L'esprit du vieux mur lève les bras au ciel.

LE SYLPHE

Au secours! Au secours!

Mais ses frères ont couru se cacher sous les saules. L'esprit du vieux mur prononce des malédictions sans bouger. Et le rossignol volette éperdument çà et là.

Tout à coup, un adolescent, vêtu de blanc, à cheval sur un rayon de lune, descend des hauteurs du ciel nocturne. Il saisit la chouette étonnée, lui tord le col, délivre le sylphe et se laisse tomber dans l'herbe du verger.

TOUS

Jean de la Lune! C'est Jean de la Lune!..... Comme il y a longtemps qu'on ne t'a vu! D'où viens-tu? Qu'est-ce que tu nous apportes?

JEAN DE LA LUNE

Là, là! Ne causez pas tous à la fois. Assurez-vous plutôt si celui-ci ne s'est pas blessé... Non, il n'a rien: le voici qui gambade.

L'ESPRIT DU VIEUX MUR

Il était temps!

JEAN DE LA LUNE

C'est toi, mon vieux Hiérôme?.... Tu portes un joli coquelicot à ton bonnet. Qui te l'a donné?

HIÉRÔME

Ton amie la fée Mirabelle.

JEAN DE LA LUNE

Mon amie..... Mon amie..... Hélas!...

Il s'assied dans l'herbe et se couvre la figure de ses mains. Les sylphes font cercle autour de lui. Les saules, les pommiers,

les lilas, le ruisseau, le rossignol chantent tout bas. Hiérôme le regarde avec étonnement.

HIÉRÔME

Quoi donc, tu sembles tout triste. Est-ce parce que j'ai prononcé le nom de Mirabelle? Seriez-vous brouillés?

JEAN DE LA LUNE

Par ma faute, elle m'a quitté — par ma très grande faute.

HIÉRÔME

Est-ce possible? Je vous croyais unis à jamais.

JEAN DE LA LUNE

Oui, le Seigneur des pampres et la Dame des pollens nous avaient mariés. Et j'avais juré d'aimer Mirabelle, parmi les aubépines d'avril, les roses de juillet, les chrysanthèmes d'octobre et les pâles premières violettes de décembre. Mais je l'ai délaissée pour imiter les hommes..... Elle s'est enfuie.

HIÉRÔME

Aussi, pourquoi t'occuper des hommes ? Ils sont encore plus malicieux que leurs cousins : les singes. Que pouvais-tu trouver de bon en eux?

JEAN DE LA LUNE, *sans l'écouter.*

Laissez-moi seul avec le rossignol. Je lui dirai ma peine. Et, peut-être m'indiquera-t-il le moyen de reconquérir Mirabelle.

Tous le baisent au front puis s'écartent. Hiérôme recule jusqu'au mur et se fond dans les pierres. Les sylphes se dispersent dans le brouillard. Les arbres se rendorment. Le ruisseau bruit mélancoliquement.

LE ROSSIGNOL

Amour souffrant, amour tremblant,
Caresses de la lune sur les gramens,

Parfum des lilas nouveaux,
Grande paix de la nuit,
Tout le printemps t'accueille et te plaint :
Raconte-lui les rigueurs de ta bien-aimée.

JEAN DE LA LUNE

Tu sais combien nous nous aimions. Ses yeux étaient clairs comme un ciel d'été. La fleur de sa bouche attirait les abeilles. Sa chevelure sentait bon les myrtilles. Lorsqu'elle m'attirait contre ses seins, je croyais cueillir un bouquet d'étoiles. — Tous nos jours passaient à errer nonchalamment dans la campagne et dans les bois. Nous écoutions le cantique des sèves, la chanson des trèfles incarnats, la ballade des roseaux, le long des rivières, et les graves oracles qu'épandent les vieux chênes. La nuit, mes frères de la Lune nous apportaient le lait des génisses qui paissent, là-haut, la voie lactée. Les génies de l'ombre venaient danser autour de notre lit jonché de blancs pavots. Et chacun de nos baisers, chacune de nos étreintes faisaient éclore un soleil, irradié, aussitôt, dans l'infini des espaces...

Ah! nous nous aimions tant...

Un soir d'hiver, il neigeait. Nous nous étions attardés à jouer avec les flocons dans une plaine immense, proche d'une ville flamboyante et rugissante où les hommes ont coutume de s'entasser pour je ne sais quels labeurs inanes. Afin de varier nos plaisirs, je proposai à Mirabelle de gagner la ville et de suivre les rues, en voltigeant au ras des toits. Comme, dans la journée, nous avions dépouillé plusieurs houx de leurs baies rouges, je pensais qu'il serait très amusant de les souffler au nez des passants.

« Quand nous aurons bien ri de leurs grimaces, ajoutai-je, nous descendrons, par une cheminée, dans quelque foyer où nous nous blottirons entre

deux bûches embrasées. Et, tandis que les flammes pétilleront joyeusement autour de nous, nous écouterons les dires saugrenus des habitants du logis.»

Mirabelle n'approuva pas mon projet. Tourmentée d'un pressentiment qui ne la trompait point, attristée tout à coup, elle me rappela que nous nous étions promis d'éviter le voisinage des hommes et elle insista pour que nous nous éloignions. Mais un destin contraire me poussait. J'insistai et elle finit par me suivre, bien qu'avec répugnance. Avisant donc une grande maison dont les vitres, traversées d'une lumière bleuâtre, luisaient sinistrement dans l'ombre, nous nous sommes faufilés jusqu'au fond d'un âtre où brûlait, au lieu de bûches, une houille puante. La chambre que ce feu déplorable échauffait était occupée par trois personnages vêtus de noir, glabres, chauves, solennels et qui, assis autour d'une table ronde, discutaient d'une voix croassante. L'un maniait un scalpel; le second décochait des chiquenaudes sur les plateaux d'une petite balance; le troisième nettoyait une loupe avec son gant. Je reconnus un trio de ces êtres bizarres que les hommes appellent des savants.

J'écoutai leur conversation. Malgré les mots baroques qu'ils employaient, je compris qu'ils se vantaient d'avoir découvert le lieu où résidait la Vérité. Ils en parlaient comme d'une pièce anatomique dont ils comptaient s'emparer cette nuit même pour la disséquer. — Or je savais que la Vérité, c'est une belle déesse nue qui se cache au fond d'un puits ignoré et qui passe son temps à se regarder dans un miroir, sans s'inquiéter des fous obstinés à la découvrir. Avant de connaître Mirabelle, je m'étais épris de sa grâce, d'après le récit d'un Vieux-de-la-Lune qui prétendait l'avoir entrevue jadis. Et

j'avais perdu beaucoup de temps à chercher l'emplacement de son puits.

L'affirmation des savants me bouleversa. Je sentis mon ancienne passion se rallumer; j'oubliai mon bonheur présent. « Se pourrait-il, m'écriai-je, que ces vilains méditent de détruire la forme divine dont j'ai tant rêvé? — Je ne dois pas le souffrir. »

J'allais m'élancer dans la chambre, quand Mirabelle me retint. Tout en larmes, elle me supplia de ne pas l'abandonner. Elle m'enlaça, invoqua notre amour et mes serments. Mais je ne l'écoutai pas et je l'écartai de moi comme si elle m'eût été une étrangère. Alors, indignée de se voir méconnue, elle cessa d'insister: « Ingrat, murmura-t-elle, tu me quittes pour une chimère que tu n'atteindras point. Va, suis ces hommes enivrés de leur fausse science; rapetisse ton esprit à la mesure du leur. De ce moment, notre union est rompue, et mon dédain égale ton mépris.... Adieu! »

Elle dit, s'envola et disparut dans le ciel noir.

Je me sentis mordu d'un remords; et je fus sur le point de la suivre. Déjà je prenais mon élan, lorsque je vis les savants se lever et se diriger vers la porte. L'un d'entre eux répétait : « Dans peu d'heures, dans peu d'heures, nous ferons la Vérité prisonnière. » Les deux autres l'approuvaient en ricanant.

Le désir de savoir l'emporta en moi. Je me précipitai derrière eux et je les rejoignis dans la rue, comme ils tournaient le coin de la maison. Il ne neigeait plus. Mais la nuit, tout en dégel, nous frôlait de ses ailes visqueuses. Les gouttières gargouillaient lugubrement. Le vent, lourd et mou, soufflait par lentes bouffées et geignait comme une femme en couches.

Les trois savants marchaient côte à côte sans parler. Invisible, je filais sur leurs traces. Et c'est ainsi qu'après avoir traversé la ville, nous avons pénétré dans un bois de sapins où mille sentiers s'enchevêtraient en réseaux presque inextricables. Parfois mes compagnons s'arrêtaient, pensant avoir perdu la route. Mais, à certains indices, ils finissaient toujours par la retrouver et continuaient d'avancer en silence.

Enfin nous sommes sortis du bois comme le petit-jour entr'ouvrait ses yeux ternes au bord de l'horizon brumeux. Nous étions dans un cimetière abandonné. Les tombes, mi-couvertes de neige, entourées de grandes herbes rigides, bossuaient le sol çà et là. Des croix vermoulues craquaient, ébranlées par le vent. Au milieu du cimetière, il y avait un puits creusé sous une coupole de tuiles moussues.

« C'est là », dit un des savants. Ils hâtèrent le pas, arrivèrent à la margelle et se penchèrent sur l'orifice. Planant au-dessus d'eux, je regardais aussi.

D'abord, on ne voyait rien. Une ombre opaque régnait, pleine de bourdonnements vagues, semblables à des sanglots et à des rires entremêlés. Puis, peu à peu, une mince clarté circulaire apparut tout au fond. Cela vacilla, serpenta, s'élargit en une nappe d'un vert glauque d'où montait une sorte de fumée blanchâtre. — Cette fumée se dissipa ; l'intérieur du puits devint lumineux. Et nous découvrîmes la Vérité assise sur un piédestal qui brillait comme de l'or vierge. Elle peignait, en riant, sa longue chevelure et se regardait dans son miroir. Autour d'elle, l'eau bleue scintillait comme une grande étoile.

« La voilà ! » s'écrièrent les savants. Et, tout de suite, s'aidant des pierres qui faisaient saillie aux parois du puits, ils se mirent à descendre. Ce fut fort pénible; à chaque instant, ils perdaient pied et manquaient de dégringoler la tête la première. Quant à moi, je les précédais sans peine.

Mais nous avions beau descendre, la distance qui nous séparait de la Vérité ne semblait pas diminuer. Au contraire, on eût dit que le piédestal fuyait devant nous... A la longue, les savants se fatiguèrent. Le plus vieux, tout haletant, s'arrêta et dit : « Il faut y renoncer. Vous voyez que nous n'arriverons jamais... Remontons; nous dirons que nous L'avons découverte, et, comme personne ne pourra nous contredire, notre gloire est assurée. » Après quelque hésitation, les autres durent reconnaître qu'ils étaient à bout de forces. Ils commencèrent à remonter et atteignirent bientôt la margelle qu'ils enjambèrent. J'entendis le bruit de leurs pas s'éloigner en décroissant.

Resté seul, je ne perdis pas courage et je m'enfonçai plus rapidement dans les entrailles du puits. J'avais repris ma forme. Ma robe blanche ondoyait autour de moi et miroitait selon l'essence de lune dont elle est imprégnée. Soudain, je crus m'apercevoir que le piédestal ne s'enfonçait plus et que la Vérité me faisait signe de venir à elle... J'approchais, j'approchais — j'arrivai à son niveau. Mais alors le piédestal s'engloutit brusquement dans l'eau bouillonnante. Une grande vague s'enfla en mugissant, me couvrit d'écume et m'entraîna dans un tourbillon. Je faillis être étouffé; je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais dans une étroite galerie, si longue que je n'en découvrais pas la fin.

L'eau me montait jusqu'aux genoux et clapotait ironiquement. Très loin devant moi, ennuée de lumière phosphorescente, la Vérité s'éloignait en agitant, au-dessus de sa tête, son miroir dont l'éclat me fascinait. De temps en temps, elle se retournait, éclatait de rire et m'envoyait un baiser. — Palpitant de désir, je me remis à sa poursuite. Tout en courant, j'examinais les murs de la galerie. Je remarquai que des tableaux s'y déroulaient où étaient retracées, en symboles étranges, toutes les sciences, toutes les philosophies, toutes les religions. Ces signes s'embrouillaient les uns dans les autres, se combinaient pour produire des figures mystérieuses dont le sens finissait par m'échapper. Et les tableaux étaient mouvants. Ils glissaient à mes côtés avec une grande rapidité, de telle sorte qu'à peine entrevus, ils allaient se perdre dans l'ombre, derrière moi. Je crus, d'abord, que la Vérité voulait que j'acquisse, en les étudiant, des connaissances suffisantes pour la mériter. Mais je reconnus bientôt que c'était un nouveau leurre. En effet, il était impossible de se former une certitude d'après ces simulacres fuyants qui semblaient tantôt se compléter, tantôt se contredire, si bien qu'il n'en résultait que des énigmes. De dépit, je renonçai à m'en occuper et, sans les examiner davantage, j'accélérai ma course...

Progressivement, je me rapprochai de la Vérité... plus près, toujours plus près, si près que je sentais le parfum de sa chevelure et qu'étendant la main, je la touchais presque. Je lui criai de m'attendre. Vaine prière : elle ne m'écoutait pas. Riant plus fort, elle se dérobait en faisant papilloter son miroir... Pendant des heures, des jours peut-être, la poursuite continua. Enfin, nous débouchâmes dans

une caverne au centre de laquelle s'ouvrait un gouffre. La Vérité s'y jeta. Je voulus me précipiter après elle. Mais l'abîme s'était refermé. Je tombai rudement sur le sol et je m'évanouis...

Quand la conscience me revint, j'étais assis sur un bloc de granit. Un rai de clarté blafarde, venu d'une fissure à la voûte de la caverne, striait l'ombre. Je m'aperçus que je tenais une tête de mort entre mes mains.

Je compris que tout espoir d'atteindre la déesse était perdu pour moi ; et je ne songeai plus qu'à regagner la surface de la terre. M'élevant donc jusqu'à la voûte, je m'engageai dans la fissure et, après beaucoup d'efforts, je me trouvai délivré...

J'étais dans une prairie, au commencement de l'été dernier. L'herbe épaisse dorlotait mes membres las. Des frênes, trempés de soleil, me susurraient des phrases amicales. Dans le ciel bleu, de grandes nuées floconneuses passaient comme des rêves.

Alors, je me souvins de Mirabelle. Un regret poignant m'étreignit le cœur. Je me pris à pleurer mon bonheur d'autrefois car je n'osais croire que ma chère fée, ma belle Illusion perdue me pardonnât jamais... Depuis, je la cherche, je l'appelle, j'interroge les choses et les êtres ; mais nul ne l'a vue, nul ne me répond... Ah ! doux rossignol, je suis bien malheureux.

LE ROSSIGNOL

Espoir ! Espoir !
Moi, j'ai vu ta bien-aimée :
Légère comme un souffle du soir,
Assemblant, en souvenir de toi, des fleurs de lune,
Hier, elle errait dans ce verger,
A ta recherche.

JEAN DE LA LUNE

Dis-tu vrai? Ah! si tu pouvais dire vrai!... Qu'elle revienne donc; je me prosternerai devant elle et je lui dirai : « Bien-aimée, bien-aimée, le fou qui vous délaissa reconnaît son crime. Depuis qu'il vous a perdue, son âme est pareille à la nuit sans étoiles et ses yeux obscurcis ne savent plus que pleurer. Daignez lui pardonner et permettez-lui d'adorer encore votre beauté. »

Tandis qu'il parle, les branches inclinées des saules s'écartent doucement. La fée Mirabelle apparaît, souriante, au bord du ruisseau. Sa robe veloutée est faite d'un duvet de pêches. Des pervenches et des muguets entrelacés forment un diadème dans ses cheveux. Ses yeux semblent des bleuets lumineux. Elle rougit un peu, et l'on croirait voir l'aurore luire à travers des pétales de camélias. Ses sœurs : Gloriane des Sèves et Fleur de Ronce l'accompagnent.

JEAN DE LA LUNE, *à genoux.*

C'est elle! C'est elle!... O ma reine à jamais, m'accueillerez-vous?

MIRABELLE, *malicieuse.*

Honnête seigneur, est-ce à Fleur de Ronce que vous parlez?

JEAN DE LA LUNE

Ah! Fleur de Ronce est charmante... Mais comment pourrais-je l'appeler ma reine, lorsque je te vois.

MIRABELLE

Je comprends : Gloriane des Sèves a su vous plaire. C'est à elle que s'adressent vos vœux.

JEAN DE LA LUNE

Ne me raille pas, bien-aimée : j'ai tant souffert.

MIRABELLE

Mais ne faut-il pas souffrir pour posséder la Vérité?

JEAN DE LA LUNE

Quelle Vérité?... C'est toi qui es la Vérité!... Tu ne me réponds pas! Tu détournes la tête. Comment te fléchir?...

Fleur de Ronce, Gloriane, venez à mon aide. Si vous avez gardé le souvenir de nos jeux dans les venelles embaumées, quand Avril prodiguait ses anémones, ses narcisses et ses campanules, intercédez pour moi.

FLEUR DE RONCE

Chère Mirabelle, il m'apitoie vraiment. Ce serait dommage qu'un aussi gentil Lunatique s'étiolât faute de ton sourire.

GLORIANE DES SÈVES

Pour moi, je pense qu'il fut suffisamment puni. Pardonne à cet étourdi. Rends-lui tes lèvres.

MIRABELLE

Eh bien... je pardonne.

JEAN DE LA LUNE, *courant à elle.*

Joie divine, je suis sauvé!... A moi ta bouche, que j'y cueille le plus suave de tous les baisers.

MIRABELLE, *se reculant.*

Oh! pas si vite. Je veux vous faire subir quelques épreuves qui m'assurent de votre constance.

JEAN DE LA LUNE

Commande : je t'obéirai. Rien ne me rebutera pour mériter ta tendresse.

MIRABELLE

Si, par exemple, je t'ordonnais de te confiner

dans l'obscurité du vieux mur pendant quelques années et d'y faire ménage avec les lézards, sans mettre jamais le nez dehors ?

JEAN DE LA LUNE

Je me rendrais prisonnier tout de suite. Et je ne me trouverais pas malheureux,puisque je ne cesserais pas de penser à toi.

MIRABELLE

Mais si je t'ordonnais de prendre l'apparence d'un homme et d'aller jouer, à la ville, le rôle d'un prince ou celui d'un mendiant ?

JEAN DE LA LUNE

Je souffrirais peut-être de cette dégradation — mais je penserais à toi et je ne me trouverais pas malheureux de souffrir.

MIRABELLE

Et si je t'ordonnais de faire la cour à Gloriane ou à Fleur de Ronce ?

JEAN DE LA LUNE

J'en agirais fraternellement avec celle que tu m'aurais désignée — mais je garderais pour toi mes baisers.

MIRABELLE

Est-ce bien sûr ?

JEAN DE LA LUNE

Tu n'en dois point douter.

MIRABELLE

Allons, il faut que j'invente des épreuves plus terribles.

Elle fait quelques pas en silence, dans le verger. Cependant Hiérôme qui, depuis un moment, montrait sa face à la crête du vieux mur et faisait des signes à Gloriane et à Fleur de

Ronce, se met à grimacer et à toussoter comme s'il se sentait incommodé.

GLORIANE

Qu'est-ce donc ? Voilà Hiérôme qui s'enrhume. Qu'as-tu, vieux monstre ?

HIÉRÔME

Y a-t-il du bon sens à se conduire de la sorte ! Mirabelle, méchante fille, pourquoi prends-tu plaisir à tourmenter ton amant, alors que tu grilles d'envie de le serrer dans tes bras ?

Il sort tout à fait du mur et descend dans le verger. Là, faisant claquer ses sabots l'un contre l'autre, il esquisse une pirouette, manque de tomber et se rattrape à la taille de Gloriane, ce dont il profite pour lui prendre un baiser. Gloriane se débat en riant et lui applique un soufflet.

GLORIANE

C'est trop fort ! A ton âge, n'es-tu pas honteux ?

HIÉRÔME

Point du tout. Le printemps émeut les vieilles pousses comme les jeunes... Mais il ne s'agit pas de cela. Je dis que Mirabelle a tort de faire la prude et je soutiens que Jean de la Lune, au lieu de pleurnicher devant elle, devrait l'enlacer et lui fermer la bouche à force de baisers.

D'ailleurs, mes enfants, vous n'avez pas l'air de vous douter que votre bonne entente est nécessaire aux germes et aux floraisons. Regardez : grâce à vos disputes, les lilas grelottent ; les pommiers, tout transis, recroquevillent leurs feuilles.

LES LILAS

Le fait est que nous nous sentons mal à l'aise.

LES POMMIERS

Si vous voulez manger des pommes en octobre,

aimez-vous. Sinon, nos fleurs tomberont, brûlées par la gelée qui menace.

LE ROSSIGNOL

Ma femelle a froid dans notre nid.

LE RUISSEAU

Déjà des aiguilles de glace me piquent désagréablement.

HIÉRÔME, *éternuant.*

Et moi, comme l'a constaté Gloriane, je m'enrhume..... Allons, assez de querelles et de reproches. Aimez-vous plus que jamais — au nom du printemps.

Il prend Mirabelle par la main, l'entraîne vers Jean de la Lune et les pousse dans les bras l'un de l'autre. Puis, tandis que les deux amants éperdus échangent un premier baiser, il ôte son bonnet, dont le coquelicot danse comme un feu follet et l'agite trois fois au-dessus de leurs têtes.

HIÉRÔME

Io, hymen ! Io, hyménée! Je vous unis selon le rite du Grand Pan.

FLEUR DE RONCE

Comme ils s'embrassent !

HIÉRÔME

Tu voudrais bien en faire autant,n'est-ce pas?... Viens me trouver: je sais des caresses volcaniques.

Il fait mine de l'étreindre. Fleur de Ronce le menace de ses ongles et recule vers les saules. Il se retourne vers Gloriane qui se dérobe également.

GLORIANE

Mais voyez donc ses yeux flamber! Dirait-on pas un satyre !

HIÉRÔME

Toutes les deux, je vous aime toutes les deux!

Elles s'enfuient en riant. Hiérôme jette ses sabots et se met à leur poursuite. Tous trois disparaissent dans la brume pâle qui voile les lointains. Mirabelle et Jean de la Lune se regardent, en extase. Les arbres tressaillent longuement. La nuit, soudain toute tiède, s'épanouit comme une grande fleur mauve lamée d'argent.

JEAN DE LA LUNE

Quel parfum de roses vient de ta gorge!

MIRABELLE

Mes seins, dans tes mains, sont deux roses naissantes.

JEAN DE LA LUNE

Ta bouche a le goût d'une fraise.

MIRABELLE

C'est pour toi que les premières fraises mûrissent sur mes lèvres.

JEAN DE LA LUNE

Quand je regarde le ciel à travers ta chevelure dénouée, je crois me perdre au fond d'un bois, par un soir de grand'lune.

MIRABELLE

Ma chevelure, que tu caresses, luit comme les feuillages humides de rosée sous la lune.

JEAN DE LA LUNE

Tes yeux, n'est-ce la mer infiniment bleue où voguent des navires aux voiles d'or?

MIRABELLE

Mes yeux sont l'océan où vogueront tes rêves.

JEAN DE LA LUNE

Ton corps, ah! ton beau corps, que je dénude, est une prairie où palpitent toutes les sèves.

MIRABELLE

Mon corps, sous tes baisers, palpite comme la campagne en fleurs sous les baisers du soleil.

JEAN DE LA LUNE

Comme tu es grande ! Comme tu es sérieuse !... Tu m'effrayes presque.... Qui es-tu ?

MIRABELLE

Je suis l'amie : l'Illusion.

JEAN DE LA LUNE

Qui es-tu donc encore ?

MIRABELLE

Je suis ton désir.

JEAN DE LA LUNE

Des forêts prolongent ta chevelure. Des torrents de miel coulent de ta bouche. Des mondes flamboyants tournent selon les courbes de ton corps... Puis-je t'aimer ? Je n'ose.

MIRABELLE

Je suis la sainte Nature : *il faut* m'aimer.

JEAN DE LA LUNE

Oh ! j'ai peur de toi.

MIRABELLE, *toute rieuse.*

Non, non, tu ne dois pas me craindre. Regarde : me voici la petite fée que tu connais. Aime-moi... Fondons-nous l'un dans l'autre.

JEAN DE LA LUNE

Ce fruit qui frémit sous mes doigts, parmi des mousses fauves, le cueillerai-je ?

MIRABELLE, *languide.*

Viens sous les saules....

JEAN DE LA LUNE

Oh! vertige.... Je vais créer un dieu.

Il la prend dans ses bras et l'emporte en courant sous les saules. Silence profond.

Calme immense de la nuit. La lune se voile d'un nuage. Les lilas embaument.

Hiérôme essoufflé revient dans le verger. Fleur de Ronce et Gloriane des Sèves-le suivent de loin.

HIÉRÔME, *retourné vers elles.*

Approchez, jeunes folles. N'ayez pas peur : si je vous mis en fuite, c'était pour laisser nos deux amoureux se réconcilier à loisir. . Tout va bien : je pense qu'à cette heure, ils ne font plus qu'un.

Allons, venez... Comment, vous hésitez?

FLEUR DE RONCE

Nous nous méfions. Tu n'aurais qu'à frotter, de nouveau, ta vieille barbe contre nos joues!

HIÉRÔME

Ah! petite amie, ne me reproche pas ce mince larcin. C'est le seul que je puisse encore me permettre.

FLEUR DE RONCE

Bien vrai?

HIÉRÔME

Tout ce qu'il y a de plus vrai.

GLORIANE

Dans ce cas, nous t'autorisons à nous embrasser une fois de plus.

Tu mérites cette faveur pour avoir réconcilié Mirabelle avec Jean de la Lune.

Elles viennent à lui. Hiérôme les embrasse, une fois, deux fois, trois fois.

FLEUR DE RONCE

Assez, assez, monsieur du Volcan!...

HIÉRÔME

Hélas! un volcan trop éteint.... N'importe, à baiser vos joues, j'ai cru respirer l'odeur d'un bouquet de giroflées.

Cependant, les sylphes accourent, bondissent dans l'herbe, puis, se prenant par la main, entourent Hiérôme et les deux fées.

LES SYLPHES.

Oh! la nuit est si douce. Les arbres soupirent comme des ramiers. Des pollens amoureux voltigent dans l'air plein de parfums.

HIÉRÔME.

Rien d'étonnant à cela : la campagne entière célèbre les nouvelles noces de Mirabelle et du gentil Lunatique....

Ecoutez, écoutez : la symphonie des germes commence: les bourgeons s'ouvrent selon des rythmes harmonieux; les feuillages frais s'entre-baisent et les gramens échangent des murmures passionnés. Ah! lilas, pommiers et vous, saules onduleux, la saison sera féconde. Que de foins, que de moissons, que de raisins vont mûrir!

Sylphes et fées, prenez part à ce concert; chantez et dansez! C'est, aujourd'hui, la grande fête du printemps.

Fleur de Ronce et Gloriane des Sèves se joignent aux sylphes. Tous dessinent de capricieuses arabesques dont Hiérôme règle du geste la cadence.

Ecartant les branches des saules, Mirabelle et Jean de la Lune reparaissent.

Elle, doucement rougissante. Lui, tendre et fier à la fois.

FLEUR DE RONCE, *à Mirabelle.*

Ah! ma chère, ta robe est toute chiffonnée.

HIÉRÔME

Son mari lui en donnera une autre, faite d'un rayon de lune... Dansez ! Dansez !

Les deux amants entrent dans la ronde. Toute la nuit chante. Peu à peu, les danseurs s'éloignent ; ils entrent dans le brouillard et s'effacent lentement. La musique s'affaiblit et s'éteint sur un dernier accord. Grand silence. Il n'y a plus que le verger où les pommiers s'ensommeillent. La lune descend derrière l'horizon occidental. A l'est, une barre de lumière rose grandit au-dessus des collines. Des coqs chantent au loin. Hiérôme revient seul et gagne le mur.

HIÉRÔME

Ouf ! je vais enfin dormir. — (*Au public.*) Vous, gens de bien, applaudissez : la pièce est jouée.

Le rideau se ferme.

ADOLPHE RETTÉ.

DE KANT A NIETZSCHE[1]

LA

TRANSFORMATION PHILOSOPHIQUE

« Par hasard », c'est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes les choses ; je les ai délivrées de la servitude du but.

(*Zarathoustra*).

I. Auguste Comte et les bénéfices de l'esprit positif : la science française. M. Taine et l'école de M. Ribot. — II. La conception d'une finalité universelle, dernière tare métaphysique de la philosophie positiviste. Ses conséquences : un bien en soi, le devoir sous la forme de la sélection artificielle, la religion de l'altruisme, de la Justice et de l'Egalité. — Caractère fictif de l'altruisme. La Justice en soi, une attitude pour mourir. — III. Des sources physiologiques de la morale : l'activité et les tempéraments divers où elle se manifeste. Explication du quiproquo de l'Impératif. — IV Thomas Carlyle : le héros, pris comme principe de coordination de l'énergie sociale.

I

Avec le Kantisme de la *Raison pratique*, et le Criticisme de M. Renouvier, avec les systèmes métaphysiques allemands de Hegel, de Fichte et de Schelling, avec les diverses écoles spiritualistes ou franchement théologiques qui ont été précédemment énumérées, la nomenclature se trouve épuisée des systèmes qui, après la *Critique de la raison pure*, continuèrent de spéculer hors des limites et contre les lois de l'Esprit.

La philosophie positive est née : Auguste Comte la nomme, et, malgré l'appareil systématique avec excès de ses idées, malgré sa prétention de fonder un nouveau pouvoir spirituel, il ne doit pas être dé-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114, 115, 116, 118.

pouillé de l'honneur d'avoir le premier formulé avec netteté l'importance et le caractère de cet avènement. Le premier aussi il a reconnu la nécessité de circonscrire et d'ordonner ce domaine positif de l'esprit en instituant une classification des sciences, en traçant des cadres où distribuer les ébauches plus ou moins avancées du labeur et de l'effort intellectuel. Rétrospectivement, il a, d'une vue juste, totalement embrassé et délimité le rôle de la science critique de la Connaissance, destinée à détruire l'empire de la théologie et des idées métaphysiques, mais impuissante à créer de nouvelles formules de vie. Enfin il a fait œuvre de prévoyance : il a appelé avec force l'attention sur le danger dont l'esprit positif était menacé par le faux rationalisme kantien, par ce compromis, dont Kant a fourni le modèle supérieur, et qui consiste à rétablir, contre les solutions de la raison, en vertu d'un intérêt moral et politique tenu pour supérieur, l'autorité des anciennes croyances. « Cette transaction systématique, dit-il à ce sujet, n'est nullement particulière aux Jésuites, quoiqu'elle constitue le fond essentiel de leur tactique ; l'esprit protestant lui a aussi imprimé à sa manière une consécration encore plus intime, plus étendue et surtout plus dogmatique : les métaphysiciens proprement dits l'adoptent tout autant que les théologiens eux-mêmes ; le plus grand d'entre eux, quoique sa haute moralité fût vraiment digne de son éminente intelligence, a été entraîné à la sanctionner essentiellement, en établissant d'une part que les opinions théologiques quelconques ne comportent aucune véritable démonstration et, d'une autre part, que la nécessité sociale oblige à maintenir indéfiniment leur empire. (1) »

(1) *Discours sur l'esprit positif*. Ed. de la Société positiviste, p. 108.

Une notion si juste du moment précis de l'évolution, cette connaissance et ce pressentiment du péril dont l'esprit est encore menacé assignent à Auguste Comte un rang de premier ordre dans l'histoire de la pensée. On peut lui reprocher le caractère de religiosité dont il a empreint les idées scientifiques, on peut condamner sa prétention de résoudre par un nouveau dogmatisme fondé sur une présomption de finalité le problème moral. Mais on verra que cette présomption de finalité absolue est la dernière tare métaphysique dont se trouvent marqués encore tous les systèmes positivistes. A ce titre aussi, Comte reste donc le représentant le plus typique de l'esprit nouveau, offrant avec une sorte de relief emphatique ses qualités et ses défauts.

Avant de dévoiler ce dernier vestige métaphysique, qui a persisté dans la philosophie positiviste, comme un organe témoin d'un état mental antérieur, il importe de constater tout d'abord le progrès sans précédent réalisé, avec cette conception nouvelle, par la science de la Connaissance.

Le positivisme en France, en Angleterre ou en Allemagne, est la consécration pratique, l'application immédiate et logique des déductions de la *Critique de la raison pure*. On peut dire désormais que la science philosophique comprend deux sections distinctes : dans la première, l'esprit procède à une critique de la connaissance, tranche de ce qui est connaissable et de ce qui ne l'est pas, dans l'autre l'esprit entreprend l'étude de tout ce qui est connaissable. La philosophie, considérée sous ce double aspect, reconquiert ainsi le rang de science de l'universel auquel elle avait tout d'abord prétendu. Mais si l'on considère que la critique de

la connaissance a été faite une fois pour toutes, il reste qu'il n'y a plus actuellement matière à philosopher, c'est-à-dire à connaître, en dehors de la science du phénomène et que le véritable philosophe est, à proprement dire, le savant, quelque espèce de phénomènes qu'il observe d'ailleurs.

Ainsi, le système d'illusionisme métaphysique auquel aboutit la Critique a pour contrepartie dans le monde phénoménal le déterminisme le plus rigoureux. Si en effet les lois de l'esprit sont ordonnées de façon à nous dérober de quelle façon l'univers est constitué, et ce qu'il est en son essence, de façon à nous faire assister, selon la rigueur d'un mécanisme à un spectacle sans fin, il ne reste plus qu'à contempler ce spectacle donné, à tenter de le mieux voir, d'une vue plus proche et plus distincte au moyen de tous les instruments d'optique que la science invente.

Les questions métaphysiques, de cause première, d'origine et d'essence du monde, d'âme et de liberté étant reléguées dans le domaine de l'inconnaissable ou dans celui de la pure impossibilité, tout effort de l'intelligence appliqué à de tels objets est désormais condamné. L'activité mentale qui, pendant des siècles, s'est consumée en vains efforts pour résoudre ces problèmes situés hors de la connaissance, se trouve ainsi ramenée vers son objet véritable qui devra être mieux approfondi et mieux étudié d'autant. On peut donc prétendre que les meilleurs philosophes, depuis le grand événement de la Critique, sont ceux qui s'abstiennent avec le plus de soin de toute spéculation métaphysique et se retranchent avec plus de rigueur dans le domaine de l'observation. De ce point de vue, l'absence en ce pays de grands systèmes philosophiques tels que

ceux d'outre-Rhin, notre silence métaphysique au cours de ce siècle ne saurait plus nous être imputé comme un dénuement. Il faut y voir bien plutôt la manifestation de l'instinct critique de la race, le privilège d'une vue naturellement juste et claire, surtout si l'on met en regard de cette disette l'extraordinaire fécondité dans le même temps de l'esprit scientifique, représenté par des géants tels que Lamarck, Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, Claude Bernard. Belle qualité de l'inconscient d'une race, celle qui consiste à produire, à telle heure précise de l'évolution, les hommes mêmes que requiert ce moment de la durée.

Dans le cadre même de la philosophie, M. Taine s'est montré fidèle observateur de cette abstention métaphysique. En marquant, dans son beau livre de l'*Intelligence*, le parallélisme entre la série des faits psychologiques et la série des faits physiologiques qui, sans jamais pouvoir se joindre, se répondent par-dessus l'abîme énigmatique de la représentation consciente, il a tracé à la recherche philosophique, dans la double voie qui lui est ouverte, sa tâche utile. Renouant lui-même avec la part qui pouvait être sauvée de la philosophie sensualiste du XVIII^e^ siècle, il a excellé à reconstituer, avec des associations d'images, des mentalités individuelles ou ethniques, des systèmes idéologiques complets. Du même point de vue, on doit considérer aussi comme la marque d'une belle tenue intellectuelle et d'un désintéressement tout scientifique l'existence d'une école documentaire comme celle de M. Ribot; enfermée dans le domaine strict des études psychologiques et préparant d'excellents matériaux pour des constructions futures, elle sait s'abstenir d'entreprises prématurées avant pour

but de lier ensemble des ordres de phénomènes entre lesquels les ponts manquent et ne seront peut-être jamais établis.

II

Les systèmes positivistes proprement dits tant en France qu'en Angleterre, ceux d'Auguste Comte et de Littré, ceux de Darwin, de M. Spencer, de Stuart Mill et de Bain ne témoignent pas toujours du même scrupule chez leurs auteurs et on va voir que l'esprit d'aventure métaphysique s'est glissé dans la partie la plus vitale de leurs spéculations, dans la morale. Considérée comme science d'observation pure et simple, la morale doit être, ainsi que Nietzsche l'a intitulée, un chapitre de l'histoire naturelle. Il est évident que les manières d'être des hommes peuvent être l'objet d'une observation scientifique, au même titre que les coutumes et les manières d'être des différentes espèces animales qui se laissent déterminer avec une précision presque rigoureuse. Mais la matière à étudier est ici plus complexe. Il semble également que si les espèces animales sont pour la plupart et désormais fixées, l'espèce humaine soit encore par ses organes les plus élevés, cerveau et centres nerveux supérieurs, en voie d'évolution. De ce fait, tandis que l'observation est rendue plus difficile, la tentation grandit de rechercher quelle sera la direction de ce mouvement en avant, de déterminer de quelle façon il s'accomplira, c'est-à-dire de préjuger du sens de la Vie. De là à décider de ce que les hommes doivent faire et à rétablir l'idée du devoir, il y a un entraînement logique, auquel n'ont pas résisté les nouveaux philosophes.

Ayant d'abord étudié, ainsi que l'exigeait la

science positive, les manières d'être anciennes et actuelles des hommes, ils se sont hasardés à rechercher par induction ce que seront dans l'avenir ces manières d'être, ce qu'elles deviendront, en vertu d'un développement nécessaire. Ainsi ils en sont venus à substituer à l'ancienne conception d'un type moral proprement dit, soumis à un impératif, la conception d'un type normal, en harmonie avec le sens de l'évolution. Cette induction suppose non seulement que le principe de finalité a une vertu objective et s'applique à un Univers en soi; mais encore que la fin de cet Univers est déterminée et connue. Dès lors la connaissance de cette fin entraîne la notion d'un Bien universel et positif. Le Bien devient l'ensemble des tendances et des actes les plus propres à réaliser la fin de l'Univers. Cette fin, la sélection naturelle en assure d'une manière fatale l'accomplissement, en sorte qu'elle a de ce fait un caractère impératif. D'autre part, l'homme ayant pris conscience du but de l'Univers dans l'humanité, et du chemin qui conduit à ce but, a le devoir de seconder la sélection naturelle par une intervention volontaire et parallèle. Tout au moins, la part de l'humanité qui apporte ce concours, par le fait qu'elle se montre en harmonie avec la tendance de l'Univers, doit-elle être dite bonne et vertueuse.

Telles sont les conclusions auxquelles aboutissent la plupart des systèmes positivistes. On voit que le concept de la finalité y ressuscite l'idée d'un souverain Bien et que la sélection artificielle y tient l'office du devoir. Or cette conception du but n'est en réalité qu'une présomption intellectuelle substituée à l'ancienne présomption morale. Ce que les philosophes prennent pour une divination, — au moyen d'une induction scientifique, de ce que sera

l'avenir, comporte toujours en réalité un élément d'appréciation personnelle, par où leur théorie cesse d'être scientifique et devient, selon l'expression de Nietzsche, « lutte pour les goûts et les couleurs » (1). Par là elle entre en concurrence avec d'autres théories différentes, subit les chances du combat et n'a d'autre vertu que sa force. Car il n'est pas permis d'assigner des buts à la vie; les lois rationnelles nous dérobent la possession des causes premières où se trouveraient enregistrées la forme et la virtualité des forces dont l'évolution constitue la vie. Avec cette inconnue au début de la série causale, il est impossible d'en déterminer la suite autrement qu'en manière de gageure et de jeu de hasard. Les goûts et les instincts particuliers propres à chaque homme ou à chaque groupe d'hommes, ces goûts et ces instincts où le désir prend sa force de levier sont la seule source légitime d'une idée de finalité; cette idée est par conséquent toute relative. La philosophie positiviste, en assignant à l'humanité tout entière et à la Vie une finalité dernière et déterminée en qualité, dogmatise à la façon de l'ancienne philosophie. Elle sort des limites de la connaissance et entre au service de l'Instinct vital, usant de l'ancien procédé théologique, qui consiste à transformer en l'idée du vrai pour agir sur les imaginations, des attitudes d'utilité particulière, des pétitions de tempérament individuel ou ethnique. Elle rétablit de la sorte la notion d'un bien suprême et d'une morale universelle : elle crée un mensonge, un mensonge vital.

§

Ce mensonge quel est-il? A vrai dire il diffère

(1) *Zarathoustra*. Traduc. Henri Albert, p. 162.

peu des précédents, il est encore à forme chrétienne. Il consiste à poser l'existence d'une loi naturelle qui, après avoir déterminé l'individu à la réalisation de son bien propre, le contraint ensuite avec nécessité à la réalisation du bien commun, en sorte qu'au cours de l'évolution, l'égoïsme se mue fatalement en altruisme et que l'harmonie finale de tous les bonheurs est le but de l'évolution. Il va sans dire que l'on passe ici sous silence tout ce qu'il y a d'excellent et de scientifique dans les premiers principes sur lesquels la philosophie positiviste s'appuie pour fonder sa morale, tout ce qu'il y a d'ingénieux et de concluant dans ses analyses, toute la part très considérable de rénovation qu'elle comporte, pour ne retenir, à la barre de cette critique, que ce vestige de l'ancien esprit métaphysique, cette présomption de finalité que l'on vient de formuler.

« Aime ton prochain comme toi-même », dit le Christ. « Aime ton prochain, aime l'humanité plus que toi-même », s'écrie Auguste Comte. M. Littré adhère à cette formule; il pronostique la nécessité du règne final de l'égalité et de la justice, et l'esprit, si scientifique pourtant, de M. Spencer souscrit à ces principes. Or, s'il est permis de s'exprimer avec mansuétude sur le compte d'anciennes idées métaphysiques et d'anciennes formes religieuses parce qu'elles sont bien mortes, s'il faut laisser aux philosophes politiciens, spéculant sur la longue sottise populaire, la tâche facile et lucrative d'attaquer ces ruines inoffensives, on ne saurait, sans pusillanimité, observer la même attitude à l'égard d'une idolâtrie qui vient d'achever de nos jours sa croissance et d'atteindre la taille de sa plus grande force. La religion du Progrès réalisant l'Egalité, la Justice et

le Bonheur universels, erreur scientifique de la part des philosophes, sert de texte dans ses réalisations pratiques aux plus basses flagorneries prodiguées au nombre par la crainte ou la ruse d'une aristocratie de hasard inférieure à sa fortune. Une telle religion représente l'idéal le plus humiliant qui puisse être offert à l'humanité et à une saine démocratie, riche d'avenir et grosse d'une élite.

On n'a affaire ici qu'à l'erreur des philosophes. Elle consiste, a-t-on dit, en la présomption d'assigner des buts à la Vie : elle constitue un anthropomorphisme à forme rationnelle. Les philosophes positivistes, à la manière des rationalistes, règlent encore le pas de l'évolution sur le rythme du désir humain. En proposant pour fin à la Vie la réalisation d'une harmonie bienheureuse, le règne de la Fraternité et de la Justice universelles, ils ne font en réalité qu'obéir à leur atavisme chrétien. Mais ils se couvrent d'autres raisons .M. Littré fonde la vie morale tout entière sur une lutte entre l'égoïsme et l'altruisme, qu'il dérive, physiologiquement, le premier de l'instinct de nutrition, le second de l'instinct de génération, et il conclut à une prépondérance finale de l'altruisme, en raison de cette loi biologique qui accorde la suprématie à ce qui est complexe sur ce qui est simple. Or, M. Littré considère la nutrition et la génération sources de l'égoïsme et de l'altruisme comme deux phénomènes irréductibles l'un à l'autre. Dès lors, comment décider si l'un est plus complexe que l'autre? En quoi l'acte de la nutrition peut-il être considéré comme plus simple que l'acte de la génération? L'acte de la nutrition consiste à convertir des substances étrangères en sa substance propre, l'acte de la génération consiste à propager hors de sa propre subs-

tance une substance semblable. En vérité, quel critérium, autre qu'un besoin théorique, un intérêt dialectique, saurait trancher entre les deux au point de vue de la complexité?

Avec M. Spencer et les philosophes de l'école évolutionniste, il en va autrement. Ceux-ci ne considèrent pas l'égoïsme et l'altruisme comme deux phénomènes distincts; mais à juste titre et par de claires analogies, ils réduisent l'un à l'autre. L'égoïsme est pour eux l'unique mode dont les succédanés engendrent l'activité morale tout entière. Dès lors, si l'on dit que l'altruisme est le but de l'évolution, il ne faut pas oublier que l'altruisme n'est ici qu'un nom donné à l'égoïsme en l'une de ses phases et que, dans tout acte d'altruisme, sous quelque aspect qu'il se présente, devront se retrouver, à l'analyse, les éléments d'égoïsme pur qui le composent. La loi biologique invoquée précédemment devra donc être appliquée directement à l'égoïsme, sans aucune substitution de vocable. Il faudra dire simplement que les formes les plus parfaites de l'égoïsme sont les plus complexes, et on retombera sous le joug des lois de l'esprit en constatant que cette complexité peut s'accroître indéfiniment, en sorte qu'il est en réalité impossible d'assigner à l'évolution un but qualitatif quelconque.

On n'opposera donc plus l'altruisme à l'égoïsme, mais on discernera que l'altruisme représente un affinement et en réalité un accroissement de l'égoïsme primitif. L'école anglaise a dirigé dans ce sens ses analyses. L'homme, remarque-t-elle, vit en société. Or, la vie sociale exige, de chaque individu, un renoncement partiel à son égoïsme immédiat consenti dans la mesure où cet égoïsme serait inconciliable avec celui de tous les autres. Voici donc un

acte d'apparence altruiste; mais la vie sociale est aussi pour l'homme une condition de force; elle augmente son bien-être, en sorte que ce renoncement immédiat que l'on vient de constater n'a d'autre mobile et d'autre but à l'analyse que d'obtenir, d'une façon médiate, une augmentation de la puissance égoïste. Il constitue donc un calcul d'intérêt nécessitant une complexité cérébrale : ce calcul s'opère chez les individus de tous les groupes. humains destinés à vivre, et avec un degré de perfection qui mesure les chances de triomphe du groupe dans la concurrence avec les autres groupes. La sélection naturelle élimine les collections d'individus où ce calcul ne se fait pas, les groupes où cette prévoyance et ce pouvoir de désintéressement intéressé ne s'exercent pas. Toutes les vertus altruistes, c'est-à-dire toutes celles où l'on prend en considération l'intérêt d'autrui (sincérité, fidélité à la foi jurée, charité) apparaissent donc ici de la façon la plus nette comme des moyens d'égoïsme. Logiquement, c'est par là qu'elles valent, c'est là leur titre de noblesse; il est de nature intellectuelle.

§

Il en est de même des sentiments de justice, de fraternité, d'égalité, dont M. Littré fait une classe d'aspirations supérieures et qu'il implique en une tendance mentale vers l'identité. Le sentiment de la justice qui résume les autres dans leurs conséquences communes, et en vertu duquel, par une transposition de l'égoïsme, un individu vient à souffrir de ce qu'autrui ne possède pas les mêmes avantages que lui, le sentiment de la justice, répandu dans une société, est un des moyens les plus propres à assurer la conciliation des égoïsmes indivi-

duels et à rendre la vie sociale possible. Mais l'utilité du sentiment de la justice et sa possibilité même présupposent l'existence d'une matière à laquelle il s'applique, c'est-à-dire d'un égoïsme intense, véritable substance de la vie, dont il vient tempérer l'excès afin d'en ordonner les manifestations.

La justice, en effet, ne saurait être qu'un moyen de réglementer l'égoïsme, de le rendre possible et d'assurer son triomphe. Elle ne peut être son but à elle-même. On a dit, en une étude précédente, qu'une nouvelle et libre analyse des éléments de l'activité humaine aurait pour résultat de ranger ces éléments sous deux grandes classes générales : dans l'une seraient comprises toutes les attitudes pour vivre ; dans l'autre, toutes les attitudes pour mourir. Tous les sentiments altruistes ne sauraient être ordonnés sous cette seconde catégorie ; on verra plus tard qu'ils peuvent avoir une autre origine et on vient de montrer déjà leurs racines plongeant dans l'égoïsme, mais le sentiment de la justice, en tant qu'on le considère comme une entité distincte, est le type de ces attitudes pour mourir et ne peut être interprété que comme une manifestation de lassitude et d'épuisement aspirant directement à la suppression de toute évolution, à l'anéantissement de toute vie phénoménale.

Il faut en effet concevoir ici la justice, en dehors de toute sentimentalité confuse à la façon positive de M. Littré, comme *une tendance à l'identité*. Telle est la justice en son essence, et c'est seulement sous cette forme intellectuelle qu'il est possible de lui assigner une signification saisissable ; mais elle se montre aussitôt en opposition directe avec la tendance de la Vie, qui réclame la diversité. L'appétit de justice ne peut être assouvi que par

l'abolition complète de toute différence entre les individus, logiquement par l'abolition de l'individu : car on ne saurait admettre que la réduction de tous les êtres à une similitude qualitative satisfasse les exigences de la justice absolue; des êtres si semblables qu'ils soient entre eux, dès qu'ils sont pourtant distincts, sont répartis en des lieux différents, cette différence de situation engendre de nécessaires inégalités qui, selon la formule d'Aristote, *ne sauraient être tolérées*. La justice, telle qu'elle est en soi, ne réalise son vœu d'identité que dans l'Unité absolue, en un nirvana, hors de la vie phénoménale, celle-ci étant, en son essence et en son principe, différenciation.

Si l'on dit que la justice consiste non plus à niveler et à faire disparaître les différences établies par la nature entre les êtres, mais à les respecter, si l'on estime juste que celui qui doit commander commande, que celui qui doit obéir obéisse; si l'on situe le règne de la justice en une coordination hiérarchique de tous les êtres, — qui déterminera entre tous les êtres ces rapports hiérarchiques ? Ce ne saurait être que la lutte qui pèse les forces afin de les équilibrer. La justice ne serait donc autre chose que la consécration du triomphe des plus forts et l'acceptation de leur autorité par les plus faibles.

Abandonnant comme détournée ici de son sens véritable cette interprétation de l'idée de la justice, pourra-t-on prétendre du moins qu'une telle harmonie de l'Univers, sans regarder aux moyens par lesquels elle se réalise et qui seraient de nature à la disqualifier aux yeux des philosophes humanitaires. pourra-t-on prétendre qu'une telle harmonie soit la fin vers laquelle tend l'évolution ? Cette prétention

reste encore entachée de présomption métaphysique, car elle suppose que le monde est un tout donné susceptible d'être déterminé par l'esprit. Or, le monde, tel que nous le connaissons, n'est pas pour nous un tout donné : nous ignorons son principe, les sources de l'Être se perdent à jamais devant nos explorations dans le désert des régions inconnaissables ; il en résulte, comme on l'a dit précédemment, qu'ignorant la nature et la puissance de la cause il nous est impossible de déterminer la direction du phénomène qu'elle engendre, ni de prévoir les conditions de son accomplissement, qu'en un mot toute prétention d'assigner à l'Être une finalité est condamnée.

Dépossédé de la connaissance du but, la philosophie évolutionniste se trouve frappée dans sa prétention de formuler une morale universelle, puisque les principes constitutifs de cette morale n'étaient autre chose que les moyens les plus propres à atteindre le but, puisque seule l'existence du but était garante de la légitimité des moyens en même temps qu'elle sanctionnait leur autorité et assurait le triomphe de la loi.

III

On a vu Kant, avec la *Critique de la Raison pratique*, subordonner tout le faisceau des idées métaphysiques à l'existence d'une loi morale dont ni lui ni ses disciples ne sont parvenus à établir la réalité. Or, si l'on récapitule les différents avatars de la philosophie, depuis la *Critique de la Raison pure* jusqu'aux conclusions les plus récentes des écoles positivistes, on remarque que, par le fait de la grande autorité de Kant, cette façon dont il a posé le problème a prévalu.

Abandonnant, pour fonder la loi morale, les moyens dogmatiques *a priori* et le recours à la foi déguisée en une catégorie spéciale de la raison, la philosophie positiviste n'en a pas moins tenté d'établir qu'il existe une loi morale. Elle a donné pour support à cette loi morale, ainsi qu'on vient de l'exposer, l'idée métaphysique de la finalité. Cette prétention d'assigner des fins à l'Univers a été condamnée comme un fait d'anthropomorphisme rationnel aussi illégitime que les pétitions des dogmatismes précédents. On reste donc en présence de cette conclusion : Il n'existe pas de loi morale universelle. Aucune révélation, aucun axiome rationnel, ne commandent à l'homme ce qu'il doit faire. Rien en soi n'est bien, rien en soi n'est mal.

Cela bien établi, et si l'on se tourne vers la vie, ce fait d'observation s'affirme aussitôt : qu'il existe partout des morales, que, du point de vue de ces morales, il existe un bien et un mal, que c'est même le fait caractéristique et la fonction unique de toute morale de créer un bien et un mal, en considération desquels promulguer un « Tu dois », « Tu ne dois pas ». En présence de cette fonction unique de toutes les morales, et si l'on considère, par contraste, combien diffèrent entre elles ces notions de bien et de mal dans l'intérieur de chaque morale, l'évidence de cette conclusion aveugle l'esprit, à savoir que le fait moral, avec son corollaire, le bien et le mal, est une dépendance d'un principe antérieur qui lui impose sa forme, qu'il est, comme tous les autres phénomènes, situé dans le monde de la relation, qu'il est un effet d'une certaine cause.

Où donc rechercher cette cause, si ce n'est dans l'activité humaine où l'on voit se former les actes auxquels s'appliquent les qualifications *bien* et

mal ? Où rechercher la cause de la diversité des morales, sinon dans la diversité des tempéraments où elles plongent leurs racines? C'est donc, dira-t-on, l'activité elle-même qui crée sa loi et la révèle à l'esprit, loin que l'esprit la lui commande.

Ceci est la fin du brouillard métaphysique : voici dissipée et fondue, dans la blancheur de l'air, la dernière brume qui demeurait encore accrochée aux spéculations de l'école positiviste. C'est aussi la fin de l'hallucination nocturne; c'est le chant du coq ; la lumière rend aux choses de la nature leur vrai contour; les arbres fantomatiques, les haies appostées au bord des routes, les toits de chaume aux formes inquiétantes se montrent avec leurs claires apparences. C'est l'aurore et tel est le titre symbolique donné par Nietzsche à celui de ses livres dans lequel il salue cet éveil matinal de la lumière sur les paysages de l'Intellect. Il est indispensable de faire halte ici : c'est un décor changé, il faut voir et toucher ces choses véridiques et innocentes qui, durant l'obscurité nocturne, terrifiaient.

Ainsi tout l'ancien appareil de la morale, avec son lit de Procuste où devaient s'égaliser les énergies de toutes tailles, avait pour principe une interversion opiniâtre, de la cause et de l'effet, du principe et de la conséquence. Dans les notions *bien* et *mal*, conséquences d'une manière d'être donnée, formes d'une attitude déterminée de quelque volonté, on voulait situer le principe de ces manières d'être, la loi de cette volonté. Ce qu'il importe donc maintenant de faire voir, c'est comment et par quel artifice cet antique malentendu prend naissance, c'est de quelle façon se forme le quiproquo de la morale. Cela apparaîtra au cours de l'analyse que l'on va faire, analyse dont le but

sera de rechercher à quel moment précis de son évolution l'activité engendre la loi morale.

§

Toute activité est d'abord et une première fois entièrement spontanée. Sous l'action du besoin en dehors de toute intervention de la conscience, des mouvements sont projetés vers une fin ; cette fin est atteinte ou ne l'est pas; si elle ne l'est pas, de nouveaux mouvements sont essayés jusqu'à ce que, dans la substance vivante qui est le principe de ces tentatives, soient éliminées les suites de mouvements les moins propres à atteindre la fin, jusqu'à ce que soit enregistrée, conservée, intégrée par la mémoire mécanique la suite de mouvements la plus propre à atteindre cette fin. En cas de réussite, voici constitués, par le fait de l'adaptation d'un moyen à une fin, un individu, un organisme, une fonction. En même temps, cet individu, cet organisme, cette fonction, se trouvent en possession d'une méthode. Toute innovation, toute invention, tout changement, qui, avant cette réussite et cette adaptation, emportaient chance d'une réalisation et devaient être en conséquence tenus pour des éléments de progrès, seraient signe maintenant de déchéance et de désagrégation. Il n'y a plus place désormais que pour des actes de répétition. La suite de mouvements la plus parfaite qui a créé un organisme marque aussi la limite de son évolution. Elle est un modèle, ce modèle sera répété indéfiniment, avec perfection tant que l'organisme sera dans la période de sa force, avec maladresse, lorsque cet organisme penchera vers son déclin. Du haut en bas de l'échelle biologique, ce procédé trouve son application : il intervient dans la formation des

agrégats cellulaires les plus simples, et dans la formation des organismes les plus complexes, tels que les appareils de la mentalité. Ce processus définitif qui adapte avec perfection le besoin à sa satisfaction, en même temps qu'il crée à l'organisme sa puissance, son moyen de vivre, le réalise, lui donne sa forme particulière, détermine sa qualité et sa finalité fonctionnelle, individuelle ou spécifique. C'est par la vertu de ces processus, accumulés, coordonnés, que se sont réalisées au cours de l'évolution, par l'obscur travail des associations cellulaires, toutes les espèces animales, toutes les variétés de races dans l'intérieur d'une même espèce, toutes les variétés individuelles dans l'intérieur d'une même race. Toujours et partout ces processus ont emporté fixation d'une espèce, d'une race, d'un type; ils ont en même temps réalisé et créé des buts. Comme réalisateurs de buts, ils sortent pour nous de ce foyer de causalité inconnue où la vie forge la diversité. Comme créateurs ils sont des modèles à imiter pour toute substance vivante, de même espèce. Ils enferment un groupe, et, parmi les individus du groupe, qui les imite avec perfection prospère, qui les imite mal pâtit.

Si, à ce processus biologique partout identique, on superpose la conscience, voici le monde moral avec l'illusion sitôt surgie de la liberté, qui, sous des noms nouveaux, va refléter fidèlement les circonstances et les péripéties de la physiologie. On voit maintenant à quel moment de l'évolution physiologique il convient de situer la formation d'un impératif, d'une loi morale? C'est au moment précis qui suit l'invention par l'organisme du processus parfait au moyen duquel il se réalise et détermine sa finalité. Cet organisme, qui s'est constitué

de la façon que l'on vient de décrire et dont les origines se perdent dans la causalité inconnue, cet organisme porte donc en lui maintenant sa destinée. Une coordination plus ou moins harmonieuse s'est établie entre les différents centres nerveux qui le constituent, entre les diverses tendances qui le sollicitent. Avec plus ou moins de bonheur, à l'époque de sa plus haute puissance, il a vibré selon le rythme le plus harmonieux qu'il était en son pouvoir de réaliser. Ce rythme servira de modèle à tous les rythmes subséquents; selon que la mémoire organique sera plus ou moins bonne, il sera plus ou moins fidèlement reproduit, et l'individu disposera de plus ou moins de puissance. Mais, en même temps, par l'intervention du mirage de la conscience, ce rythme modèle va se traduire, dans la représentation mentale, sous la forme d'un ensemble de préceptes impératifs dont la netteté sera en raison de la coordination plus ou moins parfaite réalisée dans l'organisme. Chaque fois que l'organisme se montrera inhabile à reproduire le processus utile, cette défaillance se traduira dans la conscience par le sentiment de la faute, par le remords; toute réussite se traduira par le contentement intérieur, par le sentiment d'une bonne conscience. Bien et mal seront ce qui réalise ou ce qui ne réalise pas la fin déterminée de l'organisme.

§

Est-il besoin de le faire remarquer, les morales individuelles qui sembleraient devoir être très nombreuses sont au contraire très rares. Les tempéraments qui, ayant pris conscience de leurs manières d'être, les approuvent quelles qu'elles soient, qui reconnaissent pour le bien ce qui favorise leurs ten-

dances, pour le mal ce qui les opprime, sont exceptionnels. Car chaque individu naît parmi un groupe qui a déjà sa morale, et qui par l'éducation l'inflige au nouveau venu. C'est dans ce sens que Nietzsche a pu dire: le plaisir de toi est antérieur au plaisir du moi. Dans chaque groupe humain quelques tempéraments plus forts ont prévalu, et, par la fascination de l'exemple, ont imposé à tous les autres leurs propres manières d'être, leurs appréciations sur les choses; ce sont ceux-là que Nietzsche appellera des créateurs de valeurs; ce sont eux qui apposent sur les actes les étiquettes bien et mal. Ils sont les auteurs des morales sociales, des morales proprement dites, de celles qui sont communes à tout un groupe.

Qu'est-ce donc qu'une morale sociale? C'est, dira-t-on, la formule d'un tempérament qui a prévalu. A quelle époque de l'évolution d'un groupe humain faut-il situer la source de la morale sociale propre à ce groupe? En quels hommes doivent être recherchés le principe de cette morale et son titre légitime? En ceux-là qui, à une époque généralement préhistorique, spontanément réalisent les attitudes les plus propres à assurer à l'organisme qui se cherchait en eux sa plus grande puissance. Par cette adaptation d'un moyen à une fin, selon la ligne la plus courte, par cette réussite issue d'une loi de l'inconscient ou sortie du hasard, ils ont réalisé selon sa perfection un type ethnique, ils ont créé à une race sa destinée. Ils ont fourni l'activité modèle. C'est d'après la courbe de leurs gestes que les législateurs venus après dessinent la loi morale. La codification de la morale et sa promulgation ne caractérisent donc pas la période de force et de santé la plus haute d'un groupe humain. Les hommes de cette période parfaite n'ont besoin de

méthodes ni de morales, ils accomplissent naturellement les gestes qui leur conviennent le mieux, ceux qui leur procurent la plus grande puissance. Mais les hommes de la période suivante commencent à imiter leurs manières d'être. Ils les imitent parce qu'elles procurent la puissance, parce qu'elles sont les plus propres à coordonner leur activité, à en réunir en faisceau tous les éléments.

C'est à cette époque qu'apparaît le législateur ou sacerdote, c'est ici et à la suite de son intervention, qu'il faut situer cette substitution de conséquence à principe qui aveugle par la suite les hommes et marque la genèse historique de toute morale. Car le législateur recueille dans les modèles qu'il a encore devant l'esprit ce qui était en eux attitudes d'utilité, c'est-à-dire moyens pour la puissance. Ces attitudes d'utilité, il ne les donne pas simplement pour ce qu'elles sont ; mais pour augmenter leur force et consacrer leur prestige, afin qu'elles retiennent la race sur la pente de la décadence lorsque celle-ci aura perdu ses instincts, il en fait des commandements, leur assigne une origine divine et les impose à la crédulité par la crainte et les promesses, — châtiments et récompenses immédiats ou futurs. — Ainsi ces règles qui ne tirent leur valeur que de ce qu'elles sont décalquées sur les modalités d'une activité, ces qualifications *bien* et *mal* qui ne représentent pas autre chose que les buts particuliers recherchés, ou évités par cette activité, ces règles et ces appréciations sont situées pour les activités subséquentes auxquelles elles se proposent en une région antérieure à toute activité, en une région supra-terrestre que l'on invente et que l'on a vu être tour à tour la divinité et la raison. C'est ainsi que le Bien et le Mal, retirés de l'enchaînement

phénoménal, sont convertis en ces idoles rationnelles qui ont pris la place des anciennes idées théologiques.

Après que l'on a remis les choses en place, le sort des morales se montre lié à la fortune des activités qui leur ont servi de modèles. Parmi celles-ci ce sont les mieux douées, les plus aptes, d'un mot les plus fortes, qui ont réussi à vivre, à durer, à imposer leurs modalités, c'est-à-dire leur Bien et leur Mal. Ce qui était favorable à ces activités, ce qui était pour elles moyen de puissance et rien autre, est devenu par la suite le Bien. Le Bien est donc une forme ancienne de la Force. Comme une coquille témoigne qu'un animal vivant la forma naguère pour s'y créer une demeure et une forteresse, tout concept de Bien témoigne qu'une activité forte s'y complut naguère, y trouva sa joie et sa force. La Force seule décide du Bien. Le concept du Bien est intérieur au concept de la Force ; il en relève expressément et tient de lui tout ce qu'il vaut. La Force est l'ancêtre qui transmet au Bien l'héritage de sa noblesse, le titre qu'elle sut acquérir. Telles sont les conclusions qu'il faut accepter dès que l'on a élevé ses regards au-dessus du brouillard métaphysique et bien qu'elles contrarient la sentimentalité rationaliste actuellement en honneur.

IV

Ces conclusions vont trouver leur expression parfaite dans l'œuvre de Nietzsche.

Toutefois, en ce qui touche ce point spécial, mais d'une importance suprême, de l'origine subjective et du caractère purement relatif de la morale, il est impossible de passer sous silence la contribution de Carlyle à la solution nouvelle de ce problème

et on ne saurait sans injustice contester ou amoindrir son rôle de précurseur.

Ce qu'il y a de remarquable en Carlyle, c'est la sûreté d'esprit avec laquelle il imagine un nouveau procédé d'enquête et comment, avec un clair et haut bon sens, il va rechercher le fait moral là où il est enfermé, comme du minerai dans le roc de la montagne, dans la substance concrète de l'activité humaine. Ceci est un fait considérable à l'issue de la métaphysique. A cette question : Qui a créé la morale? Carlyle répond d'instinct : L'homme, le héros. Du coup il rétablit l'ordre véritable du rapport interverti par la théologie, il dissipe le quiproquo; on pourra désormais s'entendre. Carlyle a nettement conscience de ceci : que le fait moral consiste en un principe de coordination distribuant selon une hiérarchie les éléments de l'activité, de manière à fixer à un homme ou à un groupe d'hommes leur destinée. Ce principe directeur apparaît en l'homme en dehors de son intervention; il est un premier mouvement de l'Inconscient, il sort de la nature, de l'inconnu. C'est en effet avec raison que M. Barthèlemy, au cours de sa belle étude sur le maître écossais (1), assimile la conception de la conscience chez Carlyle à celle de l'Inconscient chez M. de Hartmann. Si Carlyle fait si grand cas de la conscience, c'est qu'elle lui apparaît le moyen de saisir ce principe de coordination qui donne à chaque existence son sens véritable, qui porte avec lui révélation du contenu de la Vie. Carlyle proclame la nécessité du silence; la conscience pour lui est un fait de solitude : fermer toutes les ouvertures de l'âme qui donnent accès au monde extérieur, se clore en soi-

(1) *Thomas Carlyle*, par Edmond Barthèlemy, « Mercure de France ».

même, diriger tous ses regards, concentrer toute son attention vers l'intérieur, assister à l'éclosion mystérieuse de son propre soi, recueillir ses ordres, voici la genèse de toute morale individuelle. Elle semble donc avoir pour condition une contrainte exercée sur soi-même, une contrainte qui permette d'entendre le commandement de l'instinct directeur imposant à tous les autres sa suprématie et leur signifiant leur tâche. Mais cette contrainte exercée sur soi même, qui semble un moyen, n'est en réalité qu'une conséquence du pouvoir de cet instinct directeur et ne fait rien d'autre que de manifester son existence. C'est parce que cet instinct existe qu'une contrainte est exercée par luisur tous les autres : c'est là le premier acte de son autorité, il impose le silence avant de proférer des commandements distinct. A l'origine de la morale individuelle, comme à l'origine de la morale sociale se trouve *un fait de domination;* il y a, dans les deux cas, triomphe d'une force imposant ses manières d'être soit à un groupe de centres nerveux, soit à un groupe d'hommes.

Cette conception toute positiviste du fait moral éclate chez Carlyle en maint passage de son œuvre. C'est ainsi qu'il admire chez les anciens Norses « cette sauvage course et bataille de mer durant tant de générations. Il était besoin, dit-il, de s'assurer quelle était la plus forte espèce d'hommes, qui devait commander et à qui? (1) » et il reconnaît que le triomphe d'une idée ou d'un homme fixe la valeur, la bonté de l'une et de l'autre: « Je dis parfois que tout va par défi de guerre en ce monde, que la force bien comprise est la mesure de tout mérite.

(1) *Les Héros*. Traduction Izoulet, Armand Colin et Cie, p. 52.

Donnez une chose au temps : si elle peut prospérer, c'est une bonne chose. (1) » Voici ce qu'il y a d'excellent chez Carlyle, voici quelle est la nouveauté sortie de son Inconscient. Ce n'est pas en vain qu'il s'est isolé des bruits du monde extérieur, et qu'il a tendu douloureusement toute son attention afin de saisir les paroles de cette voix sans bouche qui s'élève pour quelques-uns de l'abîme intérieur. Ce que cette voix balbutiait en sons indistincts, il l'a articulé en claires formules.

Il semble toutefois qu'à côté de cette attitude purement intellectuelle Carlyle ait montré aussi quelques défaillances qu'il n'ait pas échappé entièrement à l'influence de son milieu, qu'il se soit laissé retenir par des manières de penser qui eussent dû être pour lui dépassées, qu'il n'ait pas exprimé avec toute la rigueur qu'elles comportaient les conséquences du principe qu'il avait mis en lumière. Selon M. Barthèlemy, dont l'étude sagace et consciencieuse témoigne d'une connaissance approfondie de son auteur, le trait caractéristique de la conception de Carlyle est celui-ci : « Sentiment de l'identité de la Force et du Droit, de la Valeur morale et de l'Intelligence. (2) » Or, identité n'est pas assez dire. A la théologie métaphysique formulant avec Kant la primauté de la morale, il faut opposer sans ambages la primauté de la Force. Il n'y a en effet apparente identité entre la Force et le Bien qu'autant que la Force demeure stationnaire. Partout où la Force évolue et s'accroit, elle substitue aux formes anciennes du Bien et du Droit des formes nouvelles. Le Bien affecte donc des apparences variées;

(1) *Les Héros*. Traduction Izoulet, Armand Colin et Cie, p. 226.
(2) *Thomas Carlyle*, par Edmond Barthèlemy, p. 197.

il en existe des conceptions très diverses : partout où une activité disposant de la Force s'est fixée pour un temps, elle a créé une forme du Bien, elle a fait consister le Bien en de certaines qualités. Ainsi la notion du Bien reçoit l'empreinte de la Force, reconnaît son empire et subit les métamorphoses qui lui sont imposées par elle. La Force, au contraire, demeure toujours identique à elle-même : elle ne varie qu'en quantité. Elle est donc l'ancêtre vénérable duquel procède toute vertu, et il arrive en effet ceci, que, longtemps après avoir perdu toute efficacité, le Bien tire encore quelque crédit de cette généalogie, à la façon dont un titre nobiliaire évoque à l'occasion de celui qui le porte le souvenir de l'ancêtre qui le mérita.

Cette *identité* accordée par Carlyle entre l'idée du Bien et l'idée de la Force, alors qu'il eût fallu proclamer l'antériorité et la suprématie de la Force, constitue donc une première concession à l'ancienne conception de la morale. Elle va l'amener à en consentir d'autres. La notion du devoir semble impliquée en cette maxime où éclate une présomption de finalité : « L'homme en premier lieu se met en relation avec la nature et ses puissances, les admire et les adore ; ensuite il discerne que toute puissance est morale, que le grand point est la distinction pour lui du Bien et du Mal, du *Tu dois* et *Tu ne dois pas*. Tout ce qui est droit s'implique dans ce fait de coopérer avec la réelle tendance du monde ; vous réussirez par ce fait (la tendance du monde réussira), vous êtes bon et dans le droit chemin. (1) » Il est malaisé toutefois d'assigner à cette phrase le vrai sens qu'elle comporte : les mots ne sont que

(1) *Les Héros*. Traduction Izoulet, p. 49.

des symboles de la pensée, des symboles à plusieurs degrés ; selon le niveau de l'Intelligence qui en use pour s'y exprimer, il les faut transposer d'un ou plusieurs tons. On a constaté déjà que le monde moral n'était, avec des noms nouveaux, que le reflet dans la conscience, sous le jour illusoire de la liberté, des phénomènes réels qui évoluent dans l'organisme. Tout organisme, a-t-on dit également, comporte un processus modèle qui assure son meilleur fonctionnement, qu'il répète avec plus ou moins de perfection, selon qu'il est lui-même dans la période de son énergie ou de sa décadence, et qui donne la mesure idéale de sa force. Cet idéal dynamique emporte dans la conscience la conception d'*Obligation* et de *Devoir*. L'accomplissement du Devoir correspond donc en réalité à l'état de force et de santé de l'organisme, l'idée mythologique du Devoir signifie ici le fait réel de la Force. Il est donc vrai de dire que le grand point, pour l'être organisé qu'est l'homme, est de distinguer son Bien et son Mal, ce qu'il *doit* et ne *doit* pas faire, si l'on entend par là que le grand point pour cet être organisé est d'être fort et en harmonie avec lui-même ou de ne l'être pas. Toute la difficulté est de décider dans quelle limite les mots employés par Carlyle doivent être transposés pour être réduits à confesser sa vraie pensée, de savoir s'il est dupe ou non du mirage de la conscience.

Selon la tendance plus ou moins forte qui pousse chacun à réduire la pensée des autres à la sienne ou à l'en distinguer, on accordera à Carlyle le bénéfice du symbole ou on le lui contestera. Telle appréciation émise dans les *Héros* ou dans le *Sartor resartus* établissent que sa pensée, à quelque moment de son évolution, s'ouvrit largement sur un monde de fata-

lité pure où la morale n'a pas accès. « Il serait plus sage, prononce Teufelsdrœckh, de nous soumettre à l'Inévitable, à l'Inexorable, et de regarder même celui-ci comme le mieux. (1) » Si l'on tient compte de cette forte conception du *fatum* qui se manifeste parfois dans son œuvre, il semble que l'on devrait interpréter comme des images et des apparences les mots *devoir* et *bien* et *mal* dont il se sert et qui, en dehors d'une théologie, sont inconciliables avec le point de vue fataliste. D'autre part, pour demeurer objectif dans les limites du possible, il semble qu'il faille aussi tenir compte de l'atavisme, du milieu puritain, de la race dont Carlyle, en somme, résume en lui l'idéal selon son meilleur sens et avec une extraordinaire intensité. De tels facteurs ont mis en lui le goût de l'ascétisme, de la contrainte, le culte de l'effort ; ce sont là des exercices au cours desquels l'activité intérieure élabore la Force. Ils signifient la présence de la Force. Il est vraisemblable que Carlyle ait placé la liberté là où la fatalité de sa nature le dominait avec la violence la plus inflexible, là où son caractère se manifestait avec la plus entière autonomie, dans ce pouvoir de s'efforcer, développé en lui avec intensité, pouvoir donné comme tout le reste, et dont il n'était point responsable, mais dont il a pu oublier le rôle purement représentatif, en sorte que l'illusion de la liberté, avec les conséquences morales qu'elle entraîne, est demeurée pour lui attachée à ce pouvoir.

Quoi qu'il en soit, par ce culte de la Force, et de l'Effort, qui lui en paraît être le moyen, Carlyle

(1) *Sartor resartus*. Traduction Edmond Barthèlemy, « Mercure de France », p. 277.

offre avec Nietzsche un nouveau point de ressemblance. Sa conception de la vie est nettement indemne de tout eudémonisme ; il n'a pas en vue le bonheur de l'homme, mais sa grandeur. C'est ce même point de vue que Nietzsche développera avec une beauté incomparable, lorsqu'il définira la Vie : « ce qui veut toujours se dépasser soi-même », lorsqu'il prescrira à l'homme de tendre vers le surhumain et donnera pour base unique à la morale la volonté de puissance.

Avant de considérer dans l'œuvre du philosophe allemand cette conception de la morale, il importait de rendre à Carlyle la justice qui lui est due et de montrer que sur ce point du moins il fut un précurseur. Carlyle n'a pas interprété selon toute sa rigueur la conception qui germa dans son cerveau. Il l'a exprimée toutefois en termes assez clairs pour qu'elle ait pu être traduite par d'autres esprits selon sa signification inviolable. C'est le fait peut-être des hautes pensées de jaillir des profondeurs de l'Instinct, mystérieuses et voilées au regard de celui qui les enfanta, pour aller s'épanouir à l'heure de leur maturité, éclatantes et nues, en des consciences plus lointaines.

JULES DE GAULTIER.

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

L'Ecole du Journalisme. — La morale des Philanthropes. — Les nouveaux Vandales. — L'apothéose de la Brute blonde. — Le Complot.

L'École du Journalisme. — On a distribué le programme d'une nouvelle institution qui s'appelle ainsi ; c'est une œuvre spirituelle et pleine d'à propos. Un chroniqueur célèbre, M. Henry Fouquier, y développe dès maintenant, à jour et à heure fixes, un cours d'honneur professionnel. Nul n'était mieux qualifié pour s'acquitter avec tout le sérieux désirable de cette tâche délicate ; et, ajoutons-le hardiment, nul cours n'était, plus que celui-là, utile à établir. Il comble une lacune, comme on dit ; mais lacune est peut-être un peu faible. Avec une audace vraiment paradoxale, il élève, à travers un terrain pas très solide, un gigantesque remblai qui mettra désormais en relations deux points géographiques jusqu'ici séparés par une vaste solitude. C'est donc avec une sympathie vraiment confraternelle que nous suivrons les efforts de l'éminent journaliste. Certes, la besogne n'est pas au-dessus de ses forces ; nulle besogne n'est au-dessus de ses forces : M. Fouquier est de ceux qui ont fait leurs preuves. Il n'est pas nécessaire, mais il est bon que le maître qui enseigne la vertu soit vertueux, lui-même ; cela lui épargne vis-à-vis de ses disciples les ennuis de l'hypocrisie et de la mauvaise humeur. Quel meilleur exemple qu'un exemple vivant ! Déjà très grande dans les généralités, dans l'exposé des principes, l'autorité de M. Fouquier sera sans rivale quand il descendra aux divisions et aux anecdotes. Si avec la gravité qui

sied aux docteurs il met en garde ses futurs émules contre quelques tentations particulièrement professionnelles, il semblera aux auditeurs émerveillés, qu'ils entendent la voix même de la Conscience. Cette illusion bienfaisante donne un grand poids à l'enseignement. Sans doute, comme nous venons de le dire, il n'est pas indispensable que l'apôtre ait pratiqué, toute sa vie, la morale qu'il enseigne; il est d'illustres exemples de cette divergence entre la parole et les actes. Quelques péchés « professionnels » ne seraient pas pour diminuer le prestige de l'honorable professeur; au besoin même il les raconterait, en manière d'intermède, faisant ainsi servir, nouveau saint Augustin, la confession de ses erreurs à l'édification publique. Il y a là des jeux de contraste qui sont piquants et qui frappent les jeunes imaginations. Le choix des administrateurs de la nouvelle Ecole nous interdit l'espoir de telles surprises. C'est l'honorabilité professionnelle dans toute sa candeur et dans toute sa beauté qui parlera par la bouche éloquente et discrète de M. Henry Fouquier. Heureuses les professions qui ont d'aussi dignes représentants et qui forcent ainsi les plus sceptiques au respect et à l'admiration!

Quelques autres membres des plus remarquables de cette grande famille qu'on appelle le Journalisme sont adjoints à M. Fouquier. On entendra par exemple le verbe modulé de M. Cornély et celui de M. Yves Guyot, ces deux martyrs de la Foi et du Désintéressement. L'un flétrira les pamphlétaires qui se rangent toujours du côté de la Caisse; l'autre enseignera que les campagnes de presse (c'est l'intitulé heureusement choisi de son cours) se font, non avec de l'argent, mais avec du talent et des convictions. Rien ne sera plus réconfortant, pour une jeunesse avide de gloire et de sacrifice, que les chaleureux discours de ces deux publicistes si généralement estimés. Que de rêves de tels noms ne doivent-ils pas évoquer en des cerveaux ingénus! Être Cornély, être Guyot, être Chincholle! J'ai eu le regret de ne pas rencontrer M. Chincholle parmi les professeurs d'un mé-

tier qu'il pratique avec un tact parfait; mais s'il ne parle pas, on nous en consolera sans doute en parlant de lui. On tiendra à nous montrer dans ce journaliste le type du reporter modèle traitant indifféremment tous les sujets avec la même compétence et de ce même style brillant dont des spécimens furent souvent affichés, comme des modèles en leur genre, dans les bureaux de rédaction. L'absence de M. Sarcey sera plus vivement sentie encore, mais puisqu'elle est irrémédiable nous n'insisterons pas, afin de ne pas attrister les débuts d'une institution qui s'annonce au contraire telle qu'une entreprise pleine, osons le dire, d'une gaieté de bon aloi. Mais en sa qualité de défunt, M. Sarcey plane sur cette œuvre; il l'inspire; il est son bon ange ou sa muse.

Avec de tels éléments, la prospérité de l'École du Journalisme est évidemment assurée. Son utilité est incontestable, son but est moral. Quelle objection prévoir? J'ai entendu blâmer le programme de l'École, non pour sa teneur, mais pour ses hiatus : — « Il manque quelque chose à la liste des cours, disait-on. — Mais quoi? — Il manque la mention du « Cours secret ». — La naïveté de mon interlocuteur me fit sourire. — « Il ne serait plus secret, s'il était annoncé publiquement, mais je puis vous rassurer, il a été prévu dans le programme, comme couronnement des études. — Et on y enseignera. . . . . — Vous l'avez dit. »

La morale des Philanthropes. — Se souvient-on du monsieur jovial et tendre qui légua des rentes à cinq ou six de ses anciennes maîtresses et le reste à l'Hospitalité de nuit, — et que cette administration prétendit accaparer tout l'héritage, et qu'elle plaida la nullité pour cause de *pretium stupri*, et qu'elle se flattait d'empêcher six pauvres femmes d'avoir une vieillesse un peu moins triste que celle que leur destinait le Dieu des philanthropes? Ces cannibales de la morale ont perdu leur procès; les six pauvres femmes ne seront pas condamnées à rendre l'argent; le tribunal leur a appliqué, non

la morale chrétienne des hypocrites impitoyable au péché avoué, mais une morale nouvelle et qui ressemble beaucoup à la morale « relâchée » des casuistes. Paul Bert, l'infatigable jésuitophage, s'indigna beaucoup jadis contre cet article de Tamburini où il est déclaré qu'une femme qui a stipulé un prix pour ses faveurs a le *droit*, les faveurs accordées, de toucher le prix stipulé. Quelles aimables plaisanteries ne ferait-on pas sur ce *pretium stupri* que la Loi, d'un coup de baguette, changerait en lapin, — en petit lapin blanc battant sur un tambour le rappel de la morale! Ce que je voudrais dire, plutôt, c'est que le « relâchement » des casuistes fut, en plus d'un point, le précurseur de notre délicieux relâchement moderne qui est fait de scepticisme et aussi d'intelligence. Aucun journal, pas même ceux qui font profession de calvinisme, ne crut devoir approuver les scrupules de moralité, surtout pécuniaires, des tristes vieillards. Un homme qui pense, sur son testament, à ses anciennes maîtresses pas riches, nous trouvons cela charmant, d'un bon exemple sentimental, et en même temps, car l'égotisme doit entrer partout comme le sel, très favorable à la communauté des mâles. Il y a des espérances qui font sourire les femmes presque jusqu'à la tendresse : une illusion en vaut une autre.

Les nouveaux Vandales. — Les Vandales, les célèbres Vandales, ont changé d'occupation, — bout pour bout. Non seulement ils ne détruisent plus rien, mais ils prohibent qu'on détruise rien. Sous prétexte que des bâtisses aussi odieuses que la Bourse sont des monuments historiques, des témoins d'une période de la vie de Paris, ils défendent de mettre bas ces pierres dont l'assemblage ne fut jamais que de la maçonnerie. Il suffit donc désormais qu'un édifice, le premier venu, ait vécu, oublié dans sa laideur, trois quarts de siècle, pour que Paris soit condamné à le subir éternellement. On ne démolira plus; on construira à côté. Par piété archéologique, quand Paris sera devenu vétuste, on en fera un vaste musée et on élèvera une autre ville à côté; et ainsi

de suite; et tous ces témoignages du passé seront fort intéressants pour les archéologues, les touristes et les hôteliers. Rien n'affirme mieux la décadence de notre sens artistique que cet amour d'un vieux monument considéré, non comme une chose de beauté, mais comme une chose d'antiquité. Ce conservatisme est barbare et enfantin. Que représente la Bourse, quelle idée? Que fait en notre pays germano-roman ce stupide temple grec? Singulière esthétique qui défend, pour les mêmes motifs, Notre-Dame et la Madeleine, l'œuvre représentative du génie architectural d'une race et d'une époque, la création originale et la grossière imitation qui ne témoigne de rien que de l'indigence artistique et de la bassesse intellectuelle d'un siècle sans goût, sans ferveur, sans idéal. La Bourse, la Madeleine, mais il n'est pas un entrepreneur de maçonnerie qui ne se charge d'en élever des centaines à forfait. C'est une question d'argent. Il est beaucoup plus facile de construire de telles parodies que de bâtir sur un terrain donné une maison utile qui ne soit pas absolument laide. On peut démolir la Bourse; cela vaudrait beaucoup mieux que de l'agrandir. Il est vraiment inutile d'augmenter à Paris le nombre des colonnes doriques, de propager un genre d'architecture dont les Grecs usaient par nécessité, parce qu'ils ignoraient la voûte! Qu'il nous suffise d'être obligés de souffrir la ridicule colonnade dont le fâcheux Perrault gâta le vieux Louvre.

L'apothéose de la Brute blonde. — ... Ce fut l'apothéose de la brute blonde. M. Demolins insinua que l'infériorité de la France était due à son ignorance de la boxe. Cependant il serait bon d'examiner de quoi précisément est faite la supériorité des Anglais, car la boxe n'explique pas tout. Est-ce de la prospérité de leur agriculture? Elle en est à un degré de décadence très voisin de l'annihilation. De leurs progrès commerciaux? Mais l'Allemagne et les États-Unis la devancent sur presque tous les marchés. De leur marine marchande? Elle est en grande partie aux mains des étrangers. De leur morale?

Elle consiste en une hypocrisie qui ne trompe plus personne. Le seul peuple qui soit bien convaincu de la supériorité anglaise, c'est le peuple anglais lui-même; c'est une grande force sans doute, mais une base assez faible pour y construire la théorie de cette superstition. La France à qui l'on voudrait, semble-t-il, faire à toute force douter de soi-même, semble, malgré la corruption — nécessaire, puisque toute République est le régime de la vénalité — dont elle souffre, en bien meilleur état que l'Angleterre. Elle a gardé un certain sentiment de l'honneur, de la « propreté » qui un jour ou l'autre l'incitera véhémentement à laver les taches de sa robe; un de ses premiers soucis, alors, sera de se débarrasser de la tutelle des « matadors de la finance » et de secouer la tyrannie du régime de la paix à tout prix. Elle s'apercevra que le péril anglais dont on la leurre n'existe pas; elle rira et l'appellera le « mythe anglais », — *the english myth*. Ces derniers mots forment le titre de l'article dont il m'a paru curieux d'analyser les principales idées. Il est d'un américain de beaucoup d'esprit et de sens, M. Vance Thompson, et il a paru dans une revue américaine, *The Criterion*.

Le Complot. — De Stendhal, dans ses Promenades dans Rome : « Quoi de plus ridicule qu'un homme qui se présenterait avec vingt mille francs dans sa poche pour acheter le Louvre? Voilà les conspirateurs. »

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Laurent Tailhade : *A travers les groins*, P.-V. Stock, 2 fr. — Andre Rivoire : *Berthe aux grands pieds*, Lemerre, 3 fr. — Maurice Le Dault : *Carmina* Hyacinthe Caillière, Rennes. — Robert Scheffer : *Hermeros*, « Mercure de France », 2 fr.

A travers les groins. — Voici un livre et un homme qu'il semble difficile d'apprécier avec une impartiale sérénité, et ceux qui méritèrent par leurs actes et leurs paroles les féroces objurgations de M. Laurent Tailhade ne lui doivent avoir aucune tendresse, non plus que les généraux et les orateurs livrés par Aristophane aux huées du peuple ne sont con-

nus pour avoir témoigné envers le dramaturge athénien la moindre sympathie ou la moindre admiration. Quelques-uns cependant, dont un très mauvais poète que M. Laurent Tailhade appelle tantôt Jean Labeghte et tantôt Jean Rameau, verront grâce à ces vers leur nom sauvé de l'oubli. Tenant à honneur d'avoir mené, avec d'autres armes, le même combat que lui, je ne demanderai même pas si les terribles flèches frappèrent quelquefois, conduites par le mauvais hasard, des poitrines amies : lui-même et d'autres n'ont-ils pas été atteints aussi par des injures inattendues et qui leur furent cruelles ; et pour n'en relever qu'une seule, en passant, la pire, croit-on qu'ils n'aient pas souffert d'entendre des écrivains qu'ils aiment et qu'ils admirent répéter à la légère, avec une ingénuité presque enfantine, telle absurde et malfaisante imputation de « vénalité aux Juifs » ; en tout cas, M. Laurent Tailhade a dû être bien mal payé ; car il habite pour le moment le palais rotschildien de l Hôtel-Dieu et y subit avec son ordinaire courage toutes les tortures de la chair mutilée.

Ce qui aurait été surprenant de sa part, c'est qu'il se trouvât, dans l'âpre bataille, d'un autre côté. De tout temps il abomina, dirait-il, les pandours et les cafards et s'il se laissa prendre à la beauté décorative du catholicisme, au moment même où il écrivait *Vitraux*, des sonnets violemment blasphématoires attestaient sa haine vivace, comme ce *Vendredi Saint* qui fut composé non point en 1898-1899, mais bien dès septembre 1891 :

Trop de merluche et de lentilles copieuses
— Seule réfection tolérée aux croyants —
Enjolivent de certains rots édifiants
La constipation des personnes pieuses.

Dans l'omnibus — aucunement blasphématoire —
Montent force nonnains, coiffes et canezou ;
Et c'est un air de deuil en les boutiques où
Sourit la poire du bienheureux Peyreboire.

Quelques petits enfants — dirai-je masturbés ? —
Vers Saint-Sulpice, et leurs maîtres, larges abbés,
Au goguenot prochain éjouissent leur vue,

Et près d'eux ob truant le degré colossal,
Un homme-affiche avec cette annonce imprévue :
« *Concert spirituel à Tivoli Vaux-Hall.* »

N'est-ce pas un signe de singulière constance dans ses idées que, sans en changer une syllabe, M. Laurent Tailhade ait pu reprendre dans le *Mercure* où il parut, huit ans auparavant, ce

quatorzain toujours conforme à ses passions présentes? Mêmes pensées, même langue forte et riche ; et si le mufle contemporain est lapidé et meurtri, c'est avec des gemmes empruntées aux plus authentiques trésors du passé. Mais pour menue que soit notre estime de l'avarice, il nous advient de souhaiter que M. Laurent Tailhade mette un terme à ses prodigalités, presque à ses gaspillages. Il n'a épargné ni son talent ni sa personne : après ce livre d'une violence lyrique qui n'avait pas été atteinte depuis *les Châtiments*, il a droit maintenant non au repos et au silence, mais aux œuvres de pure Beauté interrompues, parce qu'il fallait écarter à coups de fouet les chacals et les chiens; et ce me serait une grande liesse si prochainement il m'était donné de louer ici un nouveau *Jardin des Rêves*.

Berthe aux grands pieds. — En vingt et une imageries tour à tour sentimentales et narquoises, M. André Rivoire reprend la très vieille légende mise en œuvre jadis par le trouvère brabançon, Adènes le Roi, il s'excuse courtoisement de sa hardiesse grande :

Et puis conter en vers c'est peut-être indiscret.

Il semble bien, en effet, que de très longs poèmes narratifs n'agréeraient guères à nos exigences esthétiques et que nous sommes à jamais dépris des anecdotes rhythmées. Ici la difficulté s'aggravait encore : M. André Rivoire laisse entendre qu'il ne croit pas aux choses qu'il conte et cependant son ironie ne va point jusqu'à se moquer trop ouvertement des poupées médiévales dont il tient les fils; au contraire, il leur prête souvent des attitudes si touchantes que lui-même se laisse attendrir ou charmer par leur jeu et qu'il hésite entre le sourire et l'émotion; c'est un art périlleux où la plus légère faute de goût deviendrait une dissonance insupportable et ferait s'évanouir tout ce fragile prestige ; le rire, même atténué, n'est pas loin de la grimace et les plus humbles Muses n'en sauraient tolérer l'aspect. Aussi notre plaisir n'est-il pas toujours absolument tranquille, mais comme inquet pour sa propre sécurité, et les parties du poème où M. André Rivoire s'abandonne tout à fait et ne trahit pas d'arrière-pensée ironique sont celles où ses lecteurs éprouvent, comme lui, le plus de joie.

Carmina. — Bien que le premier des quatorze petits poèmes réunis par M. Maurice Le Dault porte la date de 1892 et le dernier celle de décembre 1898, il serait fâcheux de s'i-

maginer que l'auteur en ces six ans ait appris les éléments même de son métier. Qu'il écrive en latin ou en français, son génie reste égal; il ne répugne jamais à la plus candide banalité ni au barbarisme ingénu :

Lux mea lux in aeternum!
Etiamsi non videte (*sic*)
Sum ego semper vobiscum;
In fide vestra manete :
Lux mea lux in æternum,

et en leur genre les proses en l'honneur du *Cierge paschal* et du *Corpus Christi* ne sont pas pires que les stances à *Manette*, malgré l'apparente diversité du sujet :

Hermeros.

Ah! si vous pouviez, Manette,
Comme une fleur au printemps
Rester l'aimable brunette
Que vous êtes à quinze ans!

En ces poèmes de l'Amour et de la Mort, la Mort est la plus forte, non pas la Mort heureuse et définitive, semblable au sommeil sans rêves, mais la Mort inquiète d'un mauvais songe : celui dont la tristesse se chante ici n'a plus de vivant que sa douleur, veuve de tout espoir, éternellement, et qui subsiste après que le cœur s'est brisé; nulle défaillance élégiaque, un étrange orgueil de Narcisse qui ne voit pas les étoiles se mirer dans la source et ne regarde que soi. La langue abstraite, concise et dure s'harmonise à souhait avec l'âme qu'elle exprime, l'âme stérile, fière et désolée à la fois de sa stérilité qui est la forme suprême de quelque amour impossible et extrahumain: amour de monstre ou amour de dieu qui se créa à soi-même le fantôme illusoire dont il se sait épris vainement:

Et moi je te contemple en pleurant, et je n'ose
Etendre jusqu'à toi pour te toucher ma main
Tremblante, car tu n'es, je le sais, que le fruit
Ephémère de ma douleur et de la nuit,
Rêve cher effacé devant qu'il soit matin,
Car le vent et la mer chantent un chant de mort,
Car le funèbre amour s'accoude à ma fenêtre,
Te fait signe et tous deux vous allez disparaître
Dans le nocturne ciel qui s'étoilera d'or.
Dans mes yeux tu vis des pleurs, Amour. Mon cœur dort.

Dans mes yeux tu vis des pleurs, Amour, mon cœur dort. Cela est amer et parfumé; il en demeure, le livre clos, un souvenir équivoque et persistant, comme le goût que laissent à la bouche les baies bleuâtres des genèvriers.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Remy de Gourmont : *Le Songe d'une Femme*, « Mercure de France », 3 5o. — Marcelle Tinayre : *Hellé*, « Mercure de France », 3.5o. — Eugène Morel : *Les Boers*, « Mercure de France », 2 fr. — J. H. Rosny : *Le Roman d'un Cycliste*, Plon, 3 5o. — Paul Adam : *Basile et Sophia*, Société d'Editions Littéraires, 3.5o. — André Beaunier : *Les Dupins-Leterrier*, Société Libre d'Editions, 3.5o. Brada : *Une Impasse*, Calmann Lévy, 3.5o. — Louis Moriaud : *L'Unique*, Genève, « Pages Littéraires ». — May-Armand Blanc : *Bibelot*, Hachette, 3.5o. — René d'Ulmès : *Le Mensonge de l'amour*, Société Libre d'Editions, 3.5o. — Maurice Beaubourg : *Les Joueurs de boules de Saint-Mandé*, Simonis Empis, 3.5o. — Louis d'Herdy : *L'Homme Sirène*, Girard, 3.5o. — Jean d'Estrey : *Union d'âmes*, Société Libre d'Editions, 3.5o. — Guy de Téramond : *Sur le chemin du Bonheur*, Simonis Empis, 3.5o. — Monroc-Vermont : *Le Roi de l'Or*, Société Libre d'Editions, 3.5o. — Simon Boubée : *La Dame aux Rubans rouges*, Calmann Lévy, 3.5o. — Thony Voty : *Encore vestale !* Société Libre d'Editions, 2 fr. — Paul André : *Chers petits singes*, Georges Balat, 3.5o. — Henri Gaillard : *Passions Silencieuses*, Edition de la « République de demain », 2 fr.

Le Songe d'une femme, par Remy de Gourmont. Ce livre est écrit, je crois, à la louange de la sensualité et il ne faut pas avoir peur de le dire... ni de le lire. Il n'est peut-être pas destiné à glorifier toutes les vertus de la femme, mais il lui en découvre une nouvelle : *la vertu du vice*. Nous y rencontrons, toutes déshabillées en des lettres qui sont des aveux, authentiquement signées de leurs jolies mains, deux créatures vraiment bien singulières et cependant contenant une étonnante pluralité d'atavismes. Claude de la Tour est très belle, trop belle, froide ou mieux impuissante à concevoir l'amour. Elle est à la fois la bourgeoise qui n'ose jamais assez et la grande dame que ses ancêtres ont faite déjà ennuyée de tous les gestes. Elle donne l'illusion de la vertu, de la chasteté, simplement parce qu'elle n'est pas *touchante* dans sa crainte de tomber ou son désir de jouir *comme les autres;* elle est froide par son âme et par son corps, elle n'a pas de charité et elle redoute la laideur d'un acte parce qu'elle ne sait comment s'y prendre pour l'ennoblir. Elle est prête à la perversion des sens parce qu'elle ne sait ni n'ose avoir des sens. Elle essaiera de tout prendre sans comprendre la gloire suprême du don, de l'abandon de sa personne et elle doit avoir peur aussi d'un tas de petites choses mesquines qui n'effrayeront jamais que les cœurs mesquins. Je n'aime point beaucoup Claude de la Tour et peut-être est-ce elle la véritable héroïne. Elle garde des côtés très mystérieux. Anna des Loges est

une torche enflammée, une intelligence qui interprète l'intelligence de l'homme comme un homme sans perdre rien de sa réelle grandeur de femme. Elle se donne au plaisir pour le plaisir, le sien et celui de l'autre, elle est entière dans sa manière de comprendre la charité et elle touche au divin, tellement elle met de fougue et de science à aimer. Elle sait parce qu'elle veut et elle aime une heure pour une éternité. Cette femme-là est dangereuse, elle fait peur à Claude, qui fait semblant peut-être d'avoir peur et qui, au fond, la désire, l'aime obscurément comme toute femme, à des instants spéciaux, aime et désire l'odeur du mâle. Ces deux créatures s'attirent et se repoussent en même temps. La lettre qu'Anna des Loges écrit à Claude de la Tour après avoir passé quelques jours près d'elle est, selon moi, la page maîtresse du livre. On y sent l'indignation et le mépris d'une vraie femme d'amour pour les petits jeux malsains des pensionnaires se perpétuant après l'enfance du cœur et des sens. Elle dit tranquillement que, sachant tout, elle choisit et elle choisit la grande gloire amoureuse qui est de rendre heureux celui qui vous désire, ne serait-on pas, soi-même, certain de le retenir mieux que pour le seul plaisir d'amour. Cette lettre est cruelle, monte du fond de la loyauté que peut fournir l'âme d'Eve, mais elle est consolante, au moins pour l'homme. Je plains Claude de la Tour après cette lettre. Aucune rivalité ne lui sera plus permise, pas plus celle de la beauté que celle de l'intelligence. Anna des Loges, plus laide ou plus vieille, sera toujours la victorieuse, *l'initiatrice*. Les lettres des hommes sont autour de ces aveux féminins d'habiles repoussoirs, pleines de jolies naïvetés vaniteuses et de courageuses luttes contre la *grande ennemie*. Ils succombent tour à tour, et c'est une spire de flamme qui s'ajoute à la torche pour mieux éclairer certains fonds obscurs du vice humain. Jamais, en aucune œuvre, le talent finement cruel de l'auteur ne s'affirma mieux que dans ce livre qu'on appellera pervers, mais qui est surtout une profession de foi féminine, sinon *féministe*. Je n'en conseille pas la lecture aux simples d'esprit... et j'espère que tout le monde voudra naturellement, l'avoir sur sa table de chevet! (1)

Hellé, par Marcelle Tinayre. Hellé est une jeune fille élevée

(1) Renseignements pris, dans les lettres du *Songe d'une femme*, tout le monde ment. Je suis une femme et ne m'en suis point trop aperçue! Quel triomphe pour le mensonge!..

par un homme sérieux. Elle n'a rien de la frivolité mondaine que les meilleures mères semblent transmettre avec un soin jaloux à leurs descendantes, les formant ainsi selon le cœur de la femme qui est généralement une petite enveloppe vide. M. de Rivayrac glisse une lettre, des lettres, sous cette enveloppe trop plate du cœur féminin, il la gonfle généreusement de toutes les aspirations vers le beau, le bien, qui animent son propre cœur. Cependant il arrive que la jeune Hellé se trompe. Simple griserie des sens ou des yeux, elle aime un Monsieur fort moderne, c'est-à-dire très ambitieux, délaissant le bien pour le beau, et elle se fiance à Maurice de Clairmont, le poète, l'homme-femme tel qu'on le conçoit maintenant dans les salons... où l'on cause. Puis ce maladroit manque de chevalerie. Il oublie de défendre son rival : *le bien*, M. Genèvrier, un moraliste grisonnant, et comme le propre des jeunes filles vierges et enthousiastes est de sacrifier un mouvement sensuel (qu'elles ignorent) à un geste de pitié relativement facile à faire parce qu'elles ne connaissent pas *l'autre*, elle se reprend à Maurice pour se donner à Genèvrier. Tout finit sagement par un mariage et le puissant espoir du *héros* dans l'enfant né du véritable amour, c'est-à-dire selon l'auteur l'amour réfléchi, le choix non déterminé par l'instinct, mais par la raison. Dans ce roman, que peuvent lire les jeunes filles et qu'il faut même leur conseiller pour le jour où, Maurice de Clairmont les lâchant, elles auraient à s'imaginer qu'elles *choisissent* enfin Genèvrier, on n'abuse point de la tirade féministe, les idées sur la littérature ont un parfum de très bonne compagnie et le style est d'une jolie sobriété, très *robe tailleur*, à la fois digne et gracieux, soulignant des contours, mais les voilant aussi.

Les Boers, par Eugène Morel. Petit roman très d'actualité qui est d'ailleurs mieux que cela : un précis de l'histoire même d'une contrée vierge où un patriarche protestant mène paître son troupeau, bêtes et enfants. Le type de la vieille dame, née Malebranche, Mme Van Dever, qui ne parle plus parce qu'elle commence à entendre Dieu, est une belle chose. Ce tout petit livre est écrit dans une grande écriture, un style un peu biblique dont la poésie évoque les verts pâturages du début du monde. Maintenant il ne plaira pas à tous les... protestants, car il contient un type de juif vraiment terrible, le juif d'autrefois, le spéculateur, en face du... cultivateur, le chercheur, l'*Esprit de l'or*, fouillant et blessant la terre en

face de ceux qui osaient à peine la tondre pieusement, l'ennemi né de toutes les races simples. Ce juif, extorquant une contrée à l'aide de vilains papiers qu'il fait signer à des gens qui ne savent lire que dans la bible, est un bien redoutable fléau. Espérons que les Boers de maintenant vont en trouver d'autres, qui leur vendront des fusils pour conserver la terre, les pâturages, et l'or, par-dessus le marché.

Le Roman d'un cycliste, par J.-H. Rosny. Je crois que rejoindre la femme aimée à cheval ou à bicyclette, cela n'a pas beaucoup plus d'importance pour l'intérêt d'un roman d'amour. (On ne voit pas bien *Eros* tournoyant sur le monocycle de la Fortune!) La bicyclette est inélégante, puisqu'elle fait songer à l'armature d'une chose non terminée et puis elle est utile... comme une machine. Si elle dure elle aura raison du cœur, chose inutile, de la vue et des épines dorsales de tous les grands personnages du drame amour qui s'en servent. Elle en fait des êtres spéciaux, un peu gauches sur la terre et très fugaces ailleurs, par conséquent infidèles. Malgré la grâce de M^me^ d'Ombreuse, sa haute conception du devoir passionné, et la réelle valeur de Granvyl, j'ai fermé volontiers ce roman où l'on va utilement trop vite, pour aller relire, beaucoup plus lentement, *Nell Horn*, qui date d'une époque où l'auteur voyait la vie moins sur fil de fer et bâtissait des œuvres vraiment plus solides.

Basile et Sophia, par Paul Adam. L'écrivain le mieux fait pour parler de la majesté perverse et somptueuse de Byzance! Un livre illustré or et bleu où l'on voit des mœurs de grandes mondaines fort proches des nôtres. Sophia, successivement mystique, courtisane et amazone, est une curieuse créature peinte sur fond de verrières illuminées par un soleil de sang. Par extraordinaire, les illustrations de ce livre sont jolies.

Les Dupont-Leterrier, par André Beaunier. Histoire d'une famille pendant l'*Affaire!* Roman très spirituel... ce qui a été dit de plus amusant sur cette néfaste époque.

Une Impasse, par Brada. Un livre sentimental plein de très jolies observations sur les jeunes filles du monde pauvre. Olympe ne se marie pas, mais elle a une passion dont elle meurt... presque honnêtement.

L'Unique, par Louis Moriaud. Curieuse étude sur la passion incestueuse d'un homme pour sa fille qui est l'image de la mère morte et toujours adorée. En somme un roman fort

convenable et presque lisible pour tous, n'était la page un brin sadique sur le viol de la jeune fille... en effigie.

Bibelot, par May Armand-Blanc. Une toute petite fille est aimée par l'ami de son papa et en épouse, naturellement, un autre beaucoup plus jeune, qui meurt en duel. Désabusée par les mœurs légères du défunt, elle revient à ses premières amours inconscientes, épouse le vieil ami. Comme psychologie c'est assez... *bibelot*, car une jeune fille peut parfaitement aimer d'amour et épouser le vieux garçon épris de ses charmes, mais, moins innocente, avant l'expérience de la vie amoureuse, elle n'ira pas le chercher *après*... Cependant, comme c'est un livre pour la famille, on peut se risquer à ce genre de description à la fois sage, et... *Liberty*. Je me permets de prévenir l'auteur qu'il n'est pas fait du tout pour écrire des choses de ce genre. Et c'est le meilleur compliment que je puisse lui offrir.

Le Mensonge de l'Amour, par René d'Ulmès. Voici un autre livre de femme plus franc, moins cajoleur et plus moral. Il est écrit avec simplicité ; peut-être a-t-il moins d'allure mondaine, mais il est davantage dans la vie. Il s'agit d'un Monsieur *féministe* qui séduit une jeune fille pour... le bien de la cause, c'est-à-dire lui prendre son argent. Je suis dans une grande joie quand on me montre le cher avocat de ces dames sous la séduisante enveloppe du souteneur. Alors tout se passe comme d habitude, on est heureux, parce qu'on se ment à soi-même, et quand on pose ses masques on souffre et on se dit des choses dures. Au courant de ce volume il y a de jolies histoires de fleurs et des paysages qui sont de chauds décors de passion. Je ne verrais pas d'inconvénient à le faire lire aux jeunes filles malgré sa franchise de ton... et aussi aux jeunes hommes pour les bonnes pages de la fin.

Les Joueurs de boules de Saint-Mandé, par Maurice Beaubourg. L'auteur de ce singulier roman sentimental est atteint d'une sensibilité très fine, trop fine absolument, comme on serait atteint d'une maladie des yeux. Il voit des larmes dans le rire et il met du sourire dans les pleurs, de sorte qu'on ne sait jamais bien s'il se moque de vous ou s'il s'attendrit réellement. Cependant son humour devient tout à fait terrible quand il écrit la lettre si remarquable de la pauvre Euphrasye Durand au colonel Piot. Voilà un chef-d'œuvre, cette lettre, où éclate si divinement l'amour dans un tel vieux cœur de femme !... Qu'il veuille ou non se moquer de nous et de ses

héros, nous y allons de notre enthousiasme, car rien n'est plus difficile que de transformer une vieille fille un peu folle en réelle amante et lui faire signer « *Ton bébé... mon colonel... ton bébé qui t'adore* », alors qu'elle a 56 ans et qu'elle meurt d'un rhumastisme remonté. Ma foi, je ne sais pas comment Beaubourg s'y prend pour être génial dans cette lettre... mais allez y voir, ça vaut la peine, car c'est un tour de force peu commun au royaume des lettres !...

L'Homme-Sirène, par Louis d'Herdy. Histoire d'un *Hors-Nature*. Je suis vraiment touché de voir avec quelle charmante sollicitude (et... combien plus de talent) l'auteur me suit... sur un terrain... assez dangereux quand on n'a pas l'habitude de s'y mouvoir. Seulement il a tort d'illustrer ses œuvres. Ça devient beaucoup plus grave quand on met son portrait sur la couverture.

Union d'âmes, par Jean d'Estray. Le roman d'une amitié amoureuse qui tourne mal... chacun va se marier de son côté. De très jolis passages dans le dilettantisme de Jacques.

Sur le chemin du bonheur, par Guy de Téramond. Une femme est-elle sur le chemin du bonheur quand elle a été grossièrement trompée par son mari et que, s'offrant à son amant, elle sent qu'il n'en veut plus ? Je ne crois pas, mais ce titre intéressant couvre un livre facile à lire, correctement écrit et contenant un assez curieux type de jeune fille, Germaine, qui se donne à un amoureux le soir de ses noces... avec un autre.

Le Roi de l'or, par Monroc-Vermont. Un histoire sur Rothschild où on le montre comme un nécessaire bienfaiteur de l'humanité. Roman très... original.

La Dame aux rubans rouges, par Simon Boubée. Roman de cape et d'épée où l'on voit le malheureux Damiens, pseudo-assassin de Louis XV, victime d'une séduction féminine.

Encore Vestale, par Thony Voty. Histoire d'une jeune personne qui veut épouser n'importe qui. Heureusement que le fiancé traditionnel revient de loin et à temps. De l'esprit, beaucoup d'esprit, peut-être trop.

Chers petits singes, par Paul André. Des portraits d'enfants et petits tableaux de vie intime pleins de fraîcheurs. Mais pourquoi ce titre un peu irrévérencieux pour de futurs hommes ?

Passions silencieuses, par Henri Gaillard. Il s'agit de sourds-muets qui aiment, écrivent et s'éditent eux-mêmes. Je

ne veux pas juger sévèrement des gens défendus par leur très respectable infirmité. Je me borne à déclarer que les passions silencieuses n'en sont pas moins très vives et décrites en termes forts curieux. Lisez cela, vous passerez un bon moment !

RACHILDE.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Pierre Quillard : *Le Monument Henry*, P.-V. Stock, 3.5o. — Louis Guétant : *Marchand, Fashoda*, « Les Temps Nouveaux ». — Memento.

Il faut remercier Quillard, qui eut la patience de compulser ces dix-huit listes, d'en classer méthodiquement les signataires, de dresser, comme il dit lui-même, ce répertoire de hontes. Cette lecture n'est pas agréable : si les extravagances saugrenues de quelques souscripteurs font sourire, l'ensemble répugne et afflige. Mais elle comporte un enseignement précieux. De la souscription en elle-même, de son but et de sa moralité, je ne veux rien dire, car d'autres l'ont judicieusement appréciée en son temps. Mais cette série de noms qu'on nous remet sous les yeux, les indications, les vœux dont ils s'accompagnent, suggèrent quelques réflexions. Parmi les catégories que l'esprit méthodique de Quillard s'est plu à distinguer, une est particulièrement intéressante. Ce n'est point celle des militaires, — officiers généraux, supérieurs et subalternes, en activité ou en réserve : leur concours signifie seulement : « Point de pékins dans nos affaires ! » Ni celle de la noblesse, des gens du bel air et bien pensants qui virent là seulement une occasion de plus de crier : mort à la gueuse ! S'agissait-il d'un faussaire ? raison de plus pour aumôner la mémoire d'un homme de rien, qui sacrifia à la bonne cause sa vie, et la sorte d'honneur qu'ont ces espèces. Nous ne nous arrêterons pas davantage à la catégorie du clergé, où un charitable abbé, qui fut lieutenant, réclame une descente de lit en peau de youpin, afin de la fouler aux pieds tous les jours : le clergé, quand l'intention était sainte, jugea toujours les moyens avec une grande largeur d'esprit. Quant à la presse, que l'Eclair, le Gaulois, la Patrie fassent l'apologie du faux, cela rentre dans leurs exercices professionnels, on s'étonne seulement de ne pas voir représenté le Petit Journal.

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est la masse des donateurs au nom inconnu du public, des anonymes, qui remplissent le

plus grand nombre de ces six cents pages. Une petite part sans doute sont des sentimentaux naïfs, dupes du grossier stratagème qui consistait à mettre en avant une femme et un enfant, à plaindre certes, comme ceux de tout criminel, mais que personne n'avait attaqués. Mais l'immense majorité respire la violence et la haine. Lisez les souhaits dont les dons sont ponctués, les invectives, les éjaculations baroques d'une imaginative férocité. Je sais bien qu'il y a une part de fumisterie : quand nous étions jeunes, un jeu fort à la mode était d'inventer les supplices les plus raffinés à l'usage de feu Sarcey ou d'autres critiques qui n'avaient pas l'heur de nous plaire, le tout sans nulle idée de leur faire jamais le moindre mal. Mais je crains qu'ici la violence, la volonté sanguinaire ne soit plus sincère. Des gens qui ne signaient pas, que n'animait aucun désir de réclame, des gens pauvres, se sont imposé le sacrifice d'une petite somme, l'ennui d'un envoi, pour pouvoir cracher leur cri de mort. Il y a une chose profondément triste, ce sont les souscriptions dont on déshonore le nom de petits enfants, d'un an, de deux ans, que, de stupides parents promettent d'élever dans la haine du juif, du protestant, de celui-ci, de celui-là. La haine, en vérité, elle suinte de toutes les pages de ce catalogue infâme, qui sera pour certains, aux jours de la justice, un acte terrible d'accusation. Car ce sentiment de haine, en notre pays, n'est ancien, ni enraciné, ni spontané. Les hommes de ma génération ont connu une France où ne manquaient certes pas les jalousies ou les rancunes particulières, mais qui ignorait, qui avait depuis longtemps désappris les haines de race, de caste et de religion. On les a réveillées, ranimées, ravivées. Les ouvriers de cette œuvre mauvaise s'en font gloire, ils se décernent à eux-mêmes le témoignage d'une admiration émue. Ils se proclament chrétiens, sans doute parce que le Christ a dit : Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. C'est sur ces hommes-là que pèsera dans l'avenir le poids de ce livre : c'est le nom du premier d'entre eux, ce nom que je ne veux pas écrire, qu'on gravera sur ce monument d'ignominies.

Il ne convient pas cependant de prendre les choses trop au noir. Le livre a six cents pages, à trente noms en moyenne par page, cela fait cent quatre-vingt mille noms, mettons deux cents mille et on a fait donner les femmes et les petits enfants.

Or il y a environ quarante millions de Français, sans y

comprendre les électeurs algérois. En sorte que tandis qu'un Français jetait son cri de fureur et son appel au meurtre, deux cents restaient silencieux. Cette proportion est rassurante. Puis on peut sourire de quelques souscripteurs, même en dehors de la catégorie des « facétieux et extraordinaires ».

Quelques-uns profitent de l'occasion pour signaler au mépris public leurs adversaires personnels : d'autres se plaignent d'avoir eu affaire à des juifs plus malins qu'eux. Quelques-uns, jaloux de pousser plus loin la réclame, y vont d'une petite lettre, ou d'une longue, comme M. Baffier, statuaire et joueur de vielle, qui abuse de ce qu'il est berrichon pour être plus encombrant que M. Berry lui même. A la fin est la série des donateurs émus qui exhalent leur enthousiasme pour les écrivains de la bonne cause. Mlle Marie-Anne de Bovet est honorée de nombreux hommages, par contre la rédaction de la Fronde est fréquemment traînée dans la boue. Quand on parvient à la fin de ce livre on est cuirassé contre tous les étonnements, aussi voit-on sans trop de surprise qu'il y a jusqu'à six personnes pour admirer M. Judet. Et que pensez-vous de l'officier qui voit dans Henry un martyr de la *servilité* (sic) et de la grandeur militaire ? qu'elle soit voulue ou non, cette erreur donne à réfléchir sur la mentalité de son auteur, mais combien plus si elle est consciente et si de son plein gré l'officier a voulu aggraver la parole de Vigny !

Louis Guétant : **Marchand, Fashoda**. — J'ai eu l'occasion déjà de signaler d'excellentes brochures de M. Guétant sur les questions coloniales. Celle-ci a un intérêt tout particulier. Ce n'est pas une histoire de la mission Congo-Nil. Cette histoire est à faire et restera à faire longtemps sans doute, les intéressés étant grandement désireux de faire le silence sur l'étourderie, pour ne pas dire plus, qui présida à une entreprise dont les conséquences déjà fâcheuses auraient pu être effroyables. Mais M. Guétant a posé avec une grande rareté de jugement, une grande vigueur morale, la question de droit en matière d'expéditions coloniales. Au fond c'est toujours la théorie de la race supérieure. Sous prétexte qu'on appartient à une race supérieure, on requiert des hommes et des femmes pour leur installer trente kilos de charge sur la tête, et les emmener aussi loin qu'il vous plaît ; — s'ils refusent, on brûle leurs villages ; s'ils tâchent de s'échapper on tire dessus, on remet la charge sur une autre tête, et la baïonnette sert d'aiguillon, pour les bêtes de somme de la race inférieure. Si on admet cette

façon d'agir, il faut renoncer à se dire une nation de raison et de justice, si on ne l'admet point, il faudrait empêcher enfin les représentants du pays en terre prétendue sauvage, de déshonorer ce pays aux yeux des peuples qu'on se vante de civiliser. Je sais bien que Messieurs les coloniaux ont une réponse toute prête : « Se défend-on avec des gentillesses, ô intellectuels? nous voudrions bien vous y voir? » — Mais pour être simple cet argument est futile. Non, nous ne voudrions pas nous voir aux prises avec les nègres, et nous ne voudrions pas y voir ces officiers non plus. Sur cent conflits, il y en a quatre-vingt-dix-neuf provoqués par les blancs armés. Il est puéril d'imaginer que des gens munis de sagaies et de fusils sans chien vont de gaîté de cœur attaquer des gens pourvus de fusils à tir rapide.

M. Guétant a demandé au héros lui-même les moyens de le juger. Voici ce que M. Marchand écrivait le 30 janvier 1898, dans une lettre publiée par un de ses amis au *Gil Blas* du 27 octobre.

« ... Pour le moment, je vais forcer le passage de Sed, en pleine saison sèche avec des pirogues, embarcations que les Egyptiens n'ont jamais osé employer dans ces parages. Cela nous amuse! Un danger de plus ou de moins, n'est-ce pas? puisque nous vivons dedans, cela ne peut compter. »

N'est-ce pas que ce petit morceau vous a un accent de modestie et de simplicité tout à fait charmantes. Le danger, nous vivons dedans! M. Guétant observe que sur vingt officiers et sous-officiers la mission, en trente mois, en a perdu deux. Comptant avec la mortalité due au climat, il ne peut s'empêcher de conclure que ces dangers n'étaient pas bien dangereux. Que diraient donc les mécaniciens de chemin de fer, ou les agents de trains? Mais les mécaniciens conduisent leur machine en silence, et ne se glorifiant pas eux-mêmes, ils ne sont pas célébrés par leurs contemporains.

Memento. — Urbain Gohier : **Les Prétoriens et la Congrégation**, « Revue Blanche », 3.50. — Ce livre, qui va valoir à Gohier l'honneur de nouvelles poursuites, est la continuation logique de l'œuvre entreprise par l'auteur de l'armée contre la nation. On y retrouve la même verve âpre et la même raison. Toujours des faits précis, illustrés par un commentaire ironique ou indigné. La conclusion : remplacer l'armée prétorienne par une armée nationale.

F. T. Perrens : **Les libertins en France au dix-sep-**

tième siècle, Calmann Lévy, 3.5o. — L'auteur s'est attaché à définir le libertin et à préciser les sens successifs de ce mot, faisant voir par quelles transitions il signifia tour à tour et même un peu en même temps, libre penseur, viveur, ou débauché. Peut-être M. Perrens insiste-t-il trop sur l'influence du cabaret. Nombre de figures apparaissent en sa galerie et une table méthodique aide à les retrouver. On le doit louer d'avoir rendu un commencement de justice aux excellents poètes *non officiels* du milieu du siècle, mais il faut le blâmer d'avoir défiguré le quatrain connu de Saint-Amant sur la ville d'Evreux, qu'il cite ainsi :

O bon ami, ô cher Faret
Qu'avec raison tu la méprises
On y voit plus de *cent* églises
Et pas un cabaret.

Alfred Duquet : **Paris. La Capitulation et l'entrée des Allemands**, Fasquelle, 3 fr. 5o. — C'est le dernier de la série consacrée au siège de Paris. Il raconte les négociations conduites (?) par Jules Favre et le général du Valdaw, et conclut à la faute capitale que ces négociateurs firent en traitant au nom de la France entière, et non pour la seule ville de Paris. L'auteur partage le sentiment exprimé par Gambetta, soutenu d'ailleurs par Faidherbe et Chanzy, que même après la chute de Paris la continuation de la lutte offrait des chances de succès.

Louis Rogès : **Cinq semaines à Rennes**, Juven, 3 fr. 5o. — C'est une série de 200 photographies que l'éditeur Gerschell a prise de tous les personnages du drame, chefs d'emploi et comparses, et que M. Louis Rogès, que je crois fort lié avec notre ami de Bruchard, a fait précéder de quelques pages d'impressions saisies sur le vif, avec une netteté et une précision qui ne le cèdent en rien aux instantanés.

MARCEL COLLIÈRE

PHILOSOPHIE

L'Unique et sa Propriété, par Max Stirner; traduction française et préface de *Henri Lasvisgnes;* in-8° de 471 pages; Editions de la Revue Blanche, 7 fr. — *La Philosophie naturelle*, par W. Nicati, in-18° de 297 pages; Giard et Brière, 3 fr.5o. —*Les Maladies de la Volonté*, par Th. Ribot, 13e édition, in-18° de 177 pages; Alcan, 2,5o.

C'est à propos de Nietzsche qu'on a commencé en France à

prononcer le nom de Max Stirner, son précurseur. Auparavant, qui connaissait l'**Unique et sa Propriété**, dont M. H. Lasvignes vient aujourd'hui de donner une traduction complète, élégante et précise ?

Depuis que la réputation grandissante de Nietzsche a attiré l'attention sur les moralistes allemands en général, Max Stirner a profité de cette fortune,et de nombreux extraits de son œuvre ont été publiés dans nos Revues. Ici même, M Henri Albert traduisait tout récemment encore (nº de novembre 1899) le chapitre de « l'Unique et sa Propriété », intitulé « Ma Puissance ». Nous possédons maintenant dans son intégralité ce livre, auquel son titre seul attache déjà un inquiétant et mystérieux attrait. Sans vouloir empiéter sur les attributions de mon collègue de la rubrique *Sociologie*, qu'i me soit permis d'en dire quelques mots au point de vue philosophique.

Et, d'ailleurs, Max Stirner n'est-il pas infiniment plus philosophe qu'écrivain strictement politique? Elève de Hegel et de Schleiermacher, il n'a pu s'empêcher de traiter son sujet en dialecticien nourri de la pensée allemande et formé à la bonne école des théoriciens de l'idée pure. Exclusivement animé de préoccupations sociales et pratiques, il a cependant envisagé non en sociologue, mais en métaphysicien, le problème social. Poursuivant à peu près le même but que Proudhon chez nous, c'est merveille de voir à quelle hauteur il élève la discussion et en même temps comment il sait chercher et trouver dans les profondeurs de notre mentalité la raison ultime de l'esclavage social. Proudhon, certes, sera toujours, pour le lecteur français, plus incisif, plus caustique, plus pratiquement destructeur. Mais comme il lui manque cette unité systématique, cette aptitude à nous faire saisir l'idée génératrice sous la diversité de ses effets visibles et la nécessité logique sous le tissu de contingences qui nous la manifestent socialement, que nous admirons chez Max Stirner ! Entre l'anarchisme de l'un et celui de l'autre, nous voyons le même rapport qu'entre le rationalisme d'un Voltaire ou d'un Diderot et celui de Hegel. Max Stirner est le métaphysicien de l'anarchisme, dont Proudhon reste l'immortel théoricien.

L'*Unique* (der Einzige) est l'individu pur, le Moi souverain, dégagé des catégories de la raison théorique et pratique ; sa propriété, son domaine, c'est l'univers social, peuplé d'idées, d'esprits, de fantômes, que l'individu non émancipé révère

comme des réalités extrinsèques et supérieures, appelées à le régir. L'*Unique* de Stirner n'est que l'application sociologique du *Moi* fichtéen et de l'Idée hégélienne. De même que, selon Fichte et Hegel, la pensée éclairée par la réflexion philosophique finit par reconnaître l'univers, la totalité de l'Etre, comme sa création et sa propriété, de même l'individu pur, d'après Stirner, doit prendre conscience de cette vérité que le monde des principes, des lois et des entités sociales n'existe qu'en lui et par lui. L'idéalisme absolu est la destruction de tout réalisme métaphysique ; de même, l'égoïsme absolu ruine le réalisme sociologique au nom duquel l'humanité a vécu jusqu'à présent.

L'erreur subsiste par la superstition de l'homme social. Abolissons cette dernière illusion. L'homme social est l'homme obtenu par le *dressage*, qui lui a d'abord inculqué la croyance aux esprits, puis la croyance aux dieux, puis la croyance aux principes et aux idées. Principes et idées sont les fantômes survivants de l'animisme primitif. L'individualisme absolu de Stirner est ainsi d'accord avec l'idéalisme de ses maîtres et nullement paradoxal, lorsqu'il combat la superstition des Principes. Car précisément les Principes jouent aujourd'hui le rôle des existences mystérieuses jadis enfantées par l'imagination de la peur, et le préjugé social les érige en *choses en soi*, contrairement à la pensée profonde de l'idéalisme. Les esprits sont donc les maîtres du monde. Il y en a partout : « fantômes dans tous les coins. » Nous sommes hantés par les idées de Dieu, de Droit, de Vérité, de Justice, de Patrie, d'Honneur, etc. Nous en sommes les esclaves. « En proie à l'idée nous nous agitons désespérément dans une sarabande folle, et le monde apparaît au spectateur froid comme une maison de fous. » (Préface, p. X). En un mot, nous sommes des *possédés* (besessenen), des possédés par les idées, et nous ne serons délivrés que lorsque les idées motrices du moi n'auront plus de valeur en soi. Ce qui explique le conseil : « soyez sans pensées » (gedankenlos), c'est-à-dire : délivrez-vous de la superstition des idées, au nom de l'idée absolue elle-même, le Moi propre, l'Individu pur. Transformer l'homme (social) qui est en moi de manière que le moi déborde sur le monde, au lieu d'être étouffé sous ses images illusoires, tel est le but du développement futur. Il faut avant tout s'attaquer au *Respect*. La culture du Respect est l'essentiel de la culture sociale. Nos idoles, la Loi, la Famille, la Propriété, etc., sont des « personnalités de respect » (Res-

pekts personen). Ainsi, dit Stirner, une vie humaine n'est que la peur perpétuelle des revenants et des fantômes, peur qu'on décore du nom de Respect.

Toutefois, on se méprendrait fort sur cette doctrine, si on l'assimilait à l'anarchie vulgaire et à la révolte ouverte contre les lois. L'individualiste absolu imitera dans sa conduite le type par excellence auquel il s'oppose et se compare, qui est l'Etat. L'Etat veut vivre à tout prix et par tous les moyens. Moi, de même, je m'efforcerai de vivre pour moi, et, « étant à moi-même mon Etat, je pratiquerai la Raison d'Etat ». J'utiliserai donc tous les moyens à ma portée, et je me posséderai moi-même lorsque ayant tué en moi le respect je ne me sacrifierai à aucun idéal et ne mettrai ma cause en rien autre que moi. « Le vrai courage, c'est d'oser secouer les chaînes idéales, d'affronter sans terreur le fantôme. Avec les temps nouveaux naît une espèce nouvelle de héros : ceux qui sauront libérer leurs âmes des derniers préjugés, ceux qui auront le courage héroïque du mensonge. D'autre part, l'individu pur ne revendique pas de droits. Il ne connaît pas la liberté. La liberté suppose, en effet, une discussion antérieure, désormais sans objet ; il n'y a pas plus lieu de mettre en discussion les fonctions de l'être moral que celles du corps humain. Votre *liberté de penser* équivaut à une *liberté de digestion*. » (Préface, p. XXIV.)

En résumé, Stirner fait appel à la fierté de chacun et il suscite toutes les énergies de l'individu. « Son livre, dit M. Lasvignes, est la plus forte expression de dégoût de l'hypocrisie sociale; en cela c'est un livre sain. » Mais Stirner, loin de bannir tout idéal, ne fait en somme que nous en proposer un nouveau : le renversement du rapport de l'individu à l'Etat, corrélatif de celui du sujet pensant à l'idée. Son idéal, sur le terrain politique, fait pendant à l'idéal spéculatif de ses maîtres dans le champ de la raison théorique. En s'élevant contre les interprétations secondaires et relatives du rationalisme, il le complète et, par des moyens radicaux, par une outrance logique, il contribue efficacement à son avènement. L'iconoclaste des idées n'est que le prêtre de l'idée nouvelle : Moi. Il appartient bien à la famille au milieu de laquelle il est né. Aussi, malgré toutes ses protestations, son éthique négative, au même titre que les morales positives, tombe-t-elle sous le coup de la vieille et cependant toujours jeune dialectique des deux premiers livres de *La République*.

Quoi qu'il en soit, son dernier conseil aux foules est à retenir : « Prenez conscience de votre *possession*, de votre hantise. » Prenons conscience ; en effet, tout est là...

§

La **Philosophie naturelle**, de M. W. Nicati, est un intéressant spécimen de l'invention métaphysique chez un autodidacte. Parti des sciences biologiques, M. Nicati redécouvre la métaphysique en passant par la physique et la mathématique. Sa métaphysique est le « naturalisme suffisant », c'est-à-dire un positivisme fondé sur une foi scientifique absolue. Sa méthode se rapproche de celle de Conte :

« Le commencement de toute science est dans les rapports entre les monuments de la pensée : l'harmonie inter-émotionnelle (?) ou la mathématique.

» Plus loin se placent les rapports de la pensée avec autrui : l'harmonie inter-individuelle ou l'Ethique.

» En dernier lieu viennent les rapports entre les éléments constitutifs de la nature : l'harmonie inter-élémentaire ou l'Energétique. »

Cet ensemble est l'enchaînement naturel du savoir, et il constitue la philosophie naturelle, différente de la physique, parce que celle-ci procède des éléments pour aboutir à la pensée, tandis que la philosophie suit la marche inverse.

La philosophie ainsi envisagée a pour but d'harmoniser la conception subjective de l'esprit à la conception objective de la nature ; la notion dernière à laquelle elle s'élève est la Force, « composé harmonique de la tension, de l'espace et du temps », type suprême de l'existence. Mais la Force en soi n'est pas inconnaissable, comme le prétend le positivisme anglais, elle est totalement et essentiellement connaissable ; le développement même de la science, infini comme elle, en retrace les aspects.

Ce positivisme est original ; il est rempli de vues ingénieuses. Il a surtout un grand mérite, c'est de combattre l'agnosticisme, habituellement inséparable des systèmes de cet ordre. M. Nicati esquisse sur ce point un commencement de critique de l'Inconnaissable et notamment de l'agnosticisme de Spencer. « Tout dogme aboutissant à l'inconnaissable est un *naturalisme* lacunaire ou insuffisant... Si l'homme accepte forcément l'inconnu à titre de quantité, il le renie à titre de d'espèce. » Seulement, si l'auteur avait approfondi davantage

sa critique, il eût été amené à un point de vue tout différent. Le positivisme naturaliste ne renferme pas en soi les éléments de suppression de l'Inconnaissable. Il ne suffit pas de proclamer sa foi en la science, car les partisans d'une autre foi pourront toujours vous répondre par le raisonnement « des goûts et des couleurs, sur lesquels on ne discute pas » ; il faut la démontrer, le propre de cette foi étant de se détruire elle-même dès qu'elle ne se démontre pas. Or la démonstration de l'illusion de l'Inconnaissable est impossible dans l'hypothèse réaliste ; elle est incompatible avec l'attitude prise par la *Philosophie naturelle* vis-à-vis du problème métaphysique.

§

La treizième édition des **Maladies de la Volonté**, de M. Th. Ribot, vient d'être mise en vente. La première édition remonte à une vingtaine d'années. Ce fut un événement que ce petit livre, si rempli de bon sens et de faits, si bien écrit d'une plume alerte et dans une langue claire, rappelant celle des Condillac et des Laromiguière, desquels il descend. Le spiritualisme universitaire était encore bien puissant. Il en reçut un coup mortel. On en jugera par la conclusion de M. Ribot : « Nous devons à la pathologie deux résultats principaux : — l'un que le « je veux » est en lui-même dénué de toute efficacité pour faire agir ; — l'autre que la volonté chez l'homme raisonnable est une coordination extrêmement complexe et instable, fragile par sa supériorité même. » Ainsi la psychologie nouvelle ne renversait pas seulement la croyance à l'Ame-Substance ; elle s'attaquait à la faculté mystérieuse et révérée entre toutes, la Volonté ! Le scandale était grand, et les vérités traditionnelles sérieusement menacées.

Depuis, nous avons fait du chemin. La philosophie des écoles s'est dépouillée de ses timidités ; elle s'est imprégnée de la métaphysique allemande, qui est devenue pour elle la métaphysique classique ; elle est moins vulnérable, plus impassible, parce qu'elle est plus largement compréhensive. Les hardiesses des *Maladies de la Volonté* n'ont plus rien pour l'étonner. Et si un tel progrès a pu s'accomplir en si peu de temps, nous en sommes en grande partie redevables à la psychologie expérimentale et à l'œuvre entière de M. Ribot lui-même, qui coopérait par le dehors, par l'observation extérieure et l'expérience exacte, à la réforme que le criticisme préparait au dedans par la seule réflexion. Nous autres ratio-

nalistes, loin de repousser cette alliance avec le positivisme, nous nous en réjouissons, car elle seule est capable d'orienter définitivement la pensée moderne vers un horizon de lumière et vers la philosophie qui sera vraiment critique parce qu'elle ne sera pas *exclusion*, mais *compréhension*.

LOUIS WEBER.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

La Concurrence religieuse. — Les Congrégations. — Jean Ajalbert : *La Forêt Noire*, Société libre d'éditions, 3 fr. 50. — Frédéric Boudin : *Le Mouvement néo chrétien*, Société française de librairie, brochure, 1 fr. 50. — Alfred Forest : *Histoire d'un Jubilé*, Giard et Brière, 3 fr. 50. — Gaston Deschamps : *Le Malaise de la Démocratie*, Armand Colin, 3 fr. 50. — Urbain Gohier : *Les Prétoriens et la Congrégation*, édition de la Revue Blanche, 3 fr. 50. — *Morale Sociale*, Félix Alcan, 6 fr. — Solidarité à rompre.

La « Concurrence religieuse ». — Sous ce titre, M. Yves Guyot, directeur du *Siècle*, a écrit un très curieux et très remarquable article (*Siècle*, 7 octobre), paru depuis en brochure. On s'étonne à la première lecture de cet article et puis on se met à réfléchir.

M. Yves Guyot constate d'abord, avec M. de Laveley et tant d'autres, que les nations soumises à l'Eglise romaine et marquées de son empreinte se meurent dans une lente décadence. La France est à l'heure où elle doit enfin choisir entre le catholicisme et l'affranchissement religieux, entre la mort et la vie.

Jusque-là M. Yves Guyot est tout simplement de l'avis des plus clairvoyants philosophes et observateurs sociaux, pour qui l'affaire Dreyfus a été une révélation suprême du péril clérical. Mais son originalité est de conclure à un moyen de salut tout prêt, et ce serait que la France se fît protestante. Oui, protestante. M. Pierre Louys va en frémir d'horreur. Plus exactement, le directeur du *Siècle* voudrait que le joug du Concordat fût brisé et que, dans la liberté, une « concurrence religieuse » fût établie, qui ne pourrait s'exercer que pour la ruine de l'Eglise romaine et au profit des Eglises indépendantes, représentées surtout par le protestantisme.

Il est inévitable que la première impression soit confuse devant une telle déclaration faite par un tel écrivain. M. Yves Guyot est libre penseur et il se proclame tel dans son article même du 7 octobre. Or, il propose que la France devienne protestante. Y a-t-il là une absolue rectitude, une entière loyauté

intellectuelle? Nous fûmes nombreux — et M. Yves Guyot nous y aida vigoureusement — à protester contre l'insincérité de M. Brunetière qui, incroyant pour son compte et prétendûment philosophe, affirma la nécessité d'une France fidèle à ses traditions catholiques. C'est très bon pour tenir le peuple, les traditions catholiques d'où les maîtres du pouvoir peuvent tirer une admirable force de gouvernement et de conservation. Aussi bien un tas d'excellents bourgeois, après avoir causé de Voltaire avec leur curé, ne manquent pas de répéter, à la suite de M. Brunetière et en termes moins solennels : « Toutes ces histoires de dogme, ce n'est pas pour nous ; mais au peuple il faut une religion. » Est-il parfaitement honnête de maintenir cette rengaine? Et le directeur du *Siècle* ne redoute-t-il pas un peu les justes reproches qu'avec lui-même nous avons souvent élevés contre le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* et ses vieux abonnés ?

Je veux bien que ce soit de la politique. Quelques hommes seulement, paraît-il, peuvent vivre dans l'unique culte de la conscience. Pour le plus grand nombre le phénomène mystique, le sentiment religieux est irréductible. Dès lors n'est-on pas forcé d'admettre les religions? Telle est la pensée de M. Yves Guyot. Et lui, libre penseur, se résigne, par politique, à la religion qui impose les moindres sacrifices de la raison à l'absurde, au protestantisme. Mais n'y a-t-il pas un obscur mépris pour le peuple dans un tel entêtement à s'apitoyer sur sa faiblesse? Croit-on à une si misérable infériorité intellectuelle et morale du peuple qu'il faille lui verser toujours l'enchantement de l'erreur ou de l'illusion? Et n'imagine-t-on pas que la religion de la vérité, de la justice, du Dieu intérieur ou d'un idéal de surhumanité, est encore plus proche de l'âme populaire et plus capable de l'élever que la religion des bibles, des credos, des dogmes? M. Yves Guyot n'a guère vu le peuple depuis qu'il y a une éducation philosophique et socialiste (ô abomination !) de la démocratie républicaine. Naturellement, il garde ses préjugés bien bourgeois.

Ces remarques faites, nous comprenons fort bien que M. Yves Guyot et quelques autres penseurs soucieux de l'avenir de notre pays déclarent qu'une religion de libre examen est préférable à une religion d'autoritarisme, qu'une religion de *self-government* est préférable à une religion de confessionnal, et que les races formées au respect de la con-

science humaine vaudront toujours mieux que les races formées au respect de l'infaillibilité sacerdotale. Le protestantisme, pour tout ce qui est de l'intellectualité et de la vie morale, marque un immense progrès sur le catholicisme romain. Il porte en lui la liberté.

Le malheur, si malheur il doit y avoir, est que les âmes latines cherchent dans la religion des émotions de rêve et de beauté, et qu'elles éprouvent une instinctive méfiance de l'austérité protestante, dont la noble grandeur ne leur est sensible que par ses importunités.

D'ailleurs, les souvenirs de l'oppression subie dans l'Eglise romaine sont si odieux à ceux qui s'en éloignent qu'ils ont une peur invincible de retomber, en allant à une autre Eglise, sous un joug semblable. Cette peur n'est point sans raisons. M. Yves Guyot connaît-il les protestants dits « orthodoxes », leurs mômeries laides, leur « patois de Chanaan », leur intolérance théologique et sociale, leur fureur d'anathèmes? Le moindre pasteur de l'« orthodoxie » vous anathématise comme le pape de Rome. Seulement le geste du pape est majestueux; celui du pasteur n'est que haineux et ridicule.

Il y a, d'autre part, le protestantisme « libéral », dans sa vivante diversité. M. Auguste Sabatier en a exposé la doctrine profondément religieuse et philosophique dans un très beau livre : *Esquisse d'une philosophie de la Religion d'après la psychologie et l'histoire*. Beaucoup de catholiques et de prêtres ont été émus et éclairés par cette œuvre où un homme de foi a mis toute son âme. Il est visible qu'un mouvement de salutaire émancipation se prépare dans l'Eglise romaine.

M. Yves Guyot devra signaler aux lecteurs du *Siècle* et à tous les partisans de son idée de « concurrence religieuse » l'ouvrage de M. Auguste Sabatier, les livres de Félix Pécaut et de M. Charles Wagner. Dans la croyance comme dans la pensée faisons d'abord pénétrer l'esprit de liberté. La raison et la conscience feront le reste.

Les Congrégations. — Quelques députés se risquèrent, paraît-il, à lire les *Provinciales* au cours de cet été. Ils reconnurent la parfaite casuistique des bons Pères, telle que Pascal l'a exposée, dans un tas de restrictions mentales et de mensonges dont un état-major de jésuitière usa et abusa à Rennes et dans le prononcé même de la sentence qui mit fin à un procès célèbre. Les lecteurs des *Provinciales* sont prêts à exiger des consuls qui veillent au salut de la République,

qu'ils ne laissent pas l'armée devenir une autre compagnie de Jésus. Et l'on avait songé à expulser les jésuites. Ceux-ci eussent été les premiers à s'en réjouir. Car, la partie perdue, il y a de bien pires malheurs qui peuvent leur arriver. Une expulsion, selon les fameux Décrets de 1880, les mettrait simplement hors de leurs couvents, avec licence de se réunir ailleurs par petits groupes de cinq Pères qui ne formeraient pas une association. Lors de l'expulsion de 1881, les Jésuites de la rue de Sèvres se transportèrent à la rue de Babylone, s'installèrent à cinq par appartement et reconstituèrent ainsi la congrégation dans une maison louée tout entière. Un marchand de pianos et d'harmoniums prit en location la chapelle du couvent de la rue de Sèvres et y mit ses instruments en vente. Les dames du noble faubourg vinrent souvent essayer, marchander les pianos. Les confessionnaux étaient restés en place, comme par hasard. Les Pères ne perdirent pas une pénitente et pas un petit cadeau.

Il y a, certes, mieux à faire cette fois. Ne pourrait-on pas en revenir aux idées de la Révolution et interdire les vœux de religion comme contraires à la nature et à la vie sociale ? Si l'on juge qu'il faille laisser à quelques fanatiques la liberté de se mutiler et de s'asservir par le triple vœu, ne pourrait-on pas soustraire à leur influence la génération des citoyens de demain et ne pas leur reconnaître le droit, puisqu'ils ne vivent pas selon l'humanité, de former des hommes par l'enseignement ?

Et encore le Jésuite, au dire de Voltaire, est « un moine comme les autres, seulement un peu moins crasseux ». Que faudrait-il faire contre les moines qui sont vraiment crasseux?

La Forêt noire, par Jean Ajalbert. — Cette « forêt noire », c'est l'Eglise telle qu'elle se montra dans l'Affaire, l'Eglise « propice aux complots ivres du soldat, aux mauvais coups du juge, aux ruses scélérates du prêtre ». Il y a de tout dans ce livre : de la bonté et de la poésie, de la colère et du pamphlet. Et quel tempérament d'écrivain! La phrase est puissante de pensée, robuste d'expression. On aime retrouver là et revivre la noble lutte pour l'innocence à délivrer, chaque jour étant marqué par un superbe cri de vengeance. Car le livre est fait d'une réunion d'articles de polémique. Jean Ajalbert est de ceux qui, comme Clemenceau, ont su voir le fond de l'Affaire, le vieil esprit de l'Inquisition et de la Congrégation, passé des Jésuites aux soldats. Aussi bien voici sa remarque si juste :

« On a bafoué M. Homais, un brave homme en somme, et qui n'était pas si bête. On a ridiculisé ses principes parce qu'ils avaient de vieilles barbes. Le mangeur de prêtres est stupide, soit. Mais pas plus que celui qui se laisse manger par eux. Oh! combien expressifs, tant de mots de rues et de barricades qu'on n'ose plus écrire : la *calotte*, l'*éteignoir !* En proscrivant les mots injurieux, ce qui était bien, on a oublié les choses, ce qui fut un tort. » Et voilà pourquoi nous devons à Homais de le réhabiliter. Sans lui il y aurait encore des bûchers.

Le mouvement néo-chrétien, par Frédéric Boudin. — M. Frédéric Boudin est un jeune catholique dont j'ai déjà signalé l'ardente campagne pour l' « Américanisme » et pour un catholicisme plus intellectualisé, plus libéral, plus chrétien.

Je crois bien que ce jeune homme se fait des illusions et qu'il espère trop d'une Eglise désormais résignée à l'absolutisme des infaillibilités épiscopales et sacerdotales qui, n'ayant plus à donner des raisons de leurs décisions et de leurs actes, se dispensent d'en avoir et se contentent de donner des ordres. Il y a même une tristesse profonde à voir une âme sincère se défendre, pour garder sa foi et sa religion, contre le mépris que lui inspirent la misérable politique et les basses intrigues de l'Eglise. Mais tout cela finira quelque jour par le désenchantement, par la libération suprême. En attendant, M. Frédéric Boudin revient, en une très brève étude, à ce « mouvement néo-chrétien » qui fut surtout un état d'âme littéraire, mais qui sembla bien un instant pouvoir ramener à la vieille Eglise chrétienne quelques jeunes hommes dégoûtés de l'inélégance anticléricale et soucieux de beauté mystique ou de beauté morale. Hélas ! il constate que l' « orthodoxie hargneuse du cléricalisme a fait condamner par un pape infaillible, et pourtant abusé, tous les généreux efforts qui ont été tentés pour rajeunir l'Eglise ». D'ailleurs, M. Frédéric Boudin n'ignore pas les horreurs dites ou faites par la faction cléricale des congrégations et de l'armée dans l'affaire Dreyfus. Il est des rares catholiques qui se sont joints aux défenseurs de la justice. Qu'il continue, par de généreuses récriminations, à faire paraître les torts de l'Eglise asservie à la Congrégation. Mais bientôt, comme tous les sincères, il se détournera du mensonge qui devient une malfaisance sociale.

Histoire d'un Jubilé, par Alfred Forest. — Pourquoi

M. Forest n'a-t-il jeté dans son livre que des notes, des réflexions, sans ordre ni suite? Il touche à tous les graves problèmes de la conscience sous forme de raconter le jubilé de Saint-Odilon de Cluny. Il parle de tout, il rit de tout,et même d'autre chose. L'ouvrage est amusant, mais pas toujours aux dépens de l' « ennemi ». Que penseront les philosophes de telles déclarations : « La foi dans le surnaturel est un signe de la peur, et la peur est une paralysie cérébrale dont il faudra nous guérir ; la religion est un des plus puissants microbes de cette maladie-là. Travaillons donc à la destruction de ce microbe, si nous ne voulons pas succomber à l'action malfaisante des mensonges religieux. » C'est peut-être juste, mais on ne dit les choses si vivement qu'entre mécréants très résolus à tout entendre.

Le Malaise de la Démocratie, par Gaston Deschamps. — Lui aussi, M. Gaston Deschamps, s'est intéressé au « malaise de la démocratie ». Il l'a fait en honnête homme, en sage, et même en chroniqueur. Ce « malaise » lui devient un sujet à mettre en littérature et demeure, je ne sais pourquoi, étranger à son âme. Ça se sent. Les plaisantes fantaisies abondent sur les politiciens, sur l' « assiette au beurre », sur les sermons de la Bodinière, sur l'universitaire du « dernier bateau », sur le mauvais et le bon « nationalisme », sur mille autres misères démocratiques. C'est la chronique dans toute sa grâce, et dans toute son horreur, plus agaçante encore aux pages d'un livre. Mais pas d'indignation et pas la ferme réclamation d'une démocratie meilleure. Il paraît que « chacun de nous doit inaugurer, par un sincère effort, le *bon nationalisme*, l'œuvre de salut public à laquelle toutes les bonnes volontés sont conviées par la détresse présente ». Le *bon nationalisme !* Quelle est cette rage de ramasser les mots et les idées qu'ont traînés un peu partout les grotesques fourriers de la réaction? M. Gaston Deschamps va-t-il continuer le « malaise » d'un tas d'universitaires et nous refaire, pour tout remède, le boniment de l'amour de la patrie, de l'honneur de l'armée, de la fidélité aux traditions nationales : l'éternel discours des prix que rabâchèrent les bons pédagogues ? Et il paraît encore que « le salut des peuples est tout entier dans cette formule : *Que chacun fasse son devoir* ». Mais M. Gaston Deschamps oublie qu'il a dit : « le malaise de la démocratie », et non seulement des démocrates. Il passe sans même faire attention aux accusations que de braves gens appelés socialistes

portent contre les institutions plus encore que contre les hommes? Faire son devoir, soit. Mais que la société commence. Voilà ce qui se dit et ce qui se crie un peu partout, dans les rues et même dans les salons. M. Gaston est encore de ceux qui ne veulent pas entendre.

Les Prétoriens et la Congrégation, par Urbain Gohier. — L'information documentaire est terrible. La langue est d'une concision et d'une fermeté merveilleuses. L'inspiration est passionnée et pourtant calme. C'est là une œuvre de redoutable polémiste et de maître écrivain.

Morale sociale : leçons professées au Collège libre des Sciences sociales; *préface de M. Emile Boutroux.* — Si la tolérance est bannie du reste du monde, on la trouve au Collège libre des Sciences Sociales, dont on sait l'organisation admirable et la non moins admirable organisatrice. Là, en 1898-1899, des hommes de toute religion et de toute philosophie (MM. Delbet, Ferdinand Buisson, Charles Gide, le pasteur Wagner, le R. P. Maumus, d'autres encore) exposèrent leurs idées morales en de très belles conférences. Voici ces conférences réunies en volume. Tous les orateurs, dit M. Emile Boutroux dans la *Préface*, « ont le même respect de l'âme humaine et de sa dignité, le même sentiment de la responsabilité particulière où s'engage quiconque touche aux questions morales, le même culte de la tolérance, de la liberté de penser, de la franchise, de la droiture, des idées de devoir, de vertu, de fraternité humaine, la même horreur des paradoxes et des sophismes qui, sous prétexte d'habileté et d'impossibilité scientifique, brouillent les notions les plus claires et dissolvent la volonté ». Cela devrait suffire pour vivre dans une noble entente morale. Que viennent donc faire les dogmatismes, avec leur suite de querelles et de haines ?

Nous pouvons signaler, comme les plus intéressantes du volume, la conférence du R. P. Maumus sur la *Justice et le Droit,* qui eût été banale, faite par tout autre, mais qui ne l'est plus dès qu'on remarque que ce dominicain ne s'entête pas à nous proclamer les droits de l'Eglise et qu'il glorifie la *Déclaration des droits de l'Homme* tirée de l'Evangile par la Révolution, et d'autre part la conférence de M. Ferdinand Buisson sur le *Devoir présent de la jeunesse*, par laquelle un homme de conscience avertit nos républicains qu'il faut à la République sans doute une constitution républicaine, mais plus encore des consciences républicaines.

Solidarité à rompre. — Quelques catholiques finissent par comprendre qu'ils doivent rompre toute solidarité avec les fanatiques et les sectaires, qui sont aussi, comme dit si justement M. Cornély, le « peuple de crétins » de leur Église. Dans un récent article de la *Plume*, M. Georges Grappe a fait en termes nets une déclaration de guerre aux Jésuites et aux Assomptionnistes. M. Étienne Lamy s'est réfugié dans le silence et la paix, entre la *Revue des Deux-Mondes* et l'Académie, et c'est sa manière de dire aux bons Pères ou au *Comité Justice-Égalité* que sa politique ne peut être celle qui se pratique à l'enseigne de Jésus crucifié, à coups de millions ramassés par saint Antoine de Padoue. M. l'abbé Félix Klein, dont le pape condamnait naguère l' « Américanisme », sort un instant de sa retraite pour insinuer (*Correspondant* du 10 novembre), avec un extraordinaire amphigourisme de précautions littéraires, que Léon XIII n'est en somme qu'un bon élève des Jésuites, toujours attaché à ses maîtres et même capable de leur en revendre en fait de jésuitisme. Dans le *Sillon*, un jeune catholique, M. P.-E. Decharme, a osé dire qu'il aimé mieux, lui catholique, être avec M. Clemenceau que d'être avec le P. du Lac. Le P. Maumus a confié à un homme politique qu'à son avis de dominicain « le gouvernement est bien bon de ne pas *mettre dedans* les Jésuites et Assomptionnistes au lieu de les *mettre dehors.* » M. Frédéric Boudin adresse aux Jésuites une série de *Lettres ouvertes* qui sont une fine et acerbe critique de leur esprit et de leur action néfaste. On sait d'ailleurs ce que des catholiques tels que M. Anatole Leroy-Beaulieu et M. Paul Viollet pensent du catholicisme des *Croix*. Toutes ces indications sont graves. C'est un peu tard, mais on tâche de se dégager des solidarités compromettantes. Sera-ce le schisme nécessaire? En tout cas, les vrais catholiques d'à présent, les Jésuites et les Assomptionnistes, auront toujours pour eux, comme disait Ibsen, la « majorité compacte », les imbéciles et leur argent. Et les imbéciles, quand ça paie, c'est une force.

VICTOR CHARBONNEL.

SCIENCES

I. Anthropologie : Lèvres de corail et Lèvres de plomb (Revue scientifique.) — II. Hygiene générale : Le chemin de fer. — Le bateau. — La fontaine. — L'église (Revue de Police sanitaire, etc...). — III. Bibliographie : *La Nature tropicale*, par Costantin (Alcan). — *Une chaire de médecine au XVe siècle*, par Ferrari (Alcan). — *Les*

marckiens et darwiniens, par le Dantec (Alcan). —*Les Explosifs et les armes de guerre* par Nimier, et Laval (Alcan). — La *Collection Scientia* (Carré et Naud).

Existe-t-il chez les Annamites des blonds et des bruns ? La question paraît au premier abord facile à trancher et pourtant elle est en réalité plus compliquée : c'est d'ailleurs ce qui fait l'intérêt des remarques que M. d'Enjoy vient de publier dans la *Revue scientifique*.

Le type Annamite porte d'une manière très nette les empreintes distinctives de la race jaune : largeur du visage avec pommettes proéminentes, yeux bruns et régulièrement bridés avec sourcils presque droits, lèvres fortes, cheveux noirs, lisses et gros, barbe claire.

« Mais tandis que les uns ont les lèvres massives, charnues et noirâtres, le teint vieil ivoire comme celui d'un chlorotique, le nez court, large, à racine plate et à ailes volumineuses, — les autres ont un teint plus clair, où se perçoit le sang, quoique le fond demeure évidemment jaune, le nez plus petit pourvu d'ailes mieux découpées et moins lourdes, enfin les lèvres fort bien arquées dont la muqueuse apparaît coloriée en rouge très vif. »

Est-ce là pur hasard ? Non : les deux types sont représentés de façon à peu près équivalente, bien que les Annamites à lèvres noires soient peut-être un peu plus nombreux que ceux à lèvres rouges.

La couleur rouge des lèvres est-elle due à l'action de la chique de bétel qui rougit la salive ? Non ; car il est facile de s'assurer que le teint rouge et le teint noir n'ont rien d'artificiel.

Cette distinction ne serait-elle qu'une erreur d'observation de M. d'Enjoy ? Mais il s'est défié de lui ; il a interrogé les indigènes eux-mêmes et voici ce que répondirent les Annamites choisis parmi les plus lettrés.

D'après les traditions et suivant une théorie unanimement reçue dans le pays, la race mongolique comprend deux variétés distinctes. Ce sont les **Muoi-son** et les **Muoi-chi**, expressions annamites qui signifient les *lèvres de corail* et les *lèvres de plomb*. Les gens à lèvres de corail appartiennent en général à des familles patriciennes, passant pour être les plus intelligents et les plus aptes aux lettres, et constituent en grande partie la classe des mandarins. Un Annamite se vante d'avoir des lèvres de corail comme on se vante de titres de noblesse.

Les gens à lèvres de corail occupent les fonctions où le travail de l'intelligence est nécessaire, de même que la grande industrie et le haut commerce.

Les gens à lèvres de plomb, au contraire, appartiennent plutôt aux classes inférieures ; ils s'adonnent volontiers au métier des armes qui est assez méprisé dans ces pays ; leur corps est moins bien proportionné et leurs traits moins élégants que ceux des gens à lèvres de corail.

Voilà ce qu'on répondit à M. d'Enjoy, et celui-ci se demanda alors si les gens à lèvres rouges ne seraient pas les blonds de la race jaune, tandis que les gens à lèvres noires en seraient les bruns.

Restent cependant à cette hypothèses deux objections : l'un de ces deux types peut être le résultat d'une union de la race jaune avec une autre race; les gens à lèvres rouges étant le produit d'un croisement avec la race blanche, — ou bien les gens à lèvres noires étant le produit d'un croisement avec les Malais.

A la première objection on peut répondre que les unions entre blancs et jaunes sont relativement rares et peu fécondes, et que dans ce cas les métis portent des stigmates évidents de leur origine blanche, — tandis que les gens à lèvres de corail ont bien tous les caractères permettant d'en faire de purs Annamites.

A la deuxième objection, qui pourrait paraître plus vraisemblable étant donnée la présence antérieure des Malais en ces pays et la fréquence des contacts, on oppose raisonnablement que les Annamites du sud, bien que plus voisins des îles Malaises, sont moins foncés que ceux du nord, et que les gens à lèvres de plomb n'ont aucun des caractères de la race malaise alors qu'il ont nettement ceux de la race annamite.

Et M. d'Enjoy, jusqu'à plus ample informé, croit voir là les blonds et les bruns de la race jaune.

§

Il est évident qu'un jour devait arriver où l'on se préoccuperait de se faire suivre, en voyage, des précautions considérées à la ville comme indispensables pour se préserver de ce genre de maladies qu'on a qualifiées d'*évitables* pour cette bonne raison qu'il est possible de les éviter.

Depuis longtemps l'attention s'était tournée du côté des chemins de fer considérés à ce point de vue particulier, et force

avait été de reconnaître que le séjour plus ou moins prolongé dans les wagons pouvait faire plus de victimes que bien des tamponnements et déraillements, car l'on y pouvait cueillir sans s'en douter des parasites aussi malfaisants que les microbes de la diphtérie et de la tuberculose.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que la Société de Médecine publique et d'hygiène professionnelle ait adopté à l'unanimité le rapport de M. Vallin, rappelant aux *compagnies* qu'il est nécessaire d'afficher de façon très apparente dans chaque wagon, dans les salles d'attente, dans les vestibules des gares, etc., des avis faisant connaître au public quelles précautions il lui faut prendre pour se préserver et préserver les autres des maladies contagieuses; que la désinfection des salles d'attente doit être faite de la façon la plus minutieuse ; que les ornements des compartiments de luxe sont plus nuisibles qu'utiles; — et au *public :* « qu'il est défendu de prendre place dans un compartiment ordinaire de chemin de fer lorsqu'on est atteint d'une maladie contagieuse ou dangereuse pour les voisins; qu'un tel malade ne doit être admis à voyager que dans un compartiment spécial, qu'il occupera seul ou avec les personnes chargées de l'accompagner. A l'arrivée ce compartiment sera immédiatement désigné par une étiquette portant ces mots : « à désinfecter » et sera soumis à une désinfection rigoureuse. L'apposition d'un placard avec le mot « désinfecté » indiquera que la voiture peut être remise en service. »

Et la sanction? car, enfin, il y aura des récalcitrants, des gens dont le seul souci sera d'éviter de voyager dans un véhicule sur lequel sera écrit « à désinfecter» ? Ce sera tout d'abord le procès-verbal... en attendant mieux.

Si l'hygiène dans les wagons de chemins de fer est plutôt rudimentaire, elle devient fantastiquement nulle dans les bateaux chargés du transport des passagers, et l'on comprend vraiment l'article de protestation que M. Chavigny vient de signer dans la *Revue de police sanitaire.*

De prime abord, on s'imagine que les voyages en mer sont pour ainsi dire soustraits aux dangers de ce genre par ce fait que les longs parcours sont peu familiers aux gens malades. Or, au second abord il devient clair comme le jour qu'une foule de gens voyagent qui ne se doutent pas qu'ils sont malades et dangereux pour les autres, que d'autres voyagent *quoique* malades, et que d'autres enfin voyagent *parce qu'ils* sont malades. Un exemple typique de ce dernier cas est l'exode régu-

lier des tuberculeux vers les pays chauds et leur retour quand la rigueur du climat les chasse.

Or, des quatre classes qui forment l'aménagement des bateaux il serait difficile de dire quelle est la plus dangereuse.

La quatrième est certainement rudimentaire : les passagers sont simplement entassés dans l'entrepont avec une couverture dans laquelle ils se roulent pour dormir sur le plancher, choisissant eux-mêmes leur place, et libres, s'ils le veulent, d'aller établir leur couverture sur le pont et d'y dormir si le temps est beau. Le nettoyage se pratique avec quelques seaux d'eau de mer et l'on fait disparaître à grands coups de balais les traces les plus évidentes laissées par les passagers précédents sur le plancher en bois, qui reçoit les détritus alimentaires les plus variés et garde les microbes les plus vigilants... Soit : mais vous croyez-vous en sécurité dans cette boîte ridiculement petite qu'on appelle une cabine de première, avec les deux ou quatre couchettes placées l'une au-dessus de l'autre, où l'air arrive quand il peut (et il ne le peut guère même quand le temps est beau et que les hublots sont ouverts), où le luxe est représenté par des tentures qu'on ne change pas, bien qu'elles puissent être souillées de toutes façons, et une literie qu'on n'a pas le temps de désinfecter?... Car « aussitôt arrivé dans un port et les passagers débarqués, on se hâte de recevoir un nouveau chargement d'individus pour des destinations plus éloignées ou pour le voyage de retour. On a souvent tout juste le temps de changer les draps des couchettes et de faire un ménage sommaire qui laisse peut-être croire à quelques soins de propreté, mais qui n'empêche certainement pas les passagers suivants de recueillir tous les germes que leurs prédécesseurs ont bien voulu laisser. »

Pourquoi, voyons, ne pas avoir des meubles en métal peint et laqué qui, une fois les matelas enlevés, pourraient être lavés à grands jets de lance? Pourquoi ne pas remplacer les tentures si funestes par de bons rideaux de toile blanche qu'on changerait pour chaque occupant? Pourquoi ne remplacerait-on pas les prétentieuses descentes de lit par du simple linoleum ou par du plancher bien imperméable qui, une fois lavé, ne garderait rien de ce qui l'a souillé? Pourquoi ne désinfecterait-on pas la literie, pour tout le monde, par une exposition de quelques heures en plein soleil... en attendant les installations plus perfectionnées? Pourquoi n'aurait-on pas

des crachoirs et des cuvettes propres, vraiment propres... au sens antiseptique du mot?

Ce n'est rien à faire et c'est tout à gagner.

On va souvent en Algérie pour se guérir : pendant les trente heures que dure le voyage on a le temps, et au delà, d'attraper de quoi vous radicalement achever.

Je viens de retrouver le nom de M. Chavigny dans une autre campagne qui doit lui être à honneur comme la précédente, et j'y ai pensé en entendant il y a quelques jours, à la société de Dermatologie et de Syphiligraphie, mon collègue Georges Baudouin raconter le cas d'un individu qui, exerçant la profession de ramasseur de bouts de cigares, avait la malheureuse habitude de terminer, soit en les fumant soit en les chiquant, quelques-uns parmi les havanes qu'il trouvait les plus appétissants. Or, cet homme, qui n'avait eu aucun rapport sexuel depuis plus de deux ans, trouva le moyen d'attraper ainsi un double chancre syphilitique de la langue!

La contagion buccale est d'un danger courant, les exemples en sont journaliers : mettre ses lèvres où se posèrent un instant les lèvres d'un inconnu peut amener les pires surprises. Et M. Chavigny s'exprime très nettement dans son récent article sur la contagion qui peut se faire par les *gobelets des fontaines publiques*.

« Il n'y a pas que des malades proprement dits qui soient à redouter; certainement un syphilitique qui a des plaques muqueuses labiales, un tuberculeux dont les crachats renferment des bacilles et dont la salive en contient aussi sont dans ce cas; mais d'autres individus sont encore susceptibles de transmettre leurs germes pathogènes à ceux qui se servent du même verre ou gobelet qu'eux. Telle personne qui se trouve en excellent état de santé peut pourtant fort bien être dangereuse aussi, par exemple un enfant convalescent de diphtérie et qui possède dans la bouche des bacilles de Löffler encore virulents. D'autres fois c'est une personne qui aura récemment eu soit une angine à streptocoques, soit une pneumonie, car ces streptocoques ou ces pneumocoques seront encore susceptibles de reprendre leurs qualités pathogènes, ainsi qu'en témoignera quelquefois chez le fateur lui-même une récidive de son affection antérieure. »

Peut-on remédier à la contagion qui peut naître de l'usage en commun des gobelets et des fontaines publiques? Oui,

d'abord en prévenant les clients par un avis qui pourrait être ainsi conçu : « L'eau de ce robinet est de bonne qualité, mais pour éviter la propagation des maladies contagieuses les personnes qui veulent boire de cette eau sont invitées à ne pas appliquer leur bouche au robinet, de rincer soigneusement les gobelets avant de s'en servir. » Au lieu d'avertir du danger, on pourrait encore le rendre impossible en supprimant les gobelets, en élevant plus haut le robinet et en disposant le jet de telle sorte qu'on puisse boire à la régalade... ou par tout autre moyen qui ne serait d'ailleurs pas difficile à trouver.

Avant de clore ce chapitre, laissez-moi vous signaler un travail de M. F. Abba, de Turin, *sulla passime condigione batteriologiche dell'acqua benedetta nelle chiese* (sur les déplorables conditions bactériologiques de l'eau bénite dans les églises). De novembre 1897 à mai 1898, trente-quatre échantillons d'eau bénite furent placés dans les églises de Turin ; or l'examen microscopique donna une flore bactérienne d'une richesse inouïe, sans compter les infusoires et une infinité de corpuscules figurés et amorphes de nature végétale, minérale et animale : on y a découvert jusqu'au bacille de la tuberculose.

« Il n'y a rien d'excessif, dit M. Abba, à demander que les bénitiers soient lavés chaque semaine et que le fond soit énergiquemment frotté à la brosse : il serait désirable qu'ils soient recouverts de telle sorte que la disposition de ce récipient permette seulement l'attouchement du bout des doigts pour éviter l'agitation du fond. En même temps que du chlorure de sodium on pourrait introduire dans l'eau une trace de désinfectant, soit du sublimé à 0.50 pour 1000, soit de l'acide salicylique à 2 pour 1000. On pourrait encore mettre l'eau bénite dans un récipient de forme appropriée, muni d'un robinet spécial, laissant couler le liquide goutte à goutte dans la coquille perforée du bénitier. »

§

Sous le titre de « *la Nature tropicale* » M. Costantin vient de publier un lumineux tableau de ces « régions fortunées de l'éternel été où la nature est toujours en fête et où s'épanouit la puissante flore équatoriale ; de ces pays où l'homme n'a pas besoin d'effort pour vivre et où les produits de deux ou trois

arbres peuvent suffire à le nourrir pendant une année entière. » Il y a dans ce livre un enthousiasme descriptif extraordinaire qui se résout le plus souvent en un hommage à la forêt, à la forêt vierge où se déroulent les plus puissants drames biologiques, « véritable champ de bataille où les plus puissamment armés en apparence ne sont pas toujours ceux qui survivent : l'arbre le plus gigantesque pourra être étouffé par les lierres qui s'enrouleront autour de lui, il sera rongé par les parasites qui l'épuiseront, tandis que la plante saprophyte frêle réussira parfaitement dans une région qui ne peut être habitée que par elle. »

A la fin du livre, M. Costantin, reprenant les anciennes hypothèses des cataclysmes terrestres, et s'y rangeant, étudie les traditions qui se rapportent au dernier effondrement de la voûte terrestre qui amena le déluge, et groupe des faits qui selon lui mettent en lumière l'existence d'un « culte primitif d'où seraient sorties toutes les religions anciennes, culte dans lequel les arbres jouaient un rôle aussi important que les animaux, et qui était fondé sur cette idée primordiale que le *Poulpe était l'ancêtre de l'homme* ».

Nul plus que M. Henri-Maxime Ferrari n'était autorisé à fouiller dans le passé de la médecine : il y était même obligé de par son origine qui le fait descendre de Jean-Mathieu Ferrari du Grado, qui illustra au xv^e^ siècle l'université de Paris et dont la renommée était telle qu'il lui fut demandé des conseils pour soigner le roi Louis XI.

Sous le titre de *Une chaire de médecine au XV^e^ siècle*, il nous trace un tableau de la vie universitaire et de l'état de la médecine au moyen âge en France et en Italie, et fait surtout aux travaux de son ancêtre des emprunts des plus curieux, surtout parmi les fameuses « Consultations ».

Lamarckiens et Darwiniens, ainsi s'appelle le travail que M. Le Dantec vient d'écrire pour essayer de prouver que les uns et les autres ont le grand tort de se combattre, et que Lamarck et Darwin doivent avoir chacun une place égale au soleil. Chaque camp est trop intransigeant. Darwin avait dit de son devancier : « Les œuvres de Lamarck me paraissent extrêmement pauvres ; je n'en tire pas un fait, pas une idée ». M. Le Dantec veut prouver que Darwin a ainsi *méconnu l'importance des plus remarquables conclusions que l'on puisse tirer de sa propre loi de sélection naturelle*.

D'absolue actualité, étant donné le souffle belliqueux qui nous vient d'Angleterre, les deux volumes de MM. Nimier et Leval sur les *Explosifs* et les *Poudres* et sur les *Projectiles des armes de guerre*. Ils se sont surtout placés au point de vue des effets vulnérants et leur lecture devrait être imposée à ceux qui ont quelque influence dans les décisions européennes. L'ouvrage est d'autant plus intéressant qu'on y trouve à chaque pas des comparaisons avec l'armement étranger.

§

La librairie Carré et Naud vient de commencer la publication d'une collection qui est appelée à un succès certain auprès de ceux qui travaillent. Ils l'ont appelée « Scientia » et la qualifient d' « exposé et développement des questions scientifiques à l'ordre du jour ». La reliure bleu-clair du livre est tentante, le petit format est commode, le titre est alléchant et la signature éloquente.

C'est une encyclopédie qui se divise en deux parties distinctes: l'une consacrée aux sciences mathématiques et physiques, l'autre à la biologie. Les six volumes de cette seconde série qui ont paru sont : la *Spécificité cellulaire* de M. Bard, qu'on peut résumer ainsi : deux espèces cellulaires différentes remontent toujours à un centre commun, mais ne proviennent jamais l'une de l'autre, leur apparition entraîne la disparition du générateur commun ; cette disparition est d'autant plus inévitable que ce sont les changements de condition des milieux liés à la marche même du développement de l'être qui les ont obligées à se dédoubler à l'heure voulue et qui ne permettent plus le service de celles qui auraient échappé à ce dédoublement; — la *Sexualité*, de M. Le Dantec; les *Fonctions rénales*, de M. Frenkel; — les *Actions moléculaires dans l'organisme*, de M. Bordier ; — la *Coagulation du sang*, de M. Arthus; — l'*Évolution du Carbone et de l'Azote dans le monde vivant*, de M. Mazé.

C'est là une source à laquelle j'aurai souvent à puiser.

ALBERT PRIEUR.

LES JOURNAUX

Aventures d'un tome de Rollin (*Le Journal*, 2 novembre). — Docilité de Victor Hugo devant la Censure (*L'Intermédiaire*, 30 octobre). — M. Claretie et la Comédie Française (*Echo de Paris*, octobre-novembre). — Balzac imprimeur (*Bibliographie de la France*, 14 octobre).

Il y a des amateurs de bonnes affaires qui sont surpris, s'ils se vont promener sur les quais, entre le Pont-Royal et le Pont-Neuf de ne pas rencontrer incontinent dans la boîte à quatre sous le volume rare qu'on revend un louis à Belin ou à Gougy. Ils se plaignent avec amertume du malheur des temps et profèrent le banal « on ne trouve plus rien sur les quais ». Il y a des gens qui ne trouvent jamais rien nulle part et des gens qui trouvent trop; cela dépend des aptitudes, de l'expérience et des connaissances acquises. M. Hanotaux qui aime les livres et l'avoue est de ceux pour lesquels le furetage dans les boîtes n'est jamais vain.

Ses bonnes fortunes sont célèbres, si bien qu'on l'accusa récemment de détenir un *César*, provenant de la Bibliothèque de Fontainebleau et « couvert de notes de la main de Napoléon ». Ce *César* n'est pas tout à fait imaginaire, seulement c'est un *Rollin*, un tome dépareillé, un de ces tristes bouquins que l'amateur de bonnes affaires ne regarde même pas et qu'il rejette avec mépris s'il lui tombe sous la main. Il n'y a rien qui ressemble plus à un livre sans valeur qu'un livre de valeur; tous deux ont le même habit déchiré, le même galon usé, gisent côte à côte dans la même poussière. Mais voici, racontée par lui-même, l'histoire du *Rollin* de M. Hanotaux :

« Il y a bien une dizaine d'années, en cherchant dans les boîtes, j'ai trouvé un volume dépareillé de l'*Histoire romaine* de Rollin, relié en veau marbré, aux armes impériales, quelque chose comme un très médiocre livre de prix : d'ailleurs, le quatrième volume d'un ouvrage qui en compte douze. A l'intérieur du livre, sur la feuille de garde, comme on dit, il y avait une note manuscrite que j'eus quelque peine à déchiffrer, ou, pour mieux dire, que je ne déchiffrai pas du tout; car elle était d'une écriture exécrable, et signée d'un nom indéchiffrable. Sur ces données vagues, j'achetai le livre et je l'emportai dans ma provende journalière. Rentré chez moi, je me livrai, sans remords, au second plaisir de l'acquéreur de bouquins : après celui de les avoir dénichés, celui de les ouvrir et de les examiner. On goûte là, parfois, des joies pures et parfois des déceptions amères. Mes confrères en bibliophilie ont tous passé par ces heures émouvantes.

» Donc je regardai mon livre et, en m'y reprenant à plusieurs fois, je déchiffrai, sur ladite feuille de garde, la note manuscrite ainsi conçue : « Paris, le 23 janvier 1837. Pour le fils aîné du comte de M... Ce livre, laissé par l'empereur Napoléon

à son fils, et qui m'est échu en partage après le décès de ma mère, héritière de son petit-fils, acceptez-le, cher enfant ; voyez dans ce don une preuve de l'affection que j'ai pour votre famille. Je vous souhaite toutes les vertus de votre père ; pour vous et vos amis, je ne pourrais rien désirer de mieux. Signé : *illisiblement*, comme on dit dans les actes. » Je m'en tins là, heureux déjà de reconnaître, par la mention manuscrite remontant à 1837, que le livre avait appartenu à l'empereur Napoléon et qu'il avait fait partie de la bibliothèque célèbre du comte de M..., à la vente duquel il avait été, probablement comme dépareillé, mis au panier.

» Je rangeai donc le livre sur mes rayons, en comptant sur le temps pour m'aider à résoudre ce qu'il y avait encore d'obscur dans le petit problème de son origine. Cependant, en y revenant de temps à autre, je finis par me demander ce que pouvait bien être cette singulière généalogie déduite dans la phrase : « qui m'est échu en partage après le décès de ma mère, héritière de son petit-fils » ; l'Empereur, la Mère, le Petit-Fils, l'Héritier, devenu donateur à son tour, c'était un casse-tête. Après réflexion, je crus pouvoir rétablir les faits ainsi qu'il suit : le livre aurait appartenu à l'Empereur Napoléon, puis à son fils, c'est-à-dire le duc de Reichstadt, puis à la grand-mère de celui-ci, c'est-à-dire Madame-Mère Lætitia, puis à un des enfants de Madame-Mère, d'après le membre de phrase : « après le décès de ma mère. » Or, dans la signature illisible, il n'y a qu'une lettre bien formée, c'est celle qui indique le prénom de la personne qui a écrit la note : un C. Quel est donc, parmi les enfants de Mme Lætitia, celui dont le prénom commence par un C ? Un seul, à savoir Caroline, Caroline de Naples, la femme de Murat. Mais comment signait-elle, et pourquoi ce nom étrange qui suit le C révélateur ? Je vais à la bibliothèque consulter une biographie de la reine Caroline, et je vois que, dans sa vieillesse, elle s'était retirée à Paris et qu'elle y vivait dans la retraite, sous le nom de comtesse de *Lipona*. Or, *Lipona* n'est rien autre chose que *Napoli* retourné. La signature illisible serait donc le nom d'emprunt de la sœur de l'Empereur, et, d'après la note écrite par celle-ci, le volume aurait appartenu à l'Empereur, à son fils, à sa mère, à sa sœur, qui en a fait don, à son tour, au fils du comte de M... qui avait été, si je ne me trompe, le maître des cérémonies de Caroline ou son écuyer quand elle régnait à Naples.

» Cette fois, j'aurais pu me déclarer satisfait ; mais les cher-

cheurs sont insatiables, et il me restait un dernier tourment : Quelle malechance, me disais-je, que ce soit un tome quatrième ! Un volume dépareillé ! et un Rollin ! Si l'ouvrage était complet, ce serait tout autre chose ! Je me trompais, comme vous allez voir. De fil en aiguille en effet, j'en vins à me demander pourquoi la note manuscrite avait été écrite *sur le quatrième volume* et non sur le premier. Pourquoi, oui, pourquoi ? Il devait y avoir une raison à cela. La raison, je finis par la découvrir en examinant le contenu du volume. Dans l'histoire romaine du bon Rollin, le volume quatrième est celui qui est consacré aux *Guerres puniques*. Cette remarque n'est-elle pas un trait de lumière ? On sait l'admiration que Napoléon professait pour Annibal ; il le considérait comme le premier général de l'antiquité. Il donnait ses campagnes comme des modèles ; souvent, dans ses conversations de Saint-Hélène, il revenait sur ce sujet. »

Le *Mémorial* est formel sur ce point. Napoléon lisait Rollin à Sainte-Hélène et en particulier le tome où se trouve l'histoire d'Annibal ; il discutait les données et les appréciations du timide historien. Rollin estime à près de soixante mille hommes l'armée d'Annibal ; Napoléon, dans le *Mémorial*, réduit ce chiffre à quarante à cinquante mille. Or dans le *Rollin* de M. Hanotaux, des additions sont refaites en marge de ce passage et ces additions donnent un total qui corrige les évaluations de Rollin et les ramène à celles de Napoléon. M. Hanotaux conclut que ces notes sont de la main de Napoléon. Ce Rollin faisait donc partie de la petite bibliothèque de quatre cents volumes que l'empereur avait à Sainte-Hélène et qu'il légua à son fils. En 1823 une première vente de ces livres eut lieu à Londres ; il s'en vendit encore à Londres cinquante et un volumes en 1894. Mais le volume de M. Hanotaux ne provient d'aucune de ces deux ventes ; il passa directement des mains de la famille de Napoléon à celles du comte de M... A la mort de ce bibliophile bien connu, il échoua, en sa qualité de tome dépareillé, sur les quais, — d'où il est reparti vers de nouvelles destinées. Il finira un jour dans une de ces nécropoles qu'on appelle des bibliothèques publiques et il sera un livre mort, un livre inutile, un de ces livres qui n'ont plus de maître et qui ne font plus la joie de personne.

§

M. Nauroy, l'infatigable curieux, vient de republier dans

l'*Intermédiaire* un document bien intéressant pour l'histoire littéraire de Victor Hugo. Il l'emprunta au *Catalogue* de la collection du fils de Mirabeau, qui fut dispersée en 1860 ; c'est le n° 1544 :

« 2° Rapport du comité du Théâtre-Français sur *Hernani*, drame en cinq actes, et en vers, signé par MM. Brifaut, Chéron, Laya et Sauvo, Paris 23 octobre 1829, 4 gr. p. in folio. Ecriture fine et serrée. Il se termine ainsi :

» Quelque étendue que j'aie donnée à cette analyse, elle ne peut donner qu'une idée imparfaite de la bizarrerie de cette conception et des vices de son exécution. Elle m'a semblé un tissu d'extravagances, auxquelles l'auteur s'efforce vainement de donner un caractère d'élévation, et qui ne sont que triviales et souvent grossières. Cette pièce abonde en inconvenances de toute nature. Le roi s'exprime souvent comme un bandit. Le bandit traite le roi comme un brigand. La fille d'un grand d'Espagne n'est qu'une dévergondée, sans dignité ni pudeur, etc., etc. Toutefois, malgré tant de vices capitaux, je suis d'avis que non seulement il n'y a aucun inconvénient à autoriser la représentation de cette pièce, mais qu'il est d'une sage politique de n'en pas retrancher un seul mot. Il est bon que le public voie jusqu'à quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle et de toute bienséance.

» 3° Note du baron Trouvé, en réponse au rapport qui précède, indiquant les corrections ou suppressions demandées par M. Rives au drame d'*Hernani*, 3 p. in-4°. Malgré l'avis de la commission qui veut qu'on livre au public cette pièce telle qu'elle est, on pense qu'il convient d'exiger :

» 1° Le retranchement du nom de *Jésus*, partout où il se trouve.

» 2° Aux pages 27 et 28; de substituer aux expressions insolentes et inconvenantes : *Vous êtes un lâche, un insensé* (*bis*), adressées au roi, des mots moins durs et moins pénétrants.

» 3° A la page 28, dans le même sens, ce vers doit être changé :

Crois-tu donc que les rois à moi me soient sacrés?

» 4° Page 59, supprimer ou changer ce commencement de vers :

Un mauvais roi...

» On peut rester, par réticence, sur la fin du vers précédent *Roi, don Carlos, vous êtes...*

» Mais on craindrait d'odieuses allusions à ce passage.

» 5° Remplacement de ces deux vers (page 71), dont le sens est trop amer et l'expression trop dure en parlant des courtisans :

Basse-cour, où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur.

» 6° Pages 73 et 74 :

Pauvres fous (*les rois*) qui l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire du monde, et disent : *j'ai mon droit.*
Ils ont force canons rangés en longues files
Dont le souffle embrasé ferait fondre les villes ;
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux... et vous croyez
Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés.
Baste !... Au grand carrefour de la nature humaine,
Qui mieux encor qu'au trône à l'échafaud nous mène,
A peine ils font trois pas qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire au livre des destins,
Ils hésitent, peu sûrs d'eux même et dans le doute
Au nécromant du coin vont demander leur route.

» Cette paraphrase du mot de Frédéric : Dieu est du côté des gros bataillons, semble devoir être retranchée à cause du ton général du couplet, du Droit attaqué et de l'échafaud.

» 4° Observation des membres de la commission du Théâtre Français (30 octobre 1829).

» 5° Nouvelle note du baron Trouvé. Dans une très longue conversation que M. Trouvé vient d'avoir avec M. Victor Hugo, relativement aux suppressions exigées, ce littérateur se borne à réclamer contre quatre. Les trois premières lui paraissent purement littéraires.

» 6° Note de MM. Briffault et Sauvo (12 février 1830). « La plupart des changements demandés à l'auteur ont été faits de manière à satisfaire l'autorité ; mais il est resté quelques parties de phrases, quelques expressions condamnées, et auxquelles l'auteur n'a rien substitué. »

Cette dernière note est fort exacte. Victor Hugo s'était presque partout incliné. La première édition d'*Hernani* (1) le prouve :

(1) *Hernani ou l'honneur Castillan*, drame par Victor Hugo, représenté sur le Théâtre-Français le 25 février 1830. — Paris, Mame et Delaunay-Vallée, libraires, rue Guénégaud, 25 ; 1830, in-8° de 152 pages. On lit face au titre : « Tous les exemplaires doivent être revêtus de cette signature : *Hierro*. » — La Préface est datée du 9 mars.

1° On trouve plusieurs *mon Dieu! grand Dieu !* et pas un seul *Jésus !*

2° Victor Hugo a profité de l'occasion pour remplacer l'un des *insensé*, par *imprudent;* il a laissé l'autre et *lâche.*

3° Il a obéi et mis :

Crois-tu donc que pour nous il soit des noms sacrés ?

4° Il a désobéi.

5° Les deux vers blâmés sont devenus :

Pour un titre ils vendraient leur âme, en vérité !
Vanité, vanité, tout n'est que vanité !

(Le grand poète ne s'est pas donné beaucoup de mal pour trouver cela.)

6° Ces douze vers ont disparu, remplacés sans doute par les quatre vers dont deux très mauvais : *Avoir l'abîme... la fortune* (Acte IV, scène III).

Le fameux vers *vous êtes mon lion...* est ainsi rédigé dans cette première édition :

Vous êtes mon seigneur, vaillant et généreux.

§

M. Lucien Muhlfeld a mené une brillante et amusante campagne contre M. Claretie, qu'il nous présenta tel qu'une cause de ruine de la Comédie-Française. Du temps de M. Perrin, les parts de sociétaire rapportaient quarante mille francs; cette année elles rendront à peine dix mille francs. De plus le répertoire est négligé, les pièces modernes sont choisies au hasard, les vieux sociétaires abusent des congés : bref M. Claretie est un incapable. Tout cela, bien que dit sur un ton agréable (pas pour M. Claretie) n'est pas fait pour intéresser le public qui n'est pas, de goût ou de fait, un peu parisien. L'institution que défend contre la décadence M. Muhlfeld est particulièrement surannée, sinon démodée. La Comédie ne confère même plus la notoriété; elle ne peut plus faire des Ponsard bien que la matière ne soit pas rare; elle fait des Dubout. Elle avorte dans le genre même où elle excelle et on la voit réduite pour gagner un peu d'argent à plagier le Vaudeville et à reprendre la *Vie de Bohême*. M. Claretie s'occupe peu de son théâtre; s'il s'en occupait, les choses en iraient-elles mieux ? M. Claretie n'étant rien qu'un écrivain médiocre et indélicat, cela est peu probable. Indélicat, parce qu'il est payé pour faire un métier et non pour fabriquer de la copie : Linguet manque

de conscience, de tenue et d'à propos. « M. Claretie, dit M. Muhlfeld, est un rude pourvoyeur de la librairie. Il lui fournit l'objet de luxe et l'article populaire... Livres de luxe à vingt francs, à dix francs, romans à trois cinquante, collection à soixante centimes, livraisons à deux sous, il travaille à n'importe quel prix. Ça s'appelle *Bouddha*, la *Canne de M. Michelet*, *Cigarette*, *Journées de vacances* (parbleu!), *Pierrille*, *Puijoli*, *Mlle Cachemire*, *Mariage manqué*, *Explication*, l'*Accusateur*, *Brichanteau*. Voilà pour le neuf. Il réédite le vieux, et ses œuvres complètes, jamais complètes, et ses Morceaux choisis. Vous ne prenez peut-être pas le temps de les lire. Mais il emprunte celui de les écrire.

» Le ministre, augmentant le traitement directorial pour dédommager l'écrivain de sa plume déposée, avait compté sans son hôte. Pourtant, aux premières années de la gestion, l'incontinence littéraire de monsieur Claretie fut moins scandaleuse. Quand on l'eut nommé sociétaire, sa verve fluente ne connut plus de bornes. Le livre ne lui suffit pas, il inonda les gazettes. « *Je suis journaliste à mes heures* », écrit-il. A ses heures, je ne sais pas; il se pourrait que ce fût à celles du théâtre. Mais, journaliste, il l'est à coup sûr, et grand journaliste; ses chroniques sont démesurées. Le suc de « la Vie à Paris », il l'étire en une pâte qui s'allonge chaque jour. A deux, à trois journaux, il distribue le savoureux jujube. Il en garde pour la province. Ce qu'il signe suffirait à un labeur honnête; mais savons-nous toute son œuvre? Monsieur Claretie adore les pseudonymes. Il en eut dix, il en a encore. Fut-il pas échotier sous le nom joli de *Monsieur de Cupidon?* »

§

Honoré de Balzac fut imprimeur breveté du 1er juin 1826 au 26 septembre 1828. Il succédait à Laurens aîné et eut pour successeur André Barbier. L'imprimerie était située 17, rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti. Si le numérotage n'a pas changé, c'est la maison qui se trouve à gauche de celle qu'habitait Racine.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Petit chagrin. — Les Girouettes. — Père naturel. — L'Élu des femmes. — Chêne-cœur. — Panthéon-Courcelles. — Octave ou les Projets d'un mari.— Les Pieds nickelés. — Un Ennemi du peuple.— Belle-Maman.

La comédie nouvelle de M. Maurice Vaucaire, **Petit chagrin**, est un très élégant essai de psychologie sentimentale. Georges Breteau a pour maîtresse Mimi Foy, une jeune femme douce et tendre, qui a obtenu un accessit au Conservatoire et qui va débuter à l'Odéon. Georges aime-t-il encore Mimi ? Oui, un peu : et il suffit d'un dîner au restaurant de Madrid, par une belle soirée d'août, — il suffit d'une coupe de champagne et d'une valse tzigane, pour que s'évoquent les voluptueux souvenirs. Georges hésite à quitter Mimi, il est repris par le charme ancien, et le dîner de rupture tend à devenir un dîner de réengagement amoureux.

Georges Breteau a pour fiancée Lucie Renouard, une jeune fille vive et tendre, élevée assez librement, et qui n'affecte guère des attitudes compassées. Georges aime-t-il déjà Lucie ? Oui, un peu : et il suffit qu'après le dîner à Madrid, où il a été aperçu par ses beaux parents futurs, il reçoive, de ces gens trop sévères, un congé, pour qu'il ne retrouve plus aucun plaisir sincère à la vie commune avec Mimi.

Heureusement pour Georges, malheureusement pour elle, Mimi est une amoureuse intelligente, et aussi une amoureuse dévouée. Sa finesse sentimentale lui fait comprendre que, maintenant, à l'amour de Georges se mêle un peu de pitié, — une pitié d'autant plus discrète qu'elle est inconsciente. Elle s'assure que Georges n'est plus jaloux d'elle, elle s'assure que, quoi qu'il en dise, Lucie n'est pas indifférente à Georges ; et, sans que sa douleur éclate violemment, avec une aimante et délicate résignation, elle envoie son amant près de la fiancée qu'il a pu, un instant, croire à jamais perdue. Et puis, Lucie Renouard, rejetant tout préjugé, est venue confier à Mimi son chagrin. Et Mimi souffrirait de voir deux êtres désolés par sa faute : elle ne veut pas que, par elle, de petites inquiétudes deviennent de grandes douleurs ; et elle-même est si bonne, elle a, de la vie sentimentale, un sens si juste, que, de son aimable rupture, elle ne gardera peut-être qu'un petit chagrin.

La pièce de M. Maurice Vaucaire est toute gracieuse. Elle est d'un goût parfait. Le premier acte — il se passe dans une ville d'eaux — est rapide et léger. En homme d'esprit, l'auteur n'y abuse pas des mots spirituels ; il y évite les épisodes inutiles, et tout y reste clair, sans lourdeur ni monotonie. Le second acte — celui dont la scène est au restaurant de Madrid — a tout le charme qu'il faut pour satisfaire même des spectateurs très difficiles. On peut, sans exagérer, dire

qu'il se joue, tout entier, entre deux personnages, — entre Georges Breteau et Mimi Foy. L'auteur y a échappé au danger des vaines répétitions et des froides redites. Il a très habilement renouvelé une situation déjà traitée; il a peint les sentiments de ses personnages en nuances très fines, et il a éussi à éveiller en nous une émotion qui n'est pas très profonde, sans doute, mais qui est très caressante et très douce. Le troisième acte de *Petit chagrin* ne dépare pas les deux premiers, et l'on y pourrait signaler de jolies scènes.

Cette aimable comédie est fort bien jouée. Mlle Yahne n'a jamais été aussi charmante, aussi délicate, aussi tendre, que dans le rôle de Mimi Foy ; je ne crois pas que ce rôle puisse être mieux joué. M. Gauthier a été d'une excellente tenue dans le personnage de Georges Breteau; et Mlle Brésil, MM. Dubuc et Frédal sont encore dignes de louanges. — (*Gymnase.*)

Je regrette de ne pas pouvoir faire des **Girouettes,** une autre comédie de M. Maurice Vaucaire jouée ce mois-ci, le même éloge que de *Petit chagrin*. La pièce est quelque peu incohérente, et l'on ne devine guère à quel vent tournent les girouettes humaines que nous montre l'auteur. Il y a pourtant, dans *les Girouettes,* des situations assez amusantes; mais certaines scènes épisodiques ne sont rattachées à l'action principale que par des liens vraiment bien frêles. Tout, dans cette comédie, assez courte d'ailleurs, semble traité un peu trop sommairement. Il vaut mieux, en somme, ne pas insister sur *les Girouettes*, que jouent avec talent MM. Gémier, Janvier et Desfontaines. — (*Th. Antoine.*)

Le premier acte de **Père naturel**, comédie de MM. Ernest Depré et Paul Charton, est fort divertissant. Barentin, bourgeois de Nemours, a, sur le tard, épousé la très jeune Clotilde. Clotilde mène une vie très agitée, elle cherche à s'occuper de mille manières, sans parvenir à tuer l'ennui qui l'énerve. Survient le neveu de Barentin, Paul, un explorateur, qui ne fait que traverser Nemours. Il enseigne à Barentin que pour apaiser les nerfs de Clotilde, il n'y a que deux moyens : il faut qu'elle ait un enfant ou qu'elle ait un amant. Jusqu'ici, Barentin n'a pas réussi à lui donner l'enfant, et il s'accommoderait mal qu'elle eût un amant réel. Mais Paul affirme que le rêve constant à un amant idéal calmerait Clotilde aussi bien que la présence de l'amant réel : et cette solution semble honorable à Barentin. Paul sera l'amant idéal :

comme il vit presque toujours en Afrique, il n'inspire guère de crainte à Barentin. Et puis Clotilde semble avoir pour lui quelque innocente amitié : les murs du salon ne sont-ils pas décorés presque uniquement d'armes sans cesse envoyées par Paul, ou de dessins représentant ses exploits? En une scène fort plaisante, Paul déclare son amour à Clotilde : mais l'heure du train approche, Barentin presse Paul de s'en aller, et, dans la hâte du départ et la confusion des adieux, Paul fait une chute, et le voici avec une entorse qui l'oblige à rester quinze jours chez son oncle.

Au second acte, un enfant est né à Clotilde : les spectateurs en devinent facilement le vrai père, mais Barentin n'a pas soupçonné la vertu de sa femme. Il est le plus heureux des pères. Or, inopinément, Paul revient à Nemours; Clotilde lui cache la naissance de l'enfant, et c'est elle, maintenant, qui le presse de partir. Cet homme qui a mis du romanesque dans la vie, et qui, d'un mot, pourrait compromettre son honorabilité, lui semble odieux : n'a-t-elle pas l'occupation normale qu'il fallait, en somme, à la simplicité de sa nature? La scène entre Paul et Clotilde est encore amusante, et dans la donnée première de la pièce. Malheureusement, tout à coup, les auteurs abandonnent cette donnée, et, au milieu du second acte, une nouvelle pièce commence.

Celle-ci qui, malgré la tristesse du fond, reste assez gaie dans la forme, est presque une pièce à thèse, et c'est l'affirmation juridique *Is pater est quem nuptiæ demonstrant* qu'on y discute et, en somme, qu'on y justifie. Cette pièce occupe les dernières scènes du second acte et les dernières scènes du troisième; le type du notaire qui ne connaît les articles du code que par les feuilletons du *Petit Journal* y est amusant.

Une troisième pièce s'intercale dans la seconde, aux premières scènes du troisième acte. Barentin a décidé qu'il quitterait sa maison : il y laissera Paul et Clotilde abandonnés à eux-mêmes. Mais le temps est mauvais, et puis quel confort lui réserve les auberges où il logera désormais? Peu à peu, il est repris par l'amour et l'habitude du bien-être, et il se décide à rester chez soi. Cette troisième pièce est d'une formule qui, bien qu'assez récente encore, n'en est pas moins vieillie, déjà. Elle ne vaut pas les deux autres.

Père naturel, en somme, est une pièce mal composée, mais qui n'est pas ennuyeuse. Et elle est excellemment mise en

scène et mieux que bien jouée par MM. Antoine, Gémier, Arquillière, Marsay et Mmes Bellanger, Renée Maupin, Barsange. — (*Th. Atoine.*)

Le premier acte de **l'Élu des femmes**, de MM. Pierre Veber et Victor de Cottens, promet une comédie légère, spirituelle et gaie. La comtesse des Besants est désolée que son fils, Hubert des Besants, mène une vie inactive et trouve trop coûteux l'amour qu'il a pour Aliette de Vouges. Elle lui a cherché une carrière; une élection a lieu dans l'arrondissement où est situé le château des Besants, et elle décide qu'Hubert va se présenter à la députation, comme candidat conservateur. S'il refuse, elle ne lui donnera plus un sou : aussi Hubert accepte-t-il. Arrive le comité qui doit le soutenir, et la conversation du candidat improvisé et de ses électeurs est fort comique. Les répliques amusantes se succèdent, et les caractères, pour être un peu chargés, n'en restent pas moins justes. Mais, dès le second acte, la pièce de MM. Veber et de Cottens se perd en des complications inutiles et assez peu logiques. Une campagne électorale semble un sujet néfaste aux écrivains qui veulent le traiter; pas plus qu'à leurs devanciers il n'a réussi aux auteurs de *l'Élu des femmes*. Certes, ils ont imaginé quelques scènes amusantes, et quelques personnages épisodiques qui divertissent. Mais ils ont négligé à l'excès les observations justes, leur fantaisie est quelquefois un peu lourde, et la raison des événements n'est pas toujours facile à saisir. Trop rarement sont tenues les promesses du premier acte. Heureusement, M. Pierre Veber est homme à prendre une rapide revanche. MM. Boisselot et Raimond, Mmes Cheirel et Borde tiennent fort bien les principaux rôles de *l'Élu des femmes*. — (*Palais Royal.*)

Chênecœur est, je crois, la première pièce de M. Maurice Soulié qui soit jouée sur un théâtre régulier. M. Maurice Soulié ne manque pas d'habileté, et il y a dans *Chênecœur*, aux derniers actes surtout, des scènes qui font quelque effet. Mais nous connaissons depuis bien longtemps les héros du drame : voici le gentilhomme loyal; voici le mari, honnête au fond, mais qui, ne devinant pas tout ce que vaut sa femme, est près de l'abandonner pour une autre; voici la jeune femme qui a toutes les vertus, mais dont l'âme est simple, et qui ne sait pas d'abord se faire juger à sa valeur. De tels personna-

ges étaient déjà connus quand on les retrouvait dans les livres et dans les pièces d'Octave Feuillet : pourquoi M. Maurice Soulié ne les laisse-t-il pas dormir un paisible sommeil?

Dans *Chênecœur*, Mlle Cora Laparcerie a très bien joué Huguette d'Orchaize; elle a eu la douceur grave qui convenait au rôle, et elle a su trouver des cris de douleur émouvants et nobles, et des larmes vraies. Auprès d'elle, MM. Rameau et Marquet ont tenu avec goût les rôles du marquis de Chênecœur et du vicomte d'Orchaize. — (*Odéon.*)

Je veux dire quelques mots d'une extraordinaire fantaisie de MM. Georges Courteline et Claude Terrasse, **Panthéon-Courcelles.** Ceux qui l'ont lu — et qui ne l'a lu? — n'ont certainement pas oublié le poème en prose où M. Courteline célèbre la glorieuse lenteur de l'omnibus qui va du Panthéon à Courcelles. C'est une des meilleures parmi les innombrables fantaisies qu'a imaginées cet excellent écrivain. M. Claude Terrasse a eu l'heureuse idée d'écrire de la musique pour ce poème. M. Terrasse me semble, parmi les musiciens actuels, celui qui a les dons comiques les plus précieux. Il faudrait être singulièrement atrabilaire pour n'être pas réjoui par la musique dont il a orné *Panthéon-Courcelles*. Une mise en scène originale ajoute à la gaieté de cette fantaisie, qu'on doit hautement applaudir. — (*Grand Guignol.*)

M. Tristan Bernard est d'une extrême fécondité, et nous serions bien sots de nous en plaindre. On est sûr de trouver, dans la moindre de ses saynètes, de curieuses répliques et des observations justes. **Octave ou les Projets d'un mari** (*Grand Guignol*) est un acte d'une simplicité charmante et compliquée. Sous une apparence paradoxale, cette petite pièce est d'une vérité singulière, et ses personnages échangent sans cesse des mots profonds, — comme ceux des **Pieds nickelés**, comédie qui fut le début dramatique de M. Tristan Bernard, et que les directeurs du Gymnase ont eu l'excellente idée de reprendre.

C'est au Gymnase, et avec le concours des directeurs et des acteurs de ce théâtre, qu'auront lieu, cette année, les spectacles de l'Œuvre : car M. Lugné Poe ne renonce pas à lutter. Il vient même de faire une nouvelle tentative, et des plus curieuses. Pendant plus d'une semaine, il a, tous les soirs, en ce théâtre du Gymnase, joué le célèbre drame d'Ibsen, **Un**

Ennemi du peuple. Il n'y a plus à disserter sur cette belle pièce, que des publics, toujours un peu restreints, avaient eu plusieurs occasions d'applaudir. L'intérêt nouveau des représentations qui viennent d'avoir lieu fut en ceci : M. Lugné-Poe avait pris des arrangements qui permettaient d'entendre *Un ennemi du peuple* à un public qui ne le connaissait pas encore, à un public populaire. Ce public, le plus enthousiaste et un des plus intelligents — sinon le plus intelligent — qui soit, est, malheureusement, privé de beaux spectacles. On prétend qu'il n'aime et ne comprend que les plus grossiers mélodrames, et cela uniquement parce que dans les théâtres situés aux quartiers populaires et dont les prix ne sont pas excessifs on s'obstine à ne jouer que de grossiers mélodrames. Par paresse et par routine, on reste dans un cercle vicieux dont il serait urgent de sortir. Aussi faut-il louer M. Lugné-Poe de sa récente tentative. Le succès, d'ailleurs, l'a récompensé. *Un Ennemi du peuple* a été fort applaudi, et avec intelligence. Le public comprenait très bien de quel peuple le docteur Stockmann est l'ennemi. Il serait à souhaiter que M. Lugné-Poe ne s'arrêtât pas là : qu'à *Un Ennemi du peuple* succèdent *Au-delà des forces*, *Rosmersholm*, *Jean-Gabriel Borkman* ; que les pièces nouvelles, montées par M. Lugné-Poe, soient essayées devant le public populaire. Les directeurs du Gymnase, en se prêtant à la combinaison, feront une œuvre saine ; ils auront l'honneur de tenter enfin l'établissement à Paris de ce théâtre du peuple que beaucoup de gens demandent et que personne, jusqu'ici, n'a créé ; et je ne vois pas à qui pourrait venir la malheureuse idée de les blâmer si, de temps à autre, ils jouaient pour le peuple, d'impérissables chefs-d'œuvre ou des drames hardis et vigoureux, au lieu de ne jouer jamais que, pour des mondains, des comédies superficielles dont l'éclat factice est terni au bout de quelques soirs. Nous ne sentons pas quel désavantage ils pourraient avoir de cette nouvelle conduite, et nous espérons que M. Lugné-Poe nous donnera bientôt, au Gymnase, de nouvelles séries de représentations publiques.

Au nombre des reprises inutiles, il faut mettre la reprise de **Belle-maman**, une comédie, bien vieillie déjà, de M. Victorien Sardou et de Raymond Deslandes. Rien n'est désagréable comme de voir une pièce qui n'est ni une vraie comédie, ni un vrai vaudeville. Les personnages de *Belle-maman* sont, en somme, des personnages de comédie : il eût pu être inté-

ressant d'en étudier les caractères. Mais les auteurs n'y ont guère songé, préoccupés qu'ils étaient d'embrouiller, puis de débrouiller une intrigue de vaudeville, d'une ingéniosité médiocre et d'une plus médiocre gaieté. — (*Vaudeville.*)

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Musiques d'octobre et de novembre. — Le cas de M. Grieg. — Théâtre lyrique de la Renaissance : *La Bohème*, comédie lyrique en quatre actes, poème et musique de R. Leoncavallo. — Concerts. — Nouveau Théâtre : *Tristan et Isolde*.

L'art n'a pas de patrie, mais les artistes en ont une.

C. SAINT-SAENS.

Trop justement on s'apitoie sur le sort des jeunes compositeurs qui ne peuvent obtenir l'exécution de leurs œuvres. Mais M. Grieg, compositeur arrivé, n'est-il pas lui aussi bien à plaindre? Il vient, dit-on, de terminer un oratorio : *Le triomphe de la paix*. En quelle ville, en quel pays le fera-t-il entendre? Sa conscience lui défend « d'entrer en rapport » avec des peuples qui, selon lui, méprisent la justice. Il devra donc renoncer à ses habituels séjours chez les Anglais dont, « comme tout l'étranger », il ne peut approuver la guerre contre le Transvaal. La Turquie, souillée de sang arménien, lui est fermée, et aussi l'Allemagne dont l'empereur, peu de temps après les massacres, envoya sa photographie au « Sultan rouge », en témoignage sinon d'approbation, au moins d'amitié inaltérée. Assurément il ne pardonne pas à la Serbie ses récentes cruautés, à l'Amérique ses lynchages de nègres, à l'Autriche les plombs de Venise et le souvenir de Silvio Pellico, et à la Russie les chapitres nouveaux que son gouvernement, antisémite à souhait, a ajoutés au livre saint l'Exode.

Le voilà donc juif errant....

Que ses amis se rassurent, il n'en est rien. Ces attentats, ces meurtres, n'affectent aucunement son esprit d'équité, et n'entravent pas ses voyages. Des peuples opprimés, des guerres iniques, quatre cent mille chrétiens égorgés le trouvent très indifférent et sans protestation. L'infiniment petit, seul, le préoccupe. — Faut-il dire que ses œuvres en témoignent? — Aussi n'a-t-il cure des vastes tueries de Stamboul ou d'Omdurman, mais il s'intéresse passionnément au cas plus particulier d'un capitaine hébreu deux fois reconnu coupable, en France, du crime de trahison.

M. Grieg, lorsqu'il s'agit de musique, est l'indécision même. Il refait continuellement ses œuvres menues, et élégamment ciselées, ajoutant quelques points et virgules à ses pages d'album, quelques nervures à ses feuilles volantes.

Toujours incertain de la forme définitive qu'il donnera à sa pensée, tantôt il transpose pour instruments à cordes ce que d'abord il avait destiné à la voix, tantôt il orchestre ce qu'il avait conçu pour piano. Longtemps il hésite avant de se décider à altérer ou non la quinte d'un accord... Mais pas un instant il n'a hésité à tenir pour innocent le condamné de Rennes et pour inique le jugement qui l'a flétri.

Se croyant mieux éclairé sans doute, au fond de sa Norwège, par la lecture de quelques journaux de plus ou moins — moins plus que plus — de bonne foi que les membres du Conseil de guerre qui ont tenu en main toutes les pièces du procès, M. Grieg a résolu de punir ceux-ci de ce qu'il appelle leur « mépris de la justice », et de venger notre « traître national » en refusant de diriger au Châtelet la *Mort d'Aase* ou *Sigurd Jorsalfar*.

Mais, ce refus, il entend ne pas l'adresser seulement à celui dont il avait reçu la très flatteuse invitation ; il veut faire la grosse voix, le notifier à l'Europe, au monde entier, et, son correspondant, qui est français, n'ayant pas publié sa lettre insultante pour la France, M. Grieg s'est hâté de la confier à la presse allemande.

Il est l'homme de toutes les délicatesses — dans sa musique seulement.

Nous avons donc appris ainsi qu'il est « comme tout l'étranger, indigné... etc... et qu'en ces conditions il ne se trouve pas en état d'entrer en rapport avec un public français ». Soit, nous ne verrons pas M. Grieg, le bâton à la main. Mais un public de Français, quelle que soit leur opinion sur la triste affaire, ne saurait désormais entrer en rapport avec la musique de M. Grieg.

Un autre musicien, il y a trente ans, alors que sa patrie était en guerre avec la nôtre, songea, en persiflant lourdement les Parisiens assiégés, à se venger de l'accueil peu gracieux que, quelques années auparavant, il avait trouvé auprès d'eux. Patriote intransigeant, M. Colonne qui, sans doute, n'estimait pas profondément R. Wagner comme homme, à l'égal de M. Grieg, si, comme artiste, il lui vouait la même admiration, déclara alors qu'il ne le jouerait que mort ou après amende

honorable à la France. Il n'attendit ni l'une ni l'autre de ces échéances, ayant peut-être réfléchi qu'il est difficile d'exiger d'un ennemi dont l'aigreur, après tout, n'était pas sans motif une exceptionnelle grandeur d'âme, qu'en outre la guerre était terminée, la paix conclue, et que l'intérêt de l'*Association artistique* lui interdisait de priver ses auditeurs des œuvres géniales du maître allemand. A l'exception de quelques marmitons, tout le monde l'approuva.

Mais aujourd'hui, en annonçant qu'il continuera à inscrire au programme les œuvres du maître scandinave, sans lui imposer aucune condition, aucun stage, M. Colonne a certainement « dépassé sa pensée », pour citer encore quelques termes de son adroite réponse à M. Grieg.

Les sifflets partiraient tout seuls, et les bons Français qui jadis ont fait campagne pour le prélude de *Tristan* chez Pasdeloup aux concerts Lamoureux ou au Châtelet, ne seraient pas les moins ardents à manifester contre le compositeur discourtois. L'assimilation est, en effet, impossible. Je ne sache pas que nous soyons en guerre avec la Norwège, M. Grieg n'a aucun *Tannhœuser* à venger, et nous l'avons toujours reçu avec une aimable cordialité. En outre, les concerts se peuvent fort bien passer de la *danse d'Anitra* ou du *concerto en la mineur* qui n'est pas l'œuvre unique où M. Pugno puisse faire acclamer son poétique talent.

M. Grieg se hausse pour jouer les Wagner. C'est en vain, il n'est pas de taille. Est-ce lui ou quelque autre musicien qui, un jour de modestie, disait : « Je voudrais seulement venir à la cheville de ce géant. » Accordons cette joie à M. Grieg. Il y vient, mais qu'il n'élève pas plus haut son ambition.

Infiniment plus polis que leur confrère septentrional sont les musiciens méridionaux qui, eux, accueillent nos invitations avec gratitude. Deux *Bohèmes* italiennes sont actuellement dans leurs meubles à Paris. L'une s'est réinstallée à l'Opéra-Comique, l'autre vient de pendre très gaîment la crémaillère à la Renaissance, et leurs heureux pères, MM. Puccini et Leoncavallo, ne dissimulent pas leur satisfaction de les voir si confortablement établies.

La première, de sa lecture de Mürger, a surtout retenu l'épisode de Mimi ; depuis un an elle conte l'agonie touchante de la pauvre grisette, et convie le public à venir pleurer à sa dernière quinte de toux ; et le public ne se lasse pas de venir, et ne se lasse pas de pleurer. La seconde, sans négliger certes

la célèbre poitrinaire à qui elle accorde deux actes, en donne un à Musette, et disperse notre attention sur tous les autres personnages non moins célèbres du roman : Phémie, Schaunard, Marcel, Colline, Rodolphe, Barbemuche, et le Vicomte Paul, qu'elle nous présente presque sur le même plan.

Que font-ils chez elle ? — Bien que l'art soit le dernier de leurs soucis, ils mènent tous ce que les bourgeois appellent la vie d'artistes. Comme tels, au vrai sens du mot, ils sont pitoyables. Nous ne pouvons juger la peinture de Marcel, mais Schaunard, à moins qu'il n'ait été calomnié par M. Leoncavallo, nous apparaît bien médiocre musicien. Leur intelligence, leur activité s'emploient uniquement à molester leur propriétaire ou leurs voisins, à imaginer des farces d'atelier et des subterfuges pour éviter de payer leur terme ou leurs consommations au café Momus. Bref, pour eux, le désordre est le seul effet de l'art.

A les suivre dans leur existence cahotée, la musique bondit et rebondit, avec abnégation, avec déférence, n'ayant garde de s'imposer. M. Leoncavallo a adopté les principes du *vérisme*, c'est-à-dire qu'il s'efforce de peindre la vie réelle ; or, dans la vie réelle, la musique, en tant que musique, existe bien rarement : il l'oblige donc à s'effacer, presque toujours. Un des rares moments où il lui rend ses droits et la voix, c'est lorsque Musette est invitée à chanter quelque morceau. Mais là encore il demeure esclave de ses conventions. Musette a peut-être été modiste, ce qu'elle chante devra donc ne pas s'élever au-dessus de l'esthétique habituelle de ses compagnes d'atelier, et, en fait, sa valse est apte à réjouir toutes les modistes passées et présentes (ne préjugeons pas les futures) et à conquérir les suffrages de Mimi la fleuriste et de Phémie la teinturière.

Sans doute on objectera que c'est là une parodie, comme certaine cabalette alla Rossini, ou certaines citations assez heureusement déformées de Meyerbeer, semées au cours de l'œuvre. Mais ne sont-ils pas aussi des parodies ces chants d'amour de Marcel, de Rodolphe ou du Vicomte Paul, où se perçoit comme un fidèle écho des pires romances sentimentales ? En leur honneur M. Leoncavallo s'est résigné à une concession au moins une fois par acte. Pour les mettre en lumière, la musique s'attarde à des morceaux en quelque sorte traditionnels, de ceux que les contempteurs du public déclarent faits pour lui ; et, très à découvert, les phrases de désespérante banalité, aux harmonies flétries, aux cadences fatiguées pour

être passées par trop de mains se succèdent doublées en unissons, ou à l'aigu par des violons exaspérés, soudées les unes aux autres par de pénibles successions chromatiques, de plates suites de sixtes, ou d'énervants enchaînements de septièmes diminuées. Parodie que tout cela, peut-être, parodie du mauvais style italien et des ariosos de café-concert; mais alors tout est parodie, et la partition entière n'est qu'une vaste parodie.

En toute justice, cependant, il faut avouer qu'à la représentation on n'éprouve pas cette sensation avec une telle rigueur. Comme un prestidigitateur dont les tours se succèdent si rapidement que les yeux ont peine à les suivre, et que le raisonnement s'essouffle en vain à en pénétrer le secret, M. Leoncavallo sait, mieux que tout autre, par l'abondance de ses gestes et la volubilité de ses paroles, priver l'auditeur de tout essai de réflexion. Magistralement doué du don de mouvement, il projette autour de lui une sorte de vertige hypnotique auquel les sujets les plus volontairement récalcitrants sont contraints de céder. Après quelque essai de résistance, quelque effort d'analyse, ils se laissent entraîner dans la ronde épileptique de personnages dont l'outrance semble la vie normale. Ils sentent bien que la musique est sacrifiée inutilement — songeant aux *Maîtres Chanteurs* si vivants avec elle, et par elle — qu'elle n'existe même plus, réduite au rôle de bruit de coulisse ou de trémolo des Ambigus; que l'auteur se contente de noter les sentiments de ses héros, quels qu'ils soient, et dans une forme adéquate à leur réalité parfois vulgaire, et que jamais il ne s'efforce d'en styliser l'expression, ce qui, cependant, apparaît le but même de l'art — la photographie sans retouche étant presque travail de manœuvre. N'importe, l'effet s'impose brutal, comme à coups de poing. Il en est comme de ces théâtres de farce ou de drame grossiers, où l'on s'abandonne au rire ou à l'émotion poussés parfois jusqu'aux larmes, tout en se le reprochant, et dont on sort avec une intense sensation de vide, de « néant vaste et noir ».

On ne s'est pas ennuyé certes, mais on ne ressent nul désir de passer une seconde soirée dans les mêmes conditions. Fatigué comme si, soi-même, on avait hurlé dans la cour de Musette, fait le coup de broche ou le coup de balai avec les locataires, débité des boniments et vendu de l'orviétan, moins que toute autre on éprouve la curiosité d'ouvrir la partition. Ce n'est pas de l'art à tête reposée, mais, une fois de plus, reconnaissons sans difficulté que c'est un art à en griser plus d'une.

L'accueil a été quasi-triomphal, et il convient de s'en réjouir pour MM. Milliaud, dont les efforts méritent cette récompense — pour les artistes qui se sont donnés de tout cœur et de toute voix à leurs rôles — et aussi pour l'auteur dont il est permis de ne pas approuver l'esthétique, mais dont il faut reconnaître qu'il marche avec adresse et maëstria dans la voie qu'il s'est tracée. Il est juste aussi de le louer parce qu'il s'est montré nationaliste convaincu, en demeurant absolument, foncièrement italien ; sachons-lui gré enfin d'avoir courtoisement déclaré qu'il acceptait avec reconnaissance l'hospitalité d'un théâtre parisien, devenu en quelque sorte à ses yeux la cathédrale de Reims où lui, presque roi déjà en son pays, recevrait le sacre définitif.

Comme lendemains à cette *Bohême*, le théâtre lyrique de la Renaissance nous a rendu la vieille *Lucie de Lammermoor* et le décrépit *Si j'étais roi*, et a monté une œuvre nouvelle de MM. Barbier et Maréchal : *Daphnis et Chloé*, où l'on chercherait en vain le parfum des cytises, la vision bleue de la mer Egée, et le sentiment de cette grâce antique jeune immortellement.

Cependant l'Opéra porte en ses flancs la *Prise de Troie* (1), et l'Opéra-Comique, tout en se recueillant pour d'importantes créations, parmi des reprises toujours préparées avec un soin très artistique, a fait connaître aux Parisiens l'alerte et spirituel ballet de M. Saint-Saëns : *Javotte*, exécuté pour la première fois à Lyon il y a quelques années. Le succès fut vif, qui accueillit ce petit ouvrage sans prétention et sans arrière-pensée, léger et presque gamin. Mais c'est au concert du Châtelet que le public a pu directement témoigner son enthousiasme à l'auteur, devenu son enfant gâté. Après la *Suite algérienne*, après le *scherzo* à deux pianos joué avec M. Diémer, comme après certaines pièces anciennes remaniées l'année dernière et qui demeurent cependant d'émotion peu communicative, M. Saint-Saëns, embrassé par M. Colonne, a été acclamé par une foule en délire qui ne se lassait pas de le rappeler et de l'acclamer encore. Chacun semblait heureux de célébrer cette réouverture des concerts par le triomphe d'un musicien français. Devinant ce sentiment

(1) La première représentation a eu lieu avec succès le 15 novembre.

patriotique, M. Colonne avait consacré son programme à quelques-uns de nos maîtres.

Franck et Lalo étaient les deux noms glorieux qui, à côté du vivant, représentaient les grands disparus.

Encouragé par ce succès, le président de l'association artistique semble avoir résolu de nous montrer chaque dimanche au pupitre un de nos compatriotes, et l'accueil réservé jusqu'ici à ceux auxquels il a confié son bâton n'est pas pour lui donner des regrets.

Le premier fut M. Ropartz. Merveilleusement dirigée par ce chef d'orchestre né, nous avons entendu la suite d'orchestre tirée de *Pêcheur d'Islande*, qui, pour être familière aux fervents de la Société nationale, n'en était pas moins inconnue du plus grand nombre. Une âme de poète s'y révèle, et un maître musicien s'y affirme, soit que parmi les mugissements de la mer meurtrière s'élève une nostalgique mélodie de Bretagne, soit que chante l'amour de Yan et de Gaud, soit que pittoresquement rythmées se déroulent les danses populaires. A entendre les applaudissements si nourris et si unanimes qui l'ont salué, on aurait pu croire que toutes les mains d'Armorique s'étaient donné rendez-vous au Châtelet pour battre en l'honneur de M. Ropartz, compositeur breton.

Il est certain, en tout cas, que, le dimanche suivant, la grande chapelle des prix de Rome : peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et musiciens, était présente lorsque M. Rabaud, un de ses derniers enfants de chœur, a dirigé l'exécution de sa deuxième symphonie. Procédant trop souvent de la suite d'orchestre et de la rapsodie, ce n'est pas, à proprement parler, une œuvre cyclique, les idées mères sont de personnalité peu accusée, et l'andante se souvient vraiment trop de Mendelssohn. Mais le premier mouvement ne manque pas d'allure, et le scherzo est de grâce piquante et d'instrumentation adroite. Très consciencieusement, M. Rabaud s'efforce vers la musique pure, vers le grand art symphonique dont, à l'étranger, on dénie la faculté aux musiciens français. Les directeurs de concerts qui ont si longtemps oublié la symphonie de Franck, et n'ont pas encore découvert celles de MM. Chausson, Savard, Ropartz, Dukas et Magnard sont responsables de cette calomnie. Grâce à M. Rabaud, au succès qu'il a obtenu, ce titre : symphonie, ne les effraiera plus autant peut-être, et parmi les mérites nombreux de ce jeune compositeur, ce n'est pas un de ceux dont il convient de se montrer envers lui le moins reconnaissant.

A côté des auteurs, des virtuoses aussi ont recueilli leur part d'enthousiasme : M. Jacques Thibaut, dont le violon a une voix humaine, et M. Pugno qui, plus heureux que M. Saint-Saëns il y a vingt-huit ans, a imposé au public le noble concerto de Castillon.

Mais le vrai triomphateur de ces deux derniers mois, c'est M. Lamoureux. Avec une ténacité admirable il s'était promis de faire connaître aux Parisiens le Grand maître allemand qui passait pour ne pouvoir être compris que de l'autre côté du Rhin. Depuis vingt ans il lutte au Château d'Eau, à l'Eden, à l'Opéra ou au Cirque, affrontant les cabales, les injures, les émeutes même. Aujourd'hui vainqueur il a voulu consacrer sa victoire par une représentation modèle de *Tristan et Isolde* et il nous a offert une exécution du chef-d'œuvre de Wagner telle que nous n'en pourrions trouver nulle part actuellement de semblable. De l'œuvre elle-même, quoique non jouée encore sur une scène française, il n'importe pas de parler ici ; il ne peut plus être question d'en « raconter le sujet » ou d'en analyser la prodigieuse partition. Trop de livres l'ont fait de manière définitive. Négligeant presque les interprètes eux-mêmes, sans oublier cependant la vaillance de Mlle Litvinne et la sûreté impeccable de sa voix, les nobles attitudes, la largeur de style de Mme Brema, les louables efforts de M. Gibert au 3e acte, et la diction émue de M. Valier, nous voulons aujourd'hui songer seulement à la tête qui a tout conçu, au bras qui a tout dirigé.

C'est M. Lamoureux, qui est l'âme de tous ces artistes, c'est lui qui les a animés du vrai souffle wagnérien, c'est lui qui a communiqué à ses admirables instrumentistes cette intensité d'expression, cette souplesse de mouvement, cette chaleur d'accent que seuls savent obtenir les grands chefs d'orchestre.

Après la représentation unique de *Lohengrin* à l'Eden, M. Hermann Lévi avouait qu'une telle exécution était une leçon pour l'Allemagne. On peut déclarer hautement que M. Lamoureux vient de lui en infliger une seconde. Ceux qui ont récemment entendu *Tristan* en une autre ville que Bayreuth, dont la salle exceptionnelle permet des atténuations de sonorité impossibles au Nouveau Théâtre, ne me démentiront certes pas, et, bons Français, Wagnériens convaincus, s'inclineront avec reconnaissance et admiration devant M. Lamoureux.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Le *Monument aux Morts*. — Le *Triomphe de la République*. — Expositions Maximilien Luce, Santiago Rusinol, Cézanne. — Les Indépendants. — Memento.

Discrètement, à la faveur d'une fête où c'est pour les Parisiens toute la solennité de visiter les tombeaux et de se souvenir, les mains de fleurs pleines, du départ de maint ami ou des parents, le *Monument*, d'avance célèbre, qu'a dédié *aux Morts* la pieuse ferveur de M. **Bartholomé**, a été découvert, au Père-Lachaise, aux premières heures étranges et douces de ce dernier novembre.

Il ne sied pas qu'un chroniqueur d'art discute, peut-être, ici, l'idée qui a dicté au sculpteur le choix de son sujet allégorique, encore faut-il qu'il fasse sentir qu'une prévention personnelle l'a mis hors d'état de s'exalter, comme il y eût pu s'attendre, à l'admiration d'une œuvre aussi considérable, aussi probe et aussi belle. Le sujet est puisé au mythe ancien de la Résurrection des Morts. L'artiste nous montre d'abord, homme, femme, les mains jointes, deux morts étendus au froid étroit des caveaux; un petit corps d'enfant est jeté, en travers, sur eux. Au-dessus, la famille,double groupe, diversement se désole, se lamente et crie au destin sa douleur. Mais déjà un ange diligent soulève aux âmes la pierre sous laquelle les corps se corrompent et disparaissent, et tous deux, l'homme, les pas mal assurés, encore engagés en les plis derniers du linceul, la femme avec une pleine et jeune confiance et la main appuyée à l'épaule de l'époux,couple sauf désormais des liens de la chair, spiritualisé, s'avance lentement en les chemins de la lumière éternelle.

L'argument tel, avec l'affirmation chrétienne des préjugés consolateurs, je m'efforce de l'admettre,il heurte d'autres idées à mon sens, mieux réfléchies et orgueilleuses, et je ne m'arrête à des détails de mise en œuvre, qui feraient hésiter quelque malintentionné : « Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort, une lumière resplendit », soit ! Seul l'enfant n'a pas part à la félicité définitive, pourquoi? ou n'est-ce qu'un singulier oubli de l'artiste? — Et ceux,— reproche de composition un peu grave, il me semble, — et ceux sur qui elle a, la lumière, resplendi, pourquoi les voit-on précisément s'enfoncer, sereins et radieux, vers l'épaisseur ténébreuse d'une muraille adossée à la colline des morts? Chicane mince, que non pas! l'erreur est suffisante à établir un contre-sens si impérieux,

que, pour le dissiper, force a été à M. Bartholomé d'inscrire, moyen puéril et dépourvu d'art, sa pensée en la phrase que j'ai citée, est-ce l'ange annonciateur qui la proclame? « Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lumière resplendit. »

Je ne veux plus longtemps insister matériellement, le *Monument aux morts* est une œuvre d'entière et héroïque beauté. Le groupe des corps couchés dans la tombe, traité avec une grande simplicité, exprime avec hardiesse le raidissement final des cadavres. Une extase d'amour et de mutuel abandon persiste aux visages éteints des deux conjoints. L'ange soulevant la pierre, agenouillé et les deux bras ouverts, est d'une manière sobre et souple, et l'ensemble de ce groupe, le bas du monument, s'avère le plus saisissant, peut-être parce qu'il est, aussi, le plus simplement vrai et observé avec justesse.

Beauté encore surprenante de ces deux corps fins et purs vus de dos seulement, qui pénètrent, avec certitude, vers la résurrection! et les deux groupes en larmes, symétriques et divers, avec des attitudes éplorées sans que les abandonne une grâce onduleuse des mouvements, précisent la manière élégante à la fois et vigoureuse de l'artiste. Les corps, les draperies, les chevelures, tout le dessin précieux, net, de chaque figure du haut-relief retient et motive une admiration; la vieille, premier personnage du groupe de gauche, assise, mère échevelée et pensive, la tête courbée dans ses deux mains, la jeune femme agenouillée avec la grâce élancée de son corps frais et nu demeureront, parmi cet ensemble harmonieusement distribué, les figures à jamais éclatantes et admirables.

§

Lasse d'ériger à la louange des grands hommes inconnus des bustes sans cesse anonymes et vains, la République s'est adressée, pour l'hommage, à un vrai et solide sculpteur, et ce seul monument de nos jours d'une importance bellement décorative s'est dévoilé, place de la Nation, parmi tout l'éclat reconnaissant d'une fête du peuple et du travail, le dimanche 19 novembre dernier.

Le *Triomphe de la République*, projet déjà ancien de M. **Dalou**, remarqué dès le concours auquel nous devons un des plus caractéristiques monuments de l'ignominie sculpturale de l'époque (celui qui encombre la place de la Républi-

que), fut retenu en 1880 et destiné à la place qu'enfin il occupe. Tout en poursuivant avec grand soin, la réalisation de son œuvre, M. Dalou achevait d'autres travaux : son *Mirabeau* de la Chambre des Députés, son *Triomphe de Silène* (plâtre au musée de Bordeaux, exécution en bronze au jardin du Luxembourg), son *monument à Delacroix*, maintes statues ou des bustes datent des années intermédiaires. Aussi n'y a-t-il pas lieu outre mesure de s'étonner si l'on retrouve, par certains côtés, dans l'œuvre nouvellement inaugurée, tels des défauts auxquels, depuis, M. Dalou a victorieusement échappé, mais son groupe d'un ensemble parfaitement proportionné, en cet emplacement qu'il orne, sans l'emplir d'une emphase désordonnée ou débordante, et sans, non plus, étriqué ou mesquin, y être perdu comme un objet par hasard délaissé, remplit merveilleusement la première condition d'une œuvre décorative : il est précisément adapté aux dimensions et à la forme de la place où on l'a situé. De lui-même, à qui s'en approche peu à peu, sous tous ses aspects, il s'anime et affirme sa signification première ; la figure dominante de toutes parts est mise, sans excès choquant, en pleine valeur, l'œuvre est sainement et sûrement construite.

De plus près encore, la *République*, robuste et simple dans son exaltation parfaite, soutient un gracieux mouvement de promesse et de clair accueil. Cette création fait le plus grand honneur au génie de M. Dalou de qui elle demeure, je crois, la plus rare et la plus austère trouvaille. Pourquoi faut-il que le char triomphal où il l'a hissée, un peu chargé d'ornements imprécis, soit surmonté d'un inexplicable globe où elle a quelque peine à poser, en sûreté, les deux pieds ? Pourquoi faut-il que les autres figures du groupe, — l'ouvrier en costume de forgeron, puissant, je l'accepte, il est expressif de la force du travail manuel, bien qu'occupé, le marteau sur une épaule, à une œuvre étrangère à sa naturelle activité, — pourquoi faut-il que les autres figures : la femme odieusement alourdie et épaisse qui signifie, paraît-il, la *Justice*, l'autre, derrière le char, qui sème, sur son passage, des fleurs, avec le torse contourné qu'eût prêté, plus gracieux et svelte, à quelqu'une de ses Bacchantes Carpeaux, et l'enfant qui porte dans ses bras un livre pour symboliser l'*Etude* (« mais le livre était lourd, il ne pouvait courir ») même, ce *Génie de la Liberté* qui, le flambeau tenu droit s'appuie, d'une main qui a rompu les chaînes, à la crinière des lions traînant le char, dans une atti-

tude d'enthousiasme et de jeune virilité, pourquoi faut-il que ces figures, pesantes, massives et dépourvues d'un accent propre, apparaissent, et surtout ces deux lions qui n'ont pas de vie, l'expression conventionnelle d'une allégorie stérile et surannée?

Le motif total du monument sans doute est d'une radieuse sincérité, la figure principale, la *République* est d'un charme parfait, les autres éléments qu'une ingéniosité savante a su lier et harmoniser à la faire valoir dans une louable et libre dépendance, pris isolément, manquent de précision, de nouveauté ou de souplesse. Sans doute l'on n'aurait pas imaginé de réclamer de M. Dalou la grâce ou la sveltesse des figures, mais pourquoi tant, encore, de conventionnelle et de si veule pesanteur?

§

Galeries Durand-Ruel, Exposition d'œuvres de M. **Maximilien Luce**. On y sent, par-dessus tout, la minutie d'un probe travail acharné, une conscience droite qui préside à la patience du labeur, une volonté nette et toute la précision de l'étude assidue.

Le procédé disparaît, qu'importe la manière dont une conviction simple et profonde cherche à s'exprimer? seul le résultat importe, ce qu'a vu, ce que nous fait voir un peintre sincère.

A côté des quelques toiles où tiennent des paysages de banlieues claires, des vues du Paris populeux et mouvementé, dont le ton rebute un peu, le plus souvent, par sa sécheresse, de deux sites de Londres sous un brouillard sans doute trop lumineux et palpitant (cependant la gare de Cannon-Street se tasse bien en sa lourdeur sombre au bord d'une Tamise épaisse sous le pont), M. Luce a voulu réunir principalement les études récentes (1896-1899) qu'il a rapportées d'une contrée de charbonnages et d'usines, avec ses ciels embrasés de fumées multicolores et malsaines, la terre maigre surchargée de monceaux de houille, la rivière de Sambre ou les canaux qui reflètent les lueurs sinistres.

La violence des éclairages et des ombres autour des cheminées d'où sort l'haleine acide des verts aciers plaque de tons lugubres et crus les monuments de briques encore roses. Le ciel intoxiqué luit d'un bleu plus terrible, la lumière formidable et fausse éclabousse et corrompt tout l'espace, des jets

de flammes triomphales et diverses illuminent de leur explosion soudaine l'attitude tragique et familière des ouvriers. Parfois un paysage âpre qu'attriste plus la présence de fours ou de machines abandonnés, la nuée envahie d'un orage en discordantes lueurs atteste la présence proche de l'industrie, le pays noir de feu dévorateur, désert de vie luxuriante et fraîche, Charleroi, toujours, où, comme l'a vu Verlaine jadis,

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.

M. Luce s'est merveilleusement rendu compte de tout ce qui fait l'aspect désolé ou terrifiant d'une contrée ainsi dévorée; on lui voudrait, le plus souvent, plus de spontanéité, plus d'accent ou de ferveur, et un plus vivace enthousiasme.

Dans les scènes d'intérieur, le *Café* surtout, ou dans cette calme et pure *Marine*, le peintre, mieux avisé, a plus complètement donné la mesure de son tempérament patient et volontaire, comme aussi dans ce sérieux et vivant *portrait du peintre Cross*, que j'ai grand plaisir à admirer tout à fait.

L'art de M. Luce commande l'estime entière, l'admiration parce qu'il prouve un labeur désintéressé et incessant, il révèle des qualités d'observations rares et précises, il est vrai et droit comme l'artiste lui-même, et c'est plus, déjà, qu'il n'en faut pour qu'on le loue et qu'on l'aime.

§

Dans les Salons de l'Art Nouveau, les *Jardins d'Espagne* par **M. Santiago Rusinol**. Grenade, Aranjuez, la Granja ou Tarragone, mirages des heureuses contrées insouciantes et chaudes, ah! comme on les aime de les avoir rêvées si longtemps! Parfums pénétrants des bosquets d'orangers ou de citronniers, eaux alourdies de silence, cascades sous les cyprès qui s'y reflètent, fontaines qui furent pour les visages captifs de princesses parmi les maures de furtifs et de discrets miroirs, allées d'ombres où se sont assis, plus tard, les fantômes pâles et frêles des infants de Castille, à l'abri pensivement des fournaises d'auto-da-fé, ne les devine-t-on mornes et pompeux, pleins de désolation et de solitude, tandis que les échauffe à peine quelque pensif rayon de soleil, oasis d'oubli et de tristesse parmi la fête étincelante de la joie en ce pays, moroses comme la noblesse d'Espagne auprès d'un peuple en haillons brillants et chanteurs?

M. Santiago Rusinol les évoque froids et corrects, avec une

grâce de métier méticuleux et presque figé, sans surprises de perspectives, sans mélange de fantaisie ou sans caprice d'art. Il les a reproduits avec une conscience de photographe, trop sûrement, il les a vus tels qu'ils les peint, et, s'il a ressenti à les hanter quelque tristesse ou une quelconque émotion, il s'est avec grand soin appliqué à ne jamais nous en avertir. Rien de lui ne passe en nous, il nous laisse indifférents comme il semble l'avoir été lui-même.

§

De l'exposition que M. Vollard a composée avec quelques toiles, non toutes des meilleures, de **Cézanne**, je ne veux retenir que la pleine joie, unanime et profonde, d'avoir revu quelques-unes de ses prodigieuses natures mortes. Nul peintre comme celui-là n'a su faire sentir par un agencement de couleurs vigoureuses et paisibles la maturité savoureuse des beaux fruits jetés sur une table de bois ou parmi la moelleuse laine diverse des tapis, auprès des chantantes cruches de grès vert ou gris. Quel parfum ample de belle intimité, familiale et radieuse, se dégage de ces magistrales études! quelle tranquillité sereine et douce, quel rêve attendri et précis!

Parfois aussi ces nobles qualités de mâle souplesse et d'harmonie profonde allument de ferveur les paysages d'arbres hauts et de sol âpre où il s'est complu dans la Provence natale, ou assurent à un simple portrait sobre et un peu fruste une vitalité expressive très particulière.

§

C'est aux **Indépendants** aussi (15e exposition, 5, rue du Colisée) deux émotionnantes œuvres de Cézanne qui nous captivent et nous charment. Avec lui, MM. Signac, Cross, Luce ont cru devoir donner quelque éclat, par leur présence, à la manifestation obstinée de cette pauvre société plus qu'à demi défunte, qui, autrefois, a eu son heure de vie révoltée et ardente. Rien aux murs à présent ne suscite même un pâle intérêt, des choses inexistantes, au milieu desquelles distinguer avec quelque peine une sanguine un peu trop florentine de Mlle Marie Botkine ou des études de la rue par M. Craskowski, bons élèves.

§

Memento. — Exposition, en la salle des Dépêches, du théâtre

Antoine, de quelques tableaux honnêtement peints, sages et indifférents par M. **Léon Gausson**, et d'autres, plus médiocres encore, par M. **Alfred Tourillon**.

Exposition, chez M. Colin et Cie, 5 boul. Montmartre, des œuvres du sculpteur **Félix Charpentier** ; à la Société d'Editions littéraires et artistiques (librairie Paul Ollendorff), des aquarelles de **Paul Rossert**.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

A propos des Graveurs de l'Ecole de Fontainebleau.

Je me proposais, ce mois, à la suite de la trouvaille de deux eaux-fortes originales de Léonard de Thiry dans un lot d'insignifiantes estampes, de donner un crayon des graveurs de l'Ecole de Fontainebleau. Et, mes notes prises, mes cartons passés en revue, j'allais évoquer de mon mieux, commenter et éclairer à nouveau ces maîtres si frustes et si vieux, de Geoffroy Dumoustier à Domenico Barbiere de Florence, d'Antonio Fantazzi di Trento au Maître L. D., j'allais apporter autour des œuvres bizarres, dures, à la lumière crue, au dessin pesant et à l'ordonnance étouffante, ma petite moisson d'inédit ; j'allais montrer ces lourds et ces naïfs, larges tout de même et parfois heureusement simplistes ; j'allais rechercher ce qui subsistait du Rosso et du Primatice dans ce flamand à l'outil pesant et trop fidèle ; pourquoi et comment la Ligne, toujours maîtresse, commande et s'impose aux yeux qui s'ouvrent ingénument, quelles que soient les premières formes qui les frappèrent alors qu'ils purent discerner, quelles que soient les particulières conditions du Beau propres à chaque cerveau ; j'allais, croyant en tenir l'explication, motiver cette étrange lumière *lunaire* commune à tous, qui colore et anime l'*Histoire de Proserpine*, et la *Mort de Sénèque*, et *Vertumne et Pomone*, et la *Diane* et l'*Assomption de la Vierge*, planches si différentes d'origines, de vouloirs, de vie, — et éclatantes du même rayonnement... J'allais faire cette besogne en l'animant de mon mieux, à travers tous les « Fontainebleau » parvenus jusqu'à nous : le petit Fontainebleau d'Israël Silvestre et la « Veuë du Chasteau de Fontainebleau » avec son entrée aux deux poivrières, à gauche, dans le bouquet d'arbres et, par delà le fossé, derrière le trio des gueux qui causent et du chien qui flaire un conil sous la roche, les

« bastiments » qui s'allongent sous leurs grands combles aigus... Je ne pouvais aller, hélas ! jusqu'au Fontainebleau d'Israël Henriet, de Rigaud avec ses femmes en mantelet Watteau et ses seigneurs en habits à parements...

J'allais me mettre à cela quand, au cours d'une dernière recherche, un petit manuscrit attire mon attention.

... Et je laisse là mes graveurs, pour vous donner la fleur de ce petit manuscrit-là.

§

Vingt-trois pages cousues, sous une couverture en papier de couleur, avec, pour toute remarque et comme ex-libris, un cachet de procureur fiscal, — vingt-trois pages d'une singulière et patiente écriture en fac-simile de caractères typographiques, et des dessins à la plume d'une saveur et d'une ingénuité sans pareilles. Au cours du récit, — c'est d'une excursion à Fontainebleau qu'il s'agit, — la notation ingénue, malhabile, mais si enseignante : le *Bois*, le *Lac*, le *Chasteau*, ah ! ce château..., la *Source ronde de Géonville*, et enfin cette *Veuë de Juvisi* et cette *Perspective d'Essonne*, balbutiements et intentions qui confirment à la merveille...

Mais le *Mercure* n'a pas assez de place pour fleurir de clichés ses rubriques, — et cette fois, j'en suis tout à fait chagrin.

Sur le premier feuillet ce titre :

LE VOYAGE RACCOVRCY DUN QVIDAM A FONTAINEBELLEEAV

avec plusieurs choses rares et curieuses qu'il y a veües, ensemble la relation véritable de tout ce qu'il a veu, faict et s'est passé tant en son aller qu'en son revenir.

De plus, une charte du chateau de Fontainebelleau qu'il faut tenir.

Le tout enrichy de figures, composé et calculé par le mesme aucteur. Divisé en quatre livres, et dédié à celui qui voudra s'attribuer cet honneur.

(Ici les écus de France et de Navarre).

A Paris,

chez Nicolas Gougnio, à la rue Pavée d'estoupes, à l'escu de France et de Navarre

MDCXXXI

... Faites bien attention que le Fontainebleau dont il s'agit,

c'est celui d'Abraham Bosse, celui des grandes estampes si amusantes... « *Disposition du festin faict par Sa Majesté à MM. les chevaliers après leurs créations, etc...* » l'image où les porte-plats ont des têtes et des gravités d'apôtres, où Louis XIII, assis tout au haut, sous le dais, devant sa petite table, à l'allure d'un grand premier rôle qui va se lever pour lancer quelque

Bon appétit, Messieurs!...

et où les chevaliers, avec leurs toques à plumes maigres, jasent et plaisantent si bien en leurs grands cols de dentelle, et tendent si galamment leurs gobelets avec les heureuses coquetteries de leurs manchettes extravagantes...

Après un SALUT AV LECTEVR, qu'il faut passer, commence la LETTRE.

Ce voyage avait toujours hanté notre quidam ; car, Fontainebelleau « est le lieu le plus beau, le plus agréable et le plus magnifique qui soit point dans la France, voire dans le royaume et les provinces voisines, aussi est-elle le séjour ordinaire des délices des Roix en temps de paix ; c'est là où sont recueillis les ambassadeurs, là où se font les banquets somptueux, là où les Reines de France se délivrent de leurs fruicts, et, entre autres, le Roi d'appresent y est né. En un mot c'est véritablement un second paradis terrestre, mais j'ay bien peur que ma plume, gouvernée par une main un peu bien légère, ne faille aisément en descrivant ce discours... »

Ils partent, lui et un sien ami, le 14 octobre 1631, à cinq heures et demie du matin, par la porte Saint-Michel.

Ils sont à sept heures à « la Ville-Juifve qui est un gros village, là où nous ne busmes point, ne pensant pas au chemin que nous avions encores à faire sans trouver de village, car nous eusmes encores cette grande traite de Longbiau à parfaire (laquelle contient trois bonnes lieües) sans boire ny manger, enfin nous trouvasmes le bout avec plusieurs regrets et soupirs de n'avoir point beu à Ville-Juifve, et entrasmes entre 10 et 11 dans le vilage de Juvisi, dedens lequel, en récompense de cette grande faute que nous avions commise, nous ne nous espargnâmes pas, car, en despit de cela, nous allasmes loger à la meilleure hostellerie qu'il y eust point dedens le vilage, qui est assez gros et quasiment tout farcy de cabaretz... »

Ils passent l'Yvette et gagnent Essonnes par Rist et Saint-

Just. Là, ils boivent fort gaillardement à la santé l'un de l'autre, et vont coucher à Ponthierry.

« ... Le lendemain busmes doigt de vin à la santé des compagnons, mangeasmes morceau de pin et un œuf frais sans dire mot à personne ; après cela nous nous armasmes chascun d'un baston, et allasmes, entre 5 et 6, passer le pont sous lequel passe la fameuse rivière de Saint-Sauveur et, bien joyeux d'approcher tousjours de Fontainebelleau, nos poursuivisme nostre chemin en ceste sorte, car le malheur fust que nous trouvasmes point aucun vilage sur le chemin, mais il nous falust faire 4 lieües entières, jusques à Fontainebelleau, sans boire ni manger, et encores pour nous consoler nous n'avions devant nos yeux qu'affreuses pleines de grosses pierres, l'une dessus l'autre. Nous commençasmes à nous regarder l'un sans dire ny qui a perdu ny qui a gagné, et fusmes d'advis de nous reposer dedans le bois un demy quart d'heure... »

A l'ombre des chênes, des ormes et des cormiers, le scripteur prend des notes pour la suggestive *Veüe de Forêt;* mais, Fontainebleau est au mitan de ce bois-là, et il faut repartir.

» ... Enfin, aiants repris courage, nous poursuivismes nostre chemin, et fismes trois lieües entières, ne voiant que bois ou que montaignes ; enfin, sans y penser, nous allasmes quasi cheoir dans Fontainebelleeau, que nous apperceümes environ d'un quart de lieüe.

» Nous demeurasmes alors tous ravis et estions en doubte sy nos yeux nous trompoient, neantmoins quelques passants nous ayants assurez que c'estoit là où, tout premièrement, nous allasmes gouster s'il y avoit de bon vin en ce lieu, qui est un gros bourg.

» Il estoit assez bon, mais un peu trop salé, car on nous le vendit 12 solds la pinte.

» Après cela nous allasmes au logis où demeure Monsieur le Garde des Sceaux, et parlasmes à son portier, qui nous dict que le Sieur estoit allé au Conseil que nous allassions pourmener au chasteau. C'est là où nous fusmes ravis de voir un si beau bastiment, et encore de bonne fortune, nous trouvasmes le Roy qui estoit prest de sortir pour aller à la chasse à Fleury, qui en est esloigné de trois lieües, et le vismes entrer dedans son carosse, jusqu'auquel Monseigneur le Cardinal l'accompagna. Il avoit à sa suite fort beau trin et plusieurs seigneurs qui estoient fort braves. L'ayant veu partir, nous

allasmes nous pourmener, et tout premièrement entrasmes dedans une gallerie, en laquelle estoit pourtraicte quelque histoire de Dieux, de là nous entrasmes dedans le jardin du Roy, qui est tout plein de belles fontaines.

» Delà, nous entrasmes dans un autre où est le grand estang.

Chose prodigieuse, il semble que la Nature ait pris plaisir a le remplir de truites, brochets, carpes et autres espèces de bons poissons. Là est une petite tour, là où le Roy sy va pourmener en une galère qu'on y voit fort proche; laquelle on dic lui avoir été donnée par Monsieur le Cardinal. Tout auprès se voit un petit jardin, dedans lequel l'on ne sçauroit entrer, si ce n'est par le pont-levis. La Nature a réservé, ce semble, dans iceluy, ses plus belles et rares fleurs. Quant à la forme de ce lac, vous la pourrez facilement veoir par ceste charte suyvante. »

Et ici, le *Lac*.

Mais, ils ne peuvent joindre aussi facilement M. de Bullion, à qui ils en veulent; ils s'en vont coucher et reviennent le lendemain. On les éconduit.

« ... Après que ledict portier nous eust faict ceste réponse, nous le suppliasme qu'il fist en sorte, par sa faveur, de nous pourveoir de logis pour coucher. Il prinst aussi tost son manteau et s'en vint prier quelques-uns qu'il congnoissoit, auxquels nous offrions mesmes 2 quarts d'escus; ils luy refusèrent tout à plat, les autres luy firent la mesme réponse, ce que voiant, il nous offrit de nous héberger, mais, au reste, que nous ne serions pas mieux couchez que luy, c'est-à-dire sur la paille. Nous, estants fort aises d'entendre ce qu'il nous disoit à cause que la nécessité nous y contraignoit, acquiesçâmes volontiers à son offre, mais nous allasmes soupper auparavant à une hostellerie fort proche de là, où nous mangeasmes partie d'une épaule de mouton, qui estoit bien savoureuse; nous gardasmes le reste pour le lendemain à notre déjeuné.

» Après avoir souppé, nous retournasmes à nostre giste, qui fust sur la paille, dedans une estable, au-dessus de celle où estoient les chevaux; nous eusmes assez de mal la nuict à dormir; le lendemain, nous vidasmes quelques bouteilles ensembles avec les compagnons, à cause de la courtoisie qu'ils nous feirent de nous permettre de coucher dedans le palais. »

Ils vont à leurs affaires, voient enfin leur homme et se remettent à muser non sans avoir été au cabaret, achever leur

épaule de mouton. Ils visitent, cette fois, le jardin de la Reine :

« ... Au mitan se veoit une très belle et rare fontaine où Diane y préside, accompagnée d'un grand cerf et de ses chiens de chasse qui jettent de l'eau par plusieurs endroits. Fort proche, se veoit un enfant, faict de bronze, fort artificiellement, lequel semble tirer une espine de son pied. Un peu plus loin se veoit Laocoon, accompagné de deux enfants, qui est furieusement tourmenté par les furies infernales... »

Et, après une citation de l'*Enéide :*

... Ille agmine certo
Laocoonta petunt, etc...

le dessin du *Chasteau*, voici le récit de leur ébahissement à la vue de la galerie des Cerfs, de celle des Chevreuils et du Jeu de Paume.

« ... Après tout cela, nous revinsmes chez Monseigneur le Garde des Sceaux et allasmes dire adieu à son portier, qui nous avoit faict coucher chez luy, puis au cabaret, où nous dinasmes d'un morceau de mouton, puis, aiants dict adieu à Fontainebelleau, nous nous en partismes environ sur la midy, à la bonne heure, mais nous retournasmes par un autre chemin, car nous vinsmes, après avoir passé 2 lieües de forêt, à Chilly, de Chilly à Orgenois, d'Orgenois à Pringist, de Pringist à Géonville, où nous busmes un coup; là est une source (d'eau claire) en forme ronde, qui est très agréable à veoir. Quant à la structure, elle ne doit rien à personne, si non à la Nature. Son eau est si belle et claire qu'elle m'a invité d'en boire, laquelle j'ai trouvé fort bonne. Mais vous pourrez veoir, en ceste charte suyvante, en quel lieu elle est située... »

Et l'étonnante *Source ronde de Géonville* vient ici se placer.

Ils gagnent le Plessy, où ils couchent.

« ... Nous arrivasmes en ce lieu sur les six heures, après avoir faict 5 lieües depuis Fontainebelleau; là, nous nous traictames assez bien et mangeasmes un morceau de beuf, des noix, du raisin et beûmes d'assez bon vin, puis nous allasmes coucher.

» Le lendemin, nous nous levasmes à 6 heures, mangeasmes un œuf frais, puis busmes un doigt de vin et sortismes à sept heures du logis, puis vinsmes à Essone, où le vin que nous avions beu au matin nous conduisit en moins d'une heure. Mais, parce que c'est un village fort gentil et entouré

d'un pays fort beau, j'ay jugé à propos d'insérer icy dessoubz sa figure. »

Ici, le « pourtraict » d'Essonne, et la fin du récit, — illustré d'une vue de Juvisy, qui est un régal rare.

« ... D'Essone, nous passasmes la rivière de Some; et vinsmes, entre 9 et 10, arriver à Rist, où nous beusmes un coup et mangeasmes du raisin de Rist, nous vinsmes cheoir dedans Iuvisy, là où nous nous traictacmes fort bien, car, premièrement, nous mangeasmes une homelette de dix œufs, puis une salade de betrave et de chicorée, puis du fromage et des noix; nous busmes d'assez bon vin qui nous cousta 6 solds. Après avoir disné, nous en partismes sur le midy, et montasmes la montagne sur laquelle nous considérasmes ce village, et me prist alors l'envie de vous en faire un pourtraict à cause de la variété du pays où il est situé.

» Après cela nous passasmes la grande traicte de Lonboiau et vinsmes sur les 3 heures à Ville-Juifve, où nous goustâmes : puis, aiant passé au travers du village, nous fismes voile droict vers Paris, où nous arrivasmes sur les 4 heures et demyes, un peu fatigués du chemin, et allasmes passer la rivière de Bièvre, puis toute la rue fauxbourg Saint-Marceau, puis vinsmes par-dessus les fossez passer la porte Saint-Jacques, puis allasmes dedans la rue de la Sorbonne, après dans celle des Mathurins, puis dedens la rue de la Harpe, enfin arrivasmes dedens la rue Pierre-Sarrazin, proche des Cordeliers, où nostre logis (à cause de ceste longue absence) nous sembla tout changé. Neantmoins, nous prismes la hardiesse de sonner. Estants entrez, et ayant beu un doigt de vin, nous alasmes nous reposer. »

Comment ce VOIAGE RACCOURCY n'a-t-il pas trouvé de commentateur ?

Ils sont, en général, tentés par de moins heureuses aubaines.

VIRGILE JOSZ.

CHRONIQUE DU MIDI

Fêtes d'Orange et de Béziers. — Fêtes de Marseille.

Les mois d'été sont par le midi les mois de fêtes. Le chaud soleil d'août et de septembre, loin d'alourdir l'âme des populations d'Occitanie, semble crépiter au contraire en flammes d'allégresse, et suscite de toutes parts des mouvements de foule et des rumeurs de joie. Le midi dort l'hiver, et se

recroqueville en quelque sorte dans les vallées paresseuses ou les cabarets clos, tandis que le mistral fait rage à Marseille et que la brume attriste Toulouse ou Bordeaux. Mais que reviennent les feuilles et que resplendisse l'éclatant azur des mois ensoleillés, voici que les portes s'ouvrent et que, du village à la ville, tous les êtres vivants, dès que sonne dimanche, s'épandent dans les places bruyantes et les rues en liesse.

Donnez une fête en plein air, n'importe où, n'importe comment, annoncez-la en fracas de réclame, et vous êtes sûr de voir tout le peuple accourir. De là vient la faveur des courses de taureaux dans les arènes ouvertes, le succès fameux du théâtre d'Orange, et le retentissement populaire des représentations théâtrales dans le cirque de Béziers. Dans le Midi plus que partout ailleurs, la foule cherche la foule, et le plus grand plaisir du gallo-romain est de voir s'agiter les hommes et de s'agiter avec eux.

§

Le Théâtre d'Orange donnait cette année, les 13 et 14 août, deux représentations grandioses ; l'une avec une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, l'autre avec l'*Athalie* de Racine.

Ces représentations, pour lesquelles jadis se mobilisaient des ministres, et que la Comédie-Française organisait directement, ont été laissées, cette année, à l'initiative de M. Paul Mariéton. M. Mariéton était officiellement délégué d'une vague commission ministérielle, mais, en réalité, on lui avait laissé toute la responsabilité de l'entreprise.

L'essai a été des plus heureux, et concluant pour l'avenir. Si les fêtes d'Orange n'ont pas eu cette année le tumulte européen des grandes fêtes données en 1894 et 1897, il a été prouvé toutefois qu'on pouvait désormais, sans subvention, sans voyage présidentiel, avec le seul concours des populations méridionales, préparer des représentations somptueuses dans l'amphithéâtre romain. M. Mariéton, malgré mille obstacles, s'est acharné pendant trois mois à poursuivre cette réalisation. Il a le droit d'être satisfait, car il a réussi. Il est vrai que, cette année, le hasard avait été prodigue de ses caprices. Ce dernier mois de juin, en effet, les fêtes étant annoncées depuis longtemps, et clamées à sons de trompe jusqu'au fond des Amériques, Madame Sarah Bernhardt, qui devait jouer *Médée* et la *Samaritaine*, retira tout à coup ses promesses.

Le public y vint avec quelque appréhension. Habitué à en-

tendre des œuvres consacrées par des succès antérieurs, telles qu'*Œdipe*, *Antigone*, *les Erynnies*, il se rendit à la soirée d'*Alceste* parce que le temps était beau et que c'était dimanche, mais cette pièce nouvelle et ce nom du traducteur inconnu de la foule lui laissaient quelque inquiétude.

Ce fut un triomphe. L'action si simple, la lutte de la jeunesse contre la mort, la douleur de l'époux, les funérailles d'Alceste, les rodomontades divines de ce mousquetaire de l'Olympe qu'était Héraclès, tout cela souleva la foule jusqu'au délire. Et le cadre! Oh! quelle incomparable vision antique que de voir sur le seuil du mur gigantesque, Héraclès couronné de roses apparaître en levant sa coupe vers la lune, qui rayonnait au sommet de la colline d'Orange! Et le cortège funèbre descendant les marches du palais pour se perdre dans les ruines mystérieuses du vieux monument! Y a-t-il un théâtre à décors et à toiles peintes capable de donner pareil frisson de tragédie? Paul Mounet fut surhumain. Il était Héraclès lui-même. Philippe Garnier avait couronné sa belle tête antique du diadème du roi Admète, et il murmura ses vers douloureux et tendres.

Madame Antoinette Garnier jouait le rôle adorable d'*Alceste*. Elle y fut plaintive et douce, et sa voix mélodieuse suscitait nos larmes. La musique de Gluck, qui enveloppait les grandes scènes de sa draperie aux plis harmonieux, acheva de donner à cette soirée toute la splendeur d'une évocation définitive. Je ne saurai plus désormais arracher la conception d'Héraclès du cadre héroïque où je l'ai vu revivre.

Athalie, qui fut représentée le lendemain, avait attiré une foule deux fois plus nombreuse. C'était une œuvre classique et consacrée. Eh bien! elle détonnait dans le cadre géant. Ces scènes de conspiration, ces dialogues dans l'ombre des temples, ces projets lentement ourdis paraissaient ennuyeux en plein air. Paul Mounet fut un magnifique Joad, et la Prophétie, par son ampleur, souleva les ovations de la foule; mais la pièce dans son ensemble, en dépit des beaux vers du divin Racine, fut écrasée par le cadre où elle évoluait. Il ne faut, à Orange, que des héros et des dieux.

§

Déjanire, qui n'a pas réussi à l'Odéon, a obtenu à Béziers, pour la seconde fois, un succès immense. C'est que les coulisses d'un théâtre parisien étouffaient la pièce.

Peut-être aussi faut-il voir dans l'enthousiasme des populations méridionales la joie de se trouver en plein air, sous un ciel d'azur, devant un spectacle grandiose où éclatent des fanfares bruyantes. *Déjanire*, en effet, est loin d'être un chef-d'œuvre. Le livret est quelque peu enfantin ; et Saint-Saëns, toujours personnel, n'a pourtant pas, dans cette œuvre, les inspirations divines de *Phaéton*, ou de *Samson et Dalila*.

Mais à Béziers, dans le cirque gigantesque, les détails se fondent dans l'ensemble, et l'œuvre rutile comme un grand soleil couchant où les nuages mêmes prennent la splendeur de la pourpre.

§

Marseille vient de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. La pluie et le vent ont un peu dérangé l'apparat de ces fêtes populaires. Mais quand bien même le soleil complice eût favorisé l'exaltation de la gloire phocéenne, j'estime que ces fêtes n'auraient pas eu tout l'éclat qu'elles méritaient. Eh quoi ! voici une ville qui connut longtemps la joie d'être une cité libre, qui sous les Romains se dressait orgueilleuse devant Rome elle-même ; qui durant le moyen âge a gardé ses lois indépendantes, et a donné au monde l'exemple de la constitution la plus admirable qu'ait jamais eue une vraie république, qui en plein âge féodal, comme le rappelle Mistral dans les *Iles d'Or*, étalait en lettres gigantesques sur ses murailles : « Tous les hommes sont des frères » ; qui depuis, malgré les rois, malgré les centralisateurs a gardé si vivace caractère et si indélébile personnalité que jamais Paris n'a pu y marquer sa trace tyrannique ; et cette grande ville, fêtant ses vingt-cinq siècles de gloire, ne trouve que des cavalcades, des parades, et des évocations innocentes ? Et elle invite des ministres parisiens à « rehausser l'éclat » de sa manifestation !

Ah ! M. Flaissière, et vous M. Bertas ; vous qui avez vraiment le sens de l'avenir réservé à votre ville, et qui êtes, je le sais, des fédéralistes irréductibles, quelle occasion vous aviez de réveiller dans le peuple qui vous a élus le vieux besoin des franchises séculaires, et de proclamer hautement devant l'Europe encore nationalisée la grandeur de cette famille naturelle d'hommes libres qu'on appelle : *la Cité !*

Mais sachons attendre et nous réjouir de ce qui arrive. Le bon amènera le mieux. Et c'est déjà beaucoup qu'une ville

fête uniquement son existence en tant que ville, et sache comprendre que sa véritable noblesse est d'être restée, par l'esprit, les mœurs, la langue et la couleur même de ses rues, fidèle à sa destinée.

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Il n'est pas encore trop tard pour vous parler du bon poète flamand Emmanuel Hiel, mort, à soixante-cinq ans, il y a une couple de mois pour le malheur des lettres du terroir et aussi pour celui du pittoresque local. Sa disparition a causé un grand vide dans les masses et l'activité flamandes, et Bruxelles, sa chère cité d'adoption, se voit privée d'une de ses physionomies éminemment populaires. Tous connaissaient en effet notre poète, à des degrés divers, pour l'avoir rencontré ou entendu, sinon pour l'avoir lu. Irréductiblement autochtone, sa décorative présence semblait aussi indispensable à notre cordiale capitale brabançonne qu'une des monumentales façades de la Grand'Place, que le bourdon de Sainte-Gudule ou que la fontaine du Manneken-Pis.

Le Patriarche, le Prophète, *Maantje* ou *Onzen Maanen*, tels étaient les surnoms que lui donnaient ses amis flamingants, et, dans ces petits noms, de l'estime, même de la vénération se mêlait à de la familiarité.

C'était un Flamand de race, à la fois très fin et très robuste, de surface violente et massive, mais d'extrême sensibilité intérieure ; un lyrique dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire un passionné de la vie, exubérant et d'une autonomie fanatique, voire ombrageuse, à l'égal de ses ancêtres de la glorieuse époque communière.

Sorti du peuple, arrivé par son travail et son prestige à occuper des positions officielles, il n'y eut jamais en lui de l'état d'âme et de la tournure d'esprit du rond-de-cuir et du bureaucrate. Il était parvenu à concilier la fantaisie, le caprice et l'au jour le jour de la vie d'artiste avec le minimum des exigences de régularité et de pondération du train-train administratif ; mais le poète l'emporta toujours sur le fonctionnaire et l'homme demeura jusqu'à la fin supérieur à sa place. Jamais son emploi ne déteignit sur son caractère et n'entama sa personnalité. Je me le représente encore, attablé au milieu d'un cercle d'amis ; j'évoque sa tête majestueuse et farouche, sa physionomie léonine. Indulgent, l'œil vif, le verbe tour à

tour anecdotique et caustique, le geste imagé, la main caressant sa longue barbiche de patriarche, il prend plaisir aux paradoxes et aux passes d'armes de ses jeunes amis de lettres. Mais gare à qui s'avise de débiner la langue sonore et rude des Vondel et des Maerlandt, ou de mettre en doute l'opportunité des revendications des Flamands traités longtemps en parias dans leurs propres contrées. Tudieu! Il fallait voir se redresser le barde militant! Maintes fois on aurait pu croire que c'en était fait de l'étourdi dénigreur, tant l'indignation ardait dans les prunelles du poète! Le frisson de crinière qui parcourait sa romantique chevelure n'annonçait rien de bon. Mais son poing ne retombe que sur la table. On entend un tintinnabulement de verres à bière, et les dernières syllabes d'une de ces formidables malédictions thioises mugissent comme un tonnerre lointain. La foudre n'éclate point. Le large front irrité du Patriarche reprend sa gravité sereine et un peu mélancolique des horizons des campagnes de l'Escaut. Presque repentant de ses velléités de violence, l'aîné s'est rendu compte des égards qu'il devait à l'inexpérience de son juvénile contradicteur!...

Hiel était né dans un faubourg de la petite ville de Termonde sur l'Escaut. Ses deux aïeux, paternel et maternel, avaient combattu sous un chef de partisans qui se distingua pendant notre Vendée de 1798. Leur descendant a consacré un de ses plus saisissants poèmes à la mémoire de ces insurgés.

Après avoir été successivement ouvrier, puis contremaître dans une filature, commis de l'octroi, bureaucrate, il finit par être nommé professeur de déclamation flamande au Conservatoire de Bruxelles et bibliothécaire de nos Ecoles Industrielles. Tout jeune il s'était déjà mis à rimer et il rima, toute sa vie, sans relâche et avec une admirable conviction. A ses créations poétiques : poèmes d'envergure comme ceux des oratorios que Peter Benoît mit en musique; ou simples chansons destinées aux enfants et aux humbles, il ajoutait des travaux d'érudition et de linguistique, des conférences, des discours, des articles de revue, des polémiques. Dans toutes les circonstances critiques ou réjouissantes que traversait le « mouvement flamand », on voyait paraître la caractéristique figure d'Emmanuel Hiel. Nul ne fut plus étroitement mêlé à la vie publique de sa race et de son peuple: à telle enseigne qu'il suffira de parcourir la longue liste de ses poèmes pour trouver un sommaire de tous les événements intéressant la

cause flamande. Il fit pour ainsi dire la chronique rimée de la contemporaine *geste* thioise, et souvent cette chronique contracte une superbe envolée.

Il ne cessait de se retremper dans la vie et les ambiances de son terroir. Particulièrement accessible aux petites gens, il se faisait leur confident, leur commensal; n'ayant rien d'un poète de cabinet, d'un rimeur sédentaire. La rue et la foule le grisaient; il avait besoin d'un fraternel coude à coude. Quoique chef d'une nombreuse famille, ses proches et les siens ne lui suffisaient pas; il lui fallait la grande famille flamande, et dans celle-ci, il s'attachait de préférence à ses membres les plus infimes et les plus modestes. Sans doute puisa-t-il dans leur rude langage, dans leur spontanéité et leur relief d'expression, le suc et la sève de ses vers. En fraternisant et en trinquant à pleins brocs mousseux, dans un estaminet de style antique, avec les forts et les commères de la Minque, il se souvenait sans doute que Zannequin, l'héroïque communier, était un simple poissonnier de Blankenberghe.

Poète populaire, il l'est dans toute l'acception du terme. Il s'est souvenu, sa vie entière, de ses émotions d'enfance et d'apprentissage, de cette poésie latente d'une enfance rustique et quasi-prolétarienne, de cette poésie anonyme d'où jaillit la chanson, non pas celle du soi-disant homme de lettres, courbé sur un bureau officiel et utilisant ses loisirs de bureaucrate, mais la chanson du premier venu, du laboureur, du maçon, du roulier, du soldat, du marin.

Il sait être tour à tour sentimental et ironique, affectueux et mordant, folâtre et exalté, rude et attendri. Dans son cycle les *Braves Gens*, où s'exhale particulièrement son cœur d'enfant du peuple, il s'est dépeint lui-même « comme un bon garçon, barbu, ayant du souffle dans les poumons, une espèce de Samson capable de renverser des temples, mais sensible aux caresses des Dalila ».

Dans ses écrits, toutefois, l'homme était un tantinet conforme et protestant, soucieux des suffrages de la gent pédante, craignant d'effaroucher de chastes ou hypocrites oreilles. On lui souhaiterait quelque chose de l'abandon d'un Robert Burns célébrant les Gueux et les hors-du-rang. Je gagerais qu'il dut se contraindre et faire violence à sa nature, et que ce souci de la morale puritaine nous a privés de plus d'une page où Hiel se serait encore montré autrement personnel et puissant! Que de moments de lyrique abandon, pourtant, dans ses

pages définitives! Parfois ses extases devant la nature rappellent Shelley ou François d'Assises. Il parle des fleurs, d'une simple renoncule, avec une ferveur d'illuminé, des caresses balsamiques et des larmes douces comme la rosée!....

On l'enterra par une lumineuse journée de septembre au milieu d'un immense concours de monde; le claquement intermittent des fiers étendards, gonflés par la brise, autour de la fosse semblait un applaudissement occulte aux touchants adieux de ses amis, et on fit au cercueil un lit de roseaux cueillis sur ces rives de l'Escaut que le défunt célébra si filialement!.... A présent qu'un petit peuple de race néerlandaise se comporte avec tant d'héroïsme là-bas dans l'Afrique australe, on ne peut s'habituer à l'absence et au silence du poète de toutes les « actualités » flamandes! Avec quel naïf orgueil il eût chanté la victoire des Boers à Glencoe!

Et, dans une gamme moins épique, combien de petits événements locaux, essentiellement bruxellois auxquels il se fût intéressé, s'il n'eût osé les célébrer avec la sympathie et le pittoresque qu'ils comportent! Ainsi je songeais encore à lui en lisant l'autre jour dans les journaux le récit de batailles entre gavroches bruxellois.

Périodiquement, à certaines époques climatériques faut-il croire, des colonnes de jeunes va-nu-pieds ou de vauriens en clapotants sabots jaunes, défilent dans nos rues paisibles, chantant le refrain de couplets belliqueux entonnés par un Taillefer en tricot bleu et en braies de velours fauve. Ce barde de carrefour braillant un Pean obscène ne rappelle Sophocle que de très loin, quoiqu'il ne manque ni de galbe, ni de patine. Pour un peu il se mettrait nu comme lui, moins pour se faire admirer que pour enchérir d'effronterie; d'ailleurs il est souvent débraillé à souhait et c'est à peine si ses guenilles lui tiennent au corps.

A l'approche de la bande subversive, les boutiquiers closent leurs volets. S'agit-il d'une émeute, d'une Jacquerie? Ces truands vont-ils donner l'assaut aux banques et aux hôtels de la ville haute, élever des barricades, piller les grands magasins? Erreur. En dépit du proverbe qui veut que les loups ne se mangent pas entre eux, ces truculents polissons, rompus à la lutte et aux exercices du corps, armés de gourdins, de barres de fer, de frondes et de lanières de cuir, vont guerroyer contre leurs congénères d'un quartier excentrique situé à l'autre extrémité de la ville. La cause de ces hostilités? L'une ou

l'autre Hélène, marchande de citrons ou colporteuse de crabes, ouvrière de fabrique, enlevée dans un bal public par un Pâris, garçon abatteur ou marchand de moules, venu de la paroisse rivale. Souvent l'origine de ces discordes est plus futile encore, mieux vaudrait dire que le prétexte n'existe pas à moins qu'il n'ait existé toujours, et que ces échauffourées ne proviennent d'un antagonisme légendaire? Simple histoire de se mesurer, de s'entraîner, de se faire la main, de ne point perdre l'habitude des coups, de voir de quel côté sont les plus durs à cuire. Ce qui n'empêche pas les batailleurs de cogner pour de bon. Leur animosité date de loin et elle perdure, tout aussi féroce que celle des Montaigus et des Capulets. De part et d'autre on s'acharne comme dans une vendetta corse.

Longtemps Molenbeek, le grand faubourg industriel, et les Marolles, c'est-à-dire la rue Haute et ses impasses, se livrèrent de sanglantes batailles dans les prés fleuris qu'arrosent la Senne et deux canaux de batelage. Les chefs des Marolliens ont laissé un nom dans les annales. Ce furent, entre autres, Bazoef, un batailleur, immortalisé en un croustilleux journal par l'humouriste Léopold Pels; Pitje Snot, dont je vous narrai autrefois les exploits et la mort tragique; en dernier lieu, un certain Luppé Karsoul que la prison de Saint-Gilles n'a pas encore rendu à l'admiration de ses féaux qui tentèrent en une mêlée héroïque de l'arracher à la coalition des argousins.

Depuis quelque temps, c'est contre les faubouriens de la rue de Schaerbeck, que la turbulente rue Haute est entrée en croisade. L'autre soir, donc, eut lieu un premier engagement. Une bande d'environ cinquante Marolliens s'amenèrent au carrefour dit le Bas Fond et situé en contre-bas de la colonne du Congrès. Aussitôt que les envahisseurs se montrèrent, ce fut un charivari de défis, suivi de sifflets stridents, de « bouquets » et de vociférations. En un clin d'œil, on en vint aux prises et des corps à corps furibonds s'engagèrent de part et d'autre. Ceux qui avaient le dessous, les plus jeunes, souvent de simples gosses, criaient au secours, d'autres continuaient à lancer des huées, et c'était un entrechoquement de ferraille et de bâtons. Plusieurs des combattants reçurent d'assez graves horions. L'intervention laborieuse d'une escouade de police, appelée d'urgence, ayant mis fin à la bagarre, nombre des plus intraitables batailleurs furent logés au poste, tandis que d'autres durent être transférés à l'hôpital. On rapporte que des femmes

prirent part à l'action, ne se bornant pas seulement comme les Germaines de Tacite à exciter le zèle de leurs mâles, mais se ruant, ongles au vent, les unes sur les autres afin de se crêper le chignon. D'aucunes traînaient à leurs jupons leur marmaille, graine des héros futurs, ou, forcées de s'abstenir, réduites au rôle de simples spectatrices, trompaient leur impatience en donnant le sein au dernier né de leur petit homme.

Luttes épiques qui attendent encore leur Homère ! Paladins qui n'ont pas encore trouvé leurs peintres et leurs sculpteurs !

Parmi ces derniers Jef Lambeaux, avant de se vouer exclusivement au nu, avait ébauché quelques scènes de la rue : rondes de gamins, épisodes du tirage au sort dans les milieux pauvres, etc., etc. Lui qui réédita de beaux lutteurs antiques, que n'essaie-t-il de nous rendre le mouvement tortillé, les reliefs, les plis, le ragoût d'une rixe moderne entre voyous de son époque ? Le peintre Eugène Laermans saisirait sans doute leur tonalité farouche, les bavochures, les détrempes de leur accoutrement, la fane de leur teint bis ou sauret ; il les enlèverait sur des fonds propices, des ciels houleux et des maçonneries gravateuses. Mais en dirait-il la beauté expressive et crépusculaire, les originales cambrures, les formes nerveuses, les reins et les torses avantageux, et les physionomies intelligentes quoique ambiguës ?

Il y a longtemps que l'Ouvrier a obtenu les honneurs du ciseau et du bronze. Pourquoi le rôdeur, le contraventionnel, le réfractaire, le truand n'aurait-il pas son tour ? Partout, et particulièrement ici, il en existe d'une tournure et d'un poil superbes. Après l'homme domestique et rassis il me plairait de voir, peint ou sculpté, l'homme fauve ; le larron après le peinard ; le tigre et le loup après le bœuf et le chien. Quel sera le Barye de cette humanité criminelle ou du moins indisciplinée, en perpétuelle délicatesse avec les règlements de police sinon avec le Code pénal !

En attendant qu'il tente de créer un art nouveau digne de sa vaillance et de son vouloir opiniâtre, le sculpteur Jef Lambeaux nous dévoile le bas-relief, aujourd'hui presque achevé et exécuté en marbre blanc, des *Passions humaines*. Cette composition énorme représente près de vingt ans de la vie de cet artiste laborieux et débrouillard.

Il est parvenu à transporter dans le marbre quelque chose du souffle et du sang de Rubens. On dirait l'œuvre d'un païen de la Renaissance égaré dans notre monde protestant et mes-

quin. Ces visions d'opulences charnelles, cette orgie de muscles, de poitrines, de torses et de croupes, ce copieux et pourtant harmonieux, toujours plastique enchevêtrement de formes humaines, ces fêtes des instincts tout puissants font fulminer, dans la banalité et l'étriquement de nos mœurs bourgeoises, quelques éclairs de l'héroïsme gymnique célébré au fronton des temples de l'Hellade.

Quelque concession que le maître sculpteur ait cru devoir accorder aux croyances officielles, en introduisant à l'arrière-plan de sa gigantomachie une larve de Christ et un squelette figurant la Mort telle qu'elle hante les cauchemars catholiques, il est impossible de voir autre chose dans son œuvre qu'un hymne superbe à la Vie, dans toutes ses manifestations, furieuses ou attendries, ferventes ou effrénées. C'est en quelque sorte la contre-partie des gothiques danses macabres. Au lieu de conduire le bal, la Mort est réduite au rôle d'un comparse. On ne prend plus au sérieux son rictus camard. L'éternité se dépouille de tous ces épouvantails dont la peuplait le mythe chrétien. C'est la négation du néant et le triomphe, l'apothéose de la création perpétuelle. Et même, au premier plan, ce colosse qui se tord, nouveau Laocoon, dans les nœuds des serpents, me suggère des idées de lutte, de virile résistance, et non celle de la défaite. J'y respire je ne sais quelle fierté prométhéenne, quel défi à tous les destins.

Naturellement cette vaste composition échappe à l'analyse. Il faut la prendre dans son ensemble. C'est une symphonie où les cuivres, les bois et les archets s'accordent en un formidable tutti. La fanfare y domine : de rauques ou stridents éclats chantent les meurtres et les viols, la guerre et le rut. Mais des passions moins éperdues s'exhalent comme un duo de violon et de hautbois. Des groupes d'une parfaite sérénité, des visages d'une tendresse confiante reposent les yeux d'abord éblouis par l'essor de ces masses de bacchantes et de lutteurs. Il y aurait peut être à critiquer un peu d'incohérence et de papillotement dans l'ordonnance de la composition. Le sculpteur presque illettré sait-il exactement ce qu'il a voulu exprimer? En voulant satisfaire à la fois les bureaux orthodoxes ou neutres qui régissent les émargeurs au budget, et flatter les instincts plus libres et fougueux de la Flandre des Rubens et des Jordaens, peut-être n'a-t-il pu assurer au tout une portée homogène, une signification d'un seul élan, d'un seul bloc? Mais telle qu'elle est, l'œuvre atteste un magnifique effort, et

range décidément Jef Lambeaux à la tête des meilleurs sculpteurs de ce pays.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Rudyard Kipling : *Stalky and C°*, IX-272 pages, 8°, 6s. — *The Day's Work*, 406 p., 8° 6s. — *The Jungle Book*, VI-276 p., 8, 6s. avec illustrations, Macmillan. — Mark Twain : *Author's édition de luxe*, 8°, 22 vol., 6°. Chatto and Windus. — Brontë : *The Haworth edition of the Life and Works of the Sisters Brontë : Jane Eyre*; XIV-555 pages, 8°, 6s.; *Shirley*, XXVIII-666 p., 8o, 6s.; Smith Elder and C°. — Edmund Gosse : *The Life and Letters of John Donne*. Vol. I : VI-318 p., vol. II, VI-391 p., 24 s. Wm Heinemann. — A. C. Swinburne : *Rosamund, queen of the Lombards*, 8°, 6s., Chatto and Windus. — Grant Allen : *Twelve Tales*, IX-351 p., 8°, 6s., Grant Richards.

A l'heure présente, l'Angleterre est plus intéressante à étudier dans ses journaux, dans ses périodiques et dans les discours de ses hommes politiques que dans les œuvres littéraires publiées, en retard et à contre-cœur, semble-t-il, sous la forme de l'ordinaire volume à six shillings. Chaque éditeur, au moment où éclata la guerre, retrouva, dans ses anciens rossignols, un certain nombre de volumes ayant trait en quelque façon à la crise actuelle, aux colonies et aux républiques de l'Afrique du Sud. Des auteurs bien avisés rédigèrent hâtivement des souvenirs de voyage en ces contrées, ou des élucubrations romanesques et fantaisistes se rapportant à l'actualité, et la « bonne littérature » se trouva de ce fait négligée.

Pourtant au début, l'enthousiasme inspira les poètes. Mr. Kipling, Mr. Swinburne, bien d'autres, y allèrent de leur poème. Tout ce que le patriotisme chatouillé inspire de sentiments égoïstes, étroits, vaniteux, injustes, tout ce qu'il éveille d'instincts barbares et humains fut exprimé. Puis quand les nouvelles de la guerre apprirent au monde et aux Anglais surpris que des bandes d'irréguliers, mal armés, mal entraînés — encadrés, il est vrai, par d'excellents professionnels militaires de nationalité allemande — avaient tranquillement, sans odes ni dithyrambes, infligé d'humiliantes défaites aux invincibles soldats britanniques, l'entrain se refroidit. Les réserves furent convoquées, et aussi le bon argent de chaque citoyen du Royaume-Uni. Mr. Kipling écrivit quatre strophes pour inviter ceux qui hurlent « Rule Britannia » et chantent « God Save the Queen » — « quand ils auraient fini de tuer Krüger avec leurs bouches » — à payer les frais de la casse

— « and pay, pay, pay! » Il reçut pour ses 48 vers 6250 fr. — 50 francs pour le titre et 150 francs chaque vers — qu'il versa à la souscription ouverte pour venir en aide aux familles des réservistes. Le poème fut reproduit en fac-simile avec un portrait de Kipling et un dessin représentant un soldat blessé chargeant son fusil ; il est vendu au profit de la même souscription, et le dessinateur, Mr. Caton Woodville versa lui aussi à la même caisse le montant de ce qu'il reçut. De plus, sir Arthur Sullivan qui mit le poème en musique, Mrs Tree qui le dit chaque soir au Palace Theatre imitèrent d'aussi généreux exemples et l'on nous apprend que plusieurs milliers de livres ont été recueillis déjà par ces efforts — pay, pay, pay!

De telles actions, de telles initiatives ne peuvent être ni blâmées ni raillées. Pendant des périodes identiques, en d'autres pays, ces mêmes faits se reproduisent. Qui peut dire ce qu'imaginerait l'intelligence déconcertante et le patriotisme enthousiaste d'un Déroulède, la naïveté surexcitée d'un Millevoye, la frénésie des nationalistes de tout acabit, en de semblables circonstances? Est-ce qu'en 1871, Victor Hugo n'envoya pas à une souscription pour des canons, ce qu'il reçut sur la vente des 5.000 premiers exemplaires de l'édition de Paris des *Châtiments*, et le produit des entrées à une lecture de ces mêmes *Châtiments* à la Porte Saint-Martin?

On peut discuter la valeur littéraire de ces productions. Sans doute, elles suffisent à émouvoir, à exciter, à exalter des foules — qui ne demandent pour l'instant rien autre chose. Il n'y a qu'à se laisser aller ; certaines consonances suffisent et tout le reste pourrait n'être qu'un roulement de tambour. On constate l'effet qu'elles produisent ; on le comprend — on l'excuse même ; mais on n'y est pas pris. Aussi faut-il convenir que toute cette litterature est d'un goût douteux, d'une qualité très inférieure, et sans aucun titre à l'immortalité. Nous ne sommes pas au diapason, et ne désirons nullement nous y mettre. La littérature du genre patriotique n'est représentée que par de forts méchants spécimens et ce serait être singulièrement cruel que d'en conseiller la culture, ou de travailler à son développement. Je ne vois pas grande différence entre certains poèmes de Mr. Kipling et les *Chants du Soldat* de M. Déroulède. Les idées et les sentiments sont du même ordre ; ils flattent un instant les imaginations héroïques des enfants qui jouent au soldat ou des bataillons sco-

laires; les regrets des vieillards inoffensifs au bord du gâtisme : Coppée, Barrès et autres spécialistes en patrie française. En Angleterre, ceux qui paient courageusement la bravoure et le risque de sa peau de toute la racaille qui constitue l'armée anglaise, lisent confortablement ces poèmes pendant les soirées du « sweet home » et se disent qu'on leur en donne pour leur argent. Mais ceux qu'intéressent plus directement ces belliqueux poèmes, ceux qui sont soldats « pour de bon » n'ont pas l'air de partager le même enthousiasme. Quand on risque d'être payé d'une balle, on ne se paie pas de mots, et tous ces sentiments, à l'usage des civils héroïques, laissent froidement sceptiques les gens du métier. Ce n'est pas avec cela qu'Eschyle a fait les « Perses ». Pourtant si le fond des poèmes patriotiques de Kipling et de Déroulède est le même, la forme est singulièrement différente, et toute à l'avantage du poète anglais. Kipling a un sens artistique, des dons poétiques qui font complètement défaut au grand revanchard national.

Je ne pense pas que Mr. Kipling ait à regretter sa générosité, non plus que son éditeur Macmillan. Car, pendant ce temps, continue à paraître l'édition uniforme des œuvres en prose de Rudyard Kipling qui compte déjà neuf volumes. Récemment parut un nouveau recueil de nouvelles intitulé **Stalky and C°**. Il est assez difficile d'apprécier en bloc l'œuvre de Mr. Rudyard Kipling. Il est d'une versatilité surprenante, et l'attention se trouve tour à tour absorbée par les *Jungle Books* et les *Plain Tales*, Mowgli et Dick Heldar, *The Light that Failed* et *Captains Courageous*, le conteur infiniment varié, le romancier imparfait et le poète vivant, énergique et puissant. Dans toutes ces œuvres diverses, il y a néanmoins une continuité; si les sujets varient, ils n'en sont pas moins traités par une personnalité d'une cohérence et d'une fermeté extraordinaires ce qui donne à l'ensemble tout son intérêt.

Cette fois, Mr. Kipling s'occupe de l'écolier anglais. *Stalky and C°* sont trois jeunes élèves d'une école publique en Angleterre : Stalky, Beetle et Mc Turk. Il est facile de reconnaître dans Beetle l'auteur lui-même, porteur de lunettes et faiseur de vers. Dans ce volume, l'ordinaire portée de Mr. Kipling se trouve singulièrement reduite par le sujet même; mais il n'est pas possible de regretter Mowgli ni Mulvaney tant il est amusant de pénétrer dans l'intimité du trio, et en même temps de faire connaissance avec certains côtés de l'é-

ducation que reçoivent des jeunes gens de quinze à seize ans chez nos voisins. Avec un pareil système, l'individualité ne peut que se développer, elle a tout loisir et toute occasion de le faire. Mais on sent pourtant que Mr. Kipling ne nous présente qu'un côté des choses, car si vraiment l'éducation d'un jeune anglais ne consistait qu'en les mauvais tours qu'imaginent les trois associés, le système que préconise M. Demolins produirait en France de singuliers résultats. Mr. Kipling se préoccupe fort peu de ce côté sérieux de la question. Il a donné là une œuvre nouvelle, absolument différente des précédentes mais tout aussi pittoresque et séduisante.

Presque en même temps parurent, dans cette nouvelle édition, si sobrement et artistiquement présentée par Macmillan, **The Day's Work**, qui, publié d'abord en septembre 1898, a déjà été vendu à cinquante et un mille exemplaires, et **The Jungle Book** qui, depuis mai 1894, a atteint son quarante-septième mille. Ce dernier livre a eu en français un succès tel qu'il est superflu de faire son éloge. Tout le monde se sent plein d'affection pour Mowgli et les noms de ses compagnons de la Jungle sont familiers à toutes les mémoires, aussi bien des grands que des petits, des jeunes que des vieux.

Il se fait cet automne, à Londres, une série de réimpressions intéressantes dont je veux signaler les deux suivantes. Chatto and Windus publient une édition de luxe en 22 volumes des **Œuvres de Mark Twain**, édition limitée à six cents exemplaires numérotés. Evidemment Mark Twain est l'un des écrivains les plus curieux et les plus lus de l'Amérique. Son public est des plus variés, à cause de la versatilité et de la souplesse de son talent qui s'adresse successivement à toutes les classes de lecteurs. On a dit qu'il était le plus grand humouriste du monde et c'est très probablement la vérité; mais il est aussi un conteur attrayant et charmant, un romancier alerte, un observateur habile et pénétrant, un philosophe sans prétention et d'autant plus profond, enfin un essayiste brillant. Cette édition de ses œuvres contiendra un grand nombre de choses jusqu'ici encore inédites et sera préfacée d'une étude biographique et littéraire par Mr. Brander Matthews; un certain nombre de portraits de l'auteur seront intercalés dans les volumes; les titres seront illustrés et toutes les reproductions seront faites sur papier du Japon. Les œuvres nouvelles que Mark Twain publierait subséquemment seront jointes à la présente édition.

L'autre réimpression s'appelle **The Haworth Edition** de la vie et des œuvres des sœurs Brontë et se fait par les soins de la maison Smith, Elder; elle est du même format que la magnifique édition biographique des œuvres de W. M. Thackeray, dont la publication vient d'être récemment terminée. Il y aura sept volumes qui paraîtront mensuellement. Les deux parus déjà : **Jane Eyre** et **Shirley**, permettent de dire que nulle autre édition des œuvres des sœurs Brontë, n'approchera de la présente. Ensuite paraîtront *Villette*, puis *The Professor and Poems*, par Charlotte Brontë et à ce volume seront ajoutés des poèmes écrits par ses sœurs et par son père; *Wuthering Heights* par Emily Brontë et *Agnes Grey* par Anne Brontë, avec la préface et la notice biographique qu'écrivit sur ses deux sœurs après leur mort Charlotte Brontë. Le sixième volume sera *The Tenant of Wildfell Hall* par Anne Brontë et enfin le dernier contiendra la fameuse *Vie de Charlotte Brontë* par Mrs Gaskell. De fort beaux portraits et de très intéressantes reproductions photographiques des lieux décrits par les trois admirables sœurs ajoutent encore à la valeur unique de cette édition. Mrs Humphry Ward a écrit des introductions sérieuses et documentées, à chacun des romans, et l'œuvre de Mrs Gaskell sera préfacée et annotée par Mr. Clement K. Shorter, qui s'est fait une réputation justifiée d'autorité sur les questions si controversées relatives aux Brontë. Ils sont nombreux en France ceux qu'ont séduits les trois sœurs et l'occasion leur est offerte de mettre parmi leurs livres aimés, ces œuvres tracées avec « a pencil dipped into a soul's experience for its colours » selon l'expression quelque peu bizarre de George Henry Lewes.

Récemment, Mr. William Heinemann a publié en deux beaux volumes **The Life and Letters of John Donne** que, depuis plus de vingt ans, tenait en préparation l'éminent et érudit critique Mr. Edmund Gosse. L'espace me manque ici pour parler à loisir de cette œuvre importante, mais elle sera plus longuement examinée dans une prochaine chronique.

On a beaucoup discuté aussi ces temps derniers le drame en vers qu'a publié Mr. Swinburne : **Rosamund, queen of the Lombards**. Mais comme *Locrine*, *Boswell*, ou *Chastelard*, ce drame est injouable et ne semble être qu'un moyen d'expression assez infortuné auquel Mr. Swinburne semble tenir beaucoup.

Après une longue et douloureuse maladie est mort récem-

ment à Hind-Head, Mr. Grant Allen, qui fut un écrivain de grande volonté et de grand talent. Il n'est guère d'auteur contemporain plus versatile et qui ait, dans tous les genres où il s'est exercé, laissé une trace aussi marquée. Il fut un homme de science, un poète, un romancier. Il naquit en 1848, au Canada, vint à Merton College, Oxford, fut professeur dans divers établissements et finalement s'adonna à la littérature Il écrivit des livres scientifiques, collabora à des magazines et à des journaux, et gagna avec une nouvelle un prix de 25.000 fr. offert par le propriétaire d'un grand journal hebdomadaire. Ses théories sur les rapports des sexes l'amenèrent à écrire *The woman who did* qui eut un grand succès, et au moment de sa mort paraissait, chez l'éditeur, Grant Richards, **Twelve Tales**, douze nouvelles, des meilleures qu'ait produites cet écrivain, mort trop tôt pour sa gloire et dont on peut rendre ce beau témoignage qu'il fut aimé de tous ceux qui le connurent.

Memento. — Sir Walter Besant : *The Orange Girl ;* Robert Bridges, *Poetical works ;* W. Phelps : *Words for the wind ;* T. W. H. Crossland : *Other People's Wings*, et *Fifteen Fables ;* Hannah Lynch : *Autobiography of a Child* ; William Archer : *Study and stage ;* A.-B. Walkley : *Frames of mind* etc., etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Historia critica de la letteratura juridica española, cours professé par don Rafaël de Urena y Smenjaud. 1 vol., chez J. Sarda, Madrid, 1899. — B. Perez Galdos : *Troisième série des Episodios Nacionales.* Tomes V et VI, *La Campaña del Maestrazgo, La Estafeta romantica*, 2 vol. édit. econ., Madrid, Œuvres de Galdos, 132 Hortaleza. — Nicolas Maria Lopez : *Tristeza andaluza*, 1 vol. chez Sabatel à Grenade, 1899 — *El Libro de Granada*, 1 volume illustré (même Librairie). — Gomez Carrillo : *Tristes idilios*, coll. Diamant, Lopez, Barcelone. — Tomas Orts Ramos : *Eroticos y sentimentales*, 1 plaquette, Madrid. — Ruben Dario · *Castelar* : 1 plaquette, Madrid. — Les Revues : *España Moderna, Revista contemporanea, Revista critica, Revista blanca, Revista nueva, Blanco y Negro, etc.* — Traductions. — Etudes d'art.

Il est bon de le proclamer, à une époque où les lettres castillanes sont généralement appréciées au-dessous de leur valeur, il existe, en dehors du roman et du théâtre, certaines branches où elles sont représentées avec éclat : les sciences sociologiques notamment aussi bien que l'histoire juridique

de la Péninsule ont suscité une noble émulation entre les titulaires de chaires universitaires et de simples érudits.

Nous avons dit jadis tout le bien que nous pensions des études de criminologie rétrospective publiées par Rafaël Salillas : avec le nom de don Rafaël de Urena, nous saluons le maître de l'école historique du droit castillan.

En lisant le résumé du cours qu'il professe à l'Université de Madrid, nous portions envie aux étudiants qui auront à soutenir des oppositions sur la thèse diaprée qu'est l'histoire juridique de l'Espagne. L'ouvrage que M. Raphaël de Urena intitule modestement « *Essai d'une histoire des idées juridiques en Espagne* », n'est autre que le cours professé à l'Université. Un prologue et une assez longue introduction établissent la méthode sûre et scientifique qui permettra d'appliquer à la littérature juridique les lois générales du développement historique. Quelles sont ces lois? se demande le savant professeur : quels éléments le droit espagnol apporte-t-il dans leur développement? — Puis, passant à la partie concrète, il étudie l'Espagne avant et pendant la domination romaine, l'Espagne sous les Goths. Une troisième partie comprend presque un tiers du volume ; elle offre un intérêt encore plus vif : il s'agit de l Espagne opprimée, de l'Espagne conquise par les Maures, reconquise par les chrétiens ; ceci permet à M. de Urena de nous donner une étude générale du droit musulman, étude déjà esquissée dans un volume publié jadis à Oviedo sous le nom de *Naissance et Mort des états hispano-musulmans*. — Les termes *Mozarabe* et *Mudejar* sont désormais fixés et parfaitement définis. Mais le point historique le plus curieux est peut-être l'investigation poursuivie avec patience par M. de Urena pour établir quelle part tient l'influence sémitique dans le droit du moyen âge en Espagne. Une brochure épuisée malheureusement fut publiée à Madrid par le même auteur : du moins elle paraîtra prochainement traduite en français par M. Leclerc ; nous reviendrons sur ce point d'ethnographie généralement méconnu : plus qu'aucun autre peuple européen, la catholique Espagne fut en contact avec la race sémitique : son absolutisme, qui n'a pas été sans influence sur notre législation, s'est développé sous une double inspiration romaine et judaïque, et il semble que nous arrivions tout naturellement à conclure que les défenseurs du *droit divin* sont de simples adeptes d'une théorie empruntée à Israël.

L'ouvrage de M. Rafaël de Urena y Smenjaud a paru chez Sarda, à Madrid, il est intitulé exactement : *Sommaire des*

leçons d'une histoire critique de la littérature juridique espagnole professées à l'Université centrale par le titulaire de cette chaire.

Revenons à la littérature imaginative et au roman espagnol avec les deux volumes d'*Episodios nacionales* de l'incomparable Perez Galdos ; là, encore, les lettres castillanes ne me paraissent pas en décadence ; jamais le pinceau magique du maître n'a tracé une série de visions aussi diverses et aussi éblouissantes.

Admirablement sûr de son art et de sa manière, il semble se jouer des difficultés que lui donne le canevas historique choisi et la quasi-contemporanéité des événements. Dans la *Campaña du Maestrazgo* il nous transporte dans la vie des camps : ce sont encore les horreurs de la guerre telles que les grava jadis Goya en d'immortelles eaux-fortes; mais des personnalités graves et riantes les traversent : c'est cette Salomé qui a déjà paru dans *Zumalacarregui*, c'est le vieux gentilhomme aragonais, proche parent de ce comte d'Albrit dont Galdos nous donna l'esquisse shakespearienne dans son drame de l'Abuelo, et c'est aussi Marcela, sainte et prophétesse et ce sont des fusillades, l'assassinat de Maria Grino, la mère du Catalan Cabrera dont le profil historique éclaire la fin du volume. La puissante figure du vieil Aragonais don Beltran est mise en relief d'une façon saisissante. Nomade comme les héros de Cervantès, ses gestes forment une odyssée autour de laquelle Galdos a groupé une des périodes les plus curieuses des guerres carlistes.

L'Estafette romantique. Ce volume, qui fait suite à la *Campaña du Maestrazgo*, nous est présenté sous la forme d'un recueil de lettres adressées par des personnages différents à des correspondants variés. Nous rentrons plus précisément dans le nœud de l'action, qui doit soutenir la cohésion des dix volumes de cette nouvelle série.

On n'a pas oublié qu'en évoquant la figure de Mendizabal, Galdos a placé dans l'entourage de cet homme d'état un jeune inconnu dont la vie semble réglée par une déesse tutélaire; c'est à la suite de ce jeune étourdi que nous avons couru à travers les camps carlistes et ensuite jusqu'à Bilbao : un amour idéal (j'allais dire romantique) l'égare dans l'aventure, une existence rationnelle se présente pour lui ; nous sommes en pleine effervescence romantique ; deux routes sont là ; deux générations, deux états d'âme, et c'est sur ce dualisme — nous y reviendrons — que Galdos a construit la troisième

série de ces *épisodes nationaux* comme la première avait été bâtie sur la juxtaposition de deux sociétés. Le romantisme tient donc grande place, et c'est justice : sachons accorder quelques fleurs à cette génération qui a compté tant d'artistes ingénus et de poètes géniaux dans son sein.

Il faut souligner simplement l'erreur qu'il y eut alors à mener une vie romantique (la mort de Larra est saisissante), mais quelle noble émulation régnait! le romantisme espagnol, qui ne connut pas les excès du romantisme français, est en tous points admirable.

L'Estafeta romantica est en tous points un volume parfaitement réussi : il vient heureusement renouer l'intrigue générale de cette série de romans. En outre, par un système ingénieux, Galdos nous donne un fil conducteur pour nous guider à travers la politique suivie à la cour de Marie Christine où Louis-Philippe intervient aussi bien que le Roi de Naples. Nous voici bien à cheval sur les principes ; et nous pouvons nous élancer dans le détail qui est exquis : les scènes de la vie provinciale alternent avec les gestes des poètes romantiques : là un amour inconsolé, un peu plus loin, le long martyre d'une mère pour amener l'enfant du péché au sein d'une société marâtre. Cet épisode devrait s'appeler la déroute du faux romantisme, du romantisme en actions, de celui que fustige si joliment Pedro-Hillo écrivant à son élève : « Ta perdition sera le désir de projeter dans la vie réelle l'ombre des figures poétiques, faisant passer à l'état d'actes des sentiments artificiels bons pour servir d'armature à des tragédies et à des drames. On lit cela, on ne le fait pas. Une chose est déclamer, une autre vivre. » Galdos, on le voit, a saisi fort justement une des thèses les plus passionnantes qu'aient émises les romantiques. Bien d'autres enseignements sortent de cette lecture où une si large dose de philosophie se mêle à la plus merveilleuse imagination : pour un rien j'effacerais ce nom de *romans nationaux* et je ne verrais dans ces *épisodes nationaux* qu'une glose aux pages d'histoire les plus cruelles, les plus terribles qu'aient connues l'Espagne.

Sortons de ce cycle infernal et pour changer, en dépit d'un titre pessimiste, mais d'ailleurs charmant, ouvrons le volume de M. Nicolas Maria Lopez : *Tristeza Andaluza*. A vrai dire, ce n'est qu'une exquise mélancolie que nous y trouverons symbolisée par de gracieuses images. Depuis longtemps je n'avais lu livre plus frais, plus intéressant dans la forme et

dans les détails : c'est un recueil de nouvelles en prose, mais de nouvelles très courtes; elles se suivent diverses et sans lien solide comme les quatrains de *Copla*, rattachées par je ne sais quel coloris particulier, par un tour de style qui semble un hommage à Grenade : je ne saurais mieux les comparer qu'aux cartons d'un aquarelliste, mais d'un maître aquarelliste d'une école encore ignorée ou d'une manière perdue. En supposant que ce soit d'une nouvelle école, on pourrait les illustrer avec les chefs-d'œuvre de cet art si parfait que Santiago Rusinol nous a fait connaître par son Exposition à la Maison d'art. Rusinol adore Grenade comme Lopez. C'est à travers l'évocation qu'en a faite le chef de l'école de peinture catalane qu'il faut voir les jardinets de l'Albaycin et le vieux logis seigneurial pour y recueillir le soupir virginal de Maria, ou y saluer le dernier romantique, et c'est dans le paysage hibernal de la promenade des Tristes que nous apprendrons à reconnaître le charme de la femme de Grenade.

Nicolas Maria Lopez est retourné vers la terre natale, et « sa tristesse andalouse » a ému le cœur de ces campagnons de Fornos, dont les lazzis l'écœuraient : Madrid a applaudi l'œuvre du Grenadin, et voici qu'elle nous est parvenue en même temps que le beau *Livre de Grenade* où collaborèrent le regretté Angel Ganivet, Mathias Mendez Vellido, Ruiz de Almodovar et l'auteur de *Tristeza Andaluza*. Dans ce *Livre de Grenade*, les quatre écrivains se sont donné à tâche de célébrer simultanément, chacun par une composition, les principaux quartiers de la ville héroïque et légendaire, les articles se suivent non signés et c'est sans chercher la signature à la table des matières que je reconnais l'humour de Ganivet, l'expansion poétique de Lopez, l'allure spirituelle d'Almodovar, la grâce voilée de Mende Vellido. Sous les cyprès de Grenade refleurissent les lauriers.

Moins spécial, moins local, mais avec des similitudes qui viennent peut-être d'une même accessibilité au spleen et d'une même lassitude élégante, le volume de M. Gomez Carrillo, qui paraît dans la collection Diamant de Barcelone, nous apporte sous de « *Tristes idylles* » quelques nouvelles d'une jolie tenue littéraire. *Le Triomphe de Salomé* justifie pleinement le titre d'*Idylles tristes* donné par l'auteur à ce dernier recueil : elle est navrante l'histoire de la petite danseuse madrilène qui meurt frappée au milieu de sa gloire fugace.

M. Gomez Carrillo fera paraître prochainement son volume

des *Sensations de Paris*, où nous prendrons sur le vif la personnalité vraiment nouvelle de celui qui vise à être un de Goncourt pour l'Espagne.

La plaquette de M. Tomas Orts-Ramos renferme des proses amoureuses non sans espoir.

M. Ruben-Dario a détaché d'un ouvrage important qu'il publiera prochainement un chapitre consacré à la gloire de Castelar. L'hommage rendu au chef du parti aussi bien que l'éloge de l'orateur, correct et coloré, l'information parfaite, donnent une véritable valeur à ce qui n'avait été tout d'abord qu'un article écrit pour la *Nacion* de Buenos-Ayres.

Revues.— **La Espana Moderna** publie (nº 1er octobre) : *L'évolution de l'histoire* par J. Perez de Guzman, un article sur le monastère de Santa-Cruz (près Jaca), par S. Lamperez y Romea, des chroniques de Job et F. Araujo; (no du 1er nov.) des poésies de Ruben Dario et une étude du savant professeur Adolfo Posada sur la constitution de 1876.

Dans la Revista Contemporanea, M. Gil Mæstre continue son étude sur *les associations et les classes ouvrières* pour faire suite à la question *rétribution du travail* précédemment traitée.

Dans la **Revista Blanca**, lire les articles de P. Dorado, Frederico Urales, R. Mello, etc.

Le **Revista Nueva** a publié une nouvelle pièce de M. Ruiz Contreras « *Pères et enfants* », des poésies de Ruben Dario, des articles de Maetzu, Matheu, Unamuno, etc. Signalons dans les deux derniers numéros de l'intéressante petite revue, à côté d'un très fruste article de Hans Parlow, qui ne méritait guère les honneurs d'une reproduction, la théorie esthétique que G. Serrano consacre à l'art contemporain, des poésies de S. Lanza, d'Arzadun, de Colorado, de Urbina et surtout un tableau scénique de demi-théâtre : « *La Miseria* », du sympathique directeur Contreras, plein de talent.

Dans le **Blanco et Negro**, des articles sur les jeux floraux : le numéro consacré au palais de Miramar et au palais de San Ildefonso est un petit bijou.

La librairie espagnole Garnier, met en vente le deuièexm volume de la *traduction des Essais de Montaigne* faite par M. Roman y Salamero. Nous avons dit la reconnaissance que les lettres espagnoles devaient avoir pour celui qui consacra plusieurs années à ce travail assidu : M. Roman y Salamero, qui est un écrivain de talent a fait précéder sa traduction d'une étude intéressante sur ce sujet qu'il possède si parfaitement.

Citons également, à l'honneur d'un jeune traducteur, un volume des *contes bretons de Sébillot*, mis en espagnol par Manuel Machado : M. Machado est le fils d'un folkloriste émérite qui signa du joli nom de *Démophile*, ses recherches sur l'âme populaire de l'Espagne.

Mentionnons, puisque nous parlons traductions, la mise en vente par la maison Hachette du beau roman de J. M. Pereda, *Sotileza*, traduction Jacques Porchet et recommandons à tous ceux qui aiment les chefs-d'œuvre la traduction élégante du *Don Juan Tenorio* de l'immortel Zorrilla, que M. de Curzon vient de publier chez Fisbacher.

On nous annonce également que le *Temps* va faire paraître dans son feuilleton un des derniers romans de Galdos, *Misericordia*, dont le traducteur n'est autre qu'une notabilité financière au nom très balzacien.

Epilogue des fêtes en l'honneur de Goya : nous avons dit que la maison Renouard avait publié avec un peu d'anticipation un volume de luxe : Octavio Picon, le nouvel académicien, a également présenté une monographie fort complète de l'auteur des *Fileuses*. Un volume nous arrive de Bruxelles : *D'après les Maîtres Espagnols;* il est écrit par l'abbé Hector Hoornaert dont la prose et la poésie sont imprégnées de toute la suavité de l'art espagnol.

Nous recommandons aux critiques d'art les cent pages de l'étude qui précède les sonnets écrits à la gloire des œuvres et des peintres de l'école espagnole : c'est un résumé clair et précis de l'histoire de la peinture en Espagne. La mise au point est parfaite, les derniers problèmes d'esthétique en cours à Madrid y sont exposés. Les sonnets forment la partie la plus intime de l'œuvre ; ils sont conçus un peu à la manière de ceux que Baudelaire consacra jadis à la gloire des grands peintres et des grands musiciens. Dans un court appendice, nous trouvons la traduction d'une pièce concernant la situation sociale de Velasquez. Tel est ce livre composite comme forme, mais d'une belle unité dans son admiration parfaitement consciente de l'art espagnol des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

EPHREM VINCENT.

LETTRES TCHÈQUES

Otckar Brezina : *Staviteié chrama*, poésies, Moderni Revue, Prague. — Em. Lesehrad : *Atlantis*, poésies, chez l'auteur, Prague. — Jean z Wojkovicz : *Mysteria amorosa*, Sympesion, Kosterka, Prague. — Ruzena Svobodova : *Zamctana vlakna*, roman, Si-

macek, Prague. — J. K. Slejhar : *V zaseri krbu*, Beaufort, Prague. — Quelques romans — Revues : *Literarni listy*. — *Ceska revue*. — *Novy Zivot*. — *Rozhledy*. — *Novy Kult* — *Lumir*. — Mort de Karolina Svetla. — Revues polonaises : *Zycie*. — *Krytyka*.

Les **Constructeurs du temple**, quatrième livre de poésies de M. Otokar Brezina, le plus célèbre des poètes de la jeune Bohême. Son point de vue philosophique le différencie nettement des poètes de sa génération. M. Brezina est panthéiste. Mais son panthéisme aboutit à une sorte de mysticisme qui lui est particulier et forme le fond même de sa poésie. Le centre de son adoration est une Force primitive (Dieu pour les chrétiens), d'où jaillit tout un système énorme de faits et de désirs, où l'homme est comme perdu et où ce qu'il y a de meilleur en lui, l'Ame, n'est plus qu'une des infimes étincelles de cette Force immense, toujours mystérieuse. L'argument des quatre livres de M. Brezina pourrait se formuler comme suit. Dans le premier livre, les *Lointains mystérieux* (*Tajemné dalky*, 1895), tout ce qui est terrestre et matériel commence à disparaître; quelques souvenirs seulement du monde y sont contenus ; dans l'*Aube à l'Occident* (*Svitani na Zapale*), c'est la joie des vérités entrevues, la séparation d'avec la matière et la gravitation vers le « soleil couchant » (la mort); le troisième, les *Vents des Pôles* (*Vetry od Polu*) est un torrent, jailli d'un cœur qui désire l'union éternelle avec la Force primitive. La quatrième enfin résume les précédents et définit clairement tous les dogmes du poète-prophète et son désir d'unir tous les croyants. Ceux qui travaillent à cette œuvre sont les « Constructeurs du Temple ».

M. O. Brezina, dont le véritable nom est Venceslas Jebavy, est né en 1868, et vit comme maître d'école dans un village de Moravie, non loin d'un vieux monastère, qui n'a pas été, semble-t-il, sans influence sur le caractère mystique et grandiose de sa pensée.

M. de Lesehrad a publié en peu de temps deux livres de poésies ; il nous en donne aujourd'hui un troisième, **Atlantis**. L'œuvre est assez homogène; seules quelques chansons très simples apportent une variation dans le thème de tristesse et de mélancolie où se complaît l'auteur. M. de Lesehrad a récemment traduit le choix des poèmes de Mallarmé. Il y paraît. Ses épithètes sonnent un peu bizarrement, et la prédilection que le poète français manifeste pour les emblèmes religieux se retrouve dans l'œuvre de son traducteur. Il faut

reconnaître qu'il imite également M. Karasek et Charles Hlavacek. Au reste, là où il consent à être lui-même, on ne saurait lui dénier une certaine finesse artistique. C'est un moine réfugié dans le cloître de son âme mièvre et fatiguée, et ne vivant plus que de réminiscences. Il est agité de désirs confus, mais il renonce à s'y livrer autrement que par une vague sentimentalité. C'est un désœuvré délicat, qui regrette sans doute le passé, mais qui ne veut plus rechercher que la douceur d'un sommeil peuplé de songes à peine décevants.

Mysteria amorosa, recueil de proses de M. Jean z Wojkowicz, respire la jeunesse et tous ses parfums. On est agréablement surpris qu'il soit de l'auteur de *Mizeni* (*Disparition*), dont je parlais récemment. « Il ne s'agit pas ici, dit la préface, de l'amour dans le sens ordinaire (platonique ou sexuel), mais d'une spéciale relation des hommes vis-à-vis des femmes et des femmes vis-à-vis des hommes : il s'agit ici de ce beau secret du sexe de l'âme... C'est non seulement *das ewig weibliche*, mais aussi *das ewig mœnnliche* qui est traite quoique à peine prononcé. » Cinq contes suivent et tiennent les promesses de la préface. L'auteur est sympathique ; mais il se trompe lorsqu'il dit : « L'expression importe peu », et s'il amoindrit la valeur de son livre par un certain nombre de pages mal écrites.

Les fils enveloppés, par Mme Ruzena Svobodova. L'auteur est bien connue par ses romans purement écrits, son sens de la psychologie et son évolution littéraire. D'une forme de roman assez simple, elle est arrivée à une forme compliquée et brillante. Ce livre-ci est un bon roman, où il y a de beaux tableaux et d'ingénieuses images, et où l'on parle de Wagner et de Mozart, de Schiller et de Shakespeare. L'auteur, quoique femme, est très objective, considérant tout avec intérêt, mais sans y prendre part. Il s'agit ici de l'émancipation des femmes. Les deux héroïnes, Hélène et Marguerite, sont peintes avec sûreté. Celle-ci est un vrai pantin, qui n'aime qu'à s'amuser et qui, par cela seul qu'elle commence à s'ennuyer, est prête à quitter son mari. Hélène au contraire est une créature douce, qui regarde la vie avec raison, remplit ses devoirs et trouve par cette route le bonheur. Compagnes de pension, Hélène a eu une grande influence sur l'âme de Marguerite. Les années s'écoulent, Marguerite se sent malheureuse et prie son amie de venir et de coordonner sa vie. Après de nombreuses péripéties, l'œuvre de salut s'accomplit, mais non au

profit de Marguerite, incapable de ne pas céder aux multiples entraînements de sa nature : à celui du mari de celle-ci, chassant enfin l'épouse qui le désespère, et retrouvant, grâce à Hélène, le bonheur de vivre et la force nécessaire pour accomplir une belle destinée d'artiste. La conclusion n'est nullement favorable à l'idée féministe; l'auteur a voulu seulement illustrer cette vieille maxime : « Connais la vie, vis-la et tu seras heureux; il n'y a aucune route. »

A la lueur mourante du foyer, scènes de famille, par Joseph K. Slejhar, livre pessimiste et réaliste, où sont dépeintes toutes les faces du mariage, surtout les tristes et les laides, la déception amère qui suit la première illusion, la peine de la vie en ménage, peine physique et peine morale. La femme s'y présente comme une créature vulgaire, égoïste, cruelle, maligne. Avec une chaleur raisonnée, M. Slejhar attaque l'éducation de la femme d'aujourd'hui, si imparfaite, et s'emploie à susciter les colères de l'homme contre cette profanation de la vie. A lire M. Slejhar, il semble que cette parole de Gœthe : « Das ewig weibliche zieht uns hinan » ne puisse plus être proférée que par la jeunesse la plus follement naïve.

§

Parmi les romans dernièrement parus, signalons encore : **Les silhouettes des hommes**, par Mlle Bozena Vikova-Kuneticka, ébauche assez imparfaite et sans grande signification. La **Floraison** (*Rozkvet*), grand roman de Fr. X. Svoboda (le mari de Mme Svobodova), et, du même, une série de **Contes barioles** (*Pestré povídky*), sans grand lien entre eux, mais non médiocres. Deux livres de M. Kronbauer, **Au carcan** (*Na pranýri*) et le **Congrès et autres nouvelles.** Le **Tourbillon de la vie** (*Z víru života*), de M. Jacques Arbes, est un recueil de contes hétérogènes et peu dignes du talent de cet auteur, à qui l'on doit de beaux livres. M. Servac Heller publie la **Maison Stocky et compagnie** (*Firma Stocky a Spol*), qui ne peut servir que comme lecture de route à des commis voyageurs dénués de goût

§

Revues. — **Literarni listy**, comme toujours, ont publié

cette année nombre d'études et essais littéraires, portant leur attention surtout sur l'étranger. Dans les derniers numéros : une étude sur Balzac, par M. Otokar Simek ; une traduction de Hello ; *Julius Slowacki*, par Antoni Pilecki ; *Vasili Alessandri, prince des poètes roumains*. Puis (n° 22), les *Modernistes polonais*, par Stanislaw Slonski (trad. K. Krivy), très curieuse étude sur la Pologne littéraire d'aujourd'hui. Il y est surtout question de M. Stanislaw Przybiszewski, et l'on donne quelques détails intéressants sur sa vie. M. Przybiszewski est né en 1868. Tout jeune il commença à écrire des vers, et son premier inspirateur fut Byron. Il étudia d'abord l'architecture, puis la médecine dans le dessein de se livrer à la psychologie physiologique ; il s'occupa d'histoire et de philosophie. Enfin, il se mit sérieusement à écrire, et ce fut en Allemagne qu'il débuta. Il y acquit rapidement une des premières places parmi les jeunes. Il épousa une Norvégienne. En butte aux persécutions de la censure allemande, il eut un moment l'intention d'écrire en français. Mais l'amour de la patrie fut plus fort, et il revint en Pologne, où, depuis 1897, il rédige *Zycie* (la *Vie*), une des meilleures revues polonaises et même slaves. Parmi ses œuvres, il faut citer : *Satanskinder Vigilien*, *Todtenmesse*, *Homo sapiens* (trilogie de romans), *Auf den Wegen der Seele*, *das Werk von Eduard Munch* et *De Profundis*. Il a publié également ces œuvres en polonais. Il a écrit en tchèque deux poèmes en prose exquis, *Au-dessus de la Vie* et *Epipsychidion* (édités par *Moderni Revue* où il donna également plusieurs articles originaux). C'est une des plus curieuses figures du monde littéraire slave.

Ceska revue termine sa seconde année. Etudes de F. Brabek sur Alexandre Petœfi, le célèbre poète hongrois, qui était d'origine slovaque ; sur Pouchkine, par K. Kolman, et sur Stanislaw Sucharda, le peintre tchèque, par William Ritter.

Novy Zivot (*La Vie nouvelle*), revue de la jeunesse catholique, publie une excellente étude de Fr. Léman sur Stéphane Mallarmé.

Rozhledy apportent un curieux article de M. J. Boleska sur les *Œuvres dramatiques de Richard Wagner ;* deux articles de M. F. Krejci sur *Gœthe* et *Poushkine ;* du Dr. S. Jankelévitch, *La jeunesse russe*. Nous y avons lu aussi une excellente étude sur le Salon de Prague de 1899, par M. Jarosl. Kamper. Les meilleurs artistes qui y figurent sont Jean

Schwaiger, Adalbert Hynais et F. B. Doubek dans le portrait, Emile Holarek, Fr. Urban, Jar. Spillar, Jar. Vesin dans le tableau à figures, et Fr. Kavan, Jos. Slaby, Benes Knüpfer et L. Kouba dans le paysage. Parmi les étrangers qui participaient à cette exposition : Max Honow, Maculay Stewenson, Austen-Brown, Walter Crane, etc.

Novy Kult publie les ex-libris primés dans le concours organisé par la direction de cette revue. Le premier est celui de M. Charles Stroff, de Prague; le deuxième est de M. Raoul Thomen.

Lumir entre dans sa 28e année. Nous trouvons dans son premier numéro des poèmes de MM. Jul. Zeyer, Jean Opolsky et Victor Dyk, et un article où M. William Ritter parle avec ferveur d'un quartier du vieux Prague menacé par la pioche des démolisseurs.

§

Karolina Svetla, une des meilleures femmes-auteurs de Bohême, est morte le 7 septembre à l'âge de 69 ans. Née à Prague, elle y passa presque toute sa vie. Elle s'occupa beaucoup du relèvement de l'éducation de la femme et publia une centaine d'ouvrages (contes et romans), hautement idéalistes, moraux et nationaux. A titre d'éducatrice du peuple, cette femme a droit à une honnête mémoire.

§

Revues polonaises. — **Zycie**, l'excellente revue dirigée par M. Stanislav Przybiszewski, publie dans son numéro d'août la traduction de quelques poèmes de Charles Baudelaire, une étude d'Arthur Gorski sur Wlodzimierz Tetmajer, peintre polonais, la traduction d'un poème en prose d'Oscar Wilde, celle du *Balcon* de Gunnar Heiberg, un beau poème de Jean Gasparowicz, *Salomé*. Sous la rubrique « livres », sont analysés : *Histoire contemporaine*, par Anatole France, la *Câlineuse* par Hugues Rebell, la *Tour d'amour* par Rachilde, l'*Ornement de la Solitude* par André Fontainas, la *Machine à explorer le Temps* par Wells. Illustrations et reproductions artistiques fort soignées.

Krytyka, revue mensuelle, sociale et littéraire (première année), s'occupe de toute sorte de questions avec une impartialité et une indépendance absolue. A citer : *Quelques mots sur la guerre nationaliste en Autriche-Hongrie; l'Indépen-*

dance de la Pologne dans le programme socialiste, par Michel Lusina; *Quelques mots sur le modernisme,* par Malvina Posner-Garfein; *la jeune Pologne,* par Jan Sten, et des poésies de jeunes auteurs comme Kazimierz Tetmajer, Stanislaw Wyspianski, Jerzy Zulavski, Zdzislav Debicki, etc.

JEAN ROWALSKI.

VARIÉTÉS

Un livre de M Pierre Quillard. — Ce ne sont point de nouveaux vers. Le temps est achevé où, exilé de notre amitié, M. Pierre Quillard composait les purs et sombres poèmes dont s'orne, par endroits, *La Lyre héroïque et dolente.* M. Pierre Quillard, aujourd'hui, s'adonne à l'agitation la plus véhémente. Le « rêveur latin », comme l'appela jadis M. Henri de Régnier, est descendu dans la rue et se perd peu à peu parmi la banque socialiste. Et ce livre qui nous vient de lui, qui porte son nom, comme une fleur sur de la boue, ce sont, prises dans *La Libre Parole* du 14 décembre 1898 au 15 janvier 1899 et par lui classées méthodiquement et selon l'ordre alphabétique, les listes, sans plus, des souscripteurs aux frais du procès Veuve Henry-Reinach. On déplorera peut-être que M. Pierre Quillard se soit abandonné à une telle besogne et qu'il se déprave parmi les sauteurs qui motivent leur parade besogneuse de je ne sais quels désirs de justice et de vérité. On ajoutera peut-être qu'une pareille attitude chez notre ami, si elle ne surprend pas, est un peu bien lourde, et qu'à se dévouer et à se faire les champions des causes soi-disant justes, M. Pierre Quillard et ses compagnons ont vraiment trop manqué de cette élégance qui excuse tout. Pour le signataire de ces lignes rapides, il souhaite seulement qu'on ne voie ici aucune âcreté. Sans doute, il lui semble bien que son nom figure au cours de l'une ou l'autre des listes qui sont reproduites dans le nouveau livre de M. Pierre Quillard. Il lui semble bien également que la mention dont il avait demandé à faire précéder sa souscription a été légèrement faussée. Mais le temps, la place et le goût lui manquent pour s'assurer de ces détails. Devant ce livre qui évoque pour lui le spectacle d'une vaste pissotière, il songe que les édicules de ce nom eux au moins consentent des rectifications, et que sur leurs cloisons hospitalières, au-dessous d'une injure à M. Reinach ou à l'un de ses collaborateurs, se laisse lire une injure contraire

ou un salut à l'insulté. Cela suffit à le distraire. Et sans s'arrêter à l'abus de confiance commis, puisque les sommes, destinées à couvrir les dépens d'un procès, vont maintenant payer la maçonnerie d'un certain sculpteur, il se dit en souriant qu'il y aurait, pour l'éminent penseur, sociologue, philosophe, historien, prophète, etc., qu'est M. Edouard Drumont, quelques pages assez amusantes à écrire sous ce titre : *De la supériorité morale des vespasiennes sur le journal La Libre Parole.* Son sentiment, d'ailleurs, aujourd'hui comme alors, est en toutes choses incertain, tremblant, changeant, glacé de doute. Pas plus qu'il n'y songeait alors, il ne songe, en écrivant ces lignes, à ce que Renan appelait « la politique de la vie »— ce qui ne veut pas dire qu'il n'y songera jamais. Qu'un homme ait pu être condamné à faux, ce n'est pas cela qui l'émeut beaucoup : il sait trop combien l'erreur est à la source de tout acte humain. De cette longue histoire, c'est à peine s'il lui reste d'avoir constaté que ce même homme, si son innocence avait été reconnue légalement, n'aurait pu, à cause des foules mauvaises, recouvrer l'intégralité de sa vie première ; et cela l'emplit, pour son époque, d'un mépris indéfinissable. Quant à la justice, quant à la vérité, il voudrait y croire et n'y parvient point. Il songe qu'elles ont eu des champions parfois bien étranges. Il songe aux imposteurs qui disent s'être levés pour elles et les réclament des seules lois, comme si toute loi n'était pas une atteinte à la justice et à la vérité. Il songe au Zola de l'époque anarchiste. Il songe aux officiers tout souillés d'une perpétuelle obéissance. Il songe à tous les mensonges sociaux, à la laideur humaine. Il songe à bien des choses encore... Et, parmi ces songeries, ce qui le console et le navre tout ensemble, c'est qu'il aurait pu aussi facilement écrire le contraire à peu près des quelques mots qu'on vient de lire.

PAUL LÉAUTAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE MUSICALE. — Maurice Kufferath : *Musiciens et Philosophes ;* Alcan, 3.50.— Catulle Mendès : *L'Œuvre Wagnérienne en France* ; Fasquelle, 1 fr. — Nerthal : *L'Anneau du Nibelung ; l'Or dans un drame wagnérien ;* Charles, 2 fr. — A. Soubies : *Histoire de la musique en Suisse* ; Flammarion, 2 fr.

HISTOIRE, DOCUMENTS. — Vte de Caix et A. Lacroix : *Histoire illustrée de la France depuis les origines jusqu'à nos jours.* Tome Ier : *La Gaule indépendante* ; Ollendorff, 7.50. — P.-M. Desmarest : *Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire,* avec notes par Léonce Grasilier, et étude sur Desmarest et la haute

police par Albert Savine; Garnier, 3.5o. — Alfred Duquet : *Guerre de 1870-71 : Paris, la capitulation et l'entrée des Allemands;* Fasquelle, 3.5o. — O. Friedrichs : *La Question Louis XVII;* « La Plume », 3 5o. — Funck-Brentano : *Le Drame des poisons;* Hachette, 3.5o. — A. Guillaud : *L'Allemagne nouvelle et ses historiens;* Alcan, 5 fr. — Ernest Renan : *Etudes sur la politique religieuse de Philippe le Bel;* Calmann Lévy, 7 5o. — Imbert de Saint-Amand : *Le Règne de Napoléon III;* Dentu, 3.5o.

Linguistique. — Léon Bollack : *Résumé théorique de la Langue bleue (bolak); langue internat. pratique;* chez l'auteur (avenue Malakoff, 147), 2.5o.

Littérature. — Paul Acker : *Humour et Humoristes;* Simonis Empis, 3.5o. — Saint-Georges de Bouhélier : *Les Eléments d'une Renaissance Française;* « La Plume », 3.5o. — Paul Bourget : Œuvres complètes. T. Ier. *Critique et Essais de Psychologie contemporaine;* Plon, 8 fr.— M.-J. Darmesteter : *La Reine de Navarre;* Calmann Lévy, 3.5o. — Jules Delafosse : *Figures contemporaines;* Calmann Lévy, 3.5o. — J.-P. Durand : *Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale;* Alcan, 5 fr. — G. Duval : *La vie véridique de William Shakespeare;* Ollendorff, 3.5o. — Victor Hugo : *Choses vues* (nouv. série); Calmann Lévy, 3.5o. — J.-K. Huysmans : *Pages catholiques;* Stock, 3.5o. — Suarès : *Tolstoï;* « Union pour l'action morale », 0.6o. — Auguste Théret : *Littérature du Berry, XVIe XVIIe et XVIIIe siècles;* Francis Laur, 10 fr.

Littérature religieuse. — Frédéric Boudin : *Le mouvement néo-chrétien;* Soc. d'Imprimerie, 0.20.

Pédagogie. — Anonyme : *Lettre d'un répétiteur en congé;* « Union pour l'action morale », 0.6o.

Philosophie. — E. Ferrière : *La Doctrine de Spinoza;* Alcan, 2.5o. — P. Lafargue : *Recherches sur l'origine de l'idée de justice et de l'idée du bien;* Giard et Brière, 2.5o — Dr W. Nicati : *La Philosophie naturelle;* Giard et Brière, 3.5o.— Frédéric Nietzsche : *Humain, trop Humain* 1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux; « Mercure de France », 3 5o; — Frédéric Nietzsche : *Le Crépuscule des Idoles, Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist,* traduits par Henri Albert; « Mercure de France», 3.5o.

Poésie. — Baron H. de Bideran : *Nobles Acanthes;* « La Plume » 3 fr.— Albert J. Brandenburg; *Odes et Poèmes;* « Mercure de France », 2 fr. — Léon Cros : *Lamento d'Amour;* Charles, 1.5o. — Jacques Duchange : *Hymne d'Amour;* « La Plume », 3.5o.— Clovis Hugues : *La Chanson de Jehanne d'Arc;* Fasquelle, 3 5o. — André Lebey : *Les Elégies du jardin mélancolique;* « Mercure de France », 4 fr. — Maurice Le Dault : *Carmina;* Rennes, Caillière. — Lucien Legouis : *Les Portes de Corne et d'Ivoire;* « Mercure de France », 2 fr. — Eugène Lericolais : *Lueurs d'Ame;* Tillié, 1.5o. — Jean Moréas : *Les Stances;* « La Plume », 4o fr. — M. Olivaint : *Fleurs de corail;* Lemerre, 3.5o. — Robert Randau : *Les Dires de celui qui passe;* Adolphe Jourdan. — E. Raynaud : *La Tour d'ivoire;* « La Plume », 3 5o. — Laurent Tailhade : *A travers les Grouins;* Stock, 2 fr.

Publications d'art. — Walter Armstrong : *Gainsborough;* Hachette, 100 fr. — F. Bac : *Le Triomphe de la Femme,* en 20 tableaux;

Simonis Empis, 5 fr. — Henri Boutet : *Où elles vont*, 16 pl.; Charles, 10 fr. — Jules Breton : *Nos peintres du siècle;* Société d'Editions Artistiques, 4 fr. — E. Guillaume : *Etude sur l'histoire de l'Art;* Perrin, 3. 50. — Hermann Paul : *Deux cents dessins;* « Revue blanche », 3.50.

Roman. — Paul Adam : *Basile et Sophia;* Ollendorff, 3.50. — M. Alamic : *Norbert Dys;* Flammarion, 3.50. — Claire Albane : *L'Amour tout simple;* « Mercure de France », 3.50. — Maurice Beaubourg : *Les Joueurs de boules de Saint-Mandé;* Simonis Empis, 3.50. — André Beaunier : *Les Dupont-Leterrier;* Soc libre d'Edit., 3.50. — Berr de Turique : *Le Supplice du Silence;* Ollendorff, 3.50. — De Bezobrazow : *Les Femmes et la Vie,* essai de féminisme spiritualiste; Francis Laur, 3.50. — May Armand Blanc : *Bibelot;* Hachette, 3.50. — Jules Bois : *Une nouvelle douleur;* Ollendorff, 3.50. — Marcel Boulenger : *Le Page;* « Revue Blanche », 3.50. — Nonce Casanova : *Le Baiser;* Ollendorff, 3.50. — M. Choppy : *Le Bonheur;* Ollendorff, 3.50. — Marie Colombier : *Fin de tout;* Flammarion, 3.50. — S. Cornut : *L'Inquiet;* Perrin, 3 50. — Anatole France : *Clio*, ill. de Mucha; Calmann Lévy, 6 fr. — H. Gaillard : *Passions silencieuses;* Librairie Silencieuse, 2 fr. — P. Gauthiez : *La Dame du Lac;* Ollendorff, 3.50. — Emile Goudeau : *La Graine humaine;* Ollendorff, 3.50. — Remy de Gourmont : *Le Songe d'une Femme;* « Mercure de France », 3.50. — Paul Guiraud : *Maître Claude Delaroche, avocat;* Ollendorff, 3.50. — Edmond Jaloux : *L'Agonie de l'Amour;* « Mercure de France », 3.50. — F. Lafargue : *Baiser perdu;* Flammarion, 3.50. — Marc Langlais : *Par Devoir*, préf. d'Auguste Dorchain; Vanier, 3.50. — Camille Lemonnier : *Le Bon Amour;* Ollendorff, 2 fr. — Gabrielle Max : *La petite Cigale;* Bruxelles, Lacomblez. — Monroc Vermont : *Le Roi de l'Or;* Soc. Libr. d'Edit., 3.50. — Maurice Montégut : *L'Ami d'Enfance;* Ollendorff, 3.50. — Eugène Morel : *Les Boers;* « Mercure de France », 2 fr. — Louis Moriaud : *L'Unique;* Genève, « Pages Littéraires. » — Antonin Mule : *La Maison de Jean Fourcat;* Fasquelle, 3.50. — Jacques de Nittis : *Vénus Ennemie;* « Revue Blanche », 3.50. — François de Nion : *Les derniers Trianons;* « Revue Blanche », 3.50. — Perdicas : *Le Bréviaire des Courtisanes;* Simonis Empis, 3.50. — Jean Psichari : *L'Epreuve;* Calmann Lévy, 3 50. — Jean Rameau : *Le Bonheur de Christiane;* Ollendorff, 3.50. — Hugues Rebell : *La Câlineuse;* « Revue Blanche », 3.50. — Louis de Robert : *La Reprise;* Fasquelle, 3 50. — Louis de Robert : *Un Tendre*, Borel, 3.50. — Victorien du Saussay : *Jeune fille avec tache*, ill ; Offenstadt frères, 3.50. — François Sauvy : *La Fleur de l'Abîme;* Soc. Libre d'Ed , 3.50. — Marcelle Tinayre : *Hellé;* « Mercure de France », 3.50. — Eugène Vernon : *La Demeure enchantée;* « Revue Blanche », 3.50. — Paul Vigné d'Octon : *Le Pont d'amour;* Lemerre, 3.50. — Villiers de l'Isle Adam : *Histoires souveraines;* Bruxelles, Deman, 10 fr.

Sciences. — J. Costantin : *La nature tropicale*, 166 gravures; Alcan, 6 fr. — F. Le Dantec : *Lamarckiens et Darwiniens;* Alcan, 2 50. — P. Méguin : *Notre ami le Chat;* Rothschild, 10 fr. — H. Nimier et Ed. Laval : *Les Explosifs, les Poudres, les Projectiles d'exercice, leur action et leurs effets vulnérants;* Alcan, 3 fr. — H. Nimier et Ed. Laval : *Les projectiles des Armes de Guerre,*

leur action vulnérante; Alcan, 3 fr. — *L'Electricité,* Encycl. pop. ill. du XX^e^ siècle, May, 1 fr.

Sociologie. — H. Coulon : *La Réforme du mariage;* Marchal et Billard, 2 fr. — Dugast : *Les lois sociales devant le droit naturel;* Giard et Brière, 0.75. — Ed. Galabert : *Le pouvoir spirituel.* Etude sociologique; Giard et Brière, 1 fr. — Goron : *Le Marché aux femmes;* Flammarion, 3.50. — Jean Grave : *L'Anarchie, son but, ses moyens;* Stock, 3.50. — René Puaux : *La Finlande;* Stock, 1 fr. — Ernest Renault : *La Conquête protestante;* Retaux, 3. 50. — Paul de Rousiers : *La Vie américaine; l'Education et la Société;* Firmin Didot, 3.50.

Théatre. — G. Fabius de Champville : *Petits hommes et grands cœurs,* Saynètes; F. de Launay, 1 fr. — J.-M. Dieulafoy : *Le Théâtre dans l'Intimité;* Ollendorff, 5 fr. — Jean Thorel : *Le Chemin des ruines;* Flammarion, 4 fr. — René Peter : *La Tragédie de la Mort,* préface de Pierre Louys, « Mercure de France », 1 fr.

Voyages. — René Bazin : *Croquis de France et d'Orient;* Calmann Lévy, 3.50. — A. Dry : *Vers l'Occident;* Plon, 3.50, — D^r^ Feuvrier : *Trois ans de la cour de Perse;* Juven, 7.50. — Sar Peladan : *La Terre du Sphinx;* Flammarion, 3.50. — M. Quillardet : *Suédois et Norvégiens chez eux;* Colin, 3.50. — Arthur Rimbaud : *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud,* avec une Introduction de Paterne Berrichon; fac-similé d'une lettre de Ménélick à Rimbaud; « Mercure de France », 3.50.

Divers. — J. Bonzon : *La Corporation des Maîtres-Ecrivains et l'Expertise en écriture sous l'ancien régime,* avec une préface de M. F. Buisson; Giard et Brière, 1 fr. — Louis Guétant : *Marchand-Fashoda;* « Temps Nouveaux ». — E.-A. Marescotti : *Erreur judiciaire : statue de Richard Ripamonti à Emile Zola;* Milan. — Louis Rogès : *L'affaire Dreyfus; Cinq semaines à Rennes,* 200 photographies de Gerschel; Juven, 3.50.

Littérature étrangère. — Jacinto Gran Delgado : *Trasuntos;* Barcelone, Lopez, 3.50. — Silvestro Prota Giurles : *Ananke,* novella; Naples, « Flegrea », 2 l. — Wilhelm von Scholz : *Der Gast,* ein deutsches Schauspiel in drei Anfzugen; Munich, Schimon M. Burger, 2 m. 50. — Santiago Valenti Camp : *Bosquejos Sociologicos;* Madrid, Fé, 2 p.

Traductions. — F. Henry : *Les Sonnets de Shakespeare,* trad. en vers; Ollendorff, 10 fr. — Pierre Louys : *Mimes des Courtisanes,* de Lucien, traduction littérale, « Mercure de France », 2 fr. — D^r^ J.-C. Mardrus : *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit,* t. II; « Revue Blanche », 7 fr. — William Stainton Moses : *Enseignements spiritualistes,* trad. de l'anglais; Leymarie, 5 fr. — Mathilde Serao : *La Conquête de Rome;* Ollendorff, 3.50.

ÉCHOS

L' « Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience ». — Un concours de contes. — Vient de paraître au *Mercure de France.*

Henri Khunrath. Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience (*Texte complet traduit pour la première fois du latin en français*). Paris, Bibliothèque Chacornac, petit in-folio, 15 francs. Cette traduction, faite avec le plus grand soin sur un exemplaire absolument complet, est publiée par l'Ordre Maçonnique de Misraïm dans sa collection Rosicrucienne, dont elle constitue le numéro 4 de la deuxième Série.

Le recueil des DOUZE PLANCHES du même ouvrage, reproduites en héliogravure et montées sur onglets dans un album du même format que le précédent volume, se vend à part au prix de 5 francs.

§

Un concours de contes. — La *Revue des Revues* annonce un concours de romans populaires; en attendant, et à titre d'essai, elle ouvre un concours de contes à lire à haute voix (huit ou dix pages). Une prime de cinq cents francs sera attribuée à l'auteur du meilleur ouvrage, qui sera inséré dans la revue. Les manuscrits devront parvenir avant le 15 mars à la *Revue des Revues* (12, Avenue de l'Opéra). Le comité de lecture est ainsi composé: MM. Henry Bérenger, Maurice Bouchor, Lucien Descaves, Auguste Dorchain, Léon Hennique, Gabriel Séailles et Frédéric Loliée, secrétaire du Comité.

§

Vient de paraître au *Mercure de France:*

LE SONGE D'UNE FEMME, roman, par Remy de Gourmont, 3 fr. 50.

MIMES DES COURTISANES, de Lucien, traduction littérale par Pierre Louys, 2 fr.

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES, *Le Cas Wagner*, *Nietzsche contre Wagner*, *L'Antéchrist*, de Frédéric Nietzsche, traduits par Henri Albert, 3 fr. 50.

LETTRES DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD, avec une Introduction de Paterne Berrichon; fac-similé d'une lettre de Ménélick à Rimbaud, 3 fr. 50.

L'AGONIE DE L'AMOUR, roman, par Edmond Jaloux, 3 fr. 50.

LA TRAGÉDIE DE LA MORT, par René Peter, préface de Pierre Louys, 1 fr.

ODES ET POÈMES, par Albert-J. Brandenburg, 2 fr.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXXII*)

—

N° 118. — OCTOBRE 1899

Remy de Gourmont	*Le Songe d'une Femme*, roman	5
André Lebey	*Sept Motifs*, poèmes	70
Pierre Quillard	*Contre l'Infaillibilité du Sabre*	76
Rachilde	*La Peste de Florence*, conte.	81
Virgile Josz	*Les Murs de Péronne*	94
H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)	*L'Œuf de Cristal*, nouvelle.	110
Jules de Gaultier	*De Kant à Nietzsche: La Régression philosophique*	136
C.-M. Savarit	*Elévations sentimentales*	175
Jacques Mesnil	*Savonarole et l'Epreuve du Feu*	178
Joseph Casanova	*L'Araignée d'Or*, contes	191

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	212
Rachilde	*Les Romans*	217
Louis Dumur	*Théâtres*	222
Louis Weber	*Philosophie*	227
Henri Mazel	*Science sociale*	231
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	238
R. de Bury	*Les Journaux*	244
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	250
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	253
Henri Albert	*Lettres allemandes*	259
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	265
Zinaida Wenguerow	*Lettres russes*	273
Pauw	*Lettres néerlandaises*	281
Ernest Gaubert	*Variétés*	284
Mercvre	*Échos*	286

N° 119. — NOVEMBRE 1899

Hugues Rebell	*La Bataille pour un Mort*, scènes romaines	289
André Fontainas	*Le Désir, Les Iles*, poèmes.	343
Pierre Louys	*Préface aux « Mimes des Courtisanes »*	350
Remy de Gourmont	*Le soir dans un Musée*, sonnet	356
Marc Twain (Gabriel de Lautrec *trad.*)	*La Grande Révolution de Pitcairn*, conte	357
Marcel Collière	*Le Poison rouge, contribution à l'étude des ravages du Militarisme dans l'organisme des Nations.*	374
Lucien Legouis	*Sonnets*	387
Max Stirner (Henri Albert *trad.*)	*Ma Puissance*	391
Remy de Gourmont	*Le Songe d'une Femme*, roman (fin)	418

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	477
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	482
Rachilde	*Les Romans*	485
Robert de Souza	*Littérature*	494
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	498
J. Drexelius	*Romania, Folklore*	504
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	508
M. Protocole	*Notices bibliographiques*	514
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	516
R. de Bury	*Les Journaux*	525
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	530
Virgile Josz	*Art ancien*	538
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	546
Les Xiii	*Le Meuble et la Maison*	550
Henri Albert	*Lettres allemandes*	552
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	556
Zrinyi Janos	*Lettres hongroises*	561
Mercvre	*Publications récentes*	571
—	*Echos*	574

N° 120. — DÉCEMBRE 1899

H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)	*La Guerre des Mondes*, roman (I à XIII)	577

Emile Verhaeren.....	*Le Pèlerin*, poème.....	666
Francis Jammes.....	*Sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry*.....	672
Maurice Magre.....	*Les Amants*, poème.....	687
Adolphe Retté.....	*La Fée Mirabelle*, féerie..	692
Jules de Gaultier.....	*De Kant à Nietzsche : La Transformation philosophique*.....	719

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Épilogues*.....	749
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	754
Rachilde	*Les Romans*.....	758
Marcel Collière.....	*Histoire, Sociologie*.....	764
Louis Weber.....	*Philosophie*.....	768
Victor Charbonnel.....	*Questions morales et religieuses*.....	774
Albert Prieur.....	*Sciences*.....	781
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	789
A.-Ferdinand Herold.....	*Les Théâtres*.....	796
Pierre de Bréville.....	*Musique*.....	803
André Fontainas.....	*Art moderne*.....	811
Virgile Josz.....	*Art ancien*.....	817
Jean Carrère.....	*Chronique du Midi*.....	823
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*.....	827
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	834
Ephrem Vincent.....	*Lettres espagnoles*.....	839
Jean Rowalski.....	*Lettres tchèques*.....	845
Paul Léautaud.....	*Variétés*.....	851
Mercvre.	*Publications récentes*.....	852
—	*Echos*	856
—	*Tables du Tome XXXII*....	857

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(TOME XXXII)

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes.....259-552

PIERRE DE BRÉVILLE

Revue du Mois : Musique.....

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 803

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux.....244-525-789

JEAN CARRÈRE

Revue du Mois : Chronique du Midi..... 823

JOSEPH CASANOVA

L'Araignée d'Or, conte..... 191

VICTOR CHARBONNEL

Revue du Mois : Questions morales et religieuses....

MARCEL COLLIÈRE 774

Le Poison rouge, contribution à l'étude des ravages du Militarisme dans l'organisme des Nations..... 374

Revue du Mois : Histoire, Sociologie..... 764

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.....265-834

J. DREXELIUS

Revue du Mois : Romania, Folklore..... 504

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre (publié)..... 222

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles.....253-827

ANDRÉ FONTAINAS

Le Désir, Les Iles..... 343
Revue du Mois : Art moderne..... 811

ERNEST GAUBERT

Revue du mois : Variétés..... 284

JULES DE GAULTIER

De Kant a Nietzsche : La Régression philosophique.
— La Transformation philosophique.....136-719

REMY DE GOURMONT

Le Songe d'une femme, roman..... 5-418
Revue du Mois : Epilogues.....212-477-749
Le soir dans un Musée..... 356

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres.....530-796

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..... 238-516

FRANCIS JAMMES

Sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry..... 672

VIRGILE JOSZ

Les Murs de Péronne..... 94
Revue du Mois : Art ancien.....538-817

PAUL LÉAUTAUD

Revue du Mois : Variétés..... 851

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 556

ANDRÉ LEBEY

Sept Motifs..... 70

LUCIEN LEGOUIS

Sonnets..... 38-

PIERRE LOUYS

Préface aux *Mimes des Courtisanes*..... 350

MAURICE MAGRE

Les Amants..... 687

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 231

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 498

JACQUES MESNIL

Savonarole et l'Épreuve du Feu 178

PAUW

Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 281

ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences..... 781

M. PROTOCOLE

Revue du Mois : Notices bibliographi 514

PIERRE QUILLARI

Contre l'Infaillibilité du Sabre..... 76

Revue du Mois : Les Poèmes.....482-754

RACHILDE

La Peste de Florence, conte..... 81

Revue du Mois : Les Romans.....217-485-758

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'Art..... 250-546

HUGUES REBELL

La Bataille pour un Mort, scènes romaines..... 289

ADOLPHE RETTÉ

La Fée Mirabelle, féerie..... 692

JEAN ROWALSKI

Revue du Mois : Lettres tchèques..... 845

C. M. SAVARIT

Élévations sentimentales..... 175

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Littérature..... 494

MAX STIRNER

(**Henri Albert** *trad.*)

Ma Puissance..... 391

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 550

MARC TWAIN

(**Gabriel de Lautrec** *trad.*)

La Grande Révolution de Pitcairn, conte..... 357

ÉMILE VERHAEREN

Le Pèlerin..... 666

EPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 839

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie.....227-768

H. G. WELLS

(**Henry-D. Davray** *trad.*)

L'Œuf de Cristal, nouvelle..... 110

La Guerre des Mondes, roman (I à XIII)..... 577

ZINAIDA WENGUEROW

Revue du Mois : Lettres russes..... 273

ZRINYI JANOS

Revue du Mois : Lettres hongroises..... 561

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo,7